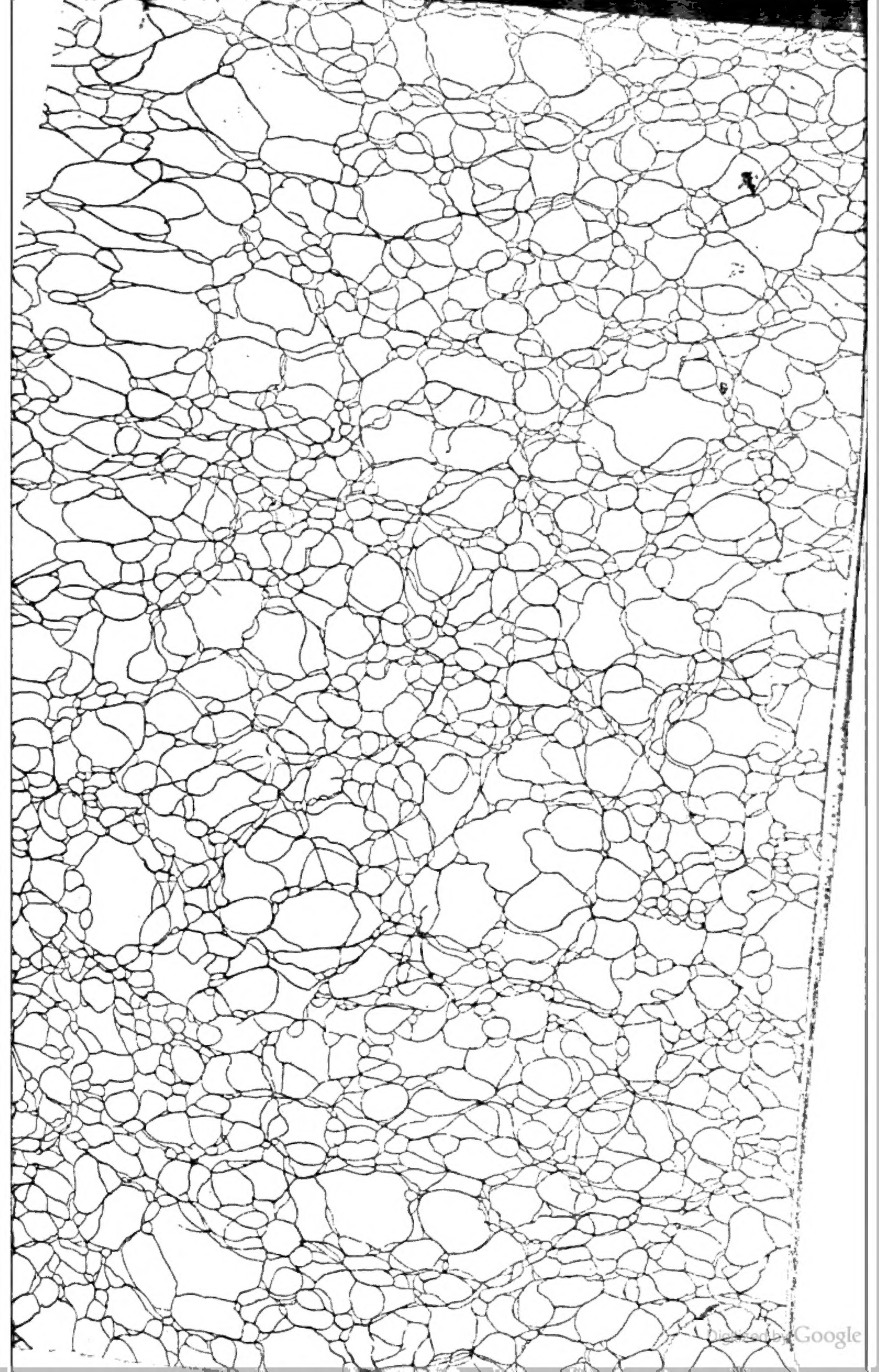



Dono Dedit
Biblioth Gand
Carolus Hulin
DE LA COLLECTION DE
CH. HULIN M.D.
UNIVE[redacted]ENT
Digitized by Google



LEÇONS

DE

SCIENCE HIPPIQUE GÉNÉRALE.

Paris.—Imprimerie de Cosse et J. Dumaine, rue Christine, 2.

LEÇONS

DE

SCIENCE HIPPIQUE GÉNÉRALE

OU

TRAITÉ COMPLET

DE L'ART DE CONNAITRE, DE GOUVERNER ET D'ÉLEVER

LE CHEVAL

PAR LE Bon DE CURNIEU.

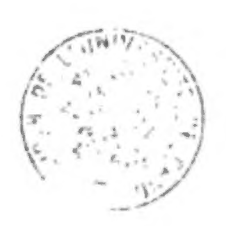
. . . . *Nihil equini a me alienum puto.*
Rien de ce qui a rapport au cheval ne doit nous être étranger.

Troisième Partie.



PARIS,
LIBRAIRIE MILITAIRE,
J. DUMAINE, LIBRAIRE-ÉDITEUR DE L'EMPEREUR,
Rue et passage Dauphine, 30.

1860



LEÇONS

DE

SCIENCE HIPPIQUE GÉNÉRALE.

PRÉLIMINAIRES.

De la lecture et de l'étude des principaux ouvrages écrits sur les haras il est résulté pour moi cette conviction, que le sujet n'avait pas encore été envisagé sous son véritable point de vue, et qu'il restait à entreprendre une tâche nouvelle et utile.

Chaque auteur a son système, ses opinions, ses préjugés; mais le plan varie peu et rentre dans une forme donnée. Je puis signaler trois formes principales; c'est toujours Winter, Newcastle ou Huzard; un directeur de haras, un écuyer, un vétérinaire.

Winter s'adresse à un grand seigneur qui voudrait élever sur une vaste échelle et créer un haras dans ses domaines. Il répond aux besoins de son temps et de son pays; piqueur allemand, né au commencement du XVIIe siècle, on dirait qu'il a entendu la conversation rapportée par Schiller dans la tragédie de *Wallenstein*. La famille de ce général s'inquiète de la manière dont il pourra employer l'oisiveté où le réduit sa destitution :

Eh bien! *il habitera ses terres, il surveillera ses vassaux, il fera valoir, il aura de beaux haras, des troupeaux, etc.*

Et voilà Winter qui dresse ses plans et organise toute son administration; il dessine les bâtiments, mesure les cours, trace le manége, distribue les pacages, règle les enceintes, indique le choix des producteurs, détaille les fonctions, les devoirs de chacun, depuis le chef jusqu'au dernier employé. Il va jusqu'à indiquer l'heure de



Fig. 1.

la prière en commun ; jusqu'à nous donner une planche explicative des châtiments à infliger au palefrenier paresseux ou insubordonné.

« Il (le maître du haras) ne doit point souffrir de querelles, jeux, maquerelles, yurogneries, et autres semblables désordres des valets, mais les punir sévèrement de chaque exces, il leur faut mettre le manteau d'Espagne (*fig.* 1), ou la cappe de fer (*fig.* 2), avec un bec



Fig. 2.

par devant, mais sans aucune ouverture, autrement ils s'enyureraient aussi bien qu'auparavant. » Winter, *de Re Equariâ*, page 265, § 16, 1677. Édition rare.

Newcastle veut créer le cheval tel qu'il désire le monter ; il s'occupe de lui trouver un père et une mère ; mais peu au fait et peu soucieux de tout ce qui n'est pas effet de main, de cavecon, d'éperon ou de jambes, il ne donne que des aperçus vagues et succincts sur les soins, la nourriture, le régime. Tout occupé de passades, voltes et autres tours de force de haute école, il abandonne le poulain au *calvacador* jusqu'à ce qu'il aille tout seul, et il a à peine quelques pages à consacrer à tous ces détails.

Huzard, dans ses *Haras domestiques*, est un vétérinaire qui essaie de servir les intérêts d'un fermier. Il donne des conseils d'économie, d'hygiène et de pathologie, le tout rédigé dans une forme régulière et méthodique ; c'est Bourgelat avec des considérations spéculatives sur l'administration publique et particulière. Mais on y chercherait vainement un principe réel d'élevage, une méthode pour arriver à produire un cheval de service prêt à marcher, et tel qu'on se le procure chez un marchand.

L'esprit de régularité qui sert à bien diriger un établissement, quel qu'il soit, la science d'un écuyer consommé, l'expérience d'un vétérinaire habile, voilà sans contredit trois choses fort utiles pour élever des chevaux ; mais ni séparément, ni même réunies, elles ne donneront le moyen de bien produire. Ce moyen, il faut le demander à la zootechnie.

Zootechnie est un mot que les Français ont tiré du grec pour nommer une science que les Anglais ont découverte et qu'ils pratiquent avec plus de succès qu'aucune autre nation. Aussi, est-ce d'Angleterre que nous tirerons tous nos exemples et tous nos principes, quoique l'Angleterre ne soit pas, après tout, le seul pays qui produise de bonnes races de chevaux; il est vrai qu'elle produit les meilleures, sans qu'il soit possible de le contester raisonnablement.

La zootechnie est l'art de conserver ou de modifier les diverses variétés d'un même genre d'animaux, et d'en créer de nouvelles.

Une analogie frappante existe entre le règne végétal et le règne animal, qui ne sont après tout que les deux manières d'être de la nature organisée. Cette analogie tend à rendre inséparables la zootechnie et l'agriculture; en effet, l'éleveur et l'agronome opèrent sur un germe, par leurs soins et au moyen de circonstances dont ils peuvent disposer.

L'un choisit ses semences, observe son sol et son climat, et il adopte tel ou tel système de culture.

L'industrie de l'autre consiste premièrement à se procurer les producteurs convenables et à combiner des alliances judicieuses; secondement, à se rendre compte de ce que peut produire la localité où il se trouve; troisièmement enfin, à régler la nourriture et le régime de ses animaux.

Il y a plus, indépendamment de l'analogie qui existe entre les deux sciences, il faut que celui qui élève des

chevaux étudie en même temps l'agriculture, afin de savoir comment il doit nourrir, et quelles espèces pourront subsister ou se développeront le mieux dans l'endroit qu'il habite. Il y a un grand avantage à considérer l'élevage du cheval sous ce point de vue élevé et analytique.

C'est le moyen de se rendre compte des erreurs dans lesquelles sont tombés généralement tous les écrivains hippologiques.

Essayons, en effet, de passer sommairement en revue les principaux systèmes adoptés par les divers auteurs.

Les uns vous disent qu'il y a trois manières principales d'élever les chevaux :

Haras sauvages;

Haras demi-sauvages ;

Haras domestiques.

Les autres reconnaissent trois méthodes de croisements :

1° Améliorer une race par elle-même en choisissant pour la reproduction les meilleurs individus de cette race. Selection ; in and in.

2° Par l'introduction et la conservation d'une race étrangère pure ;

3° Par le croisement de l'espèce autochthone et d'une race étrangère.

Il en est qui prétendent que le pays seul, c'est-à-dire l'ensemble de circonstances résultant des particularités du sol et climat, peut ramener à tel ou tel type les animaux qu'on élève dans une localité. Quelques-uns vont

jusqu'à soutenir que, par exemple, une famille cauchoise, ou toute autre, importée en Arabie, deviendrait d'elle-même parfaitement arabe au bout de quelques générations.

On a dit encore que le régime et l'éducation suffisaient pour rendre les animaux tels ou tels, et aptes à la spécialité voulue, quelle qu'elle fût.

J'ai entendu raconter, à l'appui de cette opinion, que pendant la campagne d'Egypte, les chevaux de selle arabes consacrés à l'artillerie étaient devenus, au bout de quelque temps, de véritables chevaux de trait.

Il serait facile sans doute de démontrer en quelques mots en quoi pèche chacun de ces divers systèmes ; mais je crois préférable d'en faire un examen approfondi.

Au milieu des erreurs, il y a toujours un fonds de vérité qu'il est bon de faire ressortir, et d'ailleurs une analyse théorique n'est jamais bonne à exposer qu'après des études synthétiques qui familiarisent avec le sujet.

Des haras sauvages.

Certains esprits se passionnent, à l'exemple de Jean-Jacques, pour une utopie qui consiste à soutenir que tout est sorti pur et parfait des mains de la nature, que l'homme seul a tout gâté.

La conséquence de cette manière de voir, appliquée à notre sujet, est d'abandonner une harde de chevaux à eux-mêmes dans un vaste terrain, et d'attendre les résultats sans s'en préoccuper.

J'ouvre le *Journal des Haras* et je lis ce compte rendu d'une discussion hippologique.

« L'immortel Buffon et Cuvier, après lui, permettez-
« moi de me mettre en troisième, Buffon, Cuvier et moi,
« avons remarqué que les souris n'avaient jamais, de-
« puis des siècles, éprouvé la moindre dégénération.

« Or, quelle est l'espèce de quadrupèdes plus aban-
« donnée dans le monde que celle des souris ?

« Ceci nous prouverait, messieurs, que la dégénération
« n'est que la *mal œuvre* de l'homme et que le meilleur
« moyen d'avoir de bons chevaux est de faire des haras
« sauvages. . . .

« Nous reviendrons à l'âge d'or,
« Adoptez les haras sauvages.

« L'orateur finit par ces deux vers dits avec une voix
« de fausset dont la modulation rappelait la romance du
« *Champ d'asyle*. »

Gaspar Saunier, dans son *Art de la cavalerie*, page 16, intitule un alinéa : *Comment on doit prendre les chevaux sauvages qui sont dans les bois.*

Plus loin, page 70, il raconte que feu S. A. l'Electeur palatin le faisait assister à une chasse aux chevaux sauvages dans la forêt de Binberg.

« S. A. Electorale me montrant un jour quatre jeunes
« gens destinés à monter quelques chevaux sauvages,
« me porta la main sur l'épaule en me disant : voilà des
« jeunes gens à qui il faut que je donne du pain pour le
« reste de leurs jours s'ils viennent à être estropiés en

« montant les premiers les chevaux que nous venons de « prendre. »

Un entraîneur *français* eut une fois l'idée singulière, par un beau jour de neige et de verglas, de lâcher tous ensemble dans sa cour les jeunes chevaux de course confiés à ses soins dans le but de leur donner du *robuste sauvage.*

Malgré ces exagérations qui, quoique historiquement vraies, passeront pour des caricatures, il y a à dire en faveur des haras sauvages certaines vérités qui ont pu séduire quelques bons esprits.

Il est incontestable, par exemple, que les chevaux rudement élevés se font en général remarquer par beaucoup de vigueur, de résistance et de durée.

L'élevage civilisé, si je puis m'exprimer ainsi, a au contraire pour résultat de donner des animaux faibles, mous, incapables de toute espèce de fatigue.

Mais on remarquera premièrement que les chevaux élevés dans les haras sauvages sont toujours de petite taille, et généralement, sinon laids, du moins d'une conformation irrégulière.

Cela doit être, en effet, et s'explique facilement. Lorsque plusieurs chevaux entiers se trouvent abandonnés à eux-mêmes, ils se battent avec fureur, jusqu'à ce que les plus forts se soient assuré la possession exclusive d'un certain nombre de juments ; les vaincus sont écartés ou soumis.

L'étalon vainqueur dans ces luttes peut bien n'être pas toujours le plus apte à produire des poulains pro-

pres au service ; et les juments qu'il se réserve ne sont pas non plus celles qui lui conviendraient le mieux.

L'homme perd donc ici une action utile sur la production.

La nature, il est vrai, travaille à la conservation de l'espèce, car le résultat de ces combats, ainsi que des rudes épreuves de la vie sauvage, est de réserver exclusivement le droit de reproduction aux individus les plus robustes et les plus courageux ; les faibles sont rebutés ou périssent. Mais ce n'est pas un perfectionnement dans l'intérêt du propriétaire.

Le mot nature est donc ici vide de sens.

Si on considère ensuite que le cheval, en liberté ou à l'écurie, ne peut profiter réellement qu'au moyen d'une nourriture excellente, et par conséquent dans un bon pays, on verra qu'il faut abandonner aux haras sauvages un terrain précieux pour l'agriculture.

Les rigueurs de la vie sauvage ôtent de toute nécessité au cheval une partie de sa taille et de son développement, et il arrive que pour plusieurs espèces de services la vigueur de la constitution ne supplée pas avantageusement à la hauteur et au volume.

Les.chevaux que l'on arrache adultes à leur état natif d'indépendance sont d'une éducation difficile et dangereuse.

A Ekaterinoslaw, et dans les contrées environnantes, les Cosaques vendent à la douzaine les chevaux qu'ils ont pris au lacet, et sur chaque douzaine il en est, dit-on, un ou deux que l'on abat comme intraitables.

Bien des individus périssent par mille accidents qu'aurait prévenus le régime domestique.

La perte du terrain et des fourrages est incalculable.

Toutes ces circonstances doivent donc nous démontrer que le système des haras sauvages est insoutenable, alors même qu'il serait possible de le pratiquer chez nous, et que partout ailleurs ce mode d'élevage doit disparaître devant les progrès de l'agriculture et de la civilisation.

Haras demi-sauvages.

Dans certaines contrées, l'insuffisance de la population, un climat rigoureux, un sol ingrat ou une agriculture arriérée, amènent l'existence de terrains vagues et inoccupés.

On les utilise en y laissant errer une grande masse de chevaux qui y trouvent une subsistance plus ou moins convenable.

Le propriétaire dirige les alliances à son gré; les juments ne sont lâchées qu'après avoir été saillies; on ne laisse point de chevaux entiers avec elles, et on retire les poulains pour les dresser à l'âge que l'on juge convenable.

Tels sont les haras demi-sauvages.

Il est facile d'en apprécier les inconvénients ou les avantages s'il y en a.

Haras domestiques.

Dans les haras domestiques le poulain, aussi rapproché de l'homme que possible, est soumis à tous les effets de l'éducation qu'on lui donne, bonne ou mauvaise.

Il est facile de conclure, après cet aperçu, que dans ces trois systèmes rien n'est spécifié, rien n'est trouvé pour faire un bon ou un mauvais cheval.

Tout se réduit à dire : l'homme fera-t-il quelque chose ou ne fera-t-il rien ?

Il est évident qu'il doit faire quelque chose ; mais quoi ?

La question n'est donc pas traitée.

Examinons à présent les trois systèmes qui consistent à s'occuper des origines, en important ou en conservant des races pures, ou en croisant les espèces.

Cette manière d'envisager la question a beaucoup préoccupé les esprits.

Buffon recommande de croiser uniquement pour croiser, il ne veut que des métis ; la race pure indigène, la race pure exotique, il repousse également leur conservation, et on ne peut se rendre compte ni de ses motifs ni même de sa pensée intime à ce sujet.

D'autres auteurs varient à l'infini sur les avantages et les inconvénients qu'il peut y avoir à laisser dégénérer les races, à les importer, à les croiser ; et toujours préoccupés de cette idée de *nationalités hippiques*, ils multiplient les descriptions de chevaux particuliers à chaque

contrée. Winter nous offre 18 portraits de chevaux de diverses provenances.

Nous avons de Stradanus, dans son *Equile Johannis Austriaci*, plus 30 planches parfaitement gravées.

Il y en a plus de la moitié pour les divers cantons de l'Italie seulement; mais ces figures sont tellement identiques, qu'il est impossible de distinguer aucun type spécial.

Tout homme qui aime la lecture mettra peut-être de l'intérêt à connaître et à comparer toutes les opinions émises sur le grand problème de l'importation et de la conservation des races; mais un esprit positif et avide de solutions claires et de résultats immédiats se fatiguera du récit de tant de faits contradictoires.

Bourgelat dit que le cheval d'Espagne donne rarement à ses poulains une taille aussi avantageuse que la sienne, Huzard déplore la réforme d'un étalon espagnol d'une *vitesse extraordinaire.* Tous deux s'entendent pour rejeter le cheval anglais comme dur et roide dans ses épaules, et *sitôt qu'en Normandie*, ajoute Huzard, *le sang anglais disparaît, la liberté des épaules se rétablit.*

Aujourd'hui, il n'y a de place que pour le pur-sang, d'après certaines personnes.

Saunier et Garsault avaient dit que les étalons et juments barbes et arabes, unis ensemble ou croisés avec d'autres espèces, n'ont donné rien de bon.

Chez tous, c'est à peu près le même concert de lamentations, et tous conseillent de recourir aux espèces étrangères.

Sans m'amuser à faire ici en ce moment la critique

des opinions actuelles, qui, depuis des siècles, ont moins changé quant au fond que quant à la forme, je crois pouvoir donner de toutes ces divergences une explication simple et utile.

On importe des chevaux étrangers, parce qu'ils plaisent, ils doivent d'être ce qu'ils sont, à un ensemble de circonstances que leurs produits ne retrouvent pas dans leur nouvelle patrie, et ce que l'on aimait dans les pères disparaît chez les enfants.

Le problème est donc ramené à la recherche de ces circonstances.

Ces circonstances peuvent s'attribuer à trois causes principales entièrement distinctes:

1° La race, ou la transmission par hérédité;
2° Les influences du climat et du sol;
3° Le régime.

Ces trois influences peuvent se combiner à l'infini, de manière à se fortifier ou à se combattre; connaître les résultats de ces diverses combinaisons, les reproduire, à son gré, lorsque cela est possible, tel est véritablement le problème à résoudre en zootechnie.

Tel doit donc être l'objet de notre étude.

Du cheval primitif.

Chaque animal de la création a une patrie, c'est-à-dire une portion de la surface du globe, où toutes les cir-

constances favorables à son organisation particulière se trouvent réunies.

Là son espèce subsiste et se maintient dans un état permanent de perfection, si on veut employer ce terme.

Indépendamment de cette patrie, où l'espèce se conserve sans altération, il existe une patrie secondaire, où l'animal peut encore vivre et se multiplier, mais en subissant des modifications.

Ces changements augmentent de génération en génération, d'une manière plus ou moins sensible, jusqu'à ce que l'individu devienne tel que l'exigent les circonstances, au milieu desquelles il se trouve.

Cette série de métamorphoses successives constitue la dégénération.

Le point où ces modifications s'arrêtent, et où la nouvelle forme tend à se fixer, ce point signale la formation d'une race, ou famille nouvelle.

Les mots *races, familles, variétés, espèces*, n'ont pas une acception parfaitement arrêtée en physiologie.

Nous serons obligés quelquefois d'adopter des expressions et de les définir pour fixer les idées.

Nous ne considérons ici l'animal qu'à l'état de nature, et suivant le même genre de vie; nous isolons ainsi la question de climat, puisque l'origine et le régime ne changent point.

On peut ici chercher des exemples et des points de comparaison dans l'étude des variétés de gibier, qui peuplent les diverses parties de la France ou de l'Europe. On verra des animaux d'apparences fort disparates con-

server cependant la faculté de s'allier entre eux et de produire. Leur espèce est donc identique, mais il s'est formé plusieurs variétés.

C'est toujours la facilité des alliances et leur fécondité qui constate l'identité des familles, en dépit des variations apparentes.

Le cheval primitif sera, *suivant nous*, le cheval arabe. Voici nos motifs : il est universellement connu et renommé depuis des siècles, et toutes les investigations de l'archéologie ne nous démontrent aucun changement survenu en lui après tant de siècles et de générations.

Sa longévité est remarquable, il n'y a pas de famille qui soit comparable à la sienne sous ce rapport.

Sa taille est moyenne et toujours constante. Je n'ai pas vu, à proprement parler, de ponys arabes, et je ne crois pas les gens qui disent avoir rencontré en Orient une multitude de chevaux de cinq pieds.

Il possède encore d'autres caractères de fixité de race.

L'uniformité et la constance de sa robe. Le rouan, le pie, le noir, les balzanes, les marques hétérogènes et bizarres sont plus rares dans cette espèce que dans toute autre.

Sa puissance en génération ou virtualité. Le plus mauvais cheval arabe imprime toujours à ses produits un cachet particulier, quoique variable. Tantôt c'est une ressemblance notable avec le père, tantôt une taille et une force très-supérieures, etc. En un mot, le cheval arabe est le cheval virtuel par excellence.

Qu'on ne croie pas voir en moi pourtant un amateur

frénétique, exclusif, du sang arabe. Plus tard, je dirai avec détail ce qu'on doit penser du cheval arabe, comme cheval de service et comme étalon. Je ne le cite que comme type, comme spécimen, comme point de départ.

Peu importe ici qu'il soit ou non le plus utile à l'homme; il est le plus utile à lui-même, c'est-à-dire le mieux organisé pour vivre à l'état de liberté dans sa patrie naturelle.

On peut donc le considérer comme le cheval *tel qu'il est sorti des mains de la nature*, pour parler le jargon philosophique du XVIIIe siècle.

Mais le cheval a été créé pour l'homme ! Ceci est un abus de mot.

Puisque Dieu a donné par l'œuvre de la création à l'homme l'intelligence nécessaire pour détruire ou asservir tous les animaux, sans lui interdire par la révélation l'exercice de cette puissance, on peut dire en ce sens que les animaux ont été créés pour l'homme.

Mais soutenir gravement que le cheval a été fait tout exprès pour être monté, le bœuf dans le but qu'on le mangeât, c'est dire une niaiserie et c'est provoquer une critique inconvenante de la création. Car, il est évident que, dans cette hypothèse, le cheval aurait dû venir au monde tout sellé, tout bridé, tout dressé. Et le bœuf donc, pourquoi n'a-t-il pas été créé tout cuit?

La lettre tue et l'esprit vivifie.

Le cheval a été créé pour exercer le talent des écuyers et la sagacité des éleveurs.

La Providence nous a donné ces biens, à nous de les faire fructifier par le travail.

Le cheval arabe est donc le cheval primitif. (*Fig.* 3).



Fig. 3.
Cheval primitif. — Cheval arabe.

La création a-t elle été simple ou multiple?

La parole de Dieu a-t-elle peuplé chaque région des animaux qui devaient y trouver leur patrie, et émigrer de là pour peupler les autres contrées, en subissant des mutations et des fortunes diverses?

Ou bien, chaque variété est-elle née spontanément telle que les influences particulières de la localité le comportaient, et suivant le type auquel ces influences devaient un jour ramener les familles étrangères?

Je ne sais. Mais je penche vers la première opinion.

Plus conforme à la Bible, elle nous montre le cheval né sur le même sol que l'homme, et l'accompagnant à la conquête du monde, dans ses migrations successives; subissant avec lui et d'une manière analogue les conséquences de ces voyages, attendant quelquefois pour le suivre que les progrès de l'industrie permettent de vaincre les obstacles de la nature.

Si chaque espèce avait été créée partout où elle peut vivre, pourquoi l'Amérique, où les chevaux se sont multipliés avec tant de succès, même à l'état sauvage, n'en avait-elle pas à l'arrivée de Christophe-Colomb?

C'est que le berceau, ni de l'homme, ni du cheval, n'était en Amérique.

L'homme y est arrivé, à l'état sauvage, sur un tronc d'arbre creusé par le feu.

Le cheval y a été transporté par la civilisation sur un bâtiment à voile et à trois mâts.

Des races.

La réunion d'une *certaine quantité de chevaux pareils* ou à peu près, *nés* (1) *et élevés exactement dans les mêmes conditions* constitue ce qu'on appelle une race.

L'abus du mot *race* a tenu longtemps la science de l'élevage dans l'obscurité et dans le chaos.

---

(1) Le mot *nés* comporte similitude de parents et d'aïeux. En langue hippique, un cheval mal né veut dire qui manque de race ou dont les ancêtres sont de mauvaise qualité. Un cheval de service est bien né quand il a beaucoup de sang. Un cheval de course peut être mal né si ses ascendants ont mal couru ou mal produit.

Quand on remarque dans une collection d'individus un certain type de ressemblance, sait-on bien toujours à quoi l'attribuer?

Écoutez une conversation d'hommes du métier :

— Ce n'est pas un percheron, il a la cuisse trop fournie et la côte trop descendue, il est possible qu'il ait été élevé dans le Perche; mais il a dû être acheté poulain dans le Boulonnais. — Ou plutôt dans le pays de Caux. — Moi, je ne sais pas trop si ce ne serait point un breton, car il n'est pas grand, et voyez ce chanfrein creux. — Quoi qu'il en soit, c'est un bon étalon ; il va partir pour l'étranger, et il fera souche ; il dotera le pays où il va, de cette précieuse race que l'Angleterre nous envie. — Où va-t-il? — En Pologne.

Et voilà ce cheval, dont on ne peut assigner la provenance, tant il a pu changer dans deux ou trois migrations de quelques mois, qui va imprimer son cachet dans une contrée inconnue, avec des juments quelconques?

Il n'y a rien de logique dans tout cela, et les raisonnements contradictoires sont souvent adoptés par la même personne, ce qui est plus piquant : lors, par exemple, qu'on va chercher, exprès, soi-même, dans le Perche, pour l'avoir à la source, un étalon que l'on destine à faire la monte dans un pays tout autre.

La vérité est que la localité a son influence, malgré la race, et que la race a son influence, malgré la localité.

Mais pour qu'il y ait race, il faut qu'il y ait une filiation déterminée.

Il n'y a pas de noblesse sans aïeux. La race est une affaire de généalogie.

Donc, pour qu'il y ait véritablement une race particulière à un pays, il faut qu'on élève sur un territoire spécifié, et d'une souche connue, certaine et identique, toute une famille bien caractérisée, et que cette famille ait pris des caractères inhérents au pays.

Jusqu'où les généalogies doivent-elles remonter? Il n'y a pas de limite. La plus vieille noblesse est la meilleure.

Il est nécessaire de se montrer aussi tranchant, aussi intraitable en matière de généalogie.

J'ai blâmé, il est vrai, autrefois, le Jockey-Club, d'avoir exclu le sang arabe de ses courses. Je blâme de même l'Administration des haras d'avoir fait de son *Stud-book* un livre d'or, où il faut être inscrit pour se trouver apte à gagner certains prix.

Il faut pour l'admission aux épreuves, des conditions larges, une liberté entière : la victoire est là pour justifier les idées de chacun, ou pour démontrer son erreur. Mais, lorsqu'il s'agit d'origines, je les veux spécifiées et vérifiées.

Il y a trop de gens qui se croient possesseurs d'un cheval bien né, qu'ils appellent *Foig-a-Ballagh*, parce qu'il est réellement fils de *Foig-a-Ballagh*, et de je ne sais quelle jument auvergnate ou normande sans type défini.

Un autre vous dira : « Oh! mon cheval est bien anglais; je l'ai élevé moi-même dans l'Ariége, son père *Épervier* par *Caravan* et *Emilia*, et sa mère était une

jument qu'un Anglais m'a vendue en voyageant à petites journées pour se rendre à Bagnères ; elle était tombée boiteuse à sa voiture, et il a été obligée de la laisser ; il l'avait amenée lui-même d'Angleterre, ainsi mon poulain est véritablement anglais pur sang. »

Eh bien non ! Il n'est ni anglais, ni de pur sang. Car son père, est de pur sang, mais né en France, donc français ; et sa mère est anglaise, mais rien ne dit qu'elle soit de pur sang ; au contraire, tout fait croire que c'était une carrossière très-forte.

— « Oh ! elle était bien bonne ! » — « Ça ne fait rien. » — « Elle trottait très-vite ! » — « Raison de plus. »

Un vieux monsieur me faisait voir deux doubles ponys isabelles sans type défini, assez bien du reste, et qui lui arrivaient, disait-il, de la Sibérie, et il était enchanté.

C'est la vraie race, il n'y a pas à dire! Et il ne sortait pas de là, il croyait à une noblesse hyperboréenne.

Il faut en finir avec ces illusions par trop vagues, par trop élémentaires, et encore trop communes, quoique le progrès tende à les faire disparaître.

On me reprochera même peut-être de m'amuser à réfuter des erreurs qui sont actuellement passées à l'état de niaiseries.

A cela je répondrai : peut-être moins qu'on ne croit, et, d'ailleurs, j'écris pour tous.

Quoi qu'il en soit, si on parle de race, je veux qu'on me nomme père, mère, aïeux et aïeules, au moins deux ou trois générations.

Mais à ce compte, il n'y aura donc pas un cheval de race! — Il n'y en aurait pas que cela n'y ferait rien. *Amicus Plato, magis amica veritas;* et il resterait. . . la certitude de l'incertitude, qui est bien quelque chose.

Mais je compte dans le monde une race véritable que je ne conteste pas, c'est-à-dire deux races qui n'en font qu'une : le pur sang arabe et le pur sang anglais.

L'arabe vit dans son pays depuis longtemps et en apparence sous le même régime. Je ne crois, il est vrai, ni aux prétendues connaissances des orientaux, ni à leurs généalogies, ni à leurs amulettes, ni à leurs traditions. J'ai une foi entière dans leur désir de tromper les chrétiens. J'ai foi aussi à ce que je vois dans chaque cheval que j'examine, à ses formes, à ses allures, à ses qualités, au sang qu'il dénote. Voilà jusqu'où vont mes croyances, quant au sang arabe.

Les Anglais n'en croyaient ou n'en pensaient pas plus que moi, quand ils ont créé leur pur sang. Ils se sont aperçus que les étalons orientaux produisaient souvent des vainqueurs, et ils se sont obstinés à préférer pour poulinières les juments qui avaient gagné, à les faire saillir par des étalons vainqueurs ou renommés pour produire des vainqueurs; et de la sorte, par sélection, et tout naturellement, a été créée une famille assez bien constatée dans le *Stud-book*, sauf des lacunes, des obscurités, des apparences de contradiction, car il ne faut pas y regarder de trop près dans les commencements.

Quoi qu'il en soit, la famille anglaise de pur sang dure depuis environ deux cents ans, car *Bay-Bolton*, né en

1705, et son vainqueur, *Grey Windam*, ont des *pedigrees*, qui remontent déjà à quatre ou cinq générations.

Les anglophobes, car il faut bien un terme pour désigner les adversaires des anglomanes, les anglophobes, dis-je, pour contester la pureté des chevaux de course anglais, ont épluché le *Stud-book* avec plus de minutie que de conscience.

J'ai eu dans les mains un travail manuscrit d'un écrivain célèbre, sur le *Stud-book*. Ce travail tendait à contester la pureté du sang anglais. J'y ai vu signalées beaucoup d'erreurs, dont la plupart venaient non du livre, mais du critique.

Qu'importe, au reste, qu'il y ait quelques taches à la noblesse des chevaux, de même qu'à certaines généalogies, dont on s'est énorgueilli bien davantage?

On a prétendu que *Sampson* n'était pas de pur sang, j'ai cependant vu courir des chevaux célèbres, qui comptaient *Sampson* dans leur *pedigree*.

Nul n'a contesté le sang d'*Attila*, je voudrais pourtant bien qu'on m'aidât à remonter plus haut que la quatrième génération, en me disant ce que c'est que, ou d'où vient : *Surveyor's dam*. (Voir le *pedigree* d'*Attila*, dans le *Stud-book*).

La race de pur sang est plus vite que toute autre, ce qui n'a pas empêché, en 1847, *Cauroush*, demi-sang, de gagner le Cesarewitch, de 1595 livres sterling, à Newmarket.

La différence incontestable qui existe entre l'arabe et le pur sang anglais ne vient donc pas de l'origine qui est

la même, mais du climat et du régime. Mais ce n'est pas ce dont il s'agit ici.

J'ai voulu établir ce que c'était qu'une race, dire qu'il y en avait, et dire quelle elle était.

Influence de l'origine et ses variations.

Nous avons dit que le climat étranger tendait à faire dégénérer les animaux, et que leur sang tendait à empêcher la dégénération.

Nous avons dit encore que lorsqu'une espèce étrangère était importée dans un pays quelconque, les individus se modifiaient d'âge en âge, jusqu'à un certain degré auquel *la race se fixait*, étant devenue ce que voulait la nouvelle patrie.

Il est facile de concevoir à présent l'existence d'une faculté occulte :

Celle de transmettre plus ou moins sa ressemblance ou ses qualités.

En d'autres termes, une puissance plus ou moins grande de résister aux influences du sol et du climat.

On admettra que, tant pour l'animal primitif, que pour toute famille une fois acclimatée, cette propension à la permanence augmente dans chaque génération, tant que la famille n'est pas exportée.

Supposez une teinte légère appliquée sur un papier blanc plusieurs fois de suite. On verra la couleur devenir de plus en plus foncée à chaque application.

Tel est, à peu près, l'effet produit, à chaque génération, dans une famille judicieusement conservée.

C'est ce que l'expérience a enseigné en zootechnie, et on a établi en principe que plus une race est ancienne, plus elle est propre à résister aux influences du climat et du régime.

Le croisement le plus éloigné, la moindre tache dans l'origine, détruit cette virtualité ou la diminue bien plus qu'on ne pourrait se l'expliquer par le raisonnement.

De là l'utilité du pur-sang, et la nécessité d'apporter la plus scrupuleuse attention aux origines.

D'après cela, dira-t-on, il ne faudra employer que des animaux de race tout à fait pure:

Telle est, en effet, l'idée qui se présente naturellement à l'esprit. C'est même cette pensée qui dirige les amateurs exclusifs du pur-sang.

Pensée juste, mais dont l'abus les égare.

Premièrement, il est impossible d'employer uniquement à la reproduction des animaux d'espèce pure, leur nombre ne suffirait pas à notre consommation.

Et, en effet, déjà presque toutes les juments de pur sang en Angleterre et en France sont livrées à l'étalon, ne fût-ce qu'une fois par hasard et comme essai.

Mais, il faut considérer, en outre, que le cheval de pur sang, ni anglais, ni arabe, n'est véritablement le plus propre à tous nos services.

J'ai entendu soutenir autrefois que cinq chevaux comme *Hercule* traîneraient mieux une de nos lourdes diligences que cinq percherons.

On soutenait dernièrement dans une feuille périodique qu'un régiment de cuirassiers monté sur des chevaux comme *Monarque* ferait merveille dans une charge.

C'est une erreur, et j'oserai même dire qu'un homme de cheval, qui sait son métier, a besoin de patience et de politesse, pour réfuter de sang-froid de pareilles opinions.

Le plus fort des chevaux de pur sang n'aura jamais le poids nécessaire pour tirer une grosse voiture, ni la largeur qu'il faut pour porter commodément un soldat lourd et qui veut user de ses armes.

Le cheval de pur sang le plus calme aura de la peine à supporter la croupière, le sabre, les chocs, les coups de main, et tous les désordres auxquels le cheval de troupe doit être parfaitement insensible.

Le cheval de pur sang a besoin presque toujours d'être exceptionnellement bien conduit, et il faudra toujours des chevaux pour les maladroits, quand même on ferait en équitation des progrès à satisfaire les plus exigeants utopistes.

Le cheval de pur sang attelé est vite quelquefois, plein de fond toujours, mais il se fatigue dans le sable, se tracasse dans les montées, et se déplaît aux voitures lourdes.

De plus, il est étriqué, grêle et de chétive apparence sous le harnais. Tout le monde le voit, tout le monde le pense, même ceux qui, par esprit de parti, disent le contraire.

Changez le goût des producteurs, ou produisez des

animaux qui leur plaisent, autrement ils n'achèteront pas.

Il faut pour satisfaire à nos besoins ou à nos caprices des chevaux grands, étoffés, d'une charpente très-développée, d'un caractère patient et docile.

Le pur-sang ne nous fournissant pas cet élément, il faut le chercher ailleurs.

Tout le monde sait que le cheval de pur sang est le type de la vitesse, de la légèreté et de l'énergie.

Si on avait une autre race qui fût le type de la taille, de la grosseur et de la tranquillité, le problème serait facile à résoudre, au moins en théorie. Le croisement de ces deux familles donnerait des métis que l'on pourrait modifier à son gré; mais il n'en est pas ainsi.

Il n'y a pas de races, grandes, lourdes et tranquilles.

Voilà, en bien peu de mots, de quoi soulever une tempête dans tout le monde hippique.

Eh bien! je le répète, il n'existe pas de races lourdes, il y a des collections, des réunions, des masses de chevaux tels que je viens de les désigner, mais il n'y a pas de races.

Qu'on me dise, en me montrant un gros cheval, il est de tel père et de telle mère, son grand-père, sa grand' mère. . . . etc., jusqu'à telle génération!

On n'en sait rien, tout est hasard, confusion, incertitude.

Qu'on me présente un cheval anglais de pur sang, je sais d'où il descend depuis cent ans au moins.

Un arabe vient de son pays où on lui donne une ori-

gine à laquelle je ne comprends rien, et que je ne crois pas, mais qui existe peut-être, et, en tous cas, son aspect me parle pour lui.

Allez donc retrouver une filiation dans la machine informe et grossière d'un cheval de trait!

Les Anglais, il est vrai, ont quelques familles colossales, en admettant toutefois que les types qu'ils présentent, soient toujours des types et non des individualités.

Mais ces familles sont ou nouvelles, ou en décadence, et toujours rares et chères.

Les clydesdales ont bien de la peine à constater cinquante ans d'existence.

Les black sont peu estimés.

Les clevelands tendent, dira-t-on, à disparaître.

Les suffolk-punch sont de nouvelle création, ils ne se rattachent pas directement à l'ancien rameau, autrefois si célèbre, et qui aurait disparu, s'il faut en croire certaines personnes.

Quant à nos races charretières, j'y croirai lorsqu'on m'en aura montré le livre d'or authentique.

Je pose comme principe fondamental de toute théorie d'élevage, qu'il existe un type primitif, le pur-sang; partagé en deux familles, l'arabe qui se maintient par lui-même dans son pays, l'anglais qu'a créé et que conserve la main de l'homme.

En dehors du pur-sang, il n'existe autre chose qu'une multitude confuse, composée de tous les chevaux du

globe et qui a pour caractère commun de s'éloigner plus ou moins du type primitif.

Le dernier degré d'éloignement, l'apogée de dégénération, peut être représenté par le portrait ci-joint. (*Fig.* 4).



Fig. 4.

Ce cheval est celui qui diffère le plus du pur-sang, dans le sens, du moins, qu'il peut nous être utile d'observer. Nous ne l'avons pas pris au hasard. Il est grand, lourd, apathique.

Nous avons négligé le cheval hyperboréen, rabougri par le froid, le pony des pays montagneux, le nain étiolé des contrées stériles; car nous n'avons pas besoin de rapetisser le pur-sang, mais bien de le grossir.

Quand nous saurons comment s'est formé ce cheval si

parfaitement contraire en tout au type primitif dont cependant il provient sans mélange, nous pourrons faire naître à notre gré, et les extrêmes, et tous les intermédiaires, soit par des croisements, soit par la reproduction des circonstances qui ont occasionné l'existence de ces divers individus, soit enfin, et mieux encore, en combinant tous les divers moyens d'action que la nature nous a donnés.

Examinons en détail ce cheval grand, lourd, apathique, donné ici comme apogée de dégénération, et dont le caractère est de n'en avoir aucun.

Il a perdu en énergie et en vitesse ce qu'il a gagné en hauteur et en volume. L'épaule est courte, ainsi que la hanche, le rein est long et mal soutenu, la poitrine sans profondeur : ainsi donc l'harmonie des proportions a disparu, à mesure que la taille a augmenté.

La conformation de la tête et des membres, la nature des téguments, annoncent un tempérament lymphatique; par conséquent, la vie a diminué, ou, du moins, elle n'a pas augmenté en raison du nouveau volume de l'animal, ce qui revient au même.

Somme toute, ce cheval est moins parfait comme organisation. Cette décadence est un résultat obligé de tout accroissement anormal. C'est une loi naturelle qu'il faudra toujours reconnaître, alors même que nous voudrons entraver son exécution.

Si maintenant nous recherchons quelles causes ont amené cette transformation, nos études, faites précé-

demment sur les races qui peuplent les diverses parties du globe, vont nous l'apprendre (1).

On trouve ce cheval dégénéré sous un climat assez froid, mais plutôt humide que rigoureux, aux bords de la mer, dans les brumes, sur des terres grasses et fertiles, élevé par des hommes peu curieux de croisement et d'importation.

Nous devons donc croire que ce qui l'a fait ainsi est l'absence des soins de l'homme, l'ancienneté de l'importation, et un certain ensemble de conditions de climat et de sol, lesquelles nous semblent déjà faciles à préciser.

Si, d'un autre côté, nous jetons un coup d'œil sur le pur-sang anglais et sur le type arabe, en comparant ensemble ces trois individus, nous verrons que l'anglais diffère de l'arabe par un ensemble de proportions infiniment plus favorables à la vitesse et à l'exécution des efforts violents. Et, en effet, il n'y a aucune assimilation possible entre ces deux espèces, s'il s'agit d'une course longue et rapide et d'un obstacle considérable à franchir. Comme, d'un autre côté, le cheval de la figure 4 marche mal et ne saute pas du tout, lui qui est le produit du climat, ce n'est donc pas le climat qui a fait le cheval anglais, vigoureux et puissant; ce peut être le climat qui l'a fait grand et ample, mais voilà tout.

A quoi donc doit-il ses formes avantageuses et ses ressources? aux soins de l'homme, qui consistent à bien nourrir et exercer les produits, et à choisir judicieusement les producteurs.

---

(1) Voir au 1er volume.

Étant donnés, le cheval type, l'arabe, fruit du climat, maximum d'énergie; le cheval de la figure 4, maximum de volume; et le cheval pur sang anglais, spécimen de ce que peut l'industrie humaine pour modifier la nature à son avantage, nous possédons trois éléments à combiner pour produire toutes les variétés qui peuvent répondre à nos désirs.

On sait d'une manière générale par quels moyens a été créé le pur-sang anglais.

Il nous reste à acquérir quelques notions sur les intermédiaires connus; nous allons donc nous occuper de la manière dont se sont formées les grosses races.

Mais vous avez avancé que les grosses races n'existaient point ! Il est vrai, j'ai dit et je maintiens qu'il n'existe pas d'espèces volumineuses créées et établies par des filiations continuées et prouvées. Mais il existe des collections d'individus plus ou moins semblables, plus ou moins parents, plus ou moins compatriotes, auxquelles on donnera le nom de races, improprement sans doute, mais sans inconvénient, pourvu qu'on n'oublie pas que ces races manquent doublement de virtualité, et par l'exagération même de leur volume, et par les conditions naturelles auxquelles elles doivent leur existence, et enfin par l'insuffisance d'ancienneté de leur souche.

Formation des grosses races, et de quelques familles intermédiaires.

Les peuples du Nord, chez lesquels le cheval autochthone était lourd et lymphatique, ont apprécié les races

légères et énergiques du Midi. Ces hommes guerriers et laborieux ont voulu de tout temps s'associer des compagnons dignes d'eux dans leurs travaux et dans leurs périls : de là l'estime dont jouissaient autrefois en Allemagne, en Angleterre et en France, les chevaux du Midi, arabes, barbes ou espagnols. L'importation de ce sang n'ayant pu se faire en masse que par les étalons, il en résulta des métis croisés.

Et l'usage de ces métis a fait, à tort ou à raison, rechercher cette alliance de l'énergie du père et le volume de la mère; partie seulement de l'un et de l'autre, bien entendu.

Les Anglais ont réussi plus que les autres quant au résultat positif de la réunion des deux éléments contraires : énergie et volume, c'est-à-dire : force.

Les Allemands ont fait d'excellents chevaux, principalement pour le manége et pour la guerre.

Ce travail continué pendant plusieurs siècles peut se résumer, abstraction faite des méthodes employées, des essais tentés, et des chances du hasard, par quelques types principaux.

Un assez mauvais cheval flamand (*fig.* 5), étude de Paul Potter, pleine de vérité, ou au moins de vraisemblance, car on peut voir partout revivre cette individualité.

C'est le premier degré regagné sous le rapport des formes à partir du type infime de la figure 4, page XXX.

La profondeur de poitrine n'est pas encore obtenue,

surtout vers le coude, qui est haut, nullement débordé en bas, et mal emmanché.



Fig. 5.

Les jambes sont tout aussi mauvaises : rondes, faibles, grossières, garnies de poils.

Mais la ligne du rein est raccommodée, le garrot a pris de l'élévation ; l'encolure est assez large et surtout bien sortie, noblement accentuée et terminée par une sorte de profil aquilin qui n'est pas sans physionomie.

Telle est l'espèce flamande qui a plu aux Anglais et dont ils se sont servis pour créer leurs fortes races.

On y reconnaît la trace visible d'une ascendance orientale ou espagnole, et surtout le goût de l'homme

du Nord, qui seul a réellement le goût du beau et de l'utile en matière d'animaux domestiques.

De ce flamand, l'éleveur anglais a fait ceci (*fig*. 6) :



Fig. 6
Vieux type anglais grossier.

Ce spécimen, copié d'après une vieille gravure, peut servir à juger du goût et des connaissances de ceux qui l'examinent.

Ceux à qui ce cheval déplaît, tant pis pour eux : en élevage, ils ne savent ce qu'ils font.

La croupe est puissante, avalée, dans des conditions favorables à la marche. La hanche est cornue, le quartier long, le garrot élevé, les tendons détachés; l'épaule, belle et longue, n'a que le défaut d'être trop droite (trop rapprochée de la verticale).

La tête est négligée, les crins rudes, les boulets trop

garnis de poils ; mais *le cheval ne marche pas là-dessus*, dira un maquignon, adage vrai quand on sait le comprendre.

On pressent déjà le trotteur de Norfolk, et plus tard le *high-mettled fox hunter* dans ce cheval encore marécageux, lorsqu'on aura mis là-dedans presque autant de sang que dans le racer, avec des lignes que l'arabe n'a jamais eues, que le racer n'a pas toujours

Mais voici ce qu'on peut regarder comme le chef-d'œuvre en fait de grandes lignes dans un colosse (*fig.* 7).

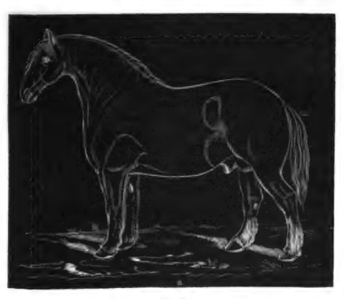


Fig. 7.
England's Glory.

England's Glory n'a pas de sang du tout, à en juger par ses extrémités grosses, charnues et couvertes de véri-

tables crins, par un œil petit, perdu dans une tête d'une longueur démesurée.

Mais quelle longueur d'encolure et d'épaules, quel passage de sangles! quels reins, quelles hanches! Avec cela *England's Glory* a 17 mains de haut, 1 mètre 727, près de 5 pieds 4 pouces, et il pèse 180 stones de 14 livres, environ 1080 kilogrammes.

Qu'il soit lymphatique au dernier degré, aussi détrempé qu'on voudra; avec un pareil type de volume et de pareilles lignes, on n'a plus qu'à remettre du sang dans l'espèce.

J'ai jusqu'à présent esquissé à grands traits l'analyse d'une méthode rationnelle d'élevage.

Je le résume : il existe un type primitif naturel, l'arabe;

Un type perfectionné, le pur-sang anglais ;

Un type de volume ignoble ;

Quelques intermédiaires qu'il est profitable de produire, et plus utile encore d'étudier.

On a trois éléments de succès à sa disposition : le sang, le climat, les soins.

Ce dernier article comporte la nourriture et le mode d'éducation.

On voit dès à présent quel sera le plan général de ce traité, et à peu près l'ordre qui sera suivi pour traiter complétement et à sa place chaque détail.

Mais préalablement il faut, pour être compris du lecteur, lui enseigner certaines expressions, certaines vérités

que l'on peut appeler langage hippologique, quoiqu'un langage se compose de mots et non d'idées.

Il faut enfin rectifier d'avance certaines erreurs où l'homme étranger à la matière tombe faute de comprendre la valeur des termes ; où celui qui sait déjà quelque chose a été entraîné par les préjugés, ou par maintes sottises récentes et invétérées que l'ignorance et la présomption mettent de temps en temps à l'ordre du jour.

DIGRESSION.

DE LA NÉCESSITÉ D'ACQUÉRIR QUELQUES CONNAISSANCES PRÉCISES EN MATIÈRE D'ÉLEVAGE AVANT DE SE LIVRER A AUCUNE ENTREPRISE EN CE GENRE, ET OBSERVATIONS GÉNÉRALES A CE SUJET.

> Craignez d'un vain plaisir les trompeuses amorces,
> Et consultez longtemps votre esprit et vos forces.
>
> BOILEAU.

Une ignorance complète donne souvent une confiance illimitée, et on commence à élever des chevaux sans avoir la plus légère notion de ce qui adviendra.

C'est ainsi que j'ai commencé, moi tout le premier; je n'avais pas même, pour m'éclairer, le doute sur l'à-propos de mes opérations et l'incertitude sur les résultats à venir.

Heureusement pour moi, par prudence ou par nécessité, peu importe, mes premiers essais furent sur la plus petite échelle possible, je n'eus d'abord qu'une seule poulinière.

Je conseillerais toujours de s'y prendre de la sorte, si la perte de temps ne pouvait quelquefois être pire que les pertes pécuniaires. Les Anglais disent : *time is money;* et on peut d'ailleurs acquérir à l'avance par l'étude théorique, et surtout par l'examen attentif de ce que font les autres, assez de connaissances certaines pour ne pas agir en aveugle, même au début.

Il n'est personne, fût-on étranger à toute question chevaline, et décidé à ne s'en occuper jamais, qui ne soit une fois dans sa vie engagé à assister à la monte d'un étalon. C'est là la coquetterie de tous les éleveurs, de tous les officiers de haras.

« . . . . Regarde ce fier cheval que deux valets con-
« duisent à la cavale paisible qui l'attend, et qui dé-
« tourne la queue pour le recevoir ; vois comme ses
« yeux étincellent, entends ces hennissements, contem-
« ple ces sauts, ces courbettes, ces oreilles dressées, cette
« bouche qui s'ouvre avec de petites convulsions, ces
« narines qui s'enflent, ce souffle enflammé qui en sort,
« ces crins qui se relèvent et qui flottent, ce mouvement
« impétueux dont il s'élance sur l'objet que la nature
« lui a destiné. Mais n'en sois point jaloux, et songe
« aux avantages de l'espèce humaine ; ils compensent
« en amour tous ceux que la nature a donnés aux ani-
« maux, force, beauté, légèreté, rapidité. »

(*Dict. philosophique.*)

Ces lignes de Voltaire ont probablement inspiré au très-spirituel éditeur des *Mémoires de la marquise de Créquy*, sa boutade sur les prétendus divertissements en usage à Ferney.

Toujours est-il que l'étalon se présente dans ce moment sous l'aspect le plus brillant et le plus séducteur.

D'où il résulte que celui qui n'est pas homme de cheval et qui a vu un étalon à la monte, quel que soit cet étalon, remporte toujours l'idée du plus magnifique animal.

C'est un moyen employé généralement et de tout temps pour faire valoir un haras, moyen bien simple et bien facile.

On l'employait déjà il y a 200 ans.

« Je me souviens qu'étant au haras du roy Louis XIV, « à Saint-Léger, ce monarque vint presque à la fin de « la monte des cavales; et ayant cependant voulu en « voir servir quelques-unes en sa présence par les éta- « lons, il ne s'en trouva pas une qui n'eût été servie. « Mais comme on n'est pas sûr que toutes les cavales « aient retenu, on exposa un étalon près la troupe des « cavales; alors le cheval ne manquant point de hennir « (on l'appelle en terme de haras un braillard), les cavales « qui n'ont pas retenu tournent immanquablement la « tête du côté qu'elles entendent hennir l'étalon, et on « peut les remarquer pour les faire prendre et resser- « vir de nouveau par un autre étalon que celui qui les « a servies auparavant. Comme d'ailleurs il n'y a point de « règles certaines, il s'en trouva une qui, ayant été servie « sur la fin de l'année précédente, revint cependant à « l'étalon, quoique pleine dès ce temps-là. Elle avait si « bien caché son fruit, que tout connaisseur aurait pu « s'y tromper, et elle n'est pas la seule à qui cela soit ar- « rivé.

« Louis XIV voyant cette cavale, quoique pleine, re- « venir à l'étalon, ordonna qu'on la prît pour la faire « servir en sa présence, ainsi que l'on venait de faire à « quelques autres. *Mais M. de Garceau*, qui était assuré « qu'elle était pleine, par l'expérience qu'il en avait faite

« comme capitaine général dudit haras, dit au roy : *Sire,*
« *elle est pleine, et ne doit pas tarder à donner un poulin.* Le roy
« répondit : *Je vois bien que non, et vous vous trompez ; je*
« *vois bien qu'elle ne l'est point.* Or, comme il y a des flat-
« teurs dans toutes les cours, chacun applaudit au roy
« sans vouloir entendre M. de Garceau ; il fallut donc
« qu'au commandement du roy la cavale reçût l'étalon de
« bon gré ou de force, et que M. de Garceau en eût le
« démenti, tout habile qu'il était, et qu'il passât pour un
« ignorant en public ; mais, neuf jours après, la cavale
« jeta un beau poulin mort, au grand regret de M. de
« Garceau, qui n'osa ni le dire au roy, ni lui faire dire
« de sa part.

« Mais comme Louis XIV avait un écuyer, nommé
« *M. de Beaureuil*, qu'il aimait, et à qui il était permis
« de dire tout ce qu'il voulait, cet écuyer, qui était ami
« de M. de Garceau, dit au roy quelques jours après :
« Sire, le pauvre Garceau n'ose paraître devant Votre
« Majesté, de crainte de lui annoncer que cette belle
« cavale qui a été servie par l'ordre de Votre Majesté a
« jeté un beau poulin mâle, mort. Sur la parole de
« M. de Beaureuil, et à cause du mérite que le roy avait
« remarqué dans M. de Garceau, il lui fit présent de la
« survivance de sa charge pour monsieur son fils, mort
« dans la même charge, et cela pour le récompenser du
« chagrin du démenti qu'il avait reçu publiquement. »

Ainsi, Louis XIV était toujours roi, aussi bien pour réparer une bévue que dans toute autre occasion. Il eût cependant mieux fait de dire à Garceau ce qu'il dit un

autre jour à Boileau au sujet de Molière : « Je ne l'aurais pas cru, mais vous vous y connaissez mieux que moi. » (Qu'il fût le premier poëte de mon siècle.)

Comme Saulnier, *je me souviens qu'étant au haras de* ***, je vis une horrible pouliche, d'une conformation si hétéroclite, que je demandai avec intérêt le père et la mère ; on me les nomma ; c'était une alliance qui expliquait tout, mais que je ne m'expliquais pas.

On convint bien qu'il y avait là quelque chose d'anormal, *mais ce jour-là le préfet visitait le haras, il n'y avait ni autre étalon, ni autre jument disponibles pour le moment ; ils ne se convenaient nullement, mais on ne pouvait pas laisser partir M. le préfet sans lui avoir fait voir une saillie.*

Ce n'est pas ainsi qu'on arrive à faire de bons chevaux.

Quelque volonté que vous ayez de ne pas vous laisser prendre à une admiration irréfléchie pour le cheval qui fait la monte, il y aura pour vous séduire d'autres moyens que le brillant de l'animal excité par le désir.

Il y aura d'abord l'embonpoint; une certaine prospérité de santé, très-facile à obtenir par un repos complet et une nourriture à peu près bonne ; on peut transformer ainsi en modèle séduisant le cheval le plus médiocre.

Le poil lisse et brillant, la gaieté qu'occasionne une oisiveté exagérée, l'effet agréable que l'aspect de la graisse opère toujours sur l'œil français, tout cela fait passer pour bon un cheval sans qualités, sans conformation, sans aucun mérite.

Ils sont nets, ronds et propres, tel est l'éloge qu'un connaisseur bien posé fera magistralement et d'un air protec-

teur en parlant de quelques étalons d'ordre secondaire, destinés à relever la race d'un pays encore peu favorisé.

Ce trio d'épithètes désigne en général un étalon de pur sang, dépourvu de balzanes autant que possible, avec un ventre arrondi, une épaule courte, de petites jambes sans tare, un pedigree ridicule, et pas de performances. Il n'a jamais eu assez de vitesse pour courir, pas assez de moyens ou de sûreté pour la selle, pas assez de docilité ou de franchise pour l'attelage, et alors on en a fait un étalon.

Le degré auquel la graisse peut tromper est très-digne d'observation. Tout le monde sait cela, tout le



Fig. 8.
Cadland à 3 ans.

monde s'y laisse prendre, même ceux qui ont le plus d'habitude.

Par contre, l'étalon de pur sang n'a pas de chance lorsqu'il débute au haras au sortir de l'hippodrome : s'il est encore maigri et roidi par les suites de l'entraînement, personne n'en veut. Les ennemis du pur-sang disent qu'ils ne veulent pas faire de chevaux de course. Les amateurs du turf trouvent qu'il manque de force.

Voici deux portraits du même cheval (*fig.* 8), *Cadland*, en 1828, gagnant le *Derby* à trois ans, *Cadland*, en 1834, étalon au bois de Boulogne, à neuf ans (*fig.* 9).

Tous deux étaient ressemblants, et je ne doute pas

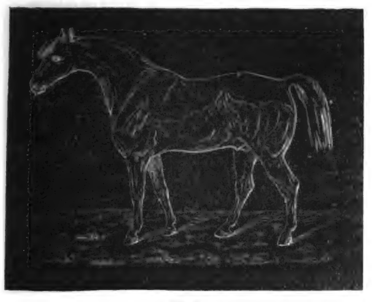


Fig. 9.

Cadland à 10 ans.

qu'avec de l'attention et peut-être un peu de bonne volonté, on n'y reconnaisse le même cheval, en dépit de la transformation. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que bien des hommes s'y tromperaient sur nature si on ne les prévenait point, et des hommes qui se croient fort experts, et qui n'ont peut-être pas tout à fait tort.

Ainsi donc un étalon, à sa première année de monte, déplaira comme trop maigre parce qu'il sort d'une écurie de course ou d'une écurie ordinaire.

West-Australian courait le 25 juillet 1854, et donnait 29 poulains dans l'année 1856, il fit donc la monte vers janvier 1855; de juillet 1854 à janvier 1855, ces cinq mois avaient suffi pour le refaire, ou on ne s'est pas arrêté à ce détail.

Si l'étalon est très-vieux, il arrive à l'état de décrépitude, qui n'est pas non plus très-séduisant à l'examen, et l'amateur est peu tenté par les apparences; cependant *Doctor-Syntax*, tué en 1838 à 27 ans, engendrait cette année-là même plusieurs bons poulains dont 3 gagnaient encore en 1846, à l'âge de huit ans.

J'ai vu *Doctor-Syntax* peu de mois avant sa mort; il fallait ne pas être superficiel pour trouver en lui un bon cheval, comme il l'était cependant.

Mettez-vous donc en garde contre le danger des apparences. Plus tard, nous verrons ce qu'il faut penser de l'âge des producteurs.

Si la graisse ne trompait que sur le mérite d'un cheval ou l'estime qu'on en peut faire, ce serait tout simple. On pourrait dire qu'après tout l'embonpoint étant inséparable

de la santé, et la santé étant par elle-même une beauté sans laquelle l'autre beauté n'existe pas, il est naturel qu'on s'y méprenne.

Mais il y a plus, il faut s'y connaître beaucoup plus qu'on ne croit pour savoir ce que c'est qu'un cheval fort ; pour savoir de deux chevaux quel est le plus fort, lorsqu'ils sont inégalement gras, et encore lors même qu'ils sont en égale condition.

Deux individus sont de même taille, de même épaisseur à la croupe et au poitrail, l'un a des membres d'une épaisseur remarquable, l'autre ne possède que juste ce qu'il faut à cet égard. Quel est le plus fort ?

Enlevez par la pensée à tous deux les quatre membres dans leur entier, c'est-à-dire l'avant-bras avec l'épaule et ses dépendances, le jarret avec la cuisse jusqu'à la hanche, en un mot, toute la charpente de l'appareil locomoteur proprement dit ; le plus fort sera celui qui aura laissé sur le sol la carcasse la plus volumineuse extérieurement. Peu m'importe la garniture musculaire des reins, je ne tiendrai compte que de la capacité intercostale, là est la source de la vie. Cuvier a dit que la force d'un animal est en raison de ses organes respiratoires. On a vu d'excellents boxeurs avec l'attache du poignet extrêmement fine.

Telle est la manière de procéder pour juger de la *force réelle*, ou mieux de la masse de vos productions, quand vous voulez faire autre chose que du pur sang.

—Votre percheronne, puisque percheronne il y a, n'est pas ce que vous croyez ; vous espérez obtenir d'elle avec l'étalon de pur sang un vrai carrossier, d'après le dire des

personnes qui prônent ce genre de croisement ; j'en suis, de ces personnes-là ; mais comme, par ce croisement on risque de faire excessivement commun, il faut être sûr de faire excessivement fort. — Aussi, ai-je choisi une belle jument de trait. — Jument de trait, oui, de charrette, encore mieux, car elle n'est pas de sang à faire trois lieues à l'heure, mais elle est toute petite, 8 pouces à peine, courte à se retourner sans gêne dans une stalle de 4 pieds de large ; elle est très-grasse, très-ronde, c'est vrai ; mais pesez-la, et elle sera enlevée dans une balance par ce *hunter* de 11 stones dont elle n'a pas les moyens, dont elle n'a pas non plus la masse, et que vous appelez avec raison ficelle, car si ce *hunter* était une jument, il ne donnerait, par l'étalon de pur sang, qu'un cock-tail sans valeur.—Et on continue à admirer la poulinière percheronne, et quatre ans après on a un pony sans allures.

Vous allez me soutenir que je ne peux pas distinguer un cheval de pur sang d'un cheval de charrette, peut-être !

Or, écoutez et recherchez, si ça vous amuse, le livre où ont été imprimées les lignes suivantes ; elles sont d'un homme d'esprit, d'infiniment d'esprit, qui s'est occupé de chevaux plus qu'un autre, qui a monté à cheval mieux qu'un autre, et qui, en écrivant ceci, avait l'assentiment de beaucoup d'autres :

Le cheval de pur sang soumis à un régime ordinaire prend du corps presque autant souvent que nos plus gros chevaux de trait.

La vérité est que fortement empâté par la nourriture et l'oisiveté, il acquiert assez de volume pour offrir une

silhouette en apparence aussi considérable que certains de nos gros chevaux à nous.

Mais la vérité est aussi qu'il ne saurait entrer en comparaison sous ce rapport avec les grosses races anglaises.

La vérité est encore que, comme je l'ai dit au chapitre de l'extérieur, il faut voir le cheval aussi bien en dessus que de niveau, c'est-à-dire dans tous les sens de son étendue.

Il y a donc difficulté même à juger absolument le volume d'un cheval, et comme en élevage la question de volume est *tant que quelquefois elle est tout*, il faut s'étudier à la résoudre avec certitude.

Boileau dit :

> Avant donc que d'écrire apprenez à penser.

On devrait dire à l'éleveur :

> Avant donc d'élever, apprenez à jauger.

Dût-on commencer par peser les chevaux après les avoir toisés, on n'aurait peut-être pas toujours à regretter les frais d'établissement d'une bascule; car, suivant le proverbe de Simon de Nantua, « l'expérience vaut de l'or ».

Si on peut se tromper sur le poids, il est encore plus facile de se tromper sur les formes et la race.

Peut-on prendre un cheval de course pour un cheval espagnol ?

Des officiers d'artillerie, m'a-t-on dit, sont venus un jour voir le fameux *Cadland;* on prête à l'un d'eux cette parole mémorable : « c'est un cheval espagnol fort beau,

sans doute, mais pas tout à fait aussi beau que celui que notre commandant a ramené d'Espagne en 1823. »

Je ne garantis pas l'anecdote; si elle n'est pas vraie, elle est fort possible. Et moi-même, qui me pique de perspicacité en fait de chevaux, si on m'avait montré un certain *Arthus* bai-brun par *Physician* ou *Alteruter* et *Cloton*, j'aurais peut-être cherché plutôt la marque R E sur la fesse que la page 162 du *Stud-Book*.

Mais voici mieux :

Un jour M. Dittmer passait une inspection générale au haras royal du Pin. Il voit arriver, au trot cadencé, au passage, au pas d'Espagne, si vous voulez, une espèce de genêt, le menton au poitrail, bai-brun, zain, comme on les aime par-delà les Pyrénées, avec une crinière épaisse et une queue balayant la terre.

M. Dittmer me dit à l'oreille : « il y avait autrefois un écuyer qui, montant un cheval andalou comme celui-là, se servait du bout de sa queue pour écrire son nom sur le sable de la carrière en manœuvrant à courbettes. »

Tout le monde riait : on savait que M. Dittmer, assez anglomane, détestait par-dessus tout le manége, les chevaux espagnols et toute l'Espagne en général; la guerre de 1823 l'avait ennuyé, et les récits plaisants qu'il en faisait ne produisaient pas le même effet sur les auditeurs.

Ce cheval était une malice du directeur du haras : c'était *Sylvio*, par *Trance* et *Hébé*, auquel on avait mis une bride française, à filet d'or, une selle en volaque, avec poitrail, croupière et housse, et par-dessus le tout un

grand gaillard de palefrenier bien régulièrement placé à la française d'après les principes de feu M. d'Abzac.

M. Dittmer y avait effectivement été trompé et avait pris *Sylvio* pour un cheval espagnol.

Cette erreur, fût-elle d'un instant chez un homme aussi exercé, ne venait pas seulement de l'appareil perfide employé dans l'équipement du cheval, elle était causée par un changement opéré dans l'étalon *Sylvio*, que le régime avait tourné à l'espagnole; le directeur du haras avait remarqué cette particularité et s'en était amusé.

Je doute qu'un amateur de genêts d'Espagne ait réussi à reproduire en France son type favori en employant *Sylvio*.

Et cependant, tout ceci a sa raison d'être, car les chevaux espagnols proviennent directement du coursier des califes. Il doit s'en trouver dont l'origine est sans mélange, ce ne sont peut-être pas ceux qui ont le moins de tride et le plus d'entrain; je ne discute pas ce point quant à présent.

Toujours est-il que, entre le cheval de course et le genêt il n'y a guère que l'éducation et le goût des cavaliers: la race est identique ou à peu près.

Si donc il est si difficile de juger par soi-même, ne vaut-il pas mieux, en attendant qu'on sache, ou même pour s'éviter la peine d'apprendre, s'en rapporter à des renseignements authentiques ou à des opinions motivées?

En ce cas, allez, comme cela m'est arrivé, vous enquérir de la provenance d'un étalon qui faisait la monte quelque part.

Monsieur, son père est le troisième étalon de France. Ce mode de classification m'étant tout à fait inconnu, malgré mon habitude des familles de chevaux en France, je voulus savoir le nom. J'appris, avec assez de travail, que c'était *Royal-Oak*. J'avoue que je ne compris pas; je demandai, pour m'éclairer, quel était le premier et quel était le second, très-désireux de le savoir.

Pas de réponse. Le cicerone était un palefrenier gascon. Les gens de ce pays sont fort aptes à faire mousser toute chose en général, les étalons en particulier. Son discours eût probablement réussi avec un autre.

Je vous ennuie peut-être avec les propos d'un palefrenier.

Sultan était un cheval mince dont les produits en Angleterre forment une petite famille.

— Est-ce une petite famille ou une famille petite? — *L'un et l'autre, car tous les produits sont petits et minces, partant peu estimés, et on laisse diminuer leur nombre. On ne les emploie pas à la reproduction.*

Cela m'étonnait bien un peu, moi qui avais vu de *Sultan*, *Ibrahim*, *Anglesea*, *Hæmus*, et quelques autres qui n'étaient pas des ponys.

Mais mon interlocuteur était un fonctionnaire haut placé, occupant précisément l'emploi où il faut le plus de connaissances dans les faits et dans la théorie. En dire plus serait le nommer; son opinion avait une autorité immense.

Il avait donc raison!

Et maintenant que la France vient d'acheter 100,000

francs *Flying-Dutchman*, fils de *Bay-Middleton*, fils de *Sultan*, lequel *Flying-Dutchman* n'est ni petit, ni mince?

Il avait donc tort?

Si vous vous en rapportez à des documents quelconques, tâchez de bien choisir ceux qui les donnent.

On vous présente aussi un étalon sur lequel il n'y a aucun bien à dire, mais toute la famille a été bonne.

Ainsi *Welbeck* était propre frère de *Tirésias*, vainqueur du *Derby* et bon cheval de course. *Welbeck* ne fit jamais rien sur le turf, fut étalon et produisit des gagnants.

Le plus sûr est de ne pas s'y fier, car prendre pour producteurs des individus de bonne race qui ont mal tourné, c'est agir précisément en sens contraire du principe qui consacre l'utilité des courses et du pur sang.

Fortes creantur fortibus.

On ne donne que ce qu'on a.

Il y a cependant quelquefois des motifs pour ne pas absolument choisir ce qu'on peut appeler le meilleur en un certain sens.

NARRATION.

> Oh ! le plaisant projet d'un poete ignorant,
> Qui de tant de héros va choisir Childebrand !
>
> BOILEAU, *Art poétiq.*, ch. III.

Un jour, il y a bien longtemps de cela, je menais à la station du bois de Boulogne une jument anglaise, sans type défini, très-commune, assez forte et paraissant tenir à la fois des trotteurs de Norfolk et des *black cart horses* de Londres.

Je choisis un jeune étalon de pur sang, *Caméléon*, et tous les assistants de rire, parce que au milieu de *tant de bons chevaux* j'avais l'originale fantaisie d'aller chercher le boute-en-train.

Ce qui, du reste, était vrai ; *Caméléon*, nouvellement acheté et destiné à une autre station, n'était là qu'en état de passage, et c'était pour le former à l'état d'étalon qu'on lui faisait remplir cette fonction de boute-en-train, fort dégradante aux yeux de certaines personnes.

Je fis les plus généreux efforts pour justifier mon idée : ce n'était pas positivement parce que *Caméléon* était boute-en-train et paraissait le plus mauvais de tous que je le choisissais ;

C'était, au contraire, parce que son sang était excellent : le père, *Camel*, la mère *Christabel*, par *Wofull*, demi-sœur de *Plenipotentiary*. De plus, *Caméleon* avait la plus belle silhouette de carrossier possible, dans son échelle, bien

entendu, car pour moi un pur-sang n'est pas un carrossier.

J'avoue que la récitation du *pedigree* avec les noms sonores qu'il contenait parut faire quelque impression sur les auditeurs, mais je ne persuadais pas, c'était le boute-en-train !

J'ajoutais : sur les cinq étalons composant la station, il y en a trois réservés exclusivement aux juments de pur sang, ils n'existent donc pas pour moi ; l'argument parut faible. Le quatrième n'a aucune allure au trot, et mon poulain doit être un cheval à deux fins ; je ne lui passerais donc pas une mauvaise marche. Le cinquième étalon est corneur et poussif. Il ne me convient pas de risquer d'avoir un poulain de demi-sang avec ces tares, tandis qu'avec une jument de pur sang, je me résignerais à la chance d'obtenir *Taurus* ou *Dangerous* (1).

Tout cela ne parut pas concluant.

Je terminai en faisant valoir le bas prix de la saillie de *Caméléon* en faisant observer que 40 fr. sont bien mieux employés que 200 lorsqu'il s'agit de faire naître un cheval qui ne peut jamais avoir qu'une valeur commerciale assez bornée; que d'ailleurs le prix était aventuré, car il arrive fréquemment qu'une jument âgée, tirée du travail pour être mise à la reproduction, ne retient pas la première année, chose que l'expérience m'a apprise. Les pouliches de

---

(1) Deux chevaux de course de grand mérite en Angleterre, qui tous deux étaient corneurs.

3 ou 4 ans retiennent presque toujours tout d'abord, ou seront stériles toute leur vie.

Ce dernier argument me fit taxer d'avarice, et je restai sous le coup d'*avoir choisi le boute-en-train.*

C'est ainsi que les raisonnements les plus rigoureux échouent contre les préjugés, l'irréflexion et l'engouement. Il faudrait au contraire beaucoup raisonner, ou mieux beaucoup se raisonner avant de commencer un élevage, dût l'entreprise se réduire à l'éducation d'un seul cheval.

Vouloir décider soi-même par intuition, et d'après ce que vous inspire le raisonnement sans expérience, c'est se perdre à coup sûr, s'exposer aux désappointements les plus ridicules.

S'en rapporter à l'opinion générale, à la voix publique, est tout aussi trompeur, car la mode exerce son capricieux empire sur la réputation des étalons, mais moins que sur l'opportunité des crinolines.

Un jour S. M. Louis-Philippe reçut en présent, de l'émir Abd-el-Kader, une douzaine de chevaux d'Afrique. On se mit à s'en moquer, et peu à peu, le journalisme aidant, on en fit des rosses.

Les cadeaux de chevaux sont généralement supprimés entre Gouvernements, car nous ne comptons point pour tels ce qu'Abd-el-Kader nous adressa en 1837. On se rappelle encore le rire homérique qu'excita le défilé des 40 ou 50 rossinantes algériennes si déplorablement essoufflées, fourbues et décharnées. Certes, ce n'était point là de la munificence amicale, c'était une dérision, nous ne dirons pas en chair, mais en os.

Ainsi parlait Alb. Cler, spirituel et drôlatique auteur

de la *Comédie à cheval*, et, en cela, l'écho fidèle des bruits publics.

J'ai vu passer ces chevaux, un jour d'exercice, aux environs de Neuilly, ils n'étaient ni 40, ni 50, mais une douzaine à peu près.

Grands pour des barbes, gras et bien portants, ils avaient de beaux membres, de vilaines têtes et de mauvaises croupes, ni plus ni moins que tous les chevaux que j'ai vus venir d'Afrique, et parmi lesquels ils auraient tenu un rang plutôt bon que mauvais.

On en vendit à vil prix, on en donna, et le tout disparut assez promptement, comme il arrive toujours des collections de chevaux envoyés aux souverains comme spécimens des espèces étrangères.

Les écuries royales ont chacune son type particulier, on y méprise tout ce qui s'en écarte. On se le renvoie de l'un à l'autre, c'est à qui s'en débarrassera et hâtera son expulsion.

Peu de temps après arrivèrent les chevaux du pacha d'Égypte. Pour ceux-là, la voix du peuple, *vox populi*, mais non pas *vox Dei*, fut favorable. Il y en avait un gris, nommé *Durzi*, qu'on avait payé très-cher, et en singulière monnaie, dit-on : on en aurait donné 1500 chameaux. On ne parlait que de lui, quand tout à coup le vent souffla pour *Hamdany-Blanc*, cheval blanc à quatre balzanes, n'en déplaise à certaines classifications de robes, d'abord boiteux, puis bientôt impotent.

La vérité impartiale est que ce cheval, assez petit, même pour son espèce, régulier et assez joli, mais sans

aucun point de force, ni aucune particularité remarquable dans sa conformation, eût pu être employé comme un fort joli hack pour un enfant de douze ans, s'il eût eu un bon caractère, une jolie robe et quatre jambes.

Mais il avait une claudication attribuée à un accident de traversée ; d'ordinaire, les blessures tuent ou tendent à se guérir. Il en fut tout le contraire pour celle-ci ; n'y avait-il pas plutôt vice de constitution ?

On s'engoua d'*Hamdany-Blanc*, on récita sur son compte les historiettes les plus fabuleuses.

Il n'avait été compris dans les animaux destinés à partir pour l'Europe que par une erreur dont le pacha ne se consolerait jamais.

L'empereur de Russie en faisait offrir 80,000 francs par son ambassadeur.

C'était un *cheval historique*, l'épithète est historique, sinon le cheval, j'en connais l'auteur.

De mauvais plaisants allèrent jusqu'à dire qu'une souscription anglaise se formait pour l'acheter 100,000 fr., et gagner de haute lutte le *Derby*, le *Saint-Léger* et les *Oaks*, dans quatre ans, avec ses produits.

On fit courir deux de ses poulains à Chantilly. On a encore beaucoup de ses fils qui font la monte en France ; et quoique personne ne puisse montrer de lui un seul bon cheval, son souvenir a encore son prestige.

A côté de lui il y avait un bon cheval arabe, *Hadjar*, dont j'ai vu d'assez bons produits et dont on n'a jamais parlé.

Puisque nous sommes en train de mettre l'éleveur

novice en garde contre les préjugés capables d'égarer son inexpérience, il est bon de lui signaler un parti nombreux, notable et très-imposant par son attitude dans la grande guerre des systèmes, c'est le parti *des vieilles races de France.*

Il est triste que Molière ait omis de le peindre dans les *Fâcheux*.

Cette grande race, car c'en est véritablement une, pleure depuis plusieurs siècles sur les ruines de nos haras; et en même temps elle voudrait que l'on réunît les débris de nos races de chevaux, lesquels n'existent plus, afin de les recréer; le problème me paraît difficile à résoudre, cependant ils le posent ainsi, qu'on s'arrange.

Ces louangeurs du passé s'accordent, chose étonnante, avec ceux qui vantent les progrès actuels, autre parti non moins intéressant.

Ces derniers disent toujours : sans doute, vous avez raison, c'était vrai, autrefois, naguère; mais à présent tous ces défauts sont réformés, réparés; aujourd'hui on fait bien.

On a beau leur dire, *mais j'arrive du pays, ce que je vous dis est actuel, je l'ai vu hier, il y a un mois, cinq ans, dix ans, vingt ans, car enfin il y a trente ans que je vois et trente ans que vous me dites* : OUI, AUTREFOIS, MAIS NON PLUS A PRÉSENT! *et depuis trente ans les faits ne changent pas plus que vos paroles !*

Et le grand parti patriotique de nos hippologues continue à dire que nos races, de tout temps distinguées à

l'étranger, sont dans un état sans cesse croissant de prospérité et de gloire.

Eh bien ! moi je dis : les races françaises ne sont pas estimées à l'étranger, elles n'ont jamais été estimées à l'étranger , elles n'ont jamais été estimées en France, elles n'existent plus, elles n'ont jamais existé ! ! !

On va me crier :

« Eussiez-vous passé les jours d'une robuste ado-
« lescence à trotter à la plate-longe, à presser à cru les
« flancs des cavales récalcitrantes de l'Andalousie, à sur-
« mener des juments barbaresques, qui n'auraient jamais
« senti le frein, à mettre *à quia* les professeurs les plus
« huppés d'équitation et d'hippiatrique. . . . .

« Vous réuniriez en vous seul :

Grison,	Garsault,
Fiaschi,	Solleysel,
Vargas,	Drummond de Melfort,
La Broue,	Moltin de la Balme,
Pluvinel,	Astley,
Tapia de Saicedo,	Pembrocke,
Menou,	Thiroux,
Cavendish,	Mazuchelli,
Imbotti,	Gambado,
Winter,	Vitet,
Ridinger,	Amoreux,
Eisenberg,	Bourgelat,
Ruzé,	Robinet,
Laguérinière,	Cerbero,
Saunier,	Lafosse,

Flandrin, Chabert,
Huzard, Et Franconi,

que vous ne feriez pas croire pareille énormité, que vous ne le prouveriez jamais.

Vous le faire croire, ça dépend.

Vous le prouver, je l'espère.

J'ai lu toute cette kyrielle d'auteurs, spécimen d'érudition hippologique, ou plutôt bibliographique de Ch. Nodier. J'ai lu bien d'autres choses encore, et voici un extrait de mes lectures.

Richard Lawrence, *The complete farrier*, page 21, 1816, the common French horse is a very indifferent animal, the best are bred in Normandy.

John Lawrence, plus explicite (1809, page 59), dit que les Français ont élevé toutes les espèces, excepté *le grand cheval de charrette;* que la France possède une race de chevaux supérieurs : les normands *généralement alzans avec des jambes blanches et une large lisse*, *de bonne taille, trotteurs actifs, et qui ont fait grande figure dans les dernières guerres*. Il ne parle des limousins que pour citer un petit cheval hongre, gris, *tel que si tous ceux de son pays lui ressemblent*, *il y a peu à dire en leur faveur, incapable d'aller vite à aucune allure, mais adroit dans les mauvais chemins.* Il ajoute que *le haras est une chose en laquelle les Français n'ont jamais excellé; que le Gouvernement a dernièrement fait de grands efforts sans beaucoup d'apparence de succès.* Je cite sans commentaire.

Hartman, auteur d'un assez bon livre, imite, au sujet des chevaux français, le silence de son compatriote Win-

ter, lequel n'était pas son contemporain. Je ne puis donc découvrir à l'étranger un seul renseignement en faveur de nos anciennes races.

Parmi les documents trouvés en France, je ne suis pas plus heureux; je ne vois rien pour, et beaucoup contre.

On a reproduit, il y a quelques années, une assez curieuse gravure de 1658, dédiée par *François Chauvel au marquis de Tury et de la Motte Harcourt, maréchal de camp, gouverneur de Falaize, etc.*

Elle représente le champ de foire de Guibray.

On y lit les inscriptions suivantes :

Rue aux Anglois.

Escuries des cheuaux allemans.

La première n'a rien de concluant; mais la seconde lève tous les doutes : il y avait en 1658, comme de nos jours, un commerce consistant à amener en France, dans nos pays d'élevage, des chevaux étrangers. Il y avait donc alors comme aujourd'hui des consommateurs pour les préférer, à tort ou à raison.

On cite, il est vrai, la tradition d'un cadeau royal envoyé par Henri IV à Élisabeth d'Angleterre, et consistant en plusieurs carrossiers normands. Mais de nos jours on a vu S. M. Louis-Philippe envoyer à l'empereur du Maroc six juments normandes.

Je ne sais si cet acte de munificence nationale vivra dans la mémoire des hommes et sera consacré par l'histoire; mais ce que je puis assurer, c'est que les six juments étaient bien mauvaises.

On m'objectera qu'il était fort possible que nos races françaises fussent excellentes, sans jouir alors au dehors de l'estime qu'elles méritaient. Je le veux. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que nos races françaises n'existaient pas à l'état de race.

Nous avons dit que pour qu'un individu fût d'une race, il lui fallait, de toute nécessité, une succession quelconque d'ancêtres pareils, de même souche et d'origine analogue, et cela non moins du côté de la mère que du côté du père.

Voyons donc si réellement l'élevage était dirigé dans ce sens et suivant ce principe dans nos haras, et dans celles de nos provinces qui se piquaient d'élever des races de chevaux à elles.

Le Limousin passe pour avoir toujours produit des chevaux de selle, légers, adroits, souples, infatigables, et n'ayant que le défaut de se faire attendre longtemps.

Et en effet, j'ai vu, il y a quelques années, venir de ce pays des chevaux à qui cette description pouvait s'appliquer avec un peu de complaisance. Le sang arabe, le sang anglais, paraissaient leur avoir donné l'ensemble de qualités et de défauts qui les caractérisent. Mais je lis dans la *Pratique du cavalier*, par Réné de Menou, seigneur de Charnizay, en 1651 :

« Les Lymousins ont accoutumé de faire leurs haras « de chevaux d'Espagne et d'Italie, et de juments d'Al- « lemagne, ou de juments qui naissent dans leurs haras, « de légère taille, avec un cheval d'Allemagne. Si bien « que les chevaux qui en viennent sont ordinairement

« plus chargés de chair que les chevaux d'Italie. Ils nais-
« sent grands et forts, mais ils sont sujets aux mêmes in-
« commodités de maladie que les chevaux d'Allemagne,
« d'autant que le pays est humide et fort couvert de
« bois. Leurs inclinations sont aussi d'être vicieux, d'au-
« tant qu'ils les retirent fort tard du haras et ne sont
« jamais en leur *bonté*, quand ils doivent se rencontrer
« bons, qu'ils ne prennent sept ans. »

Que devient donc alors l'histoire rapportée par Bourgelat, page 528, que : le premier cheval arabe qui a paru en Angleterre est un de ces chevaux que nos croisés amenèrent en France, et qui ont été la souche de notre ancienne race limousine, etc.

La fameuse jument pie de M. de Turenne, élevée dans son haras du Limousin, n'indique-t-elle pas par sa robe une origine quelque peu septentrionale ? Apperley rapporte n'avoir jamais vu un seul cheval de pur sang pie, et je n'en ai pas vu davantage.

Le marquis de Brezé, en 1769, recommande les étalons étrangers, page 41, tout en disant, page 84, que les barbes avaient ruiné totalement les haras de la Normandie, et que dans le Limousin il lui fut répété la même chose.

Garsault rapporte qu'avant Colbert les haras de France étaient totalement perdus.

Que conclure de tout ceci ? c'est que jamais en France on n'a suivi une même ligne, bonne ou mauvaise, pendant dix ans de suite, et qu'il aurait fallu le faire quelque peu pour qu'il y eût eu une race quelconque.

En Navarre il a pu y avoir eu autrefois une apparence de race tant qu'on s'est borné à faire des chevaux espagnols ou à peu près, et encore, quoique nos voisins d'au delà des Pyrénées fussent assez fanatiquement orgueilleux de leurs genêts, ils ont subi les importations napolitaines et danoises de Charles III, ils ont vu les haquenées de fantaisie isabelles, pies, tigres et rouans de la reine, lesquelles ont dû nuire un peu à la pureté du sang maure, reste glorieux de la domination des califes.

Aujourd'hui que depuis trente ans et plus les étalons qui peuplent les départements des Hautes et Basses-Pyrénées y arrivent de Londres, d'Alep et de Caen, je ne vois plus de race, je ne vois pas non plus, il est vrai, de motifs de s'en chagriner.

La Normandie a subi le pur-sang depuis vingt-cinq ans, sans préjudice de quelques demi-sang venus d'Angleterre et de son éternel demi-sang originel, après avoir passé par les négligences de la révolution, qu'avaient précédées le prince de Lambesc, avec ses chevaux de demi-sang choisis, et les amateurs de courses avec *King-Pepin*, *Teucer* et autres; avant, il y avait eu la passion des danois et des chevaux de bataille, tels que nous les ont laissés Ridinger et Van der Meulen. Je ne vois pas de race dans tout cela.

C'est en vue de donner autant que possible une direction aux études, ou plutôt une manière de classer ses observations, que j'ai voulu décrire en quelques lignes le chaos des opinions hippiques généralement répandues.

Je vais essayer à présent de poser quelques règles gé-

nérales et élémentaires qui ne seront plutôt que les idées que le sens commun doit inspirer à tout le monde, rectifiées par les données élémentaires que fournit l'expérience.

On a prêté fort gratuitement, peut-être, au célèbre abbé de Pradt cette parole un peu avantageuse : « Décrivez-moi le cheval que vous désirez, et je vous le ferai, comme un tailleur vous fera un habit. »

Je ne crois pas le problème possible à résoudre d'une manière aussi nette. Mais l'homme qui a de l'expérience peut se flatter de ne pas travailler totalement au hasard.

Il y a des accidents, des mécomptes, et au milieu de tout cela on reconnaît toujours, quoi qu'il arrive, la loi de nature qui ne se dément jamais, quoiqu'elle se manifeste souvent sous une forme difficile à saisir.

Unir plusieurs fois de suite le même mâle et la même femelle pour obtenir une paire de chevaux est un moyen logique, mais qui ne réussit pas toujours. Si le père et la mère sont absolument pareils entre eux, c'est-à-dire de même taille, de même race, de même forme, vous serez, il est vrai, dans la circonstance la plus favorable.

Toutefois, il pourra se trouver plusieurs conditions contre vous. Premièrement, si les deux producteurs sont étrangers et proviennent d'un pays tel que celui où vous opérez ne puisse donner le même type.

Dans ce cas, deux poulains nés successivement et soumis aux mêmes influences ne les subissent pas toujours de manière à offrir le même résultat. En d'autres termes la dégénération se montrera sous diverses formes.

Secondement, si le père et la mère, quoique pareils entre eux, autant que possible, ne sont pas de race ancienne et typique, leur descendance variera sans qu'on puisse assigner de borne aux divergences.

Il y a en plus les chances accidentelles, principalement quant à la taille : souvent un pony arrive au milieu de toute une famille de grands chevaux.

Enfin, il y a certaines anomalies auxquelles il faut s'attendre.

Si le père et la mère diffèrent entre eux, que ce soit par exemple un étalon de pur sang et une jument de trait, ou un cheval anglais et une jument allemande, ou toute autre alliance, les divergences seront encore plus considérables.

Le produit, qui est en général une moyenne entre le père et la mère, peut se rapprocher plus ou moins de l'un et de l'autre, et chacun des poulains qui se suivent peut offrir un mode particulier de combinaison.

J'ai vu *Léopoldine*, au haras de Viroflay, donner six poulains de suite par le même étalon, *Rainbow*, parmi lesquels on n'aurait pas trouvé un attelage.

J'ai eu sept poulains d'une jument anglaise et d'un cheval arabe qui n'offraient pas plus de ressemblance.

Cependant la similitude des frères existent, si non pour les intérêts de l'homme, au moins pour la satisfaction de la loi de nature.

Ainsi, tous les chevaux de pur sang qui existe aujourd'hui en Angleterre, en France, en Allemagne, sur n'importe quel point du globe, peuvent être de fort

mauvais chevaux ; mais ce sont tous des chevaux de course, et jamais, ni parmi eux, ni dans leur descendance, on ne trouvera un trotteur ou un limonier.

Jamais non plus, autres parents que le pur-sang, ou tout au plus l'arabe, et encore, ne pourront donner un poulain capable de paraître au poteau.

De cette impossibilité de faire ce qu'on veut, n'allez pas conclure qu'il faille opérer au hasard. J'ai vu souvent donner n'importe quelle jument à n'importe quel cheval, en justifiant ces opérations par une raison dans ce genre-ci ? Pourquoi pas ? *Hamdamy-Blanc* est un fort joli type arabe !—D'accord, si vous le voulez, mais ce n'est pas une raison pour lui donner une excellente poneyte trotteuse du Norfolk, où voulez-vous en venir par là ? — Et on ne répondait pas, mais on allait toujours.

Quelque croisement que vous adoptiez, quelle que soit l'aptitude de votre localité à nourrir les animaux que vous désirez y élever, ces producteurs doivent être acclimatés.

L'acclimatation de l'étalon a moins d'importance que celle de la poulinière ; pourvu qu'il soit bien portant au moment de la monte, c'est l'essentiel. Toutefois, il est bon de remarquer que souvent des chevaux bien portants en apparence ont commencé par mal produire, pour faire très-bien plus tard, sans qu'aucune raison visible ait pu expliquer ce changement.

Rainbow, importé en 1823, n'a commencé que quatre ans après à donner des vainqueurs, et cependant ses premiers produits devaient avoir encore moins de concurrents redoutables que ceux qui suivirent.

Beaucoup d'autres étalons offrent les mêmes particularités.

Il est évident que la jument qui porte et nourrit son poulain a bien plus besoin d'être acclimatée que l'étalon. Aussi y a-t-il avantage à se servir des poulinières nées dans la localité autant que possible, à moins que celles qu'on peut tirer de loin ne soient très-supérieures, lorsqu'il s'agit du pur-sang par exemple.

On ne peut guère assigner la part respective du père et de la mère dans l'acte de la génération.

Cependant, en général, demandez le type au père, la taille et la force à la mère.

Lorsque vous ne pensez qu'aux deux producteurs, considérez la mère comme si c'était un sol sur lequel vous voulez semer.

Par un raisonnement analogue, souvenez-vous que le cheval tenant à la terre par les pieds, c'est sur cette partie que le terrain aura le plus d'influence.

Faites état de la localité pour corriger les défauts de pied de la mère et surtout du père.

Faites état des pieds de la mère pour corriger ceux du père.

Quant aux tares, rappelez-vous cet axiome d'un vieil auteur que je n'ai pu retrouver ;

Comme on n'est jamais absolument certain que les défauts ne se transmettent point, n'admettons, pour plus de sûreté, que des étalons absolument nets.

Il aurait dû ajouter *et des poulinières.*

Mais ce conseil est plus facile à donner qu'à mettre en

pratique ; à force de chercher des animaux sans défauts, on en trouve et c'est le plus grand malheur qui puisse arriver ; car, cheval sans défauts et cheval sans qualités, c'est tout un.

Les étalons *nets*, *ronds et propres* nous obsèdent de toutes parts, et j'avoue que je préfère un cheval taré qui va, à un cheval sans défaut qui reste en route.

Je ne dis pas ici de passer indifféremment sur tous les vices, je traiterai largement, et à part, cette importante question, mais je veux attirer l'attention de l'éleveur sur la recherche des qualités, tant du côté du père que de la mère.

Il y a des gens qui disent qu'une poulinière bien conformée et sans qualités laissera prendre à son poulain celles de l'étalon. Cela peut être, cela est quelquefois. Mais une bonne jument donnera ses qualités à son poulain, lors même que l'étalon ne les aurait pas.

Un bon étalon sert à se passer de bonnes juments. Une bonne jument peut rendre moins difficile dans le choix de l'étalon.

Il vaut mieux l'un et l'autre excellents. Mais, comme il n'est généralement pas possible de réunir toutes les chances favorables, il faut calculer si, avec les ressources que l'on a à sa disposition, on peut espérer raisonnablement un succès ; quand ceci n'est pas certain, il faut s'abstenir.

La jument une fois pleine, les soins qu'elle réclame doivent être combinés de manière à obtenir le plus grand résultat avec le moins de dépenses.

Jument mal nourrie peut difficilement produire quelque chose de bon.

Il est possible, en général, de tirer de la jument pleine un travail qui indemnise de son entretien, et, quoiqu'il ne soit ni raisonnable ni humain d'exiger d'elle la besogne d'un cheval entier ou hongre, cependant on peut, en agriculture, considérer *comme sensiblement nul* le coût du poulain dans le ventre de sa mère et pendant l'allaitement.

Les poulinières que l'on ne fait pas travailler peuvent être suffisamment entretenues sans nourriture dispendieuse Il y a plus, le trop grand embonpoint de la mère, surtout dans les premiers mois, pourrait nuire au développement du fœtus, parce que alors les aliments profiteraient à elle seule.

C'est ainsi qu'on a vu des juments maigres donner des poulains en bon état, *et vice versâ*.

Mais un bon esprit sentira combien ces questions sont délicates dans la pratique.

Le fœtus a une croissance de plus en plus rapide, c'est-à-dire que les progrès de son organisation augmentent sans cesse depuis la conception jusqu'à la naissance.

Chez l'animal une fois né, le contraire a lieu. Le jeune poulain profite énormément dans les premiers jours de sa vie ; et la progression de son développement se ralentit de plus en plus.

Ce principe bien compris démontre qu'il faut nourrir les jeunes poulains avec profusion. On sait, ou l'on doit savoir, que bien souvent un enfant mange réellement plus qu'un homme fait.

Il ne faut pas attendre le sevrage pour ouvrir le coffre à l'avoine, il faut au contraire hâter le moment du sevrage, en mettant le poulain à même de se passer de sa mère.

La nourriture cependant ne doit pas être prodiguée sans discernement, car une dépense inutile n'est pas le seul inconvénient à redouter.

La meilleure condition d'un poulain est de rester maigre en mangeant beaucoup, pourvu que la santé soit parfaite. Cette maigreur est la preuve qu'il profite et qu'il grandit.

Si, au contraire, on le voit s'arrondir, il est à croire qu'*il tourne à la graisse*; dans ce cas, s'il est nourri de bons aliments, il deviendra robuste, infatigable, plein de longévité; mais il restera petit et peut-être sans allures et sans moyens.

La nature est ainsi faite que le développement des organes peut dévier dans un sens ou dans un autre. C'est à l'homme d'observer la marche de la nature, afin de la modifier s'il le peut.

La richesse du sang peut avoir ses inconvénients. Cette phrase a besoin d'être expliquée.

Toute race pure et excellente est parfois susceptible de s'égarer loin du but pour lequel on l'a créée.

C'est ainsi que souvent les bœufs de Durham, les porcs dits Tonquins, destinés à l'engrais, manifestent une vigueur et une action qui, développées, produiraient précisément les qualités contraires à l'obésité.

Pour une raison analogue, un poulain de course de l'origine la plus fashionnable peut, en certains cas, si on

n'y met pas bon ordre par l'entraînement, devenir plus propre à l'hippophagie qu'à toute autre chose.

Lorsque le jeune cheval a 18 mois ou 2 ans, et qu'on ne le fait pas travailler, il peut sans inconvénient, il doit même pâtir et apprendre à supporter, jusqu'à un certain point, la faim et la mauvaise qualité des aliments.

Ici, le proverbe du maquignon trouve sa place.

Tant que l'échine du poulain présente assez de surface pour qu'un corbeau puisse y percher, il n'y a pas de soin.

Pour le cheval de course, et pour bien d'autres espèces, le travail peut être employé à donner à la nourriture une bonne direction.

Ici, nous allons encore rencontrer les discours interminables d'une secte à préjugés, les ménageurs de poulains.

Attendez que les organes se développent, que les tissus aient acquis la dureté nécessaire pour ne pas se briser au travail, etc., etc.

Moi, je dirai, faites travailler le jeune cheval, dans un double but, 1° pour diriger l'assimilation de ce qu'il mange vers le côté utile; 2° afin que l'exercice le fasse manger davantage, et que ce qu'il mange le développe encore plus.

La nature est élastique, plus on lui donne, plus elle produit. C'est là le privilége de la vie; la vie appelle la vie, la vie produit la vie. Le cheval n'est pas comme un habit que l'on peut conserver dans une armoire pour la saison suivante.

L'homme avide et sans pitié pour les animaux serait trop heureux de ce principe si commodément posé

pour justifier ses exigences brutales; mais il ne lui est pas permis d'user et d'abuser à sa fantaisie de la nature organique. La vie n'est pas à lui.

Il est un point où la nature forcée au delà de ses limites se brise sans retour.

Voilà le point à saisir.

Voilà la théorie, l'application est difficile.

Voulez-vous une idée juste de cette application? Voulez-vous un exemple le plus parfait?

Supposez le meilleur cheval de course dans les mains du meilleur entraîneur, et arrivant au poteau dans la plus splendide condition.

Le nom du cheval de l'entraîneur, le jour de la course, je n'en sais rien, peu importe.

Cela ne s'est peut-être jamais rencontré.

Cela peut exister.

Toujours est-il que jamais *Monarque* n'eût été ce que nous l'avons vu, s'il n'y avait eu dans la même écurie un autre cheval tel qu'*Hervine*, pour lui servir de terme de comparaison, et l'accompagner dans ses galops.

En cherchant ce milieu précis entre la fatigue utile et la fatigue nuisible, on dépasse souvent le but, on exténue des chevaux, on en estropie, on en tue, je ne dis pas le contraire, mais d'abord je demande à répondre de mes paroles, et non des sottises d'un palefrenier brutal et maladroit.

De plus, il y a encore ceci, c'est qu'un cheval travaillé un peu trop tôt, un peu trop fortement, peut se remettre, car il est des choses qu'on répare; et que même taré, il

vaut mieux qu'un pareil qui a été élevé dans l'oisiveté et à l'engrais ; il vaut même mieux quelquefois avec les tares qu'il a gagnées que s'il était resté net ; mais ceci est peut-être un peu trop fort pour certaines intelligences.

Tout le monde n'est pas à cette hauteur.

Lorsque le poulain est arrivé à trois ans, il peut se trouver dans diverses sortes de conditions. Voici les deux extrêmes :

Il est cheval de course, le voilà sur le turf ; on le trouvera ficelle, mince, propre tout au plus à porter un poids léger.

Il est gras à fendre à l'ongle, et cause l'admiration de tous ceux qui le voient souffler, renâcler et bondir. Il en est qui, dans leur enthousiasme, voient en lui un hunter de 20 stones.

Achetez les tous deux, remettez le premier dans la condition normale d'un cheval de service.

Dressez l'autre et rendez-le capable de faire le même travail, un travail ordinaire, celui que vous voudrez.

Lequel aura alors le plus de gros ? La ficelle qui a couru.

Si on ne me croit pas, qu'on essaie.

J'ai essayé et je crois.

Que de fois on admire un cheval anglais, *bien accentué, d'un bon modèle, de ces chevaux comme on n'en ramène plus, dont le type n'existe plus en Angleterre*, phrase officielle.

Et on ne sait pas que, le plus souvent, ce qui plaît en lui n'est dû qu'à un travail judicieux, fait à propos.

Mais le pareil de ce cheval est auprès de vous, chez votre fermier ; il a 3 ans, vous pouvez l'avoir pour le prix

de la remonte, vous l'avez vu, tenez, le voilà. —Ah ! par exemple ? — Mais, sans doute ; il n'y a qu'à le faire, mais dépêchez-vous ; si vous attendez, il ne sera plus temps, et d'ailleurs on l'aura gâté.

. . . . . Peut-être un Turenne, un Corneille,
Qui dans l'ombre a vécu, de lui-même ignoré.

THOMAS, *Pétréide*.

Lisez, si vous en avez la patience, Garsault, Solleysel, Saulnier et bien d'autres ; voyez avec quel profond et naïf découragement ils vous disent que certains chevaux admirables n'ont rien fait qui vaille.

Mais sans doute ! ils les ont achetés, à 10 ans, tout faits et tels qu'ils les aimaient. Ces chevaux ont produit à leur image des poulains qui, à 18 mois, ont été ce que les pères avaient été eux-mêmes à cet âge, et ces poulains ont déplu parce qu'ils n'étaient pas ce qu'étaient leurs pères à l'état adulte. On a bien eu la patience de les attendre, mais on n'a pas eu l'esprit de les faire.

Mais comment faire un cheval ?

Outre les recettes dont j'ai fait l'énumération raisonnée, il en est une dont je n'ai point encore parlé, l'équitation. Car, si plusieurs écuyers ont pris pour épigraphe de leurs ouvrages, *ex equo eques*, il ne serait pas moins juste de dire *ex equite equus*.

Il est vrai qu'en ma qualité d'éleveur, je me suis souvent rendu coupable des plus affreuses imprécations contre des hommes d'un grand mérite en équitation. Et si je me repens de la forme donnée à mes plaintes, je suis loin de me dédire quant au fond.

On peut être de première force dans un manége, même à la queue d'une meute de fox hounds et être un pauvre sire pour juger un jeune cheval qui n'est pas fait, bien pire encore pour le faire et développer en lui ce que la nature y a mis.

Je me rappelle le chagrin que j'ai éprouvé en ne retrouvant dans mon poulain, ni les qualités du père, ni les qualités de la mère.

Pourquoi donc est-ce que je ne retrouve pas ce que j'y ai mis.

Et on ne manquait pas de me l'expliquer en grand détail, par des raisonnements qui me semblaient bien absurdes.

Et j'avais raison. Car, à force de me démener deci, delà, de frapper à toutes les portes, de demander à tout le monde et de faire mille essais, j'ai appris à trouver dans les poulains ce qu'il y avait, et il n'y a jamais que ce qu'on y a mis.

Mais c'est qu'il y a, en équitation, des choses que je n'ai encore vues écrites nulle part, et que j'essayerai de faire comprendre, si on veut bien me croire, ou au moins m'écouter.

MANIÈRE D'ÉLEVER LE CHEVAL.

Ex equite equus.
Proverbe de Basile.

Un cheval de service, tout fait, tout dressé, tout prêt à remplir l'emploi qu'on lui destine, est le résultat de la triple influence du sol où il est né, de la race dont il sort, du régime qu'il a subi.

Une fois ces trois causes principales étudiées séparément, on pourra, par des combinaisons judicieuses, arriver à produire le type que l'on désire, soit en profitant des circonstances données, soit même en dépit de quelques-unes de ces circonstances.

Voilà en quoi consiste essentiellement la science de l'élevage.

Choix d'un terrain propre à élever des chevaux.

Examen des localités — Études des influences du climat et du sol sur les animaux domestiques, abstraction faite de leur race.

Nec .. terræ ferre omnes omnia possunt.
VIRG., *Georg.*, lib. II.

Ce n'est pas sans motifs que je commence ma théorie de l'élevage par l'examen du climat, du sol, et par des considérations agronomiques.

Premièrement, il arrive trop souvent qu'on se préoccupe uniquement de la race, du modèle, des producteurs; on croit avoir tout fait quand on s'est procuré un type qui plaît, sans s'assurer que ce type pourra se perpétuer ou même subsister sur le territoire qu'on lui assigne.

J'ai vu faire venir à grands frais des vaches suisses ou hollandaises pour peupler des landes stériles. On se plaignait ensuite de ne pas réussir.

C'est l'histoire du cuisinier spartiate qui disait à Xerxès : je manque, pour composer mon brouet, des principaux assaisonnements, la faim, la soif et l'eau de l'Eurotas.

Il dirait ici, vous avez oublié d'importer les pâturages où elles sont nées, elles et leurs mères, depuis vingt générations.

Je ne prétends pas qu'il faille à une race importée un sol exactement pareil à celui qu'elle quitte, mais il y a des limites qu'on ne peut franchir.

Nous avons dit que le cheval, originaire de l'Arabie ou à peu près, s'était répandu graduellement sur la surface du globe, soit à l'état sauvage, soit en accompagnant les migrations de ses maîtres.

Comme tous les animaux domestiques, il a deux patries, une patrie natale et une patrie possible, c'est-à-dire une zône particulière, où il lui est permis de vivre, soit à l'état sauvage, soit artificiellement, grâce à des soins particuliers, mais toujours dans d'autres conditions que sur le sol originel.

La patrie possible du cheval a moins d'étendue que

celle de l'homme. Il languit près de l'équateur ; la relation des voyages récents dans le centre de l'Afrique ne fait pas l'éloge des chevaux de ces contrées, habitées cependant par des Arabes, race d'hommes de cheval par excellence. Les Anglais, qui font de bons chevaux partout, paraissent avoir plus de peine à arriver à ce but dans les Indes qu'ailleurs.

En avançant vers le Nord, le cheval subit les mêmes modifications que la race humaine : accroissement de taille, développement musculaire, décoloration des téguments, prédominance de la lymphe ; partout où l'homme est châtain, le cheval est bai ; l'alezan se voit toujours à côté du blond, et devient comme lui de plus en plus pâle, en s'approchant du pôle.

Mais l'homme peut s'avancer beaucoup plus que le cheval dans les contrées hyperboréennes ; il subsiste, si difficilement que se soit, et se multiplie partout où la vie est possible. Il est vrai que la rigueur du froid arrête le développement du Lapon et du Samoïède, et fait des nains.

Le même effet de température se retrouve sur le pony d'Islande, de Finlande, et du Nord de l'Ecosse ; au delà, vers le Nord, le cheval ne vit plus.

Examinant donc l'effet des migrations sur le cheval, nous le voyons grandir à mesure qu'il avance vers le Nord, et rapetisser tout à coup sur la limite de sa patrie possible.

Un coup d'œil général sur toutes les races du globe nous apprendra encore ceci :

Dans les contrées chaudes et sèches, le cheval est petit et nerveux.

Dans les pays froids et humides, il atteint son maximum de développement, en perdant en partie son énergie et son activité.

Si le sol est maigre et le climat rigoureux, le cheval est assez petit, peu volumineux, mais énergiquement trempé.

Quant aux localités à la fois chaudes et fertiles, les observations ne peuvent être ni complètes ni décisives. Nous voyons bien les chevaux de Perse et de Dongola supérieurs en taille et en volume aux arabes dont ils descendent; mais nous ne savons pas au juste à quel point un éleveur judicieux pourrait tirer parti d'un climat très-chaud et d'une terre fertile, pour créer des chevaux à la fois énergiques et volumineux, réunissant l'élégance du sang à l'ampleur des formes.

Telle est la loi générale que subissent également tous les animaux, ainsi que les plantes, loi générale qui n'admet d'autres modifications que celles qui résultent de la nature particulière de chaque espèce, animale ou végétale, ayant chacune sa patrie ou son étendue de latitude particulière.

Ainsi, la dureté, la rigueur, l'exiguïté, caractérisent tous les végétaux qui vivent dans une chaleur sèche.

Lorsqu'un soleil ardent pompe les eaux abondantes d'un grand fleuve, il en résulte une végétation vigoureuse sur ses rivages tour à tour desséchés et noyés.

Les plantes y fourmillent et acquièrent des dimensions colossales.

Dans les premiers âges du monde, les volcans étaient nombreux. Le foyer qui brûle le centre de la terre était plus près de la surface, la couche refroidie moins épaisse. Il y avait donc en suspension dans l'atmosphère une immense quantité d'eau vaporisée.

Cet état de choses se révèle par l'existence de ces fougères, grandes comme des arbres, dont on retrouve l'empreinte sur nos charbons de houille, et de ces animaux gigantesques dont les ossements pétrifiés nous étonnent.

On peut aujourd'hui retrouver le tableau de cet excès de vie et de volume dans les troupes d'éléphants qui peuplent les forêts de baobabs, dans l'hippopotame couché parmi les immenses roseaux du Niger. On peut dire, en un mot, que la chaleur humide exagère le volume en diminuant *la quantité proportionnelle de la substance.*

Il faut faire la plus grande attention à ces derniers mots, car beaucoup d'esprits trop absolus ont tenté d'apporter, dans les raisonnements physiologiques, la rigueur de l'algèbre, et de la sorte on se trompe toujours.

S'engouer d'un petit cheval vif et nerveux, le préférer obstinément, et pour tout, à un grand carrossier trop allongé et un peu mou, est une sottise.

Que ce petit cob énergique vous amuse à monter, rien de mieux, mais il est certains services pour lesquels l'autre sera préférable et d'une utilité plus répandue.

Choisir ce qui vous plaît réellement, apprécier chaque spécialité à son point de vue réel et dans le but des besoins de chacun, telle est, ce me semble, la seule manière de voir raisonnable en matière hippique, c'est sans aucun

doute ce qui se rencontre le plus rarement chez nos hommes de cheval.

Le froid humide est ce qui donne généralement les prairies en Europe. Avec de l'eau et du soleil, la fertilité est telle que l'homme trouve son intérêt à d'autres cultures.

Voilà la véritable raison pour laquelle certaines contrées sont restées pays d'élevage et de bétail.

Lorsque l'on peut faucher la même tige de foin plusieurs fois l'année, le foin est plus abondant et, par conséquent, de qualité moindre ; on ne fait pas attention à cette dernière circonstance, mais on profite de la quantité pour consacrer moins de terres aux fourrages et plus aux céréales.

De là, par conséquent, mauvais bétail et dégoût du bétail ; on le néglige pour autre chose.

Là, au contraire, où le foin est long à venir, où le regain est tardif et peu apte à mûrir, difficile à récolter à cause de l'arrière-saison, le foin qui a mis beaucoup de temps à croître est excellent. De plus, le soleil qui a été longtemps à le mûrir, parce qu'il est peu actif, serait encore moins favorable aux autres cultures. La production du bétail devient donc une des spéculations les plus avantageuses, parce qu'il y en a moins à tenter ; et de là la réputation de certains pays d'élevage.

Nul doute, par exemple, que la Brie et la Beauce ne fissent d'aussi bons chevaux que la Normandie et le Perche, mais en Brie et en Beauce, on ne fait pas de chevaux parce qu'on gagne davantage à y faire autre chose.

Écartant donc ici tout ce qui a rapport au gain du cultivateur pour rester dans le point de vue physiologique, je dirai que partout où le cheval trouve un climat plus froid que dans son pays natal, avec une nourriture abondante, il tend à devenir grand et gros.

Si on compare le paysan normand ou anglais avec le bédouin d'une part, et de l'autre les chevaux de ces deux types d'hommes, on verra les mêmes différences chez les maîtres et chez les animaux. La nature a travaillé de même sorte dans le même climat, quelle que fût l'espèce.

Si nous nous transportons maintenant dans une contrée froide et peu arrosée; nécessairement nous y verrons les herbivores pâtir et mener une existence misérable, à moins que l'homme ne fasse de puissants efforts pour entretenir son bétail en bon état.

C'est ainsi que, dans certaines portions sablonneuses de la Russie ou de la Prusse, la terre ayant peu *de corps et de fertilité,* on élève des chevaux robustes et énergiques, mais grêles, décharnés et assez analogues aux familles du midi de la France (1).

On voit aisément que la question de la chaleur se mêle, quoi qu'on puisse faire, à celle de la nature du sol, puisque le cheval ne subit pas seulement l'influence du climat, mais encore celle de la nourriture; et son régime dépend toujours et de ce que l'homme récolte, et de ce qu'il a intérêt à récolter.

---

(1) Un de mes amis parti en hiver pour aller chasser l'élan en Ingrie, à 80 lieues de Saint-Pétersbourg, en poste, a été frappé du type général des chevaux de relais: il se croyait traîné par des navarrins.

On a formulé en physiologie, à tort ou à raison, le principe suivant.

Les races vont du chaud au froid, et non du froid au chaud.

Les races vont du sec à l'humide et non de l'humide au sec.

J'ai dit à tort ou à raison parce que ce principe est contesté.

Il est cependant incontestable, quoiqu'en pratique il soit possible d'y déroger avec succès, et de là une divergence d'opinion, quoique la vérité soit une.

Comme il arrive souvent, faute de s'entendre.

Les espèces grandissent en allant vers le nord, pourvu que la rigueur du froid ne leur soit pas trop contraire, c'est-à-dire au point de *menacer leur existence.*

Les espèces petites, minces et sèches tendent à se développer sous l'influence d'une nourriture abondante, avec une énergie telle qu'elles dépassent souvent les espèces déjà acclimatées à ce régime succulent.

C'est ainsi que j'ai vu un bœuf, fils d'un taureau de Durham et d'une vache sauvage de la Camargue, acquérir, à 3 ans, un embonpoint qui eût été remarquable même chez un individu de race d'engrais pure.

Ceci est un fait acquis, certain, établi.

Le retour doit nécessairement être plus difficile, car l'animal qui a passé avec délices d'un régime sévère à une abondance exagérée, ne peut revenir à ces premières habitudes sans pâtir; à plus forte raison, un individu né et élevé dans ces conditions.

Les hommes du Nord ont plus de difficultés à s'accoutumer au régime des contrées équinoxiales, que les habitants du Midi à aller vivre dans les climats septentrionaux, malgré l'attrait naturel qui pousse généralement les grandes migrations d'hommes à se tourner vers le soleil.

Il y a donc absurdité physiologique à chercher des reproducteurs dans un pays froid et fertile, pour les importer dans une contrée chaude et sèche.

Il y a absurdité à rechercher de gros animaux pour relever l'espèce d'une localité qui fait petit.

Mais j'ai dit absurdité physiologique; absurdité absolue est tout autre chose.

Par exemple, le chanvre de Touraine, bien connu par sa magnifique hauteur, dégénère en Picardie, tandis que tel ou tel autre chanvre y augmente et prospère. Cependant il est toujours d'usage en Picardie de se procurer du chenevis de Touraine, et on a raison.

Car le chanvre de Touraine, tout en dégénérant, acquiert à la première récolte deux pieds de plus que l'autre, qui cependant s'est amélioré.

Il y a donc avantage à opérer de la sorte. S'il s'agissait d'acclimater les espèces sans recourir, chaque année, au même type originel, la question serait changée.

Nous reviendrons plus tard à cette discussion qui est tout dans l'élevage des races chevalines.

Ici, il me suffit d'avoir maintenu l'existence du principe, et expliqué les réfutations apparentes qu'on en pourrait faire.

Pour appliquer ce double principe à la production du cheval, on devra donc examiner le rapport qui existe entre le local qu'on a à sa disposition et l'espèce dont on veut tirer race.

Pour toute la France, comme pour toute l'Europe, le cheval arabe est un animal transporté au Nord, presque toujours du sec à l'humide, par conséquent dans des conditions favorables.

Il n'en sera pas de même du cheval anglais importé vers le Midi.

Il y aurait donc absurdité à employer le pur sang anglais dans le midi de la France; en Navarre, par exemple.

En effet, telle est l'opinion de beaucoup d'hommes sensés fort compétents dans la matière, et que j'ai longtemps partagée moi-même.

On dit, en faveur de cette opinion, que le sang anglais ne retrouve en Navarre ni son climat, ni la nourriture abondante qui lui est devenue nécessaire; qu'il s'étiole, perd ses proportions, devient ficelle, décousu, difficile, etc., etc.

J'ai trouvé tout cela parfaitement vrai.

On dit encore que le sang arabe redonne l'ensemble et la santé; moins de taille, il est vrai, mais plus de force, de durée, de membres, d'aplomb, qu'enfin le cheval navarrin, fils d'arabe, est bien établi, bien proportionné, bien jointé, et par conséquent apte à un meilleur service et à un plus grand nombre de destinations diverses.

J'ai trouvé tout cela parfaitement faux.

Le meilleur produit que j'aie vu à Tarbes était une pouliche, fille d'un cheval anglais; et du reste, je n'ai remarqué, entre les fils d'anglais et les fils d'arabes, d'autres différences que celles qu'on devait attendre des mérites individuels des pères, quelle que fût leur origine.

La plaine de Tarbes donne des foins très-arrosés, et par conséquent peu substantiels : donc le cheval n'y prend pas de corps. L'étalon arabe qui arrive en ce pays n'est pas accoutumé à une nourriture inférieure, par conséquent l'amélioration de régime n'existe pas pour ses produits.

D'un autre côté, ce pays abrité du Midi par les Pyrénées, rafraîchi par le voisinage des neiges éternelles, n'est pas assez chaud pour que le cheval anglais ait à y souffrir. De tous les chevaux du Nord, le pur-sang est en outre celui qui, grâce à l'ancienneté de sa race, est le plus apte à braver la chaleur.

Je conviens de tous les torts qu'on reproche au mode employé pour l'élevage des chevaux en Navarre ; mais la faute n'en est pas à ce que les étalons sont anglais au lieu d'être arabes.

J'y reviendrai en temps et lieu.

Je veux dire ici que le principe consacré sur l'aptitude qu'ont les espèces d'aller du Midi au Nord et non du Nord au Midi, ne peut pas être compris et appliqué par tout le monde, ou du moins que pour le comprendre il faut de l'expérience et de la réflexion.

Le midi de la France ne diffère pas assez de l'Angleterre ou du nord de la France pour que l'étalon de pur

sang qui a couru à Epsom ou à Chantilly soit inhabile à bien produire aux environs de Pau et de Tarbes.

S'il ne réussit pas, il faut chercher d'autres causes à ce mauvais résultat.

Le cheval navarrin a une tendance à rester mince, parce que les nourritures qu'on lui donne ne favorisent pas suffisamment son développement. Quel que soit le sang qu'on emploie pour régénérer l'espèce, le résultat sera le même, c'est-à-dire une absence de poids ; si on veut se contenter de peu de taille, on pourra obtenir de l'ensemble, autrement jamais, à moins de nourrir autrement.

Ce n'est donc pas une question de climat, mais une question de régime et par conséquent de sol.

J'ai vu élever de forts chevaux dans des pays plus chauds et beaucoup plus secs, mais la terre y était grasse, forte, et les éleveurs avaient le soin de nourrir abondamment leurs chevaux de substances succulentes.

En thèse générale, les terrains fertiles, où la sécheresse n'empêche pas la production des nourritures convenables, sont les seuls sur lesquels on puisse espérer d'élever un cheval grand et volumineux.

Il est une grave question en physiologie, laquelle, suivant moi, n'a jamais été résolue complétement, ou du moins d'une manière satisfaisante, c'est l'influence *de la chaleur et du froid sur la vie.*

Le soleil vivifie tout, et donne en particulier à la nature animée une énergie singulière.

D'un autre côté, la rigueur du climat roidit les orga-

nisations et leur communique une vigueur également remarquable.

L'étude de l'histoire romaine et du moyen âge doit nous convaincre de cette vérité.

Nous voyons le monde conquis par une colonie venue évidemment du Midi sur le sol de l'Italie; car en traitant de fable l'origine troyenne dont se flattaient les Romains, on ne peut nier qu'ils proviennent d'une souche méridionale.

D'un autre côté, les invasions des Cimbres, des Teutons, et plus tard le triomphe des Goths, des Huns et des Vandales, prouvent suffisamment la puissance des grandes races du Nord.

De nos jours la famille saxonne est celle qui montre le plus d'aptitude à s'établir partout, à dominer sur tous les points du globe.

Le même principe nous expliquera la bonté des chevaux arabes, et la résistance des chevaux russes, polonais et suédois.

Les animaux qui nous arrivent du Nord sont vigoureux, énergiques, d'une grande longévité.

Ils dégénèrent sous un climat doux et perdent graduellement les qualités qu'ils semblent devoir à leur patrie âpre et rigoureuse.

Les animaux du Midi, au contraire, paraissent conserver leurs qualités et en acquérir de nouvelles en montant vers le Nord.

En thèse générale, le meilleur cheval est celui qui est d'origine arabe et élevé dans les pays froids.

La France, pays tempéré, doit probablement renoncer aux importations septentrionales, si ce n'est dans l'espoir d'une amélioration momentanée, c'est-à-dire pour la première génération seulement.

Mais dans la pratique, il serait oiseux de s'en tenir à des considérations si élevées et si générales.

On devra, pour l'application usuelle, se borner à considérer chaque individu isolément, faire bon marché du principe théorique pour ne voir que le présent et l'à-propos.

Revenons donc, au plus vite, à l'étude des influences ordinaires de la localité.

Le sol n'influe pas seulement sur la dimension et le développement des animaux; il influe aussi sur leurs formes extérieures, leur constitution, et par conséquent leurs qualités.

Détails d'ensemble, élégance, tempérament, couleur, tout cela peut être modifié par le sol en dépit de la race et de l'origine.

Cette influence est de deux sortes, générale et particulière.

J'appelle influence générale, celle qui agit de même dans un ensemble de circonstances *apparemment semblables*.

L'influence particulière est celle qui agit dans telle ou telle localité, et non dans telle autre, bien que l'on ne voie pas de raison pour cela. On se sert donc de l'expression : *locale particulière au pays;* on pourrait dire égale-

ment occulte, puisque, après tout, la cause est réellement inconnue, et qu'on ne s'en rend pas compte.

INFLUENCES GÉNÉRALES.

Tête grosse, charnue, os spongieux et d'un tissu lâche et grossier, œil petit, ganache développée, garrot rond, poitrail large et lourd, reins longs, croupe courte, mal taillée, jambes charnues chargées de poils, sujettes aux humeurs, pieds plats, larges, volumineux. Tel est le portrait chargé et type du cheval fort, si on le compare au cheval léger de même ordre, c'est-à-dire toutes choses égales d'ailleurs, éducation, origine, etc. (*Fig.* 9.)

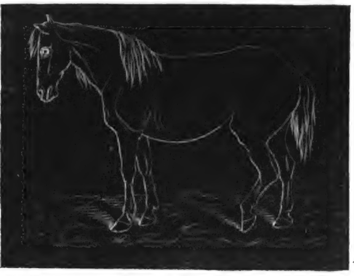


Fig. 9.

C'est ici le moment de signaler un travers fréquent chez nos prétendus connaisseurs, ils se montrent d'une

inconséquence désespérante lorsqu'ils se mettent à faire les difficiles.



Fig. 10.
Tête de Lop, hunter.



Fig. 11.
Tête de Sélim, très-petit cheval arabe.

Ils ne font point la part des nécessités de position; par exemple (*fig.* 10), ils trouvent à redire à cette tête-là dans un hunter de 18 stones, ils préféreraient peut-être un profil dans ce goût-ci (*fig.* 11). Ils veulent dans la jambe d'un carrossier, le nerf détaché et l'absence de toute espèce de poil et de crin comme chez un étalon de pur sang. D'un autre côté, ce cheval de pur sang leur paraîtra loin de terre, trop long et trop léger dans sa croupe.

Ce n'est point ainsi que raisonne celui qui connaît la nature et ses lois.

Chaque type a sa raison d'être et ses exigences particulières; il est tel ou tel défaut qu'il doit avoir. Ce serait la qualité opposée qui serait défectueuse chez lui, on ne saurait trop le répéter.

Le pied, par exemple, doit être volumineux chez les grosses espèces; et c'est sur la forme et la dimension du pied que le sol exerce la plus grande influence.

Le cheval tient par le pied à la terre, c'est par le pied que la terre lui imprime son cachet. Montrez-moi les sabots d'un cheval entièrement couvert, je vous dirai à coup sûr dans quelle localité il a été élevé.

Tout cheval oriental est plus ou moins sujet à être encastelé. Le pied est long, le talon étroit. Les chevaux que nous avons vu arriver d'Égypte font exception, parce que le Nil y est pour quelque chose : il doit y avoir en Egypte des endroits humides et marécageux. Le talon n'est pas cependant très-large, mais il est bas; c'est le pied arabe avec la *tournure hollandaise*.

Les chevaux navarrins, limousins, etc., sont encastelés impunément, ou du moins presque toujours : la légèreté de la taille, le peu de poids qu'ils ont à porter, rendent le défaut sans importance. Quel cheval pourrait vivre avec des pieds proportionnellement faits comme ceux de la plupart de nos ânes qui, cependant, n'en souffrent point ? La seime est encore un des résultats ordinaires d'une localité trop aride, voilà pourquoi les anciens écuyers accusent *les chevaux de légère taille* d'être sujets à une

tare due à un sol qui ne produit que des chevaux de légère taille.

Les terrains substantiels nourrissent la corne et font des pieds lourds. J'ai entendu signaler cet inconvénient à grands cris. J'aime bien les défauts de ce genre-là. Je n'ai jamais vu un cheval hors d'état de porter ses pieds, je veux qu'en certains cas il y ait quelque manque d'adresse; mais un pied bien conformé, si volumineux qu'il soit, s'appuie avec confiance, résonne *ferme et creux* sur le pavé, et la violence des secousses que reçoit le cavalier lui révèle l'assurance de sa monture.

Que ferez-vous de ces gros chevaux à sabot menu, qui marchent avec précaution comme une femme chaussée trop étroit, qui regardent où ils vont se poser, se retiennent sans cesse, et bondissent sous eux au lieu de se lancer dans l'espace?

La nature même du terrain, la composition du sol, enrichissent ou atrophient la corne du cheval, et c'est la première de ces deux tendances opposées qu'il faut s'attacher à reconnaître pour l'élevage du cheval étoffé.

Comme le terrain, le climat a aussi ses influences. Les chaleurs, les froids vifs, les neiges, les pluies, les brumes ont leurs effets qui se combinent avec les effets du sol.

Les terrains bas, voisins de la mer, couverts d'exhalaisons aquatiques, sont éminemment propres à faire naître de grosses races, la nature y travaille vers ce résultat au gré de l'homme et sans qu'il ait presque rien à faire.

Voyez les bestiaux et les chevaux de la Hollande, du Danemark, d'une grande partie de l'Allemagne, partout

où, avec cette disposition climatérique, le sol est gras et fertile, les animaux y acquièrent, dans tous les sens, un développement excessif. Est-ce un bien ? Est-ce un mal ?

Peu m'importe, c'est une ressource pour l'homme quand il sait s'en servir. Les suffolk-punch, les black-horses sont une bien belle chose quand on en a besoin ; les Anglais ont su mettre à profit une propriété de leur sol, ce qui ne les a pas empêchés cependant de créer les chevaux les plus vites, les plus nerveux, les plus violents du globe.

L'humidité est un don précieux pour un pays ; cependant les marais sont un fléau, surtout pour les chevaux ; leur ongle s'y détrempe, y perd son onctuosité radicale, et devient cassant, sans consistance ; le talon s'abaisse outre mesure, le cheval marche comme si, au lieu de pied, il avait une assiette renversée. L'agriculture donne le moyen de profiter de l'humidité et de bannir l'inondation perpétuelle des marécages.

Toutefois, le pied du cheval élevé dans les contrées froides et humides se ressentira toujours de la nature du sol ; volumineux, solide et bien fait dans un terrain substantiel, il aura, sur les sables même les plus riches, une tendance à être plat et écrasé.

La constitution entière se ressentira de ces influences ; lymphatique, molle et sujette à une foule de maladies, dans les contrées maigres et sablonneuses ; elle sera sanguine, solide et substantielle, si elle subit l'action nourrissante des sols gras et véritablement riches.

Si ces terrains précieux, dont nous venons de parler, se rencontrent sous un ciel chaud, et dans des conditions

telles, cependant, que l'eau ne manque pas, les animaux y atteindront à la fois un développement et une vigueur exceptionnels ; j'ai vu venir d'Espagne quelques chevaux de cinq pieds avec l'ampleur d'un carrossier anglais ; ils étaient, à la vérité, très-mal faits et sans aucune qualité ; mais la rondeur de leurs formes, le manque de largeur là où il devrait y en avoir, l'absence complète de sang, étaient la véritable cause de l'infériorité de ces animaux ; et cette cause tenait non au sol, mais à l'origine.

Je ne doute point que, dans le midi de la France, où se trouve réunies les conditions ci-dessus énoncées, on ne puisse obtenir de magnifiques résultats en zootechnie, et particulièrement en productions chevalines. Malheureusement pour notre art, l'industrie agricole pourra je crois employer ces ressources d'une manière pécuniairement plus profitable que l'éducation des animaux.

Nous avons dit que le cheval tient à la terre et que la terre le tient par les pieds, mais là ne se bornent pas les effets du terroir et de l'atmosphère.

Les jambes offrent toujours un caractère de conformité avec les pieds de l'individu. Lorsque le pied est plat et *détrempé*, le membre est grêle, le paturon manque de soutien, la peau se couvre de poils longs et touffus.

Si, au contraire, la corne est haute et solide, les tendons se trouvent forts, épais, couverts d'une peau dure, et la végétation tégumentaire est à la fois solide et fine, c'est-à-dire que le poil est dur et peu abondant ou du moins court.

Les vieux auteurs ont parlé de la Frise, de ce pays d'une température austère et rigoureuse, coupé de forêts ou de ravins qui le rendent inaccessible, et du courage indomptable de ses habitants. Tout se tient dans la nature; les anciens hippiatres vantent la force et l'énergie du cheval frison, aux formes massives, aux allures énergiques et impétueuses, aux jambes rudes et couvertes de poils (*Fig.* 12).



Fig. 12.
Cheval frison de Ridinger.

Ostez! ostez ce bidet-là, cette faiblesse, cette petite tête, ce

maigre col, cette squelette d'haquenée, et qu'on luy donne un roussin fort et rude, autrement je m'en irai plutôt avec ma jument que de la soumettre à un si léger cheval, quoiqu'il en serait puni ou non.

Ainsi réclamait, devant Winter, un paysan qui amenait sa poulinière à l'étalon banal du seigneur dont cet auteur était l'écuyer ; le bon Winter avoue qu'il avait présenté à ce rustre un beau barbe sans défaut, mais pour l'éprouver et en manière de bouc émissaire, pour essuyer le feu de ses récriminations ; il lui fit ensuite amener l'*étalon destiné et il* (le paysan) *s'en réjouit à la réserve que la tête lui sembla encore trop petite* (page 13).

Le paysan n'avait pas tout à fait tort, sans cela les races fortes de l'Angleterre seraient absurdes avec leurs membres si gros, si larges, si monstrueux. Et cependant, les admirateurs du pur-sang ont raison aussi, quoique le pur-sang ait le doigt trop long et trop mince. Il faut, pour bien raisonner en chevaux, n'être pas exclusif, examiner, comparer et distinguer les cas où l'on se trouve.

La raison pour marcher n'a souvent qu'une voie.

Ce n'est pas ici qu'on peut appliquer cet adage.

Il est une *secte* d'éleveurs, ou plutôt de dissertateurs sur l'élevage, qui ont pris pour texte favori les avantages du sec et du montueux.

Parquez vos poulains sur des collines abruptes où croissent des plantes aromatiques, au lieu de les élever comme des bœufs.

Cela peut être vrai, mais le cheval vigoureux que vous aurez fait ainsi n'aura ni taille ni ampleur, et partant pas de défaite.

Quand le lièvre tué dans les plaines des environs de Paris ne paraît qu'un plat assez insignifiant, un levreau né sur les coteaux brûlés du Valromey ou du haut Dauphiné est peut-être le plus parfumé de tous les quadrupèdes.

BRILLAT-SAVARIN, *Méditation* VI.

L'oracle de la gastronomie n'aurait pas raisonné de la sorte, s'il avait été obligé de fournir des lièvres *à tant la livre*, il aurait donné la préférence *aux grosses pièces.*

Il faut donc faire des chevaux à la livre ?

D'abord le mauvais goût du consommateur peut bien contraindre le producteur à fabriquer la marchandise demandée, en dépit de son goût particulier et même de la raison.

Il y a plus; je n'aimerai pas un carrossier mal élevé de la vallée d'Auge, mais je trouverai toujours la place, chez moi ou chez d'autres, d'un trotteur de Norfolk ou d'un colossal suffolk-punch aussi léger que volumineux ; et ni le normand ni l'anglais ne *pousseront* sur un aride coteau.

L'exercice et le régime aideront, avec un bon choix d'origine, à créer des animaux vifs et forts, le *thaetig* des Allemands.

Quant à la question des mouvements de terrains, je lis dans Garsault :

« *Si, dans le parquet des poulains mâles, il se trouve des* « *coteaux, des hauts et des bas, les poulains, en montant et* « *descendant, se dénoueront les épaules et les hanches ; ce qui* « *sera un grand avantage, surtout pour les chevaux fins, dont* « *le défaut le plus commun est de n'avoir pas les épaules bien* « *libres.* »

Garsault était un homme d'un grand mérite. On ne le lit pas assez aujourd'hui. Si on le néglige, ce n'est pas qu'il ait vieilli, c'est qu'on ne sait pas le lire, car si les éleveurs pratiquaient tout ce qu'il dit, nous serions plus avancés que nous ne sommes ; mais, ici, je crois qu'il se trompe. Ce n'est pas faute d'exercice que les *chevaux fins* manquent d'épaules, c'est *faute de pieds*.

Un sol sec et dur empêche la corne de se nourrir, de se développer ; et, de plus, il use et fatigue tellement le pied, que le cheval souffre et ne peut plus marcher.

« A peine connaissait-on, en Normandie, avant l'in-
« troduction des étalons anglais, les chevaux à *mauvaises*
« *épaules*. A l'époque de 1789, où la fureur de cette im-
« portation était à son comble, il était rare de trouver
« dans cette province (la Normandie), un cheval métis
« anglais dont les épaules fussent parfaitement libres, et
« aujourd'hui, que la race s'éloigne insensiblement de la
« souche anglaise, avec laquelle on l'avait mésalliée, et
« qu'elle remonte peu à peu à son type originel, les
« *mauvaises épaules* disparaissent et la liberté des mouve-
« ments se rétablit. »

Instruction sur l'amélioration des chevaux en France, page 79.

Voilà ce que J.-B. Huzard écrivait en l'an x de la République, sans plus de raison. D'abord, ce n'étaient pas les épaules des chevaux anglais qui faisaient faute, en dépit de Bourgelat et de son élève.

« Le cheval anglais, en général, est fort, vigoureux,
« capable d'une grande fatigue, excellent pour la chasse

« et pour la course, mais n'ayant aucune liberté dans ses « épaules; nul liant dans ses reins, dont le cavalier sent, « à chaque temps de trot ou de galop, toute la dureté, « nulle souplesse, nul agrément, et ses pieds sont le plus « souvent douloureux. »

BOURGELAT.

Bourgelat, homme judicieux, avait mis le doigt sur la plaie, mais il ne s'est pas arrêté suffisamment sur la vérité. *Le pied est douloureux, voilà la chose!* Mais pourquoi? Parce que le cheval anglais étant bon, marche; il marche beaucoup, il marche trop, et il faut bien que quelque chose finisse par manquer : c'est le pied.

Un bon boxeur est sujet à se démettre le poignet, cela vient de la force de son épaule.

Nous autres Français, qui ne savons pas cela généralement, avons-nous toujours choisi nos étalons anglais avec de bons pieds? L'a-t-on fait au temps dont parlent Bourgelat et Huzard?

Quant à moi, c'est en Angleterre que j'ai appris l'inconvénient des pieds trop petits, à cause du grand nombre de chevaux que j'eusse achetés avec ce défaut, si des hommes du pays ne m'avaient éclairé. On s'instruit en voyageant.

Les étalons anglais qui, en 1789, avaient soi-disant détruit les épaules normandes, étaient venus peut-être avec des mauvais pieds, mais à coup sûr avec de meilleures hanches que les *normands de race pure*, cela n'était pas difficile. Les poulains ont mieux marché et marché davantage. L'usure est arrivée par les pieds. Cela devait être.

Ce désastre n'avait pas pour cause le terrain dont il est question ici. Mais j'ai été entraîné à cette digression par l'*erreur des épaules* à laquelle je ne saurais trop revenir.

Toujours est-il que si les pieds petits et encastelés peuvent provenir d'une autre cause que du sol, ils proviennent souvent, très-souvent du sol; et c'est quand le sol est sec et dur.

Je ne suis donc pas partisan des collines arides pour y établir un haras, surtout de chevaux étoffés.

Les montagnes donnent un autre défaut, celui des jarrets clos. On l'attribue généralement aux étalons arabes, qui le présentent quelquefois, mais dans les pays de plaine, ils ne le communiquent pas plus fréquemment que d'autres chevaux.

Un poulain forcé de vivre sur des pentes rapides y deviendra nécessairement *jarreté* sans en être plus mauvais pour cela, mais c'est à l'éleveur de savoir quel parti il pourra tirer d'un cheval ainsi conformé.

La position habituelle de la tête, pendant les premières années de l'animal, influe sur la forme et la constitution qu'elle aura toujours.

Un cheval paissant en plaine a constamment la tête plus basse que sur une pente, car il se place toujours les pieds de devant en haut pour manger.

C'est quelque chose à la longue que d'avoir la tête quelques pouces plus haut ou plus bas pendant plusieurs heures de la journée.

Plus un cheval est à l'herbe et hors de l'écurie, plus

longtemps il est dans la position où le sang et les humeurs doivent se porter à la tête.

J'ai suivi le conseil qui m'a été donné de placer, pour les poulains, des mangeoires et des râteliers à une grande hauteur. Je n'ai jamais eu de *têtes chargées.* J'ai eu des têtes busquées, longues, osseuses, mais point de graisse sur les os, ni d'humeurs dans les yeux ou ailleurs.

Je ne donne pas cet exemple comme une preuve, mais comme un indice ; parce que Hippocrate a dit :

Experimentum fallax.

Je ne partage donc pas l'engouement de certaines personnes pour les plateaux arides et les hauteurs desséchantes.

Je n'irais cependant pas choisir des localités marécageuses ou des savanes noyées.

Suivez l'exemple des moines, disait M. Van Horrick, *c'étaient des hommes de sens et d'expérience ; ils savaient vivre ; voyez où ils s'établissaient. Toujours un endroit bas et abrité, pour y avoir de l'eau en abondance et un abri contre la rigueur des vents. La maison sur la partie la plus fertile du domaine, pour que le potager fût à portée du réfectoire, etc.*

Je regrette vivement que mon incapacité en agriculture me mette hors d'état de donner de véritables conseils, au lieu de quelques indications vagues. Je ne suis pas le premier à dire que l'élevage du cheval se lie intimement à l'agriculture.

Malheureusement, les deux spécialités se contrarient en maintes circonstances. L'éleveur et le cultivateur ont chacun leur but spécial. Le premier cherche à faire ses che-

vaux les meilleurs possible, le second s'occupe du meilleur parti à tirer de sa terre.

Unissez par hypothèse, d'intérêt et d'action, ces deux hommes pour l'exploitation d'une ferme. Que l'un produise et fournisse les denrées, que l'autre se charge de l'exécution des travaux agricoles. L'un demandera sans cesse les meilleurs fourrages et voudra travailler avec ses poulains : l'autre se plaindra qu'on lui absorbe trop de nourriture, qu'on ménage trop les chevaux, qu'on lui donne des poulains indomptés, incommodes, au lieu d'animaux tout faits, impassibles et qui travaillent indéfiniment sans qu'on s'en occupe

Voilà la difficulté, c'est à l'expérience à la résoudre.

INFLUENCES PARTICULIÈRES.

> . . . . . quare
> Opium fecit dormire.
> . . . .
> Quia est in eo
> Virtus dormitiva.
> MOLIÈRE.

Tous les livres d'hippologie ont leur nomenclature des chevaux de chaque pays de l'Europe ou même du monde entier.

Souvent un portrait, toujours une description individuelle, tendant à donner l'idée d'un type particulier auquel doivent se rattacher, par quelques traits sensibles de ressemblance, tous les chevaux qui habitent la contrée.

Aussi, que de déceptions pour le voyageur qui arrive

avec un portrait tout fait dans sa mémoire, et qui ne peut pas découvrir un seul spécimen analogue parmi tous les individus qu'il rencontre.

C'est ce qui m'est arrivé en Irlande, où, d'après les récits que j'avais entendus, je devais trouver toute une population de cobs, près de terre, énergiques, vigoureux, et surtout fortement rablés. Sans doute, j'en ai vu plusieurs qui répondaient à ce signalement, mais c'était le petit nombre.

En Irlande, comme partout, le cheval est tel que le font le sol, la race et le régime.

Mais si ce principe était absolu, il suffirait de visiter agronomiquement une contrée, de connaître les hommes qui l'habitent, sous le rapport de leurs gouts et de leur aptitude à l'équitation, et enfin de leur demander quelle souche ils emploient, pour décrire exactement le cheval qui peuple leurs écuries, sans l'avoir vu.

La science serait trop aisée à acquérir s'il en était ainsi; il est des nuances que l'analyse est impuissante à expliquer et que l'instinct peut jusqu'à un certain point pressentir.

Antonio savait à la corne si un taureau venait de Castille ou d'Aragon (E. Sue, *la Coucaratcha*). De même, un véritable connaisseur vous dira presque à coup sûr, dans un attelage de chevaux parfaitement appareillés, que l'un vient du comté de Galway et que l'autre a dû être acheté à telle foire des environs de Norwich.

Un jour, sur 14 chevaux que l'on me disait achetés d'un seul coup à Alger ou aux environs, j'ai accordé ce

fait pour douze seulement et l'ai nié absolument pour les deux autres : c'était la vérité ; l'un avait été acheté à Paris, venant d'Alep, l'autre, arrivé d'Alger dans le ventre de sa mère, était né et élevé en Bretagne. Les caractères étaient tout différents. Je n'ai pu déterminer la provenance, mais j'ai parfaitement signalé les disparates.

Il n'est pas toujours possible de formuler les motifs qui vous décident en ce cas pour telle ou telle opinion. C'est ainsi que l'amateur de tableaux n'est pas toujours en état de vous dire pourquoi cette toile est de tel ou tel maître, est un original ou une copie, et cependant sa décision est sûre.

Dans le jugement des chevaux, les caractères qui vous guident, définissables ou non, peuvent être attribués à ce que j'appellerai les influences particulières de la localité.

Pourquoi un cheval breton est-il toujours, quels que soient sa race et son volume, plus petit, plus dense, plus énergique qu'un autre ?

Pourquoi un camargue, après trois croisements arabes ou anglais, né chez un éleveur qui depuis vingt cinq ans travaille avec intelligence et tenacité à extirper la robe grise, était presque toujours blanc à dix ans ?

Pourquoi le cheval de Frise est-il représenté partout et de tout temps avec des poils longs et frisés aux jambes, comme si le peintre avait voulu justifier un pitoyable jeu de mots ? (*Fig.* 13.)

Feu M. Van Horrick m'a raconté qu'un certain canton de la Hollande produisait des vaches à peau fine et souple, et avec une grande élégance de formes, il avait parfaite-



Fig. 13.

ment réussi, grâce à cette remarque, à élever dans cette localité des chevaux d'une rare distinction.

Dans certaines parties de la France et de l'Irlande, la fluxion périodique exerce de tels ravages, qu'il est rare d'y rencontrer un cheval avec la vue parfaitement nette; et l'on a remarqué que les poulains exportés loin de ces localités avec le germe déjà prononcé de la maladie ne tardent pas à se guérir complétement.

Les têtes busquées que l'on s'efforce de faire disparaître en Normandie, reviennent de temps en temps, en dépit de tous les croisements.

Ce même caractère se reproduit en Allemagne et en Angleterre, même chez certaines familles de pur-sang, aussi exemptes que possible de toute alliance indigène.

Un homme fort expérimenté, qui avait servi comme écuyer dans plusieurs maisons royales, feu M. Villatte, me disait que dans l'île de Fionie, en Danemarck, tous les chevaux avaient une tendance à la robe tigrée, c'est-à-dire tachetée, ainsi, ajoutait-il, que les chiens danois. Peut-être se trompait-il, en cela qu'il n'est pas démontré que cette race de chiens mouchetés soit réellement originaire du Danemarck.

Toujours est-il que ce que M. Villatte disait de l'île de Fionie, Aristote l'écrit d'une contrée de l'Asie-Mineure, où, selon lui, les eaux avaient la propriété de donner une robe tachetée à tous les animaux.

Tout le monde connaît la singularité que présentent les chats et les chèvres d'Angora.

Les Anglais, frappés du bon goût de la chair de porc à Naples, ont importé chez eux, et croisé avec succès, des verrats italiens avec leurs espèces, déjà améliorées par un croisement indo-chinois, sous le rapport de la propension à l'obésité.

Voilà bien des faits incontestés et peut-être incontestables, on pourrait en ajouter bien d'autres. A quelle cause les attribuer ? Ils peuvent provenir, sans doute, de l'antiquité d'une souche que l'homme aura conservée par goût ou par hasard dans toute sa pureté. Mais qui assurera qu'ils ne sont pas dûs à certaine propriété occulte des lieux où on les remarque ?

La croyance générale, la voix du peuple n'hésite pas à proclamer l'influence de la localité, *c'est le pays qui donne ça;* et cependant, anomalie singulière, on se figure en même temps que la descendance y est pour beaucoup.

Véritablement, tous les caractères que présentent ces individus de race particulière, transplantés, se reproduisent avec plus ou moins de persistance par génération, même avec croisement, dans nos pays.

Il est rare de ne pas rencontrer chez les chevaux hollandais, ou du comté d'Oldenburg, même les plus inférieurs, une sorte d'activité, de bonne volonté qui semble leur être propre. Tous sont *allants*, *bienfaisants*, comme on dit.

Accordons, faute de preuves contraires, certaines influences occultes et singulières à la localité; ce sera une raison de plus, lorsqu'on les rencontrera, lorsqu'on croira les rencontrer chez soi, d'en profiter ou de les combattre énergiquement par le choix des producteurs.

N'attribuons pas tout à la race; on se fourvoierait en croyant que l'importation de quelques individus suffit pour nationaliser une famille, telle qu'on l'a vue dans sa patrie originelle. Et si ce que nous connaissons de notre sol et de notre climat ne nous explique pas tel ou tel phénomène, croyons qu'il peut être produit par quelque circonstance locale qui nous est inconnue.

Quelques mots sur l'acclimatation des races étrangères.

Il est une question que certaines gens ne manqueront

jamais de faire en marchandant un jeune cheval ; c'est-à-dire tant qu'il n'a pas six ans révolus, a-t-il jeté ses gourmes ? et pour eux, un oui auquel ils croient fait l'effet d'un certificat donné à un candidat pour Saint-Cyr comme quoi il a été vacciné ou a eu la petite vérole.

Leur raisonnement repose sur une base fausse ; l'homme n'a qu'une fois en sa vie la variole, et tant qu'il ne l'a pas eue, il est sujet à l'avoir ; les exceptions sont rares.

Il n'en est pas de même de la gourme pour le cheval ; cette affection est comme un signal du passage de l'enfance à l'âge adulte ; et ce n'est pas sans raison que je viens jeter ici une dissertation sur une maladie au travers d'un traité sur les influences du sol et du climat.

La question de la gourme est exclusivement une question de localité.

Tous les animaux sont sujets aux mêmes désordres, aux mêmes maladies, puisqu'ils possèdent les mêmes organes ; mais, comme ils n'ont pas la même constitution, le même tempérament, la même conformation, chaque genre, chaque espèce a sa manière à lui de subir telle ou telle maladie ; c'est ainsi que le scrofule, simple infirmité chez l'homme, est un accident mortel chez le cheval, sous le nom de morve.

La phthisie pulmonaire, qui tue l'homme et les animaux de race féline (1) à la fleur de leur âge, attaque le

(1) J'ai vu périr au Jardin des Plantes un grand nombre de tigres, de panthères et autres animaux de même espèce par la phthisie. Un médecin fort instruit m'a dit que la pulmonie était très-fréquente chez les chats domestiques.

cheval et le laisse atteindre une extrême vieillesse. J'ai vu des chevaux poussifs à 7 ans, vivre encore à 25 ans.

Il en est de même pour la gourme. Pendant que *la maladie de croissance* enlève une énorme quantité de chiens, malgré tous les soins qu'on en peut prendre, les chevaux passent presque toujours la période des gourmes sans accident sérieux. Mais l'émigration ne manque jamais d'aggraver la crise nécessaire, de la provoquer, ou même de la renouveler.

J'ai gardé pendant toute leur vie des chevaux que j'avais élevés. Plusieurs d'entre eux n'ont jamais eu, à proprement parler, la gourme, et sont arrivés à 10 ans sans avoir été ni glandés, ni en jetage. Aucun d'eux n'a manqué d'être plus ou moins malade, la première fois qu'il a quitté le sol natal pour venir à Paris, surtout pendant l'automne.

L'affection a toujours, dans ce cas, paru tenir de la gourme; toux, catarrhe nasal, glandes, fausses fluxions de poitrine, etc., etc.

Un jour je me trouvais à une foire avec deux personnes qui achetèrent au même marchand, le même prix, deux chevaux allemands pareils, l'un de quatre ans, l'autre de sept.

Le propriétaire du dernier se félicitait de ne pas avoir à redouter la gourme. *Certainement*, lui dis-je, *à moins que votre cheval ne l'ait beaucoup plus que l'autre.* En effet, il languit pendant sept mois et fut gravement indisposé; l'autre ne resta hors de service que quinze jours.

J'avais regardé comme possible que les suites de l'émi-

gration fussent plus graves chez le cheval de sept ans que chez le plus jeune. Il arriva, non ce qui était probable, mais ce qui pouvait arriver.

La gourme varie chez les individus suivant le régime auquel ils sont astreints, suivant l'éducation qu'ils ont reçue; mais il y a ce caractère constant que le changement de lieu augmente l'intensité de la maladie ou la prédisposition à la contracter.

Ce n'est pas ici le lieu de parler du traitement, ni même de la marche de la gourme; j'ai voulu mentionner seulement ce qui, dans cette affection, avait rapport à la localité.

Si tout individu ne peut, sans être éprouvé, passer d'une contrée à l'autre, alors même que le voyage n'est pas long, et que les changements de climat et de régime ne sont pas très-sensibles, il est logique de conclure que l'espèce elle-même ne se transplantera pas sans difficulté.

Une jument arrive d'Angleterre, se maintient ou se remet en bonne santé, et fait un service convenable; ce n'est pas à dire, pour cela, que rien ne lui manque pour qu'elle produise, cette année-là même, comme elle aurait produit en Angleterre, dans la ferme où elle est née.

Le mâle lui-même ne produit pas toujours immédiatement ni aussi bien qu'il a produit dans son pays, ni aussi bien qu'il produira ici plus tard.

On se hâte souvent de proscrire une race étrangère, parce que les premiers essais ne réussissent pas.

Un de mes voisins fit venir un troupeau de vaches suisses. J'essayai de tirer race de ses taureaux.

La première année... pas un veau. — *Vous voyez bien, ça ne peut pas réussir, le climat s'y refuse.* Je continuai. La seconde année, trois vaches pleines sur dix, deux avortements. — *Ne l'avais je pas dit? C'est une mauvaise race. Il n'y a pas moyen d'en rien faire, etc., etc.* J'étais heureux qu'on ne me répétât pas ce mot connu : Madame, vous n'avez pas d'enfants, votre mère en a-t-elle eu? Ne seriez-vous pas stérile de race?

Je continuai, et, plus tard, j'eus des veaux en quantité et meilleurs que par les taureaux du pays, qui ne valaient rien.

Je vais essayer ici de résumer d'une manière pratique, et généralement applicable à notre pays, les principes que j'ai cru devoir poser sur les influences du climat et du sol considérées isolément, et sans nous préoccuper, ni du choix des producteurs, ni de la manière d'élever.

Tout pays sec et peu fertile donne des chevaux dont le type général est identique sous certains rapports. Arabe, barbe, limousin, tartare, c'est toujours un tempérament sec, un système musculaire peu développé, une tête décharnée, un sabot dur, une taille exiguë et de la sobriété.

Cheval de cavalerie légère tout au plus; et encore peut-il se trouver un officier de remonte, qui, même pour l'arme des hussards, préfère, à tort ou à raison, plus de masse, avec moins de vigueur et de sobriété. Alors, que faire d'un cheval que tout le monde trouvera trop léger pour le harnais, dans un pays où presque personne ne monte à cheval?

La décroissance de la production en Limousin et en Auvergne ne prouve-t-elle pas ce que je dis des prétendus avantages des pays secs ?

Les plaines qui environnent Pau et Tarbes ne sont pas d'un sol très-riche ; la terre n'y donne rien de substantiel, quoiqu'une irrigation bien entendue et une atmosphère bienfaisante occasionnent la fertilité que l'on obtient toujours par l'eau et la chaleur.

Les animaux y trouvent une nourriture plus abondante que profitable, qu'en résulte-t-il ? Une famille de chevaux légers de conformation, et bornés dans leur taille ; ils ont des qualités, mais ils les doivent uniquement à la grande quantité de sang que versent continuellement dans la race les étalons anglais ou arabes des dépôts.

Passant à un sol plus fort, plus riche en éléments productifs, la Bretagne, par exemple, que le voisinage de la mer préserve de l'excès du froid comme de l'excès de la chaleur, le cheval y devient épais, trapu, osseux, puissant en muscles ; seulement, une particularité difficile à définir ne lui permet pas d'arriver à une haute taille ; mais bon et même mauvais, il se vend ; il y a toujours un acheteur qui s'en accommode.

En Normandie, en Poitou, c'est mieux encore ; moins de qualités, mais plus de taille, parce que la terre y est riche, sans cesse détrempée, et dans des conditions fertilisantes.

Les naturalistes ont constaté que dans chaque genre de mammifères les espèces aquatiques étaient les plus grandes. Même loi pour les variétés. Le géant des che-

vaux naît dans les plaines voisines de la mer, en Normandie, en Hollande, en Yorkshire, en Mecklembourg.

Si les brumes n'empêchaient pas, jusqu'à un certain point, les effets vivifiants du soleil pendant le printemps et l'automne, certaines contrées de l'Angleterre, de la France et de l'Allemagne, atteindraient un degré de fertilité qui exclurait la production du cheval en la rendant moins avantageuse que d'autres cultures.

Pourquoi la Lombardie et toutes les plaines situées au pied des Alpes ne sont-elles pas célèbres par leurs chevaux ? c'est qu'elles donnent en abondance le blé, le riz et la vigne.

Aperçu des difficultés que présente l'élevage des chevaux en général.

Ce que nous avons dit sur le choix d'un terrain propre à l'éducation du cheval peut se résumer ainsi : on peut élever partout, avec des soins convenables, le cheval mince et léger ; on ne peut élever, même avec tous les soins possibles, le cheval grand et étoffé que dans les terres fortes, là où l'eau ne manque pas, et où la végétation est vigoureuse et substantielle.

Cela posé, comme le cheval fort est le seul qui soit d'une défaite sûre, facile et générale, c'est le seul qu'il faille produire autrement que par caprice et pour son agrément particulier.

Mais ici, la question se présente sous deux points de vue parfaitement distincts : l'art et la spéculation.

Mon but n'est pas d'indiquer à l'éleveur le moyen de faire fortune.

Il faudrait pour cela, peut-être, lui conseiller de ne pas élever du tout.

Peut-être aussi il faudrait lui conseiller d'élever de mauvais chevaux.

Qu'on ne prenne pas ceci pour une mauvaise plaisanterie, il y a là autre chose qu'un quolibet.

Qu'importe, en effet, au cultivateur occupé de faire valoir sa terre, que la France vienne à manquer de chevaux et soit obligée de s'en fournir à l'étranger ? Que lui importe la question de la cavalerie qui intéresse l'indépendance nationale ? *Moi, je vois qu'un hectare me rapporte tant en colza, garance ou lin, et que cela est plus que le prix d'un cheval élevé sur cet hectare.*

Je préfère un cheval acheté 500 *francs à celui que j'élèverais sur un terrain auquel j'en fais rapporter* 600.

Mais la question d'intérêt peut varier. Le cheval de 500 francs peut monter à 1000; une baisse dans les sucres ou les spiritueux vous laissera toutes vos betteraves sans acheteurs.

La question d'art et de science ne change pas ; avec tant de kilos d'avoine vous ferez le cheval qui fait tant de lieues à l'heure.

Je m'occupe de cette question-là, et lorsqu'elle sera bien traitée, on verra à l'appliquer aux circonstances d'une manière lucrative.

J'ai dit qu'on pouvait avoir intérêt à mal produire. Sans contredit, cela peut s'entendre de diverses façons, toutes

vraies. Je vends un mauvais cheval 400 fr. et il ne me coûte que 300 fr. Cela vaut mieux que de vendre 1,800 fr. un excellent cheval qui vous revient à 2,000.

L'état des choses n'est pas toujours aussi simple et aussi logique.

Je soutiens que souvent, trop souvent, un mauvais cheval qui revient à peu de chose, se vend plus cher, positivement plus cher qu'un excellent cheval parfaitement élevé à grands frais et très-bien réussi.

Il y a mille raisons pour cela. Les consommateurs maladroits ou peureux étant nécessairement en majorité, un cheval lourd, mou, pataud, comme on en fait beaucoup dans le pays d'Oldenbourg, conviendra à plus de gens qu'un coach horse anglais de trois quarts de sang avec de *hautes actions et beaucoup de train.*

Cela est si vrai que la plupart des chevaux anglais que les marchands nous ramènent ne sont pas de la catégorie qui se vend le plus cher en Angleterre, et s'ils en étaient, ils se vendraient moins bien ici.

Il y aura donc pour l'éleveur en état de produire ce qu'il veut, une question très-importante à résoudre : Qu'est-ce qu'il lui sera le plus avantageux de produire ?

Malheureusement, de cette question il ne se tirera jamais ; car il faudrait pour cela que l'acheteur pût juger ce qu'on lui présente, sût si ce qu'il voit est bien ce qu'il veut, ou même qu'il eût l'idée de ce qu'il désire réellement trouver, et cela n'est pas. Tout est chaos, incertitude, confusion, et là dedans, les ruses les plus grossières, les malices les plus bêtes font fortune à coup sûr.

Quel connaisseur en pierreries se risquerait à aller vendre des parures dans un pays où personne ne distinguerait un diamant d'un morceau de strass?

Ce qui empêche la France d'avoir des chevaux, c'est que le consommateur n'y est pas plus judicieux que l'éleveur. Acheter les mauvais produits, rebuter les bons, c'est faire le mal, aussi bien d'une manière que de l'autre, et on fait l'un et l'autre.

Un tel état de choses n'est pas encourageant; mais aussi, l'intérêt bien entendu de l'éleveur n'est jamais de fonder un établissement dans le but de faire argent des productions annuelles de son haras, quel que soit l'âge auquel il fixe l'époque de l'écoulement.

En d'autres termes, il n'y a et ne peut y avoir actuellement en France de haras proprement dits.

Il n'y a que certains modes d'élevage qui varient suivant les localités; et il est dangereux d'innover tout à coup en grand une manière tout à fait différente de ses voisins.

Toute industrie a sa marche, ses usages, ses habitudes, et celui qui fait une marchandise pour laquelle les acheteurs ne sont pas tout prêts, reste nécessairement encombré.

Dans certaines localités, on vend les poulains tout jeunes, et les foires sont pleines de consommateurs et de marchands qui viennent exprès pour faire emplette. L'acheteur et le vendeur s'attirent réciproquement, et il y a commerce.

Faire naître cet état de choses est une entreprise périlleuse.

Il ne faut donc y engager qu'une somme assez peu considérable pour qu'on puisse la perdre sans regret.

Si donc on se trouve possesseur d'une propriété dans un pays où l'élevage soit une manière de faire valoir déjà établie, n'y changez rien que par une amélioration prudente de soins, de choix d'animaux, mais sans aucune idée de bouleversement; le moins qu'on opérera de changements sera le mieux.

Si, au contraire, vous avez un vaste faire-valoir, un établissement agricole, où l'on n'ait jamais élevé, joignez à cette gestion l'annexe d'une ou deux poulinières, essayez, en consommant quelques produits récoltés, de faire naître les chevaux de labour dont vous avez besoin, ou quelques chevaux tant pour votre usage que pour une vente éventuelle, spéculation aléatoire et sur laquelle vous ne comptez point.

Ce sera encore une entreprise raisonnable.

Tirer race d'une jument qui vous plaît, *lui donner les invalides*, avec l'espoir de la remplacer par un de ses produits qui vaille autant qu'elle ou plus, est encore un parti sage qui peut réussir et qui ne sera, en tous cas, l'occasion que d'une perte peu considérable, si vous évitez deux inconvénients :

Le premier est de vous engouer pour un mauvais poulain;

Le second, de vous décourager lorsque vous aurez réussi sans le savoir.

Voilà pour la question pécuniaire.

La question de science est tout à fait en dehors et nous

allons la traiter à part, tout en nous efforçant d'indiquer la marche à suivre dans les divers modes d'application à la pratique.

LA QUESTION DE L'ÉLEVAGE

ENVISAGÉE EXCLUSIVEMENT AU POINT DE VUE DE LA FILIATION.

> Fortes creantur fortibus et bonis :
> Est in juvencis, est in equis, patrum
> Virtus, nec imbellem feroces
> Progenerant aquilæ columbam.
>
> HORACE, *Odes*, liv. IV, ode IV.
>
> Le courage est engendré par le courage et la valeur ; on retrouve dans le taureau, dans le cheval, le mérite de leurs ancêtres, et l'aigle belliqueux ne donne point le jour à de timides colombes.

Nous avons déjà posé quelques principes de pratique sur la loi des transmissions héréditaires.

Cette loi, en vertu de laquelle tout individu tend à créer son semblable, est précisément opposée à cette autre loi en vertu de laquelle tout pays tend à modifier les animaux que l'on y importe d'une contrée différente.

L'homme doit donc s'étudier à manier comme des ressources, dans son intérêt, ces deux tendances de la nature, soit en les opposant l'une à l'autre, soit en les faisant agir dans le même sens pour arriver à un résultat plus considérable.

Il nous reste à connaître complétement cette loi des races ; et en l'étudiant, il ne faudra pas oublier que quoi qu'on fasse abstraction des influences locales, celles-ci ne cesseront jamais de se faire sentir.

Nous savons déjà qu'il n'y a, à proprement parler, qu'une seule race, le pur-sang, en deux familles, la famille arabe et la famille anglaise, et qu'à l'opposé il n'y a que la négation, c'est-à-dire l'absence de toutes qualités d'où résulte un spécimen colossal de hauteur et de volume.



Fig. 14.
Cheval primitif.—Cheval arabe.

Nous renvoyons donc à ces deux extrêmes, aussi bien représentés que possible, pour les yeux, quoique en réalité les caractères distinctifs n'existent peut-être pas dans deux individus en particulier, mais dans l'espèce entière bien observée, comme l'a dit Buffon.

Rappelons-nous les principes déjà posés.

Ce que c'est que la virtualité ou puissance de communiquer, soit une grande ressemblance, soit des qualités

que l'on a, soit même des qualités dont on est dépourvu.

La virtualité est l'apanage du sang ou de la noblesse : toute noblesse gît dans l'absence de tout croisement, ou du moins dans le nombre des générations exemptes de tout mélange.



Fig. 15.

Une tache dans la généalogie, c'est-à-dire le défaut de pureté chez un des ancêtres a plus d'influence réelle en génération que ne l'indique son importance numérique.

C'est-à-dire que de deux individus, l'un tout à fait pur et l'autre présentant une seule tache à peine sensible et fort ancienne, ce dernier sera fort inférieur en virtualité.

Nous avons dit que la dégénération n'était autre chose

que le résultat de l'influence du climat et du sol triomphant de l'influence de la race.

Une question importante est de savoir si la marche de la dégénération peut être rétrograde.

Ainsi donc, si le type arabe est descendu au type indiqué dans la figure 15, en vertu des influences extérieures de l'expatriation,

Un mâle et une femelle de ce dernier type, ou, si on l'aime mieux, deux boulonnais transportés en Arabie, et s'y reproduisant sans mélange, donneraient-ils, au bout de quelques générations, des descendants pareils aux arabes de pure race ?

Quelques-uns disent : oui ; et on a formulé ce système par ces mots :

Le sol fait la race.

Il serait plus juste de dire, le sol défait la race :

Je crois que les boulonnais importés en Arabie changeraient, mais sans redevenir arabes en aucune manière, et que la transformation se bornerait aux résultats les plus tristes et les plus défavorables.

Je me refuse complétement à admettre :

1° Que les forts chevaux des contrées grasses et septentrionales puissent revenir au type primitif par le seul fait de leur retour sur le sol primitif ;

2° Que les forts chevaux des contrées grasses et froides puissent se multiplier et se conserver dans des pays plus secs, plus maigres et plus chauds que leur patrie, à laquelle ils doivent d'être ce qu'ils sont.

Mais, comme il n'y a rien d'absolu dans la nature,

comme ces deux principes que je nie également sont contradictoires, il doit y avoir là jour à une vérité contraire, en apparence, à ce que je soutiens, et en effet :

Une jument boulonnaise, cauchoise ou poitevine, est transportée, par hypothèse, sur quelque plateau aride, sablonneux, où cependant on la fait vivre.

On pourra bientôt, sur elle-même, observer les effets de la transplantation ; les tissus se resserreront, les muscles perdront du volume; mais comme, après tout, la charpente même n'est plus susceptible de se déplacer, les changements seront peu appréciés ou plutôt ne seront pas vus du tout par la plupart des observateurs.

Tout le monde, au contraire, sera frappé de la différence qui existera entre le poulain de cette jument et d'un étalon pareil à elle dans les mêmes conditions, et son propre frère, né l'année précédente, et resté dans le pays des parents.

Le second poulain tendra à ressembler aux chevaux originaires de ce plateau ; le troisième y ressemblera davantage, parce que l'importation des parents sera déjà plus ancienne : si ces deux frères exilés sont de sexes différents et produisent ensemble, les effets du climat et du sol se manifesteront encore plus dans la descendance, sans qu'on arrive pour cela à une similitude parfaite avec la race autochthone.

De là résultent :

1° L'impossibilité de revenir au type ;

2° La possibilité de conserver, au moins à la première

ou aux premières générations, une partie des qualités que votre localité se refuse à produire.

Vérité théorique : on n'importe pas une race, on ne la naturalise pas dans un milieu incapable de la faire de lui-même.

Opportunité pratique : rien n'empêche de donner un peu de volume, dans un mauvais pays, à une famille de criquets, en la croisant avec une espèce un peu plus forte, soit par le mâle, soit par la femelle.

Nous verrons plus tard résulter de ceci deux systèmes.

En opérant de la sorte, on ne travaille que pour le moment, c'est-à-dire pour une seule génération.

Rien au delà du produit obtenu.

On fabrique des résultats, on ne fonde pas une race ni une famille.

Précisons les idées par un exemple :

J'ai rencontré, en Navarre, un assez bon attelage de deux sœurs nées et élevées dans le pays. C'étaient de ces individus communs, vulgaires, trop médiocres pour donner une bonne idée de leur race, et cependant assez bons pour rendre d'utiles services et valoir un certain prix partout.

La mère était une jument du pays, dans les conditions les plus ordinaires. Une des filles était par *V. Vandyke*, cheval assez ordinaire venu d'Angleterre sans avoir eu aucun succès en course, sans même avoir été nommé, car il ne fut appelé ainsi qu'à son arrivée.

V. Vandyke était fils de *Vandyke* junior; *Vandyke* junior

était le demi-frère du vrai *Vandyke*, très-bon cheval de course, mort à seize ans sans avoir jamais produit, quoiqu'il eût sailli.

L'autre était par un de ces carrossiers de demi-sang normands, qui sont une des manies ou une des nécessités de l'époque.

Cette dernière était, à très-peu de chose près, semblable à sa sœur; sauf une énorme tête busquée, elle n'était sensiblement, ni plus grande, ni plus épaisse, ni plus membrée, ni plus mauvaise. Il n'y avait pas eu grand inconvénient à employer le demi-sang normand. Il y aurait eu avantage peut-être à essayer d'un bon trotteur de Norfolk.

Je ne suis donc ni de ceux qui excluent de la reproduction tout autre étalon que le pur-sang, ni de ceux qui réclament les gros chevaux pour rendre de l'ampleur à nos races, et qui regardent le pur-sang comme un fléau destructeur.

Avant de donner une théorie complète des alliances, des croisements, des accouplements, et de la manière de conserver ou de former les races, il faut commencer par fixer les idées sur les principaux points intermédiaires qui séparent les deux extrêmes déjà décrits :

Les spécimens de la *fig.* 14 et 15, pages 46 et 47.

Perdons de vue pour un moment le principe que j'ai si absolument posé comme un axiome à suivre, qu'il n'y avait qu'une seule race au monde méritant le nom de race : le *pur-sang*.

Plus tard nous nous rappellerons la vérité de ce prin-

cipe, lorsqu'il s'agira d'employer des producteurs et d'apprécier leur virtualité.

Nous allons donc donner le nom de race à toute collection de chevaux, en apparence de même origine, ou sans origine connue, mais offrant un certain ensemble de ressemblances.

Dans cet ordre d'idées, nous distinguerons :

Le pur-sang arabe;

Le pur-sang anglais;

Le carrossier du Cleveland ou, si l'on veut, le cheval du Yorkshire;

Les trotteurs de Norfolk;

Les grosses races du Clydesdale;

Les grosses races du Suffolk.

Les black horses;

Les belgian cart horses (race flamande);

Les chevaux de charrette français;

Les carrossiers normands;

Les carrossiers poitevins;

Les chevaux actuels de Navarre, etc.

On peut étendre à son gré cette nomenclature, pourvu qu'on n'oublie jamais que toutes ces dénominations manquent nécessairement de précision, et ne servent qu'à donner les plus vagues aperçus concernant la taille, le degré de sang, et peut-être quelques détails de forme des individus désignés.

Comment tous ces types, si toutefois ils existent bien réellement, ont-ils été formés? Nul ne le sait. Comment les refaire à notre gré? Peu nous importe, car aucun de

ces résultats n'est, à vrai dire, assez précieux pour qu'un équivalent quelconque ne le remplace suffisamment.

On peut encore du reste, si un de ces types plaît, essayer de reproduire la race par elle-même, si *race il y a*.

Quoi qu'il en soit, le cheval arabe étant, dans notre hypothèse, arrivé au type déjà cité, de lui-même et sans autre aide que le climat pendant un grand nombre de générations, il est évident que tout intermédiaire entre les deux extrêmes est :

Ou l'arabe pur arrivé à un degré de dégénération quelconque par un certain nombre de *quartiers d'importation*.

Ou le croisement de deux degrés inégaux de dégénération.

Écartons, une fois pour toutes, l'idée de modifier une race pure par des soins donnés à plusieurs générations ; la vie humaine n'y suffit pas; bornons nos expériences au croisement qui, lui-même, exige souvent plus de temps que notre impatience ne nous en accorde.

Théorie arithmétique des croisements.

Nous avons le pur-sang arabe ou anglais, peu nous importe quant à présent.

Nous le considérons comme le *nec plus ultrà* des qualités, vitesse, fonds, énergie, élégance de formes.

Nous le représentons par l'unité.

Le type de la figure 15, page 47, n'a aucune qualité, aucun mérite, mais il est grand et épais à satisfaire également la toise et la balance.

Nous lui donnons pour valeur zéro.

Quitte, plus tard, à évaluer par appréciation, mais non mathématiquement, l'utilité d'avoir ajouté du poids à nos produits par cette alliance dégénérante.

Soit donc un étalon de pur sang $= 1$
donné à une jument de trait commune $= 0$.

Considérant quant à présent le poulain comme une moyenne entre le père et la mère, l'expression du poulain sera $P = \frac{1+0}{2} = \frac{1}{2}$

Supposons que le poulain ainsi obtenu soit femelle et donnons-le à son tour à un étalon de pur sang, le produit sera représenté par $P' = \frac{\frac{1}{2}+1}{2} = \frac{\frac{3}{2}}{2} = \frac{3}{4}$

Continuons l'hypothèse des pouliches successivement livrées au pur-sang et on aura $\frac{7}{8}$, $\frac{15}{16}$, etc.

Formule générale, $p = \frac{2^n - 1}{2^n}$

Tel est le système exposé, il y a déjà longues années, par M. le duc de Gramont, alors duc de Guiche.

Plus tard, un autre écrivain hippologique a tenté d'introduire dans cette équation l'*élément dégénérateur*, du sol et du climat.

Mes connaissances en algèbre ne me permettent pas des élucubrations si ardues.

J'ai préféré la pratique et j'ai fait moi-même du demi-sang, du trois quarts de sang et du sept huitièmes; et

pour pratiquer ces expériences, ou même les voir d'une manière concluante, il faut du temps, des dépenses et beaucoup d'attention.

Voici donc ce que j'ai vu, tant chez moi que chez les autres.

Les produits de demi-sang, au premier croisement, sont bien faits, bien construits, proportionnés avec beaucoup d'ensemble; excellents, toujours aptes au trait, souvent à la selle; mais, en général, trop vifs, trop ardents, trop susceptibles, trop vigoureux, en un mot, d'un ordre déjà trop relevé pour la classe d'hommes par lesquels leur destination est d'être conduits.

Voilà ce qui est arrivé quand l'opération a été bien faite sous tous les rapports.

Il est vrai que souvent j'ai vu de mauvaises juments de trait, sans taille, ni épaisseur, donner, avec des étalons de pur sang mal faits et mal appropriés, des chevaux petits et grêles, n'ayant ni énergie, ni volume, dociles, mais aussi impropres au travail vite qu'au travail lent.

Voilà ce qui est arrivé quand l'opération a été mal faite.

Mais quant à ce que j'ai entendu prédire par les ennemis de ce croisement :

« Il en naîtra des animaux difformes, bâtis de pièces « et de morceaux, qui auront le devant de la mère et l'ar- « rière-main du père, ou *vice versâ*, qui seront d'une con- « formation monstrueuse et incohérente, parce qu'il y a « trop loin d'une espèce à l'autre, etc. » Je n'ai *jamais*, absolument *jamais, rien vu de pareil ;* je dirai plus, il ne

m'est point arrivé de rencontrer, dans ces demi-sang, de ces exemples d'anomalies plus que bizarres, qui m'ont frappé accidentellement chez quelques produits de pur-sang.

Non pas que j'en conclue que ces bizarreries soient plus fréquentes dans le pur-sang; rationnellement, elles devaient l'être moins; et je crois même qu'il en est ainsi.

Mais je maintiens comme erronées toutes les diatribes faites ou à faire sur l'alliance du pur-sang avec les fortes espèces communes.

Il serait à désirer que les hippologues ne crussent pas leur intérêt attaché au maintien de telle ou telle doctrine.

Lorsque j'étais pour quelque chose dans la direction de l'École royale des haras au Pin, je vis venir à la monte une jument de trois ans, née, disait-on, de *Dangerous* et d'une jument de trait.

On l'entraînait pour les courses au trot, et on la faisait couvrir parce que les chaleurs l'incommodaient.

Elle était en piteuse condition et maigre à faire plaisir; si les ennemis du pur-sang, qui le trouvent si grêle, si étique, si ficelle sur le turf, voyaient les autres chevaux en pareil point d'entraînement, ils seraient bien étonnés, car le pur-sang est le seul qui supporte au même degré cette tension constitutionnelle.

Mais on n'entrait pas dans ces considérations, on aimait mieux tomber à bras raccourcis sur un croisement qui, une fois adopté, eût nui à l'emploi du carrossier normand, du *timonier trotteur*, et de je ne sais quoi encore.

Et la jument n'était bonne qu'à fournir à un peintre le spécimen de la monture de Don Quichotte !

Malheureusement tout a une fin dans ce monde, même l'entraînement et la maigreur des cavales.

La jument revint l'année suivante à la monte grasse à fendre à l'ongle.

Ce n'étaient plus les mêmes discours, *quel ensemble! quelle force! quel coffre ! quelle poulinière !*

On ne voulait plus reconnaître la fille de *Dangerous* et d'une charretière, on en faisait une fille de *Chasseur*, d'*Impérieux*, de *Nourricier*, que sais-je ?

Malheureusement encore, la jument avait une robe bizarre, exceptionnelle, impossible à méconnaître ; alezan avec de grandes raies fauves, absolument comme les vaches qu'on appelle dans ce pays *bringées*.

Mais la lumière n'en resta pas moins sous le boisseau.

Voilà pour le demi-sang.

Le trois quarts est autre chose. Mal combiné, c'est une excellente ficelle, commune, trop petite, avec du poil aux jambes ; un cheval qu'on vend pour rien, et qu'on ne peut pas user tant il est bon.

Lorsqu'on a préparé judicieusement cette alliance, on obtient un cheval de taille, plein de moyens, de distinction et de puissance, mais de plus haut métal (high mettled horse) que le type connu à Paris sous le nom de cheval de commerce, c'est-à-dire trop bon pour la masse des consommateurs.

Le sept huitièmes ou le quinze seizièmes et au delà donnent le cocktail, espèce méprisable quoique bonne,

mais ayant tous les défauts du pur-sang et pas sa qualité, qui est la vitesse.

On m'a bien montré un jour une pedigree dans ce goût-ci: née en 1850, fille de

Bai-Middleton et d'une fille de. . . . . *Émilius*,
une fille de *Reveller*,
une fille de *Rubens*,
une fille de *Dick Andrews*,
une fille de *Sir Peter Teazle*, etc.

Ainsi, en supposant la première aïeule une flamande de l'espèce la plus marécageuse, il y avait toujours au moins trente et un trente-deuxièmes de sang, et le porteur de cette généalogie, composée, comme on voit, de ce qu'il y a de plus fashionnable dans le *Stud-book* et de six ou sept générations pures, était une magnifique carrossière de 5 pieds 2 pouces, de formes herculéennes, et propre à monter un cavalier de 20 stones. Par malheur, son poulain, qui était fils lui-même d'un étalon de pur-sang, était tout à fait conforme à ce qu'on voit le plus communément chez nous, c'est-à-dire que, fils de pur-sang et de carrossier, il avait l'étoffe d'un futur cheval de selle non attelable.

A pareille exhibition, il n'y a de salut qu'en invoquant saint Thomas.

Cet exemple est trop contraire à tout ce que j'ai vu chez moi et dans les autres écuries dont je suis sûr.

Voici l'exposé rapide, mais complet du système de reproduction générale par le pur-sang :

Entretien de deux races distinctes et pures ;

Le pur-sang;

Le gros trait.

Mélange de ces deux races. Les produits de cette alliance consacrés à tous les travaux dont ils sont susceptibles :

Charrois légers,

Voitures,

Grosse cavalerie,

Selle (s'il y a lieu),

Et les femelles seules à la reproduction.

Les individus trois quarts de sang, considérés comme des résultats utiles seulement pour le service, et animaux neutres.

Ne pas pousser plus loin le croisement.

Cette méthode est, en somme, bonne, et pourvu qu'elle soit judicieusement suivie, elle ne peut mener qu'à des résultats excellents.

Tout particulier qui se livrera à l'élève dans ces principes, et les appliquera parfaitement, est sûr d'un succès.

Mais là ne se réduit pas la question. Il ne s'agit pas seulement de produire bien, mais encore de produire assez.

En supposant que toutes les fortes juments du monde dignes d'être consacrées à la reproduction soient mises au haras, ce qui ne peut pas être, leur nombre serait loin de suffire à nos besoins.

Il y a plus, beaucoup de chevaux excellents naissent chaque jour d'un tout autre système de croisement,

chevaux dont on se priverait en se bornant exclusivement à la méthode que nous venons de décrire.

Il existe bien un moyen d'augmenter la production sans sortir complétement de ce système, c'est d'employer les mâles de demi-sang, avec les juments de pur sang incapables de produire des vainqueurs sur le turf.

Cet expédient ne mènerait pas à un grand résultat numériquement parlant; quant à son opportunité, on en parlera au chapitre des influences respectives du père et de la mère dans l'âge de la génération.

Voici un aperçu de ce que l'on peut obtenir par ce croisement beaucoup trop décrié, très-bon à tenter, mais qui a, comme tous les autres systèmes, l'inconvénient de demander à être judicieusement pratiqué, ce qui est difficile. (*Fig*. 16.)

Une jument présumée boulonnaise, et bonne, *quoi qu'on die*, n° 1, est donnée à un étalon arabe A.

Il en résulte une femelle, n° 2, qu'on donne à un cheval pur sang anglais *approprié* B.

Il en résulte, n° 3, un cheval de selle de 4 pieds 11 pouces, pour un homme de 160 livres au moins, et attelable à une voiture ordinaire.

Il nous faut chercher d'autres modes de production.

Il n'est pas nécessaire que le père soit de pur sang. Dans la plupart des individus que nous voyons, il n'en eût pas été ainsi.

Tâchons donc, afin de poser plus tard un principe de conduite, d'examiner ce qui se passe autour de nous. In-

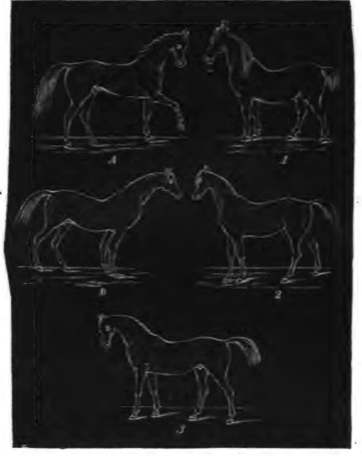


Fig. 16.

terrogeons le passé afin de régler l'avenir ; cette route est bien simple, bien facile, c'est à peu près la seule qu'on ne suive pas.

Comme j'ai toujours eu la passion de l'élevage, je me

suis toujours enquis, à chaque cheval que je voyais, de quel père, de quelle mère, il pouvait descendre.

S'il était bon, pour imiter cette alliance, s'il était mauvais, pour me garder d'en produire un pareil.

Lorsqu'on aura bien vu, bien examiné mille produits adultes, avec leurs mille pères et leurs mille mères, on en saura plus que si on avait entretenu pendant cinq ans six poulinières; et la première leçon peut revenir à beaucoup meilleur marché que la seconde.

Tout cheval est nécessairement produit : 1° ou par deux individus pareils, *alliance*, *accomplement*, *race pure;* ainsi le carrossier de Cleveland, *no blood*, *no black*, ce qui veut dire qu'il n'y a dans sa pedigree ni pur-sang, ni race de ces chevaux de charrette noirs qu'on voit à Londres, mais seulement le type carrossier; 2° ou par deux individus non pareils, dont il est nécessairement le métis, l'intermédiaire, la moyenne; *croisement.*

Pour quiconque a l'idée de l'élevage, et le lecteur doit en être là à présent, il est évident que cette dissimilitude ne doit s'appliquer qu'au degré de sang, et non à l'ensemble de l'extérieur ou des formes.

D'ordinaire, et on dira pourquoi plus tard, on s'attache à avoir plus de sang dans le père et plus de volume dans la mère.

Cependant il y a mille raisons de ne pas s'en tenir là, en supposant même que ce soit le meilleur parti; parce qu'en effet, comme nous le disions tout à l'heure au sujet *du système pur-sang*, il faut que tous les chevaux nécessaires soient produits, et ensuite parce qu'il ne faut pas

laisser perdre rien de ce qui est utile à quelque chose.

Si, par exemple, il vous tombe dans les mains une jument de trois quarts ou de sept huitièmes de sang dans ce goût-ci (*fig.* 17) avec de la taille, de grandes qualités



Fig. 17.

et peu d'étoffe; irez-vous la mener à l'étalon de pur sang pour en obtenir un poulain semblable, manquant de vitesse et de poids, pas bon à courir, pas bon à tirer, pas bon à porter un homme lourd ou un maladroit?

La ferez-vous tuer, si elle est boiteuse à 6 ans?

Ne vaut-il pas mieux essayer ce qu'elle donnera, non pas avec un carrossier rétif, corneur et sans allure, mais avec un bon trotteur de Norfolk, ou tel autre gros étalon anglais, ayant de la force et quelque puissance?

« Oui, mais il n'y a pas d'étalons de cette espèce dans ma localité ! »

Ce n'est pas ma faute.

Il existe des hommes qui ont la manie de chiffrer, pour qui le calcul est tout, et qui ne conçoivent rien qu'au moyen d'une équation définitive.

Ils se cramponnent sur les nombres comme certains orateurs sur les grands mots: comparés par Cicéron aux boiteux, qui dissimulent leur infirmité en montant à cheval.

Je tâcherai de complaire à ces esprits-là en leur disant qu'on peut toujours évaluer à peu près le degré de sang d'un cheval, quel qu'il soit, par une formule; ça peut servir à fixer les idées.

J'ai obtenu par une épaisse jument belge et *Gladiator*, je suppose, un poulain mâle l'année dernière et une pouliche cette année.

Je vais, sans redouter l'inceste, tirer race de ces deux animaux.

Leur produit sera évidemment de demi-sang, ne

plus ne moins que le père et la mère, quoique arrivant à la même fraction par une autre combinaison.

Autre exemple :

Une jument de carrosse, ou soi-disant telle, fut donnée au célèbre *Rattler*, étalon de demi-sang, qui florissait dans les temps reculés de ma jeunesse.

Rattler provenait, disait-on, d'une mère de pur sang et d'un cheval de chasse très-fort.

Rattler était donc à peu près de trois quarts de sang.

Supposons que la jument ait reçu un croisement éloigné et cotons-la à un quart.

Le produit $p = \frac{\frac{3}{4} + \frac{1}{4}}{2} = \frac{1}{2}$ est donc de demi-sang.

Ce produit femelle est livré à *Talma*, étalon anglais, à peu près, disait-on, dans les mêmes conditions d'origine que *Rattler*.

Le produit est donc $\frac{\frac{1}{2} + \frac{3}{4}}{2} = \frac{\frac{5}{4}}{2} = \frac{5}{8}$ un peu plus que demi-sang.

Il est facile de concevoir que l'on arrive à la même fraction définitive par un grand nombre de combinaisons diverses.

Dans ce cas le chiffre sera le même, les chevaux ne se ressembleront pas.

J'ai cité ce fils de *Talma* parce que pour mon malheur je l'ai possédé quelque temps ; il avait toutes les qualités extérieures du cheval bien né, les lignes, la peau, les crins, les formes ; mais seulement la dose d'énergie nécessaire pour se livrer à toutes les défenses possibles lorsqu'il était parvenu à effrayer son homme.

Échappé un jour, il poursuivait à outrance une boulonnaise, pleine de cinq mois : ils arrivent tous deux à un pont qu'on avait barré avec des fagots pour parquer des poulains; la boulonnaise franchit sans hésiter, le normand se présente, accroche le tout avec les quatre pieds, fait panache, tombe sur le dos, de l'autre côté, et attend dans la boue qu'on vienne le relever.

Le sang se décompose à travers les croisements comme la lumière du soleil dans le prisme.

Cette boulonnaise mit au monde, quelques mois après ce saut, une pouliche, fille de pur-sang anglais, qui fut excellente et qui travaillait encore bien à 22 ans.

Donc demi-sang par pur-sang et zéro vaut mieux que demi-sang par demi-sang et demi-sang et même qu'un peu haut.

Mais d'un autre côté, comme, étant meilleur, il est plus vif, plus roide et plus altier, on vend quelquefois beaucoup mieux le produit mollasse et *le sang confondu.*

Ces considérations une fois bien comprises, on pourra se poser divers principes fondamentaux qui serviront de règles de conduite dans toutes les alliances qu'on voudra tenter, soit entre un étalon et une jument disparates, soit entre deux individus pareils de poids, de formes, de moyens et d'origine.

Car si l'on peut créer des métis par l'emploi d'une jument forte et d'un étalon léger, ou d'une jument légère et d'un cheval plus fort, il existe encore un système consistant à tirer race d'animaux semblables (*In and in*).

Quel que soit le mode de reproduction adopté, ou par

choix, ou par nécessité, ou par occasion, le grand principe qui doit servir de base est la transmission héréditaire des qualités ou des défauts, tant par le père que par la mère.

Ce principe a été consacré de tout temps par les poètes, *fortes creantur fortibus*, et de nos jours par M. Van Hovrick déjà cité :

On ne donne que ce qu'on a.

L'application de ce principe n'est pas si absolue qu'on pourrait le croire.

Ainsi, par exemple, donner plusieurs fois la même jument au même étalon, tous les deux même étant pareils, n'est pas toujours un moyen assuré de créer des attelages bien appareillés.

Non-seulement les producteurs sont sujets à ne pas donner ce qu'on attend d'eux, mais encore il arrive fréquemment que ce qu'ils ont donné une fois, ils ne le donnent pas régulièrement.

Les uns tendent à communiquer un type de physionomie identique, pareil à eux ou différent d'eux, mais toujour le même.

Les autres procèdent par alternative et rayonnent dans un certain nombre de modèles donnés.

Ceux-ci travaillent toujours dans le même sens, en dépit de l'autre producteur, bien que l'influence de ce dernier se fasse sentir.

Ceux-là suivent constamment la nature de la jument qu'ils ont à servir.

10.

Ceci soit dit aussi bien du mâle que de la femelle et réciproquement.

Afin de sortir de ces généralités, et de mettre le leceur à même de particulariser ses raisonnements dans la pratique, nous allons classer tous les poulains à naître en divers types spéciaux en rapport avec les diverses destinations auxquelles on peut usuellement les consacrer.

Car la première chose à déterminer, quand on élève, c'est le cheval que l'on veut faire.

Déjà ce que nous avons dit au chapitre du terrain et des influences locales suffit pour édifier sur la possibilité ou l'impossibilité de produire telle ou telle espèce de cheval, suivant les circonstances où l'on se trouve.

Nous écarterons par conséquent cette question d'opportunité, pour établir la classification des chevaux par rapport aux services qu'ils peuvent rendre.

On élève des chevaux :

Pour la course,

Pour le trot,

Pour le carrosse,

Pour la guerre,

Pour le gros trait,

Pour les services particulier et ordinaire.

ÉTUDES DES TYPES

OU EXAMEN DES RACES ET DES INDIVIDUS SOUS LE RAPPORT DE LEUR APTITUDE AUX DIVERS SERVICES.

Le cheval de course.

Ce n'est pas sans motif que nous commençons par le cheval de pur sang anglais.

Ce n'est pas, il est vrai, pour complaire aux partisans exclusifs du turf, avec lesquels je suis d'accord sur beaucoup de points, mais non pas sur tous, et sur toute chose pas du tout, quant au principe fondamental de leur doctrine.

Mes raisons sont que le cheval de pur sang anglais est le plus commun et, par conséquent, le plus facile à employer, le mieux connu, celui dont les bonnes et mauvaises qualités peuvent s'établir de la façon la plus incontestable, et surtout celui sur lequel on voit répandues le plus d'erreurs, tant à son avantage qu'à son préjudice, erreurs que j'ai la prétention de connaître parfaitement, mais non pas de rendre évidentes à tous les yeux, à cause des ignorances et des préventions.

Le cheval de pur sang anglais est le cheval arabe modifié pour la course, et non pas le cheval arabe approprié à

nos besoins, quoique cette assertion soit parfaitement vraie sous certains rapports.

Puisque le cheval de pur sang est le cheval modifié pour la course, il est donc le lévrier de l'espèce, car le lévrier est le chien modifié pour la course.

On doit donc le considérer comme le meilleur toutes les fois qu'il s'agira des courses, puisque c'est lui qui les gagne toutes et toujours.

Pour peu qu'on l'examine, on sera frappé de toutes les analogies qui existent entre lui et le lévrier, et c'est pour cela qu'ils sont tous les deux des animaux parfaits.

Commençons par leurs mauvaises qualités; le cheval de course est sujet à avoir le doigt trop long, c'est-à-dire trop de canon et de paturon, ce qui est pour sa spécialité un avantage sans inconvénient, comme le manque de nez pour le Greyhound, qui a autre chose à faire qu'à se coller sur la voie.

On dit que le cheval de course est *long et efflanqué*, ce qui constitue deux absurdités; d'abord parce que la longueur n'est pas un défaut, comme j'ai essayé de le démontrer au chapitre de l'extérieur, et que le véritable défaut des reins est d'être trop courts et de *n'offrir que la place de la selle;* ensuite, parce que si la course n'est gagnée et le lièvre atteint que par des animaux maigres, il n'en est pas moins vrai que le *racer* et le *greyhound* ne sont vraiment bons que lorsqu'ils sont bien portants, et qu'avec de la santé, on les engraisse, si on veut, tout autant que des chevaux de brasseur ou des caniches, si ce n'est mieux.

Le cheval de course a la tête basse et porte mal la queue ; cela est vrai lorsqu'il court, parce que ce n'est pas avec la tête ramenée, et le corps dans la position du rassembler, que l'on arrive au poteau dans un match bien disputé.

S'il s'en trouve quelques-uns qui aient naturellement la queue entre les jambes, et l'encolure d'un âne, rebelles au manége, et incapables de porter l'homme, et j'avoue qu'il y en a énormément comme cela ; ce ne sont pas généralement ceux qui gagnent, mais bien ceux qui perdent toujours.

Accusez, au reste, de ces affreux résultats, la bizarrerie des accouplements, car on en fait de toute sorte, les suites de l'entraînement qui a pour but la course et non le dressage pour la haute école, et surtout la cupidité stupide de tant de gens qui outrepassent la condition et s'obstinent à disputer des prix avec des animaux qui n'ont pas *le train.*

S'il se trouvait un bon cheval de course absolument incapable, par sa conformation, de bien porter son homme hors du turf, même après un bon dressage ; je ne l'en regarderais pas moins comme un bon cheval de course ; mais ce cheval-là, je ne l'ai pas vu, je ne crois pas qu'il existe.

Au contraire, le bon cheval de course a toujours tout l'éclat que donnent de belles allures, une santé vigoureuse, une belle origine, la peau fine, une grande vigueur, absolument comme le lévrier.

Cela posé, si je veux faire des chevaux de course, je procéderai rationnellement par la recherche de la jument

et de l'étalon qui réunissent au plus haut degré les qualités extérieures qui présagent la vitesse, ou, ce qui revient au même, je jugerai le père et la mère par leurs succès sur le turf.

D'abord, quant aux étalons, c'est chose décidée, ce me semble. Tous les grands vainqueurs, sauf de rares exceptions, sont essayés comme étalons; et ordinairement les meilleurs coureurs deviennent les meilleurs pères.

On citera bien, par-ci par-là, des étalons au-dessus ou au-dessous de leur réputation méritée sur le turf.

Mameluke, excellent coureur, n'a pas confirmé les espérances qu'on avait fondées sur ses poulains.

Irish-Birdcatcher, *Gladiator* et bien d'autres ont acquis plus de gloire par leur descendance que par eux-mêmes.

Je crois inutile de multiplier les exemples, nuisible surtout de les choisir en France, parce qu'il est d'usage ici de juger la valeur d'un étalon avant de l'avoir essayé; d'où il résulte que tout cheval méprisé, à tort ou à raison, se trouve relégué là où il n'y a pas une jument de course, quoiqu'il y ait souvent beaucoup de juments de pur sang, ce qui n'est pas la même chose; de sorte que plus on l'emploie, plus on trouve de raisons pour le décrier, sans réfléchir que nul cheval ne pourrait bien faire dans la position où on l'a mis.

Ceux qu'on aime, au contraire, ayant les meilleures juments ou plutôt les ayant toutes, se font bon gré mal gré une réputation.

Passons aux juments.

Depuis 1779 jusqu'aujourd'hui, les Oaks ont été courus par des juments de trois ans en Angleterre. J'ai relevé, dans le *Stud-book* et le *Racing-calendar*, tous les renseignements nécessaires pour m'assurer de la destinée, comme poulinières, des juments ayant gagné les Oaks.

Ce travail, depuis 1779 inclusivement jusqu'en 1841 inclusivement, m'a donné le résultat suivant :

Sur 63 juments

Une est morte à sept ans sans avoir pouliné.	1
Une n'a produit qu'en France.	1
Une est partie à trois ans pour la Prusse.	1
Trente-cinq ont donné un, deux, trois ou quatre vainqueurs.	35
Dix-huit ont produit de cinq à seize vainqueurs. . . .	18
Total.	56

Sur les 7 autres, 5 n'ont pas été retrouvées sur la liste des poulinières, et *deux* seulement ont produit sans donner un seul vainqueur.

Le Saint-Léger a été gagné treize fois par des juments.

1	a donné	7	vainqueurs.
1	*idem*	6	*idem.*
2	*idem*	4	*idem.*
1	*idem*	3	*idem.*
4	*idem*	2	*idem.*
1	*idem*	1	*idem.*
Total. . . 10			

Deux ne se retrouvent pas comme poulinières. Une seule a produit sans donner de vainqueurs.

Il est certain que les chiffres ne sont pas tout ; cepen-

dant, les faits sont quelque chose, et j'engagerais tout homme sérieusement décidé à faire courir à se livrer à des études analogues sur l'historique du turf.

Je n'oserais pas promettre des succès brillants et certains à celui qui s'obstinerait pendant longues années et en grand, à entretenir un haras de course sur le principe fondamental de n'employer que des juments célèbres par leurs victoires, quoique ce soit la seule manière de tenter complétement l'expérience.

Mais j'ai toujours vu le procédé contraire mal réussir.

Il y a quelques années, j'étais, il est vrai, de l'avis de ceux qui parlaient d'entretenir une grande quantité de poulinières non pas mauvaises, mais médiocres, dans l'espoir que le nombre compensant la qualité, on verrait surgir de temps en temps un excellent cheval capable d'indemniser des sacrifices occasionnés par les autres poulains.

Cela pouvait être en ce temps-là où les bonnes juments de pur sang étaient rares en France. En effet, l'année où toutes les bonnes auraient mal réussi à la fois, et cela pouvait arriver vu leur petit nombre; on se trouvait à chance égale avec tous les autres éleveurs, et c'est immense; mais aujourd'hui qu'il se trouve des poulinières en quelque sorte dans presque toutes les écuries, une pareille méthode aurait, je crois, peu de chances.

Voilà du reste la seule recette qu'on puisse donner par écrit, pour mettre les probabilités pour soi dans les courses : attendre des succès passés les succès à venir.

Encore faut-il, pour mettre réellement en pratique ce principe, en comprendre l'esprit.

Ainsi, par exemple, s'imposer pour règle d'admission comme poulinière dans un haras, la condition d'avoir gagné une somme de. . . . . ce serait une illusion. La somme et le nom d'un prix n'y font rien, c'est la compagnie en laquelle ce prix est couru, la condition des concurrents et mille autres circonstances, qu'il serait trop long de préciser.

Une course gagnée donne au cheval une valeur excessivement variable et toujours difficile à fixer.

Il existe encore une autre manière de juger un cheval de course, c'est sur son extérieur et ce qu'on peut connaître de ses qualités. Mais, pour cela, la première condition est de savoir ce que c'est que la course, ce qui est assez rare. J'ai entendu dire à un écuyer : Courir! mais ce n'est rien; il ne s'agit que de se faire emporter par son cheval. Un autre écuyer prétendait que pour courir il fallait tout *rendre et piquer ferme.*

Certains de nos amateurs du turf n'en savent pas plus long, puisqu'ils avouent ne pas *pouvoir finir une course.*

L'ancienne équitation reconnaissait parmi les actions des chevaux dressés, la carrière ou le partir (*fig.* 18).

Le cheval devait être accoutumé à filer ferme et droit sur le gras de jambes en baissant la main; le plus vite était le mieux, sans se désunir ni se déhancher, et en même temps sans cesser d'être prêt pour l'arrêt ferme et net.

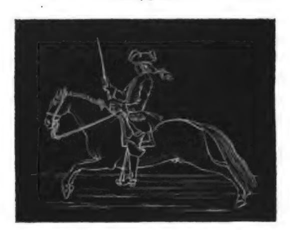


Fig. 48.

La carrière ne devait jamais se fournir plus loin que 400 pas.

C'est ce qu'on doit pouvoir faire avec un cheval de guerre, et cela n'a pas le moindre rapport avec la course, bien que la vitesse de la carrière soit, jusqu'à un certain point, la vitesse du cheval.

Et en effet, l'effort suprême du meilleur cheval de course dans tout son train ne peut guère durer au delà du temps nécessaire pour parcourir cette distance.

Je vais être obligé de donner quelques détails particuliers sur ce que c'est réellement que la course.

DE LA COURSE.

Le mérite d'un cheval de course ne consiste pas du tout dans la faculté de se porter en avant avec plus de célérité qu'un autre, durant l'espace déjà cité de 400 pas.

Ce don n'est même pas la spécialité du cheval de pur sang. Si on s'amusait à faire des courses de 400 pas ou de 400 mètres, ce qui est un peu plus long, ce ne serait pas la même série de chevaux qui composerait les vainqueurs.

J'écarterai même ici un avantage particulier à certains individus, et indépendant de leur vitesse proprement dite, celui de *se mettre promptement sur leurs jambes*, c'est-à-dire d'arriver à leur maximum de vitesse au bout du plus petit nombre possible d'enjambées préparatoires.

Le partir d'Eisenberg n'avait pour but que d'exercer le cheval à se mettre promptement sur ses jambes, chose utile partout, nécessaire au point de vue de l'art, et qui peut décider du succès d'une course très-courte, d'une poule de hacks, par exemple, mais tout à fait négligeable pour le Derby et autres courses sérieuses.

A part donc cette qualité (supposons-la égale), deux chevaux d'origine très-inégale peuvent aller côte à côte pendant 400 pas.

J'ai eu longtemps un très-gros cheval du Northampton qui, chargé de 200 livres, tenait quelques centaines de mètres, contre un cavalier de 120 sur une jument de pur sang qui avait couru et gagné. Il fallait que ce dernier roulât énergiquement pour passer d'autorité et à son gré.

Au delà de cette distance, il n'y avait plus de lutte.

Quelle que soit la vitesse d'un cheval, il faut savoir la développer, et ceci est une chose à part en équitation, laquelle n'a jamais été enseignée ni écrite que je sache.

Voyez la *fig.* 19 et la *fig.* 20.

Ce sont deux gravures de Vernet : la première fait partie d'une collection sérieuse, l'autre est la caricature d'un original fourni en 1814 ou en 1815 par l'armée d'invasion en France.

Ces deux cavaliers montent l'un et l'autre des chevaux trop faibles pour les porter.

L'un, homme robuste et dans la force de l'âge, tout préoccupé de l'importance de sa mission, pousse son



Fig. 19.

cheval sans se douter des moyens de lui transmettre la vitesse qu'il lui voudrait.

L'autre est un jeune officier anglais qui a couru et chassé le renard; il marche avec son cheval, les deux ne font qu'un; ils arriveront promptement si une balle ne les arrête en chemin.

J'ai dit, j'ai démontré que le galop de course ne différait pas, comme allure, du galop ordinaire.

Mais pour le cavalier, c'est différent, un cheval dont on veut tirer toute la vélocité doit être mené par des principes particuliers.



Fig. 20.

J'ai lu des livres où l'on distingue le galop de course et le galop ordinaire. Ces livres ne donnent pas les moyens de mener le cheval à l'un où à l'autre de ces deux galops.

Double faute.

Et j'ai saisi en passant cette occasion de faire voir que non-seulement la course est une question d'équitation pour la course ; mais qu'elle peut encore être utile même sur un champ de bataille, puisque de ces deux officiers également pressés, celui qui arrivera le plus tôt est celui qui sait courir.

Revenons à notre exemple qui peut se représenter à tout moment. Mettez en concurrence deux chevaux d'une origine bien visiblement inégale, vous verrez toujours que la vitesse du mieux né consiste, non pas en ce que celui-ci passe devant, mais en ce que l'autre ralentit malgré lui et abandonne le train.

Gagner une course n'est pas tant *arriver le premier que lâcher le dernier*.

Cela posé, on comprendra qu'avec des chevaux dignes de courir ensemble, et dans une longueur de terrain raisonnable, la course sera généralement menée dans un certain degré de vitesse tel que les chevaux puissent conserver à la fois leurs forces et leur distance, pour ne se dépasser qu'au moment important, c'est-à-dire près du but.

Telle est incontestablement la marche régulière et générale de la course ; ce qui n'exclut aucune des combinaisons subsidiaires, telles que de faire le jeu, tâcher de

mener grand train en commençant, ou se ménager pour un *rush* à la fin, etc.

Par exemple, ce cas particulier où deux bons chevaux s'épuisent l'un contre l'autre et arrivent à bout, dépassés par un troisième, inférieur à tous deux, mais qui, par le fait de cette lutte, dans laquelle il n'a été pour rien, a couru tout seul et à son aise.

Toutes ces combinaisons n'ont pour but que de faire tourner à son profit l'ordre naturel des choses, à savoir que les chevaux, ayant été leur train pendant toute la course, l'un donne en temps utile un effort de vitesse qui le fait gagner.

Il y a donc, dans la course, un train, c'est-à-dire un degré permanent de vitesse auquel tous les concurrents se tiennent pendant presque tout le temps, pour être à même de faire le dernier effort à la fin.

Ce train varie suivant l'ordre des chevaux et ne doit pas être confondu avec leur vitesse.

C'est le train, cette faculté de soutenir longtemps l'effort d'une marche excessivement rapide, qui fait tout le mérite du pur-sang et toute l'utilité des courses.

Un grand train indique nécessairement une puissance excessive d'organisation. L'haleine, la force musculaire, la facilité de locomotion, sont également utiles pour arriver à ce résultat.

Donc la vitesse c'est le fonds, en ce sens que le cheval qui fait une lieue en cinq minutes fera nécessairement quatre lieues à l'heure pendant un temps illimité.

Dire qu'un cheval de course n'est bon que pour faire

une fois par an deux tours d'hippodrome est tout simplement dire une bêtise.

Parler du fond inépuisable des chevaux qui n'ont pas de vitesse ou qui vont longtemps sans aller vite est une autre niaiserie. Car une performance, si longue qu'elle soit, n'a de mérite que lorsqu'il y a de la vitesse. Les longues traites exécutées lentement ne prouvent pas la bonté, mais la condition du cheval qui les fait.

Trente lieues entre deux soleils sont une besogne à la portée de tout cheval bien portant, excepté pourtant le cheval de gros trait ; la question est de l'y avoir préparé.

Lors donc que l'on voudra fonder un haras pour la course, l'important sera de choisir des juments qui aient fait preuve de train.

Les qualités d'un bon cheval, soit pour la course, soit pour toute autre besogne, se révèlent dans son extérieur par certains détails de conformation.

On a beaucoup parlé, beaucoup écrit à cet égard ; j'ai moi-même traité longuement cette partie dans mon premier volume de cet ouvrage.

Il me reste peu à dire.

Les différences essentielles qui existent entre certains chevaux de course du premier ordre et, par conséquent, d'un mérite à peu près équivalent, prouvent que le même résultat définitif peut venir de combinaisons infiniment diverses.

On a vu des coureurs qui n'offraient presqu'aucune de ces exagérations d'allongement qui caractérisent le lévrier.

Cadland, *Colonel*, *Doctor-Syntax* et bien d'autres semblaient être d'excellents chevaux de selle, sans spécialité aucune ;

Bay-Middleton, *West-Australian*, *Flying-Dutchman*, paraissent devoir leur vitesse à une longueur générale accompagnée d'une puissance d'organisation suffisante au mouvement d'une grande machine.

Les portraits de *Flying-Childers* et de *Gohanna*, ce que nous voyons dans *Monarque*, indiquent l'avantage d'une légèreté universelle, d'une heureuse économie de poids.

Éclipse a été peint comme un fort cheval; les récits qui nous en restent s'accordent à nous le représenter comme un animal singulier qui aurait couru en lièvre pour ainsi dire, et d'une manière trop extraordinaire pour être transmise.

Ne serait-ce pas pour cela que sa descendance a été autrefois moins estimée que celles de *King-Herod* et de *Matchem?* Je dis autrefois, parce que depuis longtemps ces trois souches ont été réunies souvent et n'en font plus qu'une.

On comprend dans quel dédale de combinaisons tout ceci peut conduire lorsqu'il s'agit de choisir des reproducteurs et de régler les alliances.

Dans le cas du pur-sang destiné à la course, le but est important, les distinctions subtiles, les conseils vagues.

Dans les croisements ordinaires, tout est plus tranché, plus visible, et le but plus facile à remplir ; car un bon cheval de service a toujours une valeur, et qui ne varie que dans des limites raisonnables. Un mauvais cheval de course ne vaut rien.

De l'introduction du sang arabe dans les courses.

On a dit que le pur-sang dégénérait, qu'il avait besoin d'être retrempé, qu'il fallait remonter à la source, que les chevaux anglais d'aujourd'hui ne valaient pas ceux du temps passé, etc.

On a dit, d'un autre côté, que le cheval anglais était, il est vrai, d'origine arabe, mais tellement perfectionné, qu'il n'y avait plus de comparaison à établir entre le résultat obtenu et la souche primitive; que la perfection du cheval anglais consistait même à s'éloigner autant que possible de l'arabe; que, d'ailleurs, cette prétendue souche n'existait plus, paraissait-il; que tout cheval arabe était petit, mal fait, mauvais en lui-même, mauvais dans ses produits, etc.

La vérité, comme d'ordinaire, n'est ni dans l'un ni dans l'autre des deux camps en présence.

Ce qu'il y a de certain, c'est que le cheval anglais, comparé à l'arabe comme cheval de course, a une supériorité qui n'est pas discutable, aussi bien pour courir longtemps que pour courir vite.

Cette supériorité s'annonce par des signes extérieurs: longueur générale, c'est ce qui saute aux yeux, et qui n'est pas un défaut, mais une qualité, puisque c'est un résultat utile, cherché et obtenu; une véritable conquête de l'homme.

Allongement des épaules, développement des parties postérieures, ce qui peut être utile, et jamais nuisible pour tout autre travail que la course.

Enfin, élargissement matériel de l'appareil respiratoire qui se démontre par la profondeur de poitrine, qualité incontestable, utile partout et toujours.

Perfectionnement de la constitution et de tout l'organisme; car le cheval de pur sang anglais jouit toujours d'une santé robuste, d'un appétit constant et de l'aptitude aux plus grandes fatigues.

Que cet ensemble de dons précieux doive s'attribuer au climat, à la nourriture, au régime de l'entraînement, au choix judicieux des producteurs pendant deux siècles; on pourra discuter les causes, mais non l'effet.

Comparons maintenant l'anglais et l'arabe comme *étalons de course.* On verra d'un côté une masse considérable de bons chevaux sans mélange d'arabe, c'est-à-dire sans mélange récent. L'immense majorité des étalons de premier ordre sont même nés de la sorte.

Mais il y a tant d'exemples de bons résultats du croisement arabe, non-seulement à la deuxième, mais à la première génération, que l'opportunité d'une pareille méthode ne peut être aujourd'hui contestée sans aveuglement ou sans mauvaise foi.

Je ne ressasserai point ici les exemples déjà cités, je n'en ajouterai pas d'autres, ce qui serait fastidieux pour le lecteur; mais je conclurai que si l'emploi du sang arabe, à quelque dose que ce soit, n'est pas un moyen assuré de réussite dans la formation d'un racing stud, toujours est-il que ce ne peut plus être regardé aujourd'hui comme une aberration.

Reste seulement à s'entendre sur ce que c'est réelle-

ment que le sang arabe. Et, à ce sujet, je ne partage ni les subtilités exclusives de certains prétendus amateurs de races orientales, ni l'engouement banal de ceux qui voient le pur-sang arabe partout où ils rencontrent un petit cheval blanc avec une tête carrée et une queue portée en trompe.

Je ne crois pas au *Nedjd*, parce que l'on ne peut pas même s'entendre sur la contrée à laquelle donner ce nom, et que le *sol ne fait pas la race.*

En ce sens du moins que, pour une race d'élite, il faut, même avec le sol, une belle et bonne famille bien authentique.

Je crois encore moins aux Algériens et à tous les criquets d'Afrique ; c'est tout au plus si j'admettrais sans examen les animaux achetés à Bagdad, à Bassora et à Mascat, par des Anglais qui s'y connaissent.

De ceux-là seuls il doit être question lorsqu'il s'agit de retremper une famille de course.

Le sang arabe considéré comme reproducteur dans nos climats.

Importer, acclimater et entretenir ici une famille arabe est, selon moi, l'entreprise la plus inopportune que l'on puisse imaginer.

Par deux raisons :

La première est que le succès le plus complet ne mènerait à rien. Que faire en effet d'une quantité de petits chevaux faibles, sans puissance aucune, capables tout au

plus, lorsqu'ils sont excellents, de porter un vieillard, ou de s'épuiser en donnant une tournure ridicule à un cavalier de taille ordinaire ? Car encore faut-il, si vigoureux que soit un cheval, qu'il ait l'air d'avoir plus de poids que la masse dont on le charge.

Je veux bien qu'on me montre çà et là un cavalier parfaitement monté avec un cheval arabe ; mais il n'y aura jamais, quoi qu'on fasse, une masse de chevaux arabes à la portée de nos exigences, sous la selle ou dans le harnais.

La seconde raison est que le succès que je viens de décrire est impossible.

Le climat et les aliments, quoique vous fassiez, modifieront la race.

Si avec l'arabe vous faites des chevaux de course, où sera l'avantage d'avoir recommencé l'ouvrage des Anglais? Si vous arrivez à autre chose, ce sera un résultat curieux sans doute, car le passé ne nous a encore rien appris de satisfaisant à cet égard, pas du moins ce que l'on a vu jusqu'à présent du haras de Pompadour ; mais utile !..... il faudrait comparer le résultat avec les sacrifices qu'il aura couté.

Je suis, en un mot, tout à fait opposé aux haras arabes, et par conséquent à l'importation des poulinières arabes.

Des pur-sang anglais et arabe considérés comme éléments de croisement.

Élever le pur-sang anglais dans un but autre que la course est encore une opération théorique, contemplative et tout à fait en dehors des réalités de la pratique.

Une publication assez ancienne, quoique encore de nos jours, a cherché à accréditer cette opinion : à savoir que la meilleure chose à tenter en Normandie était l'élevage de la race pur-sang, à la méthode ordinaire, sans entraînement et dans les services usuels.

« De la sorte, était-il dit dans cette brochure, ces « chevaux, au lieu d'être rétrécis, amaigris, étiolés par le « régime de la course, prendront cette force, cette am- « pleur, cette carrure, que l'on admire chez nos chevaux, « et que l'on recherche pour tous les usages. »

Eh bien ! non ; cela ne sera pas ainsi.

Le cheval de pur-sang, à l'herbe ou à l'avoine si vous voulez, mais sans travail, deviendra grand, deviendra gros, à moins toutefois qu'il ne devienne petit et mince ; et, dans tous les cas, sa grosseur ne sera que de l'embonpoint ; il perdra plus ou moins ses qualités, mais il ne gagnera qu'une ampleur apparente, et qui fondra à l'exercice pour ne laisser qu'un cheval de course manqué avec les défauts de son espèce et non pas ses qualités.

Il y a plus; supposez un succès complet ; ce succès ne sera obtenu qu'avec d'excellents producteurs : or, on sait que dans le pur-sang, comme ailleurs, les bons étalons, les bonnes juments sont rares ; il n'y en a déjà pas assez

pour les courses; les consacrer donc à pareil usage, c'est les détourner d'une destination plus lucrative et plus utile; et, avec les rebuts, le bien est impossible.

Je ne veux donc pas plus de pur-sang anglais que de pur-sang arabe pour faire des chevaux de service.

Voyons donc comment employer cette double souche dans les croisements.

Il y a sur ce point deux opinions :

Suivant les uns, le cheval anglais donne ses qualités : comme il est plus grand, plus fort, plus vigoureux, il produira à coup sûr des métis plus utiles.

Suivant les autres, le cheval arabe produira plus souple, plus liant, plus docile, plus aimable, et, chose étonnante, plus grand et plus fort.

Ne croyez aveuglément ni l'une ni l'autre de ces deux opinions, la vérité et le mensonge sont entrelacés également dans toutes les deux.

Les deux espèces ont, comme toutes les autres espèces, comme tous les individus, quelle que soit leur origine, quoiqu'à un degré variable, la tendance à transmettre leur ressemblance. *On donne ce que l'on a* : par conséquent, l'Anglais a la chance de donner plus grand et plus fort; l'arabe la chance de donner plus petit et plus souple.

Mais il est d'autres lois qui ont aussi leur exécution variable dans des cas impossibles à spécifier la plupart du temps.

Ainsi, le cheval arabe a souvent plus de virtualité, parce que n'ayant pas subi de modifications, il est plus anciennement ce qu'il est.

Cette virtualité a deux effets principaux qui alternent; l'un consiste à reproduire son image exacte, et alors le métis est une espèce d'arabe mitigé, petit, court, souple.

L'autre effet se manifeste par une grande surabondance de vie. Alors, on voit arriver la taille, l'ampleur, la force, l'énergie; dans ce cas, il est probable que l'étalon arabe qu'on a employé eût été un de ceux de sa race qui sont propres à engendrer des coureurs.

Cela est si vrai qu'ayant voulu créer des métis à l'anglaise au moyen de l'arabe, j'ai obtenu des chevaux grands, vigoureux, violents et roides, unissant toutes les qualités et les défauts que les amateurs de manége et de souplesse reprochent au sang anglais.

Si j'eusse employé le pur-sang anglais dans un sens contraire, j'aurais pu réussir à obtenir des poulains à l'espagnole.

Tout est dans le choix des juments, dans l'individualité du père, et dans le régime dirigé en tel ou tel sens.

Spécifier la marche à suivre est impossible, attendu la délicatesse des nuances.

Deux juments, fort différentes il est vrai, mais du même ordre à peu près quant à la taille, à la force et au degré de sang, ont servi chez moi de poulinières pendant longues années, saillies toutes les deux alternativement par deux étalons, l'un anglais, l'autre arabe.

L'une a constamment produit avec l'arabe de grands poulains tout à fait anglais, et avec l'anglais des produits d'extérieur anglais aussi, mais plus petits et de moyens plus courts.

L'autre a toujours donné de grands chevaux de trois quarts de sang avec l'étalon anglais, et avec l'arabe des individus ayant moins de taille, moins de moyens, et plus de ce qu'on appelle, à tort ou à raison, docilité et souplesse.

Je me suis parfaitement rendu compte des raisons individuelles de ce phénomène, mais je n'en suis pas plus certain aujourd'hui de pronostiquer l'avenir de la descendance d'une jument qu'on me présenterait pour être poulinière dans les mêmes conditions.

D'où je conclurai que dans les croisements l'emploi de l'anglais et de l'arabe est égal, mais non indifférent. De l'individualité de chaque étalon à choisir, et de son degré apparent de noblesse, doit dépendre la préférence donnée à l'anglais ou à l'arabe.

Je dois insister ici, d'une manière précise et tranchée, sur ce que j'entends par l'étalon arabe, lequel je mets tout à fait au même niveau que l'étalon de pur-sang anglais pour les croisements.

Ce cheval est un individu choisi dans sa race avec tous les caractères qui distinguent le cheval de moyens et de grandes qualités.

La prédilection ordinaire, vulgaire, générale est pour les types ronds, courts, à proportions médiocres, d'où il résulte qu'entre un cheval arabe et un espagnol il n'y a presque plus de différence.

Lorsqu'on veut un véritable régénérateur dans le cheval arabe, on ne doit pas s'en rapporter aux proportions et aux ensembles de Bourgelat, d'où il ne peut résulter

qu'une médiocrité sûre, une certaine facilité d'allures lentes et une bonne santé ; il faut absolument chercher des lignes remarquables, des longueurs exagérées, un singulier développement d'os, des apophyses si prononcées qu'on puisse croire à un gonflement maladif des jointures;



Fig. 21.

lors même qu'on ne rencontrerait plus la symétrie de proportions que l'on s'imagine devoir toujours exiger.

D'abord il n'est pas évident pour moi que cette exacti-



Fig. 22.

tude mathématique des mesures établies par nos hippiâtres soit la perfection réelle, et encore il en serait ainsi que par l'emploi d'individus non symétriques, les grandes lignes y étant, la symétrie pourra revenir, tandis que cette prétendue symétrie ne procurera jamais les grandes lignes, au contraire.

Du reste, tout ceci est une affaire de sentiment, de coup d'œil, d'appréciation intime. Il est impossible, comme on sait, de formuler le goût.

Les portraits ne signifient rien en ce cas; faute de mieux, cependant, je place ici deux figures; l'une est le type du cheval arabe, que beaucoup de gens préfèrent, et que moi je regarde comme bon à rien. (*Fig.* 21.)

L'autre est le souvenir modifié d'un étalon jugé défectueux, refusé par plusieurs haras, et qui n'en a pas moins produit d'excellents chevaux de selle, de voiture et de charrette, parce qu'il avait ce que je veux avant tout :

Virtualité et grandes lignes. (*Fig.* 22)

C'est le cheval anglais né en Arabie de parents arabes.

Résumons le chapitre du pur-sang anglais et arabe.

La course est l'épreuve la plus décisive pour mesurer le mérite, non-seulement du cheval que l'on doit regarder comme le plus vite, mais encore du cheval destiné à être étalon de croisement, en ce que ses victoires attestent la présence d'une foule de qualités non moins précieuses pour toute espèce de destinations que pour les succès d'hippodrome.

Le cheval arabe a, en moins, le mérite des qualités constatées, et en plus, le mérite d'être plus primitif et plus virtuel.

Le pur-sang anglais, le pur-sang arabe, le pur-sang anglo-arabe ne sauraient être utilement employés seuls à créer une race pure de chevaux de service.

Type trotteur.

Les chevaux de course forment une seule et même famille ; quelque éloignés que soient l'un de l'autre deux chevaux de pur-sang pris au hasard, sur n'importe quel point du globe, il y a communauté d'origine, rapport d'organisation.

S'il y a croisement arabe chez l'un des deux, cela n'empêche pas l'identité de souche, et les détails les plus disparates de conformation ne sont pas un obstacle pour empêcher un œil exercé de retrouver les signes incontestables de la même spécialité.

Il n'en est pas de même pour les trotteurs.

Comparez un *hart-drave*, un *orlow*, un américain, un de ces chevaux qui font voler un traîneau sur les lacs glacés de la Suède, ou de ces ponys que les contrebandiers attellent en Italie à des voitures en cordes tressées ; tous ces animaux trottent ou du moins vont très-vite sans galoper, et cependant il n'y a, la plupart du temps, aucune analogie de sang, d'allure, de taille, de formes, ni même de volume entre ces divers individus.

La production du trotteur est, par conséquent, une

question qui ne peut se résoudre d'une manière aussi simple que celle des courses, dans laquelle, à part certaines considérations plus ou moins délicates, plus ou moins importantes, on peut toujours poser en principe que le jeu est de tirer race des vainqueurs.

Si on se rappelle ce que j'ai dit sur les différences radicales qui existent dans la configuration et la manière de faire de certains chevaux de course, on sera tenté de m'accuser de contradiction.

Je ne crois pourtant pas mériter ce reproche.

Mais les paroles ne sauraient être qu'une expression imparfaite de la pensée. Il arrive souvent que deux vérités énoncées séparément, et d'une manière suffisamment lucide, paraissent se contredire si on rapproche les deux phrases.

Il faut nécessairement que le lecteur aide à la lettre et s'efforce d'entrer dans la pensée intime de l'écrivain.

Certes, si on compare, soit d'après nature, soit d'après des portraits ressemblants, *Flying Dutchman*, *Cossack*, *Womersley*, *Éclipse*, *Gohama*, et bien d'autres, on ne pourra s'empêcher de dire avec moi que le type du cheval de course est variable.

D'un autre côté, ces mêmes individus offrent malgré cela des points de ressemblance et d'analogie frappantes, surtout si on reporte en même temps son attention sur les différences étranges qui séparent deux trotteurs que l'on pourrait citer, égaux cependant de train et de fonds.

En effet, les uns se font remarquer par la réunion de

lignes énormes, auxquelles ils doivent une mirifique facilité de locomotion en un certain sens : de la sorte, l'animal peut acquérir au trot la même vitesse qu'au galop, et alors sa marche n'a plus d'autre limite que celle qu'imposent les facultés respiratoires ou, ce qui est la même chose, le sang.

D'autres, au contraire, sont constamment empêchés par leur mécanisme ; c'est l'allure qui manque, et non la puissance d'organisation.

Il résulte de là naturellement que les derniers doivent avoir, dans tous les cas, plus de fonds que les premiers, puisque leur défaut de train même tend à ménager leurs forces.

Combiner ces deux éléments de succès par des croisements judicieux serait donc le grand art de ceux qui voudraient spéculer sur les courses au trot.

Mais ce n'est pas un mode d'élevage usuel en France. On a tenté, il y a quelques années, de multiplier les courses au trot dans les contrées adonnées à l'éducation du cheval.

Cette mesure n'a pas eu pour résultat ce qu'elle semblait annoncer, elle n'a pas produit de trotteurs, et cela devait être, par une raison fort simple : l'âge de trois ans auquel on admettait les concurrents.

Un cheval de course à trois ans est dans sa vitesse et dans l'exercice de ses moyens naturels.

Le trot est une allure factice, et encore bien que, par des croisements combinés d'après l'extérieur, on ait obtenu des poulains plus disposés que d'autres à s'allonger dans leur train sans prendre le galop ; toujours est-il que

ce n'est pas à trois ans que le trotteur peut se révéler généralement.

Le poulain qui gagne à trois ans une course de trot est un cheval précoce et voilà tout.

On me dira que les prix donnés ainsi par toute la France ont eu le résultat avantageux de faire dresser ou pratiquer plutôt les jeunes chevaux.

Je ne contesterai ni ce résultat, ni même ses avantages; sans doute il y a eu plus de chevaux pratiqués à trois ans qu'il n'y en aurait eu sans les courses au trot.

Mais les prix ont été donnés à d'autres qu'aux plus vites, ils ont été donnés aux plus précoces ou aux mieux dressés; et beaucoup de bons chevaux ont été forcés et brisés pour avoir été amenés à des luttes pour lesquelles ils n'étaient point faits.

Ces courses au trot étaient en réalité des primes de dressage. Je n'aime pas les faux titres; cela ne sert qu'à tromper le public et à déguiser les bévues.

Pour revenir à notre sujet actuel, la production, je dirai que le trotteur ne se produira pas comme le cheval de course par l'alliance de l'étalon trotteur et de la jument trotteuse.

Il faudrait entrer dans mille considérations de ressemblance et de contrastes, allier et compenser; en un mot, se livrer à un travail dont nous parlerons plus loin.

Nous n'avons pas distingué le type *Hunter*, parce que moins encore que le trotteur, le cheval de chasse se fait au moyen d'ascendants remarquables par leur spécialité de chasseur.

Peu de hunters restés entiers sont consacrés à peupler l'Angleterre de chevaux de chasse remarquables.

Beaucoup, il est vrai, ont pour mère une jument célèbre et citée ; mais, dans ces croisements, on procède par individualité et non par étude de types.

Veut-on produire un de ces vigoureux chevaux de chasse capables, suivant l'expression d'un hippologue allemand, de porter droit devant lui à travers n'importe quel pays, *un cavalier lourd et qui a bien dîné ?*

Prenez un étalon de pur-sang, plusieurs juments fortes, agiles, bienfaisantes, et attendez le reste du cavalier qui dressera les poulains.

Type carrossier.

Pour être dans la vérité, je me vois forcé ici de contrarier toutes les idées généralement reçues, et de poser la question sur un terrain tout à fait neuf et même paradoxal.

Un carrossier n'est pas un cheval propre à la voiture, c'est un cheval impropre à tout, excepté à la voiture, et qui, cela posé, réunit certaines exigences de convention.

La plupart des consommateurs s'imaginent qu'un cheval de voiture a besoin d'une certaine force et d'un certain volume, et de là ils concluent que toutes les fois qu'un cheval est exceptionnellement petit et léger, il est naturellement en dehors de la catégorie attelable ; que, par contre, tout cheval grand et fort doit être considéré comme cheval de voiture. Tout cela est faux.

La vérité n'est pas là.

Commençons par l'examen d'un petit cheval ayant ou non du sang, mais peu de poids : bon ou mauvais, il cesse d'être un cheval de selle pour l'homme qu'il ne peut pas porter, et, pour cet homme, il ne cesse pas d'être cheval d'attelage ; car un homme de 200 livres fera facilement dix, vingt et même trente lieues en un jour, traîné dans une américaine par une chèvre incapable de trotter sous lui pendant une demi-heure.

Tout cheval usé, sans sûreté, ayant le poitrail trop large ou le rein creux, pourra faire au harnais, et pendant longtemps, un service sûr, agréable et brillant.

Les voitures légères doivent donc, dans un pays civilisé, être le refuge profitable de tous les chevaux légers que le cavalier dédaigne pour une raison ou pour une autre.

Si on augmente le poids de la voiture, il faut évidemment augmenter le poids de l'animal chargé de la traîner. On peut, il est vrai, l'augmenter en plusieurs volumes en mettant deux ou trois chevaux au lieu d'un, c'est la méthode la meilleure et la moins chère.

Mais on perdrait son temps à prêcher une pareille doctrine. Parlons donc du cheval de voiture gros et épais.

Premièrement, il ne parviendra jamais à mouvoir le véhicule plus vite qu'il ne peut se mouvoir lui-même.

Ainsi donc, remplacer un cheval d'attelage léger, capable de faire trois lieues à l'heure, par un cheval beaucoup plus épais, n'est pas un moyen de faire quatre lieues à l'heure, si le nouveau cheval n'est pas en état de marcher mieux que le premier.

Or, mieux marcher en proportion directe de son poids n'est pas la loi normale de la nature.

Si cependant, vous trouvez un cheval à la fois fort et agile, et cela se rencontre, alors ce sera, à moins d'un cas très-particulier, un excellent cheval de selle, de chasse ou de guerre, valant beaucoup plus par conséquent que ce qu'il n'est nécessaire de mettre à un simple carrossier.

Car, un cheval susceptible de bien porter un homme pesant est sans prix.

Il est donc raisonnable et logique de consacrer aux voitures légères les chevaux légers et mauvais pour la selle, et aux voitures lourdes, les chevaux à la fois volumineux et dépourvus de qualités.

Le cheval de harnais doit donc être, dans tous les cas, un cheval de selle de rebut.

Mais, à la question de rationalité vient se joindre la question de luxe. Il est des personnes qui veulent consacrer de fortes sommes à l'ostentation, au plaisir d'exhiber de brillants équipages.

Rien de mieux ! quelles sont leurs exigences afin de les contenter ?

Le cheval de voiture le plus luxueux n'a pas besoin d'être un *Hunter tip-top* de vingt stones, argot de maquignon, même il ne vaudra que mieux avec certaines imperfections capables de le faire briller.

Nous avons décrit ces détails, dans le premier volume, au titre *Extérieur*.

Les Anglais ont satisfait à tous ces caprices par le type du cleveland (*Fig.* 24).

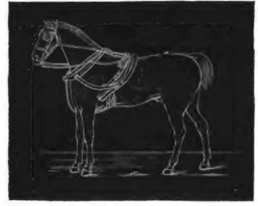


Fig. 24.

Une grande encolure, beaucoup de branche, assez de croupe, et des jambes qui ne soient pas difformes, voilà à peu près tout ce qu'il faut pour un carrossier. Le *nec plus ultrà* est de pouvoir porter sûrement un postillon de d'Aumont.

C'est le modèle de cheval le plus facile à obtenir ; on y parvient par l'appareillement mieux que de toute autre manière, parce qu'il ne s'agit ici que de forme, de modèle et de silhouette.

Mais ce qu'il faut encore pour satisfaire un maître élégant et difficile, c'est l'élégance, les allures, la noblesse, le tride.

C'est aussi en cela que le carrossier anglais diffère essentiellement des carrossiers que nous avons la prétention d'élever en France.

Ces derniers ont une certaine apparence, mais ils n'ont pas de vigueur interne, et par conséquent pas de soutien.

Pour obtenir ces résultats il faudrait savoir élever, et ceux qui peuvent le savoir ne se voient pas, d'ordinaire, assez rémunérés ou assez appréciés, assez distingués de ceux qui font mal, pour trouver un véritable intérêt à bien faire.

Dans la description du cheval de course, il a été dit que la première condition était d'être difficile en fait d'origines et de performances; mais on ne sortait pas d'une seule et même famille.

A l'égard des trotteurs, on a dit que la différence entre un trotteur et un trotteur pouvait être telle que l'alliance d'un cheval et d'une jument ayant cette spécialité, même à un haut degré, n'était pas toujours un gage assuré des moyens du poulain ainsi produit.

Mais si cette condition n'est pas toujours suffisante, elle n'en est pas moins nécessaire, sinon dans les deux auteurs, au moins dans l'un des deux, car *on ne donne que ce que l'on a*.

Ici, c'est-à-dire au chapitre des carrossiers, nous allons avoir à présenter des observations analogues, mais que les circonstances modifient.

Un cheval de course qui arrive le second est un échec, un but manqué, aussi bien que celui qui n'est pas amené au poteau.

Je ne parle pas évidemment de certaines exceptions, *Gladiator*, par exemple, dont tous les exploits se bornent à arriver deuxième au Derby.

Mais, comme après tout c'était quelque chose que d'être bon second à Touchstone, l'absence de victoires n'a pas empêché *Gladiator* d'être prisé comme étalon, et il a justifié les espérances qu'on avait fondées sur lui.

Toujours est-il que tout cheval de course qui ne gagne pas est un animal de rebut, quelque prix qu'on en tire ensuite comme hack ou même comme étalon.

Tout cheval élevé pour être un trotteur, et qui *ne va pas,* est pareillement un échec, bien qu'il puisse être très-bon du reste, au train près, pour plusieurs destinations.

Le carossier est dans un tout autre ordre de choses; ce ne sont pas des qualités qu'on lui demande, c'est une forme, une tournure, une manière d'être. Son mérite ne consiste jamais à être exceptionnellement vigoureux, mais à ne pas être au-dessous d'une besogne facile.

Il peut être au-dessous de cette besogne par incapacité, indocilité, inaptitude de caractère.

Écueil facile à éviter tant qu'on fera des carrossiers par la méthode *in and in*.

En effet, si vous n'admettez à la reproduction que des individus mâles et femelles qui aient fait preuve eux-mêmes d'aptitude et de docilité complète, il est presque infaillible, si ces individus se ressemblent entre eux, que le poulain, plus ou moins bon, soit de figure et de qualité convenables.

Mais lorsqu'on veut obtenir une moyenne de deux êtres disparates, par croisement, et c'est presque toujours le cas, il est nécessaire d'entrer dans certaines considérations.

Par exemple, lorsque la jument étant plus forte et moins énergique que le cheval que vous voulez créer, vous aurez recours à l'étalon de pur sang; il faut choisir parmi le pur-sang.

D'ordinaire, ce qu'on appelle *un étalon de croisement* est un cheval qui n'a rien fait sur le turf, qui est gras, qui est gros, qui est lourd, mal fait, maladroit, et qui a mille autres défauts encore.

Il n'est pas nécessaire qu'il ait laissé d'illustres souvenirs sur le turf, mais sa qualité de mauvais cheval de course n'est pas une recommandation; fût-il, comme on dit, *trop fort pour courir.*

Il est en un mot d'autant moins bon pour le croisement qu'il a moins de vitesse; autrement l'idée des courses serait une niaiserie.

Il faut, de plus, qu'il ait certaines qualités qui peuvent manquer à un très-bon cheval de course, et qui sont indispensables chez lui.

S'il n'est pas beau dans ses allures, c'est-à-dire capable de marcher au pas et au trot dans une position à la fois gracieuse et naturelle; s'il rase le tapis, s'il est chatouilleux, rueur, rétif au collier, vous accumulez les chances d'avoir des poulains défectueux et intraitables.

J'ai possédé longtemps un étalon de pur sang qui à d'autres qualités joignait celle d'avoir parcouru au trot, attelé, 8 kilomètres en 22 minutes, et de jamais s'être rebuté au tirage; il se tendait lentement sur le collier, non pas avec la force, mais avec la constance d'un *Suffolk punch.*

Tous ses produits se sont ressentis de cet avantage; en a-t-il été plus estimé des éleveurs? Pas le moins du monde.

D'un autre côté, j'ai vu acheter pour le croisement un vainqueur célèbre, grand et fort, très-capable de porter du poids; mais, comment le portait-il? à la condition de ne pas être dérangé ni dans sa direction, ni dans sa vitesse. A la moindre demande il s'enterrait, la tête entre les genoux et la croupe haute; sur un temps d'arrêt il allongeait les mâchoires et faisait les forces; il se tendait sur les rênes par impossibilité de manœuvrer un arrière-main lourd et maladroit.

Boîteux et corneur par surcroît.

Quels chevaux de selle, quels chevaux de voiture espérait-on avec un pareil père? La jument de trait ne pouvait pas donner de son côté ce qui manquait à l'étalon.

Le cheval de guerre.

Je ne ferai pas ici le détail de toutes les qualités nécessaires à un cheval d'escadron; je ne veux ni tomber dans les redites, ni émettre des paradoxes qui n'auraient de poids que dans la bouche d'un homme ayant fait vingt ans la guerre.

Je me contenterai de soulever une question que je ne me souviens pas d'avoir vu traiter complétement nulle part.

Pour faire un cheval de course, faites couvrir la ju-

ment qui a gagné les Oaks par le cheval qui a gagné le Saint-Léger, ça ne nuira pas; si vous perdez, vous aurez joué le jeu.

Si je disais: prenez la jument qui a fait magnifiquement deux campagnes sous vous, et donnez-la à un cheval ayant les mêmes états de services!

Ouvrez le *Stud-Book* anglais, t. II, p. 146:

Vous y verrez que *Lady Catherine*, née en..... date inconnue, chez lord Grosvenor, fille de *Jonh-Bull* et d'une fille de *Rutland Arabian*, par une jument de chasse, non de pur sang (*hunting mare not thorough-bred*), mit bas en 1808:

Un cheval alezan, par *Meteor*, qui s'appela *Copenhagne*, et que lord Wellington montait à la bataille de Waterloo.

Il y a à méditer sur ce passage: d'abord, il est évident, sans doute, que cette jument, *Lady Catherine*, qui n'était pas de pur sang, n'avait rien à faire au *Stud-Book*, et n'y a été inscrite que pour rappeler un souvenir dont les Anglais sont très-fiers; soit.

Mais, il y a autre chose: on m'accordera que *Copenhague* devait être, sinon un excellent cheval de guerre, au moins un cheval qui plaisait beaucoup à lord Wellington, car, autrement, il en eût monté un autre.

Copenhagne, de 15/16es de sang, au moins, presque pur, prouve qu'il n'est pas impossible de monter à la guerre des chevaux anglais d'une espèce très-relevée, opinion trop généralement répandue et erronée, quoique je ne donne pas raison non plus à l'excès contraire qui

fait regretter de ne pas voir un régiment de cuirassiers chargeant sur des *Monarque.*

Lady Catherine, disaient, si j'ai bonne mémoire, les journaux anglais, à l'époque de la mort du duc de Wellington, avait elle-même fait la guerre en Espagne, sous un officier, pleine de *Copenhague.*

C'était donc un bon cheval de guerre, engendrant un bon cheval de guerre.

On voit dans cette généalogie, un cheval arabe *Rutland Arabian*, un cheval de course *Jonh Bull*, le plus beau cheval de l'Angleterre, dit la chronique, enfin, une jument de chasse probablement remarquable par de grandes qualités.

C'est donc une réunion de mérites, variés et combinés; réunion qui semble donner raison à plusieurs systèmes, et qui n'en admet aucun exclusivement, puisqu'il y a à la fois beaucoup de sang, absence de pureté complète, du sang arabe et du sang anglais.

On va me répondre : mais ce sont des conclusions faites à plaisir, des rêveries, des utopies, et votre idée de faire saillir des juments de guerre par des chevaux de guerre est absurde, puisque les chevaux de troupe sont hongres, condition *sine quâ non !*

Je conviens de tout cela, mais je n'abandonne pas cette doctrine qui consisterait à créer le cheval de guerre pour la guerre, comme on a créé le cheval de course pour la course.

Je soutiendrai avec obstination que toute jument qui a servi pendant quelques années dans un régiment, à la sa-

tisfaction des hommes compétents, devient, par cela seul, un sujet précieux, nécessaire à la reproduction des chevaux de guerre.

Quant à la manière de l'y employer, ce n'est pas encore ici le moment de l'indiquer.

Pour ce qui est des étalons de guerre, je sais parfaitement que l'on n'est généralement pas à même de les choisir sur preuves et sur performances.

Je sais encore que, il y a une vingtaine d'années, je comptais parmi les ennemis du système d'étalons entretenus aux frais du ministère de la guerre.

Mais mon opposition avait alors pour motifs que ces étalons, pour être nourris plutôt par un budget que par un autre, n'en étaient pas pour cela plus aptes que d'autres à produire des chevaux de cavalerie.

Il est diverses manières de créer le cheval de guerre; par l'une comme par l'autre, on peut arriver au même but, mais ce n'est pas une raison d'opérer au hasard.

Il faut donc préciser avant tout en quoi consiste et doit consister la spécialité du cheval de guerre.

Quant à ce que je viens avancer ici, j'en ferais bon marché; mais, en supposant que je me trompe sur l'application, le principe sera toujours le même : chercher dans les père et mère ce que l'on veut trouver dans le fils.

On a mis au premier rang des qualités nécessaires au cheval de guerre, la sobriété.

Je désirerais qu'on s'entendît parfaitement sur le sens de ce mot.

Si l'on entend par sobriété l'aptitude à supporter long-

temps une privation totale, ou une insuffisance momentanée de quantité et de qualité, je dirai : donnez du sang à vos chevaux, et nourrissez-les avec luxe pendant leur jeunesse.

Voici les raisons que je donne à l'appui de ce paradoxe :

Durant la république qui termina en France le xviiie siècle, le Gouvernement d'alors crut faire une grande découverte administrative et physiologique en supprimant, d'un trait de plume, l'avoine et la plus grande partie du foin pour les étalons qui restaient encore au haras du Pin.

De cette heureuse idée il résulta d'abord que le directeur, Allemand consciencieux, mourut de chagrin.

Tous les étalons normands le suivirent au tombeau par une autre cause : l'inanition ou les maladies qui en furent la suite.

Qui résista ? les étalons de demi-sang anglais, qu'avait ramenés, quelques années auparavant, le prince de Lambesc ; chevaux grands, forts, étoffés, carrossiers énormes, destinés à exciter l'admiration des amateurs du gros, bien plutôt qu'à montrer jusqu'à quel point on peut réduire la ration d'un cheval sans que mort s'ensuive.

Qu'est-ce qui soutenait donc ces animaux dans les conditions les plus contraires à leur existence et à la spécialité de leur conformation ?

Si ce n'est la bonne nourriture et les bons soins reçus dans leur jeunesse, et qui leur avaient donné une rare puissance de constitution !

J'ai lu ces détails dans une brochure du temps, écrite par un Normand, imprimée à Caen ou à Alençon, que je n'ai eue qu'une heure entre les mains en voyage, et que je n'ai jamais pu retrouver.

Dans les guerres de montagnes que les Anglais ont eu à soutenir aux Indes, ils emploient des chevaux de toute provenance, anglais, indiens, arabes, tartares, pur-sang, demi-sang, chevaux de pays, que sais-je? Les premiers que les privations tuent sont au nombre des plus délicatement élevés; la brusque transition d'un état prospère au dernier dénûment agit en proportion directe des habitudes, parce que le temps manque pour en changer. Plus tard, la mortalité agit en ordre inverse, et les derniers individus qui résistent sont ceux-là précisément dont on a entouré l'enfance de soins les plus délicats et les plus minutieux.

La constitution est donc ce qui fait triompher de toutes les rigueurs du climat, du régime et du travail, et une bonne éducation est le premier gage d'une bonne constitution.

Si on entend par sobriété la faculté de vivre de peu, le problème est facile à résoudre. Le plus petit cheval est celui qui mange le moins.

Chaque kilogramme que pèse l'animal exigeant pour son entretien une quantité proportionnelle de nourriture; le pony est florissant là où le cheval étoffé dépérit à vue d'œil; il y a plus: le cheval véritablement grand et fort consomme plus qu'en proportion de son poids; en vertu de ce principe que la nature a ses calculs tout faits pour

ses modèles à elle, et ces calculs ne s'appliquent pas aux espèces factices que l'homme s'ingénie à créer pour ses vues personnelles.

Mais alors il faut se résigner aux petits chevaux qui ne *débitent* pas dans les marches-manœuvres, qui n'ont ni vitesse, ni force d'impulsion dans les charges, et sur lesquels on ne se sent pas appuyé pour manœuvrer la lance ou donner un coup de sabre.

Je ne discute pas la préférence à accorder au bedouin d'Algérie, au hanovrien que monte le horse-guard, ou à ces colosses irlandais que j'ai vus attelés aux pièces anglaises ; c'est l'affaire de nos officiers de remonte ; mais, ce que j'affirme, c'est que jamais on ne découvrira le moyen d'entretenir ces derniers en état de service avec la ration du premier, non plus qu'à tirer de celui-ci la *masse de travail* que peuvent donner les autres.

Grenadiers are useful in the assault, but they cannot compete with smaller men in long marches or under privations. (A Comparative View of the character of the English racer and saddle horse during the last and present centuries, 1836.)

« Les grenadiers sont utiles dans une charge, mais ils « ne peuvent lutter avec des hommes plus petits dans de « longues marches ou sous les privations. »

Voilà le vrai.

Une autre question sur laquelle on a beaucoup parlé, beaucoup écrit, est celle des qualités que doit posséder

un bon cheval de guerre, quant à ce qui concerne sa conduite sous le cavalier.

Le soldat, pour utiliser ses armes, son courage et son instinct militaire, a besoin d'un cheval qui se plie avec une entière abnégation, et cependant avec une bonne volonté constante et vigoureuse à toutes ses exigences.

On a appelé cela souplesse et docilité.

On a admiré le Mameluke sur un cheval arabe, on a été emporté avec un cheval anglais sur un champ de bataille, et on en a conclu que le sang arabe était le seul convenable pour produire des chevaux de guerre; voilà comment une appréciation juste d'un fait vrai peut conduire à l'erreur.

La synthèse n'est pas toujours un bon guide.

Voyons si l'analyse ne pourrait pas donner un meilleur résultat.

Écartons ici la question de vivacité. Il en est de l'énergie comme de la vapeur qui n'a pas de préférence pour telle ou telle direction, pour tel ou tel effet; elle donne sa puissance dans le sens qu'on sait lui imprimer.

Examinons donc seulement la conformation dans le cheval vite et dans celui qui ne l'est pas, en supposant dans les deux le même sang, la même vie.

Le cheval de course, avec sa grande épaule, ses reins longs, sa croupe inclinée, haute et puissante, se pousse en avant, fait de longues enjambées, et au bout de quelques instants, une immense vitesse acquise le pousse, indépendamment des nouveaux efforts qu'il peut faire encore pour continuer sa progression.

Le cheval arabe se pousse moins, gagne moins en avant, décrit à chaque pas une parabole plus élevée. Dans cet état de choses, pour arrêter le premier, deux difficultés de plus : le train plus grand, la vitesse acquise plus considérable.

Comme pour tourner, il faut nécessairement un temps d'arrêt, il a autant de peine à se donner pour exécuter une volte que pour faire halte.

La puissance des leviers plus grande chez le racer que chez l'arabe peut, il est vrai, s'employer en sens contraire, c'est-à-dire, pour arrêter l'impulsion, mais ce n'est que par un effort pénible pour le cheval, terrible pour l'assiette du cavalier.

Tout cheval anglais est fait comme un cheval de course, parce que le cavalier anglais, qui tient à aller vite, dirige toujours en ce sens les moyens de son cheval, soit en le montant, soit en le dressant, soit en le faisant naître.

Ce cheval a des leviers puissants ; chercher de grands leviers pour produire des chevaux de guerre est une erreur, si l'on est certain qu'on doive sacrifier la vitesse à la facilité de mouvement en tous les sens.

La question est donc ramenée à ce seul point de savoir dans quel rapport le cheval de guerre doit posséder la rapidité et la souplesse, la flexibilité et la détente.

Je laisse aux hommes compétents le soin de déterminer cet état de choses, ce spécimen.

La tâche de l'éleveur sera alors de le produire.

Par quel moyen? Par l'anglais, par l'arabe? Ni par

l'un ni par l'autre, exclusivement, mais par l'emploi judicieux des éléments nécessaires.

J'ai voulu vérifier par expérience les ressources du sang arabe pour la production, et j'ai obtenu par cette espèce toute la violence, toute la rigidité, tout l'élan qu'on admire dans les hunters anglais, ou qu'on leur reproche, selon les circonstances.

D'un autre côté, avec des juments molles, sans initiative, sans levier, sans détente, un étalon anglais, de pur sang, ou de demi-sang, pourra donner aux produits ce qui manque aux mères, au degré voulu et sans excès, pourvu qu'on s'y prenne bien.

Ce n'est donc pas l'excès du sang, ni le choix de tel ou tel sang qu'il faudra redouter, mais la possibilité de créer des ensembles impropres au service demandé.

Lorsque le cheval ainsi produit ne possédera point la faculté de se précipiter en avant au delà du degré voulu, les conditions de retour se trouveront facilement et d'elles-mêmes.

J'ai vu quantité de chevaux allemands, russes et polonais, très-satisfaisants sous ce rapport. Il y en a peu en Angleterre, parce qu'on y cherche peu à en faire.

En France, la fabrication du cheval est une science, selon moi, tout à fait inconnue.

Plusieurs moyens déjà connus, déjà employés, peuvent mener à quelque chose.

On m'a dit que des régiments hanovriens, passant en Angleterre, entretenaient des étalons modèles à la disposition des éleveurs du voisinage.

Une autre sorte d'encouragement a été tentée en Prusse (*fig.* 25).



Fig. 25.

César, cheval entier, gris, du haras de Graditz, 6 ans, dressé et présenté comme cheval de campagne par le lieutenant de Courbière, 5ᵉ régiment de hulans, a obtenu le prix de 150 frédérics d'or (double condition de production et de dressage), 18 janvier 1833.

Je ne juge ici ni la gravure, ni le cheval, ni la bonté du choix, ni l'opportunité de la mesure; je constate seulement l'idée d'avoir voulu produire un cheval de guerre dans ce but spécial, et je crois devoir appeler l'at-

tention sur cette idée trop négligée, selon moi, dans notre pays.

Cheval de gros trait.

L'existence de cette espèce a deux nécessités tout à fait différentes :

Nécessité pour l'usage immédiat ;

Nécessité relative pour la reproduction.

La première serait, selon moi, illusoire sans la seconde. Est-il, en effet, indispensable de posséder un animal exceptionnellement fort, lorsqu'on peut diviser les fardeaux ou multiplier le personnel des attelages ?

Il y a plus : le problème de l'aptitude à un maximum de traction dépend de plusieurs conditions diverses, d'où il résulte que les vainqueurs de plusieurs prix de tirage pareils ne seraient pas des animaux identiques.

L'occasion où j'ai vu les plus grands résultats obtenus par un seul cheval, attelé à une voiture lourde, est sur le quai du Havre, au déchargement des navires du commerce. J'ai constaté, entre autres, un haquet portant des lingots de plomb, pour un poids de 5500 kilogrammes, autant que je puis me rappeler. Le terrain était pavé et sans pente sensible.

Il y avait beaucoup de chevaux employés à ce travail, et une assez grande variété de modèles. Les uns se faisaient remarquer par leur épaisseur, les autres par leur taille, quelques-uns par une énergie musculaire très-grande dans une charpente assez peu développée.

Tant il est vrai que diverses causes arrivent à produire le même effet.

Les Anglais, passionnés pour les résultats mathématiques en toutes choses, ont eu leurs prix de tirage et créé l'ancienne race des *Suffolk punch.*

Cette institution a amené la découverte de ce principe : que la qualité constitutive et essentielle du tirage était la constance dans un effort moyen et soutenu.

Le mérite du Suffolck punch était, dit-on, de tirer, jusqu'à la mort, attelé à un arbre, c'est-à-dire à un point fixe.

Constance d'efforts contre une résistance invincible, c'est la qualité du bœuf, préférable au cheval dans les chemins qui ne sont pas faits, et lorsque l'animal n'est pas *maître du poids.*

J'ai vu dernièrement, près de Bordeaux, une charrette à deux roues attelée de deux chevaux tomber par accident dans un fossé d'écoulement large de dix pieds environ à la gueule, et de moins de un mètre au fond.

Les deux roues dans le fossé, la tangente horizontale au point le plus élevé de la jante était plus basse que le terrain.

La voiture, vidée, fut enlevée facilement par deux bœufs de taille ordinaire attelés à l'extrémité des limons, et un seul s'employa convenablement ; mais l'effet fut lent, progressif et continu.

Le cheval vaut moins que le bœuf pour pareille besogne, et le mulet absolument rien, quoiqu'il soit, ou plutôt parce qu'il est le plus énergique des trois.

Le meilleur cheval de trait est le plus mou.

Si le cheval de gros trait n'est pas si indispensable à nos travaux de locomotion que l'on ne puisse s'en passer, il a une autre destination plus utile, c'est de donner par le croisement le poids et le volume aux espèces trop minces et trop énergiques.

C'est là la vraie spécialité des grosses races ; mais selon l'une ou l'autre de ces deux distinctions, le choix doit varier.

Le métis qui doit naître du croisement de l'espèce lourde avec n'importe quel type plus léger doit de toute nécessité être pourvu de vitesse ; il faut qu'il galoppe, qu'il trotte ou au moins qu'il ait un pas allongé, actif et rapide.

La mère de ce métis doit donc, avant tout, avoir de grandes lignes et des leviers puissants ; si l'un des deux auteurs en manquait, l'autre n'en aurait pas suffisamment pour deux ; et d'ailleurs, le cheval arabe, le pur-sang anglais lui-même, n'offre pas toujours cette admirable symétrie de charpente osseuse qui semble le caractère particulier des grosses races anglaises.

Nos chevaux de trait français ont la croupe souvent large, mais courte toujours ; le poitrail large mais sans profondeur ; le rein cassé, mou et sans soutien.

Avec cet élément-là il y a tout à faire ; raison de plus de choisir dans une mauvaise race les individus les moins défectueux.

Services particuliers et ordinaires.

Un cheval impropre à la course, qui n'est pas un étalon arabe, qui ne trotte pas un certain train, qui n'a pas le modèle d'un élégant carossier, que la remonte refuse avec raison, et qui n'est pas limonier, n'est pourtant pas à rebuter, il peut même être un excellent cheval.

Nous n'avons pas voulu, en donnant la définition de ces divers types, classer tous les chevaux du globe par catégories ; notre but a été d'indiquer à l'éleveur vers quelles directions distinctes et tranchées devaient tendre ses travaux d'après les goûts ou les circonstances.

Ainsi, nous n'avons pas fait mention ici du hunter ou cheval propre à suivre les chasses anglaises, et cependant, *un tip top fox hunter,* qui perce droit à travers n'importe quel pays à la suite des chiens, est sans contredit l'animal le plus extraordinaire de la création et le plus admirable à voir dans sa tâche.

Mais on ne fait pas un cheval de chasse ; on le découvre et on le développe, tandis qu'on peut entreprendre une fabrication de carrossier avec chance de succès, question pécuniaire à part.

Il fallait cependant ajouter une dernière ligne à notre catégorie.

Il nous fallait une place pour tous les poulains des juments capables de bien produire, et pas cependant susceptibles de fournir à aucun des *autres cadres* ci-dessus.

De plus, les chances imprévues auxquelles l'éleveur est exposé sont telles que, même en faisant tout ce qu'il

faut pour obtenir un type, il manque son but, et fait un très-bon cheval, tout autre que celui qu'il désirait ou pouvait espérer.

Le premier pas à faire pour un éleveur est de décider en lui-même quel est le genre de cheval qu'il veut produire, et de s'entourer de tous les éléments indispensables à ce but. Si les conditions nécessaires manquent, il faut, ou renoncer à l'élevage, ou changer totalement son but et ses espérances.

C'est pour appuyer sur ce principe fondamental que j'ai si longuement spécifié les diverses espèces de chevaux à élever.

A côté cependant de ce principe vrai, certain, incontestable, il existe des cas particuliers où une prâtique ingénieuse et modeste peut arriver à d'heureux résultats.

On a une bonne jument de service, on veut en tirer race; l'idée est rarement heureuse, si l'on compte sur un poulain qui fera l'admiration universelle et l'envie de ses voisins; mais si on se contente de vouloir remplacer la mère, un homme adroit et tenace amènera toujours son poulain à cette destination, et à meilleur marché que par des achats au dehors, à moins qu'il ne choisisse l'étalon sur des principes singulièrement erronés.

Il est vrai qu'il est plus facile et plus ordinaire de s'y prendre de la sorte qu'autrement.

Donner par exemple une jument de trois quarts de sang mince et énergique à un étalon de pur sang, dont le nom et la beauté séduisent, parce qu'on est dans le voisinage d'un sportman qui élève pour la course, cela se fait sou-

vent aux environs de Paris; vous voyez alors avec satisfaction courir et quelquefois gagner les frères de votre poulain; cela ne vous donne pas la chance de l'atteler plus tard avec sûreté à une américaine.

On a encore l'idée de mener cette même jument à un magnifique carrossier de demi-sang, et on est tout étonné de ne pas avoir un jour un carrossier à l'image du père; c'est qu'on a oublié ce qu'était la mère.

En évitant les fautes de ce genre et bien d'autres, il est facile de produire des chevaux excellents, aptes à un grand service, et brillants, non pas de cette apparence fausse et factice qui fascine le public ignorant et qui est toujours le gage de l'absence de toute qualité, mais de cette beauté réelle qui n'échappe jamais au connaisseur.

Cela est si vrai, que les chevaux véritablement bons que l'on élève en France, et il y en a plus qu'on ne croit, proviennent beaucoup moins des provinces célèbres pour l'industrie chevaline que des contrées qui n'élèvent que pour leur consommation; aussi les vend-on généralement beaucoup moins cher, malgré leur supériorité réelle.

Lorsqu'on opère sur des individus sans type défini, il faut s'attacher beaucoup plus aux qualités qu'on aura la chance d'obtenir, qu'à l'aspect, aux formes et au modèle.

Ces données générales une fois bien comprises, on commencera à voir clair dans sa besogne et à opérer à coup sûr, autant du moins qu'il est donné à l'homme de le faire; car il n'y a jamais de principes assez fixes pour se

garantir de tout désappointement. Lors même qu'aucune condition ne vous échapperait en théorie, il est impossible de ne pas laisser intervenir quelque condition défavorable.

Nous avons dit que l'on procédait aux alliances de deux manières distinctes :

1° L'appareillement de père et mère semblables ;

2° Le croisement de deux êtres différents dont le produit est une moyenne entre l'un et l'autre.

Tout croisement, quel qu'il soit, peut se faire à son tour de deux façons distinctes :

1° Chercher le sang et l'énergie par le père, et le gros et la taille par la mère ;

2° Ou *vice versâ*.

Prenons, pour exemple, le croisement par excellence : c'est-à-dire le système de tirer race sans transition du pur sang avec le type le plus massif et le plus commun.

Le mode le plus usuel est le premier, c'est-à-dire l'étalon de pur sang avec la jument de gros trait.

Les nécessités de la pratique doivent presque toujours le faire préférer. En effet, il est plus rationnel d'économiser sur la jument qui ne doit donner que dix poulains en forte moyenne, que sur l'étalon qui fait la monte dix ans et engendre 20 poulains par an, total : 200 productions en sa vie.

Le prix d'une excellente jument charretière n'est pas en rapport avec la valeur d'une bonne poulinière de pur sang de deuxième ordre, laquelle s'emploierait toujours plus avantageusement avec l'étalon de course.

Voilà pour la pratique.

Quant à la théorie physiologique, nous allons consacrer un chapitre à la recherche des influences respectives du père et de la mère dans l'acte de la génération.

Nous pouvons préalablement poser ce principe que la mère est, jusqu'à un certain point, comparable à la terre, à laquelle on confie une plante pour s'y développer.

Les mots germe, semence, sperme, et bien d'autres, également employés en physiologie animale et végétale, prouvent suffisamment que l'esprit humain a, de tout temps, fait cette comparaison.

Par une application nouvelle de principes déjà énoncés, nous dirons que si on ne doit pas confier à un sol maigre et nu les graines écloses dans une terre grasse et riche en éléments fécondateurs, de même on agit contre la loi de la nature en donnant à la matrice d'une femelle svelte et énergique, la tâche de développer le fœtus d'un père énorme et abondamment charpenté.

J'ai malheureusement rencontré en trop petit nombre des chevaux issus d'étalons de gros trait et de juments de pur sang pour fortifier le raisonnement par de bons exemples.

Toutefois, je puis dire que tout ce que j'ai vu me confirme dans ma répugnance à tenter le *croisement par excellence à l'envers.*

On comprend ce que je veux dire.

Cependant, on est forcé d'abandonner ce système d'exclusion lorsqu'il s'agit d'utiliser, comme nous l'avons déjà dit, des juments à la fois précieuses par leurs qualités

et incapables de produire avec le pur-sang des animaux suffisamment développés.

Il est vrai aussi que, si une jument de pur sang, anglaise ou arabe, est toujours inopportunément donnée à l'étalon cauchois ou suffolk, il n'y a pas le même inconvénient d'essayer le carrossier du Cleveland ou le trotteur de Norfolk avec une jument de selle ou de chasse, la distance et le contraste étant beaucoup moins extrêmes.

Procédons ici, comme nous l'avons fait déjà plus d'une fois, en tirant induction des faits les plus accentués que la nature présente à l'observateur.

Pour étudier l'extérieur du cheval, pour nous apprendre à apprécier les différences légères qui distinguent un individu et un autre individu de la même espèce, nous avons examiné la conformation et les allures d'animaux beaucoup plus éloignés les uns des autres.

Ici, nous avons naturellement à observer le croisement de deux espèces placées aux dernières limites où l'alliance prolifique est encore possible, le cheval et l'âne.

Le baudet et la jument donnent le mulet ; le cheval et l'ânesse donnent le bardeau.

DES MULETS.

Von den Maulthieren.
Digressio de mulis.
. . . Contient un discours extravagant des mulets.
Le polyglotte WINTER.

L'auteur d'un opuscule sur l'équitation a bien voulu me louer *de la patience avec laquelle j'ai rassemblé tout ce qui a été dit sur l'anatomie comparée.* Éloge évidemment exagéré, puisque, dans cent pages de prolégomènes, je n'ai pu reproduire, ni même résumer, les trente-cinq volumes que je connais de Cuvier, et à la lecture desquels se borne toute ma science.

Si, par hasard, sous le pseudonyme de la louange se glissait une malicieuse critique, je ne craindrais pas de m'y exposer derechef, persuadé que ma méthode de comparaison est bonne; ma méthode..., j'ai tort, elle n'est pas de moi, elle est de Cuvier, qui a inventé le titre d'anatomie comparée, et je continue à procéder de la même façon. Ceux qui n'ont pas compris comprendront peut-être un jour.

Le croisement de l'espèce âne et de l'espèce cheval peut se tenter de deux manières : 1° par l'union du cheval avec l'ânesse; 2° par l'union de l'âne avec la jument.

Winter parle d'un yvrogne (qui) *conseilla à un grand seigneur* (de), *au lieu de la cavale, prendre une ânesse.*

Equâ nempè et minimè asinâ sciolus quidam persuadere principi conabatur, esse videlicet mulos equo creante generandos.

Mais il en revint chargé d'une réponse digne d'un âne, qu'il était, et convenable à un tel conseil.

Il y en a qui, pour avoir des mulets, font saillir des ânesses par des chevaux ; mais ces mulets ne sont pas, à beaucoup près, si beaux que ceux qui proviennent des cavales.

Liger.

(*La connaissance parfaite des chevaux*).

Lisez Buffon, viii, 316 : « Personne n'a, jusqu'à pré- « sent, observé les différences qui se trouvent entre ces « deux animaux d'espèce mélangée. C'est néanmoins l'un « des plus sûrs moyens que nous ayons pour reconnaître « et distinguer les rapports de l'influence du mâle et de « la femelle dans le produit de la génération. Les obser- « vations comparées de ces deux mulets et des autres mé- « tis qui proviennent de deux espèces différentes nous « indiqueront ces rapports plus précisément et plus évi- « demment que ne le peut faire la simple comparaison de « deux individus de la même espèce.

« Nous avons fait représenter le mulet et le bardeau, « afin que tout le monde fût en état de les comparer, « comme nous allons le faire nous-même. D'abord, le « bardeau est beaucoup plus petit que le mulet ; il paraît « donc tenir de la mère, l'ânesse, les dimensions du corps; « et le mulet, beaucoup plus grand et plus gros que le bar- « deau, les tient également de la jument, sa mère. La gran- « deur et la grosseur du corps paraissent donc dépendre « plus de la mère que du père dans les espèces mélangées.

« Maintenant, si nous considérons la forme du corps, ces
« deux animaux, vus ensemble, paraissent être de figure
« différente : le bardeau a l'encolure plus mince, *le dos*
« *plus tranchant*, *en forme de dos de carpe*, *la croupe plus*

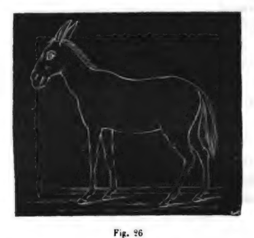


Fig. 26
Mulet suivant Buffon.

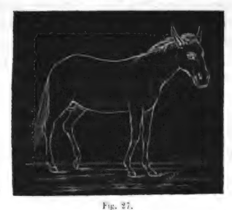


Fig. 27.
Bardeau suivant Buffon

« *pointue et avalée*, au lieu que le mulet a l'avant-main mieux « fait, l'encolure plus belle et plus fournie, *les côtes plus* « *arrondies, la croupe plus pleine et la hanche plus unie*. Tous « deux tiennent donc plus de la mère que du père, non- « seulement pour la grandeur, mais aussi pour la forme « du corps. Néanmoins, il n'en est pas de même de la « tête, des membres et des autres extrémités du corps. La « tête du bardeau est plus longue et n'est pas si grosse à « proportion que celle de l'âne, et celle du mulet est plus « courte et plus grosse que celle du cheval; ils tiennent « donc, pour la forme et les dimensions de la tête, plus « du père que de la mère. La queue du bardeau est garnie « de crins à peu près comme celle du cheval. La queue du « mulet est presque nue comme celle de l'âne: ils res- « semblent donc encore à leur père par cette extrémité du « corps. Les oreilles du mulet sont plus longues que celles « du cheval, et les oreilles du bardeau sont plus courtes « que celles de l'âne: ces autres extrémités du corps ap- « partiennent donc aussi plus au père qu'à la mère. Il en « est de même de la forme des jambes : le mulet les a « sèches comme l'âne, et le bardeau les a plus fournies. « Tous deux ressemblent donc par la tête, par les mem- « bres et par les autres extrémités du corps, beaucoup « plus à leur père qu'à leur mère. »

Je joins ici les portraits donnés par Buffon et deux autres d'après nature. J'ai fait écrire en italiques celles des observations de Buffon que je trouve contredites par les deux exemples que j'ai vus et que je présente.

L'un de ces portraits est une mule ordinaire, l'autre est

un animal femelle, importé du Nord de l'Écosse par feu



Fig. 28.
Portrait d'une mule d'après nature.



Fig. 29.
Bardeau femelle m'ayant appartenu, d'après nature.

M. de Strada, pour les écuries de S. M. Louis-Philippe, et *que l'on prétend* être né d'une ânesse et d'un pony d'Écosse.

La mule a le poil plus chevalin, le bardeau femelle paraît avoir le poil de l'âne, nature et couleur.

Chez la mule, la tête, les oreilles, les crins, les jambes, les pieds sont de l'âne.

Le bardeau a presque les oreilles du cheval, la tête petite et légère, plus de crin à la queue que l'âne, le corps plus plein, les hanches plus larges, le garrot plus petit, la poitrine plus large.

Chez l'un et l'autre, la mère semble avoir donné la taille, et le père l'aspect général. On dirait que le produit est l'image du père enveloppée et renfermée dans un étui que la mère lui a fait à son image à elle-même.

Quant à ce que la gravure ne peut reproduire, les allures du bardeau étaient plus chevalines que celles de l'âne, et la marche de la mule est tout à fait celle du père sans autre modification que celles qu'apportent la taille et le volume.

La mule semble braire.

Le cri du bardeau tient à la fois du braiment et du hennissement.

Du reste, il me semble superflu de s'étendre davantage sur le compte du bardeau. Que ce soit ou non un animal utile, il est certain qu'il est excessivement rare. L'individu dont je parle est le seul que j'aie jamais vu; on m'en a montré quelques autres qui n'étaient bardeaux que dans

l'esprit du vétérinaire qui me les présentait ou du moins sans autre preuve.

On m'avait assuré qu'il se faisait quelques bardeaux dans le Poitou ; quand j'ai parcouru cette province et que j'ai demandé des renseignements à cet égard, on n'a pas su ce que je voulais dire, on m'a toujours ramené au croisement de la jument par le baudet, et on m'a dit qu'il n'avait jamais été question d'autre chose.

Je ne me suis pas contenté de cela, et j'ai voulu expérimenter moi-même et créer des bardeaux, si cela était possible.

La première tentative que j'ai faite était avec une ânesse très-forte et en pleine chaleur; je lui ai amené successivement deux étalons.

Le plus léger, arabe de pur sang, a repoussé l'ânesse à coups de dents et à coups de pied.

L'autre était un cheval de Norfolk, très-doux et aveugle; on a placé l'ânesse et une petite jument à côté l'une de l'autre, et on profitait du moment où l'étalon était suffisamment excité par la jument pour le porter sur l'ânesse. Tout a été sans succès et j'y ai renoncé après deux heures d'essai.

Depuis, *on m'a dit* que deux autres étalons, m'appartenant aussi, avaient sailli quelques ânesses. Je veux le croire, mais je n'ai jamais vu de produit.

Il résulte de tout cela que le prétendu bardeau existe, ou du moins peut exister, mais qu'il est rare, et qu'on ne peut en faire, par conséquent, l'objet d'études suivies.

Tout ce qu'on en connait, du reste, tendrait à prouver



qu'il est peu utile, et par conséquent peu digne d'attention au point de vue de l'industrie.

Passons au véritable mulet produit de l'âne et de la jument.

On lit dans Winter : « La génération, ou plutôt la dé-
« génération, qui produit des mulets, n'est pas de l'in-
« vention de ce siècle, mais c'est une chose fort ancienne,
« inventée de cet Ane, fils de Sébéon, neveu d'Ésaïe, dont
« on lit en *Genèse*, ch. 36 (1), qui mena paître les ânes
« de son père au désert. . . . .

« Avec le temps, notre Europe en a produit en Espa-
« gne, Italie et France, en la province d'Auvergne, et der-
« nièrement en Allemagne aussi, où ils réussissent au-
« jourd'hui si bien, qu'ils ne le cèdent point à ceux d'Italie,
« d'Espagne ou de France. Entre autres, nous en avons
« vu un exemple très-remarquable dans la race fameuse
« de S. A. duc de Vittemberg, un prince qui se bâtit un
« nom éternel, tant par ses rares et illustres qualités et
« vertus admirables, que par le jugement et goust très-
« délicat et singulier qu'il possède de la chevalerie, comme
« il se voit à sa très-gentille race de chevaux de parade
« qu'il tient de toute sorte de nations, tellement qu'il ne
« le cède plus, en cela, à aucun autre potentat. J'y ai vu
« des mulets nés au païs, si bien faits qu'on en trouverait
« rarement de plus beaux autre part. » Pages 122 et suiv.

Encore Winter... « Celui donc qui veut avoir race des

(1) *Genèse*, ch. 36, vers. 24... Cet Hana est celui qui trouva les mulets au désert, quand il paissait les ânes de Tsibhon, son père.

« mulets, doit chercher des ânes gaillards et bien « dispos de corps, de jointures droites, sains et polis, « venus d'Italie, s'il est possible, ou élevés d'une race « d'Italie, c'est-à-dire nés d'un père italien et d'une « ânesse grande d'outre-mont. Ils doivent autrement avoir « la tête grosse, les yeux et oreilles grands, l'échine forte « et robuste, les os durs. Touchant le poil, je préfère « le cendré, ou celuy de souris, à tous les autres. Il « est pourtant permis à chacun de se choisir une cou- « leur à sa fantaisie, car les mulets d'hermine sont fort « jolis, dont j'ay vû deux chez un prince, comme une « chose fort rare et belle.

« La cavale sera de même belle, grande, forte et bien « proportionnée, il ne faut pas changer cette conjonction, « ny au lieu de la cavale prendre une ânesse. . . . . . .

« . . . . Mais tous les ânes ne sont pas généralement « d'humeur de couvrir les juments, voire il y en a qui, « par une aversion naturelle qu'ils en ont, s'opiniâtrent « tellement que, de quelque industrie ou remède que l'on « se serve, il n'y a moyen de les faire entrer en chaleur « pour étalonner... Mais il n'y a meilleure recette contre « ce mal, que de leur donner auparavant de bons coups « de bâton, et continuer cet exercice jusqu'à ce que l'en- « vie les prenne de faire leur devoir. Alors, il faut l'ap- « procher doucement de la jument et le laisser achever un « saut. Une heure après, il faut recommencer et lui don- « ner le second; mais que ce double saut ne se fasse que « du matin, car au soir il suffira un seul; mais, en ce cas « qu'il refusât de faire ce que l'on souhaite de lui, il fau-

« dra recourir au susdit remède et ne point épargner le « bâton. On doit pourtant prendre garde de ne laisser sau- « ter l'âne tous les jours, mais seulement le secondième, « ou même le troisième jour, suivant la constitution et les « forces de l'âne, car on le peut aussi bien énerver que « les chevaux, et même affaiblir à un tel point, qu'il ne « sera plus habile pour la génération, étant assuré que « les animaux saturnins ne sont pas si puissants dans les « fonctions de Vénus comme les autres.

« Outre cela, il ne faut pas donner à un âne le même « nombre de juments qu'on donne aux étalons; car, « quelque fort et courageux qu'il puisse être, il suffira « pour lui six juments, aux autres quatre ou trois, à pro- « portion de leur vigueur.

« Les jeunes mulets doivent être traités comme les « autres poulains, on les doit fréquenter pour les appri- « voiser, vu que cette bête est méchante et obstinée de « sa nature. C'est pourquoi il ne les faut pas chasser dans « les bocages pour y demeurer quelque temps, car ils en « deviendraient farouches et sauvages et ne sçauraient être « si aisément domtés.

« Et pour être dispensé de grands frais, sans être obligé « d'embarrasser et ruiner les cavales à engendrer des bâ- « tards (vû que la cavale engrossée seulement une fois de « l'âne, ne sera plus habile de concevoir d'un cheval ; et, « quoiqu'elle en devienne parfois enceinte, elle ne fera « pourtant rien qui vaille), il serait bon de faire couvrir « les cavales des païsans subjects, et acheter après les mu- « lets à un prix raisonnable pour les mettre au haras. On

« les peut employer à toutes sortes de services, à tirer ou à « porter, car ils souffrent deux fois plus de fatigues que les « chevaux, et se contentent de moins d'avoine et de peu « de foin gras. »

Dans le même chapitre, Winter parle des moyens d'accoupler la jument avec le cerf et le taureau. Il cite sur la foi de Spiégel, *son grand patron*, l'existence d'un *âne-cerf ou cerf-âne au parc du Roy d'Angleterre, à Londres*; et les tentatives d'un cavalier de Westphalie, lequel fit saillir, mais sans résultat, une jument par un taureau.

Voici, à présent, ce que j'ai recueilli sur l'élevage du mulet en France. Il y a deux sortes de mulets, la *mule du Poitou* et la *mule de Gascogne* en termes de commerce, c'est-à-dire la grande et la petite. Cette dernière s'élève à peu près dans tout le midi, en Gascogne, en Limousin, en Auvergne, à Rodez, etc. L'industrie mulanière remplace l'éducation du cheval partout où le cheval épais ne peut se produire et où, par conséquent, le paysan ne trouve plus son compte à créer une marchandise sans défaite assurée.

La mule gasconne a toujours pour mère une jument mince (une ficelle), quelques-uns m'ont dit que la meilleure jument était celle qui avait le plus de sang ; cela est possible dans ce cas.

La mule poitevine, ou la mule forte, est un objet très-important de spéculation pour une partie de la France. On dit mule et non mulet à cause de la grande supériorité de la femelle sur le mâle comme vente, sinon comme valeur ou mérite réel.

Comme producteur, on recherche pour les deux espèces à peu près le même mâle, à cela près qu'on est plus difficile et qu'on paie davantage quand il s'agit de faire des mules poitevines.

Le véritable âne étalon est dit : *baudet* ou *animal*. On le veut aussi grand et aussi étoffé que possible ; le plus haut est le meilleur, pourvu qu'il ne soit pas haut sur jambes. Il le faut long de corps (court cheval, long bœuf, long mulet). Nous avons déjà jugé et analysé ce dicton dans le premier volume.

Plus il a les jarrets et les genoux volumineux et osseux, plus on l'estime. De là vient que, comme le pied ne peut jamais arriver à un grand volume, il y a disproportion singulière dans les jambes, que l'on voit se terminer tout à coup en pointe, mais cela importe peu.

La tête arrive à des dimensions colossales en grosseur et en longueur. Des oreilles aussi développées que possible, ce que les Anglais recherchent dans leurs lapins domestiques, et des poils touffus et si longs que ceux du bas-ventre balaient la terre.

L'âne étalon ainsi bâti, nourri au sec et à discrétion, enfermé dans une box obscure dont il ne sort que pour saillir, même souvent pas, et jamais pour faire aucun exercice, devient à la fois mou et farouche. Comme son tempérament est rebelle à l'obésité, la nourriture et le repos occasionnent des maladies cutanées hideuses, mais auxquelles on ne regarde pas.

Il est difficile de s'expliquer, à l'aspect d'un pareil ani-

mal, le prix auquel on l'estime, car un baudet de 6,000 fr. n'est pas chose inouïe.

Contrairement à Winter, je crois que l'on préfère les noirs.

Le baudet est une espèce d'âne à part et distincte, peu connue à Paris, quoique j'aie bien souvent pu reconnaître, parmi les ânesses laitières de nos nourrisseurs, des individus, purs ou croisés, qui accusaient cette origine par leur taille, leurs oreilles et la longueur de leur poil.

On m'a dit qu'un baudet serait à peu près incapable de service, je pense qu'il est sous-entendu sans préparation préalable ou entraînement.

J'ai demandé ce que l'on faisait de tous les ânes de cette espèce, il m'a été répondu que tous, sans exception, surtout les mâles, étaient employés à la reproduction, parce que la difficulté de les élever était telle que leur nombre n'était jamais suffisant et que l'on trouvait à employer même les plus défectueux.

Il paraît que l'excessive nourriture qu'on leur prodigue afin de les développer, leur occasionne souvent un pissement de sang mortel.

La véritable mulassière est un animal à part et aussi hideux que le mâle auquel on la destine.

Pieds volumineux (c'est de rigueur), s'ils sont plats, on ne s'en inquiète guère. Tête longue, lourde, busquée; encolure longue et rouée, s'il se peut.

Reins longs, droits ou concaves, peu importe, mais larges, croupe forte. Beaucoup de poils partout, aux

jambes surtout, robe bai sale, bai clair, la nuance la plus lymphatique.

Ce modèle de juments ne s'élèverait pas bien dans le Poitou ; on va le chercher dans les marais de Rochefort, où le mulet ne pourrait vivre, et on l'amène dans le Poitou.

Quelques-uns prétendent qu'on peut employer comme mulassière la jument de trait ordinaire, cauchoise, percheronne, boulonnaise, etc,

D'autres le nient.

Du reste, je crois qu'on lira avec plaisir, à ce sujet, une lettre de M. Bujault, laboureur à Chalonne, près Melle (Deux-Sèvres).

MAITRE JACQUES BUJAULT, ... ,

A M. DES *** (*haras*).

De la jument mulassière. — De la mule et de son commerce. — De l'utilité des étalons mulassiers.

« La race de nos jumens mulassières périt ; nos vieux « laboureurs le disent tous les jours. Nos mules man- « quent de qualité ; les marchands du Midi le répètent « chaque année. — Que faire ? — Placer des chevaux « mulassiers au dépôt de Saint-Maixent. — C'est le cri « des populations.

« Mais ce cri, elles le poussent depuis dix ans, et per- « sonne ne l'entend.—Il faut écrire. . . . Maître Jacques, « il faut écrire, ont dit les laboureurs.—C'est juste ; mais « à qui ?—Nous ne savons.

« Alors j'ai songé à vous, qui voyez clair et ne dormez « guère.—Sans différer, je commence.

« *Du haras de Saint-Maixent*. — Cet établissement a « donné de grandes espérances et de faibles résultats. Il « a fait du bien, il a fait beaucoup de mal. Quand on « le créa, ce fut un délire, une passion, une fureur ; les « propriétaires ne rêvaient que de chevaux.

« Sept à huit ans après, on se réveilla désenchanté, le « découragement succéda à l'enthousiasme, et tous essais « furent abandonnés.

« Cela devait être : non que la chose ne fût bonne ; « mais les élémens de durée n'existaient pas chez nous.

. . . .

« . . . . . Mais dans les limites du haras, se trouve « une industrie fort ancienne, et qu'il fallait détruire : « ce n'était pas chose facile.

« Je veux parler de la production des mules.

« . . . . . Le département paya.

. . . .

« Vous voyez que la prospérité du haras n'a pas dé- « pendu de nous. On a fait successivement de grands sa- « crifices. Chaque génération fait son école ; celles qui « suivent doivent en profiter.

« Mais le plus grand obstacle a toujours été l'industrie « mulassière : ce haras, au lieu de la protéger, n'a eu « d'autre objet que de la détruire. Les inspecteurs et di- « recteurs, hommes de chevaux, n'ont jamais voulu com- « prendre que la jument mulassière était une spécialité « créée par les siècles, que c'est enfin une race à part —

« C'est de là que vient le mal qu'il nous ont fait, qu'ils
« font encore.

« Pour prouver ce que j'avance, je vous parlerai—de
« la jument mulassière ; — de la difficulté de la faire em-
« plir du baudet ;—de l'importance de la mule et de son
« commerce ; — de ce qu'ont fait les employés du haras ;
« — de ce que peut faire le Gouvernement pour rani-
« mer cette industrie.

« Je tâcherai d'être court : je ne sais point faire la
« phrase, je n'ai rien appris dans les livres. Cela vient
« de mon grand-père, qui me disait souvent : Jacques,
« qui lit toujours ne sera plus lu ; réfléchis, mon gar-
« çon.—C'est en conduisant ma charrue que je tourne
« et retourne ma pensée; et, si elle est claire dans ma
« tête, elle se trouve claire sur le papier.

« *De la jument mulassière.* — Je répéterai ce que j'ai
« dit dans l'*Almanach du cultivateur* de 1835, la jument
« mulassière a la patte large, — l'enfergeure courte, —
« le talon bien sorti, — beaucoup de poil au talon, —
« l'os de la jambe gros, — le jarret large et bas, — la
« cuisse charnue,—les hanches larges,—le corps court,
« —les flancs relevés,—la côte longue,—le ventre abat-
« tu, — le devant bien couvert, — un petit ensellée, —
« haute de 4 à 9 pouces à la chaîne.

« Il faut donc une bête forte, trapue, écrasée. C'est
« la capacité du coffre, la largeur du bassin qui fait la
« belle mule : — une jument de 6 pouces produit une
« mule de 8 à 11.

« On voit que la race mulassière est lourde, lente et

« sans aucun agrément, propre, tout au plus, à traîner « un fardeau.

« Les gens du haras ne la trouvent pas belle ; cela ne « m'étonne point. Les entêtés ne veulent pas compren- « dre que ce n'est pas de la jument qu'il s'agit, mais « de la mule. Ils disent : Cette bête est affreuse.—Mal- « heureux, regarde ; elle donne des mules superbes.

« Le malheur est encore que tous les étrangers qu'on « nous envoie ont des systèmes ; ils n'écoutent point : « puis ils nous prennent pour des imbéciles, des sots, « des ignorans. Cela pourrait être, et, pour mon compte, « je ne contrarie. Mais, sur la jument mulassière, un pay- « san du Poitou en sait plus que tous les savans de l'Eu- « rope. Il a pour lui les traditions, son expérience et « celle du pays. —Il n'y a point de livres là-dessus ; la « science est dans la tête du laboureur.

« *De la difficulté de faire emplir la jument par le baudet.* « — Pour produire les autres animaux, on accouple le « mâle et la femelle : pour produire la mule, c'est l'âne « et la jument, deux espèces différentes. On obéit par- « tout à la nature ; là seulement, on la contrarie.

« Cela montre à l'homme qui réfléchit qu'il y a des « difficultés, des conditions de succès. Il y en a certaine- « ment, et bien des gens ne s'en doutent pas.

« Notre industrie agricole et commerciale est de « produire des mules, et d'en produire depuis des siè- « cles. A l'expérience nous avons encore ajouté mille « essais.

« Tous nous confirment cette vérité : la jument poite-

« vine est celle qui emplit le mieux du baudet, et qui « donne la plus belle mule.

« Les fortes races de Flandre, de Picardie, du pays « de Caux ne sont pas mulassières ; il en est ainsi des « bêtes normandes. Pourquoi?—On ne le sait pas.

« Pour qu'une jument produise des mules, il lui faut « des dispositions occultes et inconnues. Ces disposi- « tions se trouvent plus fréquemment dans les bêtes de « *telle* conformation, de *telle* race et de *telle* taille. C'est « tout ce qu'on a pu découvrir jusqu'à ce jour.

« Les grandes juments, celles qui ont de longues jam- « bes, ou le corps long, celles qui sont légères de corps, « ou qui ont le dos relevé, sont généralement improduc- « tives.—Personne n'en connaît la cause.

« Cette bête sera-t-elle mulassière? demandons-nous. « —Sa conformation le ferait croire ; mais c'est un se- « cret. Voilà tout ce qu'on peut répondre.

« Nous avons des familles de juments qui sont mulas- « sières depuis cent ans ; d'autres qui ne donneraient pas « une mule en deux siècles. D'où cela vient-il?

« Arriver de Pontoise, crier : Je suis plus fin que tout « le monde, et se mettre à l'œuvre pour détruire, c'est « être imprudent et brouillon —Plantez où vous voudrez « la race d'Arabie ou d'Angleterre ; croisez, faites ailleurs « ce qu'il vous plaira ; mais ne touchez pas à la nôtre. Ce « n'est pas de la jument qu'il s'agit, chez nous ; c'est de « la mule. Ce mot dit tout.

« Vous dites : voici un cheval de course, de guerre, de « chasse, de trait, de carrosse, de diligence. Je vous en-

« tends ; vous êtes savant. Mais le nôtre n'est rien de
« tout cela ; c'est le cheval mulassier de l'antique race poi-
« tevine, une vieille spécialité : respectez cet animal.

« Les deux tiers de nos juments emplissent du baudet ;
« mais beaucoup avortent, de deux à sept mois. La bête
« qui avorte deux années, sans accident, avortera toute sa
« vie. Elle n'est pas *intérieurement* mulassière.—D'autres
« communiquent à leur fruit une maladie, la gourme de
« lait, le pissement de sang. On a beau saigner, rafraî-
« chir, faire jeûner la mère ; souvent rien n'y fait. Toute
« bête qui laisse mourir n'est bonne à rien. — D'autres
« ne prennent pas sur le lait, et n'emplissent que de deux
« années une. Ce ne sont pas les plus mauvaises ; elles
« donnent de plus beaux fruits.

« Enfin les cinq sixièmes des juments qu'on donne au
« cheval sont productives, et il n'y a que les quatre neu-
« vièmes de celles qu'on donne au baudet qui réussissent.
« Changez la race ; tout est perdu : nous n'aurons rien.

. . . .

« Enfin, savez-vous ce que c'est que la mule ? Un ani-
« mal qu'il faudrait créer, s'il était inconnu. —Connais-
« sez-vous ce commerce ? Il est plus étendu qu'on ne
« pense. Je vais en dire un mot, et vous en jugerez.

« Admirable animal, dont la place est marquée depuis
« des siècles !—Le bœuf pour les marais, le cheval pour
« les plaines, le mulet pour la montagne.—Sobre comme
« le chameau, il supporte la faim, la soif, les privations
« avec une résignation courageuse.—Il vit de peu, il aime
« les climats chauds, et n'est jamais malade. — On en

« use, on en abuse ; il a un cœur de fer et travaille tou-
« jours. — Robuste et vif, il a, dans tout son être, une
« force musculaire incalculable ; il porte des fardeaux,
« laboure, traîne rapidement ou lentement une voiture,
« gravit ou descend une montagne, comme l'onagre du
« désert d'où il nous vient.

« Animal malheureux ! On lui donne des défauts, on
« le craint, on l'évite. — J'en conviens, la domesticité
« ne l'a point vaincu, l'esclavage ne l'a point abâtardi ; il
« est fier, libre encore et même un peu sauvage ; il porte
« toujours le cachet de son indépendance originaire.

. . . .

« Il en est ainsi des départements de l'Hérault, du Tarn,
« du Gard, de l'Aveyron, où vont les meilleures bêtes.

« Les moyennes qualités sont achetées pour la Lozère,
« l'Ardèche, l'Aude, l'Ariége, les Pyrénées-Orientales,
« Tarn-et-Garonne, le Lot, la Haute-Loire. Enfin, ces
« petits animaux se distribuent dans toutes les montagnes
« du Midi ; on les voit aussi dans les plaines. — On trouve
« partout la mule du Poitou.

« Les mules travaillent de dix-huit mois à deux ans ;
« elles gagnent leur vie ; on ne les épargne pas.

« Nous vendons l'autre tiers à deux, quatre et cinq
« ans, jamais à trois, rarement à six.

« L'Espagne en tire directement du Poitou sept à huit
« cents, en bêtes légères de selle ou de voiture. — Les plus
« belles vont toutes dans l'Hérault, le Gard, le Tarn et
« l'Aveyron ; les autres se distribuent dans les départe-

« ments que j'ai indiqués. — Mais le Dauphiné n'achète « que des bêtes d'un an, quelques-unes de deux.

« L'Espagne s'approvisionne toute l'année dans le « Midi ; elle consomme, avec l'Italie, pour trois millions « de nos mules. Le chiffre des douanes est moindre ; « mais il en passe beaucoup en contrebande.

« Nous expédions encore des mules de cinq ans dans « les colonies. Nos armateurs perdent ce commerce ; ils « traitent avec des fournisseurs à petit prix ; ceux-ci « veulent gagner, et l'on envoie des bêtes tarées.

« Ce débouché nous manquera. Depuis long temps « l'Amérique du Sud élève des mules, elle en exporte « (Buénos-Ayres surtout). Ces bêtes ne valent pas encore les « nôtres ; mais elles sont faites aux climats des tropiques.

. . . .

« Le midi de la France élève quelques mules ; mais il « ne peut soutenir la concurrence avec le Poitou, ni pour « la qualité, ni pour les prix. . . . .

« Oui, le cheval est beau, mais la mule est superbe « —Pour moi, quand j'ai deux belles mules à ma char- « rue, j'ai soixante ans de moins, et suis le paysan le « plus glorieux de la terre.

« D'où viennent à la mule du Poitou ces brillantes « qualités ? Du cheval poitevin, de cette race antique et « sacrée, de cette race spéciale, créée par le sol, amélio- « rée par des soins infinis, et qui vaut cent mille fois « mieux que la race d'Arabie, qui porte le brigand du désert « et ne laboure pas.—C'est elle qu'on veut détruire !

« . . . . Nous tirions chaque année sept à

« huit cents juments mulassières des marais du Bas-
« Poitou, quelques-unes de Bretagne. Ces bêtes, em-
« ployées en partie à la reproduction de la jument, main-
« tenaient notre cheptel mulassier.

. . . .

« . . . . L'imprévoyance est dans la nature
« humaine : les hommes sont femmes, ils ne songent pas
« plus qu'elles à l'avenir.

. . . .

« 2° J'ignore quels sont le droit et la puissance de ces
« messieurs. Toujours est-il qu'ils se sont faits les ar-
« bitres et les réformateurs de nos haras.

« En leur qualité de maîtres, ils faisaient venir nos
« étalons à Saint-Maixent, ensuite à Niort, puis aux
« chefs-lieu de sous-préfectures, et là, ils mettaient à la
« réforme des chevaux mulassiers.

« Il leur fallait de grandes bêtes, ayant long cou, long
« corps et longues jambes, des bêtes de course et de
« volée. Celles-là seulement avaient *la paie*.

« Savez-vous ce que c'est que *la paie?* Toute jument
« qui avait un fruit de ces chevaux étripés concourait
« pour les prix.

« J'ai vu une époque où l'on ne parlait que de *la paie ;*
« et toujours les bêtes légères avaient les prix.—Ainsi les
« chevaux mulassiers disparaissaient de nos haras.

« Nous avons payé pour détruire notre industrie,
« en donnant à ces messieurs une puissance qu'ils n'a-
« vaient pas.

. . . .

« 1° Il n'y a point de haras de chevaux dans le Poitou.
« (Quelques-uns dans le bas marais, près de la mer.)
« Mais il y a des haras mulassiers par centaines. On y
« trouve un cheval sur quatre à cinq baudets; ces che-
« vaux sont destinés à l'entretien du cheptel mulassier.

. . . .

« 3° Les chevaux poitevins étaient rares, coûtaient
« beaucoup, tandis que leurs grands flandrins d'animaux
« se trouvaient partout et coûtaient moins. . . . . .

. . . .

« Aujourd'hui, tout est avoué, on marche à décou-
« vert; il s'agit de remplacer la race poitevine par la
« race normande. . . . .

. . . .

« Je ne dirai point que ce projet est insensé; ce se-
« rait malhonnête. Mais son exécution est physiquement
« impossible.

. . . .

« On connaît une terre aux plantes qu'elle produit
« spontanément; un pays, à ses races d'animaux. La
« nature procède avec une sagesse admirable; elle pro-
« portionne toujours la bête au sol, le poids à la nour-
« riture. Quand donc vous aurez apporté les pâturages
« de Normandie dans les plaines et dans les bocages du
« Poitou, vous y introduirez la race normande.

. . . .

« Enfin, faire de la race normande une race mulas-
« sière, c'est la plus burlesque folie qui soit sortie de la
« tête d'un homme !

« Avec votre permission, causons ensemble, monsieur « le directeur.—Vous avez de l'âge et du savoir. Ce n'est « pas un rêve ? Vous avez bien certitude de succès, tout « au moins des probabilités ?—La race normande n'est « pas extérieurement mulassière ; mais a-t-elle ces qua- « lités occultes, qui manquent si souvent ? Sur dix ju- « ments, aura-t-on six mules ? — C'est un grand avan- « tage. (Vous ne comprenez pas ce que je dis.)

« Vous connaissez des cultivateurs qui ont bon nombre « de ces juments, des pays où on les trouve par cen- « taines ? Vous savez que leurs mules valent mieux que « les nôtres ? Eh bien ! il faut le dire.—Coûte qu'il coûte, « les faits seront vérifiés, constatés, publiés. Ces faits « décideront la question ; au lieu de vous blâmer, on « vous approuvera.

« Mais si c'est une idée, un songe, une illusion (et « je l'assure) ; si vous ne pouvez citer qu'un fait isolé, « contestable, peut-être (et je le soutiens), serez-vous « excusable ?

« Vous, préposé, payé pour protéger cette industrie « agricole, vous entreprenez de la détruire ! La mule du « Poitou est, depuis des siècles, la plus belle du monde ; « vous pouviez l'améliorer ou la maintenir ; vous l'abîmez « par un simple caprice ! — Jugez de ce qu'un *écrivain* « *sans gêne* ou *la presse à tout poil* pourraient vous dire !

« Notre directeur, poursuivi par clameur de haro, a « voulu se réconcilier avec nos laboureurs, afin de glis- « ser sa bête normande : il a demandé, obtenu du mi- « nistre des prix pour nos mules.

« Vous connaissez mon opinion sur les prix : c'est de « l'argent perdu ; l'expérience est faite ; y revenir, c'est « se replonger dans une vieille erreur. Mais des prix pour « des mules est chose ridicule, pour qui connaît ce com- « merce. Notre Directeur ne s'en doute pas.

« Les belles mules se trouvent dans sept à huit can- « tons du Poitou. Elles ne partent point à un an, mais à « cinq. Elles sont achetées, à dix ou douze mois, par les « laboureurs de la Vendée et des Deux-Sèvres qui les « font travailler. La vente de ces jeunes mules commence « à la mi-carême de chaque année.

« Nous avons une classe d'hommes industrieux et con- « naisseurs, qui battent la campagne pendant l'hiver, « achètent ce qu'il y a de beau chez le producteur. Long- « temps avant la vente, ils sont maîtres de tout. Ils paient « cher, et vendent plus cher encore, parce qu'il y a mo- « nopole. Cela se borne à trois cents bêtes de choix, dont « le prix, terme moyen, est de cinq cents francs la pièce. « (Elles ne viennent pas de juments normandes.)

« Au mois de mars dernier (1835), le directeur a com- « mencé sa distribution ; il a donné ses prix à nos maqui- « gnons, qui ont mangé son argent au cabaret, buvant « à sa santé et se moquant de lui. Ils les auront tou- « jours, parce que toujours ils seront maîtres de ce qu'il « y aura de beau. Quel bel encouragement ! Il y a bien « des folies par le monde ; mais celles qu'on paie sont les « plus sottes ; c'est ainsi qu'on trompe le Gouvernement, « qui fait mal, croyant bien faire.

« *De ce que peut faire le Gouvernement.* — Je ne suis pas

« de ceux qui croient que le Gouvernement doit tout « faire, et qui se plaignent de lui quand leurs affaires « vont mal.—Il y en a bien assez de cette trempe, sans « que je m'en mêle.

« Je ne veux point de secours; il n'en doit pas.—Mais « s'il y a des fonds au budget pour les haras, si celui « de Saint-Maixent ne peut être utile qu'autant qu'on y « placera des chevaux mulassiers, pourquoi n'en met- « trait-on pas ?

« C'est la question. — Je serai court; ma lettre est « déjà longue. Les vieillards sont bavards! mais, remar- « quez-le bien, c'est la première fois qu'on traite ce « sujet, qu'on écrit sur la matière; rien de ce que j'ai « dit ne se trouve dans les livres ni dans aucun mémoire : « il fallait tout expliquer.

« 1° La mule est nécessaire au midi de la France. « Cette industrie ne se borne pas à une province; elle « s'étend sur un vaste territoire. Le producteur et le con- « sommateur ont les mêmes intérêts.

. . . .

« 3° Après les haras de Pompadour et du Pin, celui « de Saint-Maixent est le plus utile et le mieux placé.

« Bonaparte l'avait bien compris. Grand législateur, « grand administrateur (sa qualité de guerroyeur ne me « plaît), cet homme comprenait tout. Au bas d'un rap- « port fait par M. Dupin (alors préfet), il écrivit : *Trente « chevaux mulassiers à Saint-Maixent*. Il avait pourtant « grand besoin de chevaux de cavalerie.

« On en plaça dix-sept.—Mais on prit de grands et

« forts chevaux de Picardie.—On crut bien faire, et on « fit mal.—Cette race, trop forte pour la nôtre, fit des « poulains haut montés et démanchés. Ce fut pour nous « un grand malheur.

« Le croisement exige une main habile : on ne greffe « point un chêne sur un brin d'herbe.—L'amélioration « en dedans valait mieux ; elle consiste à prendre ce qu'il « y a de plus beau dans une race, et l'on ente franc sur « franc.

« Il fallait la race poitevine, race lourde, pesante et « de taille moyenne. Je le dirai toujours : c'est, dans la « jument, la largeur des hanches, la grosseur du coffre, « la capacité du bassin, le jarret, la pate et le poil du « talon qui font la belle mule. Puis la bête doit être en « rapport avec le sol, le fourrage et le pâturage : la na- « ture est là, posant son cachet sur tout.

« Depuis, la pensée du grand homme a reposé dans « sa tombe.

. . . .

« Achètera-t-on des chevaux mulassiers, parce qu'un « homme obscur, inconnu, ignorant et ignoré l'aura « dit? — Du tout, du tout.

« Mais il faut douter et vérifier; envoyer sur les « lieux un homme sans système et sans préventions. Il « visitera les fermes et les paysans, causant avec tout le « monde et s'instruisant. Point de livres; seulement des « yeux et du bon sens.

« Il verra les belles mules, les juments qui les don- « nent.—Que manque-t-il à cette bête? Que faut-il à

« celle-là ? Pourquoi telle chose ? Pourquoi telle autre ?
« — Il voit, s'instruit, recueille des faits et juge.—Qui
« commence par le doute finit par la science : l'instruc-
« tion est au milieu.

« 6° Veut-on revenir aux idées de Bonaparte ? (C'est
« une autorité.) . . . . Il ne
« faut ni secours ni excès de dépenses ; placez des che-
« vaux mulassiers dans ce haras. Le conseil général des
« Deux-Sèvres le demande, le préfet également.

« Pour réussir, prenez l'antique race poitevine. Vous
« trouverez plus facilement ces étalons dans la Beauce
« et dans la Brie, où vont les poulains du Poitou, qu'ail-
« leurs ou dans le marais, parce qu'on les vend à un âge
« où l'on ne peut les juger encore.

« De toutes les races, celle qui se rapproche le plus
« de la nôtre, c'est celle du Mecklembourg. Deux éta-
« lons de ce pays, écrasés et trapus, de 8 à 9 pouces,
« pourraient convenir. Je ne l'affirme pas ; mais un
« homme sans prévention fait des essais.

« Pour que l'acheteur ne se trompe pas sur le cheval
« poitevin, comme sur sa structure et ses qualités, on le
« fait accompagner par trois de nos maîtres de haras,
« choisis par eux. C'est nécessaire, le succès dépend de
« là ; car on a déjà fait une école pour n'avoir pas con-
« sulté ceux qui ont de l'expérience. — Bientôt ces pré-
« cautions seront inutiles.

. . . . »

J'ai eu soin de supprimer certains passages qui furent regardés dans le temps comme des allusions et des per-

sonnalités, et qui aujourd'hui, comprises ou non comprises, sont hors de notre sujet.

Cette lettre fut trouvée spirituelle, même par ceux qu'elle attaquait. J'aurais peut-être dû la mutiler davantage, mais je n'ai pu le prendre sur moi. Il y a tant de sens, de finesse, dans la manière de comprendre le sujet. Maître Bujault en veut à l'administration des haras qui, à cette époque, crut devoir peupler le dépôt de Saint-Maixent de manière à produire des chevaux quelconques, et non à entretenir la race mulassière. Je n'ai à juger ni l'intention que le Gouvernement eut alors, ni le mode d'exécution qu'il trouva à propos d'employer. Je ne veux faire remarquer ici que l'esprit dans lequel l'écrivain envisage le croisement de l'âne et de la jument. Il faut, selon moi, lire et relire cette lettre, et quand on l'aura comprise, on saura déjà beaucoup sur l'élevage du demi-sang ou, en d'autres termes, sur l'art de mélanger et de croiser les races.

En effet, qu'est-ce que la production du mulet, c'est créer un animal intermédiaire entre le cheval et l'âne ; allier la force, la taille, la masse, à la sobriété, à la résistance. Je dis résistance, parce que l'âne est réellement plus vivace, il vit plus longtemps et de moins ; il n'est pas sujet à autant de maladies ; mais celles dont il est atteint le tuent presque toujours.

Quand on allie deux qualités opposées, on ne les réunit pas, on ne les additionne pas, car on obtient une moyenne. Aussi le mulet n'est-il jamais aussi volumineux que le cheval, bien qu'il atteigne quelquefois une taille excessive-

ment élevée, beaucoup au-dessus de sa mère, comme dit maître Bujault. Il n'est pas aussi sobre que l'âne.

Pourquoi les défauts que l'on recherche dans la mulassière ? Parce que l'âne donnera toujours les défauts opposés et on les redoute. Jamais mulet n'eut le pied plat, l'encastelure est sa conformation habituelle; il n'aura jamais trop de longueur de reins; jamais assez de croupe; jamais assez de poitrail; et que fait au charretier la forme de sa tête ou la longueur de ses oreilles ?

Quelles sont les robes du mulet ? il est bai brun ou bai foncé, quelquefois isabelle, d'autres fois gris truité, toutes robes chaudes et excellentes; il n'a presque jamais de marques blanches; c'est tout au plus si je me souviens d'avoir vu un mulet à quatre petites balzanes et une mule pie; c'était en Irlande. Elle venait d'Amérique et fut achetée devant moi, comme une curiosité, par un Franconi de l'endroit.

Transportons cette théorie sur le cheval lui-même, dans le cas particulier du croisement *élémentaire ou essentiel.*

Au lieu du baudet soit l'étalon de pur sang.

Au lieu de la mulassière la jument de gros trait.

Au lieu du mulet le cheval de demi-sang.

Le but proposé est-il le même ?

On veut le mulet le plus cheval possible, c'est-à-dire grand, lourd, *détrempé*. On s'arrange donc de manière à avoir le moins d'âne possible, c'est-à-dire avec le moins de sang, et la jument dans les mêmes conditions, lymphatique et sans caractère.

Ce qu'on veut dans le cheval de demi-sang, c'est de la taille, du volume et des allures ; principalement le trot ; il faut donc la jument la plus grande, la plus massive, réunissant au plus haut degré ce qu'elle seule peut donner.

Quand je dis grande, cela veut dire capable de produire grand. Lisez et relisez maître Bujault. *La jument de six pouces dônnera des mules de huit à neuf pouces.* Il entendait son affaire en homme d'esprit et qui comprend ce qu'il fait. Il crie à son interlocuteur : *Vous n'entendez pas ce que je dis!* Il faut l'entendre.

Je veux à la jument de grandes lignes, de la poitrine, une grande épaule et des hanches puissantes. Si elle ne peut trotter, cela m'importe peu, pourvu que l'excès de sa masse seul en soit cause.

Mais point d'avant-main trop bas, de poitrail trop large, d'attache de reins trop négligée.

Je crains encore l'exagération du rein double, et certaines croupes impossibles que l'on rencontre quelquefois dans les dernières races flamandes.

A présent, quel père ? Précisément le contraire du baudet poitevin. Or, l'analogue du baudet, en ce sens, est le racer allongé, élégant, grandi et qui tend à s'assimiler au beau carrossier du Yorkshire. Si on se rappelle encore *Royal-Oak* et ceux de ses fils qui lui ressemblent, on aura l'idée parfaite de l'étalon le pire, suivant moi, pour ce genre de croisement.

Le cheval que je désire ne sera jamais trop fin, trop délié, trop *typique*. S'il est grand, ce n'est pas un mal ; petit,

la mère aura assez de taille, *apparente* ou *occulte*. Ce que je veux avant tout, c'est l'âme, la vie, le sang, le nerf, c'est ce qui fera le gros du poulain en même temps que son énergie ; ce ne sera pas alors une viande inerte, une apparence menteuse, ce sera du muscle fort et vrai, je veux bien que, par hasard, quelque poulain vienne à tenir trop du père, reste trop mince et manqué, celui-là sera l'exception et non la règle. En un mot, pour croisement, ce n'est pas le baudet, c'est l'hémione que je demande, l'hémione, la quintessence du genre cheval.

Et à ce propos j'entends dire qu'on s'occupe de naturaliser et de croiser ce joli animal avec nos ânes indigènes. Pourquoi faire ? Pour régénérer l'espèce de nos ânes poitevins ? On a vu que ce serait remonter le courant du fleuve, et aller au rebours de la civilisation, de ce que l'homme a péniblement élaboré.

Eh bien alors ? Améliorer nos ânes ordinaires ? Mais en quoi et comment ? Que faut-il à nos ânes ? de la docilité, de la docilité et encore de la docilité, la plus flegmatique de toutes les patiences. Notre âne est toujours trop impétueux pour porter une vieille femme au marché, ou pour fournir du lait à un poitrinaire ; et quand l'hémione aura apporté dans nos étables sa vitesse raboteuse et irrégulière, son caractère inquiet, nerveux et assaillant, où seront le gain, le profit, l'amélioration ? Je veux que des écuyers habiles parviennent à faire de l'hémione une monture possible pour des hommes solides et entreprenants. Irait-on vite longtemps et avec agrément sur une machine nerveuse, il est vrai, mais étriquée, mince, mal faite, puis-

que l'épaule est droite, et la détente de la croupe à peu près nulle ?

Je ne comprends pas ce qu'on peut espérer de réellement utile en introduisant le sang de l'hémione dans nos races d'ânes ordinaires.

N'oublions pas ici une historiette qui prouve l'inconvénient de consulter, comme on le fait souvent, sur une question, des hommes incapables de la résoudre.

Il y a quelque vingt-cinq ans, la Chambre des députés en était à la discussion du budget des haras.

Un orateur favorable à l'administration plaidait pour obtenir une augmentation de quelques centaines de mille francs, il s'écrie en gémissant : « Enfin, messieurs, tel est le découragement des éleveurs, que la plupart renoncent à produire le cheval, et donnent leurs juments au baudet pour élever des mulets. »

Un honorable collègue l'interrompt avec véhémence : « *Ce n'est pas avec des juments qu'on fait des mulets !* » et la discussion continua comme auparavant sur l'amélioration des races chevalines.

CONJECTURES

SUR L'INFLUENCE RESPECTIVE DU PÈRE ET DE LA MÈRE DANS L'ACTE DE LA GÉNÉRATION.

Hippocrate dit oui.
Galien dit non.

On a beaucoup écrit sur cette question ; je ne l'ai vue nulle part traitée d'une manière complète.

Parmi les anciens auteurs, j'en ai lu qui attribuaient tout au père, et par conséquent n'attachaient d'importance qu'au choix de l'étalon.

Quelques autres, frappés des inconvénients réels ou apparents d'un pareil système, ont proclamé la nécessité de regarder de préférence aux qualités de la jument.

Il est certain que la vérité est entre les deux, et que l'on doit s'assurer des deux côtés.

Mais pour le faire bien, il faudrait savoir clairement ce qu'on doit demander à l'un et à l'autre.

Celui-ci nous dira que le mâle donne l'arrière-main, et la mère l'avant-main, fondant son système sur la position respective de l'un et de l'autre pendant l'accouplement.

Manière assez singulière d'envisager les choses et d'en tirer conclusion.

Celui-là soutient que *la jument est un coffre où l'on dé-*

pose le germe voulu, et dont on le retire à la naissance, dans un état de développement et de modification analogue au choix qu'on a fait dudit coffre.

Cette opinion rentre, assez incomplétement, il est vrai, dans ce que nous avons laissé entrevoir en comparant la mère à un sol dans lequel on sème.

Écoutons d'autres adages recueillis par l'expérience plus ou moins routinière des praticiens.

Les fils ressemblent à la mère.

Les filles ressemblent au père.

Certaines juments portent au père, c'est-à-dire, ont la propriété de produire toujours pareil à l'étalon qu'on leur donne, quel qu'il soit.

D'autres impriment, en tout état de cause, leur ressemblance à leurs produits.

La mère communique sa constitution, son tempérament, son caractère. L'image générale est celle du père.

Le produit hérite des qualités et des POUVOIRS *de sa mère.*

Quand vous avez une bonne jument, vous avez peu à vous occuper de l'étalon, tout accouplement tolérable vous donnera un bon cheval.

Vous en entendrez bien d'autres, si vous écoutez tous ceux qui vous diront : *Je l'ai vu.*

Et toutes ces choses seront vraies, ou pourront l'être, si contradictoires qu'elles soient, car tout arrive.

Il y a cependant une loi générale, que je serais bien fier d'avoir seulement entrevue. Mais je suis obligé d'abandonner cette gloire à d'autres plus habiles.

Je suis persuadé d'avoir pris la bonne voie en obser-

vant avec soin le mulet et le bardeau; cela nous sera peut-être bon à quelque chose, tant qu'il s'agira de l'alliance entre espèces très-différentes, comme le pur-sang et le gros trait.

Mais sitôt que l'on opère sur la même famille, ou sur des variétés très-rapprochées, les nuances que l'on s'imagine avoir distinguées se confondent au fur et à mesure des expériences, dans une série de cas particuliers, fortuits en apparence, et dont vous ne pouvez conclure que ceci :

Le poulain est une moyenne entre le père et la mère, moyenne irrégulière et capricieuse qui procède tantôt par détails, tantôt par ensembles, et qui rayonne dans toutes les directions imaginables.

On trouve ici une persistance de production inhérente à l'individu mâle ou femelle; là, un changement alternatif, régulier ou irrégulier à chaque génération, et au milieu de ce chaos, des aperçus fugitifs dont on peut faire son profit, et qui quelquefois vous abusent.

On me blâmera sans doute d'être si longtemps à dire : *Je ne sais pas.* Cela est cependant moins inutile peut-être que ça n'en a l'air. Constater franchement le doute est souvent une bonne chose.

Dans le courant de ce qui me reste à dire, je citerai çà et là certains faits, certaines observations, dont on profitera si on y attache juste l'importance qu'ils méritent.

Nous allons traiter maintenant, au point de vue général, des qualités bonnes ou mauvaises que l'on doit

recbercher ou éviter dans les producteurs, à cause des chances de les retrouver dans les élèves.

TRAITÉ GÉNÉRAL DES TRANSMISSIONS HÉRÉDITAIRES.

Tares.

Liger nous dit que, dans le doute où l'on est qu'un défaut quelconque est ou n'est pas héréditaire, il faut absolument mettre les bonnes chances de son côté, en ne prenant que des étalons absolument nets.

Le même raisonnement doit évidemment s'appliquer au choix de la poulinière.

Malheureusement un tel parti ne peut plaire qu'aux gens qui raisonnent juste, mais qui n'ont aucune idée pratique de la matière.

La condition de réunir un cheval entier et une jument sans défaut mettrait d'abord presque toujours le propriétaire dans l'impossibilité d'élever, ou au moins dans la nécessité d'abandonner une chance, non pas certaine, mais raisonnable, de réussir.

Cela saute aux yeux de l'individu le moins spécial.

L'homme de cheval va plus loin, il sait que ce n'est pas en fuyant chaque défaut à mesure qu'on le voit, mais en cherchant les qualités qui le paralysent, que l'on parvient à se monter convenablement.

Tout cheval est un serviteur utile en raison directe de ses qualités, en raison inverse de ses imperfections; l'un compense l'autre, et il faut, tout calcul fait, en accepter le résultat.

Un cheval sans défauts, et il y en a, est presque toujours un cheval sans qualités. Pour cela il y a deux raisons.

La première est que l'absence totale de défauts étant chose rare, cette condition adoptée fera rejeter beaucoup d'individus, ceux qui ont des qualités, comme ceux qui en sont dépourvus.

La seconde est plus concluante encore : c'est que toute qualité fait agir et que l'action tare. Il y a plus de chance de trouver sans blessure un conscrit pris au hasard, qu'un sergent décoré et qui a fait dix campagnes.

On m'a parlé d'un ancien officier de l'administration des haras qui, s'attachant à son art avec un zèle plus consciencieux qu'éclairé, avait fait venir d'Angleterre, pour son usage, un cheval avec cette unique et rigoureuse condition d'être sans l'apparence d'une tare.

On n'a jamais pu me dire si ce cheval était bon.

Il ne faut pas cependant tomber dans l'excès contraire, et tirer race étourdiment d'animaux incapables de produire autre chose que des poulains infirmes et sans valeur.

Ne remplaçons pas par des individus estropiés les étalons *nets, ronds et propres* que j'ai blamés plus haut.

Hérédités des tares.

Les poulains n'héritent pas, à proprement parler, des tares, mais de la prédisposition à les contracter. Chaque désordre organique a son mode particulier de naissance et de développement que nous décrirons à part et en son lieu. Mais tous, quels qu'ils soient, peuvent exister chez le père ou chez la mère, soit à l'état apparent, soit à l'état occulte.

Dans ce dernier cas, rien ne saurait pronostiquer leur présence, si ce n'est peut-être l'examen des pères et mères de la jument et de l'étalon eux-mêmes.

Car il arrive que le fils sain d'un étalon taré tare ses produits.

On dit alors que la maladie saute une génération.

Ce phénomène a été nié par quelques médecins.

On peut dire, en ce cas, que le fils porte bien en lui le germe de la maladie de son père, mais que, ne trouvant pas dans sa mère les conditions propres à le développer, il le transmet à son fils, lequel devient malade lui-même, parce qu'il a trouvé chez sa mère à lui de quoi développer ce germe.

Dispute de mots :

Les maladies sautent une, deux, trois générations comme les qualités, comme les couleurs, comme tout ce qu'on voudra.

Pourquoi ? Quand ? Comment ? Que sais-je ?

Mais quelles sont les chances de transmission ? Ah ! si

elles étaient certaines, on serait trop heureux, la vérité serait connue !

Un de mes amis regardait avec amour un étalon superbe, mais poussif ou corneur, je ne sais plus lequel, et il demandait à un vétérinaire si ce défaut se transmettait.

Monsieur! il y a cent à parier contre dix que votre poulain sera comme le père.

Moi, je lui aurais dit, d'après ce que j'ai vu, cela dépend de votre jument que je ne connais pas, et en tout cas, c'est un jeu, un hasard, et lorsqu'en mettant à la loterie on a gagné ou perdu, qu'importe, après l'événement, que les probabilités aient été pour et contre ?

Mais votre jument fût-elle poussive ou corneuse outrée, vous n'êtes pas même sûr de produire poussif ou corneur ; sans cela la science serait trop facile.

Et malgré cela :

1° Il y a toujours une chance quelconque que le défaut se reproduise.

2° Il faut souvent braver cette chance (1).

---

(1) *Dangerous* était à genoux, très-arqué. Une jument de pur sang que je ne nommerai point, par égard pour son propriétaire, avait les jambes tout à fait en tire-bouchon ; leur produit eut un avant-main irréprochable.

Je possédais une jument de trait encore plus mal faite que cette jument de pur sang. Couverte par un étalon de Norfolk bien conformé, elle a produit deux poulains ayant des membres parfaits.

Une autre jument, excellente, mais avec le poitrail trop étroit, a produit huit poulains chez moi, lesquels, quoique excellents, laissaient tous à désirer dans leur avant-main, quel que fût leur père.

Pousse.

> Un état varicosoanévrismatique des capillaires de la muqueuse bronchique.
> Au nom du Ciel ! quelle langue parlez-vous ? dit Breloque.
>
> Ch. Nodier.

On sait que la pousse n'est pas une maladie proprement dite, mais un symptôme qui accompagne plusieurs maladies d'espèces différentes, ou qui peut même exister tout seul ; mais ceci rentre dans le domaine de la médecine vétérinaire.

J'écris, non pas pour les hippiatres, mais pour les hommes qui voudraient apprendre à se passer de leur secours, lorsque cela est possible ; pour l'homme de cheval, la pousse est une irrégularité dans la respiration. Il s'agit d'apprécier l'existence et la gravité de ce désordre.

Dans les cas extrêmes, où la pousse est dite *outrée*, la respiration est excessivement précipitée et convulsive. L'aspiration se fait assez vite, et autrement que l'expiration qui a lieu en deux temps fort distincts. Dans le premier, qui est le plus précipité, les muscles de l'abdomen se contractent vivement de bas en haut, et à ce mouvement en succède un autre dans le même sens, qui relève encore davantage le ventre et forme ce que l'on appelle *une corde* au-dessous des fausses côtes.

L'agitation des flancs est extrême, et le travail de la respiration se voit d'aussi loin que l'on peut apercevoir le cheval ; les naseaux sont ouverts dans leur plus grande dimension et ne se détendent jamais.

La respiration devient même bruyante et sifflante, quoiqu'il n'y ait rien de commun avec les symptômes du cornage dont nous parlerons ci-après.

Le cheval arrivé à ce degré exagéré de pousse a un aspect déplorable qui frappe l'œil même le plus novice; et je n'en parlerais pas, si la compassion même, qu'inspire l'apparence de cet état, n'était une source d'erreurs.

L'animal n'est pas aussi éprouvé qu'on pourrait le croire par cette lésion organique. On voit beaucoup d'individus vivre longtemps, travailler et conserver un embonpoint convenable, quoiqu'ils semblent sans cesse au moment d'être suffoqués.

Un examen attentif donne à penser qu'ils ne souffrent point; ils ne peuvent faire un grand effort musculaire, ni supporter un exercice long et rapide, mais la vie et le mouvement leur sont permis.

D'où il résulte que l'agriculture peut utiliser une grande quantité de ces chevaux poussifs outrés, que le cultivateur achète à vil prix, parce qu'ils ne peuvent servir ni au roulage, ni aux messageries.

Il y a plus, la pousse ne rend pas toujours un cheval impropre à des services qui comportent une certaine rapidité; elle diminue la puissance et la durée de ses efforts, mais il n'y a qu'à apprécier cette quantité ainsi retranchée de tout ce qui constituait auparavant l'animal, et voir si on peut se contenter de ce qui reste. C'est ainsi que j'ai vu chasser, en France, des chevaux qui, avant d'être poussifs, eussent gagné des courses ou des steeple-chases.

Un cheval de selle peut servir à la voiture, un carrossier à la charrette, un cheval d'omnibus au labour, etc.

Cela arrive rarement, il est vrai, dans les cas extrêmes que nous venons de décrire; mais très-souvent dans les cas de pousse ordinaire et modérée.

Il y a de la pousse outrée à l'état sain une infinité de degrés plus ou moins difficiles à apprécier, et qui tous se jugent par le même diagnostic, l'expiration en deux temps.

Il faut, pour devenir bon appréciateur, un coup d'œil que l'habitude seule peut donner, et pour lequel les livres ne peuvent rien, mais la volonté et l'exercice suffiront toujours pour donner au premier venu toute l'habileté désirable : il n'aura pas besoin de vétérinaire; il ne lui sera pas même nécessaire de demander les neuf jours de garantie, et il achètera sur place avec connaissance de cause.

Il est bien entendu que je ne parle pas ici des pousses accidentelles, c'est-à-dire des cas où le cheval, malade momentanément, présente un symptôme qui doit cesser avec l'indisposition aiguë qui en est la cause.

Indépendamment du contre-temps, la pousse est accomgnée d'autres phénomènes, tels que la toux plus ou moins fréquente, plus ou moins forte, rauque, profonde, haletante. Voilà pourquoi on essaie de faire tousser le cheval que l'on examine, en lui serrant la gorge, afin de préjuger de l'état des organes.

Il y a des chevaux poussifs qui ne toussent jamais; il y

a des chevaux qui ont une toux chronique et perpétuelle sans être poussifs.

Il existe certains désordres de flanc qui ne sont pas l'état normal, et qui cependant ne sont point la pousse.

Il y a, enfin, des chevaux poussifs, et que l'on peut *ad libitum* considérer ou non comme tels ; ce sont ceux qui, arrivés à un grand âge, quinze ans ou plus, présentent quelques irrégularités de respiration, avec une poitrine qui, du reste, fonctionne bien.

Les maquignons disent que le cheval *a le vent de son âge.*

Ceci peut devenir une question embarrassante, lorsqu'il s'agit de juger un cas rédhibitoire, les uns voulant ne reconnaître comme *à garantir* que l'individu parfaitement sain, les autres s'appuyant sur cet axiome, que la loi veut seulement préserver l'acheteur du danger d'acquérir un animal *impropre au service auquel il le destine.* Question de médecine légale.

Pour moi, simple consommateur, je ne regarde comme sain que le cheval sur lequel il ne peut y avoir l'ombre d'une discussion, ce qui ne m'empêcherait pas d'acheter ou de vendre avec connaissance de cause des chevaux poussifs à tous les degrés possibles.

Entre un acheteur et un vendeur de bonne foi qui s'y connaissent, il n'y a pas de malentendu possible à cet égard ; autrement, les subtilités sont interminables.

Par exemple, je ne crois pas que sur un grand nombre de chevaux de l'espèce dite de *gros trait* arrivés à sept ou huit ans, on puisse en montrer un dixième de complète-

ment intacts à cet égard aux yeux d'un examinateur rigoureux.

La raison en est simple : l'appareil musculaire très-développé dans ces races est plus fort que les organes respiratoires : la partie la plus faible doit manquer la première.

Les Anglais, dans la création de leurs grosses espèces, ont eu soin de leur donner un si énorme développement de poitrine, que cet inconvénient se présente plus rarement chez elles ; mais cela arrive encore. Pourquoi ? Parce que l'animal que l'homme a trouvé le moyen de créer en dehors des proportions que la nature avait assignées, n'est jamais une machine aussi parfaite, aussi harmonieuse que le modèle donné par le Créateur.

Les chevaux arabes, espagnols, cosaques, deviennent moins souvent poussifs que les grands chevaux de l'Angleterre et de l'Allemagne ; ce n'est pas parce qu'ils sont *meilleurs*, c'est parce que, moins pesants, ils ont moins de peine à mouvoir leur propre corps, et les efforts moins considérables qui leur sont permis sont plus en rapport avec leur organisation.

Je ne saurais trop appuyer sur ce principe, afin de détruire une erreur généralement répandue.

Un homme de 90 kilogrammes, quelque admirables que soient ses proportions, ne sera jamais un bon voltigeur, et, cavalier, il ne trouvera jamais un cheval pour le porter partout, à la suite d'un homme de 130 livres qui aura les mêmes ressources pour se monter. La loi de nature le veut ainsi.

Pour revenir au sujet spécial de ce chapitre, la pousse, je dirai que, sans entrer dans des détails médicaux et anatomiques, on peut établir l'existence de deux sortes de pousses parfaitement distinctes.

Un cheval grand mangeur, vigoureux, allant, devient poussif insensiblement; on est même fort longtemps à s'en apercevoir, et ce n'est que lorsque l'affection est arrivée à un degré notable, qu'un étranger en avertit le propriétaire à son grand étonnement. Le cheval ne tousse pas, et fait son service comme si de rien n'était.

Les causes de cet accident sont diverses : trop de nourriture et un travail trop rapide, le tout avec un cheval généreux qui rend autant qu'on lui demande, et chez qui les organes de la digestion fonctionnent avec énergie.

L'*avoine et la molette d'éperon*, dit-on vulgairement.

D'un autre côté, l'oisiveté et une nourriture abondante occasionnent un embonpoint excessif, d'où résulte la pousse, avec ou sans l'accessoire de quelques courses violentes ou intempestives.

Quel est alors le désordre survenu dans les organes : une rupture accidentelle, mécanique et non morbide des cellules du poumon. Comme l'organe est sain de constitution, il n'y a d'autre blessure que la plaie elle-même : la cicatrisation s'opère promptement ; il n'y a donc que peu ou point de toux. Le cheval reste gras ; seulement, comme à un certain degré de vitesse l'animal perd haleine, il devient plus froid, travaille moins, c'est-à-dire s'emploie plus mollement, s'entretient bien, et comme les organes de la digestion, en se remplissant, envahissent la

place des organes respiratoires, il arrive quelquefois que l'appétit se modère. De là, certains connaisseurs ont établi que l'un des symptômes de la pousse est le manque d'appétit.

Comme, dans ce cas, l'emphysème pulmonaire, pour me servir de l'expression scientifique, a pour cause une rupture véritablement traumatique et occasionnée par un effort de respiration, j'appellerai cette pousse : *pousse mécanique.*

Un autre cheval prend un rhume qui persiste et dégénère en bronchite chronique, ou telle autre affection que l'on voudra ; un écoulement clair s'établit par les naseaux. la toux est fréquente quelquefois par quintes ; le contretemps se manifeste.

Ici les poumons sont attaqués constitutionnellement ; ils s'enflamment, *se cavernent*, se décomposent. L'animal maigrit, et ce n'est pas une raison pour qu'il perde l'appétit ; au contraire, il devient quelquefois plus mangeur qu'auparavant, et cela se conçoit : à mesure que le poumon se détruit, ce qui en reste agit avec plus d'activité, la vie va plus vite et consomme davantage. J'appellerai, si on veut, cette pousse *constitutionnelle ;* c'est la véritable phthisie pulmonaire du cheval.

Ici j'oserai, quoique étranger à la science médicale, risquer une opinion que je laisse à juger aux physiologistes. Je crois que les mêmes maladies affectent tous les mammifères, mais avec un degré d'intensité particulier à chaque genre. Ainsi, je suis de ceux qui regardent la morve comme une affection scrofuleuse. Elle se déve-

loppe dans les mêmes circonstances, de lieu, de régime et d'individus que les scrofules chez l'homme.

Il y a seulement cette différence, c'est que l'affection dont nous parlons n'est pas ordinairement mortelle chez l'homme. C'est une maladie avec laquelle on languit indéfiniment, et dont on ne meurt que par des circonstances spéciales et lorsque les organes nécessaires à la vie sont particulièrement lésés.

La gourme, cette maladie de transition entre l'enfance et l'âge adulte, ne tue presque jamais le cheval; peu dangereuse chez l'homme, elle détruit une quantité énorme de chiens, de chats et autres carnivores.

Je sais qu'on ne l'appelle gourme que chez le cheval, mais peu importe le nom à la chose.

La phthisie tue l'homme à coup sûr; le véritable poitrinaire ne passe pas trente-six ans. Le cheval phthisique ne meurt pas de la phthisie; ses jours sont abrégés par l'affaiblissement que cause cette maladie; et comme sa malheureuse condition ne met jamais en rapport son travail avec ses forces, il va plus tôt chez l'équarisseur; mais la nature n'a pas condamné ses jours.

J'ai conservé jusqu'à la fin une jument boulonnaise devenue phthisique vers six ou sept ans. Je l'avais achetée à cette époque à quelqu'un qui niait la pousse; elle existait bien réellement avec contre-temps, toux et léger amaigrissement; rien n'y manquait.

Du reste, grand appétit, bon travail, apparence de santé sous tout autre rapport. Elle donna quatre poulains très-bien portants, puis elle se mit à tousser davantage,

le flanc s'altéra considérablement ; il y eut plusieurs avortements et enfin stérilité.

La jument continua de manger et de travailler quoiqu'elle fût moins forte, moins vite, moins capable de résistance. Enfin, vers vingt ou vingt-deux ans elle mourut, non pas de suffocation ou d'épuisement, mais d'une paralysie caractérisée.

L'arrière-main cessa de fonctionner, s'abattit, et la jument resta couchée trente-six heures avant de mourir, mangeant et buvant par terre, avec appétit et énergie.

J'ai plusieurs fois observé chez les chevaux ce genre de mort que j'appelle la véritable mort de vieillesse.

La phthisie est, suivant moi, chez le cheval, une infirmité plutôt qu'une maladie, comme le catarrhe chez l'homme.

Si j'ai parlé si longtemps de la pousse, ce n'est pas avec l'intention de m'ériger en novateur, d'entamer une discussion médicale, ou de résoudre un problème de physiologie.

Mon seul but est de donner un conseil utile à celui qui veut acheter un cheval, et comme généralement on se préoccupe beaucoup trop, selon moi, de chercher la perfection, au lieu de se procurer un cheval propre au service que l'on compte en tirer, j'ai voulu spécifier quelle pourrait être la valeur usuelle du cheval poussif.

Si vous avez à faire des travaux d'efforts, courses, postes, roulages accélérés, voitures de fardiers, etc., rejetez, réformez les chevaux poussifs, mais les besoins ordinaires permettent toujours de composer avec le cheval que l'on

emploie, et un excellent cheval avec un coup de vent, fera toujours meilleur ouvrage qu'un mauvais cheval avec le flanc intact. Les promenades et les voyages autour de chez soi n'épuisent pas, et c'est folie de se défaire à vil prix d'un cheval souvent meilleur que celui qu'on achète bien cher pour le remplacer.

Il y a plus, un cheval se perd aussi bien, aussi souvent peut-être, pour être au-dessus qu'au-dessous de sa besogne.

On dit qu'en médecine humaine, il y a trois grands docteurs, l'eau, l'exercice et la diète; à part l'eau qui n'est autre chose que l'absence du vin, le dicton s'applique au cheval de luxe comme à son maître ; il est trop nourri quand la maison est bonne ; et il ne travaille pas assez, parce qu'il arrive souvent qu'on le ménage sans réflexion. On ne pense pas que le cheval est un être vivant et non un meuble, le meuble s'use en raison de l'usage qu'on en fait; le cheval tenu dans le repos ne vit pas plus longtemps, et se détruit par l'oisiveté.

J'ai entendu dire : *Quel bonheur que les domestiques mangent la moitié des rations ; sans cela, que d'accidents on verrait dans Paris, causés par les chevaux qui n'ont pas assez de travail !*

On pourrait dire aussi, que de chevaux poussifs parce qu'ils mangent trop, pour l'ouvrage qu'ils font (pousse mécanique)!

Un jour, on me pria de choisir une paire de chevaux allemands pour une vieille dame qui avait un équipage par convenance et respect humain : elle sortait à peine

pour faire une visite ou promener son petit chien, et je désignai de préférence deux chevaux légèrement levrettés; le vétérinaire saisit avidement l'occasion de dire qu'ils ne mangeraient pas, qu'ils ne s'entretiendraient pas, qu'ils ne pourraient pas supporter la fatigue; et ils furent refusés. Moi, j'avais espéré que, n'étant *pas de nature*, ils auraient moins de chance de puiser dans la botte de foin des emphysèmes pulmonaires, et de mourir de gras fondu. Je voulais des *chevaux capables de ne rien faire*, et je fus taxé de paradoxe.

L'utopie que je cherche est de se fournir le mieux possible et au meilleur marché possible, en évitant les trocs et les trafics : mais en cela je suis contraire *au commerce.*

Reste maintenant la question de la pousse en matière d'élevage.

La pousse au point de vue de l'éleveur.

> Moi, j'aime les enfants, surtout quand ils crient.
> — Ah !
> — Sans doute, parce qu'alors on les couche.

J'ai déjà dit ailleurs qu'en Normandie, il y a déjà assez longtemps, florissait un certain étalon poussif, nommé *Eastham*, fort goûté des éleveurs, et à qui on avait dû toute une descendance poussive, jusqu'à la cinquième ou sixième génération.

Il y a une sorte de pousse, produite par la surabon-

dance de la vie, par cet état où l'animal, assimilant plus qu'il ne consomme, arrive nécessairement à la maladie.

Il faut redouter les étalons ainsi affectés, ou avec une simple prédisposition, lorsque l'on a à leur donner des juments de même nature; et surtout dans un pays gras et substantiel.

Je ne proscrirais pas cependant sans rémission un étalon atteint de la pousse mécanique, il peut être utile avec des juments étiques et *sans nature*.

Il existe encore des pousses nerveuses analogues à l'asthme, et qui frappent soudain et sans cause connue un individu parfaitement sain jusqu'alors.

Je ne les crains pas dans un étalon excellent du reste.

Il n'en est pas de même de la pousse par phthisie pulmonaire :

Je la crois très-apte à se communiquer au moins sous la forme de prédisposition.

Du reste, un étalon phthisique est chose rare ; comme il devient maigre, et qu'en général un étalon s'estime en proportion de sa graisse, il est bientôt discrédité et réformé.

Il n'y a donc pas à s'élever sur les inconvénients de tirer race des étalons poussifs ; on est plus porté à les redouter trop qu'à les tolérer mal à propos.

Quant aux poulinières poussives, elles transmettent à leurs poulains la prédisposition à devenir poussifs.

Mais ici, comme ailleurs, la meilleure manière de se conduire avec un danger est de le juger et non de le fuir sans réflexion.

17.

D'une jument poussive à sept ans, et devenue poussive outrée plus tard, j'ai eu une pouliche qui, à vingt-deux ans, avait encore le flanc aussi net qu'on aurait pu le désirer à Alfort.

D'une autre également poussive et phthisique j'ai obtenu quatre pouliches, dont trois sont restées chez moi et que j'ai pu observer ; une seule est devenue phthisique à neuf ans, à la suite d'un rhume.

Quelle que soit du reste la nature particulière de la pousse, je la crois peu redoutable pour la production du cheval en elle-même, attendu que cette maladie, arrivée à une certaine période, entraîne presque toujours la stérilité.

Ainsi, les poulinières poussives sont plus sujettes à ne pas produire qu'à produire poussif.

Si, par conséquent, vous avez une bonne jument poussive, faites-la saillir sans crainte.

Si on vous présente une poulinière poussive à acheter, ne la payez que sur l'espoir d'en obtenir un très-petit nombre de produits.

Un mot encore sur la pousse : j'ai vu des hommes compétents, ou qui se croyaient tels, faire courir et essouffler des chevaux soumis à leur examen, c'est le moyen de rendre l'affection moins sensible ; l'organe surexcité fonctionne mieux.

Il faut en ce cas faire manger l'avoine.

Les maquignons possèdent, dit-on, certains secrets qui font disparaître la pousse pendant quelque temps.

Je n'en sais rien au juste : seulement, je me rappelle

avoir revu au bout de vingt-quatre heures un cheval que j'avais examiné au marché ; la première fois, il n'avait qu'un contre-temps ordinaire, la seconde, je l'ai reconnu pour poussif outré.

On m'a raconté que l'on faisait avaler au cheval une petite anguille vivante ; ou encore *en argot, un voyageur*, c'est-à-dire, une dose de plomb de chasse.

Comme il arrive souvent que le cheval poussif est sujet dans ses quintes de toux à laisser échapper une grande quantité de vents, on avait imaginé de sauver les apparences au moyen d'*un rossignol*, c'est-à-dire une ouverture parallèle à l'anus, et allant au rectum, sans passer par le sphincter ; de la sorte, le vent s'échappait sans bruit.

L'existence du rossignol annonçait la pousse, et il n'y avait plus lieu à réclamer le bénéfice de la garantie, puisque le vice était visible et apparent.

Mais cet intéressant usage est tombé en désuétude longtemps même avant que je ne fusse en âge de m'occuper de chevaux ; j'en ai lu la tradition dans les vieux livres ; je dois seulement la vue du dernier rossignol à une espèce de pédanterie en matière de maquignonnage.

Un célèbre cheval de manége, favori pendant bien des années d'un écuyer dont le nom vivra toujours, fut vendu et revendu vingt fois pendant ses dernières années. Je le vis, peu de mois avant sa mort, poussif outré et muni d'un rossignol. Le nouveau maître qui l'avait ainsi accommodé était très-fier d'avoir exhumé cette vieille coutume, et de fait, excepté à mes yeux, cela pouvait passer pour une invention.

Cornage (Roaring).

> L'introduction des chevaux danois en Normandie.
>
> Cardini.
>
> Cornard se dit d'un cheval qui siffle des narines.
>
> Lafosse.

On appelle cornage ou sifflage un bruit anormal et caractéristique de la respiration; mais ce bruit n'est pas toujours le même ; chez quelques chevaux, c'est une sorte de mugissement à la fois plaintif et menaçant, qui augmente en proportion du mouvement, de l'action, des efforts et de la rapidité de la marche; c'est de là que les Anglais ont appelé (*roarer* mugisseur) le cheval atteint de cette infirmité. Dans ce cas là, l'animal, fortement excité semble près de suffoquer, et il est effrayant de se trouver sur un cheval qui offre un pareil symptôme. J'ai possédé un carrossier que, par expérience, j'ai poussé sous la selle à un galop rapide. Au bout d'un kilomètre, le bruit est devenu tel, que j'ai redouté une chute; elle ne serait peut-être pas arrivée.

Chez d'autres individus, le bruit est plus aigu, moins inquiétant, et augmente malgré cela avec la vitesse. On dit alors le cheval siffleur.

Chez tel autre, le bruit est très-aigu, et ne fait qu'accompagner la respiration sans augmenter beaucoup. Les praticiens disent : *il scie du bois.*

Il arrive encore que le bruit n'est appréciable que dans une course très-rapide ou dans de violents efforts; ou,

au contraire, que le bruit, sensible au départ, diminue en proportion de l'exercice.

Les chevaux corneurs font d'ordinaire moins de bruit en condition de travail que lorsqu'ils sont gras et frais.

Mais tous ces animaux-là sont corneurs et ne peuvent être garantis, aux termes de la loi actuellement en vigueur.

J'ai eu un cheval de pur sang, fils d'*Eléphant*, m'a-t-on dit, qui, poussé au galop de course ou fouetté au harnais dans une montée sablonneuse, ne faisait entendre aucun bruit. Mené au petit trot derrière un autre, la tête tendue sur le bridon, il s'animait et cornait d'une manière incontestable; je lui ai vu faire avec aisance 11 kilomètres en 37 minutes sous 130 livres environ. Sitôt qu'il était au galop, ou même au trot, avec la tête placée et légère, nul symptôme. Était-il corneur?

On peut lire des volumes sur cette affection, mais des volumes d'origine assez récente; car il n'y a pas longtemps que le cornage est partout un cas rédhibitoire. Certaines coutumes l'admettaient, certaines autres n'en faisaient pas mention.

Lafosse n'en dit que quelques mots, et Solleysel en parle en homme qui n'avait pas une idée bien nette de la chose.

Pour le praticien ordinaire, voici, je crois, tout ce qu'il est indispensable de savoir :

Le cornage est une maladie de grand cheval. Rarement le cheval arabe ou espagnol s'en montre atteint : c'est tout au plus si je peux m'en rappeler un ou deux exemples; tandis que les chevaux corneurs fourmillent en Angle-

terre, en Allemagne, en Normandie. La raison en est simple : plus la masse est considérable, plus l'appareil respiratoire fonctionne et se fatigue.

Lorsqu'un individu est devenu très-grand et très-gros, il faudrait un tour de force de la nature pour qu'il y eût proportion exacte dans toutes ses parties : il peut arriver alors que la défectuosité tombe sur les organes de la respiration, soit, par exemple, la trachée-artère trop étroite, ou n'importe quel autre manque de symétrie, alors le cheval a naturellement et organiquement la respiration bruyante. C'est le cas de cornage où l'autopsie ne fait trouver aucune cause déterminante de l'affection, et ce cas est fréquent, comme l'on sait.

Les gourmes, plus sérieuses dans le nord que dans le midi, dans les contrées grasses et humides que dans les pays secs, chez les individus lymphatiques et volumineux que chez les animaux petits et peu charnus, doivent occasionner plus de désordre. Un reste d'inflammation dans la gorge, une enflure ou induration chronique de n'importe quelle partie interne, rendra un cheval corneur à l'issue de bien des maladies.

Défiez-vous, par conséquent, de tout cheval étoffé, robuste, de grande taille, de ce riche modèle dont on admire l'ampleur en tous sens. S'il marche, écoutez-le; et s'il est, comme cela arrive d'ordinaire, une espèce de masse inerte et immobile, écoutez-le encore; s'il ne corne pas, il cornera un jour. Une esquinancie, un gros rhume, une réapparition de gourme, aura bientôt fait l'affaire; il est impossible de réunir un grand nombre de beaux car-

rossiers, dans toute l'acception du terme, sans y tolérer des corneurs. Il peut se faire, du reste, qu'ils fassent un service convenable, par deux raisons : d'abord leur besogne a des limites, ensuite j'ai vu des courses, des steeple-chases, gagnés par des corneurs. Pour moi, j'avoue que je trouve ce défaut insupportable ; mais beaucoup de personnes passent par-dessus et s'en trouvent bien, quoique le sort ordinaire d'un cheval corneur soit de devenir poussif.

Alteruter, étalon qui a longtemps fait la monte en France, est arrivé corneur, et est mort poussif à seize ans environ ; cela ne l'a pas empêché de produire quelques bons chevaux, entre autres, un vainqueur du Derby français. Plusieurs de ses fils ont été corneurs comme leur père.

Cet exemple n'est pas encourageant pour les éleveurs qui rencontreraient cette tare dans un étalon tout à fait convenable d'ailleurs. Il y a même une réprobation générale à cet égard. On a grand soin, il est vrai, de n'accepter aucun des étalons normands que l'on achète journellement pour l'administration des haras qu'après un mûr examen ; mais, lorsqu'un étalon plaît et est recherché des éleveurs, s'assure-t-on avec une inquiète sollicitude s'il n'est pas devenu corneur, surtout lorsque l'embonpoint et l'oisiveté ont perfectionné en lui cette immensité de volume et cette rondeur de formes qui séduisent tous les éleveurs sans exception ? Je crois qu'un examen rigoureux occasionnerait bien des réformes, et cependant, la France ne se peuple pas de chevaux cor-

neurs, ce qui arriverait si l'hérédité de cette maladie était si commune que l'on vient de le dire.

Quelle conduite doit suivre l'éleveur à ce sujet?

J'ai été chargé un jour d'élever le poulain d'une jument normande, que l'on me disait excellente, et d'en tirer race si je le jugeais convenable (le tout au compte du propriétaire, autrement je n'eusse pas accepté). Le poulain était par *Sélim*, bon cheval arabe; la jument, dès son arrivée, me frappa par la puissance de ses formes, et par conséquent ma première idée fut de la conduire moi-même à la prairie par le licol. Je n'eus pas besoin de courir pour savoir à quoi m'en tenir, et je renvoyai la mère, bien décidé à donner le poulain pour ce qu'on en offrirait, et le plus tôt possible. Il fut vendu cher à huit mois, et à dix-huit, il cornait... étonnamment.

Comme je n'aime pas les chevaux corneurs; comme l'avantage de produire des animaux d'un volume exceptionnel n'est pas, suivant moi, à mettre en balance avec l'ennui d'entendre gémir ses poulains, je proscris tout étalon bâti pour être corneur, qu'il le soit ou qu'il en ait l'air. Et il y a beaucoup de chevaux de pur sang corneurs, ceux-là surtout dont on vante la taille, la conformation et la force : il m'est avis qu'ils produisent des poulains moins forts, mais au moins aussi disposés à corner qu'eux-mêmes.

Tout étalon de demi-sang, de même échantillon, anglais ou normand, je le recevrai avec la même défiance; et quant aux poulinières, je n'admettrai, avec le cornage, qu'une jument de pur sang, peu étoffée, et quand je

serai bien certain que cette tare est le résultat d'une indisposition tout à fait accidentelle.

Il existe des localités où l'industrie chevaline consiste à vendre des poulains de lait : il est évident que le but à remplir est de les présenter le plus grands et le plus gras possible ; or, certains étalons jouissent de la propriété de donner à leurs productions des apparences précoces; et il n'est pas rare que ces étalons soient corneurs, non par une coïncidence fortuite, mais précisément en vertu même de leur complexion. Comme le cornage n'est pas apparent d'ordinaire chez les poulains, l'acheteur s'empare de ces produits, et comme il ne s'enquiert pas de leur naissance, soit négligence, soit impossibilité, il revient, l'année suivante, acheter d'autres animaux dans le même cas ; et voilà un ensemble de circonstances qui favorise la production d'une foule de chevaux corneurs.

Comme le cornage est la maladie du grand et gros cheval, et que l'on aime en France le grand et gros cheval, il est probable que l'on continuera de risquer l'emploi des étalons corneurs, d'autant plus qu'ils ne manquent pas.

Du tic.

> Tic, incommodité ou habitude.
>
> ROBINET.
>
> Tic, incommodité ou habitude.
>
> LAFOSSE.
>
> Tic, on a distingué l'incommodité et l'habitude.
>
> CARDINI.

Le tic est l'action, non pas de mordre la mangeoire,

mais de faire entendre une sorte d'éructation en appuyant les dents quelque part, ou ne les appuyant pas du tout. On a fait de tout cela le tic rongeur, le tic d'appui, le tic en l'air, quelques-uns même ont voulu y joindre le tic d'ours, ou habitude de se balancer de droite et de gauche sur les jambes de devant.

Commençons par le tic d'ours qui, suivant les connaisseurs méticuleux, indique toujours une faiblesse et une souffrance des extrémités antérieures. Entre autres cas de tic d'ours, j'ai connu un cheval qui ne restait jamais une minute sans se balancer de la manière la plus bizarre sitôt qu'on le regardait. Il avait les jambes et les pieds irréprochables, et jamais il n'eut d'autre maladie qu'une apoplexie, qui l'enleva encore plein de vigueur à vingt-quatre ans, après tous les services que peut rendre un excellent cheval ; je n'ai jamais vu un tic d'ours aussi caractérisé.

J'attendrai pour regarder au tic d'ours que j'aie vu une funeste conséquence de ce défaut, et il y a plus de trente ans que je la cherche.

Quant aux autres tics que j'appellerai tous tics d'éructation, puisque ce bruit particulier est le seul caractère spécial du tic ; il y a des tiqueurs gras et d'un bon entretien ; il y a des tiqueurs toujours maigres et maladifs ; il y a des tiqueurs qui se ballonnent, qui ont des coliques fréquentes, etc., *tellement que cela n'y fait rien*, comme dit le bon Newcastle.

Seulement le cheval tiqueur doit se payer meilleur marché, puisqu'il y a lieu de craindre de le revendre moins

cher; quant à l'importance du défaut en lui-même, je voudrais qu'on m'expliquât d'abord ce que c'est, pour apprécier ce qui peut en résulter, et comme je n'ai rien lu qui me satisfît sur le tic, je vais en dire ce que je pense, mais sans preuves.

On prétend que le cheval se remplit d'air et se ballonne, je crois plutôt que l'éructation est une expulsion de gaz et non une absorption d'air atmosphérique.

S'il en est ainsi, n'est-il pas possible que cette éructation soit nécessitée par les gaz que produit la digestion dans l'estomac, en vertu de je ne sais quelles causes ? On sait que le cheval ne peut pas vomir, peut-être ne peut-il éructer que par le geste de mordre, ou d'appuyer la dent quelque part, ou de tendre l'encolure, etc.

Cela posé, je dirai que la digestion gazeuse peut être ou n'être pas sujette à des accidents fâcheux; on voit cette disposition chez l'espèce humaine, avec ou sans inconvénients graves.

Et voilà bien ou mal le tic expliqué. A quoi bon ? à bien des choses si j'ai raison; et d'abord ce ne sera plus un motif de refuser un cheval tiqueur, mais bien de voir s'il a bon ou mauvais estomac, et par conséquent si ce symptôme est indifférent ou significatif.

Et puis encore, à ne pas martyriser le cheval tiqueur par des colliers, par des peaux de hérisson sur la mangeoire, par des clous dans les gencives, par une muselière avec appareils de cercles concentriques et parallèles, par des coups de fouets, par la suppression des mangeoires, par des musettes, etc., car j'ai vu et essayé de tout cela, et

je m'en repens. Si le tic est une éructation et non une aspiration, il ne peut que diminuer le ballonnement et soulager l'estomac ; quant à la perte de la salive et de l'avoine, c'est un malheur; mais le remède devient quelquefois pire que le mal.

Le premier cheval que j'aie possédé était une jument tiqueuse. J'avais vingt ans, et à cet âge on ne doute de rien et on essaie de tout. Ma jument avait treize ans, et avait toujours tiqué, je l'ai tourmentée pendant sept ans, et puis je l'ai laissée tranquille ; elle a tiqué sans interruption jusqu'à trente-trois ans ; elle tiquait partout et toujours, tellement qu'elle n'avait plus de dents ; mais elle avait toujours bien servi et elle avait eu huit poulains, dont pas un n'a tiqué; il est vrai que l'un d'eux provenait d'un étalon tiqueur.

Exemple qui prouve que le tic n'est pas héréditaire; mais *Pick-Pocket*, étalon de grandes qualités, a laissé beaucoup de poulains tiqueurs et souffrant de ce défaut ; *experimentum fallax*, a dit Hippocrate.

Mais j'aime mieux un tiqueur qu'un corneur. On me reprochera peut-être la manie des exemples et des historiettes ; il me semble que c'est encore moins ennuyeux que de voir poser des sentences.

Du reste, je dois prévenir que quand, par hasard, je consigne un fait, ce n'est pas dans l'idée que ce fait seul et isolé doit conclure, mais ce fait est le plus remarquable de beaucoup de faits que j'ai observés, et qu'il serait fastidieux de relater; c'est pour ainsi dire le résumé de

l'expérience de ma vie, et on ne peut guère offrir autre chose à ses lecteurs.

Fluxion périodique.

> Phlegmasie périodique intermittente ou plutôt rémittente, etc., ce qui fait que votre fille est muette.
>
> MOLIÈRE.

Dans certaines localités, presque tous les poulains sont attaqués d'une sorte d'inflammation qui cesse et revient à certains intervalles sur les yeux, et les rend tôt ou tard aveugles ou borgnes. Voilà en substance la fluxion périodique. Cette affection est quelquefois longtemps sans reparaître, voilà pourquoi on a fixé à quarante jours la durée de la garantie pour ce cas.

Certains observateurs reconnaissent la fluxion en dehors de ses accès par une certaine contraction de la peau, dans le coin supérieur de l'œil; cela viendrait-il des efforts que fait, pour voir, le cheval dont la vue est trouble et obscurcie? Je ne sais, et du reste il y a là-dessus bien d'autres choses que j'ignore, car n'ayant pas vécu dans un pays où règne la fluxion périodique, je n'ai pas été à même de l'observer.

Il n'entre pas dans mes idées de donner un recueil de ce qui a été dit à ce sujet, ou de rendre compte de l'état actuel de la science; je ne parle jamais que de ce que j'ai vu et expérimenté moi-même.

La première fois que j'ai été en Irlande, l'esprit plein

de ce que j'avais entendu dire de la bonté des chevaux de ce pays, je voulais tout observer, et le premier cheval que j'ai rencontré était aveugle; j'ai pensé aussitôt à l'historiette de cet Anglais qu'on retrouve dans tous les *ana*, et cependant ce n'était pas le cas. Nulle part je n'ai vu autant de chevaux aveugles ou borgnes.

Dans une maison où j'étais en visite, le maître avait deux hunters dont un borgne, quatre chevaux de voiture, dont un aveugle et un borgne. Un stage coach avec huit bons yeux dans l'attelage était chose fort rare dans les environs.

Tout le monde en convenait, on redoutait beaucoup les mauvais yeux, et on les excluait avec soin de la reproduction : j'ai vu une magnifique jument grise de cinq ans, qui avait été renommée à la chasse, et qui, ayant perdu la vue, était au louage, montée par un postillon; on n'a jamais voulu me la laisser acheter.

Cherchant à quoi attribuer cette quantité de fluxions périodiques, je ne fis qu'une seule remarque, c'est que le pays est rempli de tourbières.

Plusieurs années après, j'avais un étalon de douze ans, à qui j'avais fait enlever un quartier, opération grave, et qui le priva de mouvement durant six semaines. Pendant le séjour à l'écurie, la vue se troubla, et le vétérinaire, un homme fort savant (feu M. Delayen), me dit : « dans quinze mois votre cheval sera aveugle » ; ce qui fut.

Comme je ne regardais pas ce cas comme une fluxion périodique ordinaire, puisque le cheval était âgé et avait eu jusque-là de bons yeux, je continuai à l'employer, et

je n'ai jamais eu de cette provenance un poulain qui soit devenu borgne ou aveugle.

M. Delayen fit l'expérience de croiser cet étalon avec des juments aveugles et de provenance aveugle ; il y eut entre autres une pouliche, dont cet étalon aveugle était le père : la mère était aveugle, et venait d'un père aveugle ; toute cette famille vivait dans la même ferme ; la pouliche n'eut pas la fluxion périodique, mais elle perdit un œil à dix ans.

J'ai cru remarquer que, dans certaines localités où il y avait des tourbières, cet étalon faisait quelquefois de mauvais yeux, et il n'était pas le seul, car j'y ai vu des poulains aveugles, dont les père et mère avaient de bons yeux.

Je crois la fluxion périodique très-rare en Normandie, je ne l'ai vue que chez un seul étalon acheté en ce pays par l'administration des haras ; c'était l'étalon *Fréjus* fils d'*Eastham* ou de *Sylvio*, je ne me rappelle pas au juste.

La question est de savoir quel danger il y a à employer des producteurs atteints de cette maladie ; je crois que c'est moins l'hérédité qu'il faut craindre, que les influences du pays et du régime. Ainsi, dans les localités où cette maladie est fréquente et générale, il s'agit moins de rechercher des étalons et des poulinières saines, que de soustraire les produits aux influences funestes que l'on connaît ou que l'on doit chercher à connaître. Je puis citer à l'appui de cette opinion l'exemple connu de poulains fluxionnaires ou menacés de l'être, et auxquels

la transplantation a donné de bons yeux ; du reste, je signale mon incompétence à cet égard, n'ayant jamais habité de pays sujet aux fluxions périodiques.

Quant à l'emploi de chevaux et juments borgnes et aveugles *par maladie*, dans des pays ordinaires, je l'ai fait et vu faire sans en pouvoir constater aucun résultat pernicieux.

Tares du pied.

A pede principium.

Avant de s'occuper des tares du pied, je dois parler de la conformation de cette partie importante.

Il y a deux sortes de mauvais pieds, celui qui s'encastelle et celui qui s'écrase, le premier appartient aux pays chauds et secs, et l'autre aux contrées froides et humides.

Les pieds des chevaux de Norfolk dont j'ai parlé dans le premier volume rentrent dans la première catégorie comme sujets à l'encastelure; l'une et l'autre ont le même inconvénient, qui est de ne pas pousser avec assez de vigueur ; j'ai entendu parler de l'inconvénient d'élever dans des terrains forts et gras, qui donnent au pied trop de volume; j'ai vu des pieds trop petits, et je n'en ai jamais vu de trop grands.

J'ai vu faire ce reproche à certains chevaux, mais comme je leur ai toujours vu de bonnes allures, une marche ferme, pas de claudication et autant d'adresse qu'aux autres, je n'ai pas été de cet avis.

Une fois ce principe établi, rien de plus simple que de

savoir à quoi s'en tenir pour adapter les producteurs aux terrains sous le rapport des pieds.

Recherchez dans l'étalon et surtout dans la jument, le caractère de pied opposé au défaut que donne votre sol.

Si le sol donne des pieds convenables, ne vous occupez que de compenser les défauts du père par les qualités de la mère, et réciproquement. Ici, le défaut peut être combattu par le défaut contraire.

Il n'y a pas, par conséquent, de si mauvais pieds qui puissent faire refuser un étalon dans les conditions convenables ; ce serait différent pour la mère, s'il en resultait une boiterie qui la fît continuellement souffrir et altérât sa santé.

Cela étant compris, toutes les tares de pied ne signifient plus rien et n'ont plus d'importance : bleimes, seimes, faux cartiers, fourmilières, mauvaises fourchettes, etc., etc. ; d'autant plus que le repos que la poulinière retrouve dans certaines conditions tend à tout remettre et à tout guérir.

Mais il se passera encore bien du temps avant que les éleveurs français aient assez de connaissance et d'attention pour donner de bons pieds à leurs poulains.

Si les chevaux normands ont en général de bons pieds, on peut objecter, qu'en général, ils ne se donnent pas assez de mal pour les user ; c'est le défaut d'action qui rend cette qualité si apparente : ce n'est plus qu'une qualité négative ; qui ne marche pas, n'use pas de souliers.

Du pied mal conformé ou souffrant résultent, dans la plupart des cas, les tares de jambes, telles que nerfures, (distensions du tendon), *sore shines*, efforts de boulet, etc; en sorte que l'on peut dire que la valeur du pied fait la moitié de la valeur du cheval; que l'éleveur du cheval ait à s'arranger là-dessus.

Formes.

Il y a deux sortes de formes, l'une naturelle et l'autre contre nature.

LAFOSSE.

Une exostose dans l'articulation du pied, sur la couronne ou sur le paturon se désigne sous le nom de forme; elle fait ou ne fait pas boiter le cheval; tantôt naturelle, tantôt accidentelle, et résultat d'un coup de pied ou autre blessure, elle est fort redoutée des véritables connaisseurs, qui y voient une grande chance d'incapacité de travail et une fâcheuse prédisposition souvent héréditaire. J'ai vu des formes à des poulinières qui avaient bien couru et produit de bons chevaux de course; je crois cependant qu'on doit, en règle générale, exclure des haras toute apparence de forme, sauf les cas d'exception parfaitement motivés.

Molettes.

Elle se traite comme le vessigon.

LAFOSSE.

Déjà des molettes! Voilà un mot qui est destiné à faire

fortune. La molette est la tare la plus facile à reconnaître. On dit que c'est une marque d'usure. On conclut *logiquement* que le jeune cheval qui, avant d'avoir travaillé, offre déjà des marques d'usure, ne durera point, et on dit : déjà des molettes!

J'ai vu des molettes à une pouliche de deux ans qui n'avait jamais été touchée. Née en 1836, cette jument m'a été ramenée, en 1856, par son propriétaire, qui voulait en tirer race, n'en ayant, disait-il, jamais eu de meilleure pour le travail et la résistance. La mère avait des molettes.

Je ne finirais pas de citer les exemples qui prouvent l'ineptie de s'arrêter à des tares insignifiantes; mais l'éleveur qui se destine à produire des chevaux et à les vendre, doit les faire *tels qu'ils plaisent*. Puisqu'ils plaisent sans molettes, il faut les faire sans molettes; et pour cela, il n'y a qu'à choisir des étalons sans molettes, des juments sans molettes, et tenir les produits dans une oisiveté perpétuelle. — Mais, alors, il faudra exclure du haras une foule de producteurs excellents qui ont cette tare? — Oui. — Mais les poulains non exercés seront détestables? — Oui. — Il y a donc plus d'intérêt à faire mal qu'à faire bien? — Sans contredit.

On s'est donné bien du mal pour guérir les molettes. J'ai vu bien des expériences, bien des recettes, et après bien des essais, la molette reste; bien heureux si c'est sans quelque funeste accompagnement. C'est un problème analogue à la guérison des chevaux morveux.

Ces préoccupations indiquent à peu près autant de con-

naissance du cheval que la recherche de la quadrature du cercle annonce de capacité et d'études en mathématiques.

Vessigons.

Voyez *molettes*. C'est la même chose en autre lieu.

Jardons.

Si M. Vitet avait la moindre pratique il ne citerait pas à tout propos les maréchaux (qui sont moi).

LAFOSSE.

Il y a peu de temps que le jardon est arrivé au point de célébrité auquel nous le voyons aujourd'hui. Du temps de Lafosse, c'était simplement une *tumeur de la nature du flegmon*, et qui a servi d'occasion à cet hippiatre pour donner une bonne semonce à Vitet et à Bourgelat, au sujet du jardon et de la courbe. Les Anglais appellent *curb* ce que nous appelons jardon, et pour le reconnaître, on s'applique à trouver une ligne droite de la pointe du jarret à celle du boulet; la moindre interruption en bosse au bas du jarret rend le cheval jardonné. Les personnes difficiles ne se contentent même pas de cette ligne droite, elles veulent *la gouttière*. Ce n'est pas avec des livres qu'on peut bien expliquer tout cela; on l'apprend en se faisant montrer sur nature une quantité suffisante d'exemples convenables.

Un jour, j'ai entendu déplorer, à l'égal d'une calamité publique, la victoire d'une jument qui avait gagné le prix

de 14,000 fr. avec *deux jardons*; et moi, qui avais essayé d'acheter cette jument plusieurs mois auparavant, parce que je croyais qu'on ne voulait plus la faire courir, et qui m'étais trouvé fort heureux de vendre 250 fr. un cheval sans tare et avec la plus belle gouttière du monde, mais qui ne marchait pas, je ne voyais pas les motifs de cette désolation générale.

Mais enfin, voyez donc quel dommage qu'une bête ainsi tarée gagne une victoire éclatante! un des plus beaux prix de l'année. — *Si elle a battu quelques paires de jarrets intacts, et cela doit être, c'est que ses jardons ne la gênent pas, ou bien qu'elle a une bien grande supériorité pour les battre malgré cette grande gêne;* et la haine du jardon persiste, parce que c'est une règle facile à établir magistralement.

Je n'ai jamais vu boiter d'un jardon. On m'a dit l'avoir vu. Je le veux bien; je ne dispute pas de ce que j'ignore.

Fait-on passer les jardons? J'ai mis le feu à une jument qui avait un jardon. Un an après, un amateur me disait : Mais pourquoi lui avoir mis le feu, puisqu'elle n'a rien? — Mais elle avait un jardon que le feu a fait passer; à moins que le jardon n'ait passé tout seul, sans que le feu y ait été pour rien, comme cela s'est vu. Il y a bien un moyen, pour un propriétaire, de faire passer le jardon de ses chevaux : c'est de n'en pas parler; pourvu que vous ayez essuyé en silence l'examen de deux ou trois arbitres connus, sans qu'ils aient signalé le jardon, la chose est jugée et le sujet est sain. *Experto crede.*

Quant à l'éleveur, il aura des poulains jardonnés avec des producteurs sains; il aura des poulains à gouttière

avec des producteurs jardonnés. La même jument, avec le même étalon, lui donnera successivement deux jardons, un jardon à droite, un jardon à gauche; pas de jardons, des jardons qui augmentent, des jardons qui s'en vont, *tellement que cela n'y fait rien*, toujours comme le dit le bon Newcastle.

Cependant, en règle générale, si vous voulez faire des chevaux qui se vendent, affichez une horrible crainte des jardons.

Si vous voulez faire des chevaux qui marchent et qui sautent, prenez des producteurs qui marchent et qui sautent avec ou sans jardons.

Éparvins.

Ce défaut est agréable lorsqu'il n'est pas outré.
LAFOSSE.

L'éparvin sec, tare sans signe extérieur autre que le mouvement saccadé qui le caractérise.

Cette action est connue sous le nom de *harper;* elle est généralement plus appréciable au départ, ou lorsque le cheval est arrêté brusquement; souvent elle passe lorsque le *cheval est échauffé*.

Lafosse. Ce défaut est agréable lorsqu'il n'est pas outré, et est estimé par les cavaliers. Les chevaux espagnols y sont sujets.

Brézé... Et ne boite plus; comme les maquignons n'ignorent pas cela, ils ne manquent pas de faire trotter le

cheval avant de le présenter. Ainsi, tenez-vous sur vos gardes....

Dedelay d'Agier. Désagréable lorsqu'il n'y a qu'une jambe d'attaquée. Nul remède.

The Horse. Déplaisant pour le cavalier, mais ce n'est pas une tare; au contraire, on dit que c'est généralement une preuve de force et d'endurance.

Liger. L'éparvin sec n'est pas si dangereux que l'autre; cependant, si on le néglige, il peut rendre un cheval estropié.

On voit qu'il y a des opinions à choisir.

Ce qu'il en faut croire, d'après ce que j'ai vu, est ceci : cette particularité est aujourd'hui beaucoup plus rare qu'autrefois, peut-être parce que l'on met aujourd'hui les chevaux beaucoup plus sur les épaules.

Le cheval qui a des éparvins secs est dur au galop et généralement doux au trot, mais ne trotte pas vite.

Un des meilleurs sauteurs que j'aie vus de ma vie était en même temps le plus singulier exemple d'éparvins secs dont j'aie jamais entendu parler. Ce cheval cassait les éperons du cavalier à force de harper, et l'exercice augmentait le mouvement convulsif au lieu de le diminuer.

Ce cheval a fait un service très-long et très-actif toute sa vie; on l'a tué à vingt-deux ans, peut-être plus vieux, à cause d'une phthisie pulmonaire, qui l'avait réduit au marasme. A l'autopsie des deux jarrets, l'un était sain, dans l'autre il y avait suture complète entre deux os : les *deux os plats*, autant que je puis me rappeler. L'ani-

mal harpait davantage de ce côté, mais la différence n'était pas grande.

J'ai longtemps observé une jument de trait qui avait deux éparvins secs assez forts, elle n'était pas réellement d'un très-bon service, mais je ne sais pas si les éparvins y étaient pour quelque chose; la bête était molle, de bonne nature, mangeait beaucoup, était grasse, et se ménageait dans toute espèce de besogne. Généralement on la trouvait très-belle et on l'admirait.

Je n'ai rencontré qu'un seul étalon de pur sang qui eût un éparvin sec, c'était *Spectre*. Je ne le lui ai pas vu transmettre à un seul de ses poulains, il est vrai que je ne les ai pas vus tous.

Il paraîtrait qu'au temps jadis où l'on prisait *le tride* et le trot relevé, les éparvins secs plaisaient, comme aujourd'hui l'action du devant qui brille aux dépens de l'arrière. Mais nos chevaux d'attelage arrivent à stepper d'autant mieux que la vieillesse et l'usure viennent à roidir et à paralyser les reins et la croupe, pourvu qu'il y ait chez l'individu une grande épaule et une grande encolure.

On m'a raconté qu'en Normandie certains éleveurs maquignons avaient soin de parer le pied des poulains de manière à rendre l'appui pénible et à faire enfler le tendon, dans la vue de donner du membre et de faire *disparaître l'os crochu;* la chose est possible.

L'*éparvin de bœuf*. Je ne le décrirai pas, il faut apprendre à le connaître *de visu*. C'est une tare dangereuse, elle a toujours son effet, le cheval est sujet à boiter à la

moindre fatigue ; mais il arrive souvent que la boiterie n'est appréciable que pour celui qui fait trotter le cheval devant lui et pas pour le cavalier.

L'animal boite plus ou moins et va tout de même ; j'ai conseillé pour un bas prix des chevaux ainsi tarés à des personnes qui en ont été aussi satisfaites que du cheval le plus sain, et elles n'avaient pas payé grand'chose.

Si vous tenez à un cheval à qualité, refusez tout éparvin de bœuf. Si vous voulez élever un bon cheval, n'admettez pour la reproduction ni étalon ni jument avec ce vice ; et prenez garde, il n'en manque pas.

Il y a encore autour du jarret des varices, des tumeurs, des *blood spavin ;* mais ce sont des accidents si variables qu'il faut les voir et se familiariser à leur application par la pratique. Tout cela est pernicieux quand cela se rencontre dans les poulinières molles et lymphatiques.

Le capelet n'est rien.

Les suros sont peu de chose. Je ne crois pas à la gêne qu'on prétend qu'ils apportent au jeu des tendons. Cela pourrait être vrai en mécanique ; mais la nature a d'autres lois pour le jeu de ses tissus.

Comme je ne parle ici des tares que sous le rapport de l'hérédité, je ne les décris qu'en passant et sans m'y appesantir. Généralement, dans leur examen, il faut moins s'attacher aux résultats évidents qu'aux causes constitutionnelles, car c'est là seul ce qui peut les reproduire dans le poulain.

Par exemple, les grappes et les eaux aux jambes, qui

sont quelquefois annoncées par les solandres et les malandres, ne sont point à pardonner, de quelque manière qu'on veuille raisonner là dessus ; c'est un mode plus ou moins déguisé de scrofules, et si vous admettez ce poison là dans votre haras, les gourmes vous joueront de mauvais tours.

Je ne crois pas devoir terminer ce chapitre des tares sans m'expliquer un peu sur un sujet qui préoccupe encore certaines gens, et qui a fait écrire bien des pages aux écuyers, depuis Solleysel jusqu'à Thiroux, ce sujet est : *les ruses employées par les maquignons*. Quelques personnes se font un monstre de tout cela, et leur défiance va jusqu'aux plus extravagantes hypothèses. J'ai vu refuser un cheval parce qu'il avait la marque d'un séton récemment enlevé; *c'est la marque d'une mauvaise poitrine*. La pratique du gingembre, aujourd'hui si universellement répandue, je dirai si bêtement, effraie encore certaines personnes. On croit y voir un artifice machiavélique.

Ces craintes et autres pareilles sont exagérées. Ce n'est pas ainsi que procède le marchand pour se défaire de sa marchandise, ses ruses se réduisent à peu de chose : noircir ou arracher les poils du cheval cillé, lui refaire les dents, frotter vigoureusement la place des vessigons et des molettes, redresser, avec des fils de fer, les oreilles *des oreillards*, faire rendre la bouche fraîche avec du poivre et de l'ail (l'embouchure provençale), fendre les naseaux, frotter de verre pilé la place des éperons, etc., sont des niaiseries qui ne peuvent attraper personne et auxquelles

on a en partie renoncé, comme au *rossignol* et aux *voyageurs*.

Les manœuvres sont plus naturelles et plus simples, elles n'en sont que meilleures ; occuper d'autre chose que du défaut capital, faire remarquer l'épaule et la tête du cheval qui a une seime ou la croupe d'un animal couronné ; crier après le palefrenier qui tient le cheval en montre, se mettre à propos entre vous et le cheval, ne vous faire voir que le bon côté et surtout vous étourdir de paroles, voilà la première malice.

Il y en a deux autres encore assez élémentaires : l'une est de s'arranger de telle manière que vous oubliiez de vous mettre en mesure avant le neuvième jour pour les cas rédhibitoires, et l'autre, de vous donner verbalement le cheval à l'essai pendant trois jours ; car alors la possession vaut titre, et il est à vous, ou il y a procès, menace de procès, on paie une indemnité ; le tour est fait, il n'y a plus qu'à passer à un autre.

Mais ce n'est pas là la conduite des marchands connus, établis, en réputation ; ils n'emploient que des moyens parfaitement légaux, et si l'on peut les accuser de quelques petites dissimulations ou adresses, ils sont parfaitement imités par bien d'autres, qui se piquent de ne pas être négociants.

Il y a plus, l'acheteur qui se dit trompé l'a presque toujours été par lui-même : il a cru acheter une chose valant le double, le triple, le quadruple de ce qu'il donnait, au lieu de cela, il a reçu la moitié, le tiers, le quart, en un mot, les inverses.

Il est pris au piége qu'il avait tendu ; faut-il le plaindre?

Écoutez Thiroux :

« Tranquillisez-vous ; du moment où l'on connaît la « valeur intrinsèque du cheval, en ajoutant le cinquième, « on est assuré d'avoir un cheval, quel que soit le prix « qu'on l'ait fait. »

Voilà la vérité de tous les temps et de tous les pays ; et le grand talent des marchands de chevaux est de se connaître non pas en chevaux, mais en hommes. Quand je dis marchands, ce ne sont pas seulement les commerçants payant patente que je veux désigner, ce sont tous ceux qui, pour une raison ou une autre, vendent un cheval.

La qualité de ce cheval est la moindre chose à considérer ; que le vendeur ait l'air de tenir à sa marchandise, d'en faire grand cas et de s'y connaître, ou encore en s'y prenant adroitement, qu'il ait l'air de posséder une chose dont il ne connaît pas la valeur, ou dont il ne sait pas se servir, enfin, qu'il y ait tromperie, eau trouble, qu'on n'agite aucun point douteux, de peur de l'éclaircir, et surtout qu'on emmanche bien l'affaire, alors il y aura chance de la terminer, de faire une vente et une dupe.

J'ai connu un marchand, homme très-remarquable par son génie commercial et ses connaissances spéciales en chevaux : j'ai eu beaucoup de relations avec lui ; mais jamais il n'y a eu entre lui et moi, aussi peu de paroles échangées que lorsqu'il s'est agi d'un achat.

Lorsque j'avais examiné le cheval et dit un prix, l'affaire était conclue.

Cela venait tout simplement de ce que le prix que j'offrais était acceptable, que le marchand voulait vendre, savait que je voulais ce cheval-là, et non un autre, et que ce prix était mon dernier mot.

Je n'ai jamais eu à me plaindre de lui, parce que, en achetant, je savais toujours ce que j'achetais, et n'espérais pas trouver des qualités supérieures au prix que je donnais.

Quand il s'agit de la vente des produits des chevaux élevés, les mêmes questions se représentent sous une autre face.

Encore un mot sur les tares.

Rompu, fourbu, courbu, courbatu, féru, crochu, bleymu, gras-fondu.
Cornard, panard, pinçard, pansard.

Ch. Nodier.

Ce n'est point par les détails, mais par les ensembles, que l'on doit se diriger pour le choix des producteurs.

Une tare n'est qu'un détail, une bonne qualité est aussi un détail.

Il serait donc insensé de tirer race d'un cheval uniquement à cause d'une seule et unique qualité, quelque engouement que vous ayez pour ce mérite spécial.

Il serait insensé, pour la même raison, de rejeter un étalon ou une jument pour un défaut quelconque, puis-

que la chance n'est jamais certaine de voir transmettre ou la qualité ou le défaut.

On n'arrive pas, à coup sûr, à son but par les compensations, c'est-à-dire en opposant à un défaut de la mère une qualité contraire à l'étalon, ou *vice versâ*.

J'ai vu saillir un jour *Princess Edwis*, la plus courte de toutes les poulinières de pur sang, par *Physicien*, étalon également beaucoup trop court dans son ensemble. Tous les assistants frappaient cette alliance de réprobation, et moi peut-être plus que tous les autres, et il en est résulté *Premier-Août*, cheval pas très-long, mais second au Jockey-Club, gagnant 16,500 fr. à trois ans et 6,300 à quatre.

Les défauts réunis ne s'accumulent donc pas toujours d'une manière désastreuse.

Le véritable talent de l'éleveur ne consiste pas à réunir mathématiquement une liste de principes sur l'hérédité ou la non-hérédité de n'importe quoi.

Il faut prendre chaque circonstance en considération, regarder surtout si ce que l'on voit en bien ou en mal est chez le sujet accidentel ou constitutionnel ; si la nature a dû aider à l'accident, et surtout si la chose existe depuis longtemps, parce que c'est une chance en bien comme en mal de la retrouver dans le produit. Enfin, et surtout, il faut avoir tout vu ; que rien ne se présente à vous pour la première fois quand vous opérez.

Beaucoup voir est bien plus facile qu'on ne croit. Il n'y a qu'à enregistrer dans sa mémoire tous les faits qui se présentent. Si l'on ne perdait pas les occasions d'observer, l'expérience arriverait bien vite et toujours.

Quand on a vu, quand on sait, on n'est plus embarrassé d'agir ; on se trompe quelquefois, mais la confiance en soi est un heureux don qui porte bonheur, pourvu qu'on n'en abuse pas.

Nous allons continuer l'étude des transmissions héréditaires, et nous traiterons d'abord un sujet sur lequel il ne peut y avoir de doute : la couleur.

TRANSMISSION DES ROBES PAR GÉNÉRATION.

COMMENT ELLE S'OPÈRE ET QUELLES INDUCTIONS ON PEUT EN TIRER POUR LA TRANSMISSION DES AUTRES QUALITÉS.

Bondad vince sennal.
Vieux proverbe espagnol.

En consacrant quelques lignes à expliquer la manière dont la couleur se transmet des ascendants aux produits, je suis guidé par plusieurs motifs.

Les exigences de la mode, au sujet des nuances que l'on recherche dans les chevaux de luxe, ont de tout temps été si ridicules, que je ne prendrai pas la peine d'écrire sur un tel sujet, aujourd'hui surtout, que certaines personnes font consister le bon goût à préférer, pour la reproduction, le plus vilain animal, qui est zain, au meilleur et au plus beau cheval qui aurait du blanc, ce qui n'empêche pas certains marchands en renom de vendre à ces personnes-là même les chevaux les plus bizarrement ba-

riolés ; mais, dans ce cas, on dit : je ne regarde pas à la robe.

On y regarde beaucoup, on y regarde énormément ; et en cela, comme en bien d'autres choses, ce qui attire l'œil par un aspect voyant et tranché est souvent préféré à ce qui est réellement beau et d'un goût pur. Les marchands le savent si bien, que tout cheval marqué bizarrement qui leur arrive est exhibé avec des prétentions particulières, non pas malgré cela, mais à cause de cela, sinon en apparence, au moins réellement ; s'il n'est pas enlevé tout d'abord, il manque son effet, on le vend tout doucement et on ne le reprend jamais, car il ne faut pas qu'en restant à l'écurie de vente, ou en y revenant, il fasse demander avec méfiance la raison qui le fait voir toujours là.

D'où il résulte que le zain est en faveur générale ; le zain est le plus sûr. Que les éleveurs fassent zain, toujours zain, bai zain s'il se peut, et qu'enfin on ne puisse même pas distinguer un individu d'un autre, ni de tous les autres, et de la confusion naîtra le profit, car la meilleure manière de vendre des chevaux bons ou mauvais est d'empêcher que l'acheteur puisse les connaître.

Il faut donc donner à l'éleveur une recette pour créer des chevaux sans tache.

J'aurais bien voulu, si cela était possible, faire comprendre qu'il y a de bonnes et de mauvaises robes, car la couleur, la nuance, le reflet, rien n'est indifférent, tout peut servir à indiquer ce qu'est réellement le cheval et les moyens de l'améliorer ; mais mon but est surtout de faire

comprendre par analogie comment s'opèrent les transmissions héréditaires. En effet, il est probable que la couleur, comme toutes les autres qualités bonnes ou mauvaises, se communique de génération en génération par une loi d'héritage, qui est la même pour toutes. Or, si l'on peut ne pas s'entendre toujours sur la bonté d'un cheval, on est toujours d'accord sur son signalement; il est donc plus facile de fixer les idées sur ce point.

Nous avons tâché d'établir, tome 1er, ce principe tant soit peu paradoxal :

Que le cheval gris répondait au type brun dans l'espèce humaine;

L'alezan au blond;

Le bai au châtain.

Nous ajouterons que le noir, l'isabelle, le gris de souris, etc., sont des accidents individuels, plus saillants à l'œil par leur éclat que véritablement remarquables en physiologie.

L'isabelle, particulièrement, peut, en beaucoup de cas, être assimilé à certaines nuances de roux; mais, pour établir quelques règles sur la manière de classer et de juger les robes, il est nécessaire d'admettre un principe fondamental, lequel consiste à distinguer la teinte et le reflet.

Le reflet est produit uniquement par l'action du soleil. Ceux qui se connaissent réellement en chevaux arabes savent que le bai doré, l'alezan doré et le blanc argenté ne se rencontrent jamais dans aucune autre race, quelque noble qu'elle puisse être. Ceci est une appréciation qui

ne saurait être démontrée, mais qui sera sentie par ceux qui voudront juger par expérience et sans prévention.

Les races nobles, même les plus relevées, autres que le sang arabe, ont une autre manière d'être noires, bai brun ou alezan brûlé que les races arabes d'une part et que les races communes de l'autre; les reflets cuivrés, brillants, d'un fauve bronze, qui se remarquent sur le cheval de pur sang ou très-bien né, ne sauraient être comparés aux teintes plates, ternes et sourdes, quoique souvent plus foncées, des races abâtardies ou septentrionales.

Ainsi, le hart-drave hollandais, avec son poil noir de velours, est à la fois plus foncé et plus terne que tel cheval de pur sang qui sera signalé noir mal teint par l'un, alezan brûlé par l'autre, bai brun par un troisième.

Un arabe alezan clair rubican avec des balzanes est réellement plus chaud de ton qu'un suffolk punch alezan brûlé très-foncé et zain.

Telle est la distinction que j'établis entre le reflet et la teinte.

Le reflet est produit par le soleil et le sang, la teinte est ce qui reste chez l'individu quand l'effet vivifiant du soleil a cessé.

Mais l'effet du soleil peut vivre dans l'individu, qui, alors, le transmet au moyen de sa virtualité.

L'absence du soleil, qui éteint les reflets, efface aussi les teintes; voilà pourquoi on voit tant de blonds dans les armées danoises, tant d'alezan clair et d'isabelles à crins blancs parmi les chevaux de Suède et de Norwége.

Les chevaux gris blanc à crinière noire sont rares hors de l'Afrique ou de l'Asie-Mineure.

Le poulain est toujours d'une robe lavée à sa naissance, et il tend sans cesse à foncer sous les rayons du soleil; c'est ainsi que beaucoup de poulains bai clair à deux ans approchent du bai brun lorsqu'ils commencent à vieillir.

On peut donc établir qu'il y a deux éléments dans la couleur d'un animal : la teinte mate de cette couleur et sa température, si je puis m'exprimer ainsi.

C'est ce qui expliquera pourquoi il y a des chevaux très-mous, lymphatiques et malsains sous des robes obscures, et des chevaux énergiques et irascibles, dont le poil alezan clair, avec beaucoup de rubican et de balzanes, paraît presque complétement décoloré et déteint.

Cela expliquera encore l'expression martiale de ces têtes de Cimbres d'un blond si clair et si ardent qui étonnaient autrefois les soldats de Marius.

On en conclura que l'effet du soleil est incontestablement de donner une robe foncée de teinte et brillante de reflet, mais que l'une et l'autre de ces deux qualités peuvent se perdre séparément; la teinte est bien moins précieuse que le reflet.

Ainsi, toute balzane, toute marque blanche sera une dégénération; tout individu albinos doit avoir sa dose de faiblesse et de lâcheté; tout cheval pie est bien près d'être albinos; mais cette dégénération, qui consiste à se décolorer est moins mauvaise que la dégénération qui consiste à se ternir.

Ces vérités sont senties même par le vulgaire.

Pourquoi les chevaux qui nous arrivent de Hollande, d'Oldembourg, du Holstein et du Jutland, sous la dénomination commune de chevaux du Nord, sont-ils tous bai clair, bai brun ou noirs, et presque toujours zains? C'est que le climat a une si grande tendance à tout détremper, qu'il faut employer exclusivement les producteurs les plus foncés; le bai brun y devient lavé au point de n'offrir plus rien de noir; l'alezan y est si laid que personne n'en veut; et si on laissait le blanc s'introduire dans une de ces familles, les balzanes n'auraient plus de limites.

Chose singulière, ces effets se présentent quelquefois dans le pur-sang, et même dans d'excellentes familles, et chez des individus célèbres par leurs performances.

Il y a eu de bons chevaux de course rouans, ou avec beaucoup de blanc. L'introduction du blanc dans une robe foncée, de manière à produire le rouan, est une preuve de dégénération, tout aussi bien que lorsqu'il y arrive comme bigarrure pour créer des balzanes ou des marques de pie.

On peut citer *miss Craven*, rouane, ainsi que ses frères et toute sa descendance.

L'exemple le plus remarquable est peut-être la famille de *Persepolis*, jument qui, presque toujours saillie par *Quiz*, alezan, et étant alezane elle-même, a donné un grand nombre de poulains tous alezans ou rouans, avec beaucoup de blanc, et tous estimés, soit comme coureurs, soit comme producteurs. Examinons ce qui se passe, en général, dans les accouplements.

Un étalon et une jument de même robe engendreront presque à coup sûr un poulain pareil à eux ou à peu près. Cette règle est assez sûre pour qu'on puisse y compter. Ainsi, en supposant une circonstance où il faudrait absolument produire une série de chevaux d'un poil déterminé, on y arriverait en se bornant à choisir exclusivement les pères et les mères de cette robe.

Il y aurait cependant des exceptions qui arriveraient non pas pour confirmer la règle, ce qui, selon moi, est une absurdité, mais pour indiquer que la loi a été mal comprise.

En effet, pour qu'un étalon et une poulinière produisent à leur image, il faut que cette image soit héréditaire chez eux ; autrement, *ça ne tient pas*.

Nous allons entremêler les exemples et les préceptes, afin d'éviter l'ennui des dissertations et des longueurs. Nous reprendrons la nomenclature des robes, mais dans un autre ordre que dans le premier volume.

Là, nous voulions les classer ; ici, nous ne ferons que les citer en commençant par les plus prisées ou les plus communes.

Robes baies.

> Si l'on vous dit qu'un cheval a sauté dans le fond d'un précipice sans se faire de mal, demandez de quelle couleur il était, si l'on vous répond : bai, croyez-le.
>
> Général DAUMAS.

Bai et baie font bai, nous l'avons déjà dit.

Cependant de *Raimbow*, bai, et d'*Aimable*, baie, naquit *Hercule*, alezan ; mais *Aimable* était fille d'*Election*, et *Hercule* a hérité de la robe, des marques et des allures de son aïeul maternel.

Preuve que la transmission du grand-père au petit-fils, sans que le degré intermédiaire y participe, ce qu'on appelle enfin sauter une génération, n'est pas en physiologie une illusion, un mythe, comme quelques-uns l'ont prétendu.

Dans l'espèce humaine, nous voyons tous les jours une femme fort saine, quoique née d'une mère phthisique, mariée à un homme robuste, donner le jour à une jeune personne qui meurt de la poitrine à vingt ans.

Il arrive souvent que les qualités et les vices sautent une ou même plusieurs générations.

Bai et baie feront donc bai le plus souvent, quelquefois alezan par saut de génération, comme aussi par la loi de climat qui, dans les latitudes septentrionales, porte le châtain vers le blond plus ou moins pâle, plus ou moins fade.

Du bai brun au bai clair, du bai clair au bai brun, le passage est facile et fréquent : tantôt vous voyez les robes foncer, tantôt elles se dégradent ; naturellement, le pur-sang, même clair, a une tendance à foncer, comme aussi on verra une jument commune d'un beau bai brun, produire bai lavé, parce que l'étalon de pur sang aura été bai clair, en vertu de ce principe que le sang infuse ses qualités comme ses défauts.

Robes alezanes.

> Si on vous assure avoir vu un cheval voler dans les airs, demandez de quelle couleur il était, si on vous répond : alezan, croyez-le.
>
> Général DAUMAS.

L'alezan est tenace et envahissant dans nos climats, et plus encore si nous remontons vers le Nord. Bai et baie font alezan quelquefois ; je n'ai jamais vu alezan et alezane faire bai ; Le *Stud Book* anglais, bien compulsé, ne m'en a donné qu'un exemple, et il est douteux. Il s'agit d'un poulain né précisément l'année de l'impression du volume ; il était donc tellement jeune, qu'il a pu y avoir erreur ou indécision sur la robe, comme cela arrive assez souvent (1).

Le *Stud Book* français en contient quelques-uns, je les ai tous reconnus faux, à l'exception d'un seul que je n'ai pu vérifier, et il y a bien d'autres erreurs à relever dans ce livre.

On m'a cité un exemple en Algérie et un en Italie, je ne les ai pas vus ; par conséquent je puis affirmer que cela est rare.

---

(1) On lit, vol. VI, page 341 : 1848, b. f. (*Bay Filly* by *Pantaloon*) :

Issue de *Virago*, alezane, par *Pantaloon*, alezan ; (au duc de Rutland). On retrouve cette pouliche, courant cinq fois à deux ans, au *Racing Calendar anglais*, et signalée comme alezane. Voy. *Rac. Cal.*, 1850, pages 111, 253, 272, 275, 292.

Robes grises.

. . . . Valebunt
. . . . . glaucique. . . . .
VIRGILE.

Père et mère gris ont beaucoup de chances de donner gris. Le haras arabe de S. M. Louis-Philippe, à St-Cloud, m'en a fourni beaucoup d'exemples. J'ai vu pourtant *Adjar*, étalon de cet établissement, gris, fortement truité, produire avec une jument de trait, gris blanc, un cheval bai clair terne, mais incontestablement bai; l'année suivante, le même croisement donnait un poulain gris.

N'oublions pas ce que j'ai dit au premier volume, qu'un cheval gris porte presque toujours en naissant une robe simple et foncée. Par conséquent, lorsqu'on emploie un étalon ou une poulinière gris, il est bon de savoir quelle a été leur teinte primitive.

Les haras de Saint-Cloud, de Pompadour, où l'on a réuni des étalons et des poulinières gris en grande quantité, m'ont donné lieu d'observer que cette robe a une tendance à se laver et à se salir. Il faudrait tenir compte de cette particularité si on voulait élever une famille de chevaux d'une nuance grise agréable.

Robes noires.

. . . . Vaccinia nigra leguntur.
VIRG.

Noir et noire donnent noir; mais les exceptions sont un peu plus fréquentes. Je ne répéterai pas ici le fait

singulier déjà cité, sur le rapport de M. Vankorrick, des albinos provenant de cette union de noirs.

Du reste, les chevaux noirs sont rares, et je ne crois pas qu'en France il y ait lieu, jusqu'à présent, de s'efforcer de produire des animaux de cette robe.

L'isabelle, le souris, le louvet, sont des robes trop rares pour que j'aie pu faire une série d'observations sur les appareillements en ce genre. Je puis dire seulement que j'ai lieu de croire à une certaine affinité entre le noir et l'isabelle. Un cheval entier, sarde, très-petit, isabelle à crins blancs, saillit, en 1830, une poneyte baie ; le poulain fut noir. Une jument isabelle, fille d'une jument noire et d'un père inconnu, ne donna de poulains isabelles qu'avec un étalon bai à moi appartenant, et qui tenait de deux côtés à *Sorcerer*, cheval de course noir. Voilà les deux seuls exemples authentiques que je puisse citer.

De la robe des poulains obtenue par croisement d'animaux de robes différentes.

Le poulain tient du père et de la mère, quant à la robe, soit par prédominance, soit par mélange.

Par prédominance, lorsqu'il prend la robe du père ou de la mère ; par mélange, lorsque, par exemple, il naît rouan d'une mère grise et d'un étalon bai.

La virtualité du père ou de la mère se manifeste dans ce cas en imposant sa couleur au produit.

La virtualité est d'ordinaire du côté de celui des deux auteurs qui a le plus de sang. Mais il arrive parfois qu'elle

est individuelle, et que, par exemple, une jument, commune en apparence, produira toujours des poulains de sa robe, quel que soit l'étalon qu'on lui donne.

C'est ainsi qu'une poulinière bai zain de Norfolk, saillie quatre fois par un étalon noir de Norfolk à quatre balzanes et une fois par un étalon arabe alezan avec beaucoup de blanc, a donné cinq poulains tous bai foncé, à peu près de sa nuance, et tous zains ou presque zains.

Alezan et baie donnent presque à coup sûr alezan ou bai ; il n'y a, pour s'en convaincre, que de vérifier sur le turf les productions de *Gladiator*, de *Baron*, etc.

Mais souvent, surtout dans les espèces mélangées et d'origine inconnue, il y aura des sauts de générations ou des anomalies difficiles à expliquer.

Tel est l'exemple déjà cité de cette jument alezane donnant des poulains noirs avec un étalon bai ; et, dans le pur-sang, *Britannia*, noire, par *Cadland*, bai brun, et *Ténérife*, alezane.

Alezan et grise donneront : l'un, ou l'autre, soit gris, soit alezan, ou l'intermédiaire : le bai.

J'ai vu une jument de charrette gris truité produire, avec le même étalon arabe alezan clair, six produits bais ou bai brun, dont un seul est devenu gris, et encore si tard, que ce n'est que vers le onzième mois qu'on a pu apercevoir les premiers poils blancs aux tempes et aux oreilles.

Je regarde le bai comme l'intermédiaire entre l'alezan et le gris, absolument comme le châtain est l'intermédiaire entre le blond et le brun dans l'espèce humaine.

Le noir, dans les croisements de robe, fait l'effet de l'obscur sans la chaleur. Ainsi, d'une jument noire saillie par un étalon alezan, ou *vice versâ*, on obtiendra tantôt noir mal teint, tantôt bai brun, tantôt bai clair; on aurait alezan poil de vache, que je n'en serais pas étonné, parce que le noir paraît naturellement dépourvu de virtualité.

Ainsi, l'emploi d'un étalon bai brun sera avantageux pour réchauffer les couleurs d'un haras; et avec un étalon noir, on manquerait probablement ce but, surtout s'il n'était pas de pur sang.

De la robe grise dans les croisements de couleur.

Le *Stud Boock* anglais ne m'a fourni aucun exemple de gris et grise donnant autre chose que gris, ni aucun exemple de poulain gris qui n'eût au moins un ascendant gris, soit le père, soit la mère.

J'ai cependant vu naître un poulain gris pommelé d'un étalon percheron-normand isabelle, et d'une jument de trait fleur de pêcher excessivement clair. La même jument avait donné cap-de-more avec un cheval bai de pur sang.

Je regarde cet exemple comme très-rare, et je l'explique par la nuance tout à fait décolorée de la mère et la couleur insolite du père, surtout dans sa race.

D'un père gris, d'une mère d'une autre robe, à quel poulain doit-on s'attendre? Ceci est une question douteuse.

Rowlston gris a donné un grand nombre de poulains

au haras de Meudon, les gris ont été en minorité ; et il paraît que telle est la loi de la nature en nos climats, puisque le pur-sang anglais, qui présentait autrefois beaucoup de poulains gris sur les hippodromes, en fournit très-peu aujourd'hui.

Dans les années 1853, 1854, 1855, notamment, les poulains gris se sont trouvés au nombre de huit, vingt et un, quatorze, et là dessus le seul *Chanticleer* en a donné la plus grande partie, savoir : trois, douze et dix-huit, produisant, chaque année, quatorze, trente et un, vingt-cinq poulains en tout.

Il est vrai qu'il faut ajouter à cela quelques individus signalés bais et rouans qui sont peut-être devenus gris par la suite.

Si le gris tend à disparaître dans le pur-sang anglais, le contraire a lieu en Camargue. Un de mes amis, propriétaire dans cette contrée, a eu beaucoup de peine à obtenir quelques poulains bais ou alezans, quoiqu'il n'employât que des étalons arabes ou anglais bais et alezans ; et le gris, lorsqu'il a disparu, n'a disparu qu'à la seconde ou troisième génération.

L'usage immodéré du carrossier normand sur la poulinière de gros trait n'a donné, sous le rapport de la robe, que des résultats variés, et qui se balancent à peu près également à cause du peu de virtualité des deux espèces. Il est du reste difficile de rien constater là-dessus à cause des singulières positions faites par le commerce aux individus nés de ces croisements mal entendus et funestes. En effet, tout métis gris a été dit percheron, tout

métis bai a été porté comme normand, tout métis rouan, l'un ou l'autre, et tout métis alezan méprisé.

Dans le très-petit-nombre de croisements consciencieusement combinés entre le pur-sang et le gros trait, j'ai toujours vu une tendance à la disparition du gris.

Bai et grise donnaient alezan, ou plus souvent rouan et aubère ; le rouan donnait rubican, rubican donnait zain.

Accumuler les exemples serait aussi fastidieux qu'inutile, parce que la citation d'un fait n'a de mérite que si ce fait a été bien vu, bien observé.

Cependant, tout résultat, si bizarre qu'il soit, peut avoir sa raison d'être, et quoique sa rareté puisse le faire regarder comme un jeu de la nature inexplicable et oiseux à noter, il y a cependant toujours à y voir une vérité utile.

Il y avait en 1844, au haras du Pin, une pouliche de dix-huit mois, nommée *Prima-Dona*, d'une assez belle venue, grande, grosse et forte, de ce modèle dont on fait indifféremment des poulinières sans valeur, et des chevaux de course sans mérite, c'est-à-dire qu'elle possédait toutes les perfections insignifiantes de volume et de santé, qui séduisent le vulgaire, sans offrir aucune certitude de qualités, et sans qu'il fût possible non plus d'affirmer péremptoirement qu'elle ne serait jamais bonne à rien.

Le comble de l'adresse, pour faire valoir les appas volumineux d'une pouliche de cette sorte est d'en risquer une exhibition pompeuse comme poulinière.

Une seule circonstance s'opposait à une aussi brillante destinée, c'était sa robe : une robe inqualifiable : on avait bien écrit alezan au *Stud Book ;* mais pour être vrai, il aurait fallu mettre alezan rubican, et il y avait tant de rubican que l'animal était rouan, et encore rouan, c'est-à-dire plutôt aubère, mieux, fleur de pêcher ; aucuns même auraient pu dire tigre, car il y avait des places blanches qui entouraient des taches alezanes.

Enfin, c'était une occasion magnifique pour un connaisseur de se poser, par une diatribe foudroyante sur les robes extraordinaires.

On n'y manqua pas ; il y eut des voix pour la réforme : *une bête d'une robe comme celle-là ne devait pas déparer, déshonorer un établissement modèle, un établissement du rang du haras du Pin.*

On en gardait de bien pires ! qui, il est vrai, étaient bai zain.

— Mais alors ! s'il est de si grave conséquence d'avoir ici une jument comme cà, pourquoi l'y a-t-on élevée ? — Mais c'est un malheureux hasard. — Il me semble, au contraire, qu'on a fait tout ce qu'il fallait pour obtenir une robe alezane, d'un rubican exagéré, et qu'on y a même travaillé pendant plusieurs générations. — Comment donc ! le père et la mère sont bais ! — Je sais bien : sur le *Stud Book*, tome IV, page 150 (1) ; et encore !

(1) *Huraca* mère de *Prima Dona :*
Au 1er vol., p. 194, est alezane.
Au 2e vol., p. 136, est alezane.
Au 3e vol., p. 146, est baie.

mais le père *Mameluck*, outre sa lisse et sa balzane, a encore dans sa robe, des reflets ternes, signes certains d'une robe peu tenace et peu permanente.

De plus, vous avez dans son origine : *Arethuza*, alezane, *Prophet mare*, grise, *Horatia*, alezane, *Buzzard*, alezan, le sang d'*Éclipse* et de *Delpini*, toutes circonstances propres à remener les robes claires, si la mère s'y prête. Or, la mère, *Hurraca*, bai fortement rubican, a pour père *Pickpocket*, bai, fils de *Saint-Patrick*, alezan, et pour mère, *Pamela*, par *Tigris*, le plus alezan et le plus rubican de tous les chevaux, qui a eu quatorze frères ou sœurs, tous alezans ou rouans ; la mère de *Pamela* est d'une famille baie, où l'on voit toutefois une certaine *Yellow mare*, *jument jaune*.

Mameluck a produit, en France, avec des juments baies beaucoup de poulains alezans : *Lampion*, *Brilla d'Oro*, *Désirée*, *Priam*, *Giaour*, *Peri*, et d'autres en Angleterre, *Hernani*, par exemple.

Pickpocket est le père de *Miranda*, *Witeface*, *Barcarolle*, *Vautrin*, *Y. Pickpocket*, tous alezans, dont aucun n'a de mère alezane.

Partout le bai cache l'alezan dans cette famille ; si on eût donné à *Hurraca* un étalon tel que *Nautilus*, ou même *Royal-Oak*, il est probable que le bai se serait maintenu;

Au 4e vol., p. 224, est alezane, et p. 150, baie.
Au 5e vol., p. 207, est baie, et p. 313 alezane.
Au 1er vol., 2e édit., p. 334, est alezane, et p. 247, baie.

J'ai déja dit ailleurs que le *Stud Book* français contenait beaucoup de fautes et d'inexactitudes.

car je ne connais aucun poulain alezan de *Cadland*, qui cependant a sailli beaucoup de juments de cette robe.

Si nous voulons avoir quelques détails sur les robes rares ou singulières, nous pouvons remarquer le premier produit apporté d'Angleterre par *Cassandra*, pleine de *Sir Hercules*. Cette pouliche, désignée comme noire dans le *Stud-Book* français, page 150, et qui l'était peut-être à sa naissance, est en réalité cap de more; *Sir Hercules* était noir avec beaucoup de rubican, et *Cassandra* était d'une teinte particulière dans son bai, d'un brun obscur et terne.

C'était aussi la robe d'*Inheritor* qui a produit, en 1849, avec *Flirtation* grise, *Jollity*, pouliche cap de more, si je puis me le rappeler.

Aussi un éleveur étranger, plus expert qu'on ne l'est généralement en France, me disait-il, j'ai vu produire *Inheritor* en Belgique, et il donne toujours des robes franches et non pas fausses, comme on pourrait le croire d'après sa *robe incertaine*.

Les robes irrégulières sont quelquefois tenaces; mais on ne les reproduit pas à volonté, précisément parce qu'elles sont rares; autrement elles seraient communes et reparaîtraient sans cesse.

Un étalon alezan normand a donné, en Auvergne, un poulain pie-alezan. La mère, probablement allemande, était de ce rouan particulier et caractéristique qui est très-clair, avec beaucoup de blanc à la tête et toujours des balzanes qui remontent en arrière jusqu'aux cuisses et

blanchissent le ventre, de telle sorte que l'individu est plutôt pie que toute autre chose.

On m'a dit que le duc de Feltre, sous l'Empire, ne voulait que des carrossiers de cette robe, et il en entretenait toujours une trentaine dans ses écuries.

Une poneyte normande pie-alezan était saillie tous les ans au haras du Pin par divers étalons de demi-sang, toujours bais, toujours zains, elle donnait tous les ans un poulain pie, mais qui avait toujours moins de blanc que celui de l'année précédente.

J'ai essayé de reproduire la robe pie. Une jument pie, saillie deux fois par un cheval alezan ayant beaucoup de blanc, et ensuite par un cheval anglais bai, a donné une pouliche alezane presque zain, un poulain pie, un poulain alezan avec trois balzanes.

Winter a donc raison de recommander, pour faire pie, que le mâle et la femelle fussent tous deux de cette robe. Voici le passage, page 57.

« Quelques-uns sont d'avis qu'en prenant un cheval « noir et un blanc, il en sortira un cheval noir-pie, et « en accouplant un cheval brun ou alezan brûlé avec un « léard (gris), il en sortira nécessairement un cheval pie « ou rougeâtre ou bien un brun, etc., mais ils se trom- « pent étrangement, vu que un cheval blanc avec un « noir ne font qu'une couleur mêlée, à savoir des gris- « noirs, des gris-pommelés ou bien des rubicans; un « cheval brun ou alezan brûlé avec un cheval blanc ne « font que des gris de sable, rougeâtres, ou des rubi- « cans bruns ou rouges. Or, si l'on souhaite des che-

« vaux noirs-pies, il faut donner à un étalon noir-pie des « cavales noires avec beaucoup ou peu de marques blan- « ches, et alors il en sortira une race de semblables tein- « tures, ou bien donnez à un étalon noir avec beaucoup « ou peu de marques blanches des cavales noires-pies, « mais l'un et l'autre étant des noirs-pies, on aura bien « quelquefois la teinture souhaitée, mais on court danger « que chaque fois n'en sorte une couleur toute diffé- « rente. Voy. lett. A. »

Ceci est un renvoi à une gravure que sa naïveté ou son cynisme ne nous permet pas de reproduire.

Les robes tigres ne sont qu'une déviation du rouan, cela est si vrai qu'il est rare de rencontrer des chevaux tigres aussi bien marqués par devant que par derrière, presque toujours sur l'avant-main les taches se confondent dans un fond d'un rouan obscur.

Transmission des marques, telles que étoiles, lisses, balzanes, etc.

Le blanc a une tendance à se reproduire; mais non quant à la disposition des marques. Ainsi, pour avoir zain, ne prenez que zain, mais ne craignez pas que telle ou telle marque désagréable se reproduise avec obstination.

Miss Raimbow eut quatre balzanes parce que son père en avait trois, ce qui n'aurait rien fait si *Young Urganda*, sa mère, n'eût pas été grise elle-même et fille de gris.

Young Urganda a toujours donné gris, excepté *Miss*

Raimbow baie, *Jupiter* alezan, tous deux avec quatre balzanes, et *Roulette*, bai zain, cette dernière par *Lottery*.

Miss Raimbow n'a donné que *Mytheme*, avec quatre balzanes, quoique souvent saillie par *Caravan*, dont le père, *Camel*, avait beaucoup de blanc.

De *Sultan* il ne nous est venu qu'*Hæmus* ayant les balzanes de son père.

D'où je conclurai qu'il ne faut craindre le blanc que lorsqu'on le rencontre à la fois chez le père et chez la mère.

En voilà assez, je crois, pour être sûr d'obtenir les robes que l'on pourra désirer. Voyons maintenant quels devraient être nos goûts si nous étions raisonnables.

D'abord l'albinos étant une dégénération, tout ce qui s'en rapproche est plutôt un défaut qu'une qualité; ainsi toute marque blanche est à rejeter, toutes choses égales d'ailleurs; toutefois l'alezan étant une excellente robe, qui se trouve rarement zain, on peut lui pardonner quelques taches. Il n'y a réellement que trois bonnes robes, le bai-brun, l'alezan et le gris. Le caprice seul peut les faire proscrire ou en faire accueillir d'autres.

Mais comme la robe n'est pas tout, les qualités doivent passer avant, et c'est ce principe qui a prévalu en Angleterre lorsque l'on a créé les races de trotteurs (exemples : *Miss Turner*, les *black-horses* avec leurs balzanes, et les bœufs de Durham avec leurs robes si obscures et si mélangées).

N'excluons donc jamais un producteur de mérite pour sa robe ; ne pardonnons aucune marque désagréable à

une jument médiocre. Je n'admets pas qu'un étalon puisse jamais être une médiocrité.

Il faut dire aussi qu'aujourd'hui, en France, tous, tant que nous sommes, éleveurs ou consommateurs, nous sommes si loin de la science, du vrai et du sens commun, qu'il est superflu de nous occuper d'avoir du goût.

Je dis donc que beaucoup de blanc est un mal dans un étalon et une poulinière ; mais la manière dont il se reproduit n'étant pas constante, peu importe sa disposition.

Par exemple, deux balzanes antérieures me font toujours rebuter un cheval de service, à cause de la défectuosité constante de la corne blanche. Mais en génération, il n'y a pas de raison pour que le blanc se retrouve plutôt devant que derrière.

J'ai vu rebuter un bon cheval de pur sang, *Chourineur*, par *Master Waggs* et *Miss Sophia*, à cause d'une marque au nez désagréable : fils et frère de zains, il avait peu de chance de reproduire son blanc, et moins encore de le reproduire au même endroit.

Il faut, en règle générale, ne s'occuper de la robe que très-secondairement, et après avoir réussi à mettre de son côté toutes les conditions de succès quant aux qualités.

Presque jamais la robe ne doit faire rejeter une bonne poulinière.

Jamais la robe ne doit faire agréer un sujet sans mérite.

Mais si l'on veut absolument s'astreindre, par caprice

ou par une déférence intéressée pour la mode, à n'élever que des chevaux d'une couleur déterminée, n'alliez jamais que des individus pareils entre eux, et encore assurez-vous avec soin que ni l'un ni l'autre ne comptent dans leur généalogie aucune robe disparate depuis un grand nombre de générations.

Suite des transmissions héréditaires.

Il est malheureusement moins difficile de définir la robe que vous voulez obtenir, que de spécifier catégoriquement les qualités ou les défauts que le poulain pourra acquérir de ses parents par hérédité.

Pour bien s'entendre sur ces questions, il est absolument nécessaire d'abord, ici comme ailleurs, de se débarrasser de ces expressions de bon cheval, bonnes qualités, et autres mots sans idées, ou capables seulement d'en donner d'absurdes.

Il n'y a pas de bon cheval, il y a un cheval qui plaît pour telle ou telle qualité, et cette qualité, il s'agit ici de savoir en quoi elle consiste et jusqu'à quel point elle doit être poussée pour plaire.

Par exemple, on vous cite une jument comme excellente parce qu'elle avait l'habitude de faire quatorze lieues en quatre heures, sans fouet, à un tilbury, *en donnant plein les mains*, phrase officielle, en vertu de laquelle le propriétaire est à la recherche d'un étalon aussi vigoureux que la mère pour ne pas laisser perdre ces qualités.

Qu'on lui donne un étalon de pur sang, un peu vio-

lent, que son impétuosité aura empêché de courir heureusement ; car c'est toujours pour le demi-sang que sont réservés les malheureux de l'hippodrome.

Alors on aura grande chance d'élever un jeune cheval qui ne prendra pas le collier du tout, qui se précipitera en désespéré et par lançades, sans gagner un pouce de terrain, et qu'on appellera rétif.

Tout cela uniquement parce qu'*on y aura trop mis de ce qu'on trouvait bon.*

De ce qui précède on conclura naturellement qu'il faut mitiger les qualités de la mère par celles du père et réciproquement, donner, par exemple, à cette jument un étalon d'un caractère calme et même un peu froid.

Conclusion fort logique, et en même temps fort trompeuse souvent, parce que raisonner sur les effets quand on ignore les causes, c'est raisonner en aveugle.

Presque tout le monde attribue l'ardeur du cheval à son moral, à son caractère, à son âme, en un mot au principe subtil qu'on imagine entièrement indépendant de la machine matérielle et visible.

Une autre doctrine hippologique et nouvelle semble s'être chargée de ressusciter Descartes. D'après elle, le cheval étant un composé de leviers, marche en raison de leur jeu ; le cheval est vif si les leviers jouent facilement, il souffre et se fâche si la machine va mal ; il est parfait s'il est bien fait ; enfin, si on pouvait mouler le cheval comme on moule le buste d'un homme en plâtre, l'examen attentif de cette statue vous révèlerait parfaitement la manière de faire de l'animal.

La vérité n'est ni ici, ni là. La machine du cheval peut jouer selon la manière dont elle est faite (conformation), selon la matière dont elle faite (constitution, degré de sang, tempérament, etc.).

Cela posé, la machine est animée par une âme ; mais cette âme, nous n'en connaissons pas la nature, est-elle d'un principe à part, indépendant de la matière et imposé à la matière pour la dominer en despote ; ou n'est-elle en définitive que le résultat, l'expression visible de tout l'ensemble constitutionnel de l'individu, résumant à nos yeux tout ce que nous voyons et tout ce que nous ignorons de son organisme ?

Je n'en sais rien, mais je sais, mais j'ai vu que le caractère du cheval est variable indépendamment de son individualité matérielle et physique ; et en même temps se modifie d'après cette individualité absolument comme d'après toute autre circonstance.

Ainsi l'ardeur, l'impétuosité, se manifestent par des défenses en place, des résistances immobiles, du reculer, et tout autre symptôme de froideur, si la machine locomotive n'est pas faite pour faciliter les sauts en avant, ou si une main ignorante et maladroite met l'animal dans l'impossibilité d'exécuter ce qu'on veut de lui.

Pour faire un croisement relatif à l'ardeur, à l'impressionnabilité, au courage, que l'on veut dans le poulain à naître, il faut faire entrer en ligne de compte dans ses combinaisons : la conformation, le degré de sang du père et de la mère, et surtout les chances de rayonnements

divers, qui augmentent avec la différence d'origine existant entre les individus accouplés.

Il existe quatre classes principales de chevaux si on classe les individus d'après leur manière de se comporter au travail.

Le pur-sang a une activité telle qu'il fait toujours beaucoup plus qu'on ne veut, et un peu plus qu'il ne peut. D'où il résulte que le talent de le conduire consiste à le modérer pour la conservation respective du cavalier et de l'animal.

Malgré son ardeur, son impatience et ses colères, c'est encore celui qui dure le plus longtemps, quoiqu'il rende lui-même sa besogne plus fatigante qu'on ne le voudrait.

Le cheval anglais, c'est-à-dire né et élevé en Angleterre, quelle que soit son origine, est plus mou, plus restant, moins vif que le pur-sang; mais l'éducation qu'il a reçue, les habitudes qu'on lui a données, l'ont rendu rigide, actif, persévérant et brutal. Ses muscles et ses nerfs sont tellement façonnés à aller en avant qu'il se pousse toujours selon ou malgré la volonté de celui qui le guide.

De là cet ensemble de qualités et de défauts qu'on admire et qu'on blâme en lui tour à tour.

L'allemand, d'une locomotion facile, et de ressources médiocres, élevé avec discernement et avec douceur, est confiant et docile. Il fait complaisamment et sans peur tout ce qu'il peut; mais une fois lassé, comme il est familier, il se ralentit sans s'effaroucher et ne donne plus rien au-dessus de ses forces.

C'est véritablement le cheval des maladroits ; on n'aura jamais rien pour le remplacer en France.

Le cheval normand, mal conformé, bâti de pièces et de morceaux, incohérent, décousu, mal né et mal nourri, n'a en lui ni la facilité de l'allemand ni le nerf du pur-sang.

Toute locomotion lente ou rapide lui est incommode, pénible, impossible, par conséquent les sollicitations l'irritent.

Il ne peut ni ne veut.

Le pur-sang est le seul qui puisse satisfaire un bon cavalier, qui veut tout faire et tout oser.

Le demi-sang anglais contente l'homme assez maladroit qui veut aller assez vite.

L'allemand est le partage de celui qui préfère à tout son agrément et sa sûreté.

Le normand ne convient à quoi que ce soit.

Ici, il faut que je m'explique sur la dénomination donnée aux quatre types que j'ai distingués ici.

Guenon, dans son *Traité des vaches laitières*, les classe par les dénominations de flandrines, bicornes, poitevines, limousines, etc., il ajoute :

« Le lecteur est prévenu qu'il ne doit chercher dans
« les dénominations que j'ai imaginées ni étymologie ni
« combinaisons scientifiques ; les noms que j'ai donnés
« à mes classes sont purement arbitraires, et répondent
« tout simplement à l'idée que je m'en suis formée. »

Il en est de même ici pour moi.

On trouvera des chevaux de pur sang, et même d'un

certain mérite, offrant tout à fait au cavalier le caractère que j'ai qualifié de normand.

Le Cotentin produit beaucoup de chevaux communs avec le caractère allemand.

On peut trouver en Angleterre et en Allemagne maint spécimen complet de mon dernier type.

La seule raison qui m'ait déterminé à choisir ces appellations, c'est que si on veut se procurer immédiatement un exemple de ces quatre grandes distinctions de caractères, la manière la plus prompte et la plus facile de se les procurer sera de chercher successivement :

Un bon cheval de pur sang ;

Un bon cheval de demi-sang ;

Un cheval du Nord ordinaire ;

Et un très-mauvais carrossier normand.

En un mot, je n'ai voulu ici jeter ni éloge ni blâme à aucune race ni contrée.

Cela posé, on pourra combiner ses accouplements de manière à avoir à peu près le degré d'activité voulu, à condition pourtant de ne pas chercher un degré d'ardeur et un degré de volume incompatibles.

Comme aussi en se rappelant qu'une conformation irrégulière amenant la difficulté de locomotion et la maladresse, on ne saurait en espérer la commodité et l'agrément.

Nécessité de compenser en détail chaque défaut du père par la qualité opposée de la mère, ou *vice versâ* ;

Nécessité d'éviter les disparates trop heurtés, dans la crainte d'arriver à un résultat incohérent ;

De ces deux nécessités il résulte que toute alliance est à la fois un croisement et un appareillement.

Si vous voulez, par exemple, produire un cheval de course avec une jument d'un grand train, mais n'ayant pas tout ce que l'on peut désirer comme forme et vigueur d'organes, vous choisirez un étalon remarquable par ces deux dernières qualités : croisement dans l'appareillement;

S'il s'agit de donner une jument de trait au cheval de pur sang, il ne sera pas mal à propos de profiter, si l'occasion s'en présente, d'une certaine ressemblance de silhouette, d'une parité de physionomie générale entre l'étalon et la poulinière, quoique d'espèces fort éloignées : appareillement dans le croisement.

La transmission héréditaire des détails est assez facile à observer, elle est réelle, mais non constante : c'est-à-dire qu'on ne sait jamais si telle ou telle qualité, tel ou tel défaut, arrivera au poulain par sa mère, ou sera corrigé par le père, ou bien encore disparaîtra dans la première génération pour se rencontrer dans la seconde, et quoique l'on ne puisse attendre aucun résultat déterminé, on peut cependant prévoir une série de cas, dont un est immanquable ou à peu près, sans que l'on sache au juste lequel.

C'est alors un problème indéterminé, à plusieurs solutions. On sait quelles sont les choses qui n'arriveront pas, mais l'on ne sait point entre quatre ou cinq possibles laquelle arrivera.

Quant aux ensembles, il est absolument impossible d'y compter, parce qu'il suffit d'une seule et unique condition pour les détruire.

Par exemple, vous avez une jument de selle d'un agrément remarquable; nulle ne vous a plu davantage au monde, si ce n'est un cheval entier de votre connaissance et qui est à votre disposition.

Vous tentez l'union de ces deux sujets remarquables pour vous au même degré et sous le même point de vue.

Vous ne jouez le jeu, en agissant ainsi, que dans un seul cas, celui où les qualités de l'étalon et de la jument sont absolument identiques.

Autrement, le mélange de deux contrastes excellents peut tout aussi bien donner un résultat insupportable qu'une fusion avantageuse.

Et même dans le cas de similitude aussi parfaite que possible, des causes que l'on ne peut découvrir déjouent souvent les calculs.

Queen of Trump avait gagné le Saint-Léger et les oaks, saillie par *Colonel*, vainqueur du Saint-Léger et second au Derby par un dédit, elle a donné de bons chevaux, il est vrai, mais pas de vainqueurs hors ligne, comme on se serait cru en droit de l'espérer.

Une question assez curieuse est celle-ci : les qualités acquises sont-elles susceptibles de se transmettre ?

Certaines personnes répondent affirmativement. Le degré le plus avancé de cette opinion est de croire au *coup de lance*. Je suis, quant à moi, un peu d'avis de ne

pas toujours se presser de rejeter ce qui répugne à la raison et à la vraisemblance.

On a répété partout, et avec raison, que les blessures et tares accidentelles n'ont aucune importance; et cela se vérifie journellement par les faits. Comment alors les résultats de l'éducation pourraient-ils influer sur les individus qui ne la reçoivent pas? *Que sais-je?*

Toujours est-il que l'homme développe chez un animal les qualités qui y sont, et non celles qui n'y sont pas; car il lui est donné de modifier et non de créer.

Il est donc, en ce cas, *utile de croire* que les qualités acquises se transmettent, soit que *cela soit vrai, soit que cela soit faux.*

En effet, de deux étalons que l'on a essayé de dresser, celui que l'on a réussi à amener à un beau résultat vaut évidemment mieux sous ce rapport que l'autre dont on n'a rien pu faire.

Car les qualités qui n'existaient pas chez l'un ont été mises en évidence chez l'autre.

Croyez donc que les qualités acquises se transmettent, et quand même cette opinion serait absurde, elle vous mènera à dresser les étalons et les poulinières.

De là, exclusion naturelle des beaux modèles bons à rien, qui quant à présent foisonnent, et surtout exclusion dans les pays d'herbages de toutes ces juments hystériques et intraitables qu'il est impossible de vendre, et qu'on fait saillir dans un double but.

On on les vend à l'automne, grosses et douces comme on ne les avait jamais vues; d'où il résulte que le ci-

tadin confiant, qui s'imagine faire l'acquisition d'une poulinière d'élite, trop belle pour le service, mais réformée comme stérile, possède réellement au bout de quelques mois une jument chatouilleuse et un poulain dont il ne sait que faire.

Ou bien encore on les garde, on leur fait obtenir des primes, et elles fondent des familles rueuses à perpétuité.

J'ai connu des poulinières qui n'avaient porté ni collier ni selle de mère en fille depuis dix générations.

Si on pouvait faire quelque chose de bon comme ça, ce serait une bien grande absurdité que l'institution des courses.

Si c'est à l'institution des courses que les Anglais doivent leur supériorité hippique, il ne faut faire pouliner que les juments d'un bon service.

Indépendamment de l'hérédité des qualités acquises, il existe une hérédité par l'exemple.

Un fait bien constaté pour moi, par mes expériences personnelles, c'est que les poulains dont les mères travaillent sont d'un dressage plus facile que les autres.

Et que l'on ne croie pas que ces juments qui travaillent soient précisément les plus dociles.

J'ai fait toutes les épreuves, parité d'étalons, mêmes juments successivement mises au travail et retirées.

Cela s'explique par la vue et le toucher des harnais, des voitures, des charretiers. Cela s'explique encore mieux par la confiance que le poulain acquiert en voyant la confiance de la mère.

En vertu de la même cause, le caractère de la mère se transmet beaucoup plus que celui du père, parce qu'il y a deux influences : génération et imitation d'un côté, et une seule de l'autre.

Que sait-on même si la vie fœtale, c'est-à-dire le temps que le poulain vit dans le ventre de sa mère, ne peut être employé dans un sens ou dans un autre pour modifier un jour sa constitution et l'avenir du jeune animal ?

Les exemples abondent d'hommes qui se ressentent toute leur vie des souffrances ou des frayeurs de leur mère pendant leur grossesse.

Le fœtus même n'agit-il pas sur sa mère ?

L'exemple déjà cité de la jument (zèbre) qui, fécondée une fois par un couagga, mit successivement au monde et en plusieurs années des poulains tout zébrés comme le père du premier seul ; la ressemblance avec le mulet de certains chevaux dont les mères, en Espagne, avaient précédemment produit par le baudet, sont des faits qui paraîtront plus ou moins concluants suivant l'appréciation de chacun.

J'ai vu expliquer ainsi ce phénomène par ceux qui y croyaient : le fœtus étant entretenu et nourri par la mère au moyen d'un appareil qu'il serait inutile de détailler ici, doit avoir avec elle une communication réciproque, et alors il s'ensuivrait que si la mère imprime ainsi sa ressemblance à son fruit, celui-là peut la modifier à son tour et par conséquent lui donner quelque chose de ce qu'il tient lui-même de son père.

Je ne puis nier ni appuyer une pareille théorie. Dans le doute, je crois pouvoir décider qu'il est possible : 1° que les qualités acquises se transmettent ; 2° que le mâle peut influer dans la génération sur les poulains d'une jument qu'il a fécondée et à la conception desquels cependant il n'a point eu de participation.

Et j'agirai en conséquence toutes les fois que des circonstances plus importantes, plus décisives, ne me forceront pas de négliger celle-ci.

Principes détachés qu'il est nécessaire de connaître avant de se livrer à l'élevage.

Nous avons donné la définition de certains types, de certaines races, de certaines spécialités, afin de fixer les idées ; mais, en pratique, l'occasion, qu'il ne faut jamais laisser échapper, vous amène le plus souvent à des cas particuliers, dans lesquels il faut agir en dehors des règles générales, par inspiration, quelquefois même au basard.

Il existe, par exemple, une multitude de juments que l'on ne saurait ranger dans aucune des catégories données ; elles ne sont cependant pas toutes mauvaises ; il y en a d'excellentes absolument, et beaucoup qui sont bonnes relativement, c'est-à-dire susceptibles d'être avantageusement employées si on opère bien. Et, il faut en

tout cas qu'elles soient consacrées à la reproduction, faute de mieux, de peur de dépeupler le pays.

De la taille des chevaux.

A part les circonstances qui tendent à augmenter et à diminuer les espèces, et dont nous avons parlé, il y a une loi de nature qui pose une limite aux extrêmes en tous sens et ramène tout à sa moyenne à elle.

Dans les pays qui grandissent, les géants accouplés entre eux ne donnent pas une génération de géants.

Les ponys ne peuvent pas non plus se rapetisser au delà d'une certaine limite.

C'est par un choix judicieux d'étalons et de juments bien nés et bien portants que vous pourrez élever de quelques pouces la taille naturelle à votre sol.

Prenez des individus à peu près de la taille autochthone, et obtenez le surplus par l'art et l'éducation.

De l'âge des producteurs.

Tous les livres anciens écrits sur les haras posent des limites fort étroites entre lesquelles il faut choisir, quant à l'âge, l'étalon et la poulinière afin d'éviter l'excès de jeunesse ou de caducité.

Plusieurs, toutefois, citent les Anglais comme ayant souvent tiré bon parti de très-vieux étalons.

En pratique, on tombe très-généralement dans tous les excès possibles.

Je crois qu'ici, comme en tout, il y a une règle, et une règle immuable. L'exception, loin de confirmer la règle, prouve simplement que la loi est ignorée.

Évidemment, le bien est ici après le développement et avant la décrépitude.

La nature n'est pas tellement absurde qu'elle ait généralement assigné à la naissance des désirs une époque antérieure à leur opportunité.

C'est donc une erreur d'annoncer une multitude de désastres à ceux qui font saillir les juments à deux ans et les étalons à peu près au même âge.

Voici simplement ce qui arrive en pareil cas : dans chaque individu le développement est d'autant plus susceptible de se modifier qu'il est plus loin de sa perfection.

En conséquence, chez la jument saillie à deux ans, l'ensemble de l'organisation se portera plutôt vers l'œuvre de la gestation ; il n'y a pas beaucoup de raisons pour que le poulain en souffre, il y en a pour que la mère devienne très-bonne poulinière et très-mauvaise bête de service.

Il n'y aurait donc rien de pis que de faire saillir de bonne heure les femelles destinées au travail afin d'en avoir un poulain avant de les vendre.

Cette spéculation se fait, et elle ne peut avoir que de mauvais résultats, indépendamment de la tromperie.

Car il y a répugnance générale à acheter pour le service une jument qui a pouliné. Et cette répugnance n'est pas assez forte.

Je n'ai jamais retrouvé chez aucune jument connue avant d'avoir pouliné, les mêmes qualités qu'auparavant.

Pour le mâle, il y a d'autres raisons d'écarter les individus trop jeunes.

Premièrement, comme on ne se contente pas de mettre un cheval en monte pour un petit nombre de juments, il y a à craindre qu'on ne l'épuise.

Ce qui est pernicieux et pour lui et pour la race qu'on en tire.

De plus, s'il n'a pas eu le temps d'être dressé, exercé, éprouvé, on ne le connaît pas, et rien de pis que des formes sans mérite réel.

Indépendamment de tout ce qui vient d'être dit, la nature a une loi en vertu de laquelle l'individu crée à son image, on sait cela déjà ; mais, ce qu'on ignore peut-être, c'est que cette loi s'applique non-seulement à l'individu, mais aux diverses phases de sa vie.

Ainsi le jeune taureau produit comme un veau ; le vieil étalon donne des salières creuses, des dentitions précoces, des ganaches évidées.

L'homme intelligent profite de ces particularités pour hâter et retarder le développement de ses produits suivant leur destination.

Or, le meilleur cheval est celui qui a le plus tôt et le plus longtemps l'air et la réalité d'un cheval de sept ans en parfaite condition de service.

Il faut donc plutôt un étalon âgé qu'un trop jeune ; mais, comme ce que je viens de dire est vrai pour l'un

et l'autre sexe, la raison prescrira de combiner l'âge du père et de la mère le plus favorablement possible.

Un étalon bien né, bien constitué et bien portant, ne perd pas ses facultés génératrices.

Le bon cheval meurt et ne vieillit pas.

a dit Newcastle, et avec raison.

J'ai vu, il est vrai, des chevaux entiers devenir indifférents aux juments à un certain âge, d'autres que l'exercice de leurs fonctions rendait nerveux ou malades ; ce ne sont pas les bons, et leur postérité doit se sentir de cette disposition anormale.

La jument conserve la faculté de concevoir jusqu'à sa mort naturelle ou à peu près.

Tout le monde se rappelle que *Raimbow*, né en 1808, fut père d'*Ibis* en 1831 et de *Lydia* en 1834.

J'ai eu une jument de pur sang qui m'a donné ses deux meilleurs poulains à vingt-deux et à vingt-trois ans.

On observera en outre que plus les chevaux ont de sang plus ils vivent, et plus longtemps ils se conservent ; la décrépitude est chez eux très-rapprochée de la mort.

Par conséquent on conservera les étalons de pur sang le plus longtemps possible, et on se hâtera de réformer de bonne heure, à quinze ans, par exemple, les poulinières communes, incapables à cet âge de produire ou au moins de bien produire.

A vieille jument jeune cheval.

A jeune jument vieil étalon.

De manière que l'âge de la mère ajouté à l'âge du père donne un maximum de trente ans.

Quand père et mère ont de huit à douze, ce n'en est que mieux; mais il ne faut pas tout sacrifier à cette seule considération.

Exemples remarquables de fécondité chez les juments.

Hartman cite comme très-extraordinaire une poulinière qui mit au monde dix-sept poulains tant morts que vivants.

Cet écrivain ne connaissait pas probablement la production du pur-sang.

J'ai feuilleté le *Stud Book* et j'ai rencontré assez d'exemples de dix-sept poulains pour ne pas juger à propos de les relater.

Je citerai donc seulement :

Y. Marske mare, née en 1781, mère de 18 poulins.
Carthage, née en 1798, mère de 18.
Precipitate mare, née en 1803, mère de 18.
Coquette, née en 1814, mère de 18.
Platine, sister to *Silver*, née en 1792, qui gagna les oaks, mère de 19.
Maniac, née en 1806, mère de 19.
Grey Duchess, née en 1799, mère de 19, dont 2 jumeaux.
Sancho mare, née en 1810, mère de 19 en 20 ans.
Shuttle mare, née en 1807, mère de 19.
Clinkerika, née en 1812, mère de 19.
Miss Gunpowder, née en 1797, mère de 20.
Filagree, née en 1816, mère de 20.
Shuttle mare, née en 1812 (dam *Lady Sarah*), mère de 20.
Shuttle mare, née en 1812 (sister to *Dowayer*), mère de 20.

Et encore :

Bronze, sister to *Castrel*, mère de 13 poulains, plus 4 parturitions doubles.

Persepolis, mère de 15 poulains, qui tous vécurent et furent tous bons.

Prunella, mère de 12 poulains, tous très-remarquables, à l'exception du premier qui mourut tout jeune.

Généralement, toute jument consacrée jeune à la reproduction se met à produire régulièrement et d'une manière uniforme, bien ou mal; il faut donc la réformer immédiatement ou la garder jusqu'à sa mort, si on en est content.

Celles qui sont menées tard à l'étalon prennent difficilement; la première année, elles manquent; la deuxième, elles produisent mal, et ensuite elles font irrégulièrement, tantôt bien, tantôt mal; il ne faut pas les rejeter, mais les payer en conséquence et ne pas s'obstiner à les garder malgré tout.

On n'assistera pas dix minutes à une conversation d'éleveurs sans entendre parler du *coffre de la poulinière, afin de s'assurer si elle pourra loger son poulain* (*phrase officielle*), d'où il résulterait qu'une jument à gros ventre est le *nec plus ultrà* de la perfection comme mère à venir.

Malheureusement, ce n'est pas là la place du poulain, car les meilleures gestations sont les moins visibles, en ce que le produit paraît résider plutôt entre les côtes que dans l'abdomen.

Une jument lévretée ne me déplaît que si elle manque d'entretien et de constitution; l'ampleur du ventre viendra assez.

On parle encore des *bonnes nourrices*. Ce ne sont pas toujours les juments à gros pis qui sont suitées des poulains les mieux portants.

Que le lait réside dans un réservoir apparent ou dans des vaisseaux invisibles ; qu'il soit abondant ou qu'il se renouvelle successivement en proportion convenable ; que ce soit la quantité ou la qualité qui le distingue, ou même que le poulain vive de lait ou d'herbe, peu m'importe, pourvu que le résultat soit avantageux.

Rien de pis que de se buter sur un préjugé d'apparence logique.

Ne jugez donc une poulinière que par les poulains qu'elle a donnés, ou par ce qu'elle a été comme bête de service. Vous vous tromperez quelquefois, sans doute, de cette manière, mais moins souvent que de toute autre ; et, sur toute chose, quelle que soit l'alliance que vous tentiez, croisement ou accouplement, rendez-vous compte de ce que vous voulez, et de ce que peuvent donner les individus à l'aide desquels vous allez produire.

D'ordinaire, quand on possède une énorme jument de gros trait, on est si content, si fier, qu'on cherche un étalon de charrette encore plus massif, comme si on ambitionnait la naissance d'un éléphant ; et pour une petite bête de selle, incapable de porter 40 kil., on l'abandonne avec facilité à un tout petit cheval arabe bien élégant, persuadé qu'on aura le plus charmant poulain du monde, ce qui arrive parfois ; mais ce joli petit cheval ne vous convient pas, ne convient à personne, et vous ne pouvez ni le garder ni le vendre.

C'est justement le contraire qu'il faudrait faire, dans des proportions raisonnables, bien entendu.

Beaucoup d'amateurs appellent chevaux de croisement les étalons de pur sang les plus monstrueux en taille, en lourdeur et en volume. Ce sont précisément les plus mauvais, et il y a mille raisons pour cela.

Premièrement, lorsqu'ils doivent cette manière d'être au hasard et non à une longue suite de parents de pareille dimension, ils ne reproduisent pas ce qui n'est chez eux qu'une manière d'être accidentelle.

J'avais autrefois deux poulinières de demi-sang par l'arabe et le gros trait, même père et même mère.

L'une de 5 pieds, excessivement forte.

L'autre de 9 pouces, beaucoup plus mince à proportion.

Malgré tout ce qu'on a pu dire autour de moi, j'ai toujours pensé que ces deux juments, étant nées des mêmes parents, dans la même contrée, ne différaient que par une cause inconnue, accidentelle, et qui ne se reproduirait pas.

En effet, saillies la même année par le même étalon, elles donnèrent deux chevaux à peu près pareils, capables de s'atteler ensemble ; seulement, le plus grand, le plus gros, le plus lourd, était de la seconde.

Et il faut bien que cela soit ainsi : autrement, chaque individu ferait souche à son image, et depuis des siècles, l'art d'élever serait une pratique toute simple et connue de tout le monde.

Par conséquent, l'étalon de pur sang fort n'a pas, par cela seul, de chances de produire plus épais qu'un autre.

C'est tout au plus une présomption qu'il aura moins de virtualité, et, par conséquent, moins d'aptitude à donner ce qu'on espère de lui, le gros comme autre chose.

Je ne sais si on se rappelle *Oak-Stick*, fils de *Royal-Oak* et de *Ténérife*.

Comme cheval de course, il eut des succès assez brillants; on ne pouvait lui reprocher que d'être trop lourd pour le turf; grand et lourd de toutes parts, il offrait de très-belles lignes et paraissait éminemment propre à donner des poulains du modèle Cleveland.

J'ai vu une de ses filles par une jument de trait; c'était l'individu le plus petit et le plus court de partout que j'aie jamais rencontré de cette espèce; et cela ne m'a pas étonné beaucoup, en ce que *Oak-Stick* ne ressemblait ni à son père, ni surtout à sa mère et à ses frères : il n'y avait donc pas de raison pour que sa ressemblance fût héréditaire.

Veut-on s'adonner à l'élevage du demi-sang par le croisement élémentaire, c'est-à-dire employer la jument de gros trait et le pur-sang ?

Il faut d'abord être édifié sur le passé, sur l'historique de ce croisement.

M. le duc de Grammont, écuyer de S. A. R. le dauphin, et alors duc de Guiche, parait avoir été le premier à tenter cet essai avec l'étalon gris *Rowlston*, autant que je puis croire.

M. Rieussec s'en occupa aussi, à peu près vers la même époque; et les résultats ne furent pas généralement connus ou appréciés; car ce n'est que vers 1833 ou 1834

que, d'après les conseils de l'administration des haras, la méthode fut de nouveau adoptée.

Mais il s'éleva en même temps contre elle une opposition systématique.

On prétendit que les deux races étaient trop éloignées, trop disparates ; que les produits de pareils croisements seraient, de toute nécessité, décousus, heurtés, incohérents, de figure ridicule et bons à rien.

L'expérience devait prouver la fausseté de toutes ces allégations, et le contraire arriva par la faute des observateurs ; voici comment :

Tous les poulains de demi-sang présentent, à leur naissance, la silhouette de leur père avec plus de force et d'ampleur.

Ce sont de gros chevaux, un peu ronds, avec une jolie tête, justement ce qu'il faut pour séduire en France, à l'exception des membres, qui sont un peu menus et trop fins.

Plus tard, à dix-huit mois, les membres n'ont pas profité ; au contraire, ils paraissent encore plus grêles, et tout le reste est devenu commun et charretier.

Il n'en fallut pas davantage pour dégoûter, dans un pays d'éleveurs, la masse des cultivateurs qui ne se voyaient ni des chevaux de trait, ni des carrossiers de modèle effacé et séduisant.

Les adversaires du nouveau système eurent alors beau jeu pour prôner l'étalon de demi-sang, le carrossier, le normand, et en même temps tous les métis bai zains grands et gras que l'on pouvait trouver.

Voici le vrai : le poulain de demi-sang, pur-sang et charrette, assez laid et peu agréable à voir à dix-huit mois, n'attend pour tourner, dans un sens ou dans l'autre, que le régime et le travail auxquels on va le soumettre.

Élevé comme la mère, il devient un cheval de gros trait, plus énergique, moins volumineux, moins traitable, somme toute, dans les circonstances où nous sommes actuellement, moins vendable que le charretier pur.

Si, au contraire, on cherche à développer ses moyens, et qu'on le traite comme sont traités, en Angleterre, les individus d'une espèce analogue, son encolure grandit et s'allége, ses membres prennent de la force, les lignes se développent, et on a généralement un cheval d'attelage, épais et léger en même temps, ayant autant de fond et de vitesse que peut en avoir un animal de son poids, en un mot, excellent et fort beau pour un connaisseur.

Seulement, vu l'excessive infériorité de nos races charretières, comparées aux grosses races d'Angleterre, il a, comme sa mère, peu de dispositions pour la selle, et les membres ronds.

C'est là le défaut de nos espèces.

Si ce croisement n'a pas tout le succès possible, la faute en est : 1° aux éleveurs qui ne font pas tout ce qu'il faut; 2° aux acheteurs qui ne l'estiment pas, tel qu'il est, à sa valeur, accoutumés qu'ils sont à préférer les physionomies effacées, les faux modèles, les types de médiocrité aux qualités réelles.

On a beaucoup prôné le croisement de l'espèce de trait avec le carrossier demi-sang; et on a appelé ce spécimen

le cheval fort et léger, éminemment propre à tout. Voy. le *Journal des haras*, mars 1843, t. 38, p. 145, et à l'appui un portrait de Victor Adam.

Moi, je maintiens que ce cheval est véritablement le modèle impropre à quoi que ce soit.

Sous la selle, il n'a ni souplesse, ni agrément, ni moyens. Non-seulement il ne porte pas l'homme, mais le cavalier ne réussit pas à le porter dans les jambes.

A un véhicule léger, il se manie lourdement, ne tient pas son train quand il en a, et il n'en a presque jamais.

Tout cela vient du manque total de sang. Si on l'attelle à de lourds fardeaux, il n'a plus ni la masse, ni même les mauvaises lignes de la race charretière, bonnes au moins en cela qu'elles donnent le *tirage du bœuf*.

Je ne suis pourtant pas un partisan exclusif du pur-sang comme étalon de croisement.

Je conviendrai que son emploi, à la première génération, indispensable pour donner des effets réellement sensibles et salutaires, a ses inconvénients absolus et relatifs.

Absolus : qui consistent à introduire quelquefois certaines incohérences dans la forme ; par exemple, une encolure menue avec d'énormes épaules, ou un arrière-main trop haut et trop fort pour le devant, qui reste élégant, étroit et mince, chose du reste assez rare.

Relatifs : en ce que le sang n'étant pas éparpillé, arrive en quantité trop riche pour animer la machine : le cheval est excellent, mais l'homme n'est pas capable de le mener;

car, ne l'oublions jamais, c'est pour les maladroits qu'on fait les chevaux.

Le monarque de Pégu avait trouvé son premier coursier trop faible pour lui, il se trouva lui-même trop faible pour le second; il fut lancé dans un marais qui termina son règne et sa vie.

LEMONTEY. *L'Enfant de l'Europe*, p. 547.

Certains éleveurs, sages et entendus, indiquent une autre méthode pour créer l'utile spécimen des chevaux ordinaires :

Donner à votre jument de gros trait un étalon non pas de pur sang, mais un peu plus relevé et presque aussi volumineux qu'elle, afin d'en obtenir plus de lignes, une forme plus agréable, sans perdre de masse; et, parmi ces produits, choisir les poulinières aptes à recevoir le pur-sang, s'il y a lieu.

Moyen rationnel et immanquable; les seuls inconvénients consistent dans la lenteur de l'exécution, qui exige au moins deux générations, dans la complication de trois types au lieu de deux, enfin dans la difficulté de l'exécution.

Comment se procurer cet étalon volumineux et à grandes lignes? Il n'existe qu'en Angleterre, où il est fort rare tel quel, et encore plus rare sans les défauts que nous proscrivons avec entêtement : le manque absolu de sang, les tares, etc., etc.

Nul doute que les chevaux de Norfolk, de Clydesdale et de Suffolk nous seraient utiles, indispensables pour la fabrication des grosses races et des chevaux usuels.

On ne les remplacera jamais par le carrossier de demi-

sang, qui n'a que de la graisse au lieu de volume, et une élégance menteuse, en qui jamais aucune épreuve sérieuse n'a constaté un mérite quelconque, et qui a en outre la singulière propriété de communiquer tout à coup des difformités étranges de tête et de reins, qui ne se retrouvent ni dans le pedigree de la poulinière ni en lui-même, mais bien dans sa propre généalogie, laquelle est toujours inconnue.

J'ai vu, entre autres, une jument arabe très-bien faite donner avec un de ces carrossiers demi-sang, qui avait lui-même une bonne tête et de bons reins, un poulain brusqué et digne des quatre fils Aymon ; les exemples de ce genre fourmillent.

Pour revenir au croisement élémentaire du pur-sang avec le gros trait, je dirai que la méthode inverse, le mâle commun et la femelle pure, n'est pas propre, selon moi, à donner rien de bon, si ce n'est peut-être quelques producteurs informes, détestables par eux-mêmes, mais utiles pour des expériences ultérieures.

Car, pour faire une bonne race, il ne faudrait pas craindre d'y sacrifier deux ou trois générations, même davantage.

Il est vrai que de pareilles expériences ne sont pas à la portée des particuliers.

Au reste, cette méthode n'a pas été pratiquée, à ma connaissance, d'une manière complète, suivie et consciencieuse.

Reste maintenant à décider entre le pur sang anglais et le pur-sang arabe.

Je préfère le dernier, et de beaucoup; mais, faut-il le dire, par des raisons tout à fait contraires à celles qui feraient incliner vers cette opinion les partisans du sang arabe.

Ce n'est ni pour sa souplesse, ni pour son fond, ni dans le but d'obtenir des membres plus forts, plus nets, plus accentués.

Ce n'est même pas dans l'espoir de donner plus de taille aux produits.

Le seul reproche à faire au cheval anglais, en cette circonstance, c'est sa spécialité de coureur tellement opposée à notre modèle charretier, que je craindrais d'avoir des poulains *trop précipités en avant sans condition de retour*, par conséquent impropres à la selle, incommodes pour le cocher, ou, au moins, peu gracieux dans leur maniement.

Je dis cela pour l'avoir vu partout et toujours, tant chez moi que chez les autres.

Le cheval arabe étant beaucoup plus d'un modèle à tout faire, est plus propre à produire des silhouettes sans spécialité, et c'est ici ce qu'il faut.

Mais, par cheval arabe, je n'entends ni le cheval d'Afrique, ni le barbe, ni même le modèle généralement recherché par ceux qui, d'ordinaire, choisissent ou vont choisir des étalons en Orient.

Je veux un cheval arabe qui, par la grandeur de ses lignes, l'expression de ses masses musculaires et la détermination de ses allures, se rapproche autant que possible du type anglais.

Par un motif analogue, je préférerais comme étalon anglais celui qui rappelerait le modèle arabe.

Mon but, dans l'un et l'autre cas, serait de conserver les chances d'obtenir de la puissance et des moyens, en évitant de tomber dans la spécialité du cheval de course.

Des considérations différentes, mais dans le même esprit, présideront au choix de la poulinière de trait destinée à l'étalon de pur sang.

D'abord, point de juments petites, ni minces, sous aucun prétexte, même celui des qualités les plus remarquables. Car la jument de trait ne peut posséder, ni par conséquent donner des moyens pareils à ceux d'une jument d'une espèce relevée ; elle lui sera donc inférieure de tous points, si elle manque du seul mérite qu'elle puisse avoir : le volume.

Il est vrai que, pour avoir de grandes poulinières, ce n'est pas à la toise qu'il faut les apprécier.

Au delà d'une certaine hauteur, les poulinières cessent d'augmenter en taille réelle par plusieurs raisons.

Premièrement, tous les chevaux très-grands ne dépassent les autres que par la longueur de leurs jambes ; et, dans ce cas, la taille n'est plus un mérite, ni même une qualité qui se transmette à coup sûr.

Une jument à longues jambes et une jument près de terre produisent l'une et l'autre en raison de leur profondeur de poitrine.

De plus, on l'a déjà dit, les géants ne tendent pas à se perpétuer, toute jument de gros trait qui dépasse 5 pieds

1 pouce sous potence (1.66) est géante. La limite inférieure sera, si on veut, 4 pieds 9 pouces (1.44).

Une exception peut être faite en certains cas, mais rarement, pour les juments ayant 1 pouce et demi de moins, avec une construction exceptionnelle; mais il faut être sûr de ne pas s'abuser.

(Dans l'étalon de pur sang la taille est un avantage, sauf l'excès en un sens ou en l'autre, 5 pieds 2 pouces (1 mètre 70) comme maximum pour l'anglais; 4 pieds 7 pouces, minimum de l'arabe (1 mètre 49).

La poulinière doit briller par les qualités étrangères et surtout par l'absence des défauts inhérents à sa race.

Ceci s'applique plutôt à sa construction qu'à ses moyens. Un rein bien fait, du garrot, de la poitrine, pas trop de poitrail, et surtout des membres aussi secs, aussi nets, aussi bien formés que possible.

Si elle trotte facilement, tant mieux. Si elle ne peut trotter, je n'y regarderais guère, pourvu que son poids seul y mît obstacle, ou sa mollesse; ce qui est tout un, jusqu'à un certain point.

Je ne ferais pas grand cas d'une vitesse de trot extraordinaire.

En voilà assez, je crois, pour être fixé sur le choix des poulinières de trait aptes à bien produire le demi-sang.

Le demi-sang mal fait est un fléau; je préfère mille fois le gros trait pur. Je conseillerai donc de ne jamais employer aux croisements que les juments qui y paraissent éminemment propres.

Hors du gros trait, on n'a généralement, en France, que

22.

très-peu de bonnes poulinières nées dans le pays. Celles qui sont nées du croisement ci-dessus sont fort rares en ce moment et encore plus difficiles à trouver dans d'excellentes conditions.

Les autres ont presque toujours trop de sang et point assez de gros; elles ne sont pas *rough and ready*, suivant l'expression anglaise, *rudes et fortes*, comme disait le paysau contrarié par Winter.

Il résulte de là que l'on peut rarement élever ce que l'on appelle le cheval de commerce avec l'étalon de pur sang et la jument de service.

Il naît presque toujours de ce croisement des chevaux élégants et de taille suffisante, mais trop minces et trop vifs pour être de défaite.

Il est plus rationnel, par conséquent, de donner à ces juments un cheval de demi-sang, dit *cheval de commerce*, un fort cheval ayant du gros, en un mot un mâle semblable à elles.

Alors il n'y a plus croisement, il y a accouplement; et les principes redeviennent absolument les mêmes que pour l'élève du cheval de course.

Appareiller les formes, et rechercher surtout les moyens, les qualités, les services passés, ou mieux les performances les plus avérées.

On peut, il est vrai, si on se contente de produire des médiocrités, risquer une jument sans mérite, mais bien conformée, avec un excellent cheval; ou une jument éprouvée avec un étalon sans vice ni vertu; mais il vaut toujours mieux mettre toutes les chances de son côté.

Par conséquent, un étalon sans preuves ne vaut absolument rien pour moi. Sa beauté, si beauté il y a, fût-elle même réelle, est un ensemble qui va disparaître par la combinaison, la fusion qui a lieu entre le mâle et la femelle.

Du reste personne, selon moi, ne s'entend en beauté, et tout le monde s'y connaîtrait parfaitement que ce serait la même chose.

L'étalon beau est la perte des haras.

On ne fera jamais bien qu'avec des juments dont le propriétaire est enchanté de se servir, et un cheval qui lui plaise au même titre et par ses qualités.

Cette opinion, que je pose d'une manière absolue, m'a été de tout temps suggérée par les désappointements que j'ai vus de tous côtés.

Un éleveur possède deux ou trois juments anglaises à deux fins, à la fois fortes, commodes et assez vites ; satisfait de leur manière de faire, il veut en tirer race, et on lui conseille *Marino*, *Sylvino*, ou je ne sais quel mauvais cheval de course, issu d'un étalon plus ou moins bon, plus ou moins médiocre.

Que peut-il espérer ? Peut-être des chevaux allants, mais, à coup sûr, toute autre chose que ce qu'il a eu et qu'il désire ravoir.

S'il prenait au contraire un étalon de Norfolk comme ses juments qui ne sont probablement pas autre chose , il aurait les mêmes chevaux, les pareils, bons ou mauvais, ceci est la chance, mais enfin il n'aurait pas le désagré-

ment de rencontrer à coup sûr des animaux tout différents de ceux qui lui plaisaient et qu'il avait choisis.

On s'entend aujourd'hui, ou à peu près, sur ce que c'est que le cheval de commerce; et, à tort ou à raison, c'est ce que le consommateur veut.

La tendance générale de la production est d'employer l'étalon pur sang, qui ne donne jamais le cheval de commerce; si ce n'est, et encore, avec la jument de gros trait, et l'on s'entend, producteurs et éleveurs, pour repousser ce croisement.

Évidemment, il y a cercle vicieux.

On arriverait par le cheval de demi-sang de qualité et la jument pareille.

Combien y a-t-il en France de haras si considérables, si minimes qu'ils soient, où l'on travaille consciencieusement dans ce système ?

Il existe çà et là, partout, une foule de juments éminemment propres à la reproduction, et qui sont employées à des services pour lesquels elle ne valent pas mieux que d'autres.

Tant qu'elles ne seront pas mises à la place de pareil nombre de soi-disant poulinières, bonnes à rien, si ce n'est à transmettre tous les vices possibles, il y aura une perte énorme pour le pays.

Une des causes de la richesse de l'Angleterre, c'est que tout le monde, directement ou indirectement, s'occupe d'élevage.

Il en résulte que pour toute jument, remarquable par

n'importe quoi, il y a mille chances de plus qu'en France d'être tôt ou tard essayée à la reproduction.

Calculez ce qui doit naître de bons chevaux dans un pays, grâce à cette seule circonstance.

Lorsque j'ai, pour la première fois de ma vie, offert au public un étalon, j'ai été effrayé des juments qu'on m'amenait. Un atelier d'équarisseur n'aurait pas montré pis.

Je me disais que j'habitais un pays neuf quant à l'élevage, que les hommes manquaient d'expérience, qu'ils n'avaient pas encore mis leur attention et leur argent à cette industrie, etc.

Depuis, j'ai fréquenté les meilleures stations de France, je ne dirai pas n'avoir pas vu mieux, sans doute j'y ai rencontré du bon, du très-bon, et même quelquefois en quantité satisfaisante, mais partout j'ai vu aussi mauvais que ce qui m'avait contrarié chez moi, partout j'ai vu consacrer à la reproduction certaines juments si détestables, qu'il n'y avait aucune raison à donner pour cela.

Passons au système qui consiste à donner au poulain le gros par le père, c'est-à-dire au cas où la mère a plus de sang que l'étalon.

Bonne ou mauvaise, commençons par le dire, cette méthode est nécessaire, car elle utilise comme poulinières une foule de juments de bonne nature et pleines de qualités, qui ne donneraient rien d'avantageux avec le pur-sang; avec un étalon plus commun, elles produiraient des poulains meilleurs que les mauvaises juments qu'il

faudrait employer à leur place par le croisement normal, pour avoir la quantité nécessaire à la consommation.

Cela posé, je crois mauvais que l'étalon ait moins de sang que la mère.

Je n'ai pas encore pratiqué moi-même ce genre de croisement; je le ferai probablement un jour par nécessité, pour utiliser des juments parfaitement bonnes, mais trop près du pur sang, sans en être.

Mais j'ai vu beaucoup de faits; tous m'ont confirmé dans cette opinion.

Une fois, par exemple, d'une jument de pur sang, ou au moins incertaine, célèbre par de belles performances, et d'un excellent trotteur anglais d'espèce commune, est venue, dans une écurie excellente, une pouliche fort belle, mais absolument sans qualités : ce qu'on appelle un grenier à coups de fouet.

Un jour, par hasard, ne trouvant pas à ma disposition un étalon de pur sang qui me convînt, je donnai à un trotteur de Norfolk une jument de pur sang qui avait toujours bien produit.

Elle mit bas un poulain plus commun, c'est tout simple, mais plus petit, plus mince et plus faible qu'elle n'avait jamais fait, sans moyens, sans constitution, vendable toutefois à cause de son excellent caractère.

Ni le père ni la mère ne brillaient pourtant par là.

Ce même étalon de Norfolk produisait chétif avec les juments de pur sang, très-mou et très-mauvais avec les juments de trait, excellent avec toutes les juments de demi-sang anglaises qu'on lui donnait.

Il n'avait pas assez de sang pour celles qui en manquaient tout à fait ; et celles qui en avaient beaucoup en avaient trop pour lui.

Un exemple au hasard prouve peu, mais il serait à désirer que chacun pût faire pour lui-même ainsi l'historique de chaque étalon opérant sous ses yeux.

Et c'est malheureusement ce qui ne se fait guère.

Les poulains que j'ai vus naître de juments près du sang, et d'étalons de demi-sang et trois quarts de sang, etc., sans qualités reconnues, m'ont paru aussi mal réussis que possible, c'est-à-dire toujours au-dessous en qualités réelles de leur conformation et de leur apparence.

Lorsqu'ils étaient bien portants, ils n'avaient pas de force ou de constitution; ils tenaient mal au travail. Le gros apparent disparaissait pour ne jamais revenir, et il ne restait qu'une charpente mince, chétive, molle et sans distinction.

Ce n'étaient ni des chevaux efflanqués, mais ardents ; ni des animaux paresseux, mais épais ; il n'y avait ni énergie ni masse, tous les défauts de l'un et de l'autre extrême.

Et cela doit être, puisqu'à cet arbre généalogique il manquait... l'illustration, les épreuves.

S'il en était autrement, je le répète, les courses seraient une sottise.

De ce que l'on appelle à tort ou à raison le caractère des chevaux et la rétivité.

Attacher autant d'importance que je le fais aux qualités des pères et mères, c'est s'engager nécessairement à faire la même attention aux défauts et aux vices des ascendants.

Nous avons traité complétement, du moins je l'espère, la question des tares; et l'on a dû voir que nous ne les envisageons pas avec une terreur exagérée.

On vendait autrefois, en Prusse, un étalon fort estimé et net, uniquement parce que quelques-uns de ses produits avaient eu des jardons.

Holbein a eu le même sort en France, et pendant qu'il traînait, hongre, décharné et excellent, un fiacre à Rouen, *Corysandre*, *Alibaba*, *Vestris*, prouvaient qu'on aurait pu en tirer des vainqueurs, des étalons et des poulinières.

Passons à ce qu'on a appelé très-improprement les qualités morales, à ce qu'on essayerait en vain d'expliquer complétement par des appréciations physiques.

Sans aucun doute les détails de la conformation de l'individu influent sur la manière dont ces idées se manifestent.

Mais deux chevaux entièrement pareils, quant à leur extérieur, s'il y en avait, pourraient agir différemment à cause de la différence de leurs âmes.

D'un autre côté, les phrénologues disent, avec raison, que les âmes ne sauraient différer qu'en vertu de certaines

différences connues ou inconnues, appréciables ou non, du crâne et du cerveau, et par conséquent physiques.

Je ne veux pas me perdre dans ces subtiles discussions, je dirai seulement ce que j'ai pu conclure de mes expériences, qui ont été longues et persévérantes.

De la construction dépend la facilité de tel ou tel mouvement conforme ou contraire à l'agrément de l'homme.

De l'ardeur, c'est-à-dire du degré de sang, dépendent l'énergie, la durée, la soudaineté de ces mouvements.

Voilà pourquoi, par exemple, il est rare qu'un cheval plein d'ardeur se défende, parce que 1° son appareil lui facilite la marche, et que 2° son âme le fait aller longtemps; avec la dernière condition seule, il irait bien une fois parti, mais il aurait le départ difficile.

Beaucoup de chevaux de pur sang mal faits sont dans ce cas.

Avec la première condition il serait docile, froid et bientôt fatigué.

Le cheval très-bien né, avec de la poitrine, une belle épaule, un rein négligé, des hanches effacées et des jarrets dans une fausse direction, aura toutes les dispositions nécessaires pour être ardent, colère, susceptible, farouche au besoin, et en même temps pour avoir toute espèce de travail et même de progression en horreur.

Au lieu d'obéir à une sujétion, toujours pénible pour lui, quelque ménagement qu'on emploie, il se jettera de tous les côtés excepté en avant, et de toutes les manières possibles : irritable, impuissant et dangereux.

Avec un puissant arrière-main au contraire, le cheval

pourra être sujet à s'emporter, indocile et brutal, mais toujours plus praticable.

Il y a donc dans ce qu'on appelle communément le caractère deux parties distinctes, la partie physique qui s'explique par l'étude de l'extérieur et de l'équitation, et la partie morale.

On forme le moral du cheval par deux méthodes parfaitement différentes, bien que l'éducation de chaque individu vous force de recourir et à l'une et à l'autre.

Un cheval monté par un écuyer consommé peut arriver complétement à l'état de mécanique.

Suivant la position imposée par telle ou telle combinaison de la main et des jambes, le cheval est emprisonné, assujetti, obligé d'exécuter tel mouvement, incapable de faire autre chose, quoi que ce soit.

Il peut, malgré cela, avoir conservé un caractère farouche, indompté, fier, de telle façon que s'il ne retrouve pas dans un cavalier nouveau les mêmes moyens de domination, il n'en est que plus prompt et plus habile à se soustraire à toute obéissance, à renverser son cavalier, à se jeter sur lui, etc.

Voilà l'éducation purement physique.

On peut au contraire, avec de l'intelligence et de l'esprit d'observation, rendre le cheval confiant, soumis et empressé à toute espèce d'obéissance, et, dans ce cas, le cheval pourra être resté tout à fait ignorant de tout ce qui concerne la selle et l'attelage.

Voilà l'éducation morale.

D'un judicieux mélange de l'une et de l'autre résulte la bonne éducation.

D'après ces données, on comprendra qu'un cavalier qui se trompe pourra parfaitement mettre, à son insu, le cheval dans une position où ce que lui, cavalier, demande, est impossible à exécuter ; de là des défenses.

Un autre cavalier s'en tirera parce qu'il n'aura pas mis, ou pas laissé le cheval dans ladite position, ou qu'il l'en aura promptement tiré, avec ou sans connaissance de cause.

Le cheval alors est-il rétif?

La rétivité est un mot vide de sens.

Il est heureux que ce vice ait été rayé du nombre des cas rédhibitoires (1).

Dans tous les cas, *caractère* est donc une expression vague, et, quel que soit le sens qu'on y attache, il faut s'en préoccuper avec beaucoup de modération dans l'élevage.

L'emploi d'un étalon extrêmement méchant, tels qu'étaient, dit-on, *Lottery*, *Sylvino*, *Allington*, ne nécessitera que quelques soins envers les poulains pendant les premiers temps de l'éducation.

Il est plus important de ne point acheter de poulinières nerveuses sujettes à mordre, à courir sur l'homme, à frapper du devant ou du derrière, parce qu'indépendamment des difficultés, des dangers, qu'il y aura à les ma-

(1) Pendant que j'écrivais ces lignes, la loi a été changée.

nier, elles et leurs poulains, pendant l'allaitement, il est immanquable que les poulains fassent comme elles.

La prédisposition héréditaire, la confiance du jeune animal dans sa mère, la crainte des objets extérieurs, le penchant à l'imitation, tout est contre vous dans ce cas.

Il est vrai que j'ai vu des juments d'une réputation effroyable arriver textuellement à la douceur et à l'innocuité de la brebis.

Habileté du nouveau propriétaire,

Stupidité du précédent,

On décidera.

Toujours est-il que, dans tout cela, il n'y a que des soins à prendre et absolument rien qui ressemble à la rétivité.

Nous verrons au chapitre de l'éducation et du dressage.

Mais nous avons réservé pour la fin quelque chose qui est réellement un vice, une infirmité, une maladie, le terme importe peu, c'est l'hystérie.

Une jument hystérique couche les oreilles, crie, se couche sur l'homme, rue et se livre à toute espèce d'autres actes caractéristiques.

Sa susceptibilité varie suivant certaines époques. Les chaleurs surexcitent ou calment ces dispositions suivant les individus.

Le degré de sang augmente le vice, bien qu'il ne soit pas plus fréquent, mais seulement plus apparent dans les races élevées que chez les bêtes communes.

A cela je ne connais nul remède; car je ne donnerai pas ce nom aux méthodes qui consistent à rendre un animal

incapable de mal faire comme de bien faire, à force de fatigues, de privations et de mauvais traitements.

Vous rencontrez à une voiture de louage une magnifique jument de sang, couverte de plaies, décharnée et *bien bas*. Elle marche sans platelage et sans défense. Vous ne remarquez pas qu'elle a des cicatrices aux jarrets et aux boulets, ou vous croyez ce qu'on vous dit, et vous en faites une poulinière.

Elle commence d'abord par tout casser chez vous sitôt qu'elle est délassée et que vous tentez de l'occuper, et toutes ses filles rueront à qui mieux mieux, les mâles pourront peut-être s'atteler.

Il y a quelquefois des mâles hystériques qui se couchent sur l'éperon, ruent à la croupière, et ont toutes *les manières* de la jument atteinte de ce vice.

Craignez ces étalons comme le feu, ils donneront des filles à leur image. J'ai vu des taureaux donner du lait... dans les mamelles de leurs filles, ce sont ceux dont la mère était bonne laitière.

Un autre jour, on vous présentera une énorme cauchoise, ou une flamande gigantesque, une poulinière à faire faire des ha!!

Elle couche les oreilles, remue la queue à droite et à gauche, vousse le rein, et donne avec difficulté un pied de derrière; pas autre chose.

Ne l'achetez pas, car, lorsque ces dispositions enveloppées dans la lymphe, la graisse et la masse, seront retrempées par le sang du père, mises à jour sous une peau plus fine et plus sensible, elles se montreront dans la pou-

liche, avec assez de caractère pour en faire une bête dangereuse à l'écurie, impossible au harnais.

Tout ce que nous avons dit jusqu'à présent, ou mieux, beaucoup de temps employé à regarder autour de soi dans l'esprit d'observation que nous cherchons à indiquer, pourra mettre le lecteur à même de commencer avec connaissance de cause une opération d'élevage.

Bien connaître le terrain que l'on a à sa disposition, le type ou les types qu'il sera possible d'y produire :

Voilà les premières conditions indispensables pour bien faire, dans quelque condition que l'on se trouve, et sur quelque échelle qu'on se propose de fonder un établissement.

Je ne sais si je m'abuse, mais je suis persuadé que nul écrit publié n'a encore envisagé la question sous le même point de vue.

Et j'ai la certitude que ce point de vue est le vrai, le seul vrai, et si j'ai tort en quelque chose, il suffira de remplacer mes erreurs par les faits que l'expérience aura démontrés et mon système subsistera encore dans son ensemble.

Après les principes généraux, plaçons ici quelques particularités pour guider pas à pas le lecteur dans la pratique.

CHOIX DE L'ÉTALON.

. . . . Prouveraient sans doute la fidélité et la résignation de ma femme, mais donneraient au monde l'idée la plus burlesque de nos grandes races historiques.

Eug. Sue, *l'Orgueil.*

Presque tous les traités d'hippologie consacrent un chapitre à détailler plus ou moins longuement les qualités que doit posséder un père, et les défauts qui font exclure de la reproduction.

Il est des auteurs qui vont jusqu'à décrire à quels caractères on peut reconnaître dans un troupeau de jeunes poulains *celui qui doit être un jour l'espoir et le régénérateur des haras*. Sic.

J'ai, dans un article spécial, traité avec beaucoup de développements, la question des tares sujettes à se reproduire par génération. Le principe de la transmission héréditaire doit tenir une grande place dans un livre de haras comme dans tous les ouvrages de physiologie.

Mais tout ceci à part, il faut poser en axiome que de se demander comment doit être un bon étalon en général est une niaiserie.

Comment est la jument que l'on veut livrer à la reproduction? quelle espèce de cheval veut-on ou peut-on tirer d'elle? voilà les deux questions à résoudre d'abord.

Très-souvent l'étalon du plus grand mérite se trouvera si inopportun pour votre poulinière, qu'il vaudrait infini-

ment mieux ne pas élever du tout que de risquer une pareille alliance.

D'un autre côté, il existe peu de chevaux entiers qui, judicieusement employés, ne puissent donner une production passable. Tout est dans le choix comparé du père et de la mère.

Et pour créer un bon poulain avec un mauvais cheval, il n'est pas toujours nécessaire que la mère vaille mieux que l'étalon.

D'un autre côté, s'il n'est pas nécessaire de rencontrer un cheval bon absolument, il le faut toujours bon relativement, et souvent cela est tout aussi difficile.

Lorsque, par manque d'étalons convenables, j'ai engagé quelqu'un à ne pas faire couvrir sa jument, j'ai toujours vu mon conseil repoussé avec aigreur. *Vous n'êtes jamais content ; avec vous on ne ferait jamais rien ; il faut que je produise, et je produirai.* — A votre aise, mais vous êtes sûr de produire un poulain sur lequel vous perdrez et dont vous ne tirerez aucun parti. Et on produisait tout de même.

Ceux qui font métier de fournir des étalons aux éleveurs, soit par spéculation particulière, soit comme agents d'une administration publique, se voient obligés de se conformer au goût général, et comme ce goût général est mauvais, de fournir de mauvais étalons.

C'est alors qu'on se met en quête de chevaux entiers, n'ayant aucune irrégularité visible, même pas une qualité trop saillante, de peur d'effaroucher ceux qui n'y entendent rien, enfin des animaux sans vice ni vertu.

Quand on peut dire que les étalons qui composent une station sont *nets*, *ronds* et *propres*, tout le monde est content, et l'on peut être sûr qu'il ne naîtra pas un bon poulain dans la localité. Nous avons déjà dit tout cela, on ne saurait trop le répéter.

Voici une occasion où il est absolument nécessaire de dire un mot sur l'administration des haras en général.

Je ne parle ni de ce qu'elle est, ni de ce qu'elle devrait être, ni du mérite de ses agents passés, présents ou futurs, mon observation est purement théorique et sans application personnelle.

Lorsque le Gouvernement se charge de fournir des étalons aux éleveurs, il est évident que c'est dans le cas où ceux-ci sont hors d'état de se les procurer eux-mêmes, faute d'argent ou de connaissances spéciales. Ecartons le premier motif, qui n'a rien de scientifique.

Si l'administration cherche à plaire aux éleveurs, elle est nécessairement hors de son rôle; car, ou les éleveurs ont raison, et alors ils peuvent choisir eux-mêmes, et l'administration n'est plus nécessaire, ou les éleveurs ont tort, choisissent mal, et alors l'administration les entretient et les aide dans leurs erreurs.

Si toute la population s'entendait en chevaux, comme en Angleterre, elle se suffirait à elle-même comme en Angleterre, où il n'y a pas d'administration.

Si, au contraire, ce sont les connaissances qui manquent généralement, l'administration des haras devrait être un corps savant, un corps enseignant, chargé de maintenir et de propager les bonnes doctrines; et le rôle

d'une pareille corporation n'est point de se plier à l'opinion générale, de posséder des étalons *goûtés* du public, et qui aient annuellement la plus grande quantité de juments possible.

Revenons au choix des étalons en nous rappelant que si nous avons quelque chose de véritablement utile à dire sur ce sujet, ce ne doit pas être évidemment un amas de banalités connues de tout le monde.

J'ai traité ailleurs de l'hérédité en général et de l'influence respective du père et de la mère dans la génération.

J'ai dit que, jusqu'à un certain point, le père et la mère agissaient dans le même sens, et de manière à se compenser réciproquement; en telle sorte que le poulain pouvait être considéré comme une moyenne entre le père et la mère.

J'ai dit encore que la loi de la nature était plus judicieusement suivie, lorsque les circonstances contribuaient à rendre identiques les influences de la mère et du sol où on élevait. Dans ce cas, le choix de l'étalon doit se régler d'après les principes du croisement avec une race étrangère importée.

La virtualité est par conséquent la plus importante des qualités que puisse posséder un étalon, et ceci est peut-être un des principes les plus difficiles de la science.

Un étalon transmet à presque tous ses produits sa robe et ses marques particulières; *virtualité*.

Massoud, cheval arabe, faisait en grande quantité des

chevaux qui galopaient mal et qui trottaient bien ; *virtualité.*

On observe que tel cheval ne donne que des produits zains, quelque bariolée que soit la robe de la mère, *virtualité.*

Je lis dans le *Bell's Life* que *Théon* est encore à engendrer un poulain *alezan* ou *corneur*, *virtualité.* (Je fais peu de cas de cette propriété de ne jamais produire alezan, quoique je l'aie observée dans *Cadland*, le meilleur étalon que nous ayons eu en France.)

Ce que j'établis ici en principe d'une manière nette et tranchée a été pressenti de tout temps. On garde, dans les pays d'élève, le souvenir de tel ou tel producteur, souvenir perpétué par des ressemblances d'ensemble ou de détail qui persistent pendant plusieurs générations.

D'après quels indices peut-on pronostiquer la virtualité chez un étalon que l'on n'a pas encore essayé ? (*untried.*)

L'ancienneté de son origine, si elle est connue, c'est-à-dire un grand nombre de dégénérations identiques et sans croisements capables de les contrarier. *Cadland* produisait souvent noir ou bai brun, parce qu'il était petit-fils, par sa mère, et arrière-petit-fils par son père, de *Sorcerer*, célèbre étalon noir.

L'ancienneté d'origine n'est pas toujours une condition nécessaire et suffisante pour donner la virtualité. Certains animaux de haute et noble race se trouvent tout à fait incapables de transmettre à leurs productions les qualités qu'ils possèdent, et qu'ils possèdent par hérédité. C'est en

eux que commence la dégénération de leur famille sans qu'on puisse s'expliquer pourquoi.

Quelques-uns, au contraire, surgissent forts et pleins de vie, d'aïeux presque inconnus. Je ne dirai pas sans aïeux, car cette doctrine plébéienne n'est pas encore démontrée vraie par la physiologie.

Toujours est-il cependant qu'il naît de temps en temps des individus privilégiés très-supérieurs à leurs ascendants, et dont la lignée se maintient pendant plusieurs générations. Ils sont prédestinés à être des souches de race.

Si, au lieu d'étudier l'entretien d'un haras, on porte les yeux sur l'histoire des peuples, si on passe des étalons aux héros, la même loi de la nature se fera voir également dans les races humaines et donnera lieu à des rapprochements imposants ou bizarres.

Il n'y a pas de virtualité chez un cheval, à moins qu'il n'y ait beaucoup de race chez lui ; il peut y avoir beaucoup de race sans qu'il y ait virtualité.

Une grande et noble expression de tête, une magnifique configuration de la boîte osseuse du crâne, un port de queue excessivement hardi ; la plus grande fermeté dans les chairs, et l'apparence d'une constitution aussi éloignée de l'obésité que de l'étisie ; tels sont à peu près les caractères qui permettent d'espérer de la virtualité chez un cheval, mais ces indices ne sont jamais certains.

L'absence de virtualité est plus facile à affirmer que sa présence ; le premier signe de non-virtualité est l'excessif développement de la taille et du volume.

Le père du grand Frédéric, si curieux de ses gigan-

tesques soldats, leur permettait de se marier à la condition d'épouser une femme qui eût telle taille; a-t-il produit une race de géants? Non.

La nature a ses bornes, et ces bornes sont fixées par des lois. La faculté existe réellement pour tout être grand de produire grand. Si vous mêlez à une race petite une race plus haute, soit par le mâle, soit par la femelle, vous releverez la race, cela est incontestable. Vous trouverez même des géants et des géantes qui, mariés à des individus ordinaires, reproduisent çà et là leur taille tout entière. Mais le géant et la géante ne donneront pas un géant, du moins pas à coup sûr.

La nature impose là son *veto* de *nec plus ultrà;* et sans cela il n'y aurait pas de borne à l'accroissement de tel ou tel animal, de telle ou telle plante.

Cette loi des maxima a son analogue dans les extrêmes opposés; les ponys ne se reproduisent pas, peu à peu la taille redevient ce que veulent les circonstances extérieures.

Tout cheval exceptionnellement grand et gros ne donnera qu'exceptionnellement grand et gros, et souvent petit, mince et chétif.

La haine des petits chevaux, le goût passionné pour la taille et l'ampleur sont deux des plus grands obstacles à la production des bons chevaux.

Les étalons de course les plus grands ne sont pas ceux dont les poulains se font remarquer par leur taille. *Bay-Middleton* est très-haut, comme on sait. Tous les ans il nous arrive d'Angleterre des produits de *Bay-Middleton*

qui ne sont pas plus grands que d'autres, ce qui n'empêche pas chez nous de rechercher la taille dans le père.

Les Anglais ont soin, lorsqu'ils annoncent un étalon au public, de mentionner sa taille; beaucoup ont 16 mains, ou 64 pouces anglais, c'est-à-dire 5 pieds 4 pouces, plus de 5 pieds français.

La taille moyenne de l'homme est plus grande en Angleterre qu'en France; il peut, il doit en être de même pour les chevaux; et jusqu'à ce que le contraire me soit démontré, je jugerai la taille moyenne ordinaire française des chevaux moins haute de 1 ou 2 pouces que la taille anglaise. Par conséquent j'exclurai comme au-dessus de la limite raisonnable, pour la France, tout étalon de 16 mains 1 pouce et au delà.

L'étalon de 16 mains sera déjà trop grand, à mes yeux, pour les cas ordinaires.

Ce que j'ai dit pour la hauteur est également vrai pour la largeur, l'ampleur ou *la force*, comme on voudra l'appeler.

Si en France on est curieux de grands chevaux, on l'est encore bien davantage de chevaux forts, épais, doublés, culottés, traversés, étoffés; que n'ai-je derrière moi le bon Nodier pour me fournir toutes les épithètes, plus ou moins grotesques, dont l'amour du gros a enrichi le vocabulaire !

Malheureusement ce n'est pas le gros cheval qui engendre le gros poulain; ce qui fait le gros poulain, c'est la prairie grasse, la jument grosse, la nourriture abondante,

et avec tout cela le gros cheval, quand ce n'est pas un autre.

Le gros de l'étalon se développe dans l'animal qu'il a produit, à condition d'abord que les circonstances d'éducation le permettent, mais à condition ensuite que ce gros de l'étalon ait été réellement transmis. Or, pour qu'un étalon transmette du gros, il n'est pas nécessaire qu'il ait lui-même du gros. Si au lieu de gros, il a *de la virtualité*, le gros se produira tout aussi bien avec la jument et le régime convenables que si l'étalon était monstrueux par lui-même.

J'ai vu des fils d'un cheval arabe mince, fluet, efflanqué même, et de juments de gros trait, *presque* aussi charretiers que leurs mères.

Je dis tout cela pour saper définitivement cette doctrine si répandue dans toutes les classes d'amateurs. On veut du gros dans les étalons de gros trait, on veut du gros dans les chevaux carrossiers, on veut du gros dans les chevaux de course, et on a tort presque toujours.

Ce n'est pas avec des étalons monstrueux que l'on grossira toute la population chevaline d'un pays maigre, où il n'y a que de petites juments assez pauvrement nourries.

J'ai entendu mille fois demander à grands cris ces magnifiques étalons de trois quarts de sang du Yorkshire de 5 pieds 2 ou 3 pouces, si forts, si grands, si étoffés.

Eh bien ! voici le vrai : n'étant pas de pur sang, ils n'ont pas de virtualité, et, par conséquent, ils sont peu capables de donner leurs qualités, y compris cette taille

et ce gros dont on fait tant de cas. De plus, on ne craint pas de leur livrer, faute de mieux, des juments plus petites et plus minces. Comment transmettraient-ils leurs qualités avec des mères qui en sont dépourvues, eux qui auraient déjà bien de la peine à se reproduire avec les femelles les plus richement douées dans le même sens qu'eux-mêmes ?

Mais ce n'est pas tout. Indépendamment du gros réel, il y a *le gros fictif*, le gros que tout le monde croit voir et qui n'existe pas : *le gros d'étalon.*

Pour se bien rendre compte de ceci et approfondir la question, il est nécessaire de voir d'un peu haut et de sonder quelques questions physiologiques.

De méchants caricaturistes ont peint la fille de basse-cour allant, un verre à liqueur à la main, traire une vache de Durham.

Les bouchers se plaignent de ne pas trouver de suif dans les beaux animaux de boucherie anglais.

Et puis quelques bons Français se moquent de nos ficelles de course.

La raison et le bon sens sont à côté de tout cela. Expliquons-nous :

L'embonpoint comme la force a pour cause la santé ; lorsque l'organisation est complétement bonne et richement puissante, l'excès de la production sur la consommation rayonne de toutes parts chez l'individu.

Quelle que soit sa disposition spéciale, un animal bien constitué et bien nourri se prêtera à tout, moyennant un régime convenable.

Le bœuf de Durham pourra travailler,

La jument de pur sang sera bonne nourrice et même laitière si on veut,

Le lévrier sera susceptible d'un énorme embonpoint,

Parce que la santé, c'est-à-dire l'harmonie et la puissance des organes, fera abonder la vie partout où vous l'attirerez : exercice, lactation, engraissement.

Pour nous restreindre ici à notre spécialité, il arrive que l'étalon, après avoir travaillé aux courses ou à n'importe quel autre travail, est consacré au métier peu fatigant de la reproduction.

Toute la richesse de sa nature n'ayant plus rien à fournir à la fatigue musculaire, puisqu'elle n'a plus lieu, tourne au profit du système cellulaire et adipeux.

Dans les animaux de mauvaise race, les porcs de France, ou même la plus grande partie de nos races bovines, la graisse envahit de préférence certaines parties du corps, pourquoi ? parce que l'assimilation se fait incomplétement et mal ; il y a énormément d'aliments perdus pour très-peu de graisse produite ; la viande est sèche et dure, mais il y a des couches de suif et de lard qui enchantent le boucher et le charcutier.

Dans les belles races anglaises, le pur-sang, par exemple, la machine organique ne travaille pas ainsi ; aucune partie ne demeure atrophiée ; grâce à l'oisiveté et à la bonne nourriture, la graisse envahit tout. L'animal devient gros dans tout son ensemble.

Au bout de quelques années, le Français voit un carrossier dans un étalon qui réellement serait trop mince

pour monter le plus élancé de tous nos jeunes officiers de hussards. Ajoutez à cela que souvent la nature de ces animaux est tellement riche que les os même participent à ce développement, du moins en apparence.

Partout vous entendrez dire, partout vous lirez que les étalons de pur sang anglais sont d'une force excessive; et si vous dites oui, engraissés; on vous répondra, mais du tout, ils ont des membres comme des chevaux de charrette; et si vous objectez qu'il n'y a pas plus mauvais membre, plus mince, plus rond, plus dégarni de tendons, plus boursouflé de peau, de poils, de crins, plus failli, plus tortu que le membre d'un percheron, on vous rira au nez, et cependant c'est la vérité.

Il existe encore des hommes qui parlent de *Raimbow* comme d'un grand et fort cheval, et *Raimbow* était, ainsi que son fils *Félix*, un cheval petit, bien proportionné, mais peu volumineux, et dont je n'ai pas été étonné de voir sortir des productions très-ficelles, quoiqu'il fût excellent ainsi que beaucoup de ses descendants.

On m'a cité *Plenipotentiary* comme un carrossier des plus étoffés, je ne m'en suis pas aperçu, et cependant j'ai vu *Plenipotentiary*.

Je me rappelle avoir offensé quelqu'un en disant que *Prince-Paul* n'aurait pas bien figuré au timon d'une berline.

Aujourd'hui *West-Australian* est l'éléphant fashionnable, et malgré tout cela je persiste à dire que le pur-sang n'est pas épais, qu'il faut se défier du volume apparent des étalons; je n'engage personne à me croire sur parole; je

supplie au contraire chacun de s'assurer par lui-même de ce que j'affirme. Et s'il fait bien ses expériences, il arrivera à ma conviction.

Il n'y a de réellement gros que certaines espèces communes et qui manquent de sang.

Si donc j'ai besoin d'un étalon de pur sang, je choisirai, indépendamment de la famille et des performances, un animal plutôt petit que grand, ou mieux qui ne puisse pas être dit grand; plutôt mince que gros, plutôt osseux que charnu.

Si c'est un autre cheval qu'un cheval de pur sang que je désire produire, je demanderai au père, d'abord et surtout, les qualités que je désire lui voir transmettre au poulain.

Me voilà donc directement conduit au type contraire du *net*, *rond* et *propre*.

Lorsqu'un éleveur se met en quête d'un étalon pour sa jument, il doit d'abord avoir en tête d'éviter tous les défauts dont le menacent l'extérieur ou les produits déjà obtenus de sa poulinière.

Deux ou trois étalons nets, ronds et propres, c'est-à-dire effacés, dans la même station sont un véritable fléau.

J'arrive avec une jument assez bonne, mais dont la hanche est effacée, et dont l'arrière-main rappelle le classique normand; si je ne rencontre pas des hanches exagérées chez l'étalon, que pourrai-je faire?

Si ma jument a des pieds plats et combles, il faudra un étalon de Norfolk, etc., etc., quatorze pages d'etc.

Un étalon, en thèse générale, n'est bon que lorsqu'il

offre l'exagération de certains caractères, et encore faut-il que ces exagérations soient dans sa race afin qu'il ait des chances de les transmettre.

Malheureusement, dans notre pays, on est tellement habitué à mettre le mot à la place de la chose, que la plupart des éleveurs, lorsqu'ils sont assez heureux pour avoir un poulain mâle, le baptisent du nom du père : c'est *Napoléon*, c'est *Baron*, c'est *Empereur;* c'était *Sylvio, Rattler*.

Quels singuliers jugements on porterait sur un étalon, s'il fallait, pour l'apprécier, se borner à l'examen d'un produit ainsi obtenu !

Une autre marotte assez bien portée, chez certaines variétés de la grande famille des éleveurs, se formule par cette expression : *bâti en étalon*.

Cela veut dire un cheval épais d'encolure, chargé de ganache avec une crinière et un toupet aussi énormes qu'ondoyants.

Si la tête est grosse, l'œil petit, le garrot noyé, le dos rond et court, le ventre bien replet ; alors le tableau ne laisse rien à désirer, ou au moins peu de chose, comme, par exemple des hennissements continuels et une agitation incessante. Ajoutez à cela une robe bai foncé, zain, parce qu'une balzane un peu haute ferait tache et déconcerterait le regard.

J'ai connu quelqu'un qui est revenu plein d'estime pour un cheval offrant à peu près cet aspect et qui, de plus, avait donné pendant toute une journée une preuve de vigueur ou plutôt d'impatience, plus expressive que décente à énoncer.

Le *bâti en étalon* est une expression qui pose un connaisseur, et qui, pour un jeune adepte, est assez facile à placer. Il suffit, pour cela, de rencontrer la physionomie ci-dessus décrite ou à peu près.

Malheureusement, il n'y a dans tout cela rien de réel ou presque rien.

A l'exception d'une bonne santé, qu'annonce le ventre rond et plein, il y a dans ce portrait les caractères du cheval entier un peu forcés et pas autre chose.

L'hypertrophie naturelle de l'encolure se répand sur la tête, rapetisse l'œil, empâte les épaules, et forme un ensemble qui caractérise le désir, et voilà tout.

Or, un cheval qui veut saillir n'est pas un étalon pour cela ; il faut qu'il produise bien, et même, avant, il faut qu'il produise, et ces animaux, dévorés de la passion de la femelle au point d'en devenir furieux, ne sont pas moins sujets que d'autres à l'infécondité.

J'ai vu reprocher comme un défaut, à un étalon, d'être maîtrisable en compagnie des juments ; défaut d'autant plus grand, disait-on, qu'il était du reste bien portant et vigoureux.

Ceci est une preuve d'intelligence et de bon caractère. Selon moi, c'est une qualité précieuse, quoique peut-être pas absolument nécessaire dans un étalon, de pouvoir servir, presque comme s'il était hongre, au milieu d'une troupe de chevaux quelconques.

Du reste, je n'ai jamais pu, malgré ma longue expérience, constater d'analogie entre le nombre et la qualité des produits d'un étalon d'une part, et de l'autre part la

manière dont cet étalon se comportait avec les juments.

Napoléon a fait la monte jusqu'à une extrême vieillesse; excepté *Suavita* et *Eylau*, il n'a donné aucun bon cheval de course. Ce dernier paraît être un résultat du hasard, puisqu'il est fils d'une jument, fille d'arabe, qui, avec ce même *Napoléon*, n'a pas produit un seul autre bon cheval.

Napoléon doit donc être considéré comme un étalon sans mérite au point de vue des courses, et en même temps il est à remarquer que tous ses produits ont été vigoureux et de bon service. *Napoléon* était par conséquent un producteur de chevaux médiocres, mais très-bien portants; eh bien ! je n'ai jamais vu cet étalon faire la monte d'une manière convenable.

A 18 ans, il lui fallait une heure avec beaucoup de précautions et de secours pour saillir une jument, et cependant les produits n'étaient ni rares ni mauvais.

Il n'était pas *bâti en étalon*, car sa tête était plutôt celle d'une jument et n'offrait rien de mâle dans son expression.

Tout ce qui peut séduire l'imagination dans l'aspect de l'étalon vigoureux et plein de feu, tout ce qui peut inspirer le poète, tombe ici devant une triste et froide réalité.

Il faut laisser Rosset et Roucher se battre les flancs pour imiter Virgile qui du reste, lui, a parlé en homme de cheval, aussi bien qu'en poète, dans sa description de l'étalon.

Jusqu'ici je n'ai fait que réfuter deux opinions très-ré-

pandues parmi les éleveurs, comme parmi les hommes étrangers à la reproduction, c'est-à-dire le goût des grands chevaux et des chevaux parfaits.

J'ai tâché de mettre sur la voie qui mène à distinguer l'individu propre à transmettre ses qualités bonnes ou mauvaises, ce qui est la propriété caractéristique de l'étalon.

J'ai voulu en outre persuader que la tâche du propriétaire était de trouver un étalon qui assortît sa jument le mieux possible dans le sens de ses vues particulières.

Cette question est d'un intérêt immense. Rechercher les beaux étalons, les vouloir sans défauts et remplis de qualités, les payer par conséquent des prix énormes, voilà en résumé l'opinion générale, et on se trompe, car on se figure que le prix de l'étalon pourra compenser la médiocrité de la jument, ce qui est une erreur profonde.

Par conséquent, deux inconvénients majeurs, le but manqué absolument et des dépenses considérables.

La route que j'indique permet d'employer des étalons médiocres : donc facilité de les rencontrer, possibilité de les avoir à bas prix. Quant aux juments, l'éleveur sera porté à les choisir mieux en se pénétrant de l'importance de ce choix, et cependant les médiocres pourront être utilisées sans plus de perte et même avec plus de profit.

Les dépenses générales ne seront plus les mêmes, l'intelligence travaillant au lieu de la bourse.

Ceci posé, et je crois que c'est un grand pas de fait, on se convaincra facilement du principe suivant.

Dans toutes les localités où la population chevaline n'est

pas identique, où il y a des poulinières de toutes les espèces, de toutes les tailles, de toutes les formes, la première chose à demander aux étalons, c'est la variété. Si bon que soit un modèle, trois étalons de ce modèle deviendront nécessairement un fléau.

Certaines personnes, assez éclairées, du reste, sont d'avis de tendre à imprimer à toute la production un caractère identique; de cette façon, disent-elles, l'éducation sera plus facile, le commerce plus simple, l'écoulement des élèves plus certain.

Pour moi, je ne vois pas la grande utilité de ce résultat : la diversité des goûts est loin d'être un inconvénient public; c'est, au contraire, souvent une nécessité, quelquefois un avantage; mais en accordant même ce point, je trouve que ce système mènerait à une pratique très-fausse et opposée au but à atteindre.

En effet, on a multiplié les étalons d'un même modèle sans réfléchir que, pour créer deux poulains semblables avec deux juments diverses, il faut deux étalons disparates. L'attelage le mieux appareillé que j'aie jamais élevé se composait de deux animaux d'espèces totalement différentes. L'un était de demi-sang par *Paradox* et une boulonnaise; l'autre de demi-sang aussi, mais par une jument de chasse anglaise et un trotteur de Norfolk; je n'avais jamais eu la pensée de créer ainsi deux chevaux pareils, mais le résultat doit être noté, puisque rien n'est incontestable comme les faits; il est à peu près certain que les deux mères n'auraient jamais produit pareil avec le même étalon, quel qu'il fût.

La part du hasard est trop grande pour que je conseille jamais de combiner des croisements divers pour produire des sujets pareils; mais je veux mettre en garde contre la croyance trop répandue qu'on aura un poulain à l'image du père ou à l'image de la mère.

Etes-vous pour le pur-sang ? m'a-t-on souvent demandé. Il n'y a pas de réponse à faire à cette question, et malheureusement on y a répondu pratiquement de bien des manières depuis plusieurs années et au grand préjudice de la population chevaline.

Le pur-sang a l'élégance, la vigueur, l'haleine, le fond, et toutes ces qualités sont précieuses.

Mais il y a des objections sérieuses à faire toutes les fois qu'on vous présente un étalon de pur sang.

Si je ne veux pas produire un cheval de course, peu m'importe ses performances. Toutefois je ne dirai pas : peu m'importe son sang, et il est certaines poulinières de pur sang en France, et certains étalons, dont je n'accepterais pas le poulain comme reproducteur, quel que soit le service auquel je destinerais mes élèves. Puisque le sang est une chose si importante en bien, une famille entachée de défauts héréditaires, même dans le pur-sang, doit être méprisée en proportion même du cas que l'on fait des bonnes races.

Il a existé dans les haras un étalon bien conformé et d'un bon caractère nommé *Byron;* il s'attelait commodément et faisait bien au harnais. Mais il était fils poussif d'*Hélène, fille* poussive d'*Eastham*, poussif. Voilà un cas où la virtualité même du pur sang tournait au préjudice de

l'éleveur. *Byron* avait plus de propension à produire poussif qu'un étalon de demi-sang entaché du même vice.

Ce que je dis de la pousse peut se dire de toute tare du même genre, le cornage organique, les tares osseuses, etc.

Mais que sera-ce s'il s'agit d'un défaut auquel le pur-sang est particulièrement et plus fréquemment sujet que toute autre variété ?

Par exemple, il est reconnu, ou du moins il devrait l'être, que le cheval de pur sang anglais est assez communément haut monté ou trop long de jambes. Pour le prouver aux yeux des plus récalcitrants, je ne citerai qu'un fait, l'habitude qu'ont les propriétaires d'étalons anglais de recommander leurs chevaux par ces mots : *short legs*. C'est donc là un point capital et bien connu.

Il faut en craindre les résultats lorsqu'on a à leur donner des juments de trait françaises, sujettes quelquefois à la brièveté de l'avant-bras, ce qui leur rend à elles-mêmes le *genou haut*, défaut important et qui, réuni à des canons longs, rend un cheval incapable de tout bon service.

Un autre inconvénient du pur-sang est le caractère. On a dit que les chevaux de pur sang étaient d'un caractère doux et franc, qu'ils se pliaient à tous les genres de service, même à l'attelage, qu'ils faisaient d'excellents chevaux de voiture, et je l'ai dit comme les autres. En effet, cela est vrai ; mais il ne faut pas, sous peine de s'égarer, faire abus des vérités les plus incontestables et les plus salutaires.

A ceux qui prétendent, et il y en a beaucoup, que le

pur-sang n'est bon qu'à la course, c'est-à-dire à un travail préparé d'avance, à époque fixe, avec des soins et une multitude de concessions, on répondra avec raison que le cheval de pur sang supporte d'autant mieux les fatigues que l'entraînement qu'il supporte est lui-même une fatigue excessive, que sa susceptibilité n'est pas, comme on le croit, une susceptibilité rancuneuse, qu'il apprend à tirer comme toute autre chose, et que le poids qu'il traîne, il le traîne plus longtemps qu'aucun autre.

Mais ce n'est pas à dire pour cela que le cheval de pur sang soit un modèle de tranquillité et de mansuétude, qu'il soit franc du collier, et apte à s'employer sur de lourds fardeaux, même en raison de ses forces.

Il peut posséder ces qualités, il peut en être dépourvu, car ce n'est pas là le caractère de sa race, comme l'haleine et le fond. Si donc je veux employer un étalon de pur sang à me donner un cheval d'attelage, je chercherai à m'assurer s'il n'est pas susceptible, rueur, ennemi du collier, incapable de plonger dans les traits, irritable au travail, et il y en a comme ça des familles tout entières, ce qui ne les empêche pas de gagner fort légitimement de beaux prix de course.

Et cela ne fait pas que les courses soient une mauvaise chose.

Les ennemis du pur sang, après avoir fait valoir, avec plus ou moins de justesse, les inconvénients que je viens de signaler, ont prôné l'étalon de demi-sang, c'est-à-dire l'étalon normand, et ils n'ont pas dit que ce dernier type, n'ayant pas la virtualité du pur sang, n'aurait pas, comme

ce dernier, l'avantage de corriger énergiquement les défauts de la mère; qu'il ne donnerait pas plus que le pur-sang le gros qu'il a, ou qu'il paraît avoir sans le posséder réellement, ce qui arrive encore quelquefois, et qu'enfin, pour la docilité et la franchise, il ne donne absolument aucune garantie de plus, car il n'a pas été essayé davantage, soit par lui-même, soit par ses ascendants.

Tout cela est arrivé, et on a vu ces inconvénients, sans les attribuer à leur véritable cause, ou même sans y attacher d'importance.

Le résultat a été une multitude de métis trop légers pour tirer, trop lâches pour trotter, et d'un caractère rêche et malencontreux.

Il est en effet difficile aujourd'hui de se procurer une bonne percheronne ou boulonnaise de l'ancienne forme; et les plates-longes se multiplient aux limons des charrettes comme aux brancards des broughams de louage.

Et si les étalons ont été mal choisis, ils n'ont pas été mieux employés par les éleveurs.

L'étalon de demi-sang, tel que je le voudrais, répugne aux éleveurs français. Ils rêvent un modèle trop régulier, trop flatteur, trop *léché* (expression d'atelier, nécessaire ici pour formuler ma pensée).

Si, en effet, on veut du gros, des hanches saillantes, des reins doubles, des membres robustes pour corriger une jument un *peu ficelle;* il faudra pardonner à l'étalon une tête énorme, des pieds volumineux, du lin aux jambes, un aspect rude et inculte; telle est la physionomie des étalons que l'on emploie pour cela en Angleterre, et on

est loin, en France, de les préférer au normand, qui plaît tant sous le nom de carrossier léger et qui ne vaut rien.

Le joli carrossier du Yorkshire ne me satisfait pas davantage.

Si nous passons aux qualités intrinsèques du cheval, abstraction faite de sa race, nous arriverons d'abord à l'âge que doit avoir l'étalon.

Nous avons dit que le vieil étalon produit des chevaux vieux avant le temps; n'abusons pas de cette vérité, mais comprenons-en exactement l'étendue et les conséquences.

Si l'étalon est trop jeune, le poulain aura l'inconvénient d'être lymphatique, *laiteux*, ce que l'on appelle *poulinard*, dans l'argot des maquignons de certains pays.

L'étalon est-il trop vieux, le produit sera prématurément sec, nerveux, avancé dans sa dentition, la ganache sera promptement tranchante et dégagée, il sera formé de bonne heure.

Je ne m'appesantirai pas sur ces détails, laissons à chacun le loisir de les compléter à sa guise. Mais demandons-nous, en définitive, si les inconvénients sont aussi graves qu'on pourrait le croire? Non. Le cheval peut, même à deux ans, engendrer des produits bien conformés et de santé robuste, bien entendu, toutefois, qu'on n'abuse pas de ses facultés et de ses désirs.

Le cheval vieux, mais bien portant, peut donner des chevaux excellents, lors même que l'âge l'a affaibli au point de ne pouvoir plus saillir sans aide.

Le tout se réduit donc à voir si l'étalon qu'on a en vue,

et qui est trop jeune ou trop vieux, n'est pas cependant, en vertu de ses mérites particuliers, préférable à tel autre qu'on a également sous la main, et qui est d'un âge convenable et d'un mérite moindre, car tel étalon de vingt ans, dont les facultés baissent, produit mieux qu'un cheval médiocre dans sa meilleure époque.

Il y a, du reste, un remède aux deux excès, grâce à un principe de la nature déjà énoncé : *Le produit est une moyenne entre le père et la mère.*

A jeune jument vieil étalon.

A vieille jument jeune étalon.

N'oublions pas toutefois que la longévité n'est pas la même dans toutes les races, et que plus un cheval a de sang plus il a d'années de vie et, par conséquent, de jeunesse relative.

Une autre question est le caractère. Un étalon qui fait la monte est rarement d'une douceur absolument complète; presque toujours il est nerveux, volontaire, enclin à mordre, à frapper; quelquefois, ce n'est qu'envie de jouer; souvent, c'est vice, sournoiserie, esprit chagrin : résultat de mauvaise éducation.

La combativité, mot inventé par les phrénologues, est le seul que je trouve pour exprimer les dispositions de certains chevaux entiers à attaquer tous les individus de leur espèce.

Ce n'est pas, à proprement parler, un défaut chez un étalon, alors même que ce sentiment dégénère en haine contre l'homme.

Comme cette disposition ne survit pas d'ordinaire à la

castration, et que l'usage des chevaux entiers en service est un reste de barbarie, il est superflu de s'embarrasser de cette considération.

Je n'approuve cependant pas l'obstination avec laquelle j'ai vu conserver un certain étalon nommé *Sylvino*, qui en était arrivé à dévorer ses palefreniers, et à être une cause de terreurs continuelles. La conservation d'un animal extraordinaire, précieux, eût pu faire passer par-dessus un tel inconvénient, ce n'était pas le cas de *Sylvino*.

Somme toute, le caractère de l'étalon est d'une moindre importance que celui de la jument.

J'ai consacré dans le premier volume tout un chapitre à la connaissance des pieds, et je ne sais si j'ai assez insisté sur ce sujet.

Je répète ici que je ne crois pas aux boiteries d'épaules, que j'attribue aux pieds tous les accidents de la marche chez un cheval ; et cependant je ferai bon marché d'un défaut de pied chez un étalon.

Il suffit que ce défaut ne se retrouve ni dans la jument qu'on lui donne, ni dans le sol où le poulain devra être élevé, parce qu'alors vous aurez deux bonnes influences pour en combattre une mauvaise. Si cependant un étalon a les pieds trop petits pour la force de sa charpente, rejetez-le.

Mais ne vous arrêtez pas à une seime, à une bleime, à une fourbure.

J'ai employé dix ans un étalon qui avait des seimes à trois pieds, et qui à dix ans était incapable de tout

service. Je n'ai pas connu de lui un seul poulain boiteux, quoiqu'il ait fait de mauvais pieds avec les juments qui en avaient elles-mêmes, et que beaucoup de ses produits aient péri par là; mais il faut bien que tout être créé périsse par quelqu'une de ses parties : si ce n'eût été celle-là, c'eût été une autre; l'important est que ce ne soit pas avant le temps.

A force de chercher la perfection on s'expose à ne rien trouver du tout.

La fluxion périodique est à craindre avec les juments qui en sont atteintes, et dans les localités où règne cette affection.

J'aurais dû parler d'abord d'un vice capital chez un étalon, la stérilité; mais ce vice est difficile à constater.

Bourgelat parle de deux étalons employés aux environs de Lyon pendant toute une saison sans rien produire.

L'année suivante, on les changea réciproquement de station, et ils donnèrent tous deux des poulains, et la stérilité cessa, grâce à cette mesure ou à telle autre cause restée inconnue.

Lottery, fécond en Angleterre, a été plusieurs années en France sans engendrer de poulains, du moins en nombre suffisant; et cela ne dura pas.

On cite, en Angleterre, *Vandyke* et *Commodore* comme n'ayant jamais eu de progéniture ; mais ce sont des exemples très-rares.

De nos jours *Caton* par *Tigris* et *Éléonore* a été réformé et mis au manége de l'École des haras pour cause de stérilité. Le fait n'a jamais été bien constaté, et j'ai eu

des raisons de croire que certaines préventions avaient été pour beaucoup dans cette mesure administrative.

Un jour, j'achetai un cheval de cinq ans qui n'avait jamais fait la monte. Sur quatre juments que je lui donnai, l'une ne retint point, la seconde avorta, la troisième mit au monde un poulain mort, celui de la quatrième vécut douze heures; la dernière périt en poulinant.

Je lui redonnai la troisième, et un an après j'eus une pouliche parfaitement viable et bien constituée. Depuis il n'est jamais survenu d'accident extraordinaire.

En physiologie humaine, il est reçu d'attribuer les accidents de parturition et la stérilité à la femme plutôt qu'au mâle.

Mais savons-nous réellement la vérité sur ce point?

CHOIX DES JUMENTS.

> Du côté de la barbe est la toute puissance.
>
> MOLIÈRE.

> Tu veux savoir si tu vaincras aux jeux olympiques? dis-moi le nom de la mère de ton cheval.
>
> UN ANCIEN PHILOSOPHE.

L'industrie chevaline est dans des conditions telles, que rarement l'éleveur a la facilité de se procurer un étalon tel qu'il le désire.

C'est le manque d'étalons qui se fait sentir d'abord, et c'est là-dessus principalement que retentissent les plaintes des propriétaires.

Il est urgent d'examiner sérieusement la question.

Un préjugé trop généralement répandu porte tous les hommes à s'occuper du mâle. Peut-être l'usage de donner au fils le nom de son père est-il pour plus qu'on ne croit dans cette appréciation.

Quoi qu'il en soit, un étalon qui peut produire deux cents poulains dans sa vie doit paraître un agent de reproduction bien plus actif que la jument qui n'en donne guère que dix.

Le premier acte de l'administration des haras, créée par Colbert, a été de fournir des étalons. Ce moyen employé seul est illusoire, désastreux, ridicule.

Pour envoyer un reproducteur mâle dans une contrée quelconque, l'homme le plus habile, le plus expérimenté, ne saurait agir qu'au hasard et aveuglément s'il ne connaît la nature du pays, du sol, les besoins et les goûts des habitants, leur manière d'élever, la nature des juments qu'ils possèdent.

D'un autre côté, un propriétaire a rarement de quoi employer un étalon à lui seul, puisqu'il lui faut environ trente poulinières réunissant les conditions nécessaires pour convenir au même cheval.

S'il veut tirer parti de son étalon en le louant à ses voisins, il faut qu'il plaise à ses voisins ; et à cela il y a mille obstacles.

De là la création des étalons banaux en France et en Allemagne, et de l'industrie étalonnière dans les îles Britanniques.

L'éleveur est ballotté entre deux inconvénients : en-

voyer au loin ses juments à l'étalon qu'on lui offre, payer cher, déplacer continuellement une poulinière, un homme, presque toujours un poulain, le tout au risque de ne rien avoir ;

Acheter et entretenir un étalon, lui donner toutes ses juments, celles qui lui conviennent et les autres, et être obligé de changer de temps en temps, pour éviter les consanguinités.

Les circonstances particulières décident seules lequel de ces deux inconvénients est le moindre.

Je préfère, lorsque cela est possible, posséder un étalon à moi; ce n'est pas ici la question.

Le choix d'une poulinière est plus facile, mais tout aussi important pour le moins que celui de l'étalon.

L'élevage comporte plusieurs sortes de poulinières : celles qui travaillent et celles qui ne servent qu'à la reproduction.

Dans le dernier cas, il faut être garanti ou par le grand prix des poulains, comme ceux de pur sang, par exemple, ou par le bon marché des subsistances, qui met la valeur du poulain au-dessous des frais qu'il occasionne.

Les poulinières peuvent gagner leur nourriture par leur travail ; mais cette condition est difficile à obtenir. La maladresse des charretiers empêche toujours d'employer d'autres animaux que des juments impassibles et par conséquent très-communes, ainsi que des poulains ayant très-peu de sang. Autrement les animaux tuent les charretiers ou les charretiers tuent les animaux.

Quel que soit le mode adopté, il y a deux manières de

se procurer des poulinières : les acheter à tout prix et avec toutes les qualités désirables, ou les payer le plus bas prix possible.

La première méthode est ruineuse, à moins que l'on n'élève du pur-sang.

Pour avoir quelque chance de gagner, commencez à chercher dans le *Stud Book* le nom de celle qu'on vous présentera. Si ce que vous aurez lu dans le *Stud Book* vous plaît (je suppose que vous sachiez *lire le Stud Book*), alors passez au *Racing Calendar;* et comme il y a manière de lire le *Stud Book*, il y a manière aussi de lire le *Racing Calendar*.

Quelles sont les courses courues ?

En quelle compagnie ?

Pourquoi et comment perdues ?

Comment gagnées ?

Ne pas confondre les handicaps et les selling stakes avec les courses véritables.

Si vous êtes content de ces deux livres, regardez et examinez la jument elle-même ; mais ceci est d'une importance secondaire, parce que toute jument de bonne origine qui a bien couru est bonne ; si elle ne paraît pas telle à vos yeux, ce sont vos yeux qui ont tort, parce que sans cela les courses et le sang ne signifieraient rien du tout, et il n'en est pas ainsi, n'en déplaise aux radicaux de la science hippique. Ceux-là crient que le sang est un mythe, l'anglomanie une sottise, la race anglaise une race factice qui tient un peu de la biche et beaucoup de l'âne, etc., etc.

Je ne pousserai pas plus loin les citations. Je ne veux que mettre en garde les gens sans expérience aucune contre le danger de les croire.

Je dis donc que toute jument bien née et ayant bien couru doit être bonne poulinière. Si outre cela elle est bien faite pour être mère, cela n'en vaudra que mieux.

Qu'est-ce qu'une jument *faite en mère ?*

La jument est d'ordinaire basse du devant et sans garrot, et a peu de profondeur de poitrine. L'arrière-main est richement développé.

Lorsqu'on trouve un individu faisant exception à cette règle, il faut s'en défier et se rendre compte du pourquoi. Une jument avec un garrot bien tranchant, un passage de sangles exceptionnel, et une physionomie de cheval pourra être excellente pour toute espèce de service. Si cela est, n'espérez pas beaucoup des poulains qu'elle vous donnera, si même elle vous en donne.

Les femmes dont le genou est droit et bien fait, au rebours de la Vénus antique, les femmes qui peuvent porter la culotte courte aussi avantageusement qu'un homme modèle ont peu ou point d'enfants ou n'en ont pas qui leur fassent honneur.

Il faut que chaque individu soit de son sexe.

Une jument trop bonne et dont les succès en course seraient exceptionnels ne serait pas celle que je choisirais de préférence.

J'ai possédé une jument faite comme un cheval, trèsbonne, et qui, cependant, n'a produit que des poulains bien venants et bien conformés. Mais, si elle n'avait pas

la conformation d'une femelle, elle en avait la constitution au plus haut degré; quinteuse, chatouilleuse, inégale de caractère et de moyens, il fallait une patience exceptionnelle pour en tirer parti. Voilà pourquoi elle était poulinière, car la nature ne perd jamais ses droits.

Ceux qui peuvent se rappeler *Naïad* auront en elle ce que je regarde comme le meilleur type de poulinières.

Plutôt petite que grande, très-développée par derrière, avec une poitrine large, mais peu profonde, un chanfrein creux et une encolure courte, elle annonçait peu de dispositions pour la course, mais ses antécédents répondaient de ses moyens : gagnant un prix à 2 ans, arrivée quelquefois deuxième à 3 et à 4, ce qui est très-bien pour une jument destinée à produire en France.

Elle n'a donné presque que des vainqueurs.

Je vois attacher beaucoup d'importance au grand développement des femelles.

Quand on a trouvé beaucoup de place pour le poulain, on croit avoir tout fait. Mais la place du poulain est élastique, et d'ailleurs ne se mesure pas à l'extérieur.

La levrette, qui n'a pas de ventre, fait ses chiens aussi bien et en aussi grand nombre qu'une chienne de basse-cour.

Ce que je veux dans la poulinière, ce n'est pas l'abdomen, c'est une bonne constitution.

Un ventre relevé par mauvaise nature me la fait refuser. Un ventre moins avalé que le passage de sangle, ne m'effraye pas, il n'en restera pas trace au premier poulain.

Du reste, le fœtus le mieux porté est celui qui est le plus en avant.

J'aime les juments longues et les chevaux aussi; j'ai déjà risqué, à l'article de l'extérieur, cette opinion, qui n'est paradoxale qu'en France.

Lorsqu'on choisit des poulinières de pur sang, on ne travaille que dans une seule et même famille; on ne cherche ni à grandir ni à rapetisser; et d'ailleurs chaque individu, fût-il d'une taille exceptionnelle, dans un sens ou dans l'autre, n'aura pas à un haut degré la puissance de reproduire cet accident personnel.

Il y a donc peu à se préoccuper de la taille des juments de pur sang; elles sont naturellement et ordinairement plus petites que les mâles, il ne faut donc pas les juger à la même mesure. Toute jument doit avoir un pouce ou deux de moins que son propre frère.

Cela posé, compensez les tailles du père et de la mère, sans vous en préoccuper beaucoup.

L'âge des juments de pur sang n'est pas non plus un obstacle pour la production, et cela par plusieurs raisons.

Premièrement, leur sang leur donne une vie longue et exempte de caducité.

Le célèbre *Tartare* fut, dit-on, mis au monde par une mère de 36 ans; le fait est apocryphe, mais ce qui est sûr, c'est que j'ai vu des juments de pur sang donner leur meilleur poulain à 24 ans.

Or, mieux vaut pour la course le poulain d'une excellente mère trop vieille, que le poulain d'une bête médiocre âgée de 6 ans.

Je ne poserai donc pas de *limite supérieure* pour l'âge d'une poulinière de pur sang; elle vaudra d'autant moins qu'elle sera plus vieille, mais elle vaudra toujours quelque chose.

Quant à la jeunesse, il y a au *Stud Book* l'exemple suivant : *Experiment*, pouliche alezane estropiée, par *Bay-Middledon* et *Miss Craven*, est saillie à 11 mois et appelée, à cause de cela, *Experiment;* le poulain est mort avec toutes les apparences de la santé.

Cela me paraît une barbarie et une mauvaise opération.

Du reste, comme je n'admets pas de poulinières sans performance pour la course, celles que j'aurai à examiner auront toujours au moins 3 ans faits, et une jument peut être couverte à cet âge sans inconvénient aucun, ni pour elle, ni pour le produit.

La règle posée ci-dessus, que l'âge du père, ajouté à celui de la mère, ne doit pas passer 30 ans, peut être, à la rigueur, négligée pour le pur sang, mais je n'engage pas à s'abandonner dans cette voie.

Il est bien plus simple, bien plus facile, de régler les alliances dans un haras de pur sang que dans tout autre.

Les pères et mères étant nécessairement de premier choix, il n'y a çà et là que des défauts peu importants. Les qualités sont de nature identique et se rencontrent à un haut degré dans tous les individus.

Il n'y a donc à observer que des nuances très-délicates, qui sont, d'un côté, difficiles à apprécier, et d'un autre côté, quelquefois peu importantes à négliger, parce que

le hasard et les autres circonstances empêchent de bien distinguer les résultats.

Dans les croisements plus ou moins disparates, le contraire a lieu.

Ainsi, premièrement, dans une poulinière quelconque, la taille et le volume sont d'une importance extrême et la première chose à considérer.

Il est entendu, d'abord, qu'une jument ne doit pas aller produire dans un pays où les poulains qu'elle est apte à donner ne pourraient se développer convenablement, je dis plus, n'envoyez pas une poulinière là où il serait impossible de la faire naître et de l'élever telle qu'elle est.

Les mulassières nées dans les marais de Rochefort, où le mulet ne saurait vivre, vont remplir leur destination à Poitiers, dernière limite *sous le rapport du gros* assignée au poulain mixte qu'on veut obtenir.

Voilà l'esprit de la chose. Ainsi, point de cauchoises sur les hauteurs du Cantal, point de percheronnes en Navarre et en Limousin.

Ceci est, du reste, plutôt une question de localité que de choix d'individu ; mais j'ai cru bon de le rappeler.

La jument doit avoir la taille et le volume, puisque c'est elle qui doit donner cela au poulain.

La *jument est un coffre,* ont dit quelques-uns, j'aime mieux dire la jument est une terre dont vous ne tirerez que ce que vous y aurez semé, mais avec toutes les variations que les variations du sol font subir aux plantes.

La nature, l'espèce de la jument, peuvent être assimilées à la qualité du sol où vous semez.

Le régime et la nourriture de la mère seront comme le fumier et les *façons* que vous donnez à la terre.

Il est de bonne agriculture de chercher un terrain gras et riche. Ayez donc de grandes juments.

Si bonne que soit une poneyte ou une bête trop basse, ne l'employez pas. Il y a toujours assez de ponys dans le monde, et on en fait si souvent par hasard, malgré soi, et faisant tout le contraire de ce qu'il faut pour ça, que c'est une grande faute de ne pas prendre toutes ses précautions.

Une jument très-basse fait quelquefois grand, mais le poulain perd invariablement en large ce qu'il gagne en hauteur.

Donner un grand cheval à une petite jument pour obtenir un poulain de taille raisonnable, c'est agir complétement au rebours des lois naturelles.

C'est semer dans un sol pauvre et aride du grain de Beauce ou du foin de Palaiseau. Ce germe a en lui le besoin de s'étendre dans un espace nourrissant. Il faudra donc qu'il végète ou qu'il s'étiole.

Je ne parle pas du cas où l'éleveur, poussant jusqu'à l'excès la stupidité, va faire saillir une petite jument par un mâle tellement épais que le fœtus tue la mère en naissant. Cet accident est fréquent, à ce que l'on dit, chez les chiennes.

Je veux donc de grandes juments, des juments énormes, d'autant plus immenses que vous aurez à leur donner l'étalon le plus petit et le plus mince. On ne saurait pousser trop loin l'horreur des juments exiguës.

Maintenant, il faut s'entendre sur ce que c'est réellement qu'une grande jument. La taille d'une poulinière n'est pas la hauteur de son garrot, c'est la largeur de ses hanches, la largeur de son poitrail, si son poitrail n'est pas trop large et trop lourd; c'est encore la distance du garrot au bas de la poitrine. Mais il ne faut pas s'abuser là-dessus, et trouver complaisamment assez grande une jument taille de cob, parce qu'elle sera suffisamment large pour sa hauteur.

La jument de huit pouces n'est acceptable que si elle est monstrueusement large, que si elle l'est trop, que si c'est une jument de cinq pieds à qui le hasard a oublié de donner des jambes.

J'appuie sur ce point, parce que tous les éleveurs commettent des erreurs désastreuses dans ce sens. Il est si rare de rencontrer de grandes juments bien faites, il est si facile de trouver à bon marché ces modèles de ragotes dont on raffole, que la moyenne des chevaux de France perd peut-être un pouce à la négligence du principe que je développe ici.

Bujeault a dit : une bonne mulassière de six pouces vous donnera une mule de neuf, cela est vrai, mais vrai à la condition que cette mulassière soit la caricature que je viens de décrire.

D'un autre côté, d'énormes juments de cinq pieds deux, trois et quatre pouces ne seront pas plus grandes poulinières pour moi que si elles avaient dix pouces, et, de plus, elles seront sujettes à n'avoir ni la même constitution ni la même ressource.

Il faudra donc se défier de ces modèles flatteurs qui paraissent d'une taille avantageuse à tout le monde et où un homme d'expérience ne retrouve ni la substance ni *la quantité* qu'il veut.

Il est fâcheux qu'ici les mots manquent pour exprimer clairement une idée que révèle seule une grande habitude, et seulement aux esprits disposés à ce genre d'expérience.

Je tâcherai donc de résumer ce que je viens d'expliquer en disant que la poulinière doit avoir un grand développement, tant en hauteur qu'en largeur, mais dans des proportions telles que *son poids* soit le plus considérable possible, eu égard à son apparence.

Certaines juments *portent au père*, comme on l'a dit plus haut. Je n'estimerai cette qualité, contrairement à beaucoup de personnes, qu'autant que j'aurais à ma disposition un étalon très-supérieur à la jument.

D'autres poulinières ont une espèce *de rigidité de constitution* qui maintient chez tous leurs produits tel ou tel caractère invariable, en dépit de l'influence du père.

J'ai notamment remarqué cette disposition dans l'hérédité des robes.

J'ai eu trois juments bai zain qui ont donné une descendance de onze poulains, dix étaient bais, un était alezan zain, et parmi les dix il n'y avait que des traces de balzane ou de petite pelote, et encore une en petit nombre : sept étaient zains, quoique parmi les pères il y eût un noir à quatre balzanes, un alezan avec beaucoup de blanc ; un autre bai et deux autres non zains, et, chose singulière, le poulain alezan était d'un père bai brun.

Il y a par conséquent des poulinières dont l'essence est de combattre les dispositions données par le père; mais c'est ce qu'on ne peut voir qu'en expérimentant l'individu. Quant à le juger de prime abord et sur les apparences, toute la sagacité imaginable ne peut amener qu'à des conjectures vagues et illusoires.

Pour l'âge des juments qui ne sont pas de pur sang, ce sont des règles toutes différentes qu'il faut suivre.

J'ai dit que toute poulinière de pur sang, si vieille qu'elle fût, avait son prix, et, en effet, comme la production du pur-sang est essentiellement aléatoire, et que d'une jument décrépite, mais qui a été excellente, on peut tirer par hasard un grand vainqueur, cette chance, en entrant dans les calculs, dérange les combinaisons ordinaires.

Dans tout autre cas, il s'agit de supputer le nombre et la qualité des poulains que peut donner une jument à dater du moment où on l'emploie.

Nous avons dit que le privilége du pur-sang ou de ce qui s'en rapproche est une longue vie sans décrépitude : *ces chevaux meurent et ne vieillissent pas.*

Par conséquent, les femelles communes qui vivent moins et qui terminent leur existence naturelle par une vieillesse prolongée seront sujettes à ne plus produire ou à mal produire, plusieurs années avant l'époque déjà rapprochée de leur mort.

Sauf les exceptions, une jument de gros trait qui doit mourir de vieillesse à vingt ans sera une mauvaise mère à quinze, si même elle n'est pas stérile.

Toute jument peut produire tous les ans, mais il est rare qu'il en soit ainsi. En règle générale, on doit dire que sans cause appréciable chaque femelle a dans sa destinée un nombre fixe de rejetons à produire.

Je n'entrerai pas ici dans des détails anatomiques ni dans des dissertations d'aucun autre genre, mais il est d'observation que les juments livrées aussi tôt que possible et continuellement à la reproduction cessent de produire tout à coup et plus tôt que celles que l'on a employées pour d'autres usages, jusqu'à une époque plus avancée.

Appliquons en pratique cette manière de voir à des juments distinguées, près du sang et excellentes. On pourra utiliser leurs grands moyens, et apprécier leurs qualités pendant plusieurs années, et ensuite, vers dix ou douze ans au plus, à l'époque où les forces déclinent, sans que l'organisation perde sensiblement sa dose de vie, ces juments deviendront poulinières, avec la chance de produire à peu près autant et d'autant mieux que leur mérite sera bien constaté.

Telles sont, en effet, celles que doit choisir l'éleveur qui ne fait pas travailler ses poulinières.

L'usure, les accidents, les tares non héréditaires, mettront à sa portée, quant au prix, des bêtes excellentes et dont il y a réellement quelque chose à espérer.

Quant aux juments de gros trait, elles doivent pouliner le plus tôt possible, le plus souvent possible, toujours en travaillant, et rester dans l'établissement agricole où elles sont nées, pour y être utilisées vides ou pleines jusqu'au dernier moment.

Quelles sont les diverses circonstances où un homme se met à élever des chevaux en petit ou en grand.

Trahit sua quemque voluptas.
VIRGILE.

Il arrive fréquemment qu'on veut tirer race d'une jument dont on fait grand cas, ou pour laquelle on a seulement une affection de caprice, *pour lui donner les invalides*.

Le meilleur parti à prendre dans ce cas est de la faire produire à son image, c'est-à-dire de tâcher d'en tirer un cheval exactement semblable à elle, puisqu'elle vous a plu telle qu'elle est.

Pour cela il n'y a qu'un moyen, chercher un étalon qui lui ressemble en tout; en supposant, bien entendu, que vous vous trouviez dans une localité où l'élevage d'un poulain de cette espèce soit possible.

Une trotteuse hollandaise, saillie par le plus typique de tous les hart-draves, ne mettrait pas son pareil au monde dans une métairie du Limousin.

Malheureusement ce n'est jamais ce que je conseille ici qui se pratique. L'homme qui veut élever uniquement parce qu'il possède une ancienne jument qui lui plaît, n'est pas dans un pays d'éleveur, il n'a pas un grand choix d'étalons. C'est toujours l'éternel pur-sang ou le malencontreux carrossier normand qui lui tombe sous la main. Mille fois mieux vaudrait ne pas élever du

tout que de tirer d'une bonne bête de tilbury ordinaire, anglaise ou allemande, soit un cocktail manqué, soit une espèce de métis sans gros comme sans vigueur; et c'est toujours ce qui a lieu, c'est cela qui produit en France de si mauvais chevaux, c'est cela qui dégoûte beaucoup de personnes auxquelles sans cela on devrait l'existence d'animaux remarquables.

Dans les pays d'élève, c'est autre chose; l'industrie est portée là, on produit pour produire; parce que le voisin produit, c'est l'usage : on ne doit pas se singulariser.

Alors qu'est-ce qu'on fait saillir? ou plutôt, qu'est-ce qu'on ne fait pas saillir?

Lorsque je commençai à avoir un étalon, j'étais effrayé, consterné, affligé de voir les juments qu'on amenait tous les jours; elles ne valaient pas 30 francs. Je ne pouvais cependant les renvoyer, c'eût été blesser les propriétaires et nuire à mes intérêts.

Je me consolai plus tard au haras du Pin, et dans d'autres stations renommées, en voyant saillir des juments tout aussi détestables. Il y en avait aussi de bonnes, de très-bonnes et en quantité; mais ce qu'on pouvait tirer des mauvaises n'en était pas meilleur.

C'est une calamité que ce système de production quand même; et surtout si l'on songe qu'il meurt tous les ans, exténuées par des travaux ridicules, des juments beaucoup meilleures et en quantité suffisante pour remplacer les mauvaises avantageusement et à bas prix.

A côté de ces deux inconvénients, juments saillies au

hasard, juments saillies quand même, il y a une autre méthode aussi mauvaise.

Un homme prend la résolution d'élever, *mais bien, de fonder un haras en grand, et de n'épargner rien pour se procurer de bons éléments.* On appelle ainsi la méthode d'acheter à haut prix une douzaine de percheronnes jeunes et grasses, toutes parées des séductions du maquignonnage.

On ne réfléchit pas que les unes sont vendues parce qu'elles ont avorté, les autres parce qu'elles n'ont jamais pu produire, quelques-unes pour n'importe quelle autre cause. Toutes brillent d'embonpoint et d'oisiveté.

Un an après, pleines, quand elles le sont, le ventre est tombé, le poil est terni par la fatigue, les intempéries ou la gestation elle-même, car la gestation est un travail, l'ensemble a disparu, les formes réelles ne sont plus dissimulées, et on se demande comment il se fait qu'on ait acheté des bêtes comme ça ; elles reviennent à 1,200 fr. !

Il fallait calculer auparavant que, si elles devaient donner chacune six poulains, et c'est beaucoup, c'était déjà 200 fr. à mettre sur la tête de chacun pour sa mère, sans compter ni père, ni soins, ni nourriture, et c'est beaucoup.

N'achetez donc jamais vos poulinières un grand prix; en cherchant, on trouve toujours une bonne jument à si bon marché qu'on peut risquer tout avec elle, surtout lorsqu'on est établi de manière à tirer parti de sa poulinière comme bête de travail ; car, dans ce cas, elle fait son ouvrage comme si elle n'était pas pleine, et si le pro-

duit est mauvais, on peut s'en défaire au sevrage pour un prix tel quel, et qu'importe ? il n'a rien coûté.

Une poulinière de gros trait achetée dans ce but est toujours bonne, pourvu qu'elle ne soit ni trop vieille (15 ans), ni poussive, ni atteinte de tares osseuses, ni entachée de sang normand ; ce qui se reconnaît à une tête busquée ou étroite, à des hanches effacées, à une certaine désinvolture de carrossier.

Si elle est très-lourde et que vous ayez à lui donner un étalon de pur sang bien montable, d'un joli modèle de carrossier, et s'attelant bien, ou un cheval arabe, non un algérien, ou un type espagnol, vous pourrez espérer des chevaux de charrette, de carrosse ou de grosse cavalerie.

Si la poulinière, indépendamment de son poids, a l'épaule longue, peu importe qu'elle soit droite, l'encolure énorme pour l'espèce, une certaine légèreté de marche, et une croupe qui ne soit pas trop informe, on peut espérer des animaux à formes anglaises, des allures de trotteurs, ou de ces modèles qui flattent.

Mais si l'étalon disponible est un grand et fort cheval de course manqué, haut de jambes, lourd de devant, mal fait de reins et de hanches, maladroit dans ses mouvements, quinteux et difficultueux, corneur ou qui devrait l'être (j'en connais beaucoup dont la description est celle-là en tout ou en partie), alors n'élevez pas, c'est le plus sûr.

La jument de demi-sang est à employer lorsqu'elle a été d'un bon service et d'un bon caractère. Ceci surtout est important. Si elle mord, si elle rue, si elle est difficile à atteler, à ferrer, à panser, il y a tout lieu de croire que

le poulain sera comme elle, par hérédité, par imitation, par *mauvais conseils*. Car la mère élève son enfant dans une espèce comme dans toute autre, suivant la mesure des facultés intellectuelles, et nous ne savons pas là-dessus tout ce qu'on voudrait savoir.

Dans les pays d'éleveurs, il y a bien des juments qui sont poulinières parce qu'on n'a pas pu en faire des bêtes de vente : réussir avec elles, c'est en tirer des pouliches qui aient l'air d'être douces, et qu'on peut vendre comme telles ; ne pas réussir, c'est avoir une pouliche comme la mère et qui, par conséquent, la remplace à la reproduction.

Si d'un cheval arabe à peu près bon à rien, comme *Godolphin*, on a fait en deux générations un cheval de course comme *Eclipse*, quel doit être le caractère d'un poulain dont les aïeules sont vicieuses depuis cinq ou six générations ? et quand vous achetez ce poulain, qui vous garantit qu'il n'en est pas ainsi, puisque l'éleveur est porté par son intérêt à agir dans ce sens ?

Voilà le plus grand argument possible pour engager un particulier à élever lui-même au lieu d'acheter un cheval fait. Au moins, si le cheval qu'il a produit lui-même coûte cher, il sera sûr des matériaux qu'il a employés.

Si vous voulez créer un cheval pour votre usage, rejetez une poulinière vicieuse et tâchez de prendre de bons renseignements sur l'étalon, mais ne vous laissez pas duper, surtout s'il s'agit d'un cheval de pur sang, car le moindre indice de susceptibilité dans une mère commune, un simulacre de ruade, un guinchement, un couchement

d'oreilles, tout cela devient vice bien caractérisé, lorsque c'est multiplié par le sang que donne le père, surtout si le père a quelque chose contre lui dans le même sens.

J'ai possédé une jument anglaise commune, rueuse à outrance ; saillie par un étalon arabe d'un excellent caractère, elle a donné un mâle très-doux et cinq pouliches à peu près attelables. Avec un étalon anglais très-doux aussi, mais un peu moins obséquieux, elle a produit un poulain d'une éducation maussade et une pouliche intraitable au harnais.

Ce n'est pas sur cet exemple que je conclus, je cite cet exemple entre mille peut-être que j'ai pu vérifier dans ma vie.

Nulle jument ne doit être employée comme poulinière que lorsqu'on la connaît parfaitement.

Toute poulinière jeune, c'est-à-dire de trois à six ans, qui est est deux ans sans produire, quoi qu'on fasse, doit être considérée comme stérile.

Toute vieille jument consacrée à la reproduction doit être attendue, quoi qu'elle fasse.

Une vieille bête de pur sang est saillie à treize ans. — C'est trop tard !—Nous verrons.—A quatorze elle avorte. —Vous voyez bien !—Ressaillie, elle donne à quinze ans un poulain qui vit vingt-quatre heures.—Je vous l'avais dit, elle ne produira jamais !—A seize ans elle ne retient point.—Qu'est-ce que j'avais dit ? —A dix-sept, une pouliche qui reste poneyte.—J'étais bien sûr qu'elle ne donnerait rien de bon ! — A dix-huit, une bonne pouliche; à dix-neuf, un bon poulain; à vingt, un bon poulain ; à

vingt-un, un poulain médiocre ; à vingt-deux, un très-bon poulain ; à vingt-quatre, encore un autre, à vingt-cinq, elle avorte. De ces six animaux, deux sont tués par accident, un a été perdu de vue, trois ont vécu beaucoup plus de vingt ans.

Les juments de beaucoup de sang et qui sont vieilles et accoutumées au travail ne doivent pas être consacrées sans réflexion à la reproduction; mais une fois le parti pris, il faut persévérer sous peine de tout perdre : on se décourage à la veille du succès.

Les juments de gros trait, si étranges qu'elles soient, pourvu qu'elles soient massives, feront bien avec l'étalon de gros trait. Cherchez dans celui-ci une certaine régularité de forme et ne cherchez pas autre chose.

Ce qui manque en France, c'est une fabrique de gros. Si on en faisait beaucoup, il y aurait bientôt du choix ; c'est ce gros choisi qui a fait les belles races anglaises, autant et plus peut-être que le pur-sang.

Le goût des types effacés et à moitié volumineux est ce qui nous perd. Ce carrossier qui porte la tête et la queue, et qui se monte mal, qui est léger sans être énergique, qui a un peu de poids sans être réellement fort de tirage, qui est leste et qui n'a pas de train, cet animal-là plaît à tout le monde ici. Nous l'admettons lorsqu'il nous vient comme *Cleveland* du Yorkshire, nous croyons le retrouver dans certains élèves de Normandie, et, dans tous les cas, c'est un mauvais cheval.

Nous ne ferons de progrès que lorsque notre œil se

plaira également aux formes aériennes de la ficelle arabe et aux masses carrées et lourdes des *Suffolk-Punch* ou des trotteurs de Norwich.

DE LA MONTE.

*** a un secret pour faire retenir les juments à coup sûr; il a dû vous le dire, apprenez-le moi, je n'aurai pas l'air de le savoir.

HISTORIQUE.

Il m'a été amené un jour une jument qu'il avait été déclaré impossible de faire saillir dans un établissement réputé très-compétent.

Je l'ai renvoyée pleine.

L'année suivante, elle a été conduite dans un autre haras, elle en est sortie vide.

La troisième année, elle devenait pleine chez moi et poulinait.

La quatrième, elle était servie par un étalon fashionnable et ne retenait point.

La cinquième, chez moi, elle avortait de deux poulains.

Un autre éleveur avait trois poulinières, ou plutôt deux, car l'une d'elles était arrivée à 22 ans sans qu'on eût pu la faire produire une fois.

Il m'adresse ses deux bonnes juments et a deux poulains de sexe différent.

La seconde année, elles donnent deux mâles.

Cette fois, le propriétaire, trouvant mon étalon trop vieux, les envoie ailleurs, et elles lui reviennent vides.

Un an se passe, il trouve un autre étalon à son gré et,

en deux ans, avec cet étalon, de ses deux juments il a un poulain.

Cette dernière année, sa troisième jument, envoyée à mes étalons, mettait au monde avant terme un fœtus de quatre à cinq mois. Elle avait conçu.

En moyenne, celles de mes juments qui sont dans des conditions normales font six poulains en sept ans ou au moins cinq en six ans.

Les juments que l'on m'envoie du dehors sont pleines dans la proportion de trois sur quatre.

Il est des localités où il n'y en a que deux sur trois.

Il n'y a point de secrets, ou plutôt il y a des recettes qui sont des inepties.

Parmi celles-là j'en citerai quatre :

1° Saigner la jument pendant l'action du coït;

2° Lui frotter le dos à sec avec un bâton noueux immédiatement après la saillie;

3° Lui appliquer une omelette de six œufs sur la vulve;

4° Lui verser un seau d'eau sur la croupe.

Cette ingénieuse pratique avait lieu en Angleterre, il y a 150 ans, ainsi que le prouve *un lointain dans un portrait de Blank,* célèbre étalon né en 1740 et que nous reproduisons *fig.* 30.

Au lieu de tout cela, je préfère tout simplement la méthode suivante :

Faire saillir la jument lorsqu'elle est parfaitement disposée; lui donner l'étalon tant qu'elle le demande, et si elle ne refusait pas au bout du premier mois, ou si elle



Fig. 30.

était connue pour être sujette à ne pas retenir, changer l'étalon ou lui en donner deux au lieu d'un.

Il faut observer que presque toutes les juments de service de quelque valeur ont été éloignées dès leur jeunesse de tout contact avec les autres chevaux, jamais saillies,

jamais approchées. Le travail, le régime, les soins, tout les porte à une tout autre destination, à des idées toutes différentes.

Il n'est donc pas étonnant que, lorsqu'il vous prend la résolution de consacrer à la reproduction une jument de service de 12 ans, elle ne s'y trouve pas prête. De là des répugnances terribles; absence de chaleurs, ou même avec des chaleurs, la crainte et l'horreur de l'étalon, des résistances, des cris, des ruades, il n'en faut pas tant pour rebuter nos palefreniers, lesquels ont, en général, plus de brutalité et de jactance que de courage et de jugement.

En pareil cas, il faut attendre que le caprice de la jument vienne à changer, ce qui est souvent très-long, ce qui peut même n'arriver jamais, lorsque l'on a fait tout de travers de longs efforts sans arriver à bien, comme dans le cas de la jument dont je parle au commencement de ce chapitre.

Pour en finir avec elle, j'eus recours à un expédient suprême. Après l'avoir déferrée, précaution générale, je lui fis entortiller les jambes de derrière de lambeaux de couvertures, en telle quantité qu'elle pouvait à peine remuer. Il était certain qu'ainsi elle ne blesserait ni l'étalon ni elle-même; cela fait, la jument, bien entravée, bien maintenue par un tord-nez, et la tête haute, fut saillie de gré ou de force.

Elle ne retint pas, ce n'était pas non plus le but qu'on se proposait.

Mais, au bout de quelques jours, les véritables chaleurs

arrivant, elle prit l'étalon sans résistance tous les jours, souvent deux fois, et, au bout de trois semaines, elle refusait normalement, elle était pleine.

J'ai déjà dit que lorsqu'on amenait, pour la première fois, à l'étalon, une jument de service d'un certain âge, il y avait des chances qu'elle ne retînt point ou qu'elle produisît mal.

Mais ces considérations sont traitées au chapitre du choix des poulinières. Il ne s'agit ici que de la présentation.

Il y a deux méthodes : la monte en liberté, la monte en main. La première n'est plus usitée, on y a renoncé avec raison.

Dans la manade-modèle établie à Arles, il y a plusieurs années, on avait jugé à propos, je ne sais pourquoi, de ressusciter cette vieille pratique.

Pour ce qui concerne la monte en liberté, on peut lire par curiosité Newcastle et autres vieux auteurs.

La monte en main est une des choses qui se font généralement le plus mal. On a peur des accidents et la peur cause tous les accidents.

Il est vrai que la jument qu'on amène à l'étalon peut être étonnée et émue au point de se montrer d'une méchanceté extraordinaire, et déconcerter celui même qui la connaît.

Il faut donc de grandes précautions ; d'un autre côté, les appareils inaccoutumés effrayent les animaux comme les hommes, et les moyens coercitifs les exaspèrent : toutes choses contraires à la conception.

Tâchons, avant tout, d'habituer la jument à la vue de tous les apprêts nécessaires, ou profitons du moment où la chaleur est extrême et absorbe toutes les autres sensations.

Dans tout établissement destiné à la monte, il doit y avoir, perpendiculairement à une muraille, une sorte de barrière pleine, haute de 4 pieds et demi au moins, afin que l'étalon n'ait pas l'idée de la franchir, et épaisse de 25 centimètres au moins afin qu'il puisse en certains cas s'y appuyer sans douleur.

Je préfère pour cet objet le bois blanc à tout autre. Les coups de pieds y sont plus sourds et moins dangereux pour qui les donne.

On mène la jument d'un côté, le boute-en-train de l'autre; et l'on cherche à s'assurer si celle-ci est réellement prête à recevoir l'étalon.

On s'exagère à plaisir les tortures et les fatigues du boute-en-train. J'ai vu au haras du Pin le même cheval, *Envié*, essayer chaque matin peut-être trente juments, et autant le soir, pendant plusieurs années. Outre cela, il était cheval de service et très-employé, car il était bon et doux.

En cela il était infiniment supérieur à la plupart des étalons pour lesquels il exerçait son métier.

En général, tout étalon peut se servir de boute-en-train à lui-même. J'ai toujours agi d'après ce principe et je m'en suis bien trouvé.

Il est cependant certaines natures particulières, et entre autres *Premium*, si j'ai bonne mémoire, qui s'exaltait au point que deux heures après la saillie il était tremblotant, souffreteux, irritable.

Mais des individus ainsi constitués sont des exceptions, et ce ne sont pas ordinairement des étalons à employer.

Lorsque l'on est aussi certain que possible des dispositions de la jument, il s'agit de l'entraver pour éviter toute chance d'accident.

Les poulinières qui ne travaillent pas sont généralement déferrées ; avec elles il y a peu à craindre des coups de pied.

Celles qui travaillent ou qui sont obligées de venir de loin demandent à être entravées étroitement.

Pour éviter de les gêner trop, on se contente de serrer les entraves d'une seule jambe ; cela suffit pour paralyser les ruades.

Il y a deux manières d'entraver : avec une bricole, comme je l'ai vu pratiquer au haras du Pin (*fig.* 31).

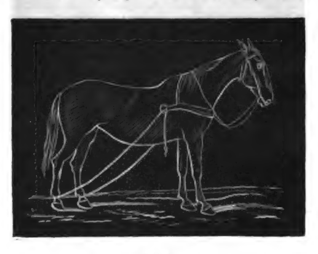


Fig. 31.

Je n'approuve pas ce système, parce que l'étalon risque de se prendre les jambes de devant au moment du saut et surtout en descendant, lorsque la fatigue rend ses mouvements pénibles.

Je préfère l'entrave à collier (*fig.* 32).

L'appareil consiste en un collier en corde assez grand pour y passer l'encolure de la jument.

Cette corde, garnie d'étoupes et entourée d'un fourreau de cuir, est à la fois épaisse, douce et solide.

Les entraves passent sous le ventre et entre les jambes de devant. Il est facile de les ajuster au point convenable.

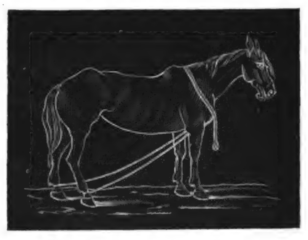


Fig. 32.

Ces deux figures représentent de fort mauvaises juments ; elles sont cependant bien supérieures à la moyenne de celles que j'ai vu consacrer en France à la reproduction.

Il se rencontre certaines juments si rêches, si chatouilleuses, que, quoique bien entravées et bien tenues, elles se livrent, à l'approche de l'étalon, à des manifestations dangereuses ou du moins inquiétantes; à celles-là, le tord-nez.

On l'ôte à temps, c'est-à-dire quand l'acte est commencé; mais il ne faut pas oublier que les moyens de torture sont une mauvaise chose, on ne doit les employer qu'en cas de danger réel, et y renoncer sitôt qu'on en voit la possibilité.

Les juments que l'on amène à la monte pendant qu'elles nourrissent sont d'ordinaire fort inquiètes de leurs poulains; quelquefois, leur exaspération devient excessive et n'a pas d'autre cause.

Il est bon que les étalonniers aient en réserve quelques boxes pour y enfermer les poulains pendant le temps que durent la monte et ses accessoires, c'est-à-dire quelques minutes pour chaque jument, si on s'y prend bien; car, si on laissait le poulain à la maison, la mère ne pourrait être contenue.

Lorsque la jument est parfaitement apprêtée, avec toutes les précautions convenables, il faut s'occuper de l'étalon.

L'arrivée de l'étalon à la cavale est, comme on sait, un spectacle qui frappe l'attention, à cause des bonds, des cris et des attitudes extraordinaires.

Aussi les poètes et les hippologues ont-ils beaucoup versifié et disserté à ce sujet.

On en a fait un objet d'admiration, d'effroi et de pitié.

D'admiration ; lisez Voltaire.

D'effroi ; voyez-moi ces deux robustes gaillards, un peu pâles, qui tirent, chacun de son côté, de toutes leurs forces et avec secousses sur une corde fixée à un caveçon, bien heureux encore, lorsque ce n'est pas un caveçon à scie !

De pitié ; écoutez Bourgelat : *Des chevaux qui, dès le moment qu'ils aperçoivent la cavale, se portent de loin sur les deux pieds de derrière pour arriver à elle ; on applaudit le plus souvent à cette marque de vigueur ; on permet au cheval de s'y livrer, et en une monte les jarrets sont perdus !*

J'ai vu *Cadland* s'y prendre toujours de la sorte, et lorsqu'il a été enlevé par une attaque d'apoplexie, ses jarrets étaient encore très-bons ; il avait cependant fait plusieurs montes.

J'ai eu un de ses fils qui avait les mêmes manières et qui est arrivé fort sain à l'âge de 23 ans.

J'aime mieux voir le cheval abuser de lui-même que souffrir les tortures imposées par des maladroits, sous le prétexte de lui faire du bien.

Il me semble que de mener un étalon à la saillie n'est après tout que lui faire faire une chose qui lui plaît.

Si donc on n'a pas en son cheval un ennemi mortel, où est le danger ?

J'ai vu, en Normandie, un établissement de particulier où les chevaux sortaient de l'écurie montés par des jeunes gens. Ils couraient à la jument, sautaient dessus, et les

cavaliers, obéissant au mouvement de la pointe, se laissaient tout doucement couler en bas par derrière.

On peut aussi bien conduire l'étalon à la main, avec un bridon. Mais il est inutile de le retenir, de le saccader, de le gronder, car c'est ce qui donne lieu aux bonds, aux pointes et à tous les sauts irréguliers que les uns admirent, que les autres redoutent, presque toujours avec exagération.

L'étalon ne demande qu'à se familiariser avec l'homme qui le soigne; il n'est pas dans sa nature de le haïr et de l'offenser.

Qu'on soit assez ferme pour lui imposer, une fois pour toutes, le respect convenable; assez adroit pour suivre ses mouvements, assez intelligent pour se faire comprendre, assez doux pour se faire aimer, et n'importe quel étalon n'est pas plus à craindre qu'un chien de dame.

Vous demandez bien des qualités à un palefrenier! — Acquerrez-les vous-mêmes, et vos palefreniers recevront vos leçons. Cet expédient vous amènera à un meilleur résultat que les caveçons, les mors d'Allemagne et tous les instruments de coercition imaginables.

On ferait un livre de toutes les bêtises qui se pratiquent à la monte en main.

J'ai vu un palefrenier amener un étalon si ahuri, si interloqué, qu'il ne songeait plus à la jument et ne donnait aucun signe d'émotion.

Comme on riait tout à l'entour, comme le cheval ne manifestait pas la vigueur prodigieuse qu'on avait annoncée, comme j'offrais de fumer tout un paquet de cigarres

avant la *fin du congrès*, le cornac gascon termina la séance à grands coups de cravache, et le cheval fut reconduit à sa box avec l'épithète *de grand lâche.*

J'ai vu dans d'autres haras des étalons si singulièrement conduits, si singulièrement stylés, si singulièrement faits que sur un beau sol bien sablé ils tombaient en voulant bondir et roulaient à plat ventre à côté de la jument.

Je vous demande si ça promettait pour la reproduction !

Remarquez que je ne dis ni où ni quand cela se passait.

Rien de mieux que d'amener ses étalons à être complétement apprivoisés, à connaître l'homme, à l'aimer, et cela est toujours possible, avec beaucoup de volonté et quelque peu d'intelligence.

J'avais autrefois un cheval arabe vigoureux, irascible, et que l'on ne montait point sans être un cavalier ferme et hardi.

Un jour, ce cheval avait essayé cinq à six juments dont aucune ne s'était trouvée prête, et il rentrait d'assez mauvaise humeur. Chemin faisant, il rencontre une vieille jument de pur sang qui revenait de la charrue. Il donne à sa longe de caveçon une secousse qui jette par terre bien doucement l'homme de soixante-dix ans chargé de la conduire, saillit la jument qui était en chaleur à peu près perpétuellement et rentre chez lui.

DIVERSES REMARQUES.

Nous ne multiplierons pas sur ce sujet les dissertations et les détails; nous n'imiterons pas Winter, en luttant d'obscénité consciencieuse avec Venette, le célèbre auteur de *l'Amour conjugal*.

Mais il nous reste certaines observations à mentionner.

J'ai dit que le meilleur moyen d'assurer la fécondité d'une jument était de lui donner l'étalon tous les jours, aussi souvent que possible, et jusqu'à ce qu'elle refusât.

Mais cela est souvent impraticable ou trop coûteux, vu le meilleur emploi qu'on pourrait faire de l'étalon.

L'usage est de réserver le cheval tous les neuf jours pour chaque jument.

Ainsi le lundi, le mardi de la semaine suivante, le mercredi de la troisième, toujours du lendemain en huit.

Lorsque cela s'exécute régulièrement, la fécondité est générale; mais le paysan aime à ne se déplacer que le dimanche, à profiter d'une occasion, *à faire d'une pierre deux coups*, et sa jument ne retient pas; *c'est la faute à l'étalon.*

Ne forcez jamais une jument qui a déjà été saillie et qui refuse.

Mais le propriétaire *n'aime pas à être venu pour rien.* Il trouve qu'on lui *refuse le cheval et que cependant il a payé.*

Et la jument avorte.

La meilleure époque est le printemps; on a étendu le temps de la monte depuis janvier jusqu'en juin.

Un cheval de pur sang a avantage à naître le plus tôt

possible pour être *le plus vieux de tous ceux de son âge.*

Mais s'il arrivait avant le 1er janvier il rentrerait dans la catégorie de tous ceux qui ont un an de plus.

Comme la jument porte onze mois et doit être resaillie neuf jours après avoir pouliné, on voit qu'il est facile de maintenir toutes les naissances à peu près à une même époque.

Avril et mai sont les deux mois que je préfère. Quelques-uns attachent une grande importance à la manière dont s'opère l'acte de la génération.

Jument calme, cheval ardent : voilà un dicton qui posera assez bien un homme en connaisseur.

Oh! Monsieur, quel bon étalon que Félix, il est si doux, si tranquille dans la saillie, que de l'autre côté de ce mur on ne se douterait pas de ce qui se passe ici.—Ça m'est bien égal!

Ce que je n'aime pas de votre cheval, c'est qu'il est possible de le monter en compagnie avec des juments, cela indique un manque de vigueur. J'en connais un qui est très-doux, et qui, lorsqu'il aperçoit une jument, vous jette immédiatement par terre.—Voilà qui est bien agréable pour le cavalier!

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'y a pas d'analogie reconnue entre la violence des désirs du père et la vigueur des enfants.

La frénésie amoureuse n'annonce ni un étalon prolifique, ni un producteur d'animaux vigoureux.

Une douceur de mouton n'est pas non plus une qualité bien précieuse dans un cheval entier.

Une question plus curieuse, mais qu'il est impossible de traiter quant à présent, à ce que je crois, ce serait l'in-

fluence sur les produits d'un coït pénible ou douloureux.

Par exemple, un cheval atteint d'éparvins secs ou calleux, qui fera de pénibles efforts pour saillir, que produira-t-il en comparaison d'un autre cheval pareil à lui, sauf ce cas ?

Les enfants engendrés dans une orgie, dans les fureurs de la guerre civile, dans les infamies de la terreur, se ressentent-ils des circonstances funestes qui environnent leur conception ?

Et s'ils s'en ressentent, comment se manifestent les symptômes ?

O ALTITUDO !

J'ai cru m'apercevoir que si la jument et l'étalon étaient au même régime, il y avait plus de chances de conception.

Je crois qu'un étalon vigoureux peut saillir tous les jours, et deux fois par jour, de deux jours l'un., comme maximum.

Il ne doit pas servir plus de trente juments par saison.

Si plus, l'étalon dure moins de temps.

Il y a moins de poulains.

Les poulains sont inférieurs.

Il y a peut-être encore beaucoup à dire sur ce sujet. Mais on ne peut pas se souvenir de tout, et d'ailleurs il faut se borner, on ne saurait tout écrire.

Amener la jument à l'étalon un peu vite, un peu animée, un peu en sueur ; la ramener le plus tranquillement possible, est je crois une bonne chose. Qu'on me dise si c'est là ce qui se pratique généralement !

Somme toute, pour assurer la fécondation des juments, il y a un ensemble de précautions à prendre, un système à suivre. J'ai le mien, je le dis à qui veut l'entendre; on en prend, on en laisse, on m'approuve, on me critique.

Souvent on m'a adressé ce reproche : pourquoi vos juments sont-elles plus fréquemment pleines que celles que nous envoyons à vos étalons ?

C'est que j'ai mes juments et mon étalon sous la main et je les gouverne à mon idée. Je présente les vôtres le jour où il plaît à vos domestiques de me les amener.

M. de la Bourdonnaie, je crois, répondait d'une manière analogue pour expliquer sa fortune personnelle et la ruine de la compagnie des Indes.

DE LA JUMENT PLEINE

ET DES SOINS QU'ON DOIT LUI DONNER.

Rursus cura patrum cadere, et succedere matrum,
Incipit. . . . . . .

VIRG., *Georg.*, lib. III.

C'est le moment d'abandonner de nouveau l'étalon pour donner tous ses soins à la mère.

J'ai vu en Irlande des juments précieuses et dont on faisait grand cas, pouliner la nuit, par un temps de neige, sans abri, dans un pâturage où on ne venait pas les voir tous les jours.

Ce n'était pas par négligence que l'on agissait ainsi, mais par système, et on ne s'en trouvait pas plus mal.

La route de Paris en Belgique était, avant l'établissement des chemins de fer, couverte de charriots flamands. Les juments qui les traînaient étaient toujours pleines ou nourrices. Les poulains naissaient à l'auberge ou sur le chemin, suivaient à pied, quelquefois sur la civière, et tout se passait bien.

Il est évident que le cheval peut vivre et se multiplier abandonné à l'état de nature.

Il est évident qu'il peut vivre aussi à l'état de travail, et dans la société la plus intime avec son maître.

Mais il est évident, d'un autre côté, que l'homme n'a rien à gagner à laisser son bien au hasard.

Témoin cet éleveur du Limousin, qui, menant M. Ditt-

ner voir au loin, dans un herbage, un magnifique poulain de *Napoléon*, ne put découvrir qu'une charogne en partie dévorée, et le reste dans un état de décomposition passablement avancé. Heureusement, il restait une balzane qui servit à constater l'identité.

Un autre éleveur avait amené à mon étalon une jument de cabriolet dont il faisait grand cas, et qui, en effet, était excellente.

Quatre ou cinq mois après, avait lieu le dialogue suivant :

— Monsieur, monsieur! votre jument vient de jeter son poulain. — Ma foi! mon ami, je crois que tu as raison!

La scène se passait à une porte où on était arrivé en faisant dix lieues grand train, et on repartait vivement pour en faire encore cinq. La bête avait soufflé pendant la visite.

Pour éviter de pareils résultats, nous allons supposer un éleveur novice opérant pour la première fois, et ne possédant qu'une jument qu'il connaît et dont il veut tirer race.

Lorsque la jument, régulièrement saillie tous les neuf jours, commence à refuser constamment l'étalon, plusieurs fois de suite, qu'elle cesse de donner aucun signe réel de chaleur, on peut la préjuger pleine.

Ce n'est pas le moment de l'abandonner à elle-même et de supprimer le travail.

Il y a à cela plusieurs motifs. Le premier est que tout changement dans l'existence pourrait être nuisible à la

conception; et je suis persuadé qu'il y a plus qu'on ne croit de ces fausses couches occultes, de ces avortements imperceptibles qui, outre le sinistre actuel, ont encore l'inconvénient d'influer sur l'avenir d'une manière fâcheuse.

De plus, comme la jument est encore en état de rendre de très-bons services pendant quelque temps, et d'une manière plus favorable que nuisible à sa santé, ce serait folie de s'en priver.

La jument va donc continuer son travail habituel, pourvu que ce travail ne soit pas excessivement pénible.

Une double poneyte était employée assez vigoureusement à la chasse.

Voyez donc, disait son maître, quelle bonne nature! Comme, avec le travail, elle se maintient en bon état! comme elle est grasse!

— Si grasse, qu'avant six semaines vous aurez deux chevaux au lieu d'un.

Il y avait déjà un signe caractéristique de prochaine parturition, une enflure partant du passage des sangles et allant vers les mamelles.

Cette enflure demi-cylindrique est environ de la grosseur du bras, plus ou moins longue. Elle disparaît quelquefois au bout de plusieurs jours; mais, en tout cas, c'est un symptôme infaillible; il y a des gens qui l'appellent l'œdème laiteux, c'est peut-être vrai.

Le travail fut arrêté, le poulain naquit, teta trois mois, et fut vendu à vil prix à un paysan. En dépit de toutes

ces mauvaises conditions, il a travaillé vingt-cinq ans à la même charrue.

Il y a des entraîneurs qui font saillir leurs juments de course, afin d'éviter l'inconvénient des chaleurs.

C'est ainsi que *Jenny* gagna trois prix en 1843, courut le 22 octobre, et, en 1844, mit au monde *Marion* par *Anteruter*.

Ce poulain n'a pas réussi, il est mort, autant que je puis me rappeler.

Voici les premiers signes qui annoncent la conception : Cessation des chaleurs, augmentation de l'appétit. Plus de calme et de régularité dans le travail ; car on doit savoir que les juments sont toujours plus ou moins quinteuses ou au moins journalières.

Du reste, mieux on connaît sa jument, mieux on est en état de l'observer ; c'est une affaire de sollicitude et d'intelligence.

L'embonpoint se manifeste assez souvent, mais un peu plus tard ; il est le résultat de l'absence des chaleurs.

Dans cette période, la graisse ne vient pas aux flancs et au ventre, mais sur les reins ; de telle sorte qu'elle paraîtrait plutôt plus svelte qu'auparavant.

Vers le quatrième ou le cinquième mois, il survient assez ordinairement des chaleurs fort apparentes. Il faut y faire grande attention, parce qu'elles annoncent presque toujours que la jument est pleine.

Ce sont donc de fausses chaleurs ; elles peuvent d'autant mieux tromper qu'il est peu habituel de faire revoir les juments à une époque aussi avancée.

Il serait, du reste, assez chanceux de s'assurer du fait, car la jument peut accepter l'étalon et avorter, ou bien, dans ses résistances qui sont alors aussi violentes que tardives, elle risque de se blesser.

Il vaut donc mieux se contenter d'espérer un poulain et de prendre ses mesures en conséquence.

A peu près à cette époque, l'embonpoint de la jument subit une révolution.

Le ventre s'affaisse et grossit; par conséquent sa croupe et ses reins semblent se dégarnir de chair. La bête est plus grosse et semble plus maigre.

A lire ces lignes, on devrait croire les symptômes décisifs et être sûr de son fait.

Mais il y a ici matière à déception; d'abord, chez une jument qui est pleine pour la première fois, ces symptômes sont lents à se manifester. L'ensemble de l'organisation ne se plie qu'avec roideur à ces modifications, faute d'habitude, et il en résulte que la cavale qui n'a point encore porté peut être pleine de dix mois sans en avoir l'air.

Par les mêmes raisons et par un résultat contraire, la poulinière habituée à porter tous les ans prend du ventre à l'époque ordinaire, lors même qu'elle n'a pas conçu, et a toutes les apparences d'une jument pleine.

J'ai vu des hommes qui ne manquaient ni de connaissances ni d'habitude, attendre treize mois le poulain d'une jument de pur sang, et nul n'aurait pu les blâmer sans folie.

Notez ici une jument de pur sang. Ceci est à l'adresse de ceux qui crient à la *ficelle*.

Cela ne fait pas cependant que le cheval de pur sang soit jamais épais et fort, absolument parlant.

Si votre jument est bien traitée, bien menée, bien en confiance, elle annoncera elle-même son état, en ralentissant ses allures et en vous disant : assez.

Autrement, excitée d'elle-même, par la peur, la colère, et l'habitude d'y aller de tout son cœur, elle marchera comme auparavant et avortera.

Je n'ai pas besoin d'en dire davantage pour qu'un homme judicieux assigne le régime convenable à cent juments toutes différentes, s'il les connaît.

J'ai acheté un jour une jument anglaise au moment où elle venait de démolir un cabriolet par des ruades désespérées.

Trois ans après, elle était bête de femme et pleine de onze mois de son second poulain. Je la montai et j'allai faire une promenade d'une heure au pas.

En revenant, elle s'arrêta tout à coup, je mis pied à terre et elle revint devant moi à l'écurie très-lentement.

Une heure après son poulain gambadait à ses côtés.

Il arrive enfin un moment où il n'est plus permis de faire travailler que des juments lourdes, froides, apathiques et tellement accoutumées à leur besogne que rien ne peut les émouvoir.

Les derniers symptômes ne tardent pas à se manifester.

Déjà depuis quelque temps on peut apercevoir les mou-

vements du fœtus, principalement sur le côté droit de l'abdomen.

Ils deviennent plus fréquents et plus visibles.

Le rein se creuse, le ventre s'affaisse, la croupe elle-même offre une espèce de cassure.

Enfin, voilà une figure représentant, avec une exactitude parfaite, la physionomie d'une jument qui poulinera dans quelques jours.

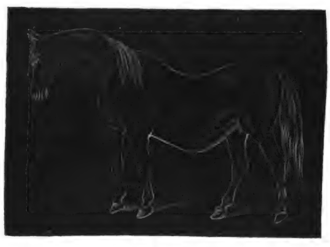


Fig. 33.

Préparatifs pour recevoir le poulain à naître.

Persicos odi, puer, apparatus.
HORACE.
Tout ce qu'il faut, rien de trop.

Nous nous supposerons un instant pour lecteur un éleveur novice, suivant pas à pas les conseils écrits dans ce livre.

Il a choisi sa jument, l'a fait saillir, et il attend qu'elle mette bas.

Pendant les dix mois qui vont s'écouler, il a tout le loisir de préparer, box, paddocks, prairies, nourriture, etc.

Voilà donc toute trouvée la place de ce chapitre; et comme la route est facile du simple au composé, comme il y a plus de petits éleveurs que de grands, nous ne nous occuperons que d'un seul éleveur, ayant une seule jument, un seul poulain.

A mesure que la gestation s'avance, le séjour dans une stalle devient gênant et dangereux.

Il faut que la jument ait de la place, qu'elle puisse se coucher et se relever à son aise; qu'elle ne soit point attachée, qu'elle se retourne, qu'elle fasse quelques pas en se tournant sur elle-même.

Il y a des box trop petites, celles qui n'ont pas quatre mètres carrés.

Il y en aurait de trop grandes : si vous lâchez votre jument toute seule dans une de ces vastes écuries de ferme

ou d'auberge ; parce que si un cheval peut s'y lancer, il risque de ne pouvoir s'arrêter et de se blesser contre les murs.

Mais si on a à sa disposition un pareil local, on l'utilise en *y barrant* l'espace nécessaire.

L'industrie de l'élevage doit consister à *très-bien faire avec beaucoup d'économie*, aux dépens de ce que l'on appelle le coup d'œil. Point n'est besoin ici de sacrifier aux grâces : des planches brutes, des claies de mouton, enfin n'importe quoi qui ne risque pas de tomber sur les animaux.

Si vous pouvez avoir 4 mètres de large et 6 de long, c'est la dimension la plus avantageuse.

Notions d'architecture hippique.

Si on n'a rien de fait, ce sera plus cher, mais il sera possible d'avoir mieux, à moins pourtant qu'on ne consulte un architecte, car ces messieurs ont très-souvent dans l'idée les dimensions les plus erronées et les moins hippiques, et ils ne veulent pas s'en départir.

Quand on pense que le génie a autrefois assigné un mètre par cheval pour largeur à une écurie de grosse cavalerie !

On a donné deux des dimensions de la box d'une poulinière, 4 mètres sur 6, même sur 5, si vous voulez. Reste la hauteur.

Supposez un cheval qui se cabre aussi droit que pos-

sible : pourvu que le sommet de sa tête ne puisse pas atteindre le plafond, cela suffit.

Il est des gens qui prisent les écuries hautes, qui veulent de l'air et de l'espace.

De là, deux systèmes : les écuries chaudes et les écuries froides ; et pour vider cette question, il faut s'entendre.

Les Anglais ont pensé avec raison que le cheval, de pur sang surtout, étant un animal d'origine méridionale, se trouverait bien d'un séjour analogue aux serres chaudes ou au moins aux orangeries.

Aussi voyons-nous dans les vieilles gravures un grand luxe de cloisons en bois.

Les palfreniers sont arrivés à une grande perfection dans l'art de calfeutrer ; d'autant plus qu'ils ont sous la main deux substances éminemment favorables, la paille et le crottin.

On peut, il est vrai, parvenir à de très-mauvais résultats par l'abus d'un semblable système, et dans ce sens, certes, je ne suis pas pour les écuries chaudes.

Mais j'ai vu certains amateurs rapporter d'Angleterre *l'invention* des écuries froides.

Pour cela un local très-haut et où l'on ménage de tous côtés, sinon des courants d'air, au moins un renouvellement continuel.

Soit, par exemple, une réunion de box dont les murs ont 3 mètres de haut, et au-dessus un vide qui s'étend dans toute la longueur du bâtiment avec un toit en tuiles très-élevé et sans plafond.

De manière qu'on grelotte à côté des chevaux.

On dit à cela qu'ils sont bien couverts ; comme si un cheval pouvait tirer parti de ses couvertures comme un soldat qui s'entortille dans son manteau.

Et on s'imagine que les animaux ainsi traités *s'accoutument à tout.*

Oui, sans doute à tout, y compris les rhumes, les fluxions de poitrine et les rhumatismes.

Qu'un homme intelligent observe avec soin les bains russes, l'hydrothérapie, le pansage à l'eau des Anglais, et généralement tout ce qui a rapport aux bains et aux sueurs, et il en conclura ceci :

Le cheval en action a toujours trop chaud, c'est pour cela qu'on a raison de le tondre ; s'il s'arrête, il faut redouter les refroidissements et les arrêts de transpirations, voilà pourquoi on couvre et on promène les chevaux qui attendent.

Les arrêts de transpiration sont d'autant plus dangereux que la transpiration est moindre ; paradoxe si on veut, ça m'est égal ; mais au repos, c'est-à-dire à l'écurie, il faut que le cheval ne souffre pas du froid, et les couvertures sont en réalité une niaiserie puisqu'elles ne touchent que les parties les moins délicates.

La poitrine, le ventre, les ars, ne sont jamais enveloppés.

Une écurie est assez chaude lorsque l'on peut y abandonner découvert, sans soins et sans inconvénient, un cheval en quelqu'état qu'il soit.

Il faut donc avoir des écuries que l'on puisse rendre

chaudes à volonté; pour cela, il faut qu'elles soient petites, et comme l'espace est nécessaire dans le sens horizontal, j'ai indiqué le minimum de hauteur.

Si, maintenant, l'écurie est trop chaude, il y a des moyens d'y introduire l'air extérieur.

Le plus simple, quand on bâtit, est de pratiquer des fenêtres dans la partie la plus élevée de la muraille et la plus rapprochée du plafond, vis-à-vis l'une de l'autre, dans les côtés parallèles.

Le courant d'air s'y établit d'autant plus facilement que l'air le plus chaud est celui qui s'élève davantage, et il est naturellement chassé par l'air dense et froid qui arrive de l'extérieur.

Et le courant ne frappe pas directement les animaux.

La meilleure disposition serait la porte au levant, la mangeoire au couchant, et les fenêtres au nord et au sud, mais on est souvent commandé par les circonstances. Je me suis vu forcé de placer des fenêtres en face de la porte, ne pouvant prendre jour sur les côtés.

Et l'on m'a dit que la lumière tombant directement sur les yeux des chevaux les rendait aveugles.

Et, depuis trente ans, deux chevaux ont perdu la vue chez moi, lesquels n'avaient jamais habité les écuries ainsi disposées.

Lorsque manque la possibilité d'établir des jours comme on le veut, il n'y a qu'à établir de bas en haut des tuyaux de poterie qui, à travers le plancher ou le long des murs, vont communiquer avec l'air extérieur.

Ces tuyaux, alternativement ouverts ou bouchés, vous donneront la température que vous voudrez avoir.

Si vous m'en croyez, vous tiendrez chaudement vos chevaux de service.

Quant aux poulinières et poulains, la température naturelle n'est pas à craindre. Il n'y a qu'à éviter les courants d'air et les transitions brusques.

Peu importe que ces animaux aient gros poil en hiver.

Toute porte d'écurie qui s'ouvre en dedans est un non-sens, puisque vous diminuez l'espace en entrant.

Les portes à deux battants sont absurdes ; si l'un d'eux suffit pour le passage d'un cheval, à quoi sert l'autre ? Si non, un cheval échappé cherchera à sortir ou à entrer quand même, et se blessera peut-être mortellement en donnant des hanches sur les deux côtés de la porte.

Une bonne porte d'écurie doit avoir quatre, cinq pieds et même plus de large.

Un cheval de voiture enharnaché et avec ses œillères peut être roide et maladroit de son arrière-main.

Un poulain se précipite follement à côté de sa mère.

Les portes larges, utiles pour tout le monde, sont indispensables aux éleveurs.

Il faut qu'en outre les gonds soient disposés de telle manière que la porte, une fois ouverte, se colle contre la muraille et y reste maintenue.

Si, dans cette porte, on pratique une ouverture en volet ou *wasistdas* ouvrant aussi par dehors, cela n'en sera que mieux.

Pour ce qui est de la couverture, un toit en tuiles, sans plancher, ne vaut rien, la pluie et le vent y passent.

Un toit de chaume serait bon, mais d'autres considérations le font prohiber.

Quelquefois, au-dessus des écuries de campagne, on place des perches, des fagots et du foin de rebut. Cela est fort laid, mais suffisant.

Les plafonds en plâtre ne me plaisent pas ; ils absorbent l'humidité et les vapeurs.

J'ai vu autrefois, près de Châteauroux, des écuries que M. le lieutenant général comte Bertrand avait fait construire lui-même.

Des dalles en pierre reposaient sur de bonnes solives. Cela faisait un excellent plafond pour l'écurie, et l'étage supérieur présentait des greniers et même des chambres fort habitables.

J'ai, chez moi, remplacé les dalles, qui me manquaient, par des briques de Beauvais carrées, de 33 centimètres de côté, faites exprès.

Depuis trente ans, une seule de ces briques a manqué par le jeu d'une des solives, et ces dernières sont en bois blanc.

Je ne connais rien de mieux pour couvrir une écurie.

Je n'espère pas vivre assez longtemps pour avoir à réparer les miennes.

L'écurie une fois close et couverte, il faut s'occuper de la meubler.

Je commence par attirer l'attention sur une chose en apparence très-futile.

Il y a le plus grand inconvénient à planter des clous dans la muraille, à quelque hauteur que ce soit.

On le fait souvent pour accrocher certains objets, pour fixer les cordes qui suspendent les lanternes ou font manœuvrer les fenêtres, et le cheval se crève les yeux, parce que sa vue n'est pas disposée de manière à apercevoir ces objets.

Remplacez donc les clous par des anneaux, pour quelque usage que ce soit.

On place aujourd'hui d'ordinaire une mangeoire ronde dans un coin, et au-dessus ou dans l'autre coin un râtelier de fer dit en gerbe.

Je n'aime pas cela, disposez toujours une boxe comme si elle devait servir d'écurie pour deux chevaux.

Un râtelier tout droit, d'un bout à l'autre d'un des petits côtés; le bois vaut mieux que le fer; et avec cette forme simple, on peut y jeter une botte de foin ou de paille sans faire un tour de force et d'adresse.

Je veux aussi une mangeoire tout du long du râtelier.



Fig. 34.

Le bois est pour cet objet la plus mauvaise matière. Les chevaux le rongent, l'humidité le pourrit.

Employez la pierre dure, ou au moins un fond en briques polies. Mais le mieux est le modèle ci-joint, *fig.* 34, que j'ai essayé il y a plus de trente ans et qui a tout supporté, même des déplacements. Une barre de bon bois, cylindrique, va d'un mur à

l'autre de l'écurie le long du râtelier, et sert de bord extérieur à la mangeoire.

Cette barre est d'un diamètre suffisant *a b*, pour que le cheval ne puisse la saisir avec ses dents.

Suivant la longueur de la barre, on la soutient par un nombre suffisant de poteaux toujours placés à un point de séparation entre deux chevaux.

Une plaque de zinc s'applique à celle des extrémités du diamètre horizontal de la barre qui regarde le cheval en *b*.

Cette plaque suit le contour de la barre en dessus jusqu'à l'autre extrémité du diamètre horizontal en *a*.

Là elle quitte la barre, descend par une courbe convenable pour former une auge assez large et assez profonde, puis remonte s'appliquer à la muraille à une bonne hauteur en *c*.

Cette plaque est d'un seul morceau par soudures de la droite à la gauche de l'écurie.

On peut ménager une légère pente d'une extrémité à l'autre, pour laver avec plus de facilité, et pratiquer une ouverture au point le plus bas.

Cet appareil est inattaquable, la dent du cheval ne rencontrant que des surfaces d'une courbe allongée qu'il ne peut saisir, les genoux ne peuvent les toucher en dessous.

Il n'y aurait donc que le cas où un cheval viendrait à placer un pied de devant dans la mangeoire.

Je m'en sers depuis trente ans à ma grande satisfaction, sans avoir eu d'imitateurs ; on jugera.

La boxe ainsi disposée, une barre quelconque en fera provisoirement une bonne écurie de deux chevaux.

La box est de tous points préférable aux stalles. Mais la box complique le service des écuries, nécessite plus de dépenses en litière, en terrain, etc. Enfin, elle n'est pas généralement adoptée.

Par conséquent, un haras bien entendu contiendra et des box et des écuries à stalles, afin que les chevaux qu'on aura élevés soient accoutumés à subir leur destination future.

Disons un mot des séparations ; la stalle mouvante n'est supportable qu'avec des chevaux doux, apathiques ou fatigués.

De toutes les stalles connues, une seule est bonne et je ne l'ai vue que dans les dépôts d'étalons de l'État, où elle a été construite sur le modèle de M. Van Horrick.

Toutes les stalles fashionnables sont terminées par un poteau de bois tourné en pomme de pin, ou en gland de chêne, ou en boule, qui dépasse de plusieurs décimètres le niveau de la stalle. Supposez qu'un cheval rue et se trouve engagé là dessus, il n'y a aucun moyen de le débarrasser. Voici la stalle de M. Van Horrick, *fig*. 35.

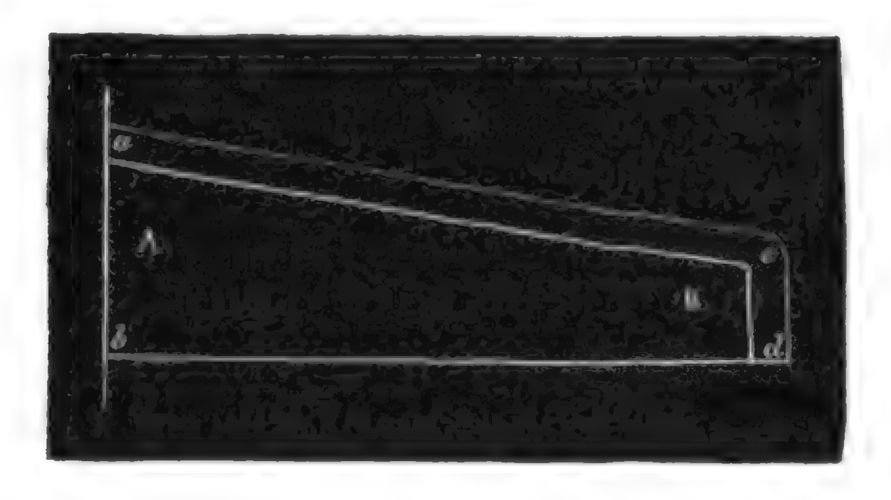


Fig. 35.

AB est une surface en bon bois blanc assez épaisse pour être à l'épreuve des coups de pieds; *acd* est une barre épaisse d'environ 2 décimètres dans le sens horizontal, toutes les arêtes bien arrondies, en chêne, si on veut.

La distance *bd* peut varier; la plus grande est la meilleure, parce que souvent les chevaux tirent sur leurs longes et s'attaquent à coups de pieds en dehors de la stalle par derrière.

Si un cheval vient à se mettre à califourchon sur cette stalle, comme elle est large et arrondie, il ne peut s'y blesser dangereusement.

La pente *ac* est telle qu'en le poussant, ou même quelquefois sans aide, il arrive à se délivrer.

Je n'aime pas les écuries nombreuses; une grande agglomération d'animaux de la même espèce engendre la contagion.

Les typhus et les morves n'ont pas, selon moi, d'autres causes.

Le paysan et son cheval sont presque toujours dans de pires conditions que nos soldats et nos chevaux de troupes; et cependant on ne voit pas régner dans les campagnes les mortalités qui ravagent nos hôpitaux, nos écuries de casernes et nos haras.

Un haras bien entendu, selon mes idées, ne contiendra que des écuries de six chevaux au plus et de plus petites, afin que, dans aucun cas, il n'y ait de local occupé par un nombre de chevaux moindre que celui auquel il est destiné.

J'ai chez moi des boxs et des écuries de trois, quatre et six chevaux ; je n'ai jamais rien que de plein ou de tout à fait vide.

Je joins ici le modèle d'une écurie de dix chevaux, parfaitement bien entendue pour le service, telle que M. Hippolyte Mosselman s'en est fait construire à Paris et à la campagne.

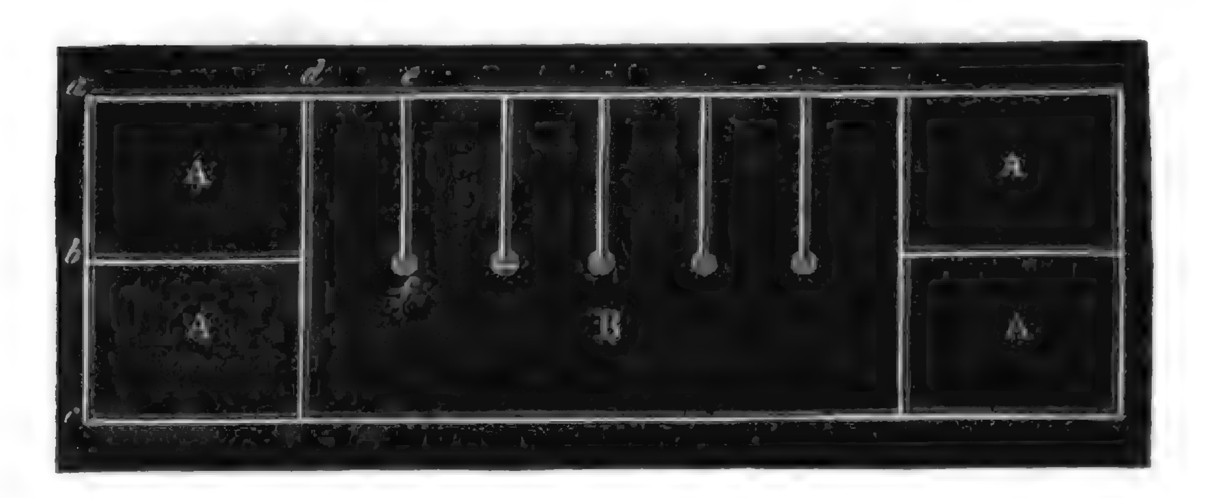


Fig. 36.

A A A A sont quatre box.

B est un large espace libre pour le service, les coffres, ustensiles, etc. On y peut panser, bouchonner et même ferrer.

ef sont des stalles.

Les dimensions peuvent varier, ou être fixées d'après les règles que j'ai déjà données.

D'après les idées du constructeur, les box sont destinées aux chevaux qui rentrent du travail. Les animaux n'ont, par conséquent, pas de place fixe ; celui qui en est à son tour de travail est en stalle ; sitôt sorti, il est remplacé par

un qui était en box et dans la box duquel il sera mis à son retour.

Excellente organisation.

Rien de pis que les écuries à double rang ; il n'y a de place ni pour le service, ni pour la sûreté ; en reculant pour fuir un danger, on se jette dans un autre. L'économie qui les fait adopter est ruineuse.

Les stalles doivent être larges, mais pas assez pour que le cheval s'y retourne, ce qui est dangereux pour lui ; par conséquent, dans un haras, il est bon qu'il y ait quelques stalles étroites pour accoutumer les très-jeunes poulains à s'y tenir.

On fait souvent des écuries en pente, sous prétexte d'*avantager* les chevaux et de donner de l'écoulement ; mauvaises raisons : trop d'inclinaison fatigue, et la litière absorbe suffisamment les eaux.

Tout sol est bon, pourvu qu'il ne soit ni glissant, ni humide, ni trop dur, et contre cet inconvénient on a la litière ; briques, pavés, salpêtre, peu m'importe.

On m'a dit que des mangeoires et des râteliers hauts, en forçant les poulains à relever la tête pour manger, pourraient leur donner des encolures fausses et renversées.

Moi qui ne crois point à ces défauts, mais seulement à des chevaux *mal placés*, quand on les place mal, j'ai toujours eu des mangeoires et des râteliers hauts, afin d'éviter les *têtes chargées*, comme je l'ai dit ailleurs, et je m'en suis bien trouvé.

Il est bon de placer dans un coin de l'écurie ou de la

box une pièce de fer en cercle où s'emboîte une lampe à verre sphérique très-fort.

Cette espèce de lampe est la plus sûre, la plus durable, et par conséquent la plus économique que je connaisse.

Enclos, paddocks, paturages.

La jument a besoin d'être lâchée avec son poulain en toute liberté dans un espace d'étendue suffisante.

Les fermiers du Perche ont pour cet objet *des vergers*, c'est-à-dire des enclos plantés de pommiers, à proximité des habitations. Les animaux y trouvent de l'ombre et une pâture.

Si l'herbe qu'ils broutent ne suffit pas, on leur apporte en vert ou en sec assez de fourrage pour subsister.

Lors même que cet enclos ne doit servir que de parcours, il est utile que le sol en soit fertile et productif, autrement les promenades de la jument et du produit y détruisent la végétation, durcissent le terrain, et les pieds souffrent de fouler continuellement un sable desséché.

Lorsque l'on a de vastes prairies plus ou moins bonnes, on y lâche les poulinières en plus ou moins grand nombre, soit pour les y laisser jour et nuit, soit avec l'intention de les rentrer, lorsque les nuits sont très-froides ou les jours très-chauds.

Plus tard nous nous occuperons du régime des jeunes animaux. Maintenant il suffit d'avertir l'éleveur de préparer à l'avance ou des vergers, ou des paddocks, ou des prairies.

La principale condition de ces enceintes, quelles qu'elles soient, est la clôture.

Des fossés pleins d'eau, lorsque cela est possible, sont une bonne chose, les animaux s'habituent aisément à respecter ce genre d'obstacle.

Les haies de sureau ou autres, établies sur des tertres larges de 1 mètre et plus, hauts d'autant, sont une invention fort bonne, jolie et surtout très-fashionnable, et on ne peut plus sporting; mais une semblable disposition exige des années, de grandes dépenses d'installation et beaucoup de frais d'entretien.

Les barrières en bois sont d'autant moins chères et d'autant meilleures qu'elles sont d'une construction plus grossière et en plus mauvais bois.

Le saule, le peuplier et tous les bois de rebut, font autant d'effet, épouvantent le jeune cheval qui ne les brave point; et si, par hasard, il veut les franchir et s'abat dessus, elles se brisent sans le blesser ; il se sauve et il n'y a pas grand mal à ça.

Lorsque le haras du Pin existait, les clôtures étaient en excellent bois de chêne tout neuf. Aucun cheval ne se sauvait, mais beaucoup s'y blessaient ou s'y tuaient.

Quelques amateurs modernes ont inventé les fils de fer. Comme piége, ce serait assez bon, parce que l'animal ne les voit pas et s'y blesse de manière à ne pas pouvoir aller bien loin. Mais pour parquer des poulains précieux, je crois le système peu économique.

Les palis sont chers. Les murs ne le sont pas moins.

Depuis trente ans, je me tiens aux palissades en mau-

vais peuplier, deux gaules horizontales, la plus haute à environ 1 mètre 30 du sol, des pieux de loin en loin, le tout attaché avec des liens d'écorces ou de mauvaises cordes.

Le seul accident grave arrivé depuis ce temps, a été la mort d'un poulain de charrette de dix-huit mois, à l'autopsie duquel on a constaté la rupture d'une veine, sans pouvoir assigner une cause certaine à cette blessure.

Parturition.

> . . . . . Nascentis equi de fronte revulsus,
> Et matri præruptus amor..
>
> VIRGILE.

On m'a fait voir à l'hospice de la Pitié une salle remplie de squelettes de femmes bossues, toutes mortes en couches.

J'ai conservé fort longtemps une belle jument cauchoise que j'avais achetée à sept ans, excessivement ensellée. Je l'avais connue très-bien faite à cinq.

L'ensellement était tel qu'une ligne droite allant du garrot à la croupe marquait 8 à 9 pouces *de flèche* à l'endroit le plus bas du rein.

Cette jument a mis au monde, en quatre ans, quatre pouliches excellentes, puis elle n'a plus donné que des produits morts ou avortés.

Y a-t-il analogie entre les faits que je rapproche ? Je le crois, mais je n'en dirai pas davantage, ce livre n'étant

pas un traité de pathologie ou de médecine vétérinaire.

Un mot sur les avortements.

Ils doivent être imputés ou à un accident, ou à un cas morbide; mais il est souvent difficile de décider à laquelle de ces deux causes.

J'ai déjà un peu détaillé ce que l'on dit en pareil cas, et je crois inutile de s'y appesantir davantage.

Je me contenterai d'ajouter qu'à part la jument monstrueusement ensellée que je viens de citer, ou quelques autres trop vieilles pour qu'on pût rien en attendre, ou encore le cas de double conception, je n'ai jamais eu qu'un seul avortement pendant toute ma carrière d'éleveur.

Une jument choisie et gardée dans des conditions normales doit être presqu'entièrement à l'abri de cet accident.

La double parturition est plus rare et plus anormale chez la jument que chez la vache.

Presque toujours les jumeaux viennent avant terme ou ne vivent pas.

Il y a cependant, je crois, dans le *Stud-Book*, le nom de quelques jumeaux qui ont couru et même gagné.

Je n'ai eu moi-même que deux exemples de double parturition.

Une grosse jument anglaise noire, saillie par un cheval arabe alezan avec beaucoup de blanc, mit bas un fort poulain mâle bai-clair, avec quatre balzanes, lequel ne vécut point et, immédiatement après, un autre poulain mâle bai-brun, avec trois balzanes, très-faible et bancal.

Ce dernier vécut et se redressa fort bien dans la suite,

m'a-t-on dit, car je l'avais vendu à huit ou dix mois, n'en espérant rien.

Une jument, cob trotteur, appartenant à un de mes amis, et qui n'avait jamais retenu que chez moi, mit bas en trois ans deux poulains bien conformés, et la troisième fois deux fœtus femelles, un bai, l'autre alezan, sans cause apparente, sans l'ombre d'un malaise.

J'ai voulu en finir dès le commencement avec les sinistres et les cas exceptionnels.

Le moins d'aide et de secours que peut recevoir une jument est le mieux.

Il est rare que les palefreniers et même les vétérinaires aient une grande habitude pratique de soigner les juments dans ces moments-là.

Lorsqu'une fois le poulain est né, le point important est de gagner la confiance et l'affection de la mère.

Car il arrive souvent qu'elle devient farouche et intraitable; elle charge l'homme, elle est jalouse de son poulain, et souvent elle le maltraite du pied et de la dent.

Si elle n'est qu'à moitié familiarisée, comme il en est malheureusement d'ordinaire pour nos chevaux de service, son nouvel état lui fait prendre le dessus; on en a peur, et on n'a plus aucun moyen de parer à certains accidents de naissance assez fréquents.

Par exemple, le poulain mal placé contre le mur ou dans un coin, fait, pour se relever, des efforts qui l'épuisent, et peut être suffoqué par une torsion du cou.

Il faudrait alors l'entourer, le lever ou le replacer à la

main, ce qui est difficile lorsque la mère s'y oppose du pied et de la dent.

Il arrive encore que la jument, surtout à l'égard d'un premier poulain, se montre chatouilleuse, refuse de se laisser téter, ou seulement s'y prête mal, ce qui suffit pour rebuter et intimider le jeune animal.

Les manières agressives d'une poulinière envers l'homme proviennent presque toujours de la faute de ceux qui la soignent ; il se peut qu'on n'ait pas exercé de cruautés envers elle, mais on ne l'a pas traitée convenablement.

Il y a des personnes qui croient avoir tout fait quand elles ont recommandé ou pratiqué la *douceur*.

La dureté est une sottise.

La douceur est une niaiserie.

Ce qu'il faut, c'est de l'assurance, de l'à-propos et une bienveillance intelligente : en un mot, un ensemble de qualités qui constituent l'homme de cheval.

J'ai rencontré par-ci par-là des chevaux ou des mulets très-méchants, qui se montraient tout à fait inoffensifs envers tel ou tel homme, telle ou telle femme : lorsque cet individu favorisé ne peut rendre compte ni à lui-même, ni aux autres, et cela arrive souvent, de ce qui le fait aimer ou tolérer, cela n'a plus aucun intérêt, ni même aucune sûreté ; car il n'y a aucune raison pour que cette préférence continue.

Ce n'est pas ainsi qu'il faut se conduire envers les animaux ; il faut savoir pourquoi et comment on les domine et on s'en fait aimer.

Lorsque la jument est méchante à l'homme, il arrive ordinairement qu'elle s'entend parfaitement avec son poulain.

Il en est qui, douces pour le palefrenier, deviennent dangereuses par leur répugnance à se laisser approcher et téter par leur poulain.

J'ai rencontré une jument d'origine normande avec ce vice si prononcé qu'on était obligé de donner une nourrice à son poulain.

Quand de pareilles susceptibilités n'ont pas leur excuse dans le sang le plus pur, dans la noblesse la plus relevée, m'est avis qu'il faut se garder de multiplier la race méprisable d'animaux aussi maussades.

Laissez la mère tuer son poulain et envoyez-la au fiacre, la perte ne sera pas grande.

Lorsque le poulain s'est levé avec ou sans aide et qu'il a tété, ou fait tout comme, il y a un détail très-important à observer.

A savoir que le poulain fiente convenablement. Le premier poulain que j'ai possédé est mort par la faute d'un vétérinaire qui ignorait cette particularité.

Vingt-cinq ans après, quelqu'un m'envoyait une jument de service qui se trouvait pleine, on venait de s'en apercevoir; on me priait de la renvoyer au plus tôt et de faire du poulain ce qu'on pourrait.

Il était temps; la jument poulinait le jour de son arrivée.

Le poulain s'était levé et marchait depuis deux heures, lorsque tout à coup il cesse de téter, se relève, se recouche, regardant son flanc avec inquiétude.

C'était une constipation causée par le méconium ; une carotte taillée et huilée introduite dans l'anus divisa les matières et facilita leur expulsion.

Une demi-heure après, le poulain gambadait dans le pré.

Ce poulain était exécrable, et mauvais de tout point. Sevré à trois mois, il était dans les plus mauvaises conditions. Aussi trouvai-je facilement un acquéreur pour 100 fr., c'était bien trois fois sa valeur.

J'aurais mieux aimé sauver le mien qui valait davantage. Si jeunesse savait !

Neuf jours après la naissance du poulain, il est temps de faire resaillir la mère, à moins d'accident.

Les accidents sont rares.

J'ai cependant vu deux juments, l'une de pur sang l'autre non tracée, pouliner par l'anus au moyen de la rupture du rectum. Chose singulière, ces deux juments étaient les deux premières poulinières d'un éleveur qui a possédé peut-être 1000 chevaux en sa vie.

Je n'ai jamais revu d'autre exemple du même cas.

Ici les vieux livres sont pleins de conseils restrictifs. *Il faut que la jument qui a pouliné se repose. C'est bien assez déjà d'avoir à nourrir son poulain, on l'épuiserait, etc.*

A cela il y a plusieurs réponses à faire.

D'abord la nature donne des forces pour tout ce qu'elle inspire. Si la jeunesse est téméraire, c'est qu'elle sent en elle des ressources incalculables qui font souvent réussir les plus grandes folies. Si donc la jument ne devait pas porter la même année, elle n'entrerait pas en chaleur.

Cela ne lui arrive jamais quand elle est pleine.

On peut dire encore qu'en physiologie les raisonnements mathématiques du chimiste et du physicien ne sont pas de mise. Le corps d'un animal n'est pas le coffre-fort d'un banquier, qui contient telle somme et pas un sou de plus. Le corps d'un animal est une créature vivante, que la main de Dieu anime à tout instant ; qui est morale et élastique, que les circonstances extérieures modifient pour ainsi dire exprès contre elles-mêmes, lorsqu'elles sont nuisibles et à laquelle les obstacles donnent de la force pour leur résister.

Expliquez autrement pourquoi à beaucoup de femmes il suffit de commencer à devenir grosses pour que certaines maladies cessent, pour que certaines autres cessent de pouvoir être contractées, pour que mille imprudences ou écarts de régime se fassent impunément.

Mais au lieu de raisonnements mettons des faits : en 1859, il est né, en Angleterre, 681 poulains et 677 pouliches d'après cette méthode, sans qu'il y ait un nombre notable d'accidents.

C'est donc le neuvième jour qui doit être considéré comme le dernier terme du temps dans lequel la parturition et ses suites doivent nous occuper.

Jugement à porter sur le poulain.

. . . .
Tu Marcellus eris !. . . . .
VIRGILE.
Beaucoup d'appelés, mais peu d'élus.

Autant il fallait de circonspection au moment de faire produire une jument, autant il faut de patience lorsqu'elle a pouliné.

Tant que dure la lactation, il n'y a aucun surcroît de dépense. On a donc tout le temps de prendre un parti à l'égard du nouveau-né.

Que de fois ai-je dit à de petits cultivateurs : vous avez une jument pour votre exploitation, faites-la saillir, elle n'en travaillera pas moins, elle n'en consommera pas plus, et au moment du sevrage, défaites-vous du poulain. Cher ou bon marché, il ne peut manquer d'être d'une bonne défaite, puisqu'il ne coûte absolument rien.

Mais ne le gardez qu'à bon escient, parce que plus tard il devient une occasion de dépense.

Ce raisonnement bien simple, je n'ai jamais eu la satisfaction de le voir goûter par personne.

On hésite à faire naître, et lorsque l'on a un poulain, on refuse plusieurs occasions de le vendre avec gain, pour le laisser à vil prix au moment où l'on est forcé de s'en défaire.

Cette mauvaise manière de raisonner, étant générale, a amené un singulier résultat dans certains pays d'élevage, c'est qu'un poulain quelconque est plus cher, prix com-

mercial, au sevrage qu'à dix-huit mois, plus cher à dix-huit mois qu'à trois ans, plus cher à trois ans qu'à quatre. En sorte que son prix diminue à mesure qu'augmente sa valeur réelle basée sur ce qu'il a coûté et sur ce qu'il peut faire.

Dans l'état actuel des choses il serait donc avantageux aux particuliers de faire naître en quantité et de vendre le plus tôt possible.

Si le goût public changeait, la spéculation aurait à changer aussi.

Mais nous ne nous occupons ici que de la science réelle, c'est-à-dire des moyens de faire un bon cheval du poulain que l'on a produit.

Revenons à l'examen de l'animal qui vient de naître.

Dans les premiers moments de son existence, il a toujours, excepté pour les yeux très-exercés, un aspect chétif et misérable. Si l'enfance est gracieuse, ce n'est pas dans les premiers jours de la vie.

Mais le changement est très-rapide, d'autant plus sensible qu'on est plus près de la naissance, contrairement, on l'a dit, à ce qui a lieu pour le fœtus.

Il existe une phase assez courte pendant laquelle le jeune cheval, entre une première enfance où il vit à peine, et une seconde enfance où il va prendre son développement, se révèle tel qu'il sera un jour, ou du moins tel que l'on peut le deviner.

C'est, dit-on, à peu près vers le neuvième jour.

C'est alors qu'il faut l'examiner avec soin.

Commençons par déterminer sa couleur. Rien de plus

facile, ordinairement, que de voir s'il sera bai ou alezan; presque toujours le bout des crins est noir chez celui qui doit être bai, et alezan dans l'autre cas.

Mais il est tout à fait impossible de préjuger quel sera la nuance de la couleur.

Le poulain, plus lymphatique qu'il ne le sera jamais, est par conséquent clair et lavé. La teinte des jambes se dégrade à tel point vers les pieds que souvent on ne peut pas dire s'il y aura ou non des balzanes. Le bai a quelquefois, mais pas toujours, du noir à la couronne.

J'ai vu naître *bai lavé* des chevaux qui sont devenus bai brun foncé.

Le cheval qui doit être un jour gris naît de toutes les couleurs, noir, bai, alezan, cap de more, gris, presque blanc, il ne foncera pas, mais il est plus ou moins de temps à blanchir.

J'ai eu d'un étalon alezan et d'une jument grise une pouliche baie, que précédaient trois sœurs de la même robe; elle n'a commencé que vers un an à grisonner, elle était blanche et truitée à douze.

Les premiers poils blancs se montrent toujours aux tempes et aux oreilles.

Les rouans naissent zains ou à peu près et ne blanchissent que successivement.

Les noirs naissent, ou noirs, ce qui est rare, ou roux, ou jaunâtres, quelquefois gris chenevis ou gris de cendre.

Somme toute, il y a quelquefois incertitude sur le poil; voilà pourquoi on lit dans le *Stud Book* anglais :

Grey or roan; gris ou rouan.

Chesnut or grey; alezan ou gris.

Black or brown; noir ou bai brun, etc.

Il y a pareillement incertitude pour la taille, parce qu'un accident quelconque dans la santé ou la constitution peut arrêter le développement d'un individu destiné à être énorme, comme aussi des poulains nés petits et délicats peuvent profiter d'une manière surprenante.

Généralement le meilleur poulain est celui qui naît petit, maigre et vivace; on peut tout attendre de lui, même les plus grandes proportions.

Celui qui arrive gras, grand et fort, n'est pas à mépriser; mais il ne tient pas d'ordinaire tout ce qu'il promet.

Souvent le poulain en naissant n'est pas fini; la corne du pied est molle et exiguë, l'animal peut à peine marcher; laissez faire.

Il y a des tendons énormes qui seront grêles; il y a des membres faillis, arqués, tremblotants, qui se remettront.

Il y a des jarrets remplis de tares qui deviennent nets, il y a des jarrets qui attendent leurs jardons, leurs vessigons, leurs éparvins, sans qu'on puisse y rien faire. Lisez l'avenir dans le passé des ascendants; mais ce ne sera jamais avec certitude.

Toutefois, on peut prévoir, dans le cheval neuf et dans le poulain, quelle est la partie qui manquera la première, car c'est la partie faible. Mais ne vous hâtez pas de porter un jugement, si vous avez la prétention de ne pas être démenti par l'événement.

Un cheval naît chez moi avec deux jardons énormes;

à deux ans il est atteint d'une fluxion de poitrine qui lui laisse une toux chronique de la plus mauvaise nature.

Je le vends à cinq ans; je le revois, à douze, cheval de louage.

Il n'avait pas le moindre indice de pousse, ses jarrets étaient bons, mais un feu très-fort couvrait les boulets postérieurs qui étaient énormes. Il n'y avait cependant aucune maladie aux boulets. Tout le mal venait d'une pourriture de fourchette que personne n'avait vue.

Ainsi le cheval n'avait pas manqué par où sa ruine s'annonçait, mais par une autre cause, sur laquelle encore on s'était mépris.

Un poulain panard se redressera.

J'en ai vu naître avec les jambes de derrière tout à fait courbées du même côté comme deux CC, et devenir très-bien conformés avec le temps.

Xénophon dit : *on voit plus de poulains défectueux changer à leur avantage, qu'on ne voit de beaux poulains devenir de vilains chevaux*.

Cela est vrai surtout pour les défauts de détails; mais il ne faut pas que les organes dont la constitution dépend soient défectueux.

Cependant la poitrine même peut manquer à un poulain dans le premier âge; pourvu qu'il ait de la vitalité, les défectuosités se réparent avec une promptitude et une facilité étonnantes.

La nourriture, judicieusement dispensée, remédie à bien des choses, avec la santé; la santé n'est pas incom-

patible avec une mauvaise conformation, mais oui bien avec une mauvaise constitution.

La constitution vient des parents; de là, mon entêtement à conserver les poulains dont la famille me plaît, quelqu'affreuses que soient les apparences; de là, mon mépris pour tel ou tel bon poulain, lorsque je trouve à redire à son père, à sa mère ou à ses aïeux.

Somme toute, je tombe juste plus souvent que je ne me trompe.

L'éleveur ne doit jamais perdre de vue le but qu'il se propose. A-t-il dessein de courir, qu'il se garde de vendre avant d'avoir essayé, de peur de voir un jour ses favoris battus par une de ses réformes; s'il veut élever pour son service et son agrément personnel, il y a deux écueils: réformer trop précipitamment, ce qui peut priver d'un bon cheval; conserver avec obstination, ce qui mène à un désappointement et à une perte; veut-il enfin vendre? qu'il pousse à la graisse tout ce qui est grand et gros, et qu'il ne refuse jamais un bon prix; on ne sait pas ce qui peut arriver et il faut toujours prévoir le mal.

Un poulain meurt, l'argent ne meurt pas dans la bourse.

Ce qui ne pousse pas doit être vendu à tout prix. Vendre aujourd'hui, c'est gagner dès le soir un jour de nourriture.

Et d'ailleurs, j'ai toujours été étonné du prix qu'on obtient toujours des animaux de rebut.

J'ai eu 350 fr. d'un certain poulain de sept mois que certes j'aurais eu encore profit à donner pour rien, et je

n'aurais pas trouvé 500 fr. d'un excellent poulain du même âge, dont je ne voulais me défaire à aucune condition.

Ces aberrations ne devraient pas exister chez un peuple instruit et éclairé. Le connaisseur en est ordinairement victime, il a le droit d'en profiter quelquefois.

Tant que le poulain est au lait et non séparé de sa mère, on le juge moins bien que plus tard.

Sevrage.

La lettre tue.

A quel âge doit-on sevrer les poulains ?

Réponses :

On les laisse téter pendant cinq, six ou sept mois; car l'expérience a fait voir que ceux qu'on laisse téter dix ou douze mois ne valent pas ceux qu'on sèvre plus tôt, quoiqu'ils prennent ordinairement plus de chair et de corps.

BUFFON.

Moi je ne sèvre jamais mes poulains, je veux qu'ils se sèvrent tout seuls et je m'en trouve bien.

UN NOVATEUR.

A trois ou quatre mois au plus tard il faut que mes poulinières soient débarrassées de leurs poulains; je ne veux pas qu'elles s'épuisent.

UN HOMME A PRINCIPES ARRÊTÉS.

Ce que j'ai vu de plus singulier et de plus drolatique

en matière d'élevage est une mesure administrative ainsi formulée dans un haras où l'on comptait plus de 70 juments de tout âge, de toute race et de tout pays :

Demain on sèvrera tous les poulains.

Au milieu de tant d'opinions et de tant de chiffres on oublie la nature, qu'il est cependant naturel et facile d'observer.

J'ai dit que l'on ne pouvait guère juger si une poulinière était bonne nourrice qu'en examinant le poulain, et encore on ne sait rien au juste parce qu'un poulain peut manger en même temps qu'il tette, et profiter sans qu'on sache de quoi.

Avant de sevrer le poulain il faut essayer de le nourrir, et comme il n'y a pas d'économie à faire sur la subsistance dans les premiers temps, essayez avec l'avoine, le son, les carottes, tout ce que vous aurez sous la main.

On ne s'occupera pas de ce qu'il pourra grignoter en herbe, paille ou fourrage ; mais on aura dans chaque boxe deux mangeoires séparées, chacune dans un coin, et sitôt qu'on verra le poulain essayer de manger avec sa mère, on attachera celle-ci et on laissera dans la petite mangeoire une quantité d'avoine soigneusement mesurée.

On constatera la diminution opérée sur cette part au bout de quelques heures, et le reste sera toujours laissé à la mère, car moins le poulain mange, plus elle a à lui donner.

On amènera de la sorte le jeune animal à manger deux, quatre, quelquefois même six litres sans abandonner la mamelle de sa mère.

Une fois que le poulain consomme régulièrement trois litres par jour, il est possible de le sevrer ; mais si la jument n'est pas maigre, si on peut la nourrir abondamment, il n'y a nul inconvénient à les laisser ensemble.

Je ne veux donc fixer aucun terme à la lactation, que le discernement du propriétaire.

La difficulté du sevrage se borne à savoir faire passer le lait de la jument.

Si donc vous avez affaire à une laitière obstinée, ne vous pressez pas, et attendez que le moment arrive de lui-même, de peur d'accident.

Dans le cas contraire, le poulain se rebute ou sa mère le repousse.

On commencera par séparer les poulains des mères pendant quelques heures de la journée, en s'y prenant de telle manière qu'on les ait toujours sous la vue, pour éviter les suites de l'inquiétude ou de l'impatience.

Quelques jours après, ils ne seront réunis que du soir au matin.

Plus tard encore on laissera téter le matin et le soir seulement, et, en quinze jours, tout doit être fini.

Des poulains depuis le sevrage jusqu'à dix-huit mois.

Tout vient à point à qui sait attendre.

En moyenne raisonnable, les poulains ont six mois au commencement d'octobre. C'est vers cette époque que les

chevaux de pur sang nés l'année précédente sont envoyés à l'écurie d'entraînement.

C'est aussi vers cette époque que les chevaux de trait de même âge sont essayés au travail.

Cette époque peut être avancée ou retardée de près d'un trimestre, selon la précocité des individus ou même le caprice de l'éleveur.

Pendant ce temps le propriétaire a trois choses à faire :

1° Prodiguer les soins et surtout la nourriture pour faire profiter les jeunes animaux autant que possible; car la nature est alors dans son maximum de progrès et de malléabilité;

2° Juger chaque individu afin de réformer ou de négliger ceux qui ne sont pas appelés à rien faire de bon, et réserver ses dépenses pour ceux qui réussissent;

3° Enfin, préparer le caractère des poulains afin de ne livrer au dressage que des animaux doux, confiants et disposés à bien faire.

RÉGIME.

Les poulains précieux, pur-sang, hunters, carrossiers de premier ordre, doivent manger le plus possible, et ne manger que ce qu'il y a de mieux.

Mais ceci a besoin d'être interprété en ce sens, que si le désir d'épargner ne doit jamais entrer en ligne de compte à cette époque, cependant le bien faire ne consiste pas à prodiguer sans discernement des nourritures dispendieuses.

L'estomac des jeunes animaux diffère essentiellement

de l'estomac des adultes. Il a une capacité toute particulière de consommation et d'assimilation.

Si donc un cheval fait et soumis à un travail très-actif doit être exclusivement nourri d'aliments très-substantiels sous un petit volume, le poulain s'accommode tout aussi bien, mieux peut-être, d'une nourriture de bonne qualité sans doute, mais moins riche en éléments assimilables.

L'appétit est excessif dans la jeunesse; si on le satisfaisait avec des quintessences, on risquerait de fatiguer les fonctions digestives, parce que l'estomac travaille autant dans l'action de digérer, par l'assimilation du chyle et du chyme, que par l'expulsion des parties inutiles.

On pourra donc souvent préférer pour les poulains une avoine propre et saine, mais légère, aux avoines les plus lourdes et les plus farineuses. Il n'y a point ici à craindre de *remplir l'intestin*.

Les poulains qui passent la journée dans des pâturages gras et d'excellente nature mangent à l'écurie tout autant d'avoine, souvent plus, que ceux que l'on abandonne dans de stériles savanes, mais les progrès ne sont pas comparables.

Si quelquefois le développement définitif est le même, la précocité est très-différente.

Avantage immense et pour la course et pour la vente.

On demandera peut-être des chiffres pour baser les distributions quotidiennes.

Ces chiffres ne peuvent être donnés qu'approximativement.

Prenons pour mesure l'avoine qui pèse 50 kilogrammes par hectolitre, avoine qui est partout de première qualité, quoiqu'il soit possible d'en rencontrer de plus lourde.

On modifiera approximativement les rations selon le poids des grains dont on peut disposer.

Six litres par jour seront considérés comme un minimum pour un cheval dont on fait le moindre cas.

Tout individu qui ne promet pas d'indemniser de cette dépense est à réformer.

Tout individu qui ne peut consommer journellement six litres est malade ou de mauvaise nature.

Les sujets précieux sont augmentés graduellement, mais avec précaution, jusqu'à ce qu'on trouve la limite de leur appétit.

Or, l'appétit n'est jamais constant, c'est-à-dire qu'un poulain qui sera arrivé à manger douze litres par jour ne restera pas longtemps sans en laisser.

Je ne crois pas qu'un poulain autre que de l'espèce charretière mange plus de seize litres.

Douze sont un maximum assez rare pour le pur-sang.

Mais pour rationner les poulains, il y a d'autres diagnostics que l'appétit.

Si une seule fois, après un repas, la mangeoire manque d'être *nette et léchée*, il faut diminuer le repas suivant.

Si le poulain, même avec beaucoup d'appétit, est fort gras, soyez sûr qu'il mange trop.

Et manger trop a un autre inconvénient que de coûter trop cher.

L'animal tourne à la graisse ; il devient mou ; il prend

trop de chair ; il cesse de croître ; il devient *craving*, c'est-à-dire difficile à mettre en condition de course ; ses jambes ne peuvent plus suffire au travail que réclame son entraînement.

Ou bien vous avez des ponys, des ragots vigoureux, mais trop pesants et trop courts.

Le meilleur poulain est celui qui est insatiable, qui reste toujours sur son appétit, quoi qu'on lui donne, et qui est vigoureux et maigre.

Il pousse à vue d'œil.

Les poulains de l'année, sevrés en septembre ou octobre, seront donc rationnés à six, sept ou huit litres pendant l'hiver, et malgré cela, ils grandiront peu.

Car j'ai fait là-dessus mainte expérience, et il paraît que la constitution reste stationnaire pendant le froid chez les animaux comme chez les arbres.

Cependant les poulains de l'année peuvent prendre un peu d'accroissement.

Les autres m'ont toujours paru ne pas grandir du tout, si toutefois les mesures étaient justes.

Le printemps donne le signal d'une révolution constitutionnelle. La livrée tombe, c'est-à-dire cette bourre épaisse, quoique très-fine, qui couvre le poulain à sa naissance, et qui souvent a persisté malgré l'été, surtout chez ceux qu'on n'a pas abrités soigneusement, ou que l'on a nourris avec économie.

La croissance est fort sensible en avril, mai et juin, surtout si on prodigue les nourritures vertes, soit en

continuant l'avoine, comme on le fait pour le pur-sang, soit qu'on la supprime, comme il est à propos, en tout ou en partie pour les autres.

Il n'y a pas d'autre principe à donner pour conduire un poulain jusqu'au dix-huitième mois. Voyez et jugez si ce que vous dépensez à nourrir votre poulain se retrouve dans sa valeur apparente.

Ceux qui n'ont pas l'habitude des poulains les jugent comme des chevaux faits et se trompent.

A six mois, un poulain n'est jamais assez épais; il a toujours trop de sang. Celui d'apparence commune, à origine égale, sera souvent le meilleur.

Un connaisseur doit à première vue savoir l'âge d'un poulain et lui donner six mois, un an, dix-huit mois, deux ou trois ans, sans avoir égard à la taille, ni regarder à la dent; sur l'ensemble des formes, il sait à quoi s'en tenir.

Voici ce que dit Xénophon, le plus ancien de nos auteurs :

« Je veux parler aussi des signes qui peuvent faire « présumer la taille future des poulains, celui dont les « jambes atteignent de suite une hauteur considérable « sera grand; car chez les quadrupèdes, les jambes gran- « dissent peu avec l'âge; c'est le reste du corps qui prend « de l'accroissement pour se mettre en harmonie avec « elles. »

Ceci est juste, mais c'est l'enfance de l'art. Je ne veux consigner ici aucune des mesures à l'aide desquelles certaines personnes prétendent préjuger de la taille future d'un poulain. Ces méthodes ont une base que je crois fausse et

qui consiste à supposer chez tous les chevaux la même relation entre certaines parties.

J'ai vu des chevaux de deux ans qui auraient eu à rapetisser pour atteindre la taille qu'on leur présageait.

Un de mes amis, M. F. Sabatier d'Espeyran, qui a consacré toute sa vie à élever, a toujours eu, même très-jeune, la prétention de prédire au juger la taille d'un poulain, et je ne l'ai jamais vu se tromper.

Croissance du poulain. Manière dont il s'annonce.

Varium et mutabile semper.
VIRGILE.

Depuis la naissance jusqu'à la mort, tout est, dans l'organisation animale, changement, modification, accroissement ou décrépitude.

La marche de cette transformation échappe à notre œil et à notre esprit ; elle progresse comme l'aiguille d'une horloge que nous ne voyons pas avancer, mais dont nous constatons la mobilité en comparant la place qu'elle atteint avec celle qu'elle occupait il y a quelques instants.

La nature dans sa régularité n'est pas uniforme ni quant au lieu ni quant à la vitesse.

Ainsi le poulain croît très-vite d'abord et ensuite de moins en moins, voilà pour l'âge.

L'hiver, la sève dort oisive sous l'écorce ; on ne peut constater aucune croissance chez un poulain depuis no-

vembre ou décembre jusqu'à mars, voilà pour les saisons.

Actuellement un jeune cheval est bas du garrot, sa croupe seule a poussé ; plus tard, son avant-main profitant seul, la disproportion cesse ; voilà la nature qui a progressé par localités.

L'homme dont la position naturelle est verticale n'a qu'une mesure, sa hauteur.

Le cheval en a deux, la hauteur de son garrot, par laquelle on peut constater chez le poulain l'accroissement des jambes et le développement de la poitrine.

De plus sa longueur, la colonne vertébrale et la croupe peuvent s'allonger considérablement sans que l'animal gagne un centimètre à la potence.

Cette croissance a lieu plus tard que la première ; on n'y fait pas assez d'attention ; c'est par elle que le cheval change le plus, et qu'il prend son véritable caractère ; mais tant que la masse des prétendus connaisseurs en sera à admirer le cheval court, il n'y aura pas de progrès possible.

L'influence immense qu'on peut exercer sur le développement du jeune cheval par le travail nous a déterminé à reporter à un autre chapitre le détail de la principale crise de croissance.

Nous nous bornerons ici à quelques généralités. En effet, ne pouvant pas encore agir sur le poulain pour le modifier, il nous suffit, quant à présent, de le juger, pour calmer nos inquiétudes, ou ne pas concevoir des espérances exagérées.

Tout animal qui jeune offre la régularité de l'âge mûr s'annonce mal.

Dieu nous garde des petits prodiges !

Les irrégularités soudaines, qui vont jusqu'à la difformité, disparaîtront comme elles sont venues.

Un éleveur expérimenté connaît la race de ses chevaux, la famille de chacun ; la manière de produire de chaque mère ; car il y a analogie dans le mode de développement de tous les poulains de la même jument ; surtout si on ne change pas d'étalon.

Par conséquent il rira des admirations et des dédains de son visiteur inexpérimenté qui ne voit que ce qui est, Voyez *donc ce qui sera.*

Il est bon quelquefois d'oublier un poulain afin de le mieux voir après.

Le développement est inséparable de la santé. Le poulain ne profite que lorsqu'il se porte bien, sauf certaines circonstances, telles que la gourme et la dentition qui paraissent être un état intermédiaire entre la santé et la maladie.

Nous mêmes ne sommes-nous pas sujets à certaines crises qui ne sont pas sans une sensation de bien-être ?

Des soins à donner au poulain depuis sa naissance jusqu'à dix-huit mois, sous le rapport du caractère et en vue du dressage.

Pendant toute la durée de l'allaitement, le moins qu'on s'occupera de pratiquer le poulain sera le mieux.

Quelque douce que soit la mère, on ne pourra pas faire grand'chose, et si elle est méchante, inquiète ou jalouse, son irritation se communique au poulain et l'effarouche.

Il n'y a qu'à le laisser suivre sa mère.

Le premier acte de domestication est de mettre un licol au jeune cheval.

Quoique cette opération soit nécessaire quelquefois avant le sevrage, nous n'en parlerons qu'au chapitre suivant, ainsi que de toutes les pratiques ayant rapport à l'éducation.

DE L'ÉDUCATION DES CHEVAUX

ET PARTICULIÈREMENT DES POULAINS AU POINT DE VUE DES RAPPORTS QU'ILS DOIVENT AVOIR AVEC L'HOMME.

Ex equo eques.

Le cheval n'est pas une machine que l'on fait manœuvrer par la statique et la dynamique. Les cartésiens ont tort et les écuyers aussi.

Un homme de cabinet monte un jour dans un tilbury, prend les guides comme il peut et arrive sans accident à Versailles.

Un écuyer savant essaie le cheval d'un collègue, il le fait tourner, piaffer, pirouetter, virevolter, à la grande admiration des assistants et même des connaisseurs.

Ni l'un ni l'autre n'ont rien fait qui ait rapport à l'éducation du cheval.

Le premier a guidé sans trop le gêner un vieux routier qui savait sa besogne.

Le second a interrogé un disciple dans un langage connu du maître et de l'écolier.

J'aime mieux mon adresse et ma solidité, criera un casse-cou.

Je m'y prendrai de douceur, dira un paysan bonasse.

Et puis viendront les dompteurs de profession, les possesseurs de recettes, les inventeurs de mécaniques.

Charlatans ou hommes de mérite, je n'en ai que faire.

Prenons la chose de haut, et ne négligeons cependant aucun détail de la pratique.

La chose est difficile, et cependant elle est bien simple; mais les ignares et les pédants la compliquent.

Commençons donc par établir que tout se fait mal, et que presque tous les chevaux existants sont, par suite de mauvaise éducation, au-dessous de la valeur qu'ils auraient acquise sans plus de frais.

Nous avons fait notre possible pour obtenir le cheval tel que nous le désirions.

Maintenant nous allons le prendre tel qu'il est, fût-il créé par les méthodes les plus contraires à nos principes, fût-il né tout à fait en dehors de nos prévisions.

Commençons par l'examen du poulain dont on veut entreprendre l'éducation.

Quel est-il?

Il y a diverses opinions sur l'éducabilité des races.

Les percherons ont un si excellent caractère qu'on les met immédiatement en service sans dressage.

Cela veut dire qu'ils sont mous par manque de sang, lourds par largeur de poitrail, insensibles à la gêne et aux coups par épaisseur de peau.

Le plus commode et le plus aimable est le cheval de pur sang, parce qu'il est le plus noble et le plus intelligent.

Ce n'est pas donner une preuve de grande intelligence que de ne pas jeter par terre immédiatement un cavalier tel que vous!

Mais essayez de dresser vingt poulains de pur sang

pris au hasard, au lieu de choisir les plus doux d'une écurie de course, et vous m'en direz des nouvelles!

La vérité est que l'adage suivant n'a pas le sens commun :

Le cheval est fait pour l'homme et destiné à lui servir à tout usage.

J'ai toujours vu le poulain aimant la liberté, les herbages, la société de ses semblables, s'habituant facilement aux abris et autres douceurs de la vie domestique, mais plein d'aversion pour les licols, le pansage et généralement tout ce qui a rapport à ce à quoi on le destine.

Cette aversion se manifeste comme tout autre sentiment avec une énergie proportionnée à la vigueur de l'individu.

D'où il résulte que la docilité est en raison inverse de la race. Le plus difficile à approcher de tous les poulains est le poulain de pur sang, parce qu'étant le plus éveillé, le plus vif et le plus rapide, c'est celui qui s'y prend le mieux pour s'échapper.

Qu'une fois dompté et apprivoisé, le cheval de pur sang soit plus adroit, plus souple et d'une instruction plus prompte, je ne dis pas non, mais c'est autre chose.

Toujours est-il que sur cent poulains percherons et cent poulains de pur sang, quatre-vingt-dix percherons traîneront la charrue avant que le vingtième pur-sang ait supporté le contact des traits sur ses jambes de derrière.

Levaillant nous raconte les efforts qu'il fit pour ap-

privoiser un zèbre et le chagrin qu'il éprouva d'être obligé d'y renoncer parce que ses domestiques voulaient à toute force manger l'animal, il ajoute :

« Les animaux domestiques, nés patients..., se sou-
« mettent sans résistance, etc.; mais il n'en est point
« ainsi des animaux sauvages et des bêtes féroces. Toute
« contrainte est insupportable à ceux-ci : la souffrance
« les irrite; les douleurs aiguës les rendent furieux,
« et leur rage forcenée s'exalte même à un point tel
« que si dans leur captivité ils ne peuvent point se
« venger sur leur ennemi, ils se détruisent eux-mêmes.

Tel est exactement le cheval de pur sang lorsqu'on l'a laissé sans soins, sans société, ou soumis à de mauvais traitements.

Lorsqu'il est arrivé à craindre l'homme, à le haïr, à le braver, et à exercer ses forces contre lui, alors le métier de dresseur n'est plus qu'une vie de dangers auxquels on succombe tôt ou tard, et souvent sans avoir réussi.

Dans ces circonstances, l'intelligence du cheval, sa vigueur, son sang et ses ressources, tout est employé contre vous, et s'il est réellement bon, il sera offensif et récalcitrant en raison directe de sa bonté.

C'est pour cela que j'ai jeté de la défaveur sur les poulinières d'un méchant naturel, et à cause de la transmissibilité héréditaire et à cause des mauvais exemples.

Actuellement, quelles que soient les conditions où se trouve le poulain une fois né, je dis qu'il faut évidemment s'occuper de le rendre traitable et docile.

L'éducation doit commencer aussi tôt que possible; ce-

pendant il serait inutile, nuisible même, de fréquenter le poulain au lait et à côté de sa mère; son premier sentiment est la peur ou un désir de jouer presque toujours accompagné de méchanceté.

Dans le premier cas, il évite sans cesse l'approche de l'homme en se mettant derrière sa mère. On n'est nullement maître de lui, et les efforts qu'on ferait pour l'approcher ou le toucher n'aboutiraient qu'à l'effrayer et à inquiéter la jument.

Dans le second, il arrive que le jeune cheval cherche à mordre, à ruer ou même à charger l'homme; il est nécessaire de se faire respecter, par conséquent de le frapper avec modération, mais sévèrement, à chaque démonstration offensive.

Quelque temps avant le sevrage on doit mettre un licol au jeune poulain, et cette opération demande à être bien faite, en prévision de l'avenir.

Le principe est de développer autour de lui un appareil de force imposant avec beaucoup de douceur.

Oter tout espoir de résistance et montrer qu'on ne veut pas faire de mal.

Trois personnes ayant un peu d'habitude et de résolution cernent le poulain, éloignent la mère, le saisissent, le poussent avec fermeté et douceur dans un coin, et on cherche à lui passer prestement un licol léger et fort; autant que possible en cuir doux.

La meilleure forme est celle que représente la figure ci-jointe.

Un anneau est fixé à deux courroies munies chacune



Fig. 37.
Licol de poulain.

d'une boucle; l'une sert de collier, l'autre de muserole, réunies de chaque côté par un montant. La mesure est prise d'avance, approximativement, sur la taille de l'animal.

Un peu d'adresse suffit pour assujettir d'abord le collier, ensuite la muserole.

Cela fait, on laisse le poulain tranquille, s'accoutumant de lui-même à cet objet nouveau. Le lendemain, ou plus tard, on tâche de l'approcher et de le saisir, sans se presser, évitant à la fois d'effrayer, d'irriter et de céder.

La gradation ne peut s'indiquer ici d'une manière fixe. On n'a d'autres guides que le tact et l'à-propos.

Le tenir immobile et calme pendant une minute est un grand pas de fait, et il ne faut pas se hâter d'en venir là ; car toute lutte est un mal, lors même qu'on réussirait, tant il est à craindre de donner au cheval l'idée de la résistance.

Une fois sûr de tenir le licol, on passe dans l'anneau, ou même dans la courroie qui sert de muserole, une longe de cuir dont on tient les deux bouts dans la main ; de la sorte, on peut, en lâchant une des extrémités, rendre la liberté au poulain, si cela est nécessaire.

Un homme vigoureux et bien d'aplomb sur ses jambes tiendra facilement en respect un poulain au lait près d'être sevré ; des aides sont derrière pour lui ôter l'idée de reculer ou de se débattre d'une manière désespérée.

Inutile d'ajouter qu'on doit, autant que possible, avoir fait choix d'une localité spacieuse, commode et bien garnie de litière, afin de rendre sans danger des chutes souvent inévitables.

Sitôt que le poulain, par fatigue, crainte ou incertitude, arrive à l'immobilité, on cherche à lui faire aimer cet état de choses.

Il tendra alors à y revenir, et l'immobilité passée en habitude est immanquablement suivie de calme.

Lorsque le poulain demeure sur ses jambes, sans tirer sur la longe, regarde l'homme sans effroi, et se laisse caresser, on a déjà gagné beaucoup.

Il reste à le sortir de sa boxe : tiré par la longe, et poussé

à bras par derrière ; éviter les menaces, car il se précipiterait en avant avec désespoir et furie.

Pas à pas ; à chaque pas, relâche, caresses et louanges. A toute tentative de reculer, résistance ferme, mais impassible.

Ne pas confondre la traction pour empêcher le mouvement rétrograde, et la traction pour solliciter la progression. Celle-ci est douce, faible, graduée, attractive; l'autre doit être fixe comme celle d'un anneau scellé dans le mur.

Entre un effort de défense et un pas en avant, il y a toujours un intervalle marqué ; car les idées du cheval dans l'une et l'autre circonstance sont d'un tout autre ordre.

A sa résistance, une résistance invincible qu'il doit expérimenter et comprendre.

L'obéissance doit être libre, morale, bien sentie. Si le dresseur est bon, l'animal exécute avec connaissance de cause, confiance et plaisir.

Car il est susceptible d'approbativité et même de goût pour sa besogne, si on la lui prépare facile.

Tout le monde a entendu dire qu'on punit les mules en Espagne, en les attachant derrière la voiture et en les privant de leurs sonnettes.

Cela est peut-être plus vrai qu'on le croit.

Il faut se ménager suivant les localités, une espèce de couloir ou allée trop étroite pour que le poulain ne gagne pas trop de terrain à droite et à gauche en se débattant ; un homme le mène à la longe dans cette allée et le tire

à lui. Un autre suit avec un fouet, mais de très-loin, de si loin que le poulain ne fasse pas attention à lui et cherche à reculer.

C'est alors que cet aide se fait remarquer et arrête le mouvement, mais avec une gradation très-délicate. Un mouvement de bras, un pas en avant, le fouet traîné par terre avec bruit, des démonstrations de plus en plus menaçantes, tant qu'elles ne font pas d'effet ; et tout cessant sitôt que le poulain a quitté sa position de résistance.

Le premier venu n'est pas apte à bien remplir ce rôle ; il n'est que secondaire, mais il exige beaucoup de tact : il consiste à disparaître entièrement à l'état habituel, et à se montrer à mesure qu'en a besoin le conducteur par qui toute l'attention de l'animal doit être absorbée.

Un tour ainsi fait suffit pour la première fois, car, autant que possible, il faut décrire un cercle ou un carré, mais ne pas aller et revenir.

Le lendemain, deux tours.

En trois ou quatre jours, l'habitude est prise, et l'aide est oublié et inutile.

Voilà le poulain qui accompagne l'homme, pourvu que nul objet étranger ne vienne le troubler.

On peut employer les deux derniers mois de la lactation à rendre le jeune cheval complétement docile à la laisse. On peut s'y prendre plus tard.

Se faire accompagner d'un poulain à droite ou à gauche sont deux choses distinctes. La seconde serait plus facile à un gaucher. L'ambidextre enseignerait l'une et l'autre à ses poulains, cela n'en serait que mieux.

La manière de se comporter à l'écurie n'est pas chose moins importante que la manière de se laisser conduire en main.

Il faut apprendre au cheval à rester attaché sans se défendre, sans tirer en renard, sans s'impatienter de la solitude.

Rien de plus incommode que ces jeunes chevaux domptés ou à peu près, qui, sans être méchants, se retournent, se courbent sur les stalles, se roulent, montent dans les mangeoires, s'enchevêtrent, troublent leurs voisins et se livrent aux manœuvres les plus incohérentes.

Dans les foires, vous entendrez dire en argot de maquignon, prenez-moi ce cheval-là, *il est bon d'écurie*, et vous n'y ferez pas attention. Bien heureux si vous n'apprenez pas à vos dépens ce que c'est que d'acheter un poulain sans s'être assuré qu'il est *bon d'écurie*.

Pour les rendre tels, il faut s'y prendre de bonne heure, avant surtout qu'il n'y ait de mauvaises habitudes prises, et reconnaître quelles pourraient être les tendances héréditaires à mal faire.

Mettez les poulains en stalle en réunissant ceux qui se connaissent, et ont l'habitude d'être ensemble; ils en seront plus tranquilles. Surveillez-les d'abord avec soin, et lorsqu'ils sont calmes, absentez-vous, ou plutôt feignez de vous absenter, pour reparaître au moindre bruit.

Il est des individus dont la susceptibilité est exceptionnelle : plus de soins et de patience pour ceux-là.

Et dans tous les cas, lorsque l'on emmènera un poulain, surveillez ceux qui restent, surtout s'il n'y en a

qu'un, car c'est dans ce cas surtout que les accidents arrivent, que les prises de longes sont à craindre.

Il est encore très-utile, très-important de prendre les pieds aux poulains, afin qu'un jour ils soient dociles au ferrage.

Tout poulain de race et chatouilleux ne se laisse pas prendre les jambes et se couche sur l'homme au moindre toucher. Le poulain plus commun, le normand surtout, est plus méchant que susceptible, et donne tout d'abord et brutalement un coup de pied.

La douceur pour les chatouilleux, des coups pour ceux qui frappent, avec rigueur et sans colère; voilà tout ce qu'on peut écrire.

Pluvinel a dit que les piliers donnent de l'esprit aux chevaux: on n'a jamais indiqué le moyen d'en donner aux hommes. Toujours est-il qu'un poulain de quinze mois qui se laisse approcher dans sa stalle, brider et mener partout où l'on veut, qui donne ses pieds avec complaisance, est facile à dresser, et celui qui s'y entend trouve la besogne à moitié faite.

Mais, pour amener à cet état un poulain bien né, vigoureux et de grande âme, ce n'est pas le premier venu qui peut s'en charger.

Castration.

> Quant au labour avec des taureaux, les israélites n'étaient pas de jolies poupées mais des hommes vigoureux et robustes.
>
> L'abbé Guénée, *Lettres de quelques juifs*.

Avant de parler de la manière de pratiquer cette opération, voyons jusqu'à quel point elle est indispensable et ce qu'il faut penser de ceux qui la déconseillent.

« En Arabie, en Perse, et généralement dans tout « l'Orient, dit certain auteur, on se sert toujours de che- « vaux entiers, on n'y châtre que les hommes. »

En Espagne, dans une grande partie de l'Italie, l'usage des étalons est général et habituel. Les Anglais, les Allemands, les Russes, les Tartares ont presque tous leurs chevaux hongres.

Il n'en a pas toujours été ainsi, car il y a 150 ans environ on faisait encore la guerre en Europe avec des chevaux entiers; les tableaux de Van der Meulen, Wouvermans, Ridinger et autres peintres exacts, en font foi.

Si on cherche consciencieusement la raison de ces différences de localité et d'époque, on s'en rendra compte aisément.

Quelques-uns prétendent que les chevaux du midi sont tranquilles et ceux du nord inquiets et querelleurs; ce n'est pas le même sang, disent-ils.

La vérité n'est pas là. La chaleur du climat allourdit les chevaux et les rend apathiques. D'un autre côté, les

hommes du nord, plus cavaliers et plus judicieux, recherchent davantage la vigueur et le nerf, et, par conséquent ils se font des espèces plus fières et plus énergiques.

De plus, dans les pays où l'on se sert généralement de chevaux entiers, les juments de service sont rares, et ne se trouvent pas là à tout moment pour mettre le trouble parmi les mâles.

Autrefois, comme les manéges sont d'origine italienne, nos écoles ont adopté l'usage des chevaux entiers.

Aujourd'hui les manéges n'existent plus ou se plient aux usages actuels, et il n'y a plus guère de chevaux entiers en circulation, que quelques malheureux hacks échappés de nos hippodromes.

La France a consacré une singulière habitude. Tous les chevaux de selle, de voiture, de luxe, c'est-à-dire ceux qui sont ou qui devraient être dressés, veillés de près, confiés à un homme qui n'en a qu'un ou deux au plus à conduire, sont hongres.

Les chevaux de gros traits, pas dressés du tout, abandonnés par quatre, cinq ou six à la direction d'un homme à pied, quelquefois du premier venu, sont entiers.

On prétend que les chevaux entiers sont plus forts. Je ne connais pas d'expériences qui le prouvent.

Je sais seulement qu'en Angleterre, dans les courses, le hongre, assimilé à la jument, porte trois livres de moins que le cheval entier du même âge. Je sais que les deux exemples les plus remarquables de longévité que l'on cite tant, l'un au moins, et peut-être les deux, étaient hongres.

Je me suis beaucoup servi de chevaux entiers de toutes les espèces et pour tous les usages. J'ai monté et attelé des chevaux de pur sang anglais et arabes, faisant la monte ; je les ai pratiqués dans la compagnie des juments.

Je me suis convaincu à loisir de la possibilité de s'en servir. Il n'ont généralement ni la méchanceté, ni la turbulence dont on les accuse. Il ne faut pas redouter pour eux le voisinage des juments, qui leur plaît et les calme beaucoup plutôt qu'il ne les dérange. En un mot, toutes les terreurs qu'éprouvent la plupart des hommes à leur égard sont exagérées.

Mais comme pour se servir des chevaux entiers il faut être cavalier, vigoureux, attentif et très-versé dans la connaissance du cheval, leur usage est impossible chez nous ; et il serait urgent, indispensable, qu'on l'interdît d'une manière absolue, à tout le monde, sauf les exceptions les plus scrupuleusement motivées.

La castration universelle a l'inconvénient de priver çà et là de quelques bons producteurs. Elle a l'avantage de supprimer une foule de rosses conçues par hasard; elle empêche encore le caprice du premier venu de faire passer pour étalons de mauvais chevaux entiers.

Une fois la nécessité de la castration démontrée, passons à la manière de la pratiquer.

Thiroux commence par déplorer l'habitude de mutiler et de dénaturer les animaux; il voudrait que chaque propriétaire eût un cheval entier et une jument produisant chez lui ; institution matrimoniale et touchante, ridicule peut-être, mais préférable aux mariages républicains dus

à un autre citoyen, contemporain de Thiroux, et professant les mêmes opinions.

Notre bon écuyer fait alors une concession aux préjugés, et demande qu'au moins *on ne livre les chevaux à la dégradation que le plus tard possible et quand ils ont acquis toutes les qualités de leur sexe.*

Il n'est d'accord, en cela, ni avec l'humanité, ni avec la physiologie.

Le poulain castré jeune, avant d'avoir connu son sexe, s'aperçoit à peine de l'opération, et acquiert une foule de qualités qui le rendent plus propre au service.

Ampleur de croupe, légèreté d'avant-main, docilité, abnégation, souvent de la taille, de la longueur et du volume.

Le cheval castré tard conserve une encolure épaisse, des hanches coulées, une croupe maigre, souffre beaucoup de l'opération, est long à s'en remettre, et ne reprend jamais sa vigueur primitive.

Ce n'est jamais qu'un animal changé.

L'autre a été maintenu dans son état primitif. On a seulement prévenu le changement que la nature eût plus tard opéré en lui, ce qui est bien différent.

Il ne faudrait cependant pas se figurer que changer l'époque de la castration suffit pour changer totalement une race. Pendant longtemps, en Normandie, on a eu le tort de conserver entiers tous les chevaux sans exception.

Carrossiers, chevaux de selle, de troupe et de luxe, arrivaient entiers aux foires, et l'acheteur les faisant castrer,

c'était en quelque sorte un acte de propriété qui constatait la vente.

L'espoir de vendre ces produits comme étalons, et plus encore la routine, avaient consacré ce pernicieux usage, auquel cependant il ne faudrait pas attribuer tous les défauts qu'on reprochait à la race.

Croire que tous les individus entiers qu'on trouve défectueux eussent été bons, castrés à un an, ce serait une erreur grotesque ; elle a été commise et soutenue. Mais ce n'est pas ici le moment d'en parler.

Le cheval doit être castré le plus tôt possible ; mais il faut que les organes soient apparents ; ce qui n'arrive d'ordinaire que vers le 9e ou le 10e mois. Souvent même à deux ans un seul testicule est apparent, et je me suis vu plusieurs fois obligé d'attendre plus tard.

Il doit arriver souvent que dans ce cas on opère le cheval autant qu'il est possible de le faire, et on le vend alors comme hongre, quoique réellement il ne le soit pas.

On appelle improprement *bistournés* les chevaux sans testicules apparents, soit que les deux soient restés dans l'abdomen, soit qu'un seul soit invisible et que l'autre ait été enlevé. Ces animaux ont tous les inconvénients de l'étalon.

J'en ai rencontré assez souvent dans la troupe et ailleurs.

Adultes, on les reconnaît facilement à leur physionomie. L'acheteur de poulains novice doit se mettre en garde contre de pareilles acquisitions.

Le mode opératoire m'importe peu : couvert ou à dé-

couvert, par le feu comme en Angleterre, ou par les casseaux ; le meilleur est celui qui est le plus familier au praticien.

La dextérité est la chose essentielle, et elle ne vient que par la grande habitude.

Le routinier vaut mieux en ce cas que le savant.

J'ai toujours vu que les poulains qu'on promenait le plus après l'opération étaient ceux qui réussissaient le mieux.

Les chevaux mis immédiatement sur couples et en route, dans les foires de Normandie, arrivaient presque toujours guéris à leur destination lorsque le voyage se prolongeait.

C'est ainsi qu'à la guerre les hommes amputés guérissent mieux en dépit des fatigues, du manque de soins, qu'à domicile et avec toutes les précautions imaginables.

La vérité m'oblige d'ajouter que pour la première fois, l'année dernière, il m'est arrivée de faire castrer deux poulains par un Anglais à la manière anglaise, et que jamais je n'ai vu d'opération si bien réussir.

De l'âge auquel on doit commencer les chevaux.

.... Nec tu pueri contempseris annos.
JUVÉNAL.

Nous venons d'indiquer les moyens d'amener à l'âge

d'un an ou de quinze mois le poulain dans le meilleur état possible.

Bien né, bien nourri, et assez docile pour être mené partout, on le conserve sans danger, soit en liberté, soit à l'écurie.

D'un poulain à un cheval de service la différence est très-grande, et encore plus difficile à parfaitement définir.

Qu'est-ce en effet que ce que le public entend par cheval fait ?

C'est bien simple, dira-t-on, c'est un cheval de sept ans qui a jeté ses gourmes, est bien dressé, très-habitué au travail et qui peut résister à tout sans maladie et pendant de longues années.

Cela peut être très-clair, aux yeux de certaines gens, mais cela est loin d'être facile à expliquer en physiologie.

D'abord il y a une loi de la nature qui condamne la vie animale à ressembler parfaitement à une échelle double que chaque individu passe son existence à monter d'un côté et à descendre de l'autre. Pareil au héros de je ne sais plus quel conte de matelot, il monte mousse et il redescend invalide.

Au sommet, il n'y a pas de temps d'arrêt : le dernier jour de l'accroissement est la veille du premier jour de la décrépitude.

Si donc vous voulez un cheval qui dure longtemps, achetez-le avant l'âge où il va décroître.

Mais alors il a encore besoin de soins !

Sans doute et d'autant plus de soins qu'il lui reste plus à gagner ; je n'y puis rien et ce n'est pas ma faute.

Par conséquent il n'y a pas d'âge où un cheval soit fait ou pas fait. Tel cheval peut être moins prêt à sept ans que tel autre à trois; et, dans tous les cas, celui de trois ans a des progrès à faire que ne fera jamais l'autre.

Mon but est ici, comme toujours, de sabrer les formules et de remplacer les dictons par la vérité.

A quel âge doit-on commencer un poulain?

Je ne veux pas répondre à cette question. La réponse tromperait un ignorant.

Commençons par faire la revue des principales opinions, l'examen des pratiques ordinaires, et nous conclurons après.

Ce qu'on dit :

Il existe en Espagne des races de chevaux qu'on ne commence jamais avant huit ans; aussi sont-elles excellentes.

Les chevaux limousins que l'on attendait jusqu'à sept ans rendaient encore d'excellents services à vingt-cinq.

Laissez les organes se développer d'eux-mêmes et prendre leur vigueur normale; attendez pour exercer l'animal que sa charpente ait pris l'accroissement et la dureté désirables.

« La rébellion et l'indocilité viennent de ce qu'on les
« monte trop jeunes et qu'ils n'ont pas assez de force;
« le véritable âge pour dresser un cheval est six, sept ou
« huit ans, suivant le climat où il est né. »

LA GUÉRINIÈRE, page 65.

« Les chevaux d'Alençon et du Merlerault sont géné-
« ralement plus difficiles et plus sauvages, parce qu'on
« ne les monte pas d'assez bonne heure. »

Comte DE MONTENDRE, *Institutions hippiques.*

« Donne de l'orge et abuse. »

Proverbe arabe
cité par le général DAUMAS.

Ce n'est pas, comme on voit, la diversité d'opinions qui manque. Toutefois les écrivains et les hommes qui ont plus de théorie que de pratique sont en majorité pour le système des ménagements et des éducations tardives.

Le contraire a lieu chez les praticiens.

CE QU'ON FAIT :

Les courses amènent partout au poteau une foule de chevaux de deux ans, ce qui nécessite un dressage commencé à dix-huit mois, souvent plus tôt.

Tous les chevaux de trait sont mis au collier à peu près au même âge.

Les hunters anglais sont en chasse dès l'âge de cinq ans. Et si vous voyez parfois dans le *Bell's Life* cette annonce : *Cheval de six ans apte à faire un bon cheval de chasse,* cela veut dire qu'il a déjà été dressé, pratiqué et quelque peu essayé.

En Irlande, on commence encore plus tôt ; J'y ai vu des chevaux faire des demi-chasses à trois ans et demi.

Dans tous les pays renommés pour vendre de bons chevaux à l'étranger, on les fait travailler de bonne heure.

Les chevaux du Nord, qu'on nous amène à quatre ans, prennent le harnais de manière à prouver au connaisseur qu'ils ont été pratiqués depuis longtemps.

Il n'y a guère qu'en Normandie, et en Angleterre pour les carrossiers du Yorkshire, que l'habitude des éleveurs soit de présenter aux foires des chevaux de quatre ou cinq ans, tout à fait neufs; *écrus* en style de maquignon.

Concluons.

Pour se former une opinion saine et raisonnable, il faut, non pas raisonner, mais voir et bien voir les résultats de tout ce qui se fait, même avec excès, dans un sens ou dans l'autre.

Jugeons d'abord les habitudes universelles du turf.

Que voyons-nous? Beaucoup de chevaux exténués; et, sans exception, tous ceux qui sortent de l'entraînement, brisés dans leurs allures, désagréables et dans un état tel, qu'il faut souvent beaucoup de peine et beaucoup de temps pour leur rendre la fraîcheur de leurs mouvements.

Ceci peut-il passer pour un argument contre les courses? En aucune manière.

Un bon cheval fatigué par une saison de courses et les accessoires obligés n'a en définitive qu'une sorte de courbature, dont il sortira plus sain et plus vigoureux qu'avant.

La carrière des courses est interdite, en général, à des chevaux qui ont passé un certain âge.

Pourquoi? D'abord parce qu'ils ne gagnent pas en force ce que les règlements ajoutent aux poids à porter,

ensuite parce que la spéculation n'offre plus les mêmes chances.

De plus, la course est un effort suprême, et la jeunesse est l'âge des excès.

Ce n'est pas sans raison que la loi assigne aux soldats en général l'âge de 20 à 30 ans.

Mais la course ne tue pas les chevaux, ouvrez l'obituaire des étalons.

La vie moyenne est là de 24 à 27 ans, y compris les morts accidentelles, et presque toujours on y lit : *shot*, abattu d'un coup de feu. Les bons chevaux de course ont donc pour eux la longévité.

Passons aux mauvais. Je ne dirai pas que leur perte est peu de chose, et qu'ils ne valent pas la peine d'être conservés : maxime vraie peut-être, mais contraire à l'humanité....

Je dirai qu'il serait plus profitable, peut-être, de consacrer à d'autres services les individus incapables de supporter la course ou même l'entraînement.

Mais peu importe.

Voyons dans l'institution des courses ce qu'il y a. Si les prix se donnent dans un but d'amélioration et de bien général, les prix ne se courent que dans un but de spéculation et d'intérêt privé. Cela est ainsi et ne saurait être autrement.

Les chevaux de trait gagnent leur nourriture de bonne heure ; ce qui le prouve, c'est que le prix moyen d'un cheval de cette espèce à cinq ans est inférieur de beau-

coup à la valeur de ce qu'il a consommé pour arriver à cet âge.

Vivent-ils moins que les carrossiers ménagés jusqu'à cinq ans ? Non, et cependant ils ont moins de sang : ils devraient donc vivre moins longtemps.

Si ces considérations ne paraissent pas satisfaisantes, je citerai ce que j'ai pratiqué et expérimenté moi-même pendant trente ans.

J'ai élevé des chevaux de toute sorte, de toute race, de tous les degrés de sang, de toutes les conformations.

J'en ai commencé à tous les âges, à deux ans, à trois ans, à quatre ans, à cinq ans révolus même, et cela comparativement en essayant des méthodes diverses sur les frères et sœurs dans les conditions les plus semblables.

Toujours ceux qui ont travaillé le plus tôt ont été les plus robustes et les plus durables.

Les tares ont été toujours et partout ce qu'elles devaient être, le résultat d'un vice inné et tenant à l'origine.

Il est vrai qu'il y a moyen d'amener sans tares à six ans par l'oisiveté l'individu qui devait être taré ; mais au travail les tares réparent le temps perdu. Et après un an de travail, le cheval de sept ans est plus taré, plus usé, moins bon que son frère qui, travaillant à deux ans, s'est taré tout de suite, et s'est soudé à un certain degré.

Voilà la vérité : que le maquignon en profite pour vendre de mauvais élèves à quelqu'un qui n'y entend

rien ; le connaisseur n'achètera que des chevaux propres au service, tarés ou non tarés.

L'éleveur ne fera bien que lorsque le consommateur ne voudra que du bon.

Je veux donc commencer les poulains à dix-huit mois ; et indiquer la manière de les rendre les meilleurs possible, quelle que soit l'individualité de chacun.

Considérations préliminaires sur ce que deviennent, abandonnés à eux-mêmes, les poulains depuis l'âge de quinze à dix-huit mois.

Les mâles.

Dès la fin de la première année, souvent même avant, le poulain engraisse et s'alourdit, la conformation masculine se développe, l'encolure grossit, la tête devient lourde et chargée, les désirs se manifestent ; l'animal est pesant, épais, volumineux (*Fig.* 38).

C'est le moment de se défaire des poulains entiers, car ils plaisent à tout le monde ; en cela qu'ils sont affreux, car le mauvais goût est universel.

Voyez cette physionomie qui a un petit air de prétention et d'élégance menteuse ; cet œil de taureau, ce dos plein et arrondi ; si le poil est luisant et sans balzanes, l'admiration n'aura pas de limites.

L'amateur de course dira : *fort, développé, il aura du fonds et de la vitesse pour les longues distances.*

L'homme de haras : *Bâti en étalon.*



Fig. 38.

Mon Dieu qu'il a une belle queue et une belle tête! dira Mme ***, et un sculpteur en fera un modèle pour sa première statue équestre.

Lemontey prétend *qu'il y a toujours dans un philosophe espagnol de quoi faire deux moines français.* Il y a toujours dans un anglomane français une prédilection occulte, mais décidée pour le genêt d'Espagne ou le normand de *Géricault* (*Fig.* 39).

Ce sont justement toutes ces belles apparences que je veux détruire dans mon poulain entier pour en faire, si je peux, un vainqueur du Derby, ou un bon reproducteur.

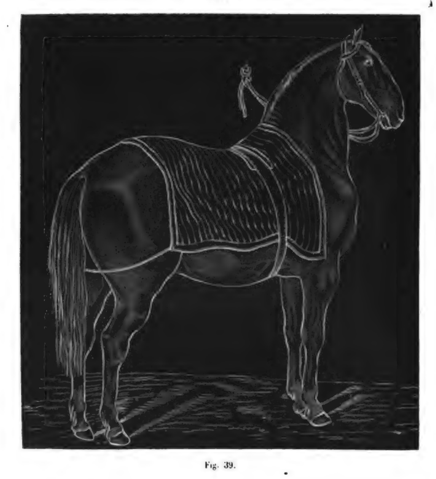


Fig. 39.

Les femelles.

Les pouliches deviennent grêles, allongées ; elles perdent la rondeur des proportions, et semblent maigres, lors même que leur embonpoint est excessif, le garrot se

décharne, sans s'élever ; les jambes paraissent s'allonger ainsi que l'encolure et la tête. Elles sont dans l'état le plus défavorable aux yeux du vulgaire qui les traite de ficelles; et cependant celles que le connaisseur estime le plus, sont souvent celles sur qui ce changement est le plus caractérisé, parce que ce sont celles-là qui se forment; elles sont les plus vigoureuses, elles atteindront le plus grand développement; non pas peut-être cette taille gigantesque et ridicule qui est presque toujours un signe de mollesse, et annonce une constitution lymphatique et scrofuleuse; mais ces proportions à la fois longues, amples et fortes, dues à l'épanouissement d'une nature véritablement riche et vigoureuse (*Fig.* 40).

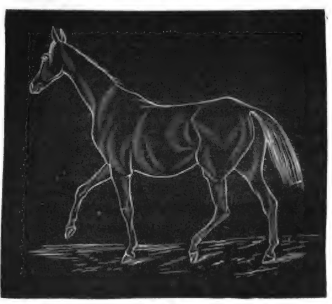


Fig. 40.

On retrouve l'analogie de cette période de la vie féminine dans l'espèce humaine, si on observe ce que sont en général les jeunes filles entre 10 et 13 ans.

Je me rappelle qu'un jour, un de mes amis, grand connaisseur en chevaux, me faisait ce compliment : ce qui me plaît chez vous, c'est que ne je vois pas de ces poulains étriqués, manqués, dégingandés, qui encombrent si souvent les écuries de nos éleveurs. Comment faites-vous pour éviter cela ? — Voici ! et je lui ouvre une boxe que j'avais tenue fermée tout exprès jusqu'à ce moment, car je m'attendais à l'observation; et je lui montre une bête de 18 mois, haute de près de 5 pieds, toute raccourcie, sous elle, avec des jambes démesurées, des quartiers plats, une tête allongée et une encolure de girafe.

C'était horrible à voir.

Qu'allez-vous faire de ça ? — La garder, car c'est ce que j'ai de mieux. — Quand vous m'aurez fait croire cela ! — J'eus beau montrer et la sœur cadette et la sœur aînée de ma pouliche, dire que l'une n'avait pas encore passé par cette crise, que les autres l'avaient subie et bien franchie, que je jugeais avec certitude, par analogie et par comparaison, que ce phénomène était général, mais plus particulièrement caractérisé dans cette famille ; ce ne fut que deux ou trois ans après que je pus convaincre mon interlocuteur, en lui faisant revoir dans une jument adulte, assez régulièrement conformée, cette affreuse pouliche, qui heureusement était encore reconnaissable à certaines marques ineffaçables dans la robe.

Les hongres.

Ceux-ci se partagent en deux classes.

Lorsque l'opération a précédé le commencement de cette crise naturelle que nous venons de décrire, les poulains mâles subiront la même métamorphose que les femelles, quoique moins caractérisée.

Si au contraire le poulain a déjà eu le temps de commencer à devenir mâle, il y a un arrêt dans toutes les fonctions ; peu à peu les caractères qui se manifestaient s'effacent, et l'animal prend avec plus ou moins de difficulté une nouvelle physionomie.

Et voilà une des grandes raisons qui plaident en faveur de la castration hâtive.

Quels que soient donc, le sexe, l'espèce, l'apparence et la destination future du poulain, je veux, pour le tourner à mes vues, profiter du moment où la nature, en travail par elle-même, est la plus malléable et la mieux disposée par sa propre mobilité, à subir le cachet que je veux lui imposer.

Que les hommes de goût, si difficiles sur le type, le genre, la physionomie des chevaux, se pénètrent bien de ceci, c'est que l'éducation seule, et l'éducation précoce, forme et moule les chevaux dans les divers modèles qui leur plaisent.

Non pas que d'un poulain quelconque on puisse faire le cheval que l'on veut ; mais tel poulain étant donné, un éleveur expérimenté devine quels sont les quatre ou cinq

types différents qu'il pourra affecter un jour, ou sans soins, ou avec telle ou telle direction ; et alors il choisit et travaille en conséquence.

Utilité du travail considéré sous un autre point de vue.

Battez le fer quand il est chaud.

J'ai cité ce proverbe de maquignon, comme quoi tant que sur l'échine du poulain un corbeau trouve à se percher, il n'y a rien à craindre.

J'y reviens, parce que dans cet usage de laisser presque périr d'inanition les poulains pendant l'hiver, il pourrait se trouver autre chose qu'une preuve de stupidité et d'avarice.

Des expériences répétées nous apprennent que généralement le poulain ne grandit point pendant l'hiver.

La nature animale aurait-elle un repos pendant l'absence de la chaleur, aussi bien que la nature végétale (1), une sorte d'hivernation latente analogue à l'hivernation réelle de certains animaux, la marmotte, le loir et même l'ours et quelques autres?

Dans cette hypothèse, il serait inutile de nourrir copieusement et avec choix les poulains pendant l'hiver. Or, ce qui est inutile est nuisible, et par conséquent n'est-il pas à craindre que les jeunes chevaux, sous l'influence

---

(1) Ce fait est consigné dans la *Physiologie* de Richerand, par rapport à l'espèce humaine.

d'une nourriture trop forte, ne tournent à la graisse, à un arrêt de développement, ou n'éprouvent des accidents quelconques ?

J'en ai vu de fréquents exemples.

Dans ce cas, le travail ne devrait-il pas avoir pour effet de réveiller la nature engourdie, d'utiliser les aliments, en leur donnant une fonction à remplir, enfin de faire réellement vivre pendant l'hiver l'animal comme il vit pendant l'été ?

La physiologie nous apprend que les appartements chauffés à une haute température pendant les longs hivers du Nord, ont sur les organisations humaines une influence fort analogue à celle des serres chaudes sur les plantes.

Ce qu'il y a de certain, c'est que les poulains qui ont pâti pendant l'hiver, qui arrivent au printemps, maigres, le poil brûlé et faméliques, reprennent plus vite et mieux que les autres à la pointe des herbes, en sorte que quelque temps après, on ne voit plus de différence entre les uns et les autres.

Ceux qui, au contraire, ont passé l'hiver à un travail d'entraînement assidu et appuyé d'une nourriture convenable, ont pris un développement particulier.

Quand on compare les poulains de pur sang consacrés à la course à ceux que l'on élève avec la négligence usitée chez nous, on est tenté d'attribuer au sang des premiers bien des différences qui nous frappent à leur avantage, et qui ne sont que le résultat du régime.

Je prétends donc que le travail prématuré rend le che-

val précoce ; mais je ne crois pas, pour cela, que l'animal atteigne plus tôt son entier développement.

Ce qu'il est donné à un individu de gagner depuis sa naissance jusqu'au moment où commence la décrépitude, n'est pas une somme fixe et comptée dont on obtient plus tôt le paiement par tel ou tel moyen, c'est une faculté susceptible de varier, et quant au temps, et quant à sa puissance.

Ainsi le cheval, dont on aide la nature par l'entraînement, profite plus tôt, profite plus vite, mais rien ne dit qu'il ne profitera pas aussi longtemps, plus longtemps même.

Il ne faut, en un mot, établir aucune comparaison entre ce que devient le cheval abandonné à lui-même, et ce qu'il est susceptible de devenir par un régime bon ou mauvais, approprié ou non à sa nature, aux circonstances et à ce qu'on veut tirer de lui.

Nous allons développer en quelques mots cette idée.

Influence du dressage et du travail.

L'éducation est une seconde nature.

Nous l'avons dit, le jeune cheval arrive à dix-huit mois dans un état particulier d'embonpoint dû à mille circonstances; le premier effet du travail est de faire fondre cette graisse et de donner à l'animal une physionomie toute différente; le second effet consiste à lui rendre un embonpoint tout autrement réparti.

Chaque muscle se développe suivant le mode d'exercice auquel il est soumis. Ces changements, il est vrai, ne sont pas toujours à la volonté de l'homme qui les provoque. Il faut beaucoup d'expérience, de tact et de mesure pour faire, *en partie*, ce que l'on veut et pour diriger la nature dans tel ou tel sens.

Mais, si difficile que ce soit, la science est là ; elle existe, il s'agit d'en deviner le secret.

Soit, par exemple, un poulain provenant d'un étalon de pur sang et d'une jument de gros trait. A sa naissance, il ressemble d'ordinaire, non pas à un poulain de pur sang, mais à un cheval de pur sang, ce qui est bien différent ; par conséquent il offre avec le père une ressemblance qui flatte l'éleveur, et fait sa grande satisfaction pendant quelques mois.

Plus tard, il se déforme et se rapproche de sa mère, à ce point que, vers dix-huit mois ou deux ans, il offre l'aspect désagréable d'un percheron qui aurait les quatre jambes d'un cheval de pur sang, c'est-à-dire pas de membres, et on se désole.

Mis à la charrue, à côté de sa mère, sous le gros collier, habitué au tirage et à une marche massive, il deviendra cheval de trait, et ce sera à grand'peine qu'on retrouvera en lui quelques traces de sa noble origine, lesquelles encore ne tendront guère qu'à le déprécier.

Mais qu'au lieu d'une pareille destination il rencontre la selle d'un hardi cavalier, ou les brancards d'un tilbury, il prendra une autre figure, et pourra ressembler à un cheval allemand ou à un *coach horse* anglais, ancien mo-

dèle, suivant les nuances particulières de son origine, le mode de menage auquel il aura été soumis, et aussi le hasard, autrement dit, les conditions que nous n'aurons pas su deviner.

Lisez attentivement les vieux livres écrits par les écuyers sur les haras, vous les verrez tous parler avec enthousiasme de telle ou telle race étrangère dont ils recommandent les étalons; et puis ils conviennent plus ou moins franchement que ces étalons, si beaux qu'ils fussent, accouplés avec des juments pareilles, ne produisaïent *rien qui vaille.*

Sans doute il y avait bien parmi les causes de leurs désappointements, à mettre le défaut de soins, de régime, et bien d'autres causes encore, mais assurément celle-ci, c'est que les éleveurs n'avaient pas l'idée de ce qu'il faut faire pour rendre un poulain semblable à son père; ils ne savaient pas que le père aurait été pareil au fils, et *qu'il avait été fait autre;* on attendait que la métamorphose s'opérât d'elle-même, et elle ne s'opérait pas.

De nos jours, on a attribué ce que l'on reproche à nos chevaux normands, à une castration trop tardive; cette observation était vraie sans aucun doute; maïs tout n'est pas là, et c'est mal voir que de ne pas tout voir et de croire qu'on a tout vu.

Castrez un cheval à peu près à l'époque du dressage, et si vous profitez du changement qu'apporte cette opération dans l'organisme pour travailler dans le même sens, sans doute vous ferez merveille. Mais l'opération toute seule ne fera rien ou fera peu de chose.

Je ne sais s'il me sera donné de convaincre ceux qui

me liront, et dans le cas même où l'on goûterait mes raisonnements, où l'on ajouterait foi à l'expérience que je puis avoir, je n'aurais pas encore lieu d'être complétement satisfait, car la conviction véritable, celle qui vous donne des adeptes, celle par conséquent qui est utile, si vous avez raison, celle-là ne vient que par une série d'expériences faites par celui qui vous écoute; elle vient quand les faits confirment les paroles que l'on a entendues.

C'est ainsi que je voudrais convaincre.

Des conditions nécessaires pour le dressage des jeunes chevaux.

> Celui-là seul est homme qui n'a pas besoin de mettre les bras d'un autre au bout des siens.
>
> Le docteur Esparron.

Bien des personnes veulent se mettre à élever des chevaux, dans l'espoir de s'amuser, ou par désir de gagner de l'argent; ce ne sont pas là des garanties de succès. Il faut d'abord la capacité.

Supposition. Un homme choisit une localité; on la lui fait enclore; on l'y enferme avec les étalons et les juments qu'il a désignés, plus quelques hommes complétement étrangers au métier de palefrenier, et qu'il formera. Et après quatre ou cinq ans de séjour dans cet enclos, sans aucune relation hippique avec l'extérieur, cet homme sortira à cheval ou en voiture, porté ou traîné par les chevaux qu'il aura créés.

Voilà l'homme capable d'exécuter parfaitement la tâche

de l'éleveur; celui-là est le seul que je regarde comme un éleveur véritable. Combien y en a-t-il comme ça en France?

Se passer de capacité personnelle, appeler à son secours des gagistes qui font la loi et se rendent nécessaires! Mauvais moyen.

Personne ne contestera, ni en France, ni ailleurs, le mérite de l'armée française.

Eh bien, l'excellence de cette armée ne tient-elle pas, en partie du moins, au mode d'avancement; à ce que nul échelon ne peut être sauté; à ce que tout officier, quel que soit son grade, a fait et bien fait le métier de soldat, soit au régiment, soit aux écoles; à ce que ce système d'inflexible justice et d'égalité légale donne l'aplomb aux chefs, la confiance et le respect aux subordonnés?

Par la même raison, il n'y aura d'établissement raisonnable que celui où le maître ordonne tout parce qu'il peut tout faire.

De ce qui se fait et de ce qui devrait se faire quant au dressage des poulains.

Je n'ai vu nulle part en France employer une méthode suivie, rationnelle et systématique pour dresser les poulains.

Dans certaines contrées il y a des dresseurs, hommes vigoureux, méprisant ou ignorant le danger, qui montent sur les jeunes chevaux, et en tombent, jusqu'à ce que le

cheval soit las de jeter le cavalier, ou le cavalier las de remonter.

Quelquefois c'est un homme patient ou entêté qui entreprend l'éducation par tel ou tel commencement, par telle ou telle exigence, sans se rendre bien compte de ce qu'il fait, et qui réussit, à moins qu'il n'échoue.

Causes du succès. Avec ces manières de faire et bien d'autres, il y a beaucoup de chevaux qui entrent en service, et par certaines raisons.

D'abord il existe d'excellents chevaux, très-heureusement doués, qui, même avec de la fierté et de la susceptibilité, sont organisés de telle sorte qu'ils se dressent d'eux-mêmes et quoi qu'on fasse.

On a ensuite les chevaux lourds et sans espèce, à qui leur torpeur, leur apathie, leur maladresse tient lieu de docilité ; ceux-là vont faute de pouvoir ne pas aller.

Il en est qui résistent et dont on vient à bout par la fatigue : ils meurent ou s'usent avant le temps, mais leur indocilité n'a pas duré longtemps, et on l'oublie.

Il y encore ceux qui vont très-mal jusqu'à ce que le hasard les fasse rencontrer par un homme moins maladroit qui les achète à bon marché.

Il y a enfin ceux qui ne vont pas du tout, qu'on tue ou dont on se défait à vil prix. Ceux-là, quoique beaucoup plus communs qu'on ne le croit généralement, ne forment cependant qu'une faible minorité; et on ne se rend pas compte des sommes perdues chaque année par l'ineptie et des dresseurs et du dressage.

Les chevaux qui vont bien, c'est-à-dire d'eux-mêmes et

tout seuls, s'usent obscurément, sans qu'on apprécie leurs qualités.

Ceux qui vont mal iraient très-bien.

Ceux qui ne vont pas iraient bien.

Il y a en France beaucoup de chevaux qui eussent été très-bons si on les eût compris, si on les eût formés; on les vend pour peu de chose, et on va acheter à l'étranger, et très-cher, des individus inférieurs, mais qui ont reçu une éducation raisonnable.

On fait naître fort mal, cela est vrai; mais quand par hasard un produit vient au monde bon, ou on ne le développe pas ou on l'empêche de se développer.

A qui avoir recours pour bien dresser les poulains? Tout simplement à l'équitation.

Ici je crois entendre un chorus de huées et d'imprécations. *Un écuyer! mais ces gens-là n'entendent rien aux jeunes chevaux; mais ils les estropient, ils en ont peur! Un écuyer! mais le dernier de mes grooms en sait plus que lui. Un écuyer! je ne veux pas que mon cheval sache rien! il ne ferait que piétiner, etc.*

Et comme toutes ces allégations peuvent se soutenir, et ont même leur côté juste, et que j'ai parfaitement raison de dire ce que j'ai dit, je le répète : à l'équitation.

Ce que c'est que l'équitation.

Non quis, sed quid

L'équitation est l'étude de tout ce qui a rapport au cheval en service.

Toutes les sciences, en se perfectionnant, arrivent à l'état de division, c'est-à-dire que leur domaine devient trop étendu pour être embrassé dans son ensemble par un seul homme, et de là prennent naissance diverses spécialités qui deviennent chacune une science à part.

C'est ainsi que les vieux auteurs, Garsault, Solleysel, Saulnier, Laguérinière, ont traité également l'équitation et l'hippiatrique.

L'écuyer Bourgelat a opéré la division entre l'équitation et l'art vétérinaire.

De là les écoles de Lyon, d'Alfort et de Toulouse.

Aujourd'hui et même depuis longtemps, le besoin d'une nouvelle division se fait sentir dans la science de l'équitation proprement dite.

Pour se rendre compte parfaitement de ce besoin de division, il est indispensable d'examiner avec attention et avec intelligence ce qui se passe sous nos yeux.

L'art est en discrédit, la science est niée, la profession d'écuyer n'est ni honorée ni lucrative.

Tout ce qui se dit en France aujourd'hui contre l'équitation et les écuyers peut se résumer par les quelques lignes qui vont suivre, extraites d'un vieil ouvrage anglais, en observant, toutefois, que c'est faire beaucoup d'hon-

neur aux diatribes répandues journellement que de les résumer de la sorte :

« Des doutes et des diversités d'opinion se sont éle-
« vés sur ce sujet, à savoir si le *sportsman* qui a appris
« l'art, de la nature, de l'habitude, de la pratique, n'est
« pas, en général, un homme de cheval, plus aisé, plus
« gracieux, plus expert, et plus courageux que la plu-
« part de ceux qui ont passé leur vie dans les manéges,
« à *monter le grand cheval* des professeurs les plus capables
« et les plus éminents. »

Sporting Dictionary, 69. W. Taplin, 1803, tome I, page 440.

Il y aurait bien des choses à répondre à cela en faveur des écuyers, mais ils ne sont pas en cause ici ; je ne veux parler que de l'équitation.

Je me contenterai de dire que le cavalier de la nature est en France, sauf peut-être quelques exceptions, un mythe, un être imaginaire, qui n'existe pas, qu'on n'a jamais vu, qu'on ne verra jamais, parce que l'art de monter à cheval se pratique chez nous encore moins qu'il ne se professe, si toutefois cela est possible.

Il pourrait y avoir des cavaliers de la nature, s'il y avait des hommes sérieusement occupés à la pratique du cheval ; et ces hommes deviendraient, avec ou sans un peu d'éloquence, des savants, des hommes experts et doctes ; et entre eux et les professeurs il n'y aurait de différence que le diplôme, si les écuyers de profession avaient des diplômes.

Soyons donc de bonne foi ; l'étude de la nature, sans

aide, sans guide, sans indication aucune, peut amener à des résultats. Mais celui qui se lance dans cette voie s'expose à tous les mécomptes que lui prépareront ses fautes et le hasard. Il vaut mieux, ce me semble, s'appuyer sur l'expérience d'autrui, et profiter du travail de nos devanciers, sans se faire toutefois une loi de ne voir que par leurs yeux.

Tout professeur a ses préjugés, ses obstinations, ses exclusions, son système; et ceux de ses élèves qui le copient exactement dans ses pratiques et dans son esprit ne deviennent que ses caricatures.

Il n'en est pas moins vrai que tout homme apprendra plus vite et mieux à monter à cheval dans un manége quelconque, qu'enfermé seul et sans secours dans un grand parc avec une douzaine de chevaux.

Laissez dire les sots; le savoir a son prix.

Je rirais beaucoup d'un homme qui me dirait : L'*équitation, c'est moi; seul je réponds à tout et de tout; hors de moi, il n'y a pas une question équestre qui puisse être jugée en dernier ressort sans ma décision suprême.*

Et, en même temps, je dirai à tout homme qui voudra apprendre à monter à cheval : prenez un maître, écoutez-le religieusement, et faites tout ce qu'il vous dira avec la plus complète abnégation.

Mais nous sommes aujourd'hui à une époque où plus que jamais, peut-être, on est avide de jouissances morales et physiques, avare de temps et ennemi de tout ce qui est travail, peine, application.

On est donc sûr d'avance de la faveur universelle si on arrive avec les principes suivants.

Monter à cheval est chose naturelle; le mieux est de s'abandonner à la nature, et à sa propre nature; l'habitude et l'adresse font tout. Il est inutile et ridicule de se guinder par des règles surannées et pédantes. La science gâte la belle nature; laissez vos pieds tranquilles, ils sont comme ils sont; prenez de vous-même une tournure aisée et gracieuse, etc., etc.

Cette opinion, formulée avec aplomb, est même fort avantageuse dans la bouche d'une personne née adroite et résolue. Elle lui sert à s'assurer une grande supériorité sur tous les ignorants qui l'imitent, et à cacher soigneusement ses études et ses moyens particuliers.

Je me rappelle avoir eu dans ma jeunesse une parente dont on admirait la tournure, la hardiesse et la charmante exécution.

Elle répétait sans cesse : Je ne sais pas pourquoi on s'ennuie à prendre des leçons, c'est si facile et si naturel de monter à cheval ! on n'a qu'à se laisser faire.

Et elle se gardait bien de dire qu'elle avait passé son enfance et sa jeunesse à s'occuper de chevaux sous la direction de son père, écuyer de premier mérite.

Une de ses études, entre autres, avait été un voyage de Naples à Paris à petites journées, dans une *curricle* à pompe, à côté de son père, qui, atteint de la fièvre tierce, ne pouvait mener lui-même, et la dirigeait de ses conseils pendant toute la route.

Malgré son apparent mépris pour les hommes spéciaux, elle préférait de beaucoup, à cheval, la compagnie de

feu M. Vigogne, écuyer courtier du roi, et la mienne, lorsqu'elle me trouva assez fort pour lui inspirer de la confiance.

Je ne puis malheureusement pas donner de recette pour apprendre à manier les chevaux, sans étude, sans peine, ni même absolument sans danger.

Quelque prudent que soit votre maître, vous serez toujours plus exposé à tomber de cheval quand vous serez sur un cheval, que si vous vous éloignez soigneusement de ce quadrupède.

Seulement, si vous sortez d'une école sérieuse et rude où vous en aurez vu de toutes les couleurs, vous serez plus assuré contre les chances de mourir d'une chute de cheval, que si vous avez été dorloté entre quatre murs au petit galop d'un cheval rompu depuis des années.

Examinons à présent l'équitation en hommes sérieux, qui aiment l'étude et la pratique, qui font cas de la science, qui méprisent la routine, et qui, en un mot, veulent arriver à la vérité.

On se sert du cheval de deux manières distinctes : monté et attelé.

La conduite des voitures est une annexe indispensable de l'équitation. Les écoles régulières ne l'ont pas encore adoptée; il est vrai qu'il n'y a plus d'écoles régulières.

Mener une voiture n'est pas seulement se rendre d'un point à un autre sans accident majeur.

L'aurigie (pardon du mot) consiste à dresser le cheval à s'employer dans les traits, suivant ses moyens et la tournure qu'on veut lui donner. Il y a des attelages de

vitesse : courses au trot; des attelages de parade : voitures de luxe et de plaisir; des attelages de route : voyages et malles-postes; des attelages en cocher, en postillon, en tendam, à deux, trois ou quatre chevaux.

On doit comprendre que tout cela ne peut pas se faire et se faire bien sans étude et sans science.

On monte à cheval de diverses façons : au manége, pour faire preuve d'adresse, de précision, et aussi de bonne grâce et d'érudition chevaline.

Les courses et les chasses exigent d'autres qualités, et souvent les mêmes. J'ai entendu un écuyer dire : courir, ce n'est pas malin ; il n'y a qu'à se faire emporter par un cheval. Ceci était une bêtise. L'homme qui n'est pas maître de son cheval dans une course est sûr de la perdre, pourvu que cette course soit une course, c'est-à-dire une lutte entre deux animaux de mérite comparable.

Sauter la barre est un exercice difficile. Je ne sais si c'est plus ou moins que de piaffer ou de changer de pied au temps, mais je sais que c'est autre chose.

Il y a des cavaliers qui empêchent leur cheval de sauter; il en est qui le laissent sauter; il en est qui le font sauter.

Et ces trois cas se peuvent voir sur un seul et même cheval qui ne se défend pas, et qui roule sur l'obstacle à chaque fois avec celui-ci, saute deux pieds et demi avec celui-là, et vole au-dessus de un mètre quarante centimètres avec un troisième : tous du même poids.

Ce n'est pas que je veuille commencer ici un traité

d'équitation ; ce n'est pas le lieu, et la tâche serait trop longue.

J'ai voulu rappeler ce que j'ai dit ailleurs avec plus de détail, que l'équitation est une science et une science qui a plusieurs branches distinctes.

Mais, d'un autre côté, la science, est une, et s'il est permis, nécessaire même, de renfermer sa profession dans l'exercice de telle ou telle spécialité, il n'en est pas moins vrai qu'il faut avoir jeté un coup d'œil approfondi sur l'ensemble de la science.

J'ai vu souvent des écuyers se plaindre du désagrément des chevaux qu'on leur confiait au sortir de l'entraînement.

Ils les trouvaient rasant le tapis, brisés dans leurs allures, roides partout, maussades, quelquefois même indisciplinés et farouches.

Et les amateurs frénétiques du turf de rire ou de plaindre d'un air narquois les hommes du dedans *qui n'entendent rien au maniement des chevaux de course.*

Et moi je dis, qu'à part la roideur inévitable résultant des fatigues nécessaires de l'entraînement, tout cheval de course qui va mal le pas, qui est lourd, inégal, maussade, qui n'a pas la touche faite, a été mal monté, mal dressé, non moins dans le sens de la course que dans tout autre.

Que de chevaux de course n'ai-je pas vus, qui couraient fort mal et qui auraient couru mieux, peut-être même très-bien, si par une bonne manière on leur eût appris à disposer convenablement de leurs forces !

J'ai eu des poulains de voiture manquant de train et d'épaules au harnais et auxquels j'en ai donné par des galops de vitesse, au grand chagrin des cochers de profession et des écuyers du manége.

N'oublions pas que nous en sommes ici au dressage des jeunes chevaux.

Toute cette digression n'a eu pour but que de faire comprendre l'utilité des connaissances les plus étendues en équitation, pour former les poulains même les plus jeunes.

Il doit donc y avoir en équitation une spécialité que j'appellerai, si l'on veut, l'équitation des éleveurs, et qui ne sera qu'une application des principes généraux de la science à un but spécial.

Le cheval se développe de lui-même de dix-huit mois à cinq ans, mais il est évident que ce développement peut être modifié et augmenté par l'exercice.

On peut donc le rendre plus précoce en le mettant à même de faire à trois ans, par exemple, ce dont naturellement, et livré au repos, il ne serait capable qu'un an plus tard.

Il y a plus : je soutiens qu'on peut lui donner une force et des moyens qu'il n'aurait jamais eus.

Cette vérité une fois admise, il n'y a plus qu'à choisir avec discernement le degré d'exercice, de fatigue même, qui peut aider la nature, et en tirer tout ce qu'elle peut donner, sans outre-passer ses ressources.

Je ne veux donc plus qu'on *attende* les chevaux, et qu'on

laisse faire au temps ce qu'on peut faire soi-même plus tôt, et que le temps ne ferait peut-être pas.

L'intérêt de l'éleveur doit le mener à chercher les moyens de tirer parti le plus tôt possible de ses productions.

En France, pour l'espèce de trait, le problème est résolu d'une manière satisfaisante. Les poulains gagnent, ou à peu près, leur nourriture dès l'âge de dix-huit mois, sans inconvénients appréciables.

La preuve évidente de ce fait est dans le prix ordinaire et marchand de nos meilleurs chevaux de charrette de cinq ans, lesquels ont évidemment consommé en avoine et en fourrage une somme plus élevée que celle pour laquelle on les donne. Et comme cette industrie ne périclite pas, il est évident que l'éleveur y trouve son compte. Par conséquent, il a été rémunéré de la différence par le travail.

L'institution des courses de deux ans a pareillement pour origine le désir général de diminuer les frais et les chances de l'éleveur; et quoi qu'on en dise, je ne sais pas trop si cet usage est aussi désastreux que le prétendent certaines personnes.

Les espèces intermédiaires ne sont pas malheureusement susceptibles des mêmes ressources, du moins au même degré.

On pourrait, il est vrai, je crois, avancer d'un an la vente des carrossiers.

Les chevaux sont généralement livrés aux consommateurs à l'âge de quatre ou cinq ans.

Un funeste préjugé fait préférer cinq ans; l'éleveur cherche à s'en dédommager en économisant sur la nourriture de l'animal, et il livre un mauvais cheval de cinq ans au lieu d'un bon cheval de quatre.

D'un autre côté, l'acheteur se voit forcé de prendre tant de ménagements pour les jeunes chevaux achetés sans préparation, qu'un cheval de trois ans, convenablement accommodé, rendrait au moins les mêmes services.

Voilà encore un exemple où le producteur et le consommateur essaient de s'abuser réciproquement, et arrivent de concert à un résultat nuisible pour l'un comme pour l'autre.

Un cheval bien né, bien élevé, peut, chez un homme intelligent, gagner sa nourriture à trois ans et même à deux, que ce soit un cheval de voiture, que ce soit même un cheval de selle.

Admettons ce paradoxe; je le démontrerai tout à l'heure.

Cela posé, le prix de revient d'un cheval de quatre ou cinq ans n'est plus que ce qu'il a coûté depuis sa naissance jusqu'à deux ans, et cela ne peut guère monter qu'à 1,000 francs, avec *tout le luxe nécessaire*.

Le surplus sera donc une rémunération profitable et tant soit peut aléatoire; car il est évident qu'un cheval d'un mérite réel sera toujours payé très-cher dans un pays de connaisseurs, et qu'il y a sur d'autres produits des pertes inévitables par une cause ou par une autre.

J'ai dit qu'il y avait moyen d'utiliser les chevaux à trois ans et même à deux.

Il me reste à le prouver.

D'abord on m'accordera que les carrossiers doux peuvent être employés aux travaux de l'agriculture concurremment avec des chevaux d'un autre âge et d'autres espèces. Il faut, il est vrai, que les hommes auxquels ils sont confiés soient des hommes capables, et que ces chevaux soient d'un caractère doux.

Deux obstacles.

Je lève le plus facile, celui qui dépend du cheval, en combinant sa naissance et son éducation jusqu'à dix-huit mois, de manière à arriver à mon but.

Il existe pour cela une méthode certaine; je l'ai pratiquée, je m'efforcerai de la développer clairement.

Quant aux hommes adroits, je ne me charge pas de les trouver aujourd'hui; on pourra en former quand on le voudra.

Mais qui veut la fin doit vouloir les moyens, et ceci formera un chapitre à part.

Quant aux poulains de selle, je dis qu'on peut les utiliser pareillement.

Les poulains de course passent leur vie à porter des enfants qui ne sont pas d'une habileté exceptionnelle, qui ne reçoivent pas dès le berceau une éducation spéciale, et qui ne sont pas voués à une mort violente et prématurée, car je n'ai pas ouï dire qu'à Chantilly il y eût annuellement plus de jeunes palefreniers tués par des chutes de cheval que dans n'importe quel autre arrondissement de France.

J'en conclus hardiment que ces poulains peuvent être employés à l'éducation des jeunes cavaliers. Il n'y a point d'impossibilité à ce que les écoles d'équitation utilisent

ainsi le premier âge des chevaux, soit par un accord avec l'éleveur, soit autrement.

Et cela peut se faire d'autant mieux que cela a été fait.

Pour mon compte, je me suis vu, à l'école du Pin, ne disposer que d'étalons ayant fait la monte, ou de jeunes chevaux entiers, et les conditions d'admission pour les élèves n'exigeaient pas les moindres connaissances pratiques et théoriques en équitation.

Les leçons se donnaient, et il n'y avait pas de sinistres à déplorer.

Chez moi, j'ai vu un collégien malade à qui on avait recommandé l'exercice, promener une heure par jour une pouliche de deux ans, et suivant un proverbe irlandais :

Cela n'a nui ni à l'un ni à l'autre.

Mais s'il n'y a pas d'impossibilité, il y a, quant à présent, des obstacles.

Il faut donc laisser là comme utopies des idées parfaitement réalisables, et revenir au cas actuel, c'est-à-dire à la position d'un éleveur qui ne sait pas monter à cheval et qui demande à l'équitation de lui dresser son poulain.

Quelle méthode, quel maître choisira-t-il ? Je me garderai bien de lui conseiller qui que ce soit, et cependant je ne demanderai que deux ou trois ans pour faire d'un jeune homme quelconque un dresseur de poulains fort convenable pour les cas ordinaires.

Auriez-vous la prétention d'enseigner à n'importe qui,

en trois ans, plus que n'en savent les hommes les mieux éprouvés ?

Nullement, mais dans mon système d'éducation, je me garderais de certaines fautes que beaucoup commettent par ignorance, et d'autres parce qu'ils y sont forcés par les circonstances.

Ainsi, par exemple, au lieu de mettre un commençant sur un cheval parfaitement mûr et dressé pour lui apprendre l'art, je lui donnerais un cheval tout neuf, ou du moins ignorant de tout dressage, afin de montrer d'abord ce que c'est que la nature, et ensuite ce à quoi l'art peut servir.

Je m'appliquerais à donner à l'élève la plus belle assiette possible.

Non pas précisément dans le but de rendre son extérieur séduisant et irrésistible, mais afin qu'il ait tous les moyens d'adhérence et d'adresse nécessaires.

Il faut être assez solide pour se passer d'étriers.

Il faut savoir se servir de l'étrier, instrument sans lequel beaucoup de choses sont impossibles.

Il faut connaître toutes les allures de tous les chevaux, naturelles, artificielles, franches, perfectionnées, rompues; tous les maniements les plus incohérents et les plus bizarres; enfin, tout ce qui est.

Et puis, quand on a tout expérimenté, on est admis à apprendre qu'il y a un bien absolu, une perfection artistique, et une manière de transformer entièrement un cheval.

On l'assouplit, on le cadence, on le ploie, on le sou-

met aux exigences les plus bizarres, on annule ses forces, et on les emploie à son gré ; on fait de lui une mécanique que l'on décompose à son gré.

Mais si on veut commencer par autre chose que par l'étude de la nature prise sur le fait, on forme des cavaliers pitoyables, lesquels à leur tour abîment tous les chevaux, si toutefois ils sont capables de se risquer dessus, ce qui heureusement n'arrive pas toujours.

Tout ceci pourra paraître trop élevé, trop général, trop vague même, à la plupart des lecteurs; mais je ne peux donner sur le papier les leçons nécessaires à un homme pour arriver à dresser des poulains. Je ne puis que lui montrer des aperçus propres à le diriger dans le choix de ses professeurs et des méthodes auxquelles il devra recourir.

Je vais donc me contenter de consigner ici quelques indications partielles.

Et premièrement, il faut se persuader que ni en ceci ni en autre chose, on ne réussira sans peine et sans application.

Principales qualités nécessaires au cavalier qui entreprend le dressage des poulains.

Durum, sed levius fit patientiâ
Quidquid corrigere est nefas.
HORACE.

Indépendamment de l'expérience et des notions théoriques nécessaires pour mener à bien le dressage complet

d'un bon cheval de vente, c'est-à-dire, propre à faire immédiatement le service du consommateur, il faut les qualités d'exécution que donnent une bonne éducation hippique et aussi la jeunesse ; car il est rare que, même avec la conformation la plus heureuse, on conserve au delà d'un certain âge tout ce qu'il faut pour bien monter un jeune cheval.

Peu d'hommes d'une taille élevée arrivent à l'âge mûr, sans acquérir un poids nuisible, sinon à la solidité, au moins à l'entreprise de choses hasardeuses, ou au maniement des sujets faibles et peu développés.

D'un autre côté, les hommes petits manquent souvent de l'enveloppe ou de la puissance nécessaires.

Une certaine force physique et surtout l'agilité sont indispensables dans le travail à pied, et à la longue.

Quelle que soit l'individualité d'un cheval, et par conséquent sa destination, il lui arrive, dans les diverses phases de son éducation, de nécessiter l'application des méthodes les plus diverses.

Il faut donc être bien au fait de toutes les pratiques des diverses écoles.

L'étrier long augmente l'enveloppe, et favorise la finesse des aides ; l'étrier court assure la position, augmente la solidité, et met à même de résister aux défenses.

Il faut, suivant l'occasion, se trouver apte à modifier ses moyens d'action et de tenue.

Ce sera donc un grand avantage de n'avoir point d'habitude, ou mieux d'être accoutumé à se plier à toutes les exigences diverses.

Une excellente position est une qualité indispensable.

Non, que je dise : *cet écuyer n'existe pas, il n'y a rien au-dessous, parce qu'il a les mains trop hautes, ou les coudes trop en dehors ou le postérieur en serre-file* (style troupier).

On peut être un homme éminent avec ces défauts-là et bien d'autres encore ;

Mais ce qui est certain, c'est que l'élève qui professe pour lui-même l'indulgence dont a besoin tel ou tel maître, acquerra ses ridicules et non son talent.

Il faut donc avoir travaillé sa position afin de développer tous ses moyens et toute son aptitude à la finesse des aides. Un cavalier qui a sérieusement travaillé son propre corps aura bien du malheur s'il ne devient pas d'une grande habileté.

Parmi les difficultés naturelles qu'un homme peut rencontrer, on parle des cuisses rondes. Je ne connais pas de cuisses rondes chez un jeune homme de 18 ans qui a bien appris à monter à cheval depuis quinze.

Il faut, pour se mettre à dresser des poulains, savoir user de l'étrier de toutes les manières possibles.

La première est de s'en passer. Qui n'a pas appris sérieusement à faire sans étrier tout ce qu'il est possible de tenter sur un cheval, sera exposé à des chutes honteuses, s'il vient à le perdre, ou si une étrivière vient à se rompre.

On porte l'étrier long et peu engagé (sur la racine du pouce) dans le travail fin et précis de l'académie.

On le raccourcit et on engage plus le pied pour la chasse et la guerre.

On l'a tout à fait court et chaussé pour la course ou les occasions critiques et dangereuses.

De la longueur de l'étrier dépend la position du corps pour les vitesses et les exercices différents.

Il faut savoir donner carrière, bien assis comme Eisenberg sur le *Facile* (*fig.* 41).

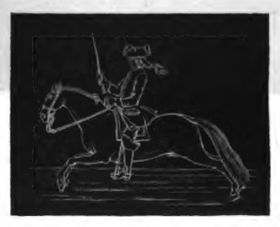


Fig. 41.

Ou allonger l'allure de son cheval dans la plaine comme ce *whiper in* anglais de la même époque à peu près (*fig.* 42).

La tenue est de plusieurs sortes.

On peut être fixe, ferme, solide.

La fixité est la qualité qui consiste à ne jamais éprouver le moindre vacillem ent qui compromette la perfection des aides.

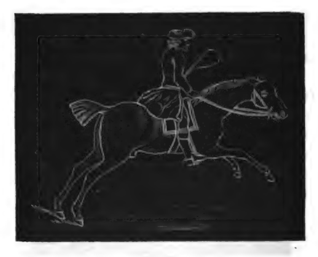


Fig. 42.

Tous les hommes habiles qui, par l'âge ou par une mauvaise santé ont perdu leur force et leur souplesse, conservent leur fixité, ou renoncent au cheval.

La fixité leur permet de prévenir les irrégularités compromettantes, et ils montent encore avec facilité des chevaux qui embarrasseraient un cavalier plus solide et moins expert.

La fixité, indispensable pour le travail de manége et de précision, l'est moins pour le dehors et les usages ordinaires.

L'homme ferme est celui qui, sans fixité, en a cependant les apparences, en ce que peu de chose le déplace sensiblement aux yeux de la multitude. On peut être ferme, et monter fort mal.

La solidité est la faculté de ne pas tomber, déplacé ou non déplacé. Un homme déterminé et adroit se rattrape dans les cas les plus désespérés et se remet en selle.

On voit des gens qui ne tombent presque jamais, et qui semblent toujours au moment d'une chute, tant ils ont peu d'aplomb ou d'adhérence.

Le cavalier de la nature arrivera toujours à être solide, s'il a du moral, de la patience et du goût.

Quand un homme est ignorant, je l'aime encore mieux solide que ferme. Il y a de l'espoir.

La tenue se mesure par quatre épreuves, les contretemps, les sauteurs, les sauts de barre, et les bonds de poulains.

Chacun de ces exercices ne saurait remplacer l'autre; il faut de toute nécessité se familiariser à tous, pour ne pas être pris au dépourvu.

Les contre-temps s'évitent par un bon maniement, à tel point que l'homme fixe et possédant un certain accord de la main et des jambes ne rencontrera jamais ou presque jamais cette difficulté.

Le saut de barre n'est rien pour celui qui le sait, et il n'y a pour un bon cavalier d'autres risques à courir que la chute de son cheval.

Il n'en est pas de même du sauteur aux piliers : comme chaque secousse est indépendante de la volonté et des moyens du cavalier, elle lui arrive dans toute sa violence.

Il faut, par conséquent, être souple et jeune pour mon-

ter les sauteurs. Plus tard, on peut en conserver l'habitude, on ne peut plus la contracter.

Les sauts de poulains sont imprévus; leurs variations et leur violence n'ont aucune limite. Par conséquent, il faut poser cet axiome : On ne tient pas aux sauts de poulains.

On les supporte par nécessité quand ils arrivent, on s'y habitue jusqu'à un certain point; mais on ne les brave jamais impunément.

Nous verrons, à l'article du dressage des chevaux, que la question n'est pas de tenir, mais de prévenir; et quoiqu'il soit agréable et commode de n'avoir pas à craindre de tomber à chaque instant, ce qu'on doit redouter le plus au monde est un dresseur qui défie le jeune cheval de le jeter.

Dans ce cas, la tenue est bonne pour le cavalier, pernicieuse pour le cheval, si on veut en user.

Tenir à cheval est évidemment la première règle ; elle n'est rien sans le reste.

Pour l'homme qui tient, la question est de mener son cheval, je voudrais traiter cette question de haut et sans aucun esprit de parti pour ou contre tel ou tel système, sans prédilection pour telle ou telle spécialité d'équitation.

Mais ceci m'entraînerait trop loin, et je remets à l'article du *développement des jeunes chevaux* dans leurs allures, les conseils que je croirai bons à donner au cavalier en le supposant initié suffisamment à tous les genres d'équitation, au piaffer en arrière, comme au *rush* d'une course bien disputée.

Dressage élémentaire des poulains.

. . . . Ego apis matutinæ
More modoque,
Grata carpentis thyma per laborem
Plurimum, ...
. . . . . Operosa parvus
Carmina fingo.

HORACE, *Od.* 2, liv. IV.

Et moi, chétif, à l'exemple de l'abeille de Calabre, rassemblant à force de travail des parfums agréables, je compose des chansons qui me donnent bien de la peine (sans résultat).

Nous avons dit ailleurs, et nous pouvons le répéter encore, que le travail prématuré est favorable au développement des forces, que les inconvénients de ce travail précoce sont loin d'en balancer les avantages.

Bornons-nous, ici, à ajouter que plus le dressage commence de bonne heure, moins il offre de difficultés.

La raison en est simple. Le cheval, plus jeune, a moins de forces, plus de timidité, de familiarité, de curiosité, et pas du tout de cette assurance et de cette audace que donnent à l'animal déjà adulte le sentiment de sa vigueur et l'expérience de la vie.

Nous avons déjà indiqué le moyen de mettre au poulain de lait un licol et de le promener en laisse.

Il est bon, dès cette époque, de l'habituer à se laisser lever les pieds, surtout si le père ou la mère est difficile à ferrer, on ne saurait s'y prendre trop tôt.

La répugnance du poulain a besoin d'être vaincue par

la persévérance qu'on emploie, et le respect que l'on inspire.

Comme la plus mauvaise leçon est de laisser la victoire au rebelle, on doit être peu exigeant et très facile quant aux marques d'obéissance.

Il faut surtout éviter ces luttes où l'animal apporte toute l'énergie que lui inspire son instinct de conservation. N'effrayez-donc jamais le jeune cheval par ce que vous lui demandez; et, si vous voulez l'intimider, parce qu'il devient offensif, ne le faites jamais de manière à le désespérer ni à l'irriter.

Lorsqu'on prend le pied d'un poulain, il pèse dessus, se couche; cherche à l'arracher, ou à frapper. Ce dernier cas est le seul où il faille le châtier, et cela avec sang-froid, patience, et de telle sorte qu'il comprenne son action et sa conséquence. Il se prêtera à ce que l'on veut, si on ne lui cause ni douleur, ni gêne, ce qui est toujours possible et si on n'a pas peur de lui.

Le lever des pieds et la leçon de ferrage se lient au reste de l'éducation. Il faut commencer par là, et cet enseignement sert pour les autres.

Commencement du travail pour le jeune cheval.

Ceux qui n'aiment pas les courses et qui ne voient dans cette institution que la ruine des poulains, éprouveront naturellement de la répugnance à dresser leurs poulains fort jeunes.

Je les prierai, pour se donner une idée de ce que peut le poulain qu'on exerce, d'observer la manière dont il se conduisait à six mois auprès de sa mère.

La nature crée toujours chaque objet pour remplir le but auquel elle le destine.

La chienne met au monde des petits aveugles et incapables de marcher; elle les dérobe à tous les yeux et les colporte dans sa gueule de cachette en cachette.

Le poulain, au contraire, est en naissant capable de suivre sa mère; sa marche, qui semble gauche et vacillante, est en réalité rapide et adroite.

Il n'y a donc aucun inconvénient à l'exercer, il y a plus; si on l'abandonnait à lui-même, sa nature indolente et la sécurité de son existence le pousseraient à un embonpoint prématuré, entraveraient le développement de la charpente osseuse et de l'appareil musculaire.

Autre question d'économie; si vous vouliez absolument tenir ce poulain dans l'oisiveté jusqu'à 4 ou 5 ans, d'après les vieilles méthodes de nos hippiâtres, quelle nourriture pourriez-vous lui donner pour qu'il arrivât à *son développement* complet, dans un état présentable et sans avoir coûté plus qu'il ne peut se vendre?

La longe.

Non ire in gyros edocent.
TACITE.

Je suppose que le jeune cheval a déjà le licol, la bride

et le filet, qu'il ne se refuse à aucune approche, à aucun maniement.

Si, toutefois, il ne savait pas encore suivre l'homme à la main, c'est-à-dire marcher à côté de lui en laisse, je me mettrais à le lui apprendre avec le caveçon, et, dans aucun cas, je ne m'embarrasserais d'une longe en corde ou en cuir d'une longueur énorme, comme il est d'usage en pareil cas ; deux ou trois mètres suffisent d'abord.

Bien des gens se figurent qu'il faut faire tourner le poulain tout autour de soi au trot et à une grande distance. Je ne vois pas du tout à quoi cela peut servir.

Moi je mets à la longe, pour me faire connaître, aimer et respecter du cheval ; pas pour autre chose.

Si donc il a déjà l'habitude de marcher en laisse, il n'y a qu'à s'arrêter et à lâcher un pied de longe, il commencera à pirouetter autour de l'homme.

Si on s'exerce à cette manœuvre dans un endroit propice, c'est-à-dire où il n'y ait ni grand espace ni objet effrayant, il sera facile d'obtenir un cercle de quatre ou cinq pieds de diamètre en tenant la longe de la main gauche, et en faisant quelques gestes du bras droit.

Une fois le cheval accoutumé à marcher en cercle, il y va de lui-même sans hésitation et sans combat.

Je préfère cette méthode où l'homme est seul, sans fouet, sans moyen de contrainte, à l'usage de pousser sur de grands cercles en poursuivant avec une chambrière, et employant deux ou trois aides à tenir la longe, lesquels ont quelquefois bien de la peine : le cheval s'effraye, recule, se cabre, se force, se renverse, et lors même qu'on réus-

sit, c'est une obéissance de contrainte et de terreur ; non une leçon où le cheval, rempli de confiance et de bonne volonté, fait des efforts d'intelligence pour complaire à son maître.

La longe à main droite est toujours plus difficile à cause de l'habitude où l'on est d'aborder le cheval constamment d'un seul et même côté : à gauche.

La difficulté serait inverse pour un dresseur gaucher, nulle pour un ambidextre.

Lorsque ce n'est plus une question de mener le poulain en laisse et en cercle à droite et à gauche, qu'il n'a plus aucune répugnance à se laisser approcher, qu'il revient à l'homme au premier signe, sans tirer sur sa longe, et même malgré vous, lorsqu'il se trouve fatigué, alors on commence le harnachement.

Pour cela je veux d'abord le caveçon, puis un bridon spécial.

Il est vrai qu'à défaut de ce que je demande, le premier bridon d'abreuvoir peut servir ; mais il vaut mieux un mors anglais à jouette, avec des canons d'une grosseur et d'un poids énormes (*Fig.* 43).

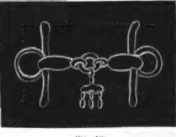


Fig. 43.

Quelques-uns croiront que tout ce fer a pour objet de ménager les barres, c'est la vieille idée ; mon but est de placer la tête, et voici comment : .l'animal, incommodé par le poids et le volume, ouvre la bouche et tourmente la jouette, ce qui évite les contractions de la ganache et de l'encolure; il a de plus bientôt découvert que le moyen le plus commode de porter tout cela est de le laisser pendre sur la têtière en tenant la tête verticale, et voilà le cheval se plaçant lui-même dans l'attitude désignée et recherchée par M. Baucher, *où il lâche son mors.*

Le reste de l'équipement consiste en un surfaix (*Fig.* 44) excessivement rembourré des deux côtés, ayant au moins 9 centimètres d'épaisseur en mamelles *b c* et *c d* à la partie qui touche les reins, un large dégagement en *a b* de $0^{m},07$ où on puisse passer la main. Deux courroies à boucles de chaque côté en *g g*, afin que le même puisse servir aux plus grands chevaux et aux plus petits, une courroie à boucle en haut en *a*, et deux deux ou boucles de chaque côté, en *d*.

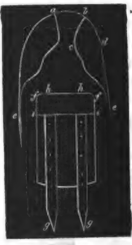


Fig. 44.

Une martingale à anneau ordinaire avec un collier et une croupière forte, en cuir très-souple, avec une boucle à gauche très-près de la queue.

Enfin, trois paires de rênes. De tout cet appareil, je ne mets d'abord que le filet avec le caveçon, une paire de rênes lâches et le surfaix sans croupière.

Ce surfaix se pose avec précaution et graduellement. L'important n'est pas de le placer, mais de le placer facilement et avec l'agrément de l'animal. Tout ce qui est contrainte est mauvais. Ce qui est surprise doit être commandé par la nécessité, et les suites sont très à craindre. Il faut que le poulain se prête à tout avec patience, sans souffrir, sans s'effrayer, sans contrainte.

On sangle très-peu, parce que le poulain aurait peur, ferait gros dos, s'efforcerait de tout rompre; plus l'appareil est serré, plus les efforts de l'animal sont grands et plus ils ont de puissance.

Il est à craindre que le surfaix étant lâche, ne coule en arrière et n'arrive aux rotules, c'est pour éviter cela



Fig. 55.

qu'une rêne ajustée de chaque côté doit réunir le mors à la boucle, ou anneau placé au surfaix en *a* (*Fig.* 45).

Le poulain ainsi attifé et mis sur le cercle s'effraie, s'arrête et bondit. Il est des gens alors qui le poussent en avant, mais je préfère lui donner le temps de se reconnaître, afin de juger de ses intentions.

S'il a été bien commencé, il vient contre moi me demander aide et assistance dans sa peur, et je le fais marcher en le caressant.

Si, au contraire, il entreprend des défenses et la destruction du harnais, j'ai deux partis à prendre, le châtier et le porter en avant, ou bien, sûr de la solidité de mon appareil, lui permettre d'user ses forces et sa colère.

L'occasion détermine le choix, mais dans tous les cas, ce que j'aime le moins c'est la réduction par sueur et fatigue : le moral y gagne peu et les tares sont à craindre.

Il est rare que l'effroi dure plus de cinq minutes la première fois, quand on sait s'y prendre, et se remontre encore au huitième jour.

Le placement de la croupière est quelquefois difficile, je ne suis content que lorsque je la mets seul, sans résistance aucune, ayant cessé de tenir le poulain, qui me regarde pendant ce temps-là, mais ce n'est pas toujours possible, au moins avec sécurité.

Il faut surtout que la croupière ne soit pas trop courte, car le poulain la raccourcit beaucoup en faisant gros dos, et alors il bondit en désespéré.

L'accoutumer à une croupière ajustée et à des sangles bien serrées est une affaire de tact, de patience et de

temps. Moins on se presse, plus rapides sont les progrès.

Arrivé là, il s'agit d'apprendre au poulain à marcher. Jusqu'ici, il a été comme il a voulu, tournant autour de l'homme dans ses allures naturelles. Il a fallu pendant ce temps-là étudier sa conformation et, ce qui n'est pas toujours la même chose, sa manière de faire.

Les trois paires de rênes ont alors leur utilité : l'une s'ajuste droit pour agir dans une direction horizontale (*Fig.* 46) ; elle empêche de porter au vent ; la seconde



Fig. 46.

(*Fig.* 47) passe dans la martingale à anneaux pour tirer en contre-bas; la troisième enfin (*Fig.* 48), disposée

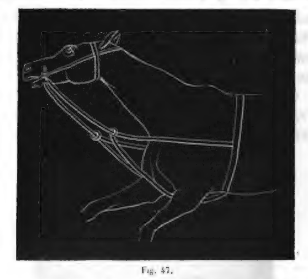


Fig. 47.

comme un rênage de voiture ordinaire, relève la tête et fait porter beau.

C'est au dresseur, à combiner ce triple moyen suivant l'opportunité.

Il doit savoir que ce n'est pas tout d'un coup que la réforme doit s'opérer. La résistance d'une rêne doit toujours être telle que le poulain trouve immédiatement la voie commode de l'obéissance.

Tout ceci est, du reste, du ressort de l'équitation, il n'est pas besoin de dire que l'homme doit se tenir en garde contre l'acculement, ne jamais y porter le poulain par trop d'exigences, mais conserver les moyens de le remettre en avant, sans que l'enrênage soit assez dur pour entraver la progression.

Quelques-uns s'imagineront peut-être pouvoir s'amuser à tous ces préliminaires sans connaissance du cheval



Fig. 48.

et sans pratique de l'équitation. Il est évident qu'ils ne risqueront pas de tomber de cheval, mais ils feront d'étranges bévues.

Un jour, un poulain fort doux, équipé comme je viens de le dire, mais peu convenablement, à mon avis, reculait ou levait les jambes de devant sans avancer. Le menton était au poitrail et les oreilles tenues très-hautes, sans que les reins eussent pu prendre l'habitude de fonctionner. Tous les mouvements étaient paralysés; je voulais qu'on lâchât tout et on ne voulait pas.

Sur ces entrefaites, d'autres poulains en liberté, qui lui

faisaient face dans le lointain, se mirent à hennir et il leur répondit, toujours en reculant.

Et on attribuait sa désobéissance à ce qu'il était trop près de ses camarades et préoccupé par eux.

Et je ne fus pas écouté, quand je disais que si c'eût été cette cause-là, le poulain eût marché vers les autres au lieu de s'en éloigner à reculons ; que la question était l'enrênement trop court et trop prématuré, etc.

De même, dans l'arrêt par l'éperon, ce n'est pas l'éperon qui arrête, c'est la main sur laquelle l'éperon jette le cheval dans de certaines conditions.

Et voilà pourquoi je dis que pour commencer des poulains en liberté, il faut savoir, et savoir bien, monter à cheval.

Je ne manquerais pas de preuves pour appuyer mon opinion.

Accoutumer le cheval à porter la selle au lieu du surfaix, et ensuite le harnais de voiture complet, est une suite de la même leçon qui n'a pas besoin d'être détaillée pour un homme intelligent.

Disons seulement, qu'il faut procéder pièce à pièce, prendre garde aux étriers qui pendent, et les faire pendre convenablement et à propos.

Faire attention au collier, le séparer d'abord des attelles et l'élargir avec le genou, car un poulain n'aime pas qu'on lui frôle les yeux et les oreilles avec violence.

Ayez surtout des aides dociles, et qui n'en sachent pas plus que vous, ou plutôt n'en ayez pas, c'est le mieux. Le palefrenier, *homme fort, homme au fait, qui ne craint rien, et*

qui en a vu bien d'autres, est le fléau de l'éleveur qui dresse.

Heureusement, ce héros qui ne connaît pas d'obstacles, a bientôt rencontré une occasion qui lui enlève, non pas sa bonne opinion de lui-même, mais son aplomb et son audace; il renonce, et c'est autant de gagné; mais il a le temps jusque-là de faire bien du mal.

Par exemple, de désorganiser à tout jamais un jeune cheval très-doux, en lui jetant d'un seul coup sur le dos tout un attirail de cuir, de fer et de cuivre connu sous le nom de harnais, *afin de l'accoutumer*.

Le jeune cheval s'effarouche, rue sur l'homme, se renverse, saute par-dessus les stalles, s'enchevêtre, roule sous la mangeoire, etc., etc., etc.

Ou bien, on met la croupière sans assujettir le mantelet par un point de sangle, le tout coule sous le ventre. Le cheval tire en renard et va se promener dans la ville, ou gagne la campagne.

Et le domestique a toujours eu raison.

Faites-vous obéir, ou opérez seul.

Enfin, le cheval a porté le harnais, y compris les œillères; il y en a qui ne les aiment pas, et tous ont trop peur de la voiture pour qu'on puisse se passer d'œillères sans péril.

Quand on est sûr de mener le poulain où l'on veut et comme on veut, avec le harnais complet, on met, en guise de traits, de longues cordes ou longes de cuir, auxquelles se pendent un, deux ou trois hommes avec gradation et prudence. Il faut surtout, au préalable, habituer le poulain à ne pas s'occuper de l'attouchement de ces traits sur ses jambes, on lui apprend à les fuir en lui faisant ranger

les hanches comme s'il était monté, en employant le trait en guise de jambes.

Lorsque cela est fait et bien fait, le dressage élémentaire est terminé.

Dans cette première période, le poulain n'a qu'à savoir porter l'homme et tirer la voiture.

On a pu l'assouplir et le placer, on a pu rectifier le port de tête, le pli de l'encolure, donner à toute la masse une répartition d'aplomb suffisante.

Non-seulement on sait ce que le cheval sera, mais encore on a pu le mettre sur la voie d'être beaucoup meilleur qu'il n'eût été sans cela.

On a pu lui faire subir une sorte d'entraînement, en prolongeant l'exercice selon le besoin, et dans tel ou tel sens.

On a pu habituer les hanches à fuir à la cravache, faire tourner le cheval autour de soi, en restant soi-même immobile et en tenant un contre-sanglon du surfaix, ce qui exige un certain degré d'assouplissement. Enfin, ce travail en liberté, poussé aussi loin que l'on veut, apprivoise le cheval au plus haut degré, même mille fois plus qu'il n'est nécessaire pour n'importe quel service.

Toutes ces choses, il est vrai, ne sont pas du domaine de l'équitation proprement dite; et, quoiqu'il soit difficile d'arriver à une habileté consommée dans l'art de travailler les chevaux en liberté sans être écuyer, on peut cependant admettre comme possible l'existence d'un homme qui saurait familiariser les poulains et qui ne saurait ni monter à cheval ni mener une voiture.

Cet homme, s'il existait, deviendrait actuellement inutile, et serait incapable de continuer l'éducation du jeune cheval.

Pour bien dresser un poulain, il ne suffit pas d'un cavalier; il en faut deux, un pour monter, un pour rester à côté, à pied, pour le contenir, ou sur un cheval sûr pour accompagner.

Je me suis étendu à dessein sur cette première éducation. Je me suis appesanti sur les détails. J'ai traité minutieusement chaque phase de cet enseignement si lent et si gradué.

Lorsque je faisais mon cours au haras du Pin, un de mes anciens camarades de collége, peu spécial en chevaux, mais homme de capacité et d'intelligence, y vint par curiosité; après avoir entendu fort patiemment une interminable dissertation sur la théorie des attelages, il n'y tint plus, et me demanda : Mais, est-ce que l'on fait habituellement tout cela? Moi, je croyais qu'on mettait tout bonnement à la voiture un jeune cheval pour l'essayer, et que cela allait tout seul.

« Sans doute, on fait ordinairement ainsi, et c'est là le
« mal : il y a des chevaux qui se prêtent si admirablement
« à tout ce qu'on peut leur demander, qu'ils vont effec-
« tivement tout seuls, et malgré tout ce qu'on peut faire
« de sottises et de maladresses. »

Il y en a d'autres qui, parce qu'on a voulu aller trop vite, sont beaucoup plus longs et plus difficiles à dresser que si l'on avait pris tranquillement la longue route de la patience et de l'analyse.

Il y en a qui restent tarés, dangereux ou rétifs, par suite

d'un dressage mal entendu, lesquels eussent été fort dociles et excellents.

Il y en a enfin qui ne réussissent jamais et dont la valeur *est totalement perdue* pour le propriétaire.

Le propriétaire pourra croire que la perte d'un poulain manqué par hasard n'est rien auprès des longueurs et des ennuis de cette méticuleuse éducation.

A ceci, je ne répondrai ni par des raisonnements, ni même par des citations de faits, j'aime mieux que le lecteur se réponde lui-même et par ses propres observations.

Qu'il prenne un calepin et qu'il aille partout où l'on dresse des chevaux, qu'il prenne note de la valeur apparente du poulain, de la valeur probable qu'il prendrait en se perfectionnant autant que possible, puis de la dépréciation du poulain tué, ruiné ou rétif, lorsque cela arrive, et qu'il fasse le calcul.

Moi, je prétends qu'avec ma méthode bien suivie, il n'y a à craindre que les accidents de force majeure, que les tares auxquelles chaque individu est condamné par sa propre nature.

De plus, les frais de cette éducation sont nuls ou presque nuls. Une leçon d'un quart d'heure est souvent trop longue. Je ne crois pas que l'individu le plus mal doué par la nature résiste à trois mois de fréquentation. Voilà donc un total de 100 leçons, d'une demi-heure chacune si vous voulez, en un mot, cinquante heures consacrées à mener à bien le poulain le plus exceptionnellement ingrat.

Mais ce maximum n'a aucun rapport avec les moyennes ordinaires.

Il y a des chevaux qui se prêtent à tout et dont l'éducation ne présente aucun obstacle.

J'ai recommandé les plus minutieuses précautions, et j'ai indiqué une marche d'une lenteur désespérante.

Mais c'est dans l'hypothèse d'un praticien novice, qui doit s'attendre à tout, et que rien n'avertit qu'il n'a pas affaire à un individu extraordinairement susceptible.

Plus tard, l'habitude fait pressentir une foule de circonstances exceptionnelles, le moindre indice rassure et donne de l'audace, on peut alors, sans imprudence, négliger telle ou telle précaution, et insister précisément sur celle dont la nécessité vous est instantanément révélée.

Ceci est une affaire d'habitude.

Pour fixer les idées, je vais essayer de classer les poulains par séries et suivant leurs races, et donner quelques indices généraux sur le plus ou moins de difficulté de chaque catégorie.

Mais j'avertis d'avance que tout individu peut, au moment où il s'y attend le moins, se montrer complétement différent de tous ceux à qui il devrait ressembler, et que l'esprit d'observation doit toujours guider dans toutes les expériences.

LE PUR-SANG.

Je ne sais pas comment cela se fait, mais je ne peux me servir que de chevaux de pur sang, il n'y a que ceux-là qui aillent à ma nature.

Cela peut prouver certaine connexité entre la noblesse du pur sang et la noblesse d'organisation de celui qui parle

ainsi : mais je suis obligé de répéter que, de tous les chevaux, le cheval de pur sang m'a toujours paru le plus difficile à dresser pour n'importe quel service.

Dans certaines circonstances qu'il faut bien se garder de faire naître, il peut se défendre jusqu'à la mort, et il n'y a pas d'autre terme à sa fureur, uniquement parce qu'il a plus de vie et d'âme qu'aucun autre.

Il tient en cela de l'âne, bien autrement vivace et énergique que le cheval, dans son état normal.

Lorsqu'on rencontre un poulain entier de 18 mois, gras, lourd, absorbé dans son embonpoint et dans sa condition de cheval entier, il faut se garder de trop réveiller sa nonchalance, de peur de trouver une énergie d'humeur qui tournerait contre vous.

Il ne faut jamais mettre le poulain de pur sang hors de lui, on ne pourrait plus le calmer : l'état convulsif deviendrait habituel chez lui. Pour les autres, au contraire, la fatigue et la sueur les ramènent au sang-froid et à l'obéissance.

Quelques personnes entreront peut-être dans mon sentiment pour le cheval anglais, et parleront de la docilité du cheval arabe.

J'ai eu entre les mains beaucoup de jeunes chevaux issus d'arabes, ils ne diffèrent en rien des poulains de pur sang anglais, quant au caractère.

Avec les uns comme avec les autres, il faut tourner de son côté leur énergie au lieu de chercher à l'éteindre.

Somme toute, le pur-sang est peut-être ce qui plaît le

plus dans la pratique à un homme véritablement expérimenté.

Mais dire qu'il y a moins de peine à se donner, et moins de temps à consacrer, me paraît diamétralement contraire à la vérité et au bon sens, ou du moins à mon expérience.

L'étalon de pur sang est si virtuel, qu'il donne presque toutes ses qualités, bonnes ou mauvaises à ses poulains, quelle que soit l'origine de la mère.

AUTRES ESPÈCES.

Je suis forcé ici, par exemple, de mettre au même rang et au premier, sous le rapport de la difficulté du dressage, tout ce qui sort de l'étalon de pur sang.

Les cock-tails, les navarrins, les limousins (s'il y en avait), les 3/4 de sang, c'est-à-dire ceux qui sont réellement nés d'un étalon pur et d'une mère fille elle-même d'un étalon pur et d'une jument de trait, se montreront généralement hauts et farouches, je ne dis pas indociles et méchants ; mais il faut se donner la peine de les apprivoiser, saisir avec attention le mode de traitement qui leur convient, analyser leurs résistances.

Les poulains de pur sang cleveland, carrossiers normands, issus de Norfolk, ne se montrent difficiles que quand leur conformation est défectueuse. Dans ce cas, le sang qu'ils ont les rend irritables, et leur masse musculaire est maladroite : double obstacle à l'éducation. Beaucoup de chevaux normands sont impossibles pour cette raison. Quand l'individu est bien né, c'est-à-dire qu'il

tient de ses père et mère une bonne santé et une conformation normale, il est peu difficile de réussir.

Les animaux issus de notre gros trait et de fortes races anglaises rentrent dans la catégorie lourde qui doit aller toute seule, et ne mérite pas de nous occuper ici.

Mettre le cheval sous l'homme.

J'ai vu, dans ma jeunesse, procéder ainsi pour commencer le dressage.

Selle à piquer, bien sanglée avec croupière et poitrail. Caveçon, et longe tenue par plusieurs hommes. On hissait un jeune homme en selle et le chef chassait devant lui en cercle à coups de fouet.

Chacun avait sa tâche, celui-ci de porter en avant, les cinq ou six hommes à la longe de tenir ferme, le malheureux cavalier de ne pas tomber.

Et il arrivait infailliblement que le cheval fatigué restait tranquille sous l'homme ; pure affaire de temps.

Le lendemain on recommençait, il fallait bien que tôt ou tard on pût se passer de longe, et que le cheval renonçât à balancer son cavalier dans les airs comme le premier jour.

Il est vrai que d'abord le cavalier se tuait ou se blessait quelquefois.

Que le cheval était éreinté ; qu'il conservait longtemps et quelquefois toujours un certain penchant à essayer son homme en partant.

Qu'il n'avait presque jamais de fraîcheur de mouvement, de gentillesse ni de dévouement.

Mais bah ! il n'y a pas de remède universel ; on ne peut pas tout avoir, et *d'ailleurs on en voit bien d'autres chez les Cosaques du Don, et les Gauchos, ces admirables cavaliers de la nature, et les Bedouins donc !*

Qu'on n'aille pas objecter que ces intrépides casse-cou n'ont affaire qu'à des chevaux sans force et sans moyens, que les chevaux anglais de pur sang leur donneraient plus d'embarras ; cela serait dangereux à soutenir auprès de certaines gens.

Moi, tout le premier, j'ai commencé comme cela, et, un beau jour, j'ai rencontré une fille de *Paradox* qui s'est roulée six fois sous un jeune homme de vingt ans, hardi, solide et vigoureux à plaisir, et a renversé, les uns sur les autres, en tas, six hommes cramponnés après la longe.

Le combat a fini après trois cordes cassées.

Le lendemain, comme il n'y avait rien de gagné, j'ai cherché une autre route.

Comme la jument allait bien à la longe, je l'ai mise nue et calme le long d'un mur.

Un palefrenier a commencé à prendre les crins et à s'appuyer sur le dos.

A chaque saut, un coup de caveçon proportionné à l'énergie déployée, à la colère manifestée.

Au calme, des caresses.

Le palefrenier se fit donner le pied et se coucha en travers sur le dos.

On fit un pas, puis deux.

A chaque sottise, l'homme retombait sur ses pieds et le coup de caveçon arrivait.

La jument comprit que la chute de l'homme était un tort de sa part à elle-même.

Un vieil écuyer que j'ai connu, et qui aurait aujourd'hui cent ans, rossait ses élèves quand ils tombaient, afin, disait-il, qu'ils fussent plus malheureux par terre qu'en selle.

C'était le même principe avec une variante dans l'application.

Mon palefrenier alla bientôt à poil, posé en femme, afin de tomber plus facilement sur ses pieds.

Plus tard il se mit à califourchon, la bête ne bougeait plus.

Au bout de huit jours j'allais où je voulais sur ma jument sellée et bridée à l'ordinaire, en toute sécurité.

Il n'y avait plus qu'à lui faire les aides.

J'oubliais de dire qu'un écuyer de profession, témoin du premier essai, me tint ce discours.

Cette bête a sur les côtes, à la place de la selle, de légères exostoses en pointe qui, sous le poids de l'homme, entrent dans la chair des reins et y causent des douleurs intolérables. Voilà la cause de la défense.

Ces exostoses passeront-elles? — Jamais.

Faut-il renoncer à la jument, l'atteler ou la tuer? — Silence.

Quand on la vit docile? — Silence.

J'ai toujours continué depuis, et je n'ai jamais échoué.

Mais j'ai souvent mis plus de huit jours.

Pour plus de clarté, je vais formuler ma méthode comme une manœuvre.

LE PREMIER MONTOIR.

Je l'ai dit ; je ne saurais trop le répéter; tout l'art du dressage gît dans l'étude des individualités, et, quoique nulle ne soit entièrement semblable à une autre, on parvient, à force d'expérience, à classer les diverses organisations en groupes divers dans l'un desquels rentre nécessairement le sujet qui vous occupe actuellement.

Presque tous les poulains répugnent à recevoir l'homme sur leur dos, mais le mode de refus varie : l'un s'effraie et cherche à se jeter en avant, la tête haute, le rein bas et plié, l'autre vousse le dos, baisse la tête et se prépare à une suite de sauts de mouton ; un troisième essaiera de frapper en vache avec le pied de derrière. Tous ces divers modes de défense sont prévus de l'homme qui a méthodiquement préparé un poulain par le travail que l'on vient de décrire. Il connaît tous les moyens d'arrêter à l'instant chaque intention de désordre.

Le cavalier doit être, autant que possible, jeune, très-agile, solide, patient et hardi. Une taille élevée est un grand avantage pour commencer les jeunes chevaux, de même que cela est un grand inconvénient lorsqu'on veut se livrer à un travail académique.

Ce qui ne veut pas dire pour cela qu'on ne puisse arriver en dépit des désavantages naturels ; l'intelligence et la volonté triomphent de tout.

On peut essayer le montoir avec une selle, en couver-

ture ou à poil, peu importe, avec un caractère facile et débonnaire; mais, pour les individus nerveux, susceptibles, impressionnables, commençons toujours par ce qu'il y a de plus simple et par la gradation la plus insensible.

Un aide donne le pied au cavalier qui cherche à s'appuyer le ventre en travers sur le cheval à poil. Le dresseur essaie de maintenir le poulain calme et immobile; s'il n'y réussit pas, le cavalier se laisse tomber sur ses pieds et on recommence tout à nouveau.

1er degré, le cheval supporte le cavalier couché en travers et reste en place.

2e degré, il marche pas à pas, le cavalier ainsi placé.

3e degré, il reste en place portant le cavalier en femme.

4e degré, il marche sous le cavalier en femme.

5e degré, il supporte en place le cavalier à califourchon et marche avec lui.

Si tout cela a été fait à poil, il faut suivre la même gradation avec la selle.

Quelque lent et pédantesque que puisse paraître un tel système, c'est le seul qui soit sûr et qui mène à bien; je dis plus, c'est le plus prompt.

Je n'assigne à aucune de ces gradations ni aucune durée obligatoire, ni aucune répétition. Mais j'exige qu'on s'arrête pas à pas à chacune, et qu'on ne passe à la suivante qu'après un succès complet, certain, constaté.

C'est en localisant les défenses, en les analysant une à une qu'on pourra en triompher avec facilité et avec certitude, sans danger, et sans aucune de ces luttes qui com-

promettent l'homme, tarent le cheval, retardent l'éducation et la rendent quelquefois à tout jamais impossible.

J'ai moi-même, en moins d'une heure, bien souvent, fait passer un jeune cheval par tous ces échelons du dressage, et l'ai mis à même d'aller seul sous l'homme et pour toujours; il ne faut pour cela que rencontrer une nature qui s'y prête. Mais alors même, si j'ai réussi, c'est que j'ai toujours scrupuleusement suivi ma ligne, observant tout, et ne donnant rien au hasard.

Une fois que le cheval a osé marcher sellé et bridé avec son cavalier, que celui-ci a pu s'emparer de la tête par le filet et le tourner à droite ou à gauche, tout est dit, il ne reste plus qu'à donner la longe du caveçon au dresseur qui, monté sur un cheval tranquille, emmène le poulain promener dans un endroit solitaire.

Au bout de cent pas, le cavalier a pris lui-même la longe du caveçon en main, et il marche à côté ou derrière le dresseur.

On peut, en certains cas, laisser le cavalier dans une cour, dans une allée de jardin, le dresseur étant alternativement à côté du poulain ou éloigné suivant le besoin; car il y a des moments dont il faut se défier.

Un jour, un jeune homme arrive chez moi et demande à monter un jeune cheval difficile; il y avait justement une pouliche de deux ans et demi qui devait être montée ce jour-là pour la deuxième fois. *Tenez, montez cette bête-là, en couverture, en bridon, et au pas, tout autour de ce gazon; prenez garde surtout de ne pas changer de main et de*

suivre toujours la même direction et la même allée, autrement je ne réponds de rien.

Mon intrépide cavalier commence par exécuter ponctuellement les instructions, et quatre tours se font avec une régularité... ennuyeuse; et de vouloir innover; on change la pouliche de main par un demi-tour; elle ne comprend pas, recule, quitte le sable, se trouve sur le gazon, reste interdite et ne va plus; coup de talon, mouvement de surprise, saccade de filet, bonds, défenses, et voilà la bête emportée dans la direction de l'écurie; une barrière se présente qui servait à garantir un massif, la jument s'arrête court, le cavalier saute seul par dessus la tête du cheval et par dessus la barrière. Il se relève, veut recommencer, et la même scène se reproduit dans les plus petits détails, chute comprise; j'arrêtai les frais, ne voulant ni avoir à me reprocher un accident fâcheux, ni rendre mon poulain rétif.

Lorsqu'une fois le poulain a pris l'habitude de courir avec son cavalier, il n'y a presque plus aucun danger de chute ni d'accident, le jeune cheval tend toujours à suivre son vieux camarade, dont le flegme le rassure.

Il y a loin de tout cela à l'histoire de *Bucéphale* dompté en une fois par Alexandre : la distance de la poésie à la vérité.

Mais, dira-t-on, les Gauchos des Pampas ! les Cosaques du Don, et même beaucoup de nos jeunes et vigoureux paysans !

Je répondrai d'abord que, quant à mes jeunes et vigoureux paysans, je sais ce qui en est, ce serait trop long et

trop ennuyeux de réduire la vérité à sa plus simple expression.

Moi, je ne veux pas d'un danger que je puis éviter; je ne veux pas d'une lutte, quand je puis être obéi par persuasion.

Un poulain très-doux, mais faible de reins et d'aplomb difficile, n'a porté l'homme qu'au bout de trois semaines; au bout de ce temps, il eût porté une femme, tant il était tranquille.

Pendant le dressage on est exposé à des paniques dans lesquelles tout est remis en question. L'important est d'empêcher les causes probables de ces paniques, et, si on ne le peut, empêcher que ces paniques occasionnent la chute du cavalier.

Bientôt arrive le moment où les peurs ne désorganisent plus le cheval; il ne cherche plus à se débarrasser de son cavalier.

Pour attendre ce moment, doit-on chercher le dehors ou se renfermer dans un manége?

Pour moi, j'aime peu le dedans, à cause des tournants, des retours sur le même terrain qui fatiguent et ennuient le cheval; je préfère une forêt bien percée, avec un terrain doux et sablonneux. — Mais on n'a pas toujours cette forêt dans son voisinage. — Alors, comme les routes sont dures pour les pieds, et trop fréquentées, que la plaine trouble les chevaux et leur ouvre les yeux trop tôt, je préfère *travailler dans les planches*, comme disaient les écuyers des anciens temps.

Lorsque l'on sort pour la première fois à cheval avec le poulain monté à sa droite, il faut se rendre compte du caractère du poulain et de sa manière, afin de savoir si on doit, en cas de désordre, le tenir ou non en laisse avec une longe de caveçon.

Ordinairement, cette précaution est bonne; on ramène à soi le poulain, on le colle le long de son cheval, ce qui l'assujettit et le rassure.

Car il est bon de savoir que les chevaux rassemblés en groupe ont une tendance naturelle à suivre aveuglément un chef. Ce chef est celui dont le caractère est le plus déterminé et le plus courageux.

Un homme monté au milieu d'un troupeau, et bien maître de son cheval, a de grandes chances d'être suivi du troupeau.

Par conséquent, plus vous voulez imprimer de décision aux allures de votre propre cheval, mieux le poulain qui est à côté de vous marchera.

Quelques-uns, d'un caractère entier, sont sujets à prendre un parti à eux et à s'éloigner quand même; avec ceux-là, pas de longe en main.

Ce n'est pas sans motifs que j'ai tant appuyé sur les principes variés de l'éducation équestre à donner aux hommes.

Lorsqu'un jeune cavalier se trouve sur un poulain neuf, brut et peu rassuré, il est lui-même fort embarrassé, s'il n'a, comme on dit vulgairement, plusieurs cordes à son arc.

Premièrement, le poulain est toujours mal sellé, son

dos est rond, son garrot déprimé, ses reins voussés, son ventre gros. Il est presque toujours nécessaire de mettre une couverture entre le dos et la selle, précaution utile en ce que le contact est moins sensible, et en ce que la chaleur qui se développe, essouffle doucement et calme le poulain.

Les sangles ne peuvent être fortement tendues, elles causeraient de l'inquiétude et feraient bondir.

De la sorte, le cavalier roule, coule sur les oreilles et ne trouve nulle part son aplomb; il faut cependant qu'il soit fixe et qu'il ne cherche sa solidité, ni par la pression des jambes auxquelles il ne sait pas comment on répondra, ni par une position qu'il faut peut-être changer à chaque instant.

Il est donc indispensable d'avoir à la fois du moelleux et de la solidité.

Il faut encore être familier avec toutes les manières d'aller qu'un cheval peut avoir, puisque ce poulain aura la sienne, et, avant de la montrer, pourra les prendre toutes l'une après l'autre de moment en moment.

Les cavaliers qui se préoccupent sans cesse d'assouplissement, seraient bien attrapés si on les mettait sur des poulains tout à fait neufs.

Je ne sais pas trop ce qu'ils trouveraient à assouplir.

On n'a rien dans la main qu'un morceau de cuir qui cède à tout, ou qui se tend tout à coup d'une façon incohérente, et qu'il faut tenir ou lâcher suivant l'occurrence, sous peine d'être emmené tout de travers, ou arraché hors de sa selle.

Quant aux jambes, elles n'ont aucun effet, et l'éperon, si on était assez imprudent pour le garder, aurait toutes les conséquences possibles, excepté celle de porter en avant.

Il faut donc se borner à suivre ou à accompagner le maître d'école, comme on peut, sans aller ni où on veut, ni comme on veut, et surtout sans s'impatienter d'être dépourvu de tout moyen d'action.

Peu à peu, cependant, l'animal se débrouille, et à certains indices l'homme expérimenté commence à préjuger ce qu'il sera un jour.

Mais les idées que se forme le novice sont bien loin de la vérité.

Si, par exemple, le poulain va droit, ferme et franc, avec un appui fidèle et sûr, des allures calmes et carrées, adroit sur ses lignes, en un mot, comme un excellent cheval fait, on sera tenté d'espérer un cheval facile à dresser, commode et sage.

J'ai toujours vu débuter ainsi ceux qui, plus tard, étaient fiers, vigoureux, entreprenants et d'une chaleur inquiétante.

L'homme timide les monte avec délices à deux ans, en a peur à trois et y renonce à quatre.

Les quinteux, indociles, les *marche-à-regret*, les poltrons ont des chances de devenir chevaux de femme.

J'en ai vu qu'on ne pouvait remuer qu'en les accablant de coups, se montrer par la suite très-actifs.

Les plus maladroits finissent quelquefois par être les plus sûrs, et souvent ceux que l'on croirait bons ne doi-

vent cette apparence qu'à une première facilité de porter l'homme, qui n'a pas de suites avantageuses.

Dans les premières promenades, il n'y a pas d'allures à chercher ; la progression se fait par n'importe quel moyen. C'est au jeune cheval à s'y prendre comme il peut pour suivre son camarade, et le cavalier n'a à s'occuper qu'à développer en lui cette volonté.

Le pas, tant qu'on tourne le dos à l'écurie ; en revenant, quelques tentatives d'aller plus vite, mais seulement pendant quelques toises, voilà à quoi se borne le travail des premiers jours.

Comment on forme les poulains aux aides.

Tout cavalier a commencé d'ordinaire sur un cheval dressé, on lui a fait fermer les jambes et il a pris l'habitude de ce mouvement, de ce moyen : le gras de jambe, le mollet, le bas de la jambe et l'éperon ; et il a acquis une certaine puissance avec laquelle il détermine en avant.

Lorsque ce cavalier se met sur un poulain, il a beau fermer les jambes avec gradation, avec puissance, avec énergie, donner des coups de talon, rien n'y fait. Avec l'éperon, il pourrait provoquer des sauts de mouton, mais il ne porterait pas en avant davantage. Il a appris à appuyer vigoureusement un coup de cravache derrière la botte ; cet autre moyen pourrait effrayer le poulain et le faire sauver : mais il n'y a pas de raison pour que cela le fasse avancer.

La difficulté se résout de plusieurs manières, chacun a

la sienne qui réussit plus ou moins, que l'on discute, à laquelle on trouve des inconvénients, ou qu'on prône comme une panacée universelle.

J'ai vu faire prendre doucement le cheval à la bride par un homme à pied, ou chasser en avant avec un fouet derrière.

On objecte, dans ce cas, que le moyen est illusoire, que le cheval obéira tant qu'il verra employer ce moyen, mais que libre et sans fouet il recommencera indéfiniment.

On réplique qu'il n'en est pas ainsi, que le cheval commence par obéir aux agents extérieurs, et finit par obéir au cavalier.

La raison est des deux côtés, car il arrive tantôt une chose, tantôt l'autre, dans la pratique.

Ceux alors qui ne veulent devoir leurs victoires et leurs progrès qu'à eux-mêmes, emploient tout seuls la cravache et l'éperon jusqu'à ce que le cheval se porte en avant, et cela réussit quand le cheval ne se met pas à se renverser ou à reculer en ramingue. Mais comme la progression est toujours un mouvement naturel au cheval, il arrive souvent qu'il prend d'abord son parti en désespéré, et ensuite l'habitude d'aller.

Il y en a encore qui mettent le cheval à la longe avec un homme qui poursuit en fouettant et un autre qui monte en éperonnant. On appelle cela, *rendre franc sur l'éperon*.

La vérité est à côté de tout ça. Si un jeune cheval est

restant ou s'il résiste en place, il faut d'abord savoir pourquoi.

Commençons par écarter un cas très-fréquent, celui où le cavalier a tiré sur les rênes assez pour mettre le cheval derrière la main, c'est-à-dire, dans l'impossibilité absolue de se *tendre en avant* ; et il est très-difficile de ne pas se mettre dans cette position-là avec les poulains.

Dans ce cas-là et dans tous les autres, si le cheval ne marche pas de lui-même, il faut trouver d'abord le moyen de le porter en avant, et ensuite celui de lui signaler que c'est cela qu'on veut de lui.

J'emploierai donc l'homme à pied à la bride, et l'homme derrière s'il le fallait pour opérer d'abord la progression; à mesure qu'elle deviendra facile, le cavalier joindra l'indication des jambes et de la cravache, à l'impulsion donnée par les deux autres moyens, et, l'habitude aidant, on substituera graduellement les moyens du cavalier aux moyens étrangers.

Il est facile de voir que cette méthode est la meilleure, puisqu'elle explique comment et pourquoi les autres sont efficaces ou nuisibles, en un mot incertaines, ne reposant pas sur un principe rationnel.

Lorsque le jeune cheval est en état d'en accompagner un autre, on profite de l'impulsion naturelle donnée par le désir de suivre le camarade.

On l'habitue à se sauver sur la pression des jambes en les fermant dans les circonstances où l'on prévoit qu'il obéira, et on n'éprouve l'aide enseignée que lorsque le

premier mouvement du cheval est de se livrer dans le sens indiqué.

La cravache et l'éperon sont rendus familiers par le même esprit de méthode.

Le système d'obéissance par intimidation est une absurdité. On ne doit employer l'intimidation que pour proscrire la colère ou la méchanceté.

Châtier pour augmenter l'activité, lorsque le cheval agit mollement ou résiste par mollesse, est une bonne chose à employer, mais seulement dans le cas où ce qu'on demande est tellement familier, que l'obéissance immédiate n'est plus en doute, et alors le châtiment devient superflu.

D'où il résulte que la patience intelligente, d'abord dictée par la prudence, finit par suffire parfaitement et presque dans tous les cas.

L'art de dresser les poulains n'est point une affaire de patience apathique ou d'audace téméraire, c'est le résumé le plus complet de toutes les connaissances que l'on peut acquérir en équitation.

Il s'agit d'entrer en rapport avec le jeune animal pour qui presque tout est surprise, répugnance ou douleur.

Chez un cheval fait, si mal dressé qu'il puisse être, un cavalier routiné trouve toujours un certain nombre de signes convenus pour se faire obéir. Les résistances mêmes d'un cheval ramingue ont leur raison d'être, bien tranchée et ordinairement assez facile à analyser.

Chez le poulain, rien de fixe, point d'analogies, pas de

points de répère, il faut créer entre vous et lui un langage et se faire parfaitement comprendre avant d'espérer la moindre obéissance.

Là, il n'y a pas de règle donnée à suivre ; chaque individu a sa clef, qui lui est particulière ; et il n'est jamais semblable à un autre.

Il est cependant possible de réussir complétement et toujours, je dis toujours, car tout manque de succès peut s'expliquer par une faute, et cette faute peut-être évitée.

Le moyen est l'analyse, résultant de la connaissance de tous les cas qui peuvent se présenter. L'homme qui a bien pratiqué n'est jamais surpris ; tout ce qu'il rencontre n'est pour lui qu'un souvenir, une occasion d'appliquer tel ou tel procédé qu'il trouve dans le répertoire de son expérience.

Ici, doit se présenter naturellement une énorme différence entre celui qui professe et celui qui exécute. Le premier est obligé de tout dire, de tout analyser, de tout prévoir ; il est prolixe, interminable.

L'autre, au contraire, agit vivement et avec concision, aux yeux du moins de l'ignorant ou même du novice, qui essaie prudemment l'application des principes qu'on lui a donnés.

Une longue expérience fait voir de haut et de loin, elle vous apprend à négliger un détail en apparence effrayant et réellement sans conséquence pour vous arrêter à un rien significatif. De là, vient que l'homme habile est exposé à passer tantôt pour un sorcier, tantôt pour un homme timide et empêtré.

Toutes ces généralités seront comprises par le lecteur, mais elles ne seront senties qu'en se mettant à l'œuvre. Et l'œuvre est facile, quand on a acquis l'expérience; mais les commencements sont très-difficiles, très-longs, il faut se donner beaucoup de peine pour apprendre; ce n'est plus qu'un jeu quand on sait.

On me reprochera, sans doute, l'importance extrême que j'attache au dressage des poulains.

Qu'on me taxe de pédantisme et de ridicule, peu m'importe, on ne m'en dira jamais tant que j'en ai lu.

Et Xénophon, qui renvoie les jeunes gens à leurs études, les hommes faits au soin de leur maison et des affaires publiques, et dit d'abandonner les poulains à un piqueur (1).

M. de Newcastle abandonne le jeune poulain au *cavalcador*, et MM. les anciens écuyers de Versailles laissaient aux palefreniers et aux sous-piqueurs la tâche désagréable et infime de *débourrer* les jeunes chevaux qui ne savaient rien.

Que répondre à de telles autorités!

Tout simplement ceci : Dans tous les haras, dans toutes les écuries, dans tous les établissements publics ou particuliers, quelle que fût la méthode que l'on suivît, j'ai vu

(1) Au lieu de se consacrer au dressage des poulains, on fera mieux, tant qu'on est jeune, de s'occuper de son instruction; d'apprendre à monter à cheval, ou si on le sait déjà, de se perfectionner dans cet exercice. Plus âgé, on s'occupera de sa maison, de ses amis, des affaires publiques, de la guerre, plutôt que de l'élève des chevaux. Ainsi quiconque pensera comme moi à cet égard donnera ses poulains à dresser.

XÉNOPHON, *de l'Équitation.*

des chevaux manqués dans leur dressage. Les uns devenaient rétifs et ramingues, et, par conséquent, perdaient toute leur valeur; les autres restaient difficiles et dangereux, convenables tout au plus pour des cavaliers exceptionnels, et, par conséquent, d'une défaite difficile; un plus grand nombre n'atteignaient pas au degré de perfection que l'on aurait dû attendre de leur race et de leur forme.

Mécontent d'un pareil résultat, j'ai voulu approfondir moi-même la question et j'ai la prétention de l'avoir convenablement résolue.

Je ne me crois pas inventeur; je n'ai pas à annoncer des procédés particuliers; tout le secret consiste à bien observer les circonstances qui se présentent et à employer à propos les moyens connus de tout temps en équitation.

Principes généraux et cas particuliers.

Nous avons supposé le poulain convenablement apprivoisé dès l'enfance.

Mais il peut arriver que l'on rencontre un jeune cheval farouche et déjà gâté, de même que le médecin n'arrive souvent qu'après l'administration d'une drogue pire que la maladie.

Il faut tout prévoir.

Si ce jeune cheval ne souffre pas les approches de l'homme, arrêtons-nous loin de lui, c'est par là qu'il faut commencer.

La peur est toujours la première cause des défenses du

cheval que l'on veut aborder, mais la peur se manifeste de diverses manières et se change souvent en des sentiments d'un autre ordre.

Le premier mouvement de l'animal qui a peur est de fuir; s'il se sent retenu, il cherche à briser ses liens, et, s'il en désespère, il devient audacieux par peur et revient sur l'homme pour l'attaquer.

Telle est la marche inévitable de tous les désordres de ce genre.

Les uns tirent en renard, mettent toute leur force à reculer, secouent la tête, brisent tout, ou se renversent et roulent par terre.

D'autres se retournent et se prennent dans leurs longes, au risque de se rompre les reins en s'enchevêtrant.

J'en ai connu un qui bondissait de manière à s'élever verticalement des quatre pieds, le plus haut possible, et, dans ce mouvement, il levait la tête avec secousses pour briser ses longes.

Il en est qui attaquent l'homme bravement en face avec le pied et la dent.

Il en est qui cherchent toujours à fuir, appuyant leur retraite de ruades désespérées.

Peu importe le mode d'expansion, la cause est d'abord la terreur, et, quand la terreur est à son comble, le cheval perd le sentiment de sa conservation ou plutôt le jugement, car le cheval a le sien, tout aussi bien que l'homme.

Lorsqu'il a senti ses forces, éprouvé qu'il faisait peur,

il s'habitue au danger, à la victoire, et peut devenir un terrible animal.

Remontons au principe : on trouve dans Xénophon un conseil qui a plus de profondeur que l'auteur lui-même ne l'a peut-être pensé :

Διδάσκειν ὅτι οὐ δεινά ἐστι.

Apprenez-lui que cela ne lui fait pas de mal.

Pour cela, restez à distance, complétement immobile, quoi qu'il fasse. Tôt ou tard, il se calmera par réflexion ou par diversion. Le Vaillant raconte que les Hottentots et les Caffres approchent les animaux les plus sauvages et les plus défiants jusqu'à portée de fusil par ce moyen ; ils s'immobilisent jusqu'à ce que l'animal cesse de penser à eux et de les regarder ; ils avancent alors sans bruit, de manière à avoir repris leur immobilité quand ils sont regardés de nouveau.

S'il arrive que le cheval s'offense et veuille charger, il faut tout d'abord l'en dégoûter.

Un jour, un de mes voisins de campagne arrive chez moi, suivi d'un domestique menant par la figure une pouliche de trois ans. — Je serais bien heureux que vous voulussiez *vous en occuper un peu* (*on cherche toujours à dorer la pilule ou à diminuer le service qu'on demande*), afin que je pusse m'en servir ; je ne suis plus jeune, mon domestique non plus, et, ma foi, elle nous fait un peu peur.

— Une confidence a plus de mérite quand elle est entière. Votre pouliche a pour père un cheval de pur sang ou à peu près, que je connais ; le mal ne vient pas de là, mais la mère est une vraie normande baie, qui, dans son

jeune temps, a causé plusieurs malheurs chez vous, entre autres celui de vous casser la jambe, et aujourd'hui qu'elle est vieille, on ne l'attelle pas facilement, vous voyez que je sais le secret de la comédie. Je vais essayer, à deux conditions : 1° que je ne serai responsable de rien ; 2° que je ferai tout ce que je voudrai. On me l'accorda; il le fallait bien.

En approchant de la pouliche déjà placée dans mon écurie, je la vois tourner la croupe vers moi, serrer la queue, plisser les reins : la ruade allait venir. Abrité de la stalle, je casse sur les reins de la jument un fort manche à balai; elle se précipite de l'autre côté vers le mur, soufflant, renâclant et regardant; j'étais devenu immobile et inoffensif. Elle ne s'attendait pas à cet acte de violence, on l'avait toujours prise par la douceur, c'est-à-dire qu'on lui avait toujours laissé avoir le dessus.

J'en approchai à la toucher, elle me respecta, c'était cela de gagné. Pour lui mettre le harnais, même menace de ruade, même sacrifice de manche à balai, même solution. A l'approche du timon, il y eut une troisième menace et un troisième manche à balai ; puis ce fut tout, et 15 jours après, la jument s'attelait convenablement.

Ce moyen eût été brutal et stupide s'il ne se fût pas agi d'une créature farouche, méchante et lâche. En voici un autre que je tiens d'un officier prussien employé aux remontes, du temps où l'on allait chercher des chevaux russes pour remonter la cavalerie légère dans le nord de l'Allemagne.

Une jument des plus sauvages était confiée à un vieux

sous-officier hongrois qui passait sa journée à fumer sa pipe à côté d'elle. Après avoir soufflé, renâclé, sué, battu du pied, elle se tendait sur ses longes pour se jeter sur lui, tant sa présence lui était odieuse; et lui, tranquillement prenait un verre, le remplissait dans un seau d'eau qu'il avait à côté lui, et le lui lançait sur le dos ou sur le nez. Elle en avait si peur qu'elle restait quelques instants tranquille; puis elle recommençait, et le vieux Hongrois aussi.

Le grand Frédéric disait : la victoire définitive dans une guerre est à celui qui a peur le dernier. Quand l'homme engage avec un animal une lutte sans danger ni pour l'un ni pour l'autre, comme dans tout dressage bien entendu, l'homme n'a qu'à s'appliquer à être le plus entêté, et à garder sa tranquillité, il ne peut pas ne pas triompher.

Les cas varient, mais la méthode est toujours la même quant à son esprit. Examinez seulement quelle est réellement la raison de la répugnance de l'animal. Il en est de craintifs pour leurs oreilles, leurs yeux, leurs naseaux, quelques-uns ne veulent pas se laisser manier la bouche; j'ai eu une jument dont on ne pouvait toucher le garrot, toutes ses filles et la plupart de ses fils héritèrent de cette particularité. Quand vous saurez en quoi consiste cette cause particulière de répugnance, vous approcherez en l'écartant d'abord, quitte à y revenir plus tard.

Dans tous les cas, garez-vous soigneusement afin de ne jamais être obligé de fuir; vous ne rencontrerez jamais un cheval farouche et dangereux qui n'ait l'habitude de faire peur à tout le monde; en vous voyant rester, cela le changera, cela lui donnera de la considération pour vous;

s'il vous regarde tout étonné, ne le maltraitez pas, il en sera presque à vous aimer.

J'ai vu des chevaux doux et inoffensifs s'obstiner à rester en place et ne pas venir à la main. Quelquefois cela a peu d'importance, surtout dans les commencements; il se présente cependant quelquefois des singularités.

Une pouliche de deux ans, que déjà on montait facilement, se mit un jour à refuser complétement de sortir de l'écurie; prise à la main, elle sortait sans hésiter, à la condition qu'un autre homme fût dans l'écurie même sans faire aucun mouvement; seul, on n'en serait pas venu à bout autrement qu'en la faisant sortir à reculons; cela devenait sérieux. Je lui mets un licol à toute épreuve avec une longe de cuir forte et longue; une barre d'écurie est disposée en travers de la porte et la longe enroulée à l'entour et tendue de manière à indiquer à la jument de venir à moi. Elle tire à elle, mon appareil tient bon, elle tire davantage, elle se campe en arrière, glisse, roule et se relève tout effrayée. Pendant ce temps-là, j'avais raccourci ma longe, rien n'était changé si ce n'est que j'avais gagné un pied.

Les forces de la pouliche se fatiguèrent à ce jeu, d'autant plus vite, qu'elle était déjà fort apprivoisée. Je paraissais étranger à la question, elle s'arrêta, réfléchit. La leçon et le défaut durèrent trois jours.

On pourrait multiplier les exemples particuliers, et chaque exemple est utile pour tous les cas qui lui ressemblent.

En thèse générale, il faut commencer le poulain soi-

même dès le commencement; autrement, on a plus de peine, en cela qu'aux difficultés que l'animal présente naturellement il faut ajouter le résultat du mauvais traitement et les nouvelles difficultés auxquelles l'animal n'avait pas songé, et que les hommes ont créées en lui par des procédés cruels, timides ou saugrenus.

Cependant le contraire arrive fort souvent. Un homme habitué à commencer tous ses poulains, se voit présenter un jeune cheval et il s'en sert immédiatement sans précaution.

Et on arrive à en conclure autour de lui qu'il est méticuleux, tracassier, nerveux, qu'il agace ses élèves, les rend difficiles et hérisse à plaisir sa besogne de difficultés. Il peut arriver à le croire lui-même. L'homme est ainsi fait, dit Pascal, qu'à force de lui dire qu'il est un sot il le croit.

Et chacun de se dire de toutes parts à côté de lui, M. un tel est bien savant, ou mieux, il se croit bien malin, et moi qui ne sais rien, qui n'ai pas la science (*sic*), phrase officielle d'un vétérinaire, (*historique*), avec ma petite manière de douceur, des mors en bois, je viens à bout tout de même des jeunes chevaux, petit à petit, et en quelques jours l'affaire est faite.

Et dans toutes ces absurdités, il y a précisément autant de vérité qu'il en faut pour arriver à la conclusion la plus ridicule : il faut se passer de science.

Voilà ce qu'il y a de vrai, c'est que le poulain qu'un ignorant amène à un homme véritablement expérimenté est réellement très-doux, très-facile, et nécessairement de la catégorie qui va tout seul.

Sans cela, il aurait causé des accidents, et il arriverait précédé d'une réputation pareille à celle d'Attila, roi des Huns.

Car il n'est pas un ignorant qui n'ait eu la présomption d'essayer par lui-même, et ce n'est que lorsqu'il est arrêté qu'il s'adresse à autrui.

Être mal essayé par un homme brutal ou timide, quand ce n'est pas un poltron cruel, être manqué, contracter tous les vices que le hasard peut amener, voilà la destinée ordinaire des chevaux depuis deux ans jusqu'à cinq, et voilà une des principales causes de notre pénurie en chevaux.

Dressage à la voiture.

PREMIER AMATEUR (*sentencieusement*).
Tous les chevaux s'attellent.

DEUXIÈME AMATEUR (*d'un ton acerbe*).
J'en connais qui ne s'attellent pas.

(Conversations comme on est souvent à même d'en entendre).

Généralement, il est regardé comme plus facile de dresser un cheval au tirage qu'à la selle ; et, cependant, je crois qu'il est moins rare de rencontrer un sujet tout à fait rebelle au trait qu'un sujet indomptable sous l'homme.

Pour bien juger la question, il est nécessaire et suffisant de bien examiner en quoi consiste chacun de ces deux services, et quels sont les difficultés ou les sujets de frayeur que rencontre l'animal pendant le dressage.

Le travail de la voiture est moins compliqué : dans

beaucoup de cas, la bride n'a aucune exigence et tout se réduit à tirer une masse donnée avec les épaules. Tout cheval pesant, mou, lymphatique et paresseux, se trouve naturellement dressé par l'essence même de son tempérament. Les traits, le timon ou les brancards, le corps même de la voiture qui le heurte, s'il s'en trouve trop près, il n'y a rien dans tout cela qui l'effraye ou le contrarie. Qu'on l'attelle à un très-petit poids ou avec des compagnons capables d'enlever la masse sans sa participation, il est à peu près impossible qu'il ne parte pas d'abord et qu'il ne s'utilise ensuite en très-peu de temps. Aussi, pour les chevaux de gros trait communs, le dressage est complétement nul ; pour y échouer, il faut absolument le paysan français des contrées où l'on n'élève jamais de chevaux ; celui-là a quelquefois l'idée d'atteler le poulain à une charrette trop lourde pour qu'il puisse l'emmener, et là, de le frapper vivement et avec acrimonie, il arrive alors à le faire reculer, ruer ou coucher, mais cela même est rare.

Si maintenant, nous voulons nous adresser à des poulains d'un ordre un peu plus élevé, des carrossiers, par exemple, ou des demi-sang issus d'étalons anglais ou arabes et de juments de gros trait, nous rencontrerons plus d'âme, de ce que les anglais appellent *spirit*, et cette qualité sera pour nous une source de satisfaction ou de difficultés, selon notre maladresse ou notre jugement.

Il faut d'abord se rappeler que le cheval est un animal craintif et impétueux ; que, par conséquent, son premier mouvement est de se délivrer violemment de tout ce qui l'étonne ou l'effraie.

Mettre un harnais au jeune cheval est absolument la même chose que de l'accoutumer au surfaix et à la selle, opération que nous avons trop minutieusement décrite pour y revenir. J'ajouterai ici seulement qu'il est bon d'accoutumer le poulain à sentir les traits sur ses jambes plus bas que le jarret; car si on le met à la charrue, cela est indispensable, et même à la voiture, avec les volées aussi hautes que nous avons aujourd'hui l'habitude de les avoir, il est dangereux qu'un cheval fasse, attelé, l'apprentissage du frottement du trait sur ses cuisses.

A la première impression il peut ruer, s'enchevêtrer ou se coucher dessus; tandis qu'au contraire, il doit apprendre à fuir le trait.

Rien de plus simple, au reste, mais je ne dirai pas de plus facile que ce travail préparatoire.

Vous tenez le poulain au caveçon, et un aide tenant le bout d'un trait long de 5 à 6 mètres, de manière à être hors de toute portée, le tend doucement et l'appuye avec précaution sur la cuisse du poulain que, pendant ce temps-là, vous excitez à céder dans le même sens. Vous proportionnez la leçon à la susceptibilité et à la crainte; quelquefois une première leçon même est inutile; dans d'autres cas, il vous faudra trois semaines de travail. Quoi qu'il en soit, le moyen le plus prompt est de ne pas se presser.

Lorsqu'enfin le jeune cheval fait la pirouette renversée (1) sur le trait droit et sur le trait gauche, absolument

(1) La pirouette renversée consiste, suivant la méthode Baucher, à

comme sur la pression de la jambe, vous l'exercez au tirage.

Pour cela, vous mettez deux traits de six mètres au moins, tenus par deux ou trois hommes bien attentifs au commandement, et vous essayez de faire tirer au poulain ces traits plus ou moins tendus.

C'est là qu'on reconnaît son sang : le charretier plonge d'ordinaire dans le collier, tout cela est inutile; mettez-le à la charrue, à la herse, au tombereau, en cheville, tout est dit.

Mais alors pourquoi cet essai ? Dans la crainte de rencontrer une exception, c'est-à-dire, un poulain de pur gros trait, à qui il prendrait fantaisie de se comporter autrement que ses pareils.

Si vous avez eu de la peine à assujettir le poulain, à vous en faire obéir et comprendre, mais que vous ayez réussi, alors il est probable qu'il aura pris l'habitude de fuir toutes les résistances, de céder à toute contrainte, de s'arrêter toutes les fois qu'il est pressé par quelque chose. Par conséquent, le premier effet du collier ou de la bricole sera de l'arrêter et de le porter en arrière.

Il faudra donc détruire un premier effet de l'éducation. et cependant un effet salutaire; car, enfin, vous êtes arrivé à l'arrêter sans effort, à l'aide seulement du licol :

---

faire tourner l'arrière-main autour des pieds de devant, qui ne changent pas de place. Dans le langage ordinaire de l'ancienne équitation, ce serait une volte renversée avec l'arrière-main pour centre, ou la rhedope en cercle renversée le long du cheval à gauche et à droite.

bien qu'il ait dans la tête et dans l'encolure assez de force pour vous emmener d'autorité, il s'arrêtera comme un chien quand il se sent pris par le collier. C'est alors qu'il faut user de modération, d'adresse et d'intelligence pour apprendre au jeune cheval à employer de la force dans son collier pour vous suivre, quand même il éprouve une résistance.

Il faut savoir ici une chose que peu de personnes daignent se mettre dans la tête, c'est que la vitesse du mouvement nuit au tirage; une porte ouverte, en équilibre sur ses gonds bien graissés sera traversée par une balle de fusil sans avoir bougé, et cependant vous la remuez facilement en y appuyant le bout du doigt.

Par le même principe de physique, un jeune cheval qui plonge par un bond dans son collier se fait mal et n'avance guère plus que si vous poussiez à la roue à coups de poing.

Il faut donc lui apprendre à tirer, et pour cela, remarquez un autre phénomène. Deux hommes forts peuvent empêcher un bon cheval de cabriolet de démarrer, s'il sont le soin de bien se caler avant que le cheval ait fait une ffort; autrement, ils sont emmenés; commandez-donc à vos hommes de commencer à tirer sur les traits modérément et seulement après que le cheval est parti et quand il est en marche; surtout de ne pas augmenter leur traction assez pour l'arrêter.

Peu à peu le poulain *apprendra* le tirage, tout est là, et il ne faut pas croire que ce soit peu de chose. Comptez le nombre des chevaux qui ne peuvent se vendre parce

qu'on ne les attelle pas, voyez ce qu'ils se vendraient s'ils s'attelaient, et comptez l'argent perdu !

Un jour, je vendis, en toute confiance, une pouliche de deux ans, de trois quarts de sang ; le père et la mère s'étaient attelés chez moi toute leur vie, et je lui avais fait tirer à elle-même une charrue hors de terre pendant cinq cents pas, sans résistance. Je recommandai bien de ne lui faire faire absolument rien, et de me la renvoyer à trois ans, pour que je pusse la dresser.

Mais, elle était si belle, elle était si forte, elle était si douce, qu'en vérité c'était dommage de la laisser pourrir dans le pré, et on la met à la herse, et, comme la herse était lourde, la jument n'avance pas ; alors on retourna la herse ; mais la jument, qui s'était figurée probablement que la charge était fixée en terre et inentraînable, ne bouge pas; alors on la soupçonne de mauvaise volonté et on la fouette ; elle se cabre, se débat, recule, tombe sur les dents de la herse, et la voilà boiteuse, défigurée, rétive. *Ah! mon Dieu!* et on me la renvoie.

Les deux premiers désastres avaient leur solution toute trouvée; les blessures des tendons se guérirent parfaitement, sauf une enflure à perpétuité.

Mais, une fois droite, quand on l'attela, un seul homme pendu aux traits l'aurait menée à reculons, pendant une lieue, au train qu'il aurait voulu; jamais cheval n'avait si bien reculé sur la pression des rênes.

Il me fallait obtenir du tirage à quelque prix que ce fût ; je n'y parvins qu'en la battant jusqu'à la forcer à des lancades, et alors j'eus le plus mauvais cheval de harnais

possible. Le départ était terrible, pointes, sauts de désespoir, plongeons, etc., et cependant tout cela était un progrès.

J'arrivai bientôt à partir tranquillement sur un terrain parfaitement plat et dur; mais le tirage, et surtout le départ dans les sables, exigea plusieurs mois. Pendant un an, la jument fut d'un service incommode, revenant de temps à autre à reculer et à pointer, et, ayant à cette époque essayé de la mettre à la charrue avec un autre cheval, la force et la continuité du tirage l'éprouvèrent à un tel point, qu'elle se débattit, rua, tomba et brisa la charrue, j'eus même bien peur qu'elle ne reprît pas le tilbury.

Et voilà l'histoire de presque tous les chevaux qui *sont devenus rétifs*.

Voilà aussi pourquoi j'aime les lenteurs et les précautions.

Lorsque le poulain en est arrivé à tirer franchement les hommes qui tendent ses traits, à résister à leurs efforts, lorsqu'on voit enfin qu'il se rend suffisamment compte de cette besogne, on peut tenter de l'atteler à un véhicule quelconque.

La nature de la machine que vous lui donnez à traîner est loin d'être indifférente.

J'entends des hommes, très-peu instruits et fort systématiques, parler de la herse pour y former les jeunes chevaux, c'est une phrase toute faite et qui a assez bon air.

Mais je jugerai à propos de m'en abstenir. On croit

que la herse est chose légère; cela dépend de son poids, de la nature de la terre où on la fait fonctionner, de l'état de cette terre, de mille circonstances. Il est des moments où elle est pesante à ne pouvoir être traînée, parce que ses dents s'accrochent et ne peuvent plus lâcher; il faut la lever, elle ne pèse alors plus rien, et toutes les conditions du tirage sont changées.

A la charrue, les traits sont bas et peuvent faire ruer le poulain qui n'aime pas à se sentir châtouiller les tendons; il n'y a pas de timon, partant pas de chaînettes, ni aucun autre moyen d'empêcher le cheval de reculer et de se prendre dans les palonniers.

La voiture légère, le break, a l'inconvénient de faire du bruit sur les routes dures.

Si vous mettez le poulain en cheville, il pourra ruer sur le limonier ou l'entraîner de côté et d'autre, malgré les efforts du cheval du devant.

Que faire?

Examiner le poulain dont vous avez à vous occuper; tâchez de deviner ses inclinations, ses répugnances, et vous baser sur ce que vous présente son individualité.

J'ai déjà dit que le problème du dressage à la voiture consistait à apprendre au cheval à prendre le collier; je crois que cela est toujours possible; quoiqu'il y ait des chevaux à la fois si faibles et si violents qu'ils ne peuvent être attelés seuls à aucun véhicule, si léger qu'il puisse être; mais ceci est l'exception, et encore ces animaux-là, s'ils existent, peuvent être employés utilement avec des chevaux plus francs. Ils les soulagent en route, bien qu'ils

ne fassent aucune besogne, ni en partant, ni dans les moments difficiles.

Mais il y a d'autres répugnances que l'on peut rencontrer chez les jeunes chevaux.

Les uns voudront bien tirer, mais à la condition que ce ne soit ni trop fortement, ni surtout avec continuité. Ceux-là partiront avec la charrue, la mèneront au trot, puis au galop, et la culbuteront à force de lançades, comme la jument que je citais tout à l'heure.

A ceux-là, un break solide, mais léger, avec un maître d'école également capable de les suivre et de contenir leur fougue. Il serait aussi dangereux de les arrêter complétement que de les laisser s'enfuir à leur gré.

Il en est qui procèdent par lançades, quand ils sont forcés de tirer, mais qui se laissent balancer paisiblement dans leurs traits, si on n'exige rien d'eux; ceux-là peuvent être mis à la herse, attachés par le licol au collier d'un camarade, et y rester jusqu'à ce qu'ils se calment d'eux-mêmes; mais il faut songer que, pendant tout ce temps, ils sont inutiles, et ne font pas de besogne réelle.

D'autres, ardents et entreprenants, peuvent s'effaroucher et s'emporter au bruit des roues.

Ceux-ci se laissent facilement entraîner par d'autres; ceux-là se laissent traîner, vont même jusqu'à se coucher, se déshabiller, et ne veulent pas absolument être emmenés.

Il est donc des poulains que je mettrai en cheville; il en est que je mettrai à la herse; je commence celui-ci au break, celui-là au tilbury; un troisième tout seul à la main, au timon d'une voiture à quatre roues, avec des

hommes qui pousseront à la roue, selon mes indications précises et minutieuses, car j'ai vu des poulains qui se sont décidés à marcher ainsi en faisant avancer pas à pas la voiture derrière eux, et que la collaboration vigoureuse et brutale d'un maître d'école eût désespérés.

Mais il est un défaut capital, le seul peut-être que l'on ne puisse corriger, c'est celui de ruer.

J'ai lu, autrefois, dans une *ancienne Maison rustique : Il faut châtrer le cheval entier qui rue : c'est là le remède à ce vice.* Et moi, je dis qu'il y a plus de chevaux hongres que de chevaux entiers enclins à ruer. L'une et l'autre opinion sont pourtant dans le vrai. Il faut donc ici des détails fort explicites.

Un cheval entier batailleur, toujours prêt à chercher noise à ses camarades, pourra avoir l'habitude de les attaquer par des ruades. La castration ayant pour effet d'éteindre la combativité; ce cheval cessera de donner des coups de pieds, et, sous ce rapport, l'auteur de la *Maison rustique* a raison. Cependant, je ferai observer que le cheval entier bien organisé et d'un noble caractère, n'a pas recours aux ruades; il se jette bravement en face de son adversaire, les pieds antérieurs levés et la bouche ouverte. La ruade annonce, au contraire, un animal sournois, couart et perfide.

Il est donc possible que la castration, en lui ôtant le courage, le rende non pas tranquille, mais vicieux; car il faut remarquer que tous les mâles privés de leurs organes ont une tendance à ressembler à leurs femelles.

Dans beaucoup de fermes, on confie à des chapons la

conduite des poussins, et ils jouent leur rôle de mère à merveille.

Par une raison analogue, le cheval devenu hongre peut prendre le caractère d'une jument craintive, nerveuse, récalcitrante.

Il est fort rare qu'un cheval entier enchevêtré et pris dans ses traits, se mette à tressaillir et à pisser d'effroi; cela arrive en pareil cas à presque toutes les juments et à quelques chevaux hongres.

Généralement, j'ai peu rencontré de chevaux entiers rueurs déterminés à la voiture, même parmi les chevaux de pur sang, qui sont les plus chatouilleux et les plus susceptibles.

Quand une jument se met à ruer et que l'hystérie se mêle à ce vice, ce qui arrive presque toujours, on peut la considérer comme impossible à atteler.

Lorsqu'on ne peut espérer de réduire un animal qu'en l'exténuant, en le tarant, l'humanité et l'intérêt prescrivent d'y renoncer; il y aurait barbarie et perte pécuniaire.

Les chevaux hongres *hystériques*, si je peux me permettre d'appeler ainsi ceux qui ressemblent aux juments atteintes de cette affection, sont un peu moins à désespérer que les femelles.

Ils sont, du reste, assez rares. Je me rappelle d'en avoir rencontré un, c'était un cheval allemand assez doux; du reste, je l'ai perdu de vue; mais on s'en servait, et je crois qu'on aurait pu le corriger.

L'individu chez lequel j'ai vu le vice de ruer le plus

enraciné était un cheval normand de la plaine de Caen et que l'on prétendait fils de *Sylvio*.

Il avait été acheté pour appareiller un cheval anglais vicieux aussi, avec lequel il offrait la plus singulière ressemblance.

C'était de ces chevaux grands et légers qui plaisent généralement et que je n'aime pas, parce qu'ils réunissent les défauts du pur sang et du Cleveland, devant ordinairement le jour à un croisement de ces deux races.

Bais, grands, assez forts par leur taille pour avoir quelque poids, ils ressemblent trop au cheval de course pour être bons chevaux de selle (chargers) ou carrossiers agréables; d'un autre côté, ils ont trop peu de sang pour être réellement vites.

Ils manquent de souplesse, de masse et de train; ce sont, en un mot, de véritables citadins, des badauds, des cockneys; le luxe peut les mettre à la mode, le connaisseur, l'homme pratique, ne les adoptera jamais.

Leur maître, un de mes amis, me les avait confiés, pour les dresser en partant pour la campagne.

Le normand que j'avais connu rueur lorsqu'il était entier, car il avait été castré fort tard, fut quelque temps assez tranquille; mais, bientôt, il reprit son ancien défaut et ce fut pour toujours.

Il allait plusieurs jours de suite régulièrement, puis, tout à coup, sans prendre frayeur, sans aucune cause appréciable, il s'arrêtait lentement, avec calme, lançait une ruade, puis deux, plus trois, et ne s'arrêtait que lorsqu'il avait tout démoli derrière lui, ou qu'il se fût enchevêtré,

abattu et assujetti lui-même dans les débris de ses harnais. Je l'ai vu souvent pendu par les jambes de derrière à la coquille d'un break très-élevé, la tête et les épaules sur le sol.

Après plusieurs équipées de ce genre, j'essayai de prendre sur lui en le montant; il débuta par bondir et me lancer sur le pavé en se livrant à des bonds désordonnés. Je le réduisis sans rien gagner sur son moral; voici un trait caractéristique de son état normal; je le menais souvent sur une grande route, où il se trouvait, je ne sais pourquoi, des lignes de pavés placés sur deux rangs dans une direction perpendiculaire à la chaussée. Sitôt qu'il voyait ces pavés, il s'arrêtait et se mettait en devoir de bondir pour démonter son cavalier; il ne fallait pas espérer d'y résister si on l'abandonnait une seconde. Si, au contraire, on l'appuyait solidement des deux éperons, d'une bonne saccade de bridon avec une martingale à anneaux bien serrée et de 3 ou 4 coups de bâton entre les oreilles, il se calmait et sautait froidement et sûrement par-dessus les tas de pavé, si on l'exigeait.

J'ai essayé plus de vingt fois de suite de le mener en cet endroit, sa conduite n'a jamais varié.

Dans les brancards, c'était une question de plates-longes, parce qu'il est toujours possible d'en mettre plusieurs et assez bonnes, pour que les forces du cheval rueur viennent à s'user; et ce cheval-là était loin d'avoir autant d'énergie et de soutien que de mauvaise volonté.

J'attendis le retour du maître pour lui demander la permission d'user de ma dernière ressource, qui était d'atteler

le cheval et de ne plus le dételer du tout ni jour ni nuit, jusqu'à ce qu'il eût renoncé à ses résistances. On me refusa et le cheval fut confié à un dresseur de profession, qui lui, prit, sans la demander, la permission dont j'avais besoin; et en deux mois il ramena le cheval très-paisible, mais dans une condition où généralement on conduisait les chevaux à Montfaucon; car les abattoirs étaient là à cette époque.

Trois semaines après, le cheval était redevenu à peu près gras, et tout à fait rueur.

Je l'ai revu cinq ans plus tard dans les mains d'un homme très-capable, qui vendait des chevaux, en dressait, et donnait des leçons de toute sorte. Il me dit qu'il s'attelait très-bien, non à deux, mais seul; je proposai une promenade d'essai en tilbury sans plate-longe, et je ne fus pas accepté.

On le montait: il avait conservé sa mauvaise volonté, mais il avait perdu le peu de sûreté de jambes que je lui avait connu.

Son camarade, le cheval anglais, animal quinteux et mal conformé, était devenu très-agréable au bout de quinze jours, et je l'ai revu pendant longues années dans Paris, faisant un bon service.

Je ne sais à quoi attribuer cette persistance dans le vice; mais ce que je sais, c'est qu'on vient souvent à bout de corriger et de dresser parfaitement des animaux bien plus effrayants au premier abord.

Un des plus difficiles que je me rappelle d'avoir entre-

pris, était le fils d'un cheval anglais de pur sang et d'une fille d'une jument boulonnaise par un cheval arabe.

Il était donc de trois quarts de sang avec un croisement oriental. Quoique né en Picardie, il offrait quelques caractères neustriens; une robe bai clair, un front très-légèrement bombé, un tempérament froid m'avait toujours fait redouter quelque chose. Il fut cependant assez facile à mettre sous la selle, à part une volonté arrêtée de faire des demi-tours à gauche en bondissant.

Mais lorsqu'on le présenta à la voiture, il lui prit d'abord l'idée de s'effrayer des œillères. Je n'avais jamais vu ce cas se présenter, et cependant j'avais vu bien des choses. Souvent un poulain à qui l'on met les œillères pour la première fois s'arrête, se pelotonne et refuse d'avancer; mais lui se précipitait au hasard dans toutes les directions.

Lorsqu'il rencontra le timon avec sa cuisse, il se coucha dessus avec tant d'insistance, qu'il s'y prit les quatre jambes et alla tomber directement sur le dos de l'autre côté, et, de là, il se releva, alla à reculons abattre une haie et se précipiter dans un canal.

Après l'avoir retiré de l'eau et l'avoir calmé, il fallut procéder régulièrement à une nouvelle phase d'éducation. Il s'agissait premièrement de l'accoutumer aux œillères, puis de lui ôter l'appréhension de tout ce qui le touchait sans qu'il le vît, car il ne tressaillait à aucun attouchement, pourvu qu'il pût se rassurer par ses regards.

On lui mettait une œillère, puis une autre, tantôt à l'écurie, tantôt en le promenant monté. Il fallut un mois

pour arriver à le monter à peu près en sûreté avec les deux œillères; mais le contact du timon continuait à l'épouvanter. On arriva enfin à le prendre en main avec les œillères et le harnais; pendant que je le suivais en tenant à côté de lui un vieux timon qui traînait par un bout à terre, et de l'autre, était attaché à la boucle du trait à l'aide d'un foulard; je lâchais le tout à la moindre marque de frayeur.

Comme l'homme qui mène en main, tient le cheval de la main droite, et le plie à gauche, l'animal s'accoutuma facilement à souffrir le timon de ce côté et à l'éviter par une fuite de hanches vers la droite, c'était toujours cela de gagné. Mais si le timon eût été à droite, il se serait jeté dessus, empêtré et abattu.

Restait l'effet redoutable d'une voiture qui l'aurait suivi et effrayé; car il tirait autant d'hommes qu'on voulait franchement et avec bon cœur.

Il me vint l'idée de lui mettre une courbe de cheval de bateau, c'est-à-dire un palonnier arrondi qui prend la fesse et y reste adhérente. Il s'y accoutuma par un exercice de huit jours à la longe. Cela fait, une longue corde joignit le milieu de la courbe à un vieux break; le cheval, dont il était séparé par une distance d'environ 10 mètres, tantôt avec des œillères, tantôt avec les yeux découverts afin de le familiariser; peu à peu on raccourcissait la distance entre le cheval et le break. Le cheval était attelé à l'essieu postérieur; la voiture allait à reculons, et un homme adroit rectifiait la marche en manœuvrant le timon comme un gouvernail.

Plus tard, on le mit au timon toujours avec la courbe et une chaînette sur un timon à l'ancienne mode, comme il est représenté dans la figure (*Fig.* 49); de telle sorte, qu'en lâchant la corde de la courbe, le cheval était dételé, on le plaçait toujours à la droite du timon.

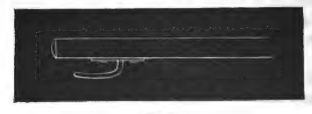


Fig. 49.

Lorsqu'il eut marché enfin dix jours sans faire de sottises, et sans nécessiter qu'on le dételât immédiatement, on le risqua avec un autre, à droite, et assujetti par un tord-nez. Quinze jours après, il servait comme un autre cheval. Mais pendant tout ce temps qui dura au moins trois mois, il était au régime débilitant de deux litres d'avoine et de deux ou trois heures de promenade monté chaque jour.

Lorsqu'on put se fier à lui, on le mit en condition de nourriture et de repos; il reprit ses forces et son embonpoint sans perdre sa docilité, parce que la confiance était venue.

Dans la suite, il eut des gaietés, se mit à faire des écarts et des sauts de mouton, ce qu'il n'avait pas osé faire pendant longtemps.

Il devint maître d'école très-sur et très-profitable pour de jeunes chevaux.

Le changement de main n'offrit aucune difficulté, le cheval se mit de lui-même à fuir le timon à sa droite comme à sa gauche.

Pour l'essayer dans les brancards, on prit de minutieuses précautions qui se trouvèrent risiblement superflues, tant le cheval était mûrement préparé.

Cette éducation, véritable chef-d'œuvre de patience, coûta réellement plus de peine que ne valait le résultat, car le prix du cheval dressé, quel qu'il pût être, n'aurait pas payé les frais d'un dressage aussi long et aussi minutieux; mais l'amour-propre, la curiosité et la passion de l'art font faire bien des choses.

Pendant près d'un an que dura cet essai, une chose me rassurait toujours et me donnait de l'espoir, c'est que le cheval ne rua jamais, et n'entreprit pas une seule fois la démolition de ce qui le gênait. De plus, je comptais toujours sur le bon naturel qu'il devait tenir de son origine; car, je ne retrouvais aucune raison de mauvais caractère dans des ascendants anglais, arabe ou boulonnais.

Quelquefois, un cheval rue par impatience, et cela n'a pas grand inconvénient, pourvu qu'en se prenant une fois, il n'arrive point à se dégoûter de l'attelage.

Souvent un jeune animal, ardent et vigoureux, plonge dans le collier par une lançade; et si la voiture ne le suit pas, le saut ainsi intercepté fait l'effet d'une ruade, en ce que les pieds de derrière se trouvent très-haut et peuvent passer par-dessus les traits et le timon; cela est fort dangereux par les conséquences; quand on a quelques raisons de s'y attendre, on y remédie en poussant vigou-

reusement le maître d'école afin que la voiture suive.

Telles sont à peu près les divers difficultés qu'on rencontre dans l'attelage à deux chevaux, plus facile que l'attelage seul, en ce que la question du tirage est résolue au moyen d'un maître d'école, en ce que la société donne de la confiance au jeune cheval; mais, plus hasardeux, en ce que l'on est moins maître de l'attention et des mouvements du jeune cheval occupé, et quelquefois effrayé par le maître d'école.

Aussi quelques-uns, en certains cas, préfèrent-ils commencer le poulain au brancard, et lui apprendre à tirer par des leçons qui se rapprochent beaucoup du dressage à la longe et du dressage en liberté.

J'ai sans doute été prolixe et minutieux, mais il fallait appuyer sur un sujet que négligent également et les écuyers et les éleveurs.

Les écuyers, s'occupent plus de haute école, de travail savant, de manéges par haut, en un mot de tours de forces propres à étonner le public, que de choses pratiques et utiles.

C'est la faute du public.

Un maladroit qui prend douze leçons afin de traverser le bois de Boulogne sur une rosse, n'aurait pas trop de feu M. d'Abzac pour lui apprendre à ajuster ses étriers.

Un homme qui lui dirait, je monte sagement tous les chevaux ou à peu près, je vous apprendrai avec le temps à faire comme moi, serait rebuté avec ignominie.

Voilà pourquoi il faut du charlatanisme.

Nous avons des hippologues qui parlent, qui écrivent, et qui ne dressent pas de poulains. Les éleveurs trouvent moins difficile et moins coûteux de vendre *tout neuf* et *sans avoir servi.*

L'acheteur achète sans savoir ce qu'il achète, et il dit plus tard qu'on l'a trompé.

Il faudrait rétablir les faits.

Un cheval qui n'a jamais été pratiqué est, quel que soit son âge, un poulain bon à rien ; un poulain sage sous l'homme et au harnais, dressé parfaitement d'après la méthode que je viens de détailler, est *un cheval dont on ne sait pas la valeur.*

Sera-t-il bon ou mauvais, froid ou chaud, vigoureux ou brillant, je n'en sais rien et j'en sais autant que qui ce soit.

Pour avoir enfin le cheval tel qu'il doit être, il faut le faire passer par une nouvelle phase : le dressage définitif.

Déjà un homme habile a pu dans le dressage élémentaire, arriver à certains résultats.

Ainsi, par exemple, à la longe, grâce au triple enrênage dont j'ai parlé, on peut rectifier, améliorer les allures et la forme d'un poulain ; la forme ! sans contredit la forme ! à ce point qu'un cheval est tout à fait métamorphosé par le dressage, et prend un aspect tout autre, un genre tout différent.

Aujourd'hui, on dit sur le turf à l'anglaise, ce cheval n'est pas *dans sa forme;* mais nos chevaux usuels non plus ne sont pas dans leur forme; parce que le mauvais

dressage ou l'absence de dressage leur a donné ou laissé prendre une mauvaise dégaine qui, avec le temps, devient réellement *leur forme*.

Donc, depuis le moment où le cheval de deux à trois ans *va attelé ou monté* jusqu'à cinq ans plus ou moins, époque de son entier développement, il doit servir, mais, tout en servant, il reçoit une éducation que j'appellerai dressage définitif.

Dressage définitif.

Je commencerai ce chapitre par l'attelage, parce que les exigences étant plus bornées et moins variables, il est beaucoup plus facile de dire en peu de mots tout ce qui est nécessaire.

Pour peu qu'un cheval ait de bonne volonté et une conformation tolérable, il acquiert promptement toutes les qualités dont il est susceptible pour l'attelage.

Il va devant lui, tourne, recule et tout est dit. Mais l'agrément, mais la manière de faire est encore bien quelque chose, et les qualités réelles, le train, l'activité et le fonds; tout cela ne se termine pas en quelques jours de pratique.

Tantôt les qualités se revèlent tout d'un coup, et le cheval est, la premièresemaine, presque ce qu'il sera toute sa vie.

Tantôt les moyens se développent tardivement ; l'animal reste mou, lent, sans âme, sans ressorts, et ce n'est que longtemps après qu'il se révèle. Il a fallu l'at-

tendre, mais si on l'avait attendu sans rien faire, il ne serait pas venu du tout, et peut-être il serait devenu *incapable de venir*.

Il y a quelques chevaux dont les débuts sont magnifiques, ils promettent ; on continue à leur demander, et tout à coup les qualités disparaissent pour ne plus revenir.

Rien de trompeur comme certaines espérances que donnent les poulains. Lorsque cela arrive, au lieu de goûter ce qui se présente, résistez au plaisir d'augmenter le domaine de vos découvertes, contentez-vous de constater et arrêtez. De la sorte, il est probable que ces belles choses-là reparaîtront un jour ou l'autre ; mais si vous voulez voir ce qui en est et trouver le tout, c'est bientôt fait, et le cheval ne recommence plus jamais.

Un négociant dont l'industrie consisterait à acheter des poulains *écrus* et à les vendre au fur et à mesure que leurs qualités se déclareraient, passerait sa vie à se tromper soi-même et les autres, s'il procédait de la sorte par une pratique rapide et des essais aventureux.

Le cheval a besoin d'être mûri, confirmé, ménagé et pratiqué.

Un homme sage et expérimenté, qui aurait besoin d'un ou plusieurs chevaux pour un service modéré, pourrait entretenir son écurie avec profit ou au moins sans perte, de la manière suivante.

Acheter un cheval neuf, s'en servir et le vendre après l'avoir formé, pour le remplacer par un pareil.

Presque jamais il n'y aurait de dépréciation, et sou-

vent des plus-values considérables; mais pour cela, il faudrait un homme habile et des amateurs judicieux qui payassent sans hésiter des qualités acquises et un agrément incontestable.

Voilà pourquoi je ne conseillerai jamais à personne, en France, de tenter une industrie après tout fort honorable et très-amusante pour les personnes dont c'est le goût.

En Angleterre, beaucoup d'hommes de cheval emploient ce moyen d'entretenir une excellente écurie à peu de frais.

Pour faire un cheval de selle, il faut plus de temps, plus de science.

Le dressage est plus compliqué, en ce que les exigences sont plus grandes sous le rapport des moyens, de l'agrément et de la facilité.

DRESSAGE DÉFINITIF DE LA SELLE.

Porte-t-il doux? Voilà une ineptie que l'on entend répéter à chaque instant par des hommes que l'on pourrait croire expérimentés et habiles, des vétérinaires, de vieux cavaliers, des gens qui usent du cheval depuis vingt ans, qui ont possédé des centaines des chevaux.

Tous les poulains *portent doux* aux trois allures dès le début, ceux qui sont sujets à jeter à tout moment leur homme, tout aussi bien que les autres, et souvent mieux que les autres.

La raison en est simple.

Tout cheval qui ne sait pas marcher, qui n'a pas l'ha-

bitude de ses allures et la conscience de ses forces, va lentement, mollement et par conséquent sans réactions, il n'avance pas; mais si on veut obtenir de lui de la vitesse et de la décision, il se refuse par impossibilité et arrive nécessairement à des irrégularités ou à des bonds.

Il faut donc une préparation pour l'habituer à se développer et à s'employer avec de l'énergie. Dans ce travail, les allures s'accentuent, deviennent rudes et allongées. C'est une locomotive que l'on chauffe avec plus d'intensité, avec cette différence, que l'augmentation de vitesse dans la mécanique animale comporte un grand développement de dureté, d'élévation et de soudaineté.

Les personnes familiarisées avec l'entraînement, savent ce que c'est que *d'ouvrir les yeux* aux poulains de pur sang.

Voici en quoi cela consiste:

Lorsque le cheval a appris à se porter au pas et au galop de course, avec docilité à côté des autres, il va tranquillement dans sa place, sans qu'on puisse avoir une idée exacte de ce qu'il pourra un jour dans la lutte.

On attend, dans cette leçon, le moment où il est assez confirmé pour aller plus loin avec sûreté et avec fruit.

Ce moment venu, on augmente le train de manière à développer par l'énergie de l'exercice, l'envie de s'employer davantage pour garder son rang, et plus tard pour dépasser les autres.

Bientôt le jeune cheval connaît sa besogne et s'y adonne de lui-même avec empressement. Il faut même se garder d'un écueil. C'est le cas où l'ardeur devient si violente et

si furieuse, qu'on ne peut plus ni la régler ni la maîtriser.

Beaucoup de chevaux de course eussent été excellents, que ce défaut met hors d'état de paraître utilement au poteau.

Dans tous les services auxquels un cheval peut être destiné, il faut développer cette bonne volonté et en craindre l'excès.

Depuis le cheval de charrette qui devient alors pétulant et sans franchise, jusqu'au cheval de chasse qui s'emporte après les chiens au bruit de la trompe, c'est la même marche à suivre.

Ne galopons jamais nos hacks est une maxime de sportsman.

Elle signifie exactement qu'un cheval de race destiné à la promenade ne doit jamais être mené avec d'autres de manière à lui faire croire qu'il y a à lutter.

Car il cherchera à s'emporter, soit par le souvenir des essais ou des galops s'il a été entraîné, soit par la transmission d'une qualité développée chez ses ancêtres.

Absolument comme les chiens couchants bien nés, qui arrêtent tout d'abord et d'eux-mêmes, parce que leurs ancêtres ont arrêté.

La mauvaise réputation qu'on a faite aux chevaux anglais comme chevaux de guerre, c'est-à-dire le défaut de souplesse, qu'on leur reproche généralement, n'a pas d'autre cause.

Comme tous les cavaliers anglais, sans exception, tiennent avant tout à aller vite, tous les chevaux qui leur pas-

sent par les mains, se portent en avant avec entrain, vigueur et violence. Pour les cadencer, les régler, les contenir, c'est tout un nouvel apprentissage.

Les chevaux de pur sang, dressés dès l'origine à toute autre chose que la course, sont naturellement aussi souples, aussi liants, aussi dociles que les arabes qui, de leur côté, ont leur propension à donner dans la main, à plonger et à devenir entreprenants, si on les fait, si on les laisse donner dans ce sens.

Dans toutes les autres races, dans tous les degrés de sang, chaque individu apporte naturellement en naissant, un caractère et une conformation qui le rendent plus ou moins enclin à la précipitation des allures et des positions.

Si, au contraire, le dressage était dirigé vers le carré des allures, la cadence et le tride, le contraire aurait lieu avec ses qualités et ses défauts.

C'est-à-dire que les chevaux seraient agréables, faciles, liants aux petites allures, ignorants des grandes, et incapables d'être jugés quant à leur aptitude à la vitesse, à la chasse, au train, etc.

C'est donc à l'éleveur à choisir le genre d'éducation qu'il lui convient d'adopter, et pour cela, il faut qu'il connaisse tous les genres d'éducation.

Car il faut les entremêler, les alterner, les classer pour arriver au but spécial qu'on s'est proposé. Autrement, au lieu de la moyenne cherchée, c'est un excès que l'on obtiendrait.

J'ai, par exemple, employé avec grand succès le galop

de course et les fonds de train pour des poulains qui n'étaient destinés qu'à l'attelage, et par conséquent à trotter.

Issus d'un étalon de pur sang et d'une poulinière de gros trait, ils se trouvaient, à deux ans, si lourds et si empâtés, que leur énergie ne pouvait absolument se développer ni au pas ni au trot.

La ressource des aides et des châtiments eût été tout à fait insuffisante, en dépit de toute la science, de tout le savoir, de toute la patience qu'on aurait voulu supposer au dresseur.

Quelques galops proportionnés à leurs moyens les développaient, leur ouvraient les yeux, les excitaient à donner énergiquement sur la main, et de leur action spontanée on tirait le moyen de régler et de former leurs allures.

Dans les premières années de ma pratique, comme éleveur, je me désolais de voir chez tous mes poulains des allures molles, incertaines et sans initiative.

J'avais cependant constaté les qualités contraires dans les ancêtres paternels et maternels ; j'avais bien nourri, bien élevé, rien ne me manquait, au moins en apparence.

C'était le cas ou jamais d'invoquer les influences occultes du sol et du climat, ce que je ne manquais pas d'entendre autour de moi, avec force conseils de la part de gens qui n'avaient jamais rien essayé ni rien observé.

Les allures décidées sont venues beaucoup plus tard à ceux que leur origine mettait en droit d'en avoir davantage. Et j'ai appris, dans la suite, à donner ces qualités de bonne heure, non-seulement à ceux qui en devaient avoir

naturellement, mais encore à ceux chez lesquels l'éducation pouvait aider à la nature.

Les chevaux pratiqués de la sorte ne sont pas, il est vrai, devenus des chevaux de femme et de vieillard.

Mais il faut se convaincre que le bien n'est pas absolu, il est relatif. On doit avant tout savoir ce qu'on veut, et ne pas se proposer un but double et contradictoire.

Le cheval de chasse, je parle des chasses anglaises, doit passer partout et aller vite et longtemps. Le reste est un détail. Peu m'importe qu'il soit impétueux, dur au saut, peu disciplinable. Il est parti, je veux qu'il arrive, c'est à moi d'arriver avec lui.

Il existe une gravure d'Alken représentant un bon hunter qui vient de franchir un vaste obstacle (very bad place) et qui court à un autre; le cavalier est par terre, sur l'herbe, à plat-ventre, à dix pas derrière le cheval, et on lit en bas :

On m'avait bien dit qu'il laissait toute chose derrière lui (every thing behind him).

Il existe des chevaux si dociles et si bien dressés qu'ils s'arrêtent avec précaution quand ils sentent le cavalier rouler sur la selle et prendre les crins, et quelquefois ces mêmes chevaux sont bons chasseurs et abordent vigoureusement un mur solide, précédé ou suivi d'un fossé; mais, dans ce cas, on ne répond plus de leurs réactions.

Le cheval devient ce qu'on le fait. Il ne suffit pas de l'avoir fait naître, de l'avoir élevé, de l'avoir dressé, selon l'acception généralement donnée à ce mot.

Les qualités, le fond, la taille même et la forme dépendent *du régime sous l'homme* auquel on soumet le cheval jusqu'à cinq ans, à partir de l'époque la plus hâtive qu'il sera possible.

Je ne m'occupe point ici de savoir si cette éducation est ou non profitable à l'éleveur, si la difficulté de trouver un dresseur et la peine qu'il devra se donner peuvent ou non être récompensées par le prix de vente. Il est bon que l'on sache que les choses sont ainsi, et que si un cavalier, militaire ou non, a besoin d'être longuement formé, le cheval n'a pas moins besoin lui-même d'exercice et de traitement judicieux pour venir aussi bien qu'il en est susceptible.

Les chevaux anglais ont, comme chevaux de service et d'utilité générale, une supériorité incontestable sur tous nos chevaux français, incontestée même, excepté par ceux qui ont intérêt à dire le contraire et qui le disent sans conviction.

C'est au dressage des poulains qu'est due en partie cette supériorité.

Non pas que les chevaux anglais soient supérieurs sous tous les autres rapports comme sous celui-ci.

Mais il n'arrive en masse, en France, que des chevaux anglais d'un ordre inférieur; et il naît, en France, une grande quantité de chevaux supérieurs à ceux-là, et très-supérieurs, qui restent avec raison dépréciés et mésestimés, faute d'un dressage convenable, et qui les mette en valeur.

Malheureusement, les éleveurs sont trop loin de savoir

ce qu'il faudrait pour cela. L'équitation est complétement ignorée de la masse, et parmi les rares personnes qui en ont quelque teinture, leurs études n'ont pas été du tout dirigées vers le but spécial du dressage et de l'éducation des poulains.

Il serait inutile de donner autre chose que des principes généraux, nécessairement vagues; d'autant plus que l'art ne s'écrit pas, et que chaque cas particulier a besoin de son explication ; les préceptes généraux sont en pure perte.

Lorsqu'un cheval a commencé à porter l'homme à peu près sans résistance et sans désordre, il faut s'occuper de le développer selon les espérances qu'il donne, et la spécialité qu'on lui suppose. Il est vrai que dans le cours de son éducation, ses dispositions peuvent se démentir, ses aptitudes et même sa forme peuvent changer.

C'est lorsque le poulain cesse *de porter doux*, c'est-à-dire, lorsqu'il se décide à prendre une manière à lui, que les défenses arrivent, car il faut bien distinguer les résistances informes du poulain qui bondit, avec les résistances nettes et précises du cheval fait, qui se défend, se retient, et rétive.

Les ignorants, qui ne doutent de rien, sont tout étonnés de rencontrer un beau matin une défense caractérisée à laquelle ils n'avaient pas pensé; mais comme il est aussi commode que naturel de donner tort à l'animal et de continuer à se croire capable, il y a pour cela des phrases toutes faites.

Il est devenu rétif, il *s'est mis à être peureux; c'est qu'on lui a cédé une* fois, *on l'a gâté;* ou bien *on l'a pris trop jeune, il n'était pas formé; il est souffrant, il fallait l'attendre;* ou mieux, *on ne l'a pas monté par principes, on ne l'a pas méthodiquement assoupli, on n'a pas passé par la filière.*

Pour prendre Dôle, il faut que Lille soit rendue.

C'est ainsi que chacun a, en apparence, un système d'éducation tout fait, et à l'aide duquel il se flatte de mener à bien tous les sujets qu'on lui présentera.

Charlatanisme ou illusion !

Je vois arriver un jour, à moi, un homme auquel je reconnaissais un mérite réel, qui a étudié longtemps et profondément, qui a beaucoup pratiqué, il me dit : je viens de faire des études très-intéressantes sur le dressage des jeunes chevaux, je suis sûr d'une route facile et prompte pour les rendre tous sages et agréables, quels qu'ils soient.

— Combien en avez-vous commencés et terminés ?

— Mais déjà, sept ou huit, je crois.

— Eh bien ! je vous suppose dix fois la capacité que je puis avoir, je ne pense pas qu'il y ait beaucoup de présomption de ma part dans cette manière de nous apprécier tous deux.

8 fois 10 font 80, et comme je suis en ce moment à mon 152e poulain, vous voyez que je suis forcé de vous croire loin encore de mon degré d'expérience.

Je ne connais, moi, pas de route ni unique, ni certaine; chaque individu qui se présente à moi est assez ressemblant à un autre que j'ai connu pour établir des

comparaisons utiles, et assez différent pour ne pouvoir lui adapter la même méthode.

Prendre un poulain tout neuf, le mettre sous l'homme pour aller doucement est une tâche qui a sa difficulté et qui exige du temps.

Mais le développer dans le maximum des qualités naturelles ou acquises dont il peut être doué, et le conserver ou le rendre facile dans ce nouvel état de choses est une tout autre affaire.

Premièrement, un cheval ne fera généralement tout ce dont il est capable qu'avec un véritable cavalier.

Secondement, pour que la conscience de ses moyens et l'envie de s'en servir ne l'empêchent pas de jeter au loin ou de secouer indignement un cavalier incapable, il faut beaucoup d'art ou beaucoup de temps, ou plutôt on n'arrive à un tel résultat que par hasard.

Depuis le jour où un cheval porte à peu près l'homme, jusqu'au jour où il devient ce qu'il sera toute sa vie, il a plusieurs métamorphoses à subir.

Il arrive enfin à être un cheval de moyens exceptionnels et facile ;

Ou un excellent cheval dont il faut choisir le maître ;

Ou un animal médiocre et à toute main ;

Ou un mauvais cheval qui a besoin d'un bon cavalier.

Reste à le juger et à tarifer sa valeur.

Mais, dans tous les cas, cette valeur dépend tout à fait du régime que lui a fait subir le dresseur. Car si on ne fait pas un bon cheval de celui qui est né pour être mau-

vais, à coup sûr un maladroit fera un animal de rebut de l'individu né avec les meilleures dispositions.

Voilà pourquoi j'ai tant insisté sur le dressage, convaincu que tous ceux qui ne partagent pas mon opinion à cet égard, ne diffèrent que faute de savoir ce qui est.

LONGÉVITÉ.

On a sa patrie dans le temps comme on a sa patrie dans l'espace.

En 1734, M. le duc de Saint-Simon vendit à son cousin, évêque de Metz, un cheval normand, qu'il réformait de son attelage, comme étant plus vieux que les autres, ne marquant plus à la dent. . . . .
. . . .
. . . .

En 1774, le mardi de la semaine sainte. . . . . . .
et mourut le vendredi suivant.

Lisez Buffon, tome v, page 130.
Paris, Rupet, 1818.

Le 9 février 1830 est mort à Versailles, à l'âge de 42 ans et quelques mois, Cerf Bébé, le doyen sans nul doute des chevaux que renfermait l'Europe. . . . . . .

Lisez le *Journal des haras*, 15 avril 1830,
tome v, page 55.

On pourrait multiplier les citations de ce genre, et amuser la curiosité par des récits plus ou moins apocryphes; je voudrais ici quelque chose de plus utile.

Après avoir parlé avec tant de détail des soins à donner

au cheval, après avoir demandé pour lui tant de frais, tant de science, tant de préoccupation, ne nous ferons-nous pas dire : Les services à tirer d'un cheval ordinaire ne valent pas tant que cela ?

Nous considérons, nous, le cheval comme un animal précieux, et précieux individuellement, c'est en cela que le haras diffère essentiellement de l'étable.

Faire de la viande à bon marché, au moyen d'animaux précoces et sans cesse renouvelés, voilà le but de qui élève des bêtes à cornes.

Payer très-cher, s'il le faut, un cheval qui dure 20 ans, voilà ce que peut désirer de plus avantageux un homme de cheval.

Un cheval anglais payé 4,500 fr. en 1835 meurt, chez moi, en 1850.

Un cheval trois quarts sang arabe, payé 2,100 fr. à 7 ans, tombe mort d'apoplexie foudroyante 14 ans après. Voilà les deux meilleurs achats que j'ai faits de ma vie.

La véritable longévité du cheval, au point de vue utile, est la durée de son service.

Mais la durée est moins ce qu'il faut considérer que la qualité ou la nature de ce service.

En théorie générale et abstraite, la mesure du service, c'est la vitesse.

La vitesse, c'est la force.

Dans les chevaux *de pas* eux-mêmes, ce principe retrouve son application.

En effet, les chevaux consacrés au service des plus lourds fardeaux ont une allure plus ou moins rapide, et au-dessous

d'un certain *train*, le cheval de gros trait ne rend plus de bons services.

La vitesse des labours n'est pas indifférente en agriculture.

Le roulage a aussi ses exigences de temps ; il faut donc, même dans les espèces les plus lourdes, un certain compas et une certaine dose d'activité.

A plus forte raison, dans les courses, dans les chasses, dans les attelages, *c'est le train qui tue*, (it is the pace what kill).

La démonstration de cet axiome est le but de mon livre.

Indépendamment de cette vérité, qui n'est après tout que l'apologie du sang, il est une autre question qui reste à traiter.

C'est de diviser la vie de chaque cheval en diverses parties d'après leur aptitude à telle ou telle destination.

Acheter un jeune cheval pour lui assigner une carrière uniforme pendant toute son existence est, en thèse générale, un non-sens.

La vie n'est pas égale.

Non-seulement la vie est plus ou moins longue proportionnellement au sang, mais encore, la jeunesse, l'âge mûr, la décrépitude, varient entre elles suivant chaque individu.

La course n'a qu'un temps, parce que la course est l'excès de l'emploi de toutes les facultés, et les excès ne sont permis qu'à la jeunesse.

Demander des courses de six ans, sept ans et au-dessus,

c'est montrer une ignorance absolue de ce sport, comme de la physiologie.

Prendre pour chasser des chevaux vieux, usés, auxquels il ne reste qu'une énergie suprême et la vigueur convulsive du désespoir, c'est une barbarie ; ce serait de plus une faute contre son intérêt personnel, si quelques personnes éclairées par la routine ne profitaient de l'erreur universelle d'un public ignorant. Ces personnes achètent à vil prix des chevaux que l'on croit finis, parce qu'ils ont des tares, et elles les tuent en une ou deux saisons. Ces chevaux dureraient encore des années à un travail raisonnable, et par conséquent ils valent plus qu'on ne les vend pour les chasses.

Si les connaissances étaient répandues et à la portée de tous, on n'emploierait que les jeunes chevaux pour les tâches véritablement pénibles; et, à un certain âge variable, les chevaux, en vieillissant, passeraient successivement à des destinations plus lentes, plus régulières et par conséquent plus faciles.

C'est ainsi que le cheval de course non étalon chasserait pendant plusieurs années ; le cheval de chasse passerait au harnais, le carrossier au labour, et ainsi pour toutes les races et tous les services.

Cela arrive pour nos grosses espèces. Ainsi nous voyons les omnibus et les postes vendre aux cultivateurs leurs réformes, qui parviennent souvent à une extrême vieillesse dans les fermes.

Un usage général pratiqué dans cet esprit amènerait de toute nécessité divers résultats :

D'abord le mépris des mauvais chevaux qui, dès le début, ne pouvant rien ou peu de chose, manqueraient totalement d'acquéreurs;

La masse des animaux défectueux s'éteindrait.

De plus les individus, devenant par cela même plus précieux et plus chers, seraient achetés avec plus de précaution et de discernement, on payerait davantage leur mérite réel, beaucoup moins leur valeur de caprice.

L'intérêt privé s'éclairant ne trouverait plus son compte à surmener à outrance, à tuer avant le temps des animaux employés en dehors de leur pouvoir.

Aujourd'hui, moins un cheval a de force, plus on lui donne de travail. Ceci est un fait; n'est-ce pas encore plus une absurdité qu'une barbarie?

Je vois tous les jours acheter à grand prix des chevaux vigoureux à qui on ne fera rien faire : cela est niais, cela peut être dangereux.

Tout bon cheval bien employé doit travailler utilement au moins jusqu'à sa vingtième année.

Évidemment il devra, pendant cette longue carrière, changer plusieurs fois de valeur, en raison des forces qu'il perd ou qu'il conserve.

La vie moyenne des chevaux est-elle aussi longue, abstraction faite des maladies et des accidents? Non sans doute.

Tout homme intelligent, que sa position mettra à même d'employer plusieurs chevaux à divers services, pourra se convaincre à loisir de toutes ces vérités.

Les anciennes maisons royales vendaient leurs réfor-

mes à vil prix. Un cheval qui montait à 500 francs faisait parler longtemps de lui dans les écuries. Pourquoi ? Parce qu'il y avait dans ces maisons une foule de services différents et que chaque cheval trouvant sa place de diverses manières n'était renvoyé que lorsqu'il n'était bon à rien.

Il y a longues années, dans une mine dont l'exploitation exigeait une quantité de chevaux considérable, un des administrateurs s'était chargé des écuries, il achetait bon marché, réformait, vendait et, par un choix éclairé, par des mutations judicieuses, arrivait à un entretien gratuit, quelquefois même à des recettes.

A sa mort, on prit le parti des achats réguliers de jeunes chevaux, des réformes régulières, et il fallut un budget particulier pour une dépense nouvelle, à laquelle on n'avait pas encore pensé.

Faire naître beaucoup, consommer beaucoup, cela peut paraître une prospérité à certaines gens. Moi, j'aimerais mieux produire bien et garder longtemps.

Et voilà, je pense, la meilleure manière de s'occuper de la longévité des chevaux.

HIPPELIKIOLOGIE.

Du grec ! ô ciel ! du grec !. . . .
Ah ! ma nièce, du grec !

MOLIÈRE.

Il faut bien partir d'une base.
—Mais cette base est fausse !
—Nous n'en avons pas d'autres ; partons de celle-là.
—Il vaudrait mieux ne pas partir du tout et rester tranquille.

Je suis convaincu, heureusement pour mes lecteurs, que tout a été dit sur l'âge du cheval et sur la manière de le reconnaître à l'inspection de la dent.

Cette science a occupé de tout temps. Les Grecs appelaient γνώμονες *(indicateurs)* les dents qu'ils examinaient; je crois, sans pouvoir l'affirmer, que ce nom ne désignait que les dents de lait, et que, par conséquent, leur savoir se bornait à reconnaître l'âge du poulain.

Pendant longtemps, les diagnostics s'arrêtaient à la huitième année.

Le cheval qui avait rasé ne marquait plus.

Aujourd'hui, on se flatte de déterminer l'âge du cheval pendant toute sa vie.

On examine, 1° la surface supérieure de la dent, la forme du périmètre de cette surface, l'état des deux cornets; 2° la longueur de la dent à partir de la sortie de l'alvéole, ou mieux de la gencive; 3° enfin, l'inclinaison de la dent par rapport à l'axe des mâchoires.

Et en combinant les indications qui se concordent ou se contrarient, on conclut plus ou moins arbitrairement que le sujet a tel ou tel âge.

La base de cette méthode est l'examen attentif de la dent qui pousse et s'use à la fois; en sorte que chaque année répond à une section transversale à telle ou telle place de cette dent.

Méthode lucide, rationnelle et ingénieuse.

J'ai la prétention de l'avoir assez étudiée pour la connaître, et je me vois à regret obligé de dire qu'après une expérience de trente ans, je ne puis plus croire, ni à la sûreté de cette méthode, ni aux jugements qu'elle fait porter.

Il ne suffit pas pour moi, en effet, de discuter et d'établir des présomptions sur un sujet dont l'origine est inconnue ou douteuse, et c'est presque toujours le cas.

Les étalons des haras royaux étant presque tous achetés fort jeunes, et avec un certificat de naissance en règle, offraient la collection la plus sûre que l'on pût rencontrer; je l'ai expérimentée, et j'y ai vu trop d'anomalies pour pouvoir assigner avec certitude un âge quelconque à la plupart des chevaux qu'on me présente.

Depuis plus de vingt ans, j'ai chez moi une vingtaine de sujets de l'âge desquels je ne puis douter.

Nul n'est venu essayer ses connaissances sur ces individus sans tomber dans des erreurs frappantes.

J'en suis arrivé, à force de science, au doute presque absolu.

Deux pouliches présentent toutes deux la mâchoire que voici :

Pinces et mitoyennes de remplacement.

Coins de lait.

Les hommes les plus experts disent quatre ans, mais ils reconnaissent que l'une des deux est plus jeune. — Mais plus jeune de combien? Voilà la question. — Voici la vérité, elles sont sœurs de père et de mère, et ne sont pas jumelles, il y a donc un an, au moins 11 mois et 9 jours de différence.

Elles sont du même sang, nées dans la même box, élevées de même, où trouver la cause de cette dissimilitude?

Un poulain de 4 ans 1/2, par Cadland, a toutes ses incisives de remplacement et pas l'apparence d'un crochet.

L'année suivante, son frère de mère, par Paradox, au même âge, 4 ans 1/2, a des coins de remplacement non près de tomber et le crochet très-développé.

Je présente à un régiment de cavalerie une jument à qui tout le monde, vétérinaires compris, donnent huit ans, elle avait quatre ans et cinq mois.

Il ne se passe presque pas d'année où, sans sortir de chez moi, je ne trouve une exception à la règle.

Une exception confirme la règle, dit-on.

Mais tant d'exceptions!

Je me vois obligé de citer des faits que j'ai vus, de risquer quelques observations dont on fera ce qu'on voudra.

Premièrement, je ne crois pas aux poulains *avancés* par l'arrachement prématuré des dents de lait.

Un jour, j'achetai à la foire de Chauny une pouliche de trait, sans dents de cheval à la mâchoire supérieure et avec quatre dents de lait à l'inférieure.

La place des pinces était vide, la gencive propre, nette, sans apparence de plaie ni de cicatrice.

Lorsque les pinces d'en haut tombèrent, les pinces d'en bas firent leur trou à la gencive et parurent. Evidemment, on avait voulu avancer la jument; l'avait-on avancée? Non, on avait ôté les dents et voilà tout.

Si, pour arracher la dent de lait, vous n'attendez pas que la dent de remplacement ait usé la première et préparé sa chute, la gencive se referme, et quelquefois, pour la percer, le travail naturel a une difficulté de plus.

Voilà pour les chevaux que l'on peut avoir intérêt à vieillir.

Dans le cas contraire, on contremarque ; *le bishoping* des Anglais.

Le dictionnaire de sport (*sporting Dictionnary*), par W. Taplin, nous apprend que le nom donné à cette pratique frauduleuse vient d'un marchand de chevaux Bishop, célèbre à ce qu'il paraît par ses hauts faits en ce genre.

Je ne m'occuperai de cela que pour mettre en garde les jeunes acheteurs contre une ruse qui ne résiste pas à un examen attentif.

Rien de plus grossier que la manière de contremarquer en France. Les chevaux que l'on a travaillés en Angleterre le sont avec beaucoup plus d'intelligence et d'habileté. Mais, dans aucun cas, celui qui connaît bien la *dent fraîche* ne s'y laisse prendre.

On ne copie jamais parfaitement la nature. Et comme la dent se compose, non d'une substance homogène, mais de lames superposées et qui diffèrent de contexture, de couleur et de dureté, la forme donnée jure avec la matière.

Le cheval bégut est pour moi un mythe. Je ne donnerai pas l'étymologie de ce mot barbare. On s'en sert pour désigner les chevaux qui marquent au delà du temps normal, c'est-à-dire, dont la dent reste creuse à neuf, dix, ou douze ans, même au delà.

C'est en cela que je maintiens qu'il n'existe pas de chevaux béguts. En effet, si la table dentaire annonce six ans, par exemple, la longueur et l'inclinaison de la dent contredisent le premier témoignage, et on ne doit pas s'y tromper.

Voici ce que je pense des chevaux béguts : ce sont des individus dont la dent s'use moins que chez la généralité de leur espèce, donc leur dent est plus dure, donc le système général de la constitution est plus solide, donc l'animal est plus durable, donc le cheval bégut a réellement pour le service l'âge qu'il paraît avoir.

Car l'âge d'un âge est moins le nombre des années qu'il a vécu, que celui des années pendant lesquelles il pourra vivre et servir.

Quelques chevaux ont en haut ou en bas sept ou huit dents au lieu de six ; on appelle cela des surdents, c'est une erreur. Le surdent n'est qu'une dent de lait qui n'est pas tombée. Pourquoi ? Parce que la dent de cheval a poussé de biais sous la dent caduque, et au lieu de l'user

et de la détruire, a passé à côté en laissant la racine en tout ou en partie.

Ce phénomène peut avoir lieu chez l'homme; j'en ai vu un exemple chez un médecin de mes amis qui a eu 33 dents jusqu'à l'âge de 57 ans.

Pour éviter les surdents, ce qui n'est pas propre, j'ai soin d'arracher les dents de lait aussitôt que cela peut se faire sans peine ni douleur.

Il arrive un moment où l'on voit la dent de lait se séparer de la gencive vers le bas; on peut alors opérer sans inconvénient. La légère évacuation sanguine qui en résulte fait du bien au cheval. La dent nouvelle pousse mieux, et il n'y a pas insertion de substances alimentaires qui se corrompent et sentent mauvais;

Ce qu'on appelle en style d'écurie *faire grenier*.

Si on était curieux de trouver ici un peu d'anatomie comparée, nous dirions que le crochet est l'indice du sexe chez le cheval, comme la crinière chez le lion, la corne chez la plupart des ruminants, la barbe chez l'homme.

Il faut remarquer seulement que la castration détruit la crinière du lion (1), diminue la barbe de l'homme, modifie la corne du taureau, arrête le bois du cerf à l'état où il était au moment de l'opération, et ne change rien au crochet du cheval. Chez le renne seul la croissance et la chute de cette végétation osseuse suivent leur cours; mais

(1) J'en ai vu un exemple dans le jardin zoologique de Londres, sous l'écriteau *Emasculated lion*, un animal sans crinière, allongé, engraissé, et présentant une analogie frappante avec le chat coupé, comparé au matou.

dans cette espèce, la femelle a des bois. On en a dit autant de l'élan. Je n'en sais rien : premièrement parce que l'élan n'est pas assez régulièrement réduit en domesticité pour que les expériences aient été suivies; secondement, parce que le front de sa femelle est toujours dégarni.

Les anciens appelaient brehaignes (stériles) les juments qui avaient des crochets, et les excluaient des haras. Ce n'était peut-être pas si bête que cela en a l'air, car si j'ai vu chez moi des juments qui avaient des crochets produire et bien produire, elles n'avaient pas *des crochets de cheval.*

J'ai dit ailleurs que *les femelles hommasses* étaient défectueuses. Je dois le maintenir ici, et ne jamais nier les lois que la nature semble vouloir révéler.

Il y aurait beaucoup à dire ici sur l'âge auquel on peut, auquel on doit acheter les chevaux de service.

Il y a, selon moi, une foule de bonnes raisons pour ne pas redouter les jeunes chevaux; le bien général, l'intérêt de l'éleveur, et par conséquent du consommateur, seraient évidemment de hâter le développement des chevaux; cela prolongerait leur durée.

Mais ces considérations nous entraîneraient trop loin, et la masse des hommes de cheval a tellement de préjugés, que certaines vérités seraient aujourd'hui des paradoxes inutiles.

UN MOT SUR LA FERRURE.

Amicus Plato, magis amica veritas.

Soldats, je suis content de vous! Ou mieux : Ah ! vous êtes de vrais Français, ou de vrais Anglais, ou de vrais Allemands, suivant les localités.

E. Sue.

Je ne suis ni vétérinaire ni maréchal ferrant, et de cela, il n'y a pas de quoi se vanter, car si je l'étais, je saurais des choses que j'ignore ; mais j'ai monté et attelé des chevaux de toute espèce pendant plus de trente ans, j'ai vu et usé des pieds de toute sorte, et je dirai ici comme P.-L. Courrier, en traduisant *le Chef de cavalerie* de Xénophon : il y a là dedans beaucoup de choses qu'un soldat peut expliquer aux savants.

Je connais deux manières de ferrer les chevaux : à la française et à l'anglaise. Je préfère la dernière et de beaucoup.

Il ne s'agit pas ici de l'habileté des ouvriers : on peut être habile, intelligent, soigneux ou maladroit, borné, négligent dans un pays comme dans l'autre, mais toutes choses égales d'ailleurs, je trouve la manière anglaise supérieure ; je vais expliquer mes motifs.

———

Comparaison de la ferrure anglaise avec la ferrure française.

FORME DU FER.

Le fer anglais placé sur un plan y adhère dans toutes ses parties.

Le fer français est relevé vers la pince, comme une semelle de soulier vers la pointe.

Je n'entre à ce sujet dans aucune dissertation, il m'a toujours semblé que le cheval ferré à l'anglaise marchait mieux dans tout état de cause, et j'ai expérimenté là-dessus, je puis le dire, autant qu'homme au monde.

Tout le monde sait que l'ajusture est la forme de la surface supérieure du fer posé à plat sur un plan, surface qui s'adapte au pied du cheval.

A la française, l'ajusture est concave, à l'anglaise, elle est plate et inclinée, en sorte que la partie où pose la muraille est horizontale, l'autre s'abaisse pour s'écarter de la sole.

J'ai plus de facilité à nettoyer le pied ferré à l'anglaise de la boue et du gravier qui s'introduisent sous le fer.

A l'anglaise, le clou est logé dans une rainure longitudinale qui règne sur le pourtour entier, et manque au fer français.

Je crois que cette rainure protége le clou et peut affermir la marche sur une terre glissante.

MANIÈRE DE TAILLER LE PIED.

L'Anglais et le Français s'y prennent de même ou à peu près pour dégrossir le pied ; là, s'arrête la similitude.

L'Anglais *pare* le pied avec une reinette, instrument qui se manie à la main, et dont la pratique est, dit-on, difficile.

Le Français manœuvre son boutoir avec le ventre (Bourgelat, page 100), ce qui peut être commode, mais m'a semblé bien singulier; je laisse aux hommes compétents le soin de la critique ou de l'apologie.

Pourvu que le pied soit bien paré, c'est l'essentiel.

A la française, un aide tient le pied et le maréchal travaille.

A l'anglaise, le ferreur tient le pied et le fer tout ensemble. Un homme de moins, que l'on peut utiliser avantageusement à tenir le cheval et à l'occuper.

Tout le monde connaît ces deux vieilles gravures de C. Vernet : le maréchal anglais, le maréchal français. En les regardant, on donne raison aux Anglais. Qu'on regarde, si on l'aime mieux, ce qui se pratique tous les jours.

Un seul homme autour d'un pied de cheval a plus d'avantage; d'abord il a moins de force, partant il contrarie moins, il lui faut plus de confiance de la part du cheval; il l'apprivoise mieux, et l'a toujours plus doux. Je ne sache pas qu'un cheval difficile soit plutôt renoncé par un Anglais que par un Français de même force.

Quand je vois un garçon maréchal français résolu, em-

poigner de force, maintenir le pied d'un cheval et croire qu'il l'a maîtrisé, j'ai toujours envie de rire.

Est-ce que si un cheval voulait résister, un homme lui tiendrait le pied de derrière, fût-il un hercule?

On tient un cheval parce qu'il le veut bien, il faut donc lui faire vouloir. Question d'éducation; persuasion et non lutte.

APPLICATION DU FER.

Le maréchal anglais a son fer à la main, il le pose, l'essaie et taille la corne jusqu'à ce qu'il arrive à une juxtaposition convenable.

Le français va chercher son fer au feu, le pose tout chaud sur la corne, attend qu'il ait assez brûlé pour faire sa place, et enlève au boutoir tout ce qui est calciné.

Je n'approuve pas la *ferrure à chaud;* on a beau dire que la corne étant *mauvais conducteur du calorique*, il n'y a pas d'inconvénient; je veux qu'il n'y ait pas de brûlure sensible et immédiate, mais je crains le desséchement, la destruction d'une humidité radicale et nécessaire; en un mot, un résultat analogue à l'effet du fer à friser du coiffeur sur les cheveux, ou du casque dont l'usage amène la calvitie chez beaucoup de cuirassiers et de dragons.

En résumé, je préfère de beaucoup la ferrure anglaise, tout en convenant que peut-être elle est plus difficile, et exige une habileté rare à trouver chez les praticiens en général.

Je me suis bien assez étendu sur l'importance des soins

à donner aux pieds, sur ce principe que le cheval ne boite jamais que du pied.

J'ajouterai seulement que j'ai vu des boiteries obstinées et terribles, dont on cherchait la cause dans le boulet, le jarret, la rotule ou la hanche, et qui ne provenaient que d'une *trushe* ou pourriture de fourchette.

J'ai rencontré une nerfure compliquée de fourbure; j'ai attribué la nerfure aux efforts nécessités par la souffrance de l'autre mal, et je suis persuadé d'avoir raison.

Acheter par spéculation des chevaux dont le pied est mauvais ou malade me paraît une erreur désastreuse.

Ruiné, fils de ruiné, qui achète pour guérir, lisons-nous dans le général Daumas.

Cela n'empêche pas pourtant qu'on ne puisse prolonger tant bien que mal et pendant longtemps les services d'un cheval défectueux en ce point.

C'est surtout avec les jeunes chevaux que ces soins peuvent être profitables, parce que la végétation de la corne est énergique et luxuriante; on peut rectifier une difformité congéniale ou accidentelle.

Une pouliche de pur sang me fut confiée un jour, issue d'un étalon reconnu pour avoir et pour donner de mauvais pieds. Elle-même les avait trop petits et, à 18 mois, elle eut une seime qui vraisemblablement avait été occasionnée par un coup ou une *mémarchure,* car il y avait trace de blessure. Je la traitai comme maladie constitutionnelle avec des vésicatoires sur la couronne, afin d'exciter la pousse des tissus.

La bête arriva à courir sans succès et à être vendue comme hack ; résultat que je crois dû uniquement à mes soins; sans eux elle eût toujours boité.

Les pieds douloureux sont de deux sortes : trop combles, talons bas et trop écartés, fourchettes écrasées et à fleur du sol;

Trop étroits, talons serrés, fourchette creuse, atrophiée, etc.

Les premiers appartiennent à des chevaux trop lourds, et dont la constitution est atonique ; on remédie peu à cela, mais on utilise ces animaux avec des fers épais, et des semelles de cuir.

J'ai vu ainsi, à force de soin, un cheval hollandais traîner une voiture pendant plusieurs années, littéralement sans pieds et toujours à la veille de son dernier jour de service.

Les pieds étroits s'entretaillent quoi qu'on fasse; le travail au manége leur est pernicieux, le repos encore davantage. Ils durent plus en travaillant, même sur le pavé.

On a recours en pareil cas aux fers tronqués, à éponges courtes, dits à la Lafosse.

Je ne les aime pas, le cheval qui a les talons douloureux ne s'y appuie pas, quoi qu'on fasse, et en s'efforçant de n'appuyer que sur la partie saine et ferrée, il se fatigue les tendons.

J'aimerais mieux les faire travailler pieds nus, lorsque la nature du terrain le permet.

A ce propos, comme il est reconnu par la science, ou du moins par certains hommes expérimentés que la fer-

rure détériore le pied et est un mal nécessaire, ne pourrait-on pas essayer de s'en passer comme dans certains pays montagneux comme la Sicile, à ce que l'on m'a raconté, ou dans le Nord, quand la neige reste plusieurs mois de suite sur la terre ?

J'ai vu un novateur tenter résolument de se servir dans Paris d'un jeune cheval normand sans le ferrer ; il y a renoncé promptement, quoique plus tard qu'il n'eût fallu, à ce que je croyais, pour amener la claudication.

Le même personnage voulait nourrir ses chevaux avec de la viande ou des gâteaux de hachis et de farine.

Il avait encore l'idée de faire vivre le cheval de tous les aliments qui servent à l'homme, prétendant que le cheval étant le serviteur naturel de son maître doit vivre de ses restes.

Je ne cite tout ceci que pour montrer où peuvent mener les sophismes et les abus de mots, quand on remplace l'étude de la nature par des subtilités.

ÉPILOGUE.

Nec Jovis ira, nec ignes.

OVIDE.

Il ne s'agit pas, pour avoir raison aujourd'hui, d'être de l'avis de tout le monde.

Mon œuvre est terminée, j'ai dit sur le cheval tout ce que je sais, tout ce que je crois. Je me flatte d'avoir établi ce que doit être le cadre de la science ; et ce cadre, je l'ai rempli de mon mieux.

Je ne dirai pas, *exegi monumentum*, parce que mes idées, fussent-elles justes, auraient besoin, pour être utiles, d'être comprises, expérimentées, consacrées, et cela n'est pas, ni près d'être.

J'ai passé en revue les divers systèmes, analysé les doctrines les plus opposées, esquissé l'histoire et les opinions des partis, des coteries dont se compose le monde hippique et qui le divisent.

Je me suis efforcé de démontrer que chaque individu, chaque faction péchait en prenant pour un ensemble de vérités quelques petites parcelles d'expérience et de pratique, bonnes tout au plus à composer la plus insignifiante spécialité ;

Tandis que la science, au contraire, comporte la connaissance approfondie de tous les détails, leur appréciation respective et leur emploi judicieux pour le bien général, pour l'exécution d'un système vaste et bien ordonné,

se rapprochant autant que possible des lois de la nature.

Je suis assez orgueilleux pour penser qu'on arriverait à un résultat satisfaisant par l'exécution ponctuelle de mes principes sur une vaste échelle.

Nul particulier ne pourrait tenter une semblable entreprise. L'Etat lui-même s'exposerait à des sacrifices, parce qu'on n'a jamais rien gagné à faire de la science pour la science, de l'art pour l'art.

Chaque année, dans chaque pays, des physiciens et des chimistes se ruinent en expériences, pour que, par-ci, par-là, le commerce et l'industrie s'emparent de quelque découverte secondaire et lui fassent rapporter des millions. Telle est la loi, il faut y obéir.

Jetons maintenant un coup d'œil sur ce que l'on peut appeler véritablement les institutions hippiques de la France, c'est-à-dire, les mesures prises depuis le commencement jusqu'aujourd'hui par l'administration publique ;

Sur les efforts tentés par des sociétés particulières, ou des réunions quelconques pour le perfectionnement de l'industrie chevaline.

Après avoir exposé ce que je crois être la science, il m'est permis, je l'espère, d'examiner comment cette science a été généralement comprise et pratiquée.

Voyons si les masses, les associations, le Gouvernement, ont fait réellement ce qui devait être fait pour encourager et guider les particuliers dans la carrière de l'élevage.

Je commence par les règlements de police. Je vois régner partout un esprit de justice et de sollicitude, mais qui n'est pas malheureusement éclairé par la connaissance spéciale et l'entente du sujet.

POSTES.

Les postes étaient tarifées d'après le nombre des voyageurs, et non d'après le poids des voitures. Chaque voyageur présent dans la voiture payait un cheval, et, sauf certaines modifications, avait droit de le faire atteler.

Il résultait du règlement, qu'un commis voyageur seul, dans une petite voiture lourdement chargée (de lingots si vous voulez), payait trois fois moins et avait le droit d'exiger autant de vitesse que six hommes sans bagage aucun dans le plus léger phaéton.

Et cependant, à cette époque, nos routes étaient munies de nombreuses bascules. Etait-il donc si difficile d'établir que chaque voiture pesant tel poids devrait être attelée de tant de chevaux, et marcher à une vitesse qui dépendrait du prix donné et du nombre des chevaux attelés ?

De cette manière, le voyageur pressé eût été rapidement et à grand frais ; tout autre eût pu marcher plus lentement et avec plus d'économie.

A qui était confiée la surveillance des postes ?

Aux inspecteurs des finances !

Mais les chemins de fer ont anéanti les postes. N'en parlons plus !

Voyons, si pour les choses qui subsistent encore, on se

conforme davantage à ce que prescrit la véritable science du cheval.

RÈGLEMENTS DE POLICE.

J'ai vu interdire l'usage des chevaux entiers aux voitures de place, et des chevaux aveugles aux voitures à deux roues. Il y avait par-ci par-là des infractions inconnues ou tolérées, et à cela, on ne doit pas trouver à redire. Ainsi, j'ai longtemps connu un cheval arabe de haute race, qui traînait le fiacre côte à côte d'une jument, et on m'a même montré un poulain produit pendant ce service; il n'y avait à cela ni inconvénient ni danger.

Mais à côté de ce fiacre, en contravention sans péril, je voyais venir, comme encore à présent, deux, trois, quatre, je ne sais combien de chevaux entiers, hennissant, bondissant et d'un aspect aussi effrayant que dangereux.

Ainsi donc, voilà d'un côté un cocher qui n'a à conduire qu'un seul cheval, deux au plus et qui ne doit sous aucun prétexte s'éloigner de son équipage, astreint par surcroît de prudence à n'atteler que des juments et des chevaux hongres;

Et de l'autre côté, un charretier à pied, suivant plus ou moins péniblement un nombre illimité d'animaux, s'en va porter et décharger sa marchandise dans n'importe quel coin de Paris qu'il ne connaît pas et qu'il ne découvre qu'à force de renseignements quêtés à droite et à gauche. Ses chevaux, à la queue l'un de l'autre sur une file immense, retenus tant bien que mal avec deux ficelles, le plus souvent une seule, vont à l'aventure, incertains de leur

direction, et flairant à droite et à gauche tout ce qu'ils rencontrent.

Nos anciennes diligences, où un seul homme était placé sur un siége avec quatre mauvaises guides, souvent même deux, parcourait Paris avec cinq chevaux et les routes avec autant qu'on voulait ; j'en ai vu onze à la fois sur la route du Havre.

Eh bien ! ce charretier et ce postillon ont le droit d'avoir des chevaux entiers, et ils n'ont même jamais que cela.

J'ai été enveloppé, dans une rue de Paris, avec mon cabriolet par deux magnifiques attelages de percherons qui arrivaient en sens contraire. Les charretiers courageux se sauvèrent à la première ruade, et je restai exposé à voir ma jument ruer dans mon garde-crotte ou écrasée par ces aimables animaux.

J'ai été délivré par des sergents de ville et des gendarmes dont, après tout, ce n'était pas le métier.

Un autre jour, obligé de passer à cheval près d'une charrette, ma monture a eu l'encolure mordue, et moi la jambe fortement contuse par un coup de limon, et j'ai reçu pour toute consolation l'assurance que le cheval n'était pas *habituellement méchant*.

Les chemins de fer ont anéanti les diligences et augmenté le roulage par des camions qui obstruent toutes les directions, toujours avec des chevaux entiers; et comme ces administrations sont riches et prospères, leurs chevaux gras, vigoureux et frais, ne cessent d'être la terreur de tous ceux qui conduisent des chevaux dans leur voisinage comme aussi des piétons.

J'ai parlé de tout cela à qui de droit, on m'a répondu : il faut que ces chevaux soient entiers, il faut qu'ils soient vigoureux, ils ont besoin de toutes leurs forces.

Un homme de cheval consulté là-dessus dirait bien des choses :

D'abord, que la prétendue force des chevaux entiers est une niaiserie, puisque les règlements de course en Angleterre où l'on s'y connaît, ne mettent que trois livres de différence entre un cheval entier et un cheval hongre de même âge;

Ensuite, que des laboureurs expérimentés préfèrent pour le travail au pas le hongre, parce qu'il est docile et actif, à l'entier, parce que celui-ci se cadence et s'endort.

Il dirait que dans tous les pays où l'on se connaît en chevaux et où l'on s'en sert, en Angleterre, en Allemagne, en Russie, l'usage du cheval entier est rare, parce qu'on l'a reconnu incommode.

Un homme de bon sens serait d'avis que les inconvénients qui peuvent résulter de l'usage des chevaux hongres ne doivent pas entrer en balance avec ceux qui résultent de l'usage des chevaux entiers, lorsqu'on les lui aurait fait connaître.

Mais comment arriver à cette prohibition? Ce n'est pas possible! c'est une utopie ridicule, etc.

Dans mon enfance, toutes les charrettes de légumes arrivaient dans Paris avec d'interminables moyeux qui accrochaient tout.

Une ordonnance de police parut, qui enjoignait à tous

ces moyens de ne plus se montrer que pendant 15 mois; au bout de deux ans, on n'y pensait plus.

D'ici à dix ans au plus, j'espère, on aura pleuré la mort de tous les percherons entiers qui circulent en hennissant dans la capitale.

Qu'on les laisse vivre, mais qu'on empêche de les remplacer; que l'on donne, s'il le faut, un an, deux ans, pour que les marchands prennent l'habitude de ne plus en ramener.

Il n'y aura plus d'accidents à déplorer, et la race chevaline y gagnera en ce que l'on aura moins de facilités pour livrer un mauvais cheval entier à la reproduction.

J'espère, en outre, que le bon exemple passerait de la capitale aux provinces.

Pour cela, et pour d'autres choses encore, les règlements de police concernant les chevaux devraient être rédigés par des hommes compétents.

ADMINISTRATION DES HARAS.

L'administration des haras existe avec ses changements et ses interruptions depuis Louis XIV.

Sans nous préoccuper, ni des hommes qui l'ont composée, ni de ceux qui la composent actuellement, nous allons prouver que ce qu'elle est, que ce qu'elle a fait résulte immanquablement des conditions de son existence, et comme son existence est une faute, elle a fait du mal.

Le ministre Colbert veut remédier par un acte administratif à une calamité publique : raisonnement faux. On manquait de chevaux, vite des étalons!

Mais la question n'était pas étudiée, pas comprise, pas soupçonnée.

Pourquoi n'y avait-il pas de chevaux ? Je n'en sais rien, et je vais cependant vous le dire, parce que cela dépendait évidemment d'une des causes suivantes ; je vais les énumérer, sans pouvoir préciser laquelle.

Il n'y avait pas de chevaux, parce que la guerre avait, comme il arrive toujours, causé une perturbation dans l'agriculture et dans le commerce.

Il n'y avait pas de chevaux, parce que nos voisins étant plus habiles que nous, les faisaient meilleurs et à meilleur marché, et que, par conséquent, les nôtres étaient méprisés sur les marchés français, méprisés sur les marchés étrangers.

Il n'y avait pas de chevaux, parce que nos écuyers et nos cavaliers (il y en avait dans ce temps-là) ne savaient ni élever, ni former les jeunes chevaux et préféraient les chevaux tout faits.

Il n'y avait pas de chevaux, parce que nos grands propriétaires, la noblesse d'alors, préféraient le séjour de Versailles et de la cour à celui de ses terres : et, à cette époque, Newcastle avait une écurie de 80 chevaux à Belsoer dans le Nottinghamshire.

Il y aurait eu des chevaux probablement, si Louis XIV, pendant dix ans de paix, avait dit qu'il verrait avec plaisir les gentilshommes de sa cour se montrer dans les carrousels et atteler à leurs carrosses de beaux chevaux français qu'ils auraient élevés.

On n'a pas pensé à tout cela, on s'est figuré que le mâle crée tout à son image, que le mérite du père se

transmet directement de mâle en mâle comme les noms, titres et prérogatives héréditaires de notre noblesse ; et alors on s'évertue à couvrir la France d'étalons *jeunes, sains et vigoureux*.

L'État en fournit autant que possible ; il accorde à des particuliers le droit exclusif de fournir les autres.

Hors ces étalons, point de salut ; peines, amendes, confiscations, si vous vous avisez de donner à votre poulain un autre père que ces animaux sanctionnés.

Monopole, prérogative, despotisme, oppression !

« Il se crée des provinces, des royaumes entiers, ordi-
« nairement les plus fertiles, et bientôt les plus riches
« du monde, si les gouvernements laissent l'industrie s'y
« exercer en paix. »

Ainsi parlait Cuvier, homme d'État non moins que naturaliste.

Je suis bien persuadé que si j'eusse vécu sous le régime hippologique de Colbert, je me serais empressé de vendre ou de mettre en service mes poulinières plutôt que de les faire saillir, dans la crainte de me voir possesseur de poulains bien singuliers !

Oh ! si Cuvier, que je citais tout à l'heure, ou un de ses émules pouvait nous faire revoir aujourd'hui ces étalons régénérateurs de Colbert, comme on a reconstruit le mammouth et l'anoplothérion, nous aurions sans doute sous les yeux des choses bien curieuses ! !

Ou les hommes de cette époque, en général, et les agents des haras en particulier étaient fort supérieurs à ceux d'aujourd'hui, ce qui n'est pas probable.

J'ai cherché à me renseigner sur la manière dont on les choisissait dans ce temps-là, je suis tombé par hasard sur un singulier document.

Desforges, auteur et écrivain, nous a laissé un roman intitulé : *Le poëte*, qui est, dit-on, son histoire ou plutôt la liste de ses bonnes fortunes.

Nous y voyons l'auteur surpris un matin, en négligé, déjeunant sur le coin de la cheminée, chez une jeune personne à laquelle il était censé donner des leçons de musique et de dessin.

L'interrupteur, *gourmé gentilhomme*, et très-jeune officier, avait une place dans les haras, *oui, je crois, dans les haras, c'était le frère, etc., etc.*

On ne nous dit même pas s'il était officier de cavalerie, on remarque seulement qu'il était très-jeune.

Faut-il dire : *Ab uno disce omnes ?*

Toujours est-il que, vers cette époque, il est peu question d'exportation de chevaux français, et que le comte de Grammont, le marquis de Tressan et Boufflers nous parlent sans cesse de chevaux étrangers.

Ce système d'étalons approuvés est détestable.

On ne peut choisir un cheval pour une localité à cause de la diversité des juments qu'il y trouvera.

Le pourrait-on, que sert un bon cheval avec une jument mauvaise, mal nourrie, lorsque le poulain ne recevra aucun soin judicieux ?

En fournissant un étalon à l'éleveur, vous le rendez à la fois exigeant et paresseux, il se fie à votre étalon afin d'a-

voir à reprocher à vous, qui l'avez choisi, toutes les sottises qu'il fera lui-même, et il ne s'occupe pas du reste.

Laissez-le payer très-cher la saillie, il aura soin du poulain dont la naissance seule représente déjà une mise de fonds.

Mais lorsqu'à la faute de donner un étalon gratis ou à bon compte on ajoutait le tort de l'imposer, alors on tuait l'industrie.

Loin de moi l'idée de prôner la liberté qui consiste à troubler ses concitoyens, ou à tripoter les lois, avec lesquelles la plupart des hommes n'ont rien à faire qu'à leur obéir !

Mais une liberté sainte et sacrée est celle de faire de son bien ce que l'on veut, pourvu qu'on ne nuise qu'à soi-même ; c'est là le fondement de l'industrie, c'est la seule chose que je réclame pour produire de bons chevaux.

Le régime de Colbert paraît s'être continué jusqu'à la révolution.

La République donna aux choses une nouvelle face. On supprima tout ; par exemple : le foin et l'avoine aux étalons. Le directeur en mourut de chagrin ; les étalons en furent bien malades, les anglais moins que les normands, ainsi que je l'ai dit ailleurs.

On sait que le prince de Lambesc avait acheté, en Angleterre, des étalons remarquables par leurs formes et par leurs qualités. Il essayait et montait lui-même tous les chevaux qu'il achetait (1).

(1) Le prince de Lambesc était non-seulement Grand-Écuyer, mais encore un grand écuyer. J'ai entendu citer de lui par des vieillards, témoins oculaires, une foule de prouesses, de témérités, de tours

Après la République, l'Empire ; de bonnes institutions, de saines idées administratives, mais quant à la partie hippique, quant à l'essence de la chose, préjugés, erreurs : la science n'existait pas, et on avait autre chose à faire que de la créer par des expériences, ou de la chercher chez nos ennemis perpétuels, les Anglais.

Un seul homme, vers ce temps-là, paraît avoir compris, avoir deviné la science. A moins pourtant qu'il n'eût pour génie qu'un instinct pittoresque. Peut-être n'avait-il pas la conscience de ce que valent les pages qu'il nous a laissées, sans avoir jamais rien écrit ; car c'était un peintre, c'était C. Vernet ; son œuvre est la vie d'un homme de cheval.

Je ne dirai rien de l'administration des haras depuis 1815 jusqu'à la fin de la Restauration : on s'occupa peu d'elle, elle s'occupa peu de la race des chevaux, ou du moins des moyens de la perfectionner.

Les haras royaux, les dépôts d'étalons étaient entretenus d'après un ancien et même système, celui des croisements ; on importait de temps à autre des arabes, des anglais, des espagnols, des allemands, des danois ; on ne se rendait pas compte au juste de ce que c'était que le pur-sang.

La révolution de 1830 fut une ère nouvelle ; plusieurs causes fort diverses vinrent par un singulier hasard con-

---

de force et de chefs-d'œuvres. Et il fallait que cela fut bien vrai, car le narrateur était souvent enclin à rendre au grand seigneur une justice plus que sévère. Si le prince avait laissé à des palefreniers sa part du mérite, de l'action et du danger, on n'aurait pas parlé de lui dans les mêmes termes.

courir à modifier les destinées et les actes de l'administration des haras.

D'un autre côté, les courses prenaient de l'extension, toutes les classes de la société se piquaient de participer à ce divertissement aristocratique.

Une société se créa et se mit à la tête d'une doctrine, celle du pur-sang.

Les courses étaient une occupation fashionnable pour ceux-ci, une industrie pour ceux-là, une passion pour les uns, un moyen de parvenir pour les autres.

Le système consistait à n'employer que le pur-sang comme régénérateur exclusif dans toute espèce de croisement.

L'industrie consistait à faire créer un grand nombre de prix afin d'y concourir, et à s'assurer la vente, comme étalons, des chevaux vainqueurs ou vaincus, lorsqu'il n'était plus possible de les faire courir.

C'est en argot de croupier, la revente des vieilles cartes.

A cette faction s'opposait une autre faction, celle qui faisait métier de vendre à l'Etat les étalons normands qu'elle livrait au public, animaux faits au moule, sans qualités, sans preuves, que l'on estimait à l'œil et qui plaisaient pour la graisse et le volume.

Ces intérêts étaient portés devant la chambre des députés, jalouse de se mêler de tout et de diriger souverainement toutes les branches de l'administration.

L'administration des haras voyait son existence attaquée et défendue, tantôt par les uns, tantôt par les autres.

Quelques-uns voulaient arriver à en faire partie, d'autres ambitionnaient pour eux-mêmes la considération personnelle de connaisseur et de grand industriel.

De là, une guerre dont l'amélioration chevaline fut le prétexte, et une foule d'intérêts plus ou moins collectifs, la véritable cause.

Je n'ai à m'occuper ici que des résultats, le système des concessions fut employé à haute dose : on accorda des prix de courses, nombreux, considérables. On créa des hippodromes. On distribua des primes d'étalons, de juments, de poulains. On augmenta le nombre des étalons royaux. Cette mesure avait un double avantage, 1° contenter les éleveurs qui avaient des chevaux à vendre; 2° contenter par la création de nouvelles stations, ou l'augmentation des anciennes, les éleveurs, les conseils généraux et les députés.

Un orateur sarcastique a même parlé à la chambre *d'étalons électoraux*, dont la destinée était d'être procurés ou promis par les candidats à leurs électeurs.

Examinons ce que peuvent réellement tous ces prétendus encouragements sur la production.

Les courses, en ne les considérant que comme un fait, sont un bien.

Le cheval de pur sang, toutes choses égales d'ailleurs, est meilleur que tous les autres.

S'il n'est pas le plus apte de tous à tous les services, c'est encore lui qui supplée le moins imparfaitement à tous les types particuliers, en ce qu'il a toujours du cœur et du fond.

Par conséquent, si on le produit mal, et c'est ce qui a lieu, il vaut encore mieux que tout autre que l'on produirait aussi mal.

D'ailleurs, personne n'est forcé d'en faire, et il n'y a que ceux que cela amuse qui se livrent à la production du pur sang.

Plus il naît de chevaux de pur sang, plus il en entre dans tous les services, plus on s'accoutume à eux, et comme ce sont les plus difficiles des chevaux, la masse des hommes de cheval doit forcément y gagner : de faire des progrès forcément.

Si maintenant on veut comparer mathématiquement et en numéraire ce que les courses coûtent au Gouvernement, et ce que le pays y gagne, on trouvera évidemment le gain inférieur à la dépense.

Ce n'est pas quelques étalons de pur sang payés après tout plus cher que l'on ne paierait leurs pareils en Angleterre ou en Allemagne, ce n'est pas une plus-value de 50 francs peut-être sur quelques centaines de chevaux de pur sang en service, et qui vaudraient deux ou trois louis de moins, si, au lieu d'être de pur sang, ils étaient de n'importe quelle autre origine, qui pourrait compenser ce que le ministère de l'agriculture dépense en prix, en achats d'étalons et en primes affectées au pur-sang.

C'est un bien qu'il y ait des courses, des amateurs, des sociétés, des hippodromes. Mais je voudrais moins de prix accordés par l'administration, je voudrais surtout des prix autrement donnés.

Que, par exemple, une somme considérable vienne ré-

munérer celui qui a été assez heureux pour produire le meilleur cheval de deux ans, de trois ans, de quatre ans, rien de mieux.

Mais je n'approuve point les circonscriptions du Midi, de l'Est, que sais-je? Mesures dont le seul effet est d'écarter la concurrence d'un rival excellent pour favoriser les chances d'animaux médiocres.

J'aime les Oaks, le Derby, le Saint-Léger de l'Angleterre, ces prix sont courus par les mêmes chevaux, quelquefois le même en gagne deux, on sait qu'il ne peut en gagner trois (1).

Mais les prix de consolation, les handicaps, les sellings stakes, et toutes ces combinaisons qui ont pour but et pour effet d'attirer du monde à un spectacle, d'écarter des concurrents supérieurs, enfin autre chose que de récompenser le mérite, ne sont pas du ressort d'une administration hippique.

Que les municipalités, les chemins de fer, les conseils généraux, les associations particulières fassent tous les sacrifices possibles en ce genre, rien de mieux, car le bien peut en résulter.

Mais ce n'est pas l'esprit de la science. Les courses sont le seul encouragement qui, dans les mains de l'autorité, ne soit pas nuisible.

Les primes, par exemple, ne sont bonnes, comme l'a

---

(1) Parce que les Oaks étant réservés aux juments seules, un cheval peut gagner le Derby et le Saint-Léger comme *Champion* et *Flying Dutchman*.

Une jument peut gagner le Saint-Léger et les Oaks comme *Queen of Trumps*, ou le Derby et les Oaks comme *Éléanor*.

très-spirituellement observé feu M. Jacques Bujault, qu'à mécontenter ceux qui ne les obtiennent pas, et à faire peu de plaisir à ceux qui les reçoivent.

Examinons, par exemple, ce qui se passe pour les primes de juments. Il y a nécessairement des conditions d'âge, de taille, de conformation, de netteté, etc.

La justice en tout cela est impossible. Une bête au-dessous de la taille doit-elle être hors de concours? Et si c'est celle qui produit le mieux, comme cela arrive souvent, ferez-vous une exception? On vous en demandera une autre le lendemain, que deviendra alors la loi?

Ce que je dis pour la taille, on peut le dire pour l'âge, la taille et toute autre chose.

Et les intérêts privés et les divergences d'un jury toujours composé d'éléments hétérogènes, spécialités disparates, hommes de partis, hommes à systèmes et incapacités lugubres!

Jamais jury si bien intentionné, si éclairé qu'il fût, n'a donné équitablement, utilement les récompenses qu'il était chargé de distribuer.

PRIMES DE POULAINS.

Il faut réunir à un jour donné, sur l'emplacement que l'on a, et quel emplacement! tous les jeunes animaux dont les propriétaires ont des prétentions.

Pour que la distribution signifie quelque chose, il faut beaucoup de concurrents, il faut donc venir de loin; quatre ou cinq lieues ne sont pas un maximum exagéré.

Voilà donc trois ou quatre myriamètres à faire faire à

une poulinière suitée ou, ce qui est encore plus difficile, à un antenais (poulain de 18 mois)!

La perte de temps, la peine, la route, les auberges, la pluie et les accidents, il y a de quoi faire perdre aux concurrents en masse à peu près la moitié de ce qu'on va donner à quelques-uns d'entre eux.

Les jurés savent-ils faire la part de ce que perd en apparence et en mine, le poulain effrayé, mouillé, fatigué et grelottant?

Le sauraient-ils, la chance n'est pas la même pour tous les concurrents, il faudrait, pour être dans le vrai, connaître chaque propriétaire, chaque étalon, chaque localité, et encore!

Aussi, voici ce qui arrive :

Un jour, j'examinais, comme membre d'un jury, un poulain de lait fort bon, sauf un garrot noyé, et des épaules rondes : la mère avait ces parties magnifiques. Je me rappelai et je dis que le père effectivement péchait par là.

A côté était un autre poulain qui captivait l'admiration universelle par une croupe admirable, sa mère avait des cuisses de grenouille. Je dis alors que le père de ce poulain était remarquable par son arrière-main.

N'aurait-il pas été à propos de signaler ce fait de deux étalons, donnant, l'un ses défauts, l'autre ses qualités, en dépit des qualités et des défauts de la mère?

Cette observation jointe à mille autres du même genre, c'est cela qui mène à la vérité :

On ne fut pas de cet avis. L'un de ces poulains eut 50 francs de plus que l'autre. Je ne me rappelle pas lequel;

et qu'est-ce que ça faisait après tout, aux jurés, aux spectateurs et même aux intéressés ?

Et voilà l'histoire des primes.

Voulez-vous d'autres détails ?

Je voyais un jour vendre à l'encan une jument anglaise, très-forte, d'un modèle à défier Phidias, enfin de ces animaux qui servent de texte à des admirations sans fin et qui n'en valent pas mieux pour ça.

Elle avait bien 15 ans, on la vendit 2,350 francs, si j'ai bonne mémoire.

— C'est pour rien ! — Pour rien ! en admettant qu'elle vive 7 ans et donne 5 poulains, ce qui serait une bien bonne chance, voilà chaque poulain qui coûte 7/5 d'année de nourriture de mère, plus 470 francs, plus le prix de la saillie, tout cela avant de naître !

— Eh ! bien oui, mais elle est si belle ! — Combien vendrez-vous les poulains à 4 ans ? Vous voyez bien qu'il y a une perte évidente !—Non, parce que d'abord elle aura bien 400 fr. de prime par l'administration des haras, plus 500 fr. du conseil général, plus.... et on me cite une somme énorme à recueillir de cette façon et qui effectivement pouvait rémunérer l'acheteur.

Et voilà bien de l'argent perdu ! car les poulains n'en devaient pas avoir une plus-value proportionnelle.

Laissons donc faire les chevaux comme on fait le foin et le blé, ceux qui en auront besoin les paieront, parce que l'argent attire la marchandise.

Et qu'est-ce que vous voulez que je fasse de vos primes ? Si j'ai fait un bon cheval, est-ce que je ne peux pas le

vendre aux écuries de l'Empereur, ou à un riche particulier, ou au dépôt des remontes, soit pour un officier, soit pour un soldat ? Voilà la véritable prime.

Il est vrai qu'emporté par un amour-propre frénétique de propriétaire, ou victime des plus odieuses injustices, je puis dire ou penser : mon cheval vaut 10,000 fr., on n'en a pas voulu aux écuries impériales, on n'en a pas voulu pour un cent-garde ni pour un dragon, aucun marchand, aucun amateur ne l'a regardé ! — Eh bien cela pourrait n'être pas à la rigueur une preuve que votre cheval valût moins de 10,000 fr., mais ceux qui seraient chargés de vous le primer ne sont-ils pas aussi des hommes, et souvent les mêmes hommes ?

DES ÉTALONS ENTRETENUS PAR L'ADMINISTRATION, APPROUVÉS ET AUTRES.

Dans les circonstances ordinaires et pour tout éleveur qui a une jument à faire saillir, un étalon a quatre manières d'exister :

Il est étalon impérial,

Étalon approuvé,

Étalon autorisé,

Étalon rouleur.

Un étalon impérial appartient à l'administration des haras, et il vient, chaque printemps, dans une station faire la monte pour un prix qui varie suivant les localités.

L'étalon approuvé appartient à un particulier qui reçoit de l'administration des haras une subvention et livre son cheval au public pour le prix qui lui convient.

L'étalon autorisé est une variété de celui-ci, il est subventionné par les conseils généraux qui nomment une commission *ad hoc* pour le juger.

Le rouleur va avec son maître partout où celui-ci espère gagner sa vie. A chaque porte le maître demande si l'on a une jument à faire saillir ; on nourrit, on loge l'homme et l'animal, on leur donne quelque rétribution, et ils partent le lendemain pour chercher fortune ailleurs.

Quel est le meilleur mode?

Si on me demandait quel est le meilleur cheval d'une de ces catégories, il faudrait comparer les individus, mais tous ces modes sont détestables.

Commençons par le dernier, l'étalon rouleur. C'est une industrie qui consiste à exploiter l'avarice, la pauvreté et l'ignorance.

Le petit cultivateur manque ordinairement, et des fonds nécessaires pour un sacrifice, et des connaissances qui lui en feraient apprécier l'utilité. Il ne peut ni surtout ne veut payer la somme qui seule pourrait lui procurer un bon cheval.

De plus, comme ses besoins et ses goûts réclament toujours un cheval lent et volumineux, et que sa jument pèche toujours par faiblesse et défaut de masse, il est facile de lui faire désirer un étalon très-lourd et de lui persuader qu'il obtiendra par lui un poulain du même genre.

Il résulte, de là, que le talent de l'étalonnier rouleur est de se procurer le plus grand, le plus gros, le plus gras et le plus incapable de tous les chevaux de gros trait.

Tantôt, c'est un limonier réformé faute de moyens et d'énergie.

Tantôt, c'est un poulain de deux ans, qui attend dans le métier d'étalon les dents qu'il lui faut pour être livré au commerce.

Dans tous les cas, grâce aux préjugés en vigueur dans les campagnes, l'intérêt de l'étalonnier est de faire le plus mal possible.

Et, cependant, son industrie est légale et doit être tolérée; si on la gênait, l'entrave mise à la liberté de production aurait plus d'inconvénients encore. Car les moyens employés par l'autorité pour empêcher la circulation des mauvais chevaux empêcheraient également l'usage des bons.

Il n'y a qu'un moyen de diriger le public dans la gestion de ses intérêts, c'est de l'éclairer.

On n'a pas compris cela, et on a institué les étalons royaux et approuvés.

Le premier inconvénient de cette espèce de sanction donnée à un reproducteur, c'est de donner au propriétaire de la jument une confiance funeste.

Non pas que je veuille dire que ces étalons doivent être défectueux, mais je, l'ai répété mille fois, c'est moins le mérite absolu du père qu'il faut rechercher que l'opportunité des alliances. Et l'on aura beau faire, un public qui va chercher un étalon banal, aura toujours de la tendance à le regarder comme l'agent unique de la reproduction, à le considérer comme absolument bon ou absolument mauvais, et à tarifer sa valeur en chiffres. Ce qui est un raisonnement absurde.

Cela posé, comment fixer le prix de la monte? L'étalonnier privé a sa route tracée, il demande le plus cher possible, et descend ses prétentions jusqu'à ce qu'il les voie agréées.

Le Gouvernement ne peut agir ainsi, puisqu'il s'est donné la mission de secourir le consommateur.

Le moyen le plus naturel serait d'accorder la saillie gratuite, mais on y a trouvé tant d'inconvénients, qu'on y a renoncé et avec raison.

On a pris des moyens termes, ce qui est illusoire et illogique.

Les prix se règlent donc suivant les localités. Alors voici ce qui arrive et ce qui est arrivé :

Lorsqu'une contrée est plus avancée dans la science de l'élevage, le cultivateur regarde moins à l'argent et plus à l'étalon, la monte devient chère.

D'où il résulte que le même étalon saillira successivement, ici à 5 fr., là à 10, plus loin à 30 fr., et suivra ainsi des fluctuations de valeur montante et descendante, non pas suivant son mérite, mais suivant les endroits où peuvent l'envoyer les besoins du service.

Il y a, par exemple, telle station où la concurrence est excessive, on n'ose pas élever les prix au-dessus de 300 francs, mais les propriétaires s'inscrivent à l'avance et on tire au sort les privilégiés, jusqu'à ce que le nombre voulu de juments ait été rempli.

L'année suivante, cet étalon si goûté ira, sans être devenu inférieur le moins du monde, chercher fortune à

25 ou 30 francs dans une province éloignée, pour laquelle on aura demandé et obtenu un *étalon de choix*.

Pareil état de choses est absurde et aboutit à d'immenses pertes d'argent sans aucun profit réel pour personne.

Un étalon n'a et ne peut avoir de valeur réelle que celle qu'il donne aux poulains qu'il produit. Et pour le mettre en valeur, il faut savoir l'employer, voilà la vérité, voilà la science, voilà le but auquel on doit tendre. Hors de là, il n'y a ni salut, ni sens commun.

Ce principe, à peu près entrevu par certaines personnes, a fait prôner le système des étalons particuliers, mais ce système est incompatible avec l'existence des étalons du Gouvernement.

En effet, soit un étalon acheté 10,000 fr., ce qui n'est pas un prix énorme, même pour le type le meilleur marché, quel qu'il soit.

En espérer dix ans de bon service est peut-être un peu trop compter sur l'avenir.

Cela posé, cet étalon s'use de 1,000 fr. par année.

Supposons qu'il serve trente juments (maximum rigoureux, quoi qu'on dise) à 100 fr., soit 3,000, de rapport annuel, sur quoi il faut prélever la nourriture, les soins, et tous les frais possibles.

Telle est la spéculation.

Or, aucun particulier ne pourra trouver autour de lui trente poulinières à 100 fr. avec un étalon de 10,000 fr.

De tous côtés on appellera le secours du Gouvernement, on obtiendra une station, et l'étalonnier privé per-

dra nécessairement en raison de ce que les propriétaires gagneront.

Voilà deux intérêts en opposition, et le Gouvernement qui favorise l'un aux dépens de l'autre.

Lequel de ces deux intérêts mérite davantage sa sollicitude. Ce serait, je crois, difficile et oiseux de le discuter.

Il y a longues années, ayant calculé les frais de déplacements, déboursés de toute nature, et possibilités de sinistres résultant de l'envoi de mes juments à une station, je trouvai de l'économie à entretenir un étalon à moi pour trois ou quatre poulinières.

Restait l'achat de l'étalon que j'essayai de rembourser en recevant les poulinières du voisinage.

Le prix était de 20 francs, non compris les pourboires obligés. La chose alla bien pendant quelques années. Il se forma dans les environs un noyau suffisant de juments pour l'emploi d'un cheval ordinaire.

Aussitôt, par un concours tout naturel de circonstances, les éleveurs demandèrent la saillie à 6 francs, l'administration trouva la place d'un nouvel étalon, et mon industrie fut anéantie.

Plus tard, on éleva la voix en faveur de l'industrie particulière des étalonniers, on éloigna les étalons royaux et on donna des primes de 1,000 francs à des particuliers, ce qui m'aurait mis à même de donner la saillie gratuite à mes voisins. D'autres ont profité de cette facilité.

Mais alors il y a eu plus d'étalons approuvés qu'il n'en

fallait pour les juments à servir, et comme il faut que chaque étalon ait trente juments, les étalons n'ont pas touché de prime, et il n'y a plus eu d'étalons.

Tout cela est-il un bien ou un mal, je ne veux pas conclure ; mais je suis persuadé que si on laissait les intérêts privés se débattre, ce serait à coup sûr moins coûteux et peut-être pas plus nuisible.

La position de l'administration des haras qui prime les étalons des particuliers, et qui en entretient pour son propre compte est assez singulière.

Elle se fait la concurrence à elle-même.

En effet, d'après des calculs approximatifs et qu'il serait bien facile de vérifier authentiquement, l'entretien annuel d'un étalon gouvernemental est de 1,000 francs, et son rapport en saillie est en moyenne insignifiant.

L'étalon de particulier, primé à 1,000 fr., est obligé pour les trente juments qui lui donnent le droit de toucher la somme, forcé de saillir à un prix en moyenne insignifiant.

De cette manière, le sort des éleveurs est absolument le même ; ils paient quelque chose pour obtenir la naissance de leur poulain, et cela coûte mille francs à l'État.

Demander dans quel cas les 1,000 francs sont le mieux employés, c'est faire une question à laquelle il est impossible de répondre d'une manière absolue.

Il est possible que l'agent du Gouvernement achète de bons et de mauvais chevaux. Il est possible que le particulier qui présente un étalon à l'inspecteur et l'inspecteur qui l'agrée soient dans le vrai ou dans le faux.

J'ai vu un cheval arabe présenté à l'administration, quatre ou cinq fois dans sa vie et qui n'a été acheté qu'à l'âge de plus de vingt ans.

J'ai vu des étalons refusés à l'approbation et agréés deux ans après dans les mêmes localités.

Toutes ces anomalies justifiables ou non auront lieu tant qu'il y aura des hommes.

Mais ce que je demanderai, c'est s'il est absolument nécessaire que le Gouvernement débourse 1,000 fr. parce qu'il y a trente poulinières consacrées à la reproduction.

Et si on fait le calcul par toute la France des étalons payés par l'administration d'une manière ou d'autre et des juments saillies, on verra que c'est à peu près ce que coûte au pays le désir qu'a chaque éleveur de faire naître un poulain.

Soit 33 fr. 33 cent. environ.

Dans quelques localités, on a ajouté aux étalons approuvés les étalons autorisés.

C'étaient des animaux que l'on présentait à un jury spécial pour leur distribuer des primes accordées par les conseils généraux, ou je ne sais quelle souscription d'autre nature.

Mais, par une singularité que je ne puis expliquer dans les distributions de primes accordées aux poulains, les fils de ces étalons autorisés étaient exclus, et l'on n'admettait que ceux issus d'étalons royaux ou approuvés.

Ainsi, on retirait d'une main ce qui était donné de l'autre, ou, pour mieux dire, on blâmait à l'automne ce que l'on avait conseillé au printemps de l'année précédente.

Il y aurait mille choses à dire contre cette intervention perpétuelle entre l'étalonnier et le propriétaire de juments, entre le producteur et le consommateur.

Je me bornerai à quelques mots sur la position faite à l'administration des haras, grâce à l'admission de ce faux principe.

L'administration des haras achète des étalons aux particuliers (dépense) et les loue en détail aux éleveurs (recette), et c'est ce qu'il y a de ridicule, puisque ce n'est pas une entreprise commerciale dont l'essence est de gagner.

Il faut qu'elle achète... à bon marché? — Mais, du tout, j'ai, moi, des étalons à vendre, je suis éleveur, je suis industriel; je demande à être encouragé; c'est la mission de l'administration. Voilà ce que dit l'herbager normand, qui amène son carrossier demi-sang, et le sportman de Chantilly ou d'ailleurs, qui a quatre chevaux de course de cinq ans, incapables de gagner aucun nouveau prix.

Achetons donc pour encourager.

On cherche à placer ces étalons; mais l'éleveur est difficile, il veut du bon, du très-bon et ne pas payer cher la saillie, parce qu'il est pauvre et qu'étant industriel, il a droit d'être encouragé.

En donnant la saillie pour rien ou presque rien, à titre d'encouragement, voilà une grande difficulté de mettre en équilibre, je ne dis pas les recettes et les dépenses, mais les fonds alloués avec des réclamations contradictoires.

Et là-dessus, voilà le propriétaire d'étalons qui, d'un côté, demande de fortes indemnités pour l'entretien de son cheval approuvé, et de l'autre ne veut pas qu'on lui fasse concurrence par une station établie dans son voisinage.

Le propriétaire de juments est, lui, très-partisan d'une concurrence qui lui donne du choix et du bon marché.

Le directeur du dépôt est alors assez embarrassé. On lui crie, rendez-vous inutile, reculez devant l'industrie particulière. N'envoyez jamais d'étalons là où l'on peut s'en passer au moyen de l'industrie particulière.

Mais comme l'industrie particulière ne donne jamais à aussi bon marché qu'une administration qui peut donner pour rien, et dont le métier est de donner à perte, il rencontre des obstacles lorsqu'il veut se retirer.

Pour bien mériter de ses chefs, le directeur est obligé de concilier les intérêts, c'est-à-dire, de plaire à tout le monde, et dans la perpétration de ce grand ouvrage, qu'est-ce qui est sacrifié ? La production des bons chevaux.

J'ai entendu tenir ces discours.

Oh ! M*** est un excellent administrateur. Il a pris son dépôt avec quarante-deux chevaux, il en a à présent soixante qui ne suffisent pas. La moyenne des saillies est allée de trente-deux à cinquante-sept juments par étalon. — Mais c'est beaucoup trop ! — Que voulez-vous ? On se présente en foule. — Je veux qu'on refuse, parce que les étalons épuisés deviendront stériles ou produiront mal. —Or, ce n'est pas là l'affaire, la production fait de grands progrès, c'est *un élan dans tout le pays*. Notre

directeur détermine les propriétaires à faire saillir toutes les juments qu'il rencontre. — Ça doit produire de temps en temps de jolies rosses ! — Que voulez-vous ? — Je voudrais qu'on fît moins et meilleur, je voudrais qu'on vît clair dans la route que l'on suit. — Il est impossible de raisonner avec vous.

Pour arriver à ce but, de faire saillir, car tout se réduit là, il faut plaire à tout le monde, et par conséquent avoir tort ; car si tout le monde avait raison, on se passerait d'administration des haras, et il est prouvé qu'on en a besoin; cercle vicieux.

Aussi ai-je vu ce détail assez singulier : *Le nommé Jean, palefrenier, s'étant mal comporté, sera mis pendant la monte prochaine aux étalons de pur-sang.*

— Je ne comprends pas trop ce genre de punition.

—Ah ! voici : comme le pur-sang *n'est pas goûté ici* (c'est le mot), n'est pas goûté ici, on est obligé, pour le *faire prendre* (autre mot), de diminuer, non-seulement le prix de saillie qui arrive à 2 fr., mais encore le pourboire du palfrenier, et malgré tout cela, il y a encore moins de juments pour le pur-sang que pour les autres, et alors vous comprenez que les profits sont moindres.

—Je comprends aussi que les étalons de pur-sang n'ont que des juments de rebut. — Oh ! bien certainement,— Et alors on arrivera difficilement à la démonstration de ce théorème comme quoi le pur-sang produit mieux. — Oh ! mais sans doute, car... tirade obligée sur le pur-sang. — Oh, je ne vous le demande pas. Ma conviction là-dessus est peut-être toute faite, mais notre mission serait, je crois,

de faire celle de vos administrés, et vous n'en prenez pas le chemin.

La vérité est qu'il y a, pour primer le pur-sang, d'autres adeptes : ceux qui en ont à vendre.

Je ne voudrais ni étalons gouvernementaux, ni étalons approuvés, ni étalons autorisés, mais concurrence libre et entière. Lutte de tous les intérêts particuliers en pleine et entière liberté.

Point d'autre encouragement que des prix de course donnés aux chevaux de deux, trois, quatre, cinq ans, si l'on veut, mais de telle façon que la victoire ne pût appartenir qu'aux meilleurs et, autant que possible, aux excellents.

Point de distinction de contrées, de sang, de famille ; rien pour exclure le supérieur, rien pour avantager les médiocrités.

Élevez où vous voudrez, comme vous voudrez, ce que vous voudrez, et venez concourir. Si vous faites mal, on verra bien par vos défaites ; si vous gagnez, c'est que vous vous y êtes bien pris. Tout ce qu'on vous demande, c'est de dire comment vous avez opéré, afin qu'on vous imite. Vous devez votre secret au public, puisque l'État vous récompense par des prix.

Ce ne serait donc pas de pur sang qu'on s'occuperait, mais de sang certain, de naissances bien constatées; cela amènerait au pur-sang, nul n'en doute moins que moi ; mais au moins ce serait par la voie de l'évidence et de la liberté.

Au milieu de cette liberté, autour de ces prix offerts à

tous ceux qui voudraient concourir, je verrais avec plaisir subsister les anciennes associations et s'en former de nouvelles.

Jockey clubs, hunting clubs, four in hand clubs, et bien d'autres qui nous manquent.

Sociétés départementales pour les étalons, pour primer les poulinières, les poulains, tout ce qu'on voudra; souscriptions volontaires pour l'amélioration de n'importe quoi, par n'importe quel moyen; alors, mais seulement alors, toutes ces choses seront bonnes.

Quelques-uns de mes lecteurs vont peut-être prendre tout ceci pour un long réquisitoire contre l'administration des haras.

On va voir dans ces lignes mon vif désir d'anéantir une institution qui me déplaît, contre laquelle on m'accuse de nourrir de vieilles rancunes, et on se trompera étrangement.

Je semble, il est vrai, supprimer toutes les fonctions actuelles de l'administration, mais c'est afin de lui en donner d'autres plus convenables et plus utiles, non pas que je m'érige en ami ou en avocat du personnel qui compose cette administration : les choses et non les hommes !

Quelle est donc la véritable mission de l'administration des haras? C'est d'avoir des haras, de les administrer; en un mot, d'élever pour l'exemple et l'instruction du public.

Autrefois, il y avait des haras royaux; c'était un bien, on ne le savait pas, et on en faisait un mauvais usage. On y élevait des chevaux entiers, dont on peuplait les dépôts. Les mêmes hommes qui produisaient jugeaient leur ou-

vrage; de là leur indulgence envers leurs élèves, et leurs préventions contre les élèves d'autrui. Du moins on les en accusait, et ce ne pouvait être autrement, puisque la position prêtait au soupçon.

On a crié aussi contre la concurrence que l'élevage du Gouvernement faisait à celui des particuliers. Rien de plus injuste, de plus puéril, de plus mesquin que ce grief. Mais laissons en paix ce qui est mort.

Je voudrais voir l'administration des haras élever dans plusieurs provinces, principalement dans les localités qui offrent le plus de disparate, sous le rapport de l'industrie chevaline.

Le personnel de l'administration doit se composer d'hommes capables, aussi habiles en pratique qu'éclairés dans leurs théories.

J'ai dit quelque part, dans cet ouvrage : laissez-vous enfermer, seul et livré à vos propres ressources, dans un enclos choisi par vous, avec les étalons et les juments que vous aurez désignés, et sortez de là quelques années après, porté ou traîné par vos élèves.

Voilà la vraie mission de ceux dont l'État a reconnu la haute capacité.

Alors on ira voir une pareille œuvre, non par curiosité ou désir de dénigrement, mais véritablement pour s'instruire et assister à de précieux exemples.

On y verra des animaux élevés à grands frais, avec trop de luxe peut-être; l'industrie particulière, qui a le droit d'être mesquine et de lésiner, ferait son profit des

leçons vivantes, et reviendrait chez elle les répéter avec parcimonie et avec profit.

Je voudrais donc des haras que l'on pût aller visiter avec toutes les facilités compatibles avec le service, où l'on irait recueillir tous les renseignements, toutes les lumières possibles.

On s'instruit imparfaitement chez ses voisins; l'intérêt particulier peut avoir ses secrets, ses dissimulations, ses cachoteries.

Ces haras publics, au contraire, enseigneraient tout à qui voudrait tout apprendre.

Quant aux produits qu'on y aurait élevés, leur destination serait bien simple : propriété du Gouvernement, ils recevraient leur destination du Gouvernement ; réservés comme étalons pour les haras, envoyés dans les régiments ou à n'importe quel service public, enfin vendus entiers ou hongres aux enchères à qui voudrait y mettre le prix.

Un autre avantage de la suppression des étalons gouvernementaux et approuvés est la suppression des rivalités et des jalousies.

J'avais oublié de le mentionner.

Si, quelque part, la monte est faite par des étalons gouvernementaux, l'esprit d'opposition et de rébellion, naturel ici et peut-être partout, commence par les faire dénigrer, et finit par découvrir et prôner à leur détriment n'importe quel cheval de particulier, bon ou mauvais, par l'existence duquel on prouve que tout ce que fait le Gouvernement ne vaut jamais rien.

Au contraire, supposons que des étalons de particuliers

approuvés ou non soient en possession de desservir une localité, l'esprit de jalousie va immédiatement jouer son rôle. S'il s'agit d'un étalon rouleur, c'est une rosse appartenant à un misérable. Si, comme il arrive d'ordinaire, l'étalon appartient au propriétaire de plusieurs juments, d'une espèce de haras, on crie au grand seigneur, au monopole, et on n'est pas fâché de lui opposer la concurrence du *dépôt national* afin de l'anéantir.

Jugez donc de ce qui arrive quand ces deux éléments de discorde sont en présence, et il est difficile que cela n'en vienne pas là tôt ou tard.

Telle doit donc être la mission de MM. les officiers des haras, enseigner au public ce que le public ignore, et non entretenir des étalons qui plaisent au public et que le public juge ; car si le public s'y entendait, il ferait sa besogne lui-même et il n'y aurait pas besoin d'administration.

C'est ce qui arrive en Angleterre.

Pour résumer ma pensée, je désirerais que l'administration des haras dépendît du ministère de l'instruction publique et non du ministère de l'agriculture et du commerce, puisque la question chevaline est une science avant d'être une affaire de commerce et de spéculation.

Si cependant, un jour, on venait à penser que tout ce qui a un rapport quelconque avec le cheval : élevage, équitation, art vétérinaire, remontes, etc., peut suffire à l'organisation d'un ministère tout entier, que ces branches diverses d'une même science se trouveraient à propos réunies sous une direction unique et dans la même

main, celle d'un grand écuyer, par exemple, je ne sais si une telle institution, vaste et d'un seul ensemble, n'offrirait pas autant d'avantages réels que d'apparence logique.

Nous avons prononcé le mot *art vétérinaire*. Il m'est impossible de passer outre sans dire un mot sur les écoles.

Qu'on ne m'accuse pas de malveillance, je ne connais qui que ce soit dans le personnel, et d'ailleurs ce que je vais critiquer a existé de tout temps, existera peut-être encore pendant bien des années, il ne peut donc être question ici d'individus.

ÉCOLES VÉTÉRINAIRES.

Bourgelat, écuyer, a fondé, à Lyon, la première école vétérinaire qui ait existé en France, depuis on a créé l'école d'Alfort près de Paris et l'école de Toulouse.

N'est-il pas singulier que ces trois écoles se trouvent précisément dans les trois villes de France autour desquelles on élève le moins de chevaux ?

On a beaucoup ri autrefois de l'établissement de l'école de marine à Angoulême ; mais au moins à cela il y avait une raison, si ridicule qu'elle fût, une raison de nom (1). Y en a-t-il pour que les écoles vétérinaires soient ailleurs que dans les grands centres de population, comme Paris, je l'accorde, et aussi dans les grands centres de production, comme Caen, Saint-Lô, Tarbes, Saintes, Napoléon-Vendée, en un mot partout où l'on a senti la nécessité de créer d'importants dépôts d'étalons ?

---

(1) Le duc d'Angoulême était grand amiral de France.

Le cours des études vétérinaires est de quatre ans, je crois. Pourquoi n'y aurait-il pas quatre écoles en France dans les localités les plus différentes entre elles sous le rapport du cheval, par exemple Caen, Tarbes, Angers et Paris?

Les élèves ne feraient pas leurs études entières dans une seule école, mais ils passeraient un an dans chacune, de manière à posséder à leur sortie une teinture des différentes manières d'élever ou de soigner, suivant les localités.

Un jeune homme sort diplômé d'une de nos écoles actuelles, et va s'établir en province. A son arrivée on le consulte sur l'achat d'un cheval, dont il aura à juger le caractère et les allures; sur le régime à faire suivre à un poulain de six mois. Comment se tirera-t-il de la consultation?

Car il est bien sûr que, malgré toute l'aptitude, tout le goût, toute la volonté imaginables, il n'a touché ni une selle, ni une paire de guides; s'il a aperçu un poulain, c'est par hasard. Les études, les localités, les circonstances, tout fait que cela ne peut être autrement.

Il lui aurait été possible de cultiver à ses moments perdus la musique ou tel autre art d'agrément, mais l'équitation, en aucune manière.

Et il faudra que ce jeune homme achète un cheval, et s'en serve attelé ou monté pour aller au loin visiter sa clientèle!

Dans mon enfance, on m'envoya passer les vacances,

chez un parent éloigné qui habitait, je crois, les environs de Castelnaudary.

Il y avait grande rumeur au château à mon arrivée. Mon parent venait de faire un singulier héritage. Un voisin, un ami lui avait légué trois juments soi-disant poulinières dont l'une n'avait jamais produit, dont la plus jeune approchait de ses vingt ans. Une seule était suitée.

Et encore le père de ce poulain avait-il la particularité de déplaire souverainement à tort ou à raison au nouveau propriétaire.

Aussi mon parent annonça-t-il ouvertement et tout de suite l'intention d'en faire cadeau. Demandé par le vétérinaire, le poulain fut donné au perruquier.

Étonnement général que je partageai, dans mon inexpérience, au point de douter de la raison du nouveau mentor chez qui on m'envoyait.

On m'avait, pour mon voyage, mis en compagnie d'un vieil abbé, qui avait passé les orages de la révolution sous l'abri studieux du toit d'Alfort, avec le titre d'économe ou de maître d'études, je ne me rappelle pas au juste.

Ce brave homme entreprit de rectifier mes idées, et il me dit : Sais-tu pourquoi M*** agit comme cela, je vais te le dire. Il y a quelques années, ayant une excellente jument de cabriolet, dont il se servait depuis longues années, mais qui était devenue poussive et dont les accès de toux l'ennuyaient, il crut faire un cadeau magnifique à son vétérinaire en lui donnant cette bête pour aller courir la clientèle.

Le vétérinaire ne put en tirer aucun parti, et fut obligé

de la céder à ce même perruquier qui l'a menée parfaitement pendant trois ans. Voilà pourquoi M***, ayant un poulain à donner, préfère son perruquier à son vétérinaire.

Moi (j'avais alors 14 ans, j'étais naïf) :—Mais on n'apprend donc pas aux vétérinaires à monter à cheval ! — Mais non, sans doute, on a essayé de mon temps; j'ai même beaucoup connu Thiroux qu'on en avait chargé, mais cela n'a pas pris.

Depuis ce temps, j'ai cherché inutilement à m'expliquer pourquoi et comment on a jugé inutiles pour les vétérinaires les connaissances auxquelles seules je dois, moi, d'être devenu homme de cheval, si tant il y a que je le sois.

VICES RÉDHIBITOIRES.

Aujourd'hui, que la rétivité vient d'être replacée au rang des vices rédhibitoires, je me demande où les tribunaux pourront en sûreté de conscience choisir leurs experts dans les procès où il s'agira de cheval rétif.

Les vétérinaires seront-ils admis de droit, lorsqu'il est prouvé qu'ils n'ont pu acquérir à cet égard de connaissances spéciales? Seront-ils exclus?

Ira-t-on chercher des écuyers, aujourd'hui que le premier venu peut prendre l'état et le titre de professeur d'équitation, sans avoir besoin d'examen ni d'autorisation ?

Dira-t-on que tout homme est en état de voir lui-même si un cheval va ou ne va pas? Alors pourquoi ne

pas laisser ce soin à l'acheteur, à qui il importe peu qu'un autre tire ou non parti d'un cheval, lorsque lui, à qui il appartient, n'en peut rien faire?

C'est, en effet, à cela que ce réduit la solution de toute affaire de ce genre.

Il n'y a pas de cheval rétif au monde, en ce sens qu'il peut toujours se présenter un homme capable d'en tirer parti immédiatement.

D'un autre côté, il n'y a au monde que des chevaux rétifs, car je ne connais pas de cheval si doux, si franc, si bienfaisant, qui ne rencontre un jour ou l'autre un homme particulièrement maladroit sous la main duquel il se défendra; et comme il arrivera immanquablement que ce même homme ira tant bien que mal avec un autre cheval moins doux, celui-là sera évidemment rétif pour cet homme. Donc, il n'y a pas possibilité d'appliquer cette loi-là.

Auparavant, on avait omis la rétivité, et on avait bien fait.

Il est vrai que ce que je dis, pour la rétivité, pourrait s'appliquer aux autres cas rédhibitoires.

En effet, l'esprit de la loi est de garantir l'acheteur des vices cachés qui rendent la marchandise impropre à l'usage auquel on la destine.

Dans l'espèce, lorsque le vice rédhibitoire rend l'animal incapable de faire un service, ce vice est considérable, apparent, évident, visible pour tous, excepté pour ceux qui n'ont absolument aucune idée d'un cheval, et ceux-là ne doivent point acheter eux-mêmes.

Dans tout autre cas, la garantie est un jeu d'esprit.

une affaire d'amour-propre, une argutie. Il y a lutte entre les experts, et deux hommes savants dissertent pendant une heure pour décider si un cheval est corneur ou poussif et ne s'entendent pas, ce qui revient fort cher aux plaideurs. Le prix de l'animal est perdu pour celui qui le vend et pour celui qui l'achète.

En Angleterre, il n'y a pas de garantie, si ce n'est celles que demande l'acheteur et auquel le vendeur souscrit par convention spéciale. Il n'y a ainsi de procès que ceux que l'on se prépare soi-même.

Quand on est appelé à avoir besoin de chevaux, il n'est pas difficile d'apprendre à s'y connaître suffisamment. Si on ne veut pas en prendre la peine, il faut se résigner à des mécomptes dont aucune loi ne peut garantir.

J'aimerais à voir les écoles vétérinaires passer sous le même ministère que les facultés de médecine, etc.

J'aimerais à voir abolir d'un trait de plume toutes les lois sur les cas rédhibitoires, qui ne sont bonnes qu'à faire naître des procès.

DES REMONTES MILITAIRES.

L'état actuel des choses, vicieux de tous points, selon moi, a engendré d'autres abus. Il en est un particulièrement dont on s'est activement et aigrement occupé, il y a plusieurs années, et qui n'excite plus aujourd'hui les mêmes rumeurs, quoique les faits ne soient pas changés.

Je veux parler de l'achat des chevaux de troupe. L'ar-

mée éprouve des difficultés à remonter sa cavalerie; mais elle en éprouvera toujours, elle en éprouverait encore si le pays fourmillait d'excellents chevaux à bon marché. Car, lorsqu'on choisit, il s'agit de choisir le mieux possible, et cela ne se fait pas sans peine ni travail, que je sache.

Ce qu'il y a de certain, c'est que l'armée ne trouve pas de quoi contenter suffisamment des exigences raisonnables. La raison en est toute simple et on ne s'en est jamais occupé, je la dirai, mais après avoir parlé de ce qui se passe actuellement.

PREMIER VICE DE L'ÉTAT DES CHOSES.

On veut faire des remontes une sorte d'écoulement obligé pour les éleveurs. On veut favoriser l'industrie, encourager la production; il y a une foule de phrases toutes faites dans ce sens-là.

Mais on oublie d'autres axiomes d'économie politique bien autrement importants.

Le commerce est une guerre entre le producteur et le consommateur. Guerre différente de l'autre en ce point, que Dieu dans l'une est pour les gros bataillons, et que dans l'autre, la victoire est pour le parti le plus faible, le moins nombreux.

Denrée demandée, le vendeur fait la loi.

Encombrement de marchandises, l'acheteur choisit presque sans payer.

Si donc ici il n'y a qu'un vendeur, celui qui élève, et qu'un acheteur, l'armée, il n'y a pas de transaction pos-

sible, dans les termes ordinaires, puisqu'il n'y a pas de concurrence.

Aussi a-t-on voulu procéder par une suite de compromis tacites.

On achètera, chaque année, un nombre de chevaux à peu près fixe.

On élèvera le prix des chevaux de chaque arme.

On n'achètera rien aux marchands, et tout directement aux éleveurs.

Pour concilier tous les intérêts, les marchés se feront en public, au grand jour, sur des places où se réuniront les ayants droit et tous ceux qui voudront concourir ou seulement être spectateurs.

Toutes ces précautions, toutes ces concessions avaient pour but, un but impossible, contenter la cupidité des producteurs, excitée d'ailleurs par l'administration des haras, qui accusait la Guerre de ne pas acheter ce qui était produit.

A quoi la Guerre répondait en se plaignant de ne pas trouver produit ce dont elle avait besoin.

Après la plainte, les effets. L'officier de remonte dit aux éleveurs : Je suis mécontent de vos produits, cela tient peut-être aux étalons que vous fournit l'administration des haras, je vais vous en donner d'autres, et il y eut dans tous les dépôts de remontes des étalons entretenus par le ministère de la guerre.

Plainte de l'administration des haras en usurpation de fonctions. Débat porté à la chambre, et après bien des discours et bien des brochures, l'administration des haras

demeura maîtresse et de la production et des producteurs que le ministère de la guerre avait achetés.

Cette décision eut d'assez singuliers résultats, au point de vue de la science et du sens commun.

Premièrement, ces étalons, achetés par la guerre, étaient bons ou mauvais ? S'ils étaient bons, je ne vois pas trop quel mal le ministère de la guerre avait fait à la France par leur acquisition; s'ils étaient mauvais, je ne m'explique pas pourquoi l'administration des haras les a gardés et employés, au lieu de les réformer immédiatement après castration.

Je les ai vus tous, ou presque tous, et je puis affirmer que, quels qu'ils fussent, ils étaient blâmés ou prônés outre mesure, suivant les circonstances et les opinions particulières de ceux entre les mains de qui ils tombaient. Là, c'étaient des animaux de rebut; ailleurs, ils formaient la tête des établissements.

De plus, dans ce jugement, il y a eu une question de droit tranchée souverainement et que je crois tant soit peu contestable. Comment ! un simple particulier peut acheter où bon lui semble, produire à son gré, faire, en un mot, tout ce qui lui convient pour se monter le mieux possible, et l'armée ne jouirait pas de ce même privilége ?

Il me semble que tout acheteur, fût-ce un officier de remonte, a le droit de poser ses conditions à l'éleveur.

Comment ! moi, officier, fonctionnaire de l'État, je ne pourrais pas, comme tout autre maquignon courant le pays, offrir tel prix d'un lot, à la condition qu'on n'en distraie aucune tête !

L'éleveur est libre de refuser le marché, s'il le trouve onéreux.

Je n'aurais pas le droit d'offrir le prix le plus bas possible!

Mécontent des animaux que je vois, je n'aurais pas le droit d'attribuer leur infériorité au mauvais choix de leurs pères, d'en indiquer de meilleurs, et dont les produits me plaisent!

C'est ce que la Guerre avait fait. Maintenant, les opérations étaient mauvaises, les critiques justes, les rectifications judicieuses? Ceci est une autre question, mais la Guerre était bien certainement dans son droit.

Si la Guerre voulait faire ses chevaux elle-même, comme elle fait ses armes, son pain, et je ne sais quoi encore; si elle voulait avoir ses haras, comme elle a ses fonderies et ses ateliers de manutention, elle pourrait mal opérer sans doute, mais je ne verrais là rien de contraire au droit des gens et à la légalité.

J'ai pu autrefois parler, écrire même contre certaines opérations chevalines du ministère de la guerre, je ne les ai jamais attaquées qu'au point de vue de l'art et de la science. J'ai pu dire, par exemple, qu'un officier de remonte, fort compétent pour choisir un cheval de troupe, pouvait être inhabile à le produire, parce que je ne vois pas dans ses antécédents plus de raisons de le croire entendu à la reproduction que je n'ai le droit de soupçonner un vétérinaire de savoir monter à cheval.

Mais il est temps de s'arrêter dans tous ces raisonne-

ments contradictoires et de controverse, la question n'est pas là, et voici où elle est.

Il s'agirait de créer des chevaux de guerre : cherche-t-on à en produire? Je n'ai jamais vu personne s'attacher à obtenir ce résultat.

Le cheval de guerre est un type plus ou moins variable, mais toujours tel que son usage à d'autres services n'est pas assez généralement répandu en France.

De ce fait il résulte deux graves inconvénients :

1° On ne s'occupe pas de produire le cheval de guerre proprement dit, parce qu'on a peur, si le cheval est refusé par la remonte, de ne pas s'en défaire autrement ;

2° Dans un cas urgent de consommation extraordinaire, on ne peut trouver, même à prix d'argent, chez les particuliers, un nombre quelconque de chevaux propres aux différentes armes.

En sorte que l'armée, au lieu de choisir ses chevaux, élite d'une masse élevée en vue de ses besoins, n'a pour se remonter que les rebuts de toutes les autres destinations, ou des animaux que l'on a fait naître si singulièrement, qu'on n'a même pas eu en vue de leur donner aucune destination ; voilà l'état des choses, voilà ce qu'il faut changer.

Un jour, j'ai voulu me procurer un cheval de selle d'allures agréables. J'avais une jument qui remplissait cette condition, et je lui ai donné *Paradox*, un des meilleurs chevaux de selle que j'aie montés de ma vie.

Six ans après, j'avais une jument bai brun et un cheval alezan que l'on pouvait regarder comme d'excellents hacks.

On ne réussit pas toujours, mais lorsqu'on aura fait saillir les meilleures juments de chaque régiment par des étalons reconnus pour être bons chevaux de guerre à la manière prussienne (*Fig.* 50), je serais bien étonné qu'on ne trouvât pas quelque amélioration, si l'on élève bien, si l'on dresse convenablement.



Fig. 50.

Voilà donc un moyen de production ; a-t-il été jamais tenté ?

Y aurait-il impossibilité ou inconvénient à entretenir, de chaque arme, n'importe comment, n'importe où, un peloton, un escadron, un régiment de chevaux entiers,

d'où sortiraient, après une éducation complète de cheval de guerre, les bons pour être étalons, les inférieurs pour être castrés et remis dans les rangs ou réformés?

Veut-on un moyen de production et de consommation?

Il existe certains services publics, par exemple les postes, les diligences aboutissant aux diverses stations de chemin de fer, et d'autres encore que je trouverais, j'en suis sûr, si j'avais mission de les chercher.

Que l'on impose à tous ces services d'employer et d'entretenir en bon état de véritables chevaux d'armes; ce sera un fond de réserve où l'on pourra puiser en cas de besoin, comme on a fait, avant Waterloo, des chevaux de la gendarmerie.

Et la gendarmerie s'est remontée immédiatement en chevaux neufs.

Pourquoi n'y a-t-il pas plus de chevaux propres à la guerre ?

Il y a encore une réponse à faire, c'est qu'il n'y a pas en France assez de chevaux, ou du moins de bons chevaux, d'aucune espèce.

Ces fameux chevaux de gros trait, dont nous sommes si fiers, et que nous prétendons que l'Angleterre nous envie (1), sont en très-petite quantité, si on compte, à côté de ceux que l'on trouve beaux le nombre im-

(1) On ne réfléchit point à ceci, à savoir que si les Anglais trouvaient cette espèce de chevaux à leur convenance, ils en auraient dans six ans plus qu'ils n'en pourraient consommer, tant ils auraient su en produire.

mense des chevaux de charrette défectueux par défaut de taille, par mauvaise conformation; et ceux-là forment véritablement la généralité qu'emploient nos cultivateurs.

Il n'y a pas non plus de beaux carrossiers en quantité suffisante, puisque les écuries de nos marchands sont pleines de chevaux anglais ou allemands; elles seraient pleines de chevaux russes et américains si les distances ne s'y opposaient.

En Angleterre, je n'ai pas vu la masse des mauvais chevaux dont on est encombré en France. Il faut se donner autant de peine pour trouver là-bas un cheval véritablement très-mauvais, qu'ici pour en trouver un bon dans une écurie médiocre, c'est-à-dire chez un paysan, un loueur ou un petit particulier.

En Angleterre, on consomme des chevaux danois, belges et du Holstein, mais uniquement parce que la production est chère dans le pays, et que les ressources dn commerce permettent de se procurer ces animaux étrangers à meilleur marché qu'ils ne coûteraient à élever.

Enfin, il n'y a pas de chevaux de selle en France, parce qu'on ne monte pas à cheval.

Comment donc y aurait-il des chevaux de guerre?

Il faut donc absolument que le mode de production change.

La science, plus généralement connue et appliquée, donnerait le moyen de ne plus faire autant de chevaux de trait manqués, c'est-à-dire n'ayant pas le gros qu'on aurait voulu leur donner, et n'ayant pas le sang qu'on a

négligé de mettre en eux, tout préoccupé de leur faire acquérir ce volume si désiré.

Ainsi, la masse des chevaux de trait que nous possédons pourrait être remplacée par une masse numériquement égale et ainsi répartie :

Chevaux véritablement étoffés en plus grande quantité ;

Le reste ayant plus de sang et autant de gros que nos charretiers manqués ; mais si la science donne le moyen, il faut que l'intérêt excite à pratiquer ce moyen.

Il est donc absolument nécessaire de penser à la consommation du cheval de selle.

Serait-il possible d'inspirer le goût du cheval et de l'équitation à des gens qui ne l'ont pas, d'amener les populations à consacrer à ce plaisir des sommes dépensées jusqu'à présent d'une manière plus fâcheuse ?

En un mot, pourrait-on créer en France une grande quantité d'hommes de cheval ?

HOMMES DE CHEVAL.

Les hommes spéciaux sont rares, sans doute ; mais ce qui manque est moins peut-être l'homme d'un mérite véritable que le nombre nécessaire des médiocrités utiles, je veux dire des personnes ayant une teinture suffisante des connaissances pour élever et consommer convenablement les chevaux.

D'après cela, voici la question complétement changée. Il ne s'agit plus du tout des chevaux, mais des hommes. Si la population était autre en ce pays, la prospérité che-

valine serait tout autre, car ce ne sont ni le pays, ni la science, ni les ressources qui manquent, mais uniquement la capacité des habitants et leur aptitude au genre d'industrie, à l'art qui nous occupe.

UTOPIE.

Il m'est passé par la tête, il y a vingt ans, une idée que je n'ai jamais pu émettre, sans passer pour fou, sans attirer sur moi, non pas les critiques, mais les huées et les fous rires.

Supposez qu'une ordonnance universitaire mette soudainement l'équitation au rang des sciences faisant partie de l'instruction publique.

« *Les universités de Suède se distinguent de toutes les autres, en admettant l'escrime et la danse au nombre des arts libéraux; . . . . ils présument avoir droit d'être approuvés en cela; selon eux, ces deux arts peuvent se rapporter à des principes d'une exacte théorie*, etc. »

Voyage au Cap-Nord, par J. Acerbi, 1804, tome I, page 197.

D'après cette hypothèse, tout élève suivant les cours d'un lycée, ou collége communal, pensionnaire ou externe, serait astreint à prendre annuellement vingt leçons d'équitation pendant les cinq dernières années d'études réglementaires.

Ce qui donnerait lieu à une rétribution de 30 francs par an, soit 150 fr. à ajouter aux frais que nécessite toute éducation libérale et complète.

Nulle dispense ne serait autorisée, pas plus que pour

toute autre branche d'enseignement que l'université a jugée nécessaire.

La première objection sérieuse qui m'a été faite est celle-ci : les parents ne voudraient pas se résigner à ce surcroît de dépense.

Réponse : lorsqu'une loi est promulguée, on y obéit malgré toutes les répugnances ; mais ce n'est pas ici le cas de recourir à un argument aussi rigoureux, lorsque l'on compare la somme modique de 30 francs, à ce que coûte l'éducation d'un collégien de 12 à 17 ans.

Qu'on me permette de raconter par qui et comment cette première objection me fut faite :

C'était par un de mes camarades de collége déjà fort honorablement lancé dans une des carrières les plus étrangères à l'art hippique.

« Comment ! ton père n'aurait pas consenti à donner 30 francs par an pour te faire apprendre à monter à cheval ? 150 fr. en tout ? » — « Non, sans doute. » — Permets-moi d'être persuadé du contraire, et de te rappeler qu'à telle époque, à tel endroit, il a acheté, exprès, à ton intention, un cheval pour les vacances, et qu'afin de n'être pas inquiet sur ton compte, il t'a fait prendre des leçons d'un gendarme retraité dans le pays, et comme tout cela a recommencé plusieurs années de suite, je crois que les cent cinquante francs y ont passé et au delà. »

Cela se disait il y a plus de trente ans. Notez-le.

Cette hypothèse admise, voyons quels en seraient les résultats.

Tous les élèves ayant terminé leurs études auraient reçu

100 leçons d'équitation, et comme rien n'empêche de les supposer bien données, tous ces jeunes gens seraient en état de se porter à cheval sans danger d'un endroit à un autre et, à peu près, de paraître sans désavantage à l'école d'escadron d'un régiment, si besoin était. Sauf, bien entendu, le maniement des armes et autres exigences spéciales.

Je laisse à plus compétent que moi d'apprécier l'avantage qui en résulterait au point de vue militaire.

Quant aux hommes destinés à la vie civile, notaires en province, médecins de campagne, industriels, je vois croître de tous côtés, ou le besoin d'un cheval, ou l'usage d'en posséder.

Si légère que puisse être la dose de connaissances ainsi acquises, je suis persuadé que bien des gens éprouveraient moins d'embarras à acheter un cheval, de difficulté à le conduire, etc., etc.

Si petit que soit le progrès en ce sens, songeons que j'ai dernièrement entendu dans une réunion des plus hippiques :

Je suis assez content de mon nouveau cheval, il a de très-beaux jarrets de derrière ; c'est dommage qu'il ait une balzane blanche.

Un vieil homme de cheval, écuyer émérite, qui entendit comme moi ces énormités, a failli en faire une maladie.

Et voilà pourtant où nous en sommes :

. . . . . En quo . . . . . cives
Perduxit miseros !. . . . .

Quand même ceux qui profiteraient le plus mal de ces leçons, n'y gagneraient que la conscience de leur incapacité et du danger qu'il y a pour leur bourse et leur existence à acheter des chevaux sans conseil et à s'en servir par eux-mêmes, je parie, en fait, qu'il résulterait pour eux de cette dépense de 150 francs un gain pécuniaire, sans compter les autres bénéfices.

La plupart, je l'espère, prendraient du goût pour un exercice salutaire, agréable, et qui n'est dispendieux réellement que pour qui n'y entend rien ou ne sait se modérer (1), et, alors, il en est de ce divertissement comme des meilleures choses de ce monde.

Je n'ai pas, ce me semble, besoin ici de dire à quel point l'institution des chemins de fer a multiplié l'usage, sinon des chevaux, au moins des voitures légères, en faisant de la vitesse un élément inséparable de toutes les affaires.

Aujourd'hui les huissiers, les clercs de notaires, les médecins arrivent au grand trot, là où il y a quarante ans leurs collègues et leurs patrons allaient à pied.

Autrefois, la diligence sur les routes royales et la patache sur les traverses.

Aujourd'hui, le chemin de fer sur les grandes lignes et les voitures rapides sur les directions intermédiaires.

Aussi l'entretien d'un cheval est-il aujourd'hui la condition nouvelle d'une foule de positions sociales. N'y a-t-il pas nécessité d'apprendre à l'acheter et à le conduire ?

---

(1) Un bon piano coûte aussi cher et ne dure pas plus qu'un bon cheval.

C'est le but qu'atteindrait l'institution dont je parle.

Elle ferait savoir au moins à chacun que l'équitation est un art, en un mot, quelque chose que l'on ignore.

Savez-vous monter à cheval ? — Comment voulez-vous que je vous réponde? Je n'ai jamais essayé.

Cette absurdité s'entend tous les jours.

Parmi la foule de jeunes écoliers qui tous apprendraient, quelques-uns ne se contenteraient pas de l'instruction commune. Ceux, par exemple, qui apprennent, par exception aujourd'hui, prendraient pour la plupart des leçons supplémentaires.

Ceux-là arriveraient à une médiocrité supportable.

Une généralité nombreuse et passable engendrerait nécessairement des supériorités, absolument comme aujourd'hui d'une généralité nulle surgit çà et là quelque médiocrité.

Sitôt que l'on s'occupe généralement d'une science quelconque, d'un art ou d'une industrie, quelque superficiel que soit ce goût général, le perfectionnement arrive parce que les monomanies se déclarent et les spécialités se forment.

APERÇU DES MOYENS DE RÉALISATION.

Un écuyer avec douze chevaux et trois palefreniers sous ses ordres peut donner trois leçons par jour, c'est-à-dire la leçon à trente-six élèves, pendant toute la semaine, avec repos le dimanche.

Les 36 leçons par jour, multipliées par 6, donnent 216 leçons par semaine, et un produit de 324 francs, au

moyen desquels il faudra entretenir, pendant les 7 jours, ce personnel indiqué, qui donne à peu près 46 francs par jour.

Je n'ai point ici à discuter ce budget avec l'exactitude d'un banquier. Il est évident que les dépenses peuvent varier suivant les années et les localités. Toujours est-il que la recette est assez près de la dépense pour que la chose soit possible, sans le secours ou avec le secours du Gouvernement, si la chose paraît le mériter, voilà tout ce que l'on peut demander pour le moment.

Passons outre.

Cet écuyer, donnant 3 leçons par jour à 12 élèves, donne donc 36 leçons par jour; $36 \times 6 = 216$ leçons par semaine; $216 \times 47 = 10,152$ leçons, pendant les 47 semaines dont se compose l'année scolaire, du 15 octobre au commencement d'août.

Chaque élève devant recevoir 20 leçons, il y aura des leçons pour environ 500 élèves.

Le collége, en y comprenant les externes, astreints comme les autres à cet enseignement, aura nécessairement trop ou trop peu d'élèves pour occuper cet écuyer avec son matériel.

Par conséquent, tout collége composé de 500 élèves occupera un écuyer et 12 chevaux.

On comprendra facilement que ce matériel est susceptible d'augmenter pour les établissements plus nombreux, et qu'en province, il serait facile à l'écuyer de se transporter, pendant l'année, dans deux ou trois colléges convenablement distancés, et qui n'auraient pas le personnel

d'élèves suffisant. Du reste, tous ces détails ont été étudiés ; il serait inutile de les relater ici.

Le personnel des chevaux serait facile à trouver, aujourd'hui principalement, dans les réformes de la cavalerie.

Il est encore une foule de moyens subsidiaires, susceptibles de faciliter l'exécution de ce plan, si on le voulait.

Les leçons supplémentaires données aux élèves pour qui les parents les demanderaient se paieraient nécessairement à un prix plus élevé, etc.

Telle serait la base de cet enseignement général qui, selon moi, peut seul établir la prospérité chevaline en France.

Il ne s'agit pas de répandre dans toute la France des prix de courses, de primer des étalons et des poulinières, de consulter les conseils généraux, de nommer des commissions, de distribuer des récompenses ; tous ces moyens, employés sans entente, sans unité, se contrarient et se nuisent ; les hommes capables sont méconnus ou divisés entre eux.

Instruisez la génération à venir ; les moyens d'instruction sont misérables et insuffisants, je le sais ; raison de plus pour se hâter : plus tard, ce serait pis encore.

Proclamez qu'il y a une science, et cette science se perfectionnera.

Que la science chevaline ait son instruction primaire dans les colléges.

Quelques-uns des jeunes gens qui en sortiront voudront se perfectionner ; qu'il y ait des écoles d'équitation

bien entendues, comme nous avons une Sorbonne et un Conservatoire.

Que l'administration des haras fasse son véritable devoir, qui est de répandre, non les étalons et les primes, mais les bons exemples et les bonnes traditions; et alors l'intérêt qui anime chacun, l'amour de la science qui échauffe certains esprits, le plaisir du mouvement, qui est l'essence de la jeunesse; en un mot, beaucoup de passions et de goûts mis en jeu concourront à remplir ce grand but d'utilité générale.

Mais que tout cet ensemble d'instruction soit dans la main d'un seul, le grand écuyer, si l'on veut, car rien de pire que les institutions d'un même gouvernement qui se jalousent et se combattent.

Il est évident alors que cette machine fonctionnera avec plus ou moins de succès, suivant le zèle et la capacité du chef, suivant la manière dont il sera secondé.

Mais, dans tous les cas, ce sera au moins la consécration de ce grand principe : « Croire à la vérité, la chercher partout et toujours. »

A côté de toutes ces institutions pour répandre l'instruction, pour forcer à apprendre, liberté entière pour chacun d'opérer à sa guise et à ses dépens.

L'intelligence et l'ineptie lutteraient ensemble à armes égales pour la glorification de la vérité.

J'ai appelé tout cela utopie, et il serait fort à regretter que j'eusse raison; mais la réalisation de ces projets fantastiques est-elle possible dans leurs détails comme dans leur ensemble ?

Pour juger de ce que l'avenir peut amener, examinons ce que nous devons déjà au passé.

Il y a trente ans, l'École d'application du corps royal d'état-major datait déjà de plusieurs années, et cependant elle laissait beaucoup à désirer, sous le rapport de l'équitation.

Les leçons de manége, rétribuées 1 fr. 50 c., étaient données par un professeur civil, que l'on changeait suivant les circonstances; on allait les chercher fort loin de la rue de Grenelle au delà de la Madeleine ou au jardin du Luxembourg. Chaque élève recevait trois leçons par semaine, et encore pas toujours, car le nombre des leçons allouées était fixe et souvent moindre que ne le comportait la promotion plus ou moins nombreuse de l'année.

Aujourd'hui l'École a son manége, ses chevaux, ses instructeurs, tout son personnel, et son matériel parfaitement organisés.

Et lorsqu'en 1832, je parlais de l'avantage de prendre de pareilles mesures, je passais pour un insensé. — Est-ce que cela est possible? me disait-on.

Cela a été possible, sitôt qu'on l'a voulu.

Où est l'impossibilité que les vétérinaires apprennent à monter à cheval?

Où est l'impossibilité que chaque lycéen prenne vingt leçons par an et les paie trente francs?

J'ai vu créer l'École des haras, j'ai peut-être coopéré à sa création par quelques plaidoyers à huis clos; je dis peut-être, car il y avait bien loin de ce que je rêvais à ce que j'ai vu exécuter.

Quelque temps après, j'ai été appelé à faire partie du personnel de cette école avec des attributions assez peu définies, mais avec assez de pouvoir pour faire quelque bien et empêcher quelque mal.

Si je disais tout ce qu'il y avait de déplorable dans cette école, sous le rapport des conditions d'admissibilité, tout à fait insuffisantes, de la direction des études, manquant de pratique, de la parcimonie apportée à la fondation et à l'entretien de l'établissement; enfin de la manière dont les élèves devaient être rémunérés de leurs travaux, on ne pourrait se rendre compte de l'idée des fondateurs.

Et cependant, cette idée existait, elle était juste; cette idée était l'espérance. Il y avait à croire que les efforts tentés prouveraient, non pas leur utilité, mais leur insuffisance, et qu'alors l'opinion publique, placée entre la nécessité de donner les moyens ou de renoncer à la fin, prendrait le bon parti.

Un jeune homme de vingt ans, élevé pour toute autre carrière que celle des haras, et l'ayant manquée, recevait pendant deux ans des leçons d'équitation et d'hippiatrique; on tâchait de lui faire voir le plus de chevaux possible.

Ce n'était certes pas là de quoi former un officier de haras, et cependant il est sorti de l'école des élèves au niveau de leurs fonctions, ou du moins au niveau des personnes qu'ils étaient appelés à remplacer.

L'espérance du fondateur a été trahie cependant. Il y avait un résultat; on a tout supprimé, je doute que les

successeurs qu'on donnera à ces élèves empêchent de les regretter, si on ne rétablit pas l'école, si on ne prend pas de mesures.

Et par qui seraient-elles prises? Pour qu'un édifice s'élève et subsiste, il faut qu'une seule intelligence, une seule volonté, imagine les plans et dirige les travaux; et l'industrie chevaline dépend de diverses autorités.

Dans l'état actuel des choses, tout ce qui se fait est donc mal fait, et partant inutile; inutile, et partant ruineux.

Tout supprimer, tout abandonner à l'industrie et à la volonté de chacun, sera au moins une économie à apporter au budget.

Il n'y aurait pas d'amélioration, mais les choses n'en iraient pas plus mal, car cela est impossible.

Que cette opinion me soit permise, à moi qui, depuis trente ans, élève pour ma consommation des chevaux tels que je ne pourrais me procurer les pareils nulle part au même prix, et qui n'ai jamais reçu aucun encouragement, ni employé d'autres étalons que des animaux refusés par l'administration des haras. La vérité est que je n'ai jamais employé que deux étalons royaux, chacun deux fois: *Cadland* et *Paradox*; le premier a été acheté pour le compte du Gouvernement par une personne étrangère à l'administration des haras, et *Paradox* par l'ordre d'une personne qui venait d'y entrer, M. Dittmer.

Tous les autres reproducteurs dont je me suis servi,

élevés chez moi ou achetés au dehors, avaient été préalablement refusés par l'administration des haras.

Je n'ai eu besoin pour cela que de ma liberté d'action, et certes s'il m'eût fallu, comme du temps de Colbert, recourir à l'étalon banal dont l'emploi était obligatoire, je n'aurais ni continué, ni même commencé mon élevage.

Il n'y a évidemment que deux partis à prendre aujourd'hui : tout abandonner au cours naturel des choses, ou s'occuper sérieusement de répandre dans les masses la véritable science de l'homme de cheval.

Ceci est une tâche longue, pénible, hérissée de difficultés.

L'équitation elle-même a besoin d'être remaniée, étudiée et fixée sur de nouveaux errements plus conformes à nos goûts naturels, à nos besoins et aux progrès des connaissances acquises.

L'équitation est un peu comme la théologie, elle n'est pas la science de tout le monde ; les sots s'en embêtent et les méchants s'en empirent.

Et voilà pourquoi, aujourd'hui, les quelques personnes qui s'en occupent, voulant aller plus haut et creuser plus profondément que ne comportent leur capacité et leur expérience acquise, font plus de mal que de bien.

C'est d'instruction élémentaire et de pratique que tout le monde a besoin.

Une fois la science de l'usage du cheval répandue, on arrivera à le connaître.

Une fois bien connu, il sera facile de l'élever, lorsqu'on

saura sur quels principes repose l'élevage, lorsque des haras publics feront voir journellement des leçons vivantes et la pratique.

Des progrès ont été faits depuis quelques années. J'ai parlé de l'École d'état-major, je parlerai de l'École militaire de Saint-Cyr, où l'officier de cavalerie apprend aujourd'hui son métier, où l'officier d'infanterie se prépare dès à présent à commander un jour commodément un bataillon, sans être embarrassé ni préoccupé de son cheval.

Les officiers sont remontés, ou gratis, ou avec certains avantages.

Je m'aperçois que tout ce qui me plaît, tout ce que j'approuve, tout ce que j'admire, vient de l'armée.

Est-ce partialité ? Non, sans doute. Pour avoir été soldat un jour, je puis avoir encore des sympathies, des regrets, même encore à l'âge où je toucherais à ma retraite; mais l'esprit de corps ne m'est pas permis, je suis sans prévention.

L'armée fait bien, opère bien, parce que l'armée est une famille; et, bien que les individus changent, il y a toujours unité, direction, cohésion.

Voilà pourquoi le progrès est plus facile là qu'ailleurs.

C'est le temps qui a produit cet admirable résultat, et le temps n'a pas travaillé pour toutes choses de la même façon, parce que toutes choses n'ont pas le même âge.

Ainsi la science militaire existe depuis des siècles, quoi-

que, bien avant son existence, il y ait eu des guerres, des soldats et des armées.

De tout temps, il y a eu des chevaux, des cavaliers, et cependant la science hippique n'est pas encore avouée, reconnue, consacrée authentiquement.

Le jour où il en sera ainsi, les véritables progrès commenceront.

TABLE DES MATIÈRES

DU TROISIÈME VOLUME.

Pages.

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.

ERRATA.

Errata du premier volume.

Page 8, ligne 8, au lieu de : du fragment auquel, *lisez* : au fragment duquel.
— 77, — 2, au lieu de : abitants, *lisez :* habitants.
— 97, avant-dernière ligne, au lieu de : phaco hère, *lisez :* phacochère.
— 116, la figure 26 représente une tête de jument; elle est dépourvue de crochets.
— 132, ligne 7, au lieu de : on dit, *lisez :* on a dit.
— 135, — 12, au lieu de : et transmettre, *lisez :* et à transmettre.
— 175, avant-dernière ligne, au lieu de : befor, *lisez :* before.
— 243, ligne 25, au lieu de : du pubis, *lisez :* de l'ischion.

Errata du deuxième volume.

Page 169 dernière ligne, au lieu de : former, *lisez* : farmer.
— 171, ligne 4, au lieu de : former, — farmer.
— 171, — 11, — former, — farmer.
— 193, sixième ligne de la note, au lieu de demie-longueur, *lisez :* demi-longueur.
— 208, ligne 11, au lieu de : jokey, *lisez :* kockey.
— 217, — 26, — swepstake, — sweepstake.
— 234, — 7, — Welesley, — Wellesley.
— 259, — 24, — atlhètes, — athlètes.
— 360, — 28, — whilers, — wheelers.
— 395, — 15, — verts, — werstes.
— 395, — 23, — wheigt, — weight.
— 423, dernière, — cahos, — chaos.
— 426, ligne 11, — carossier, — carrossier.
— 426, — 11, — cheval pur de sang, *lisez :* cheval de pur sang.
— 459, — 23, — 500 cents francs, *lisez* : 500 francs.
— 471, — 10, — whiler, *lisez :* wheeler.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

De l'équitation, traduit en français de Xénophon (avec le texte en regard et des notes). Paris, 1840, 1 vol. in-8. 5 fr.

Notions sur le dressage des jeunes chevaux au trait et à la selle. 1848, brochure in-8. 1 fr.

Observations d'un éleveur sur la brochure *Des remontes de l'armée, leur rapport avec les haras*, par le général Oudinot. Paris, 1842, broch. in-8. 2 fr.

Observations d'un éleveur sur la mesure nouvellement adoptée par le ministre de la guerre d'entretenir des étalons dans les dépôts de remonte de cavalerie. Paris, 1844, broch. in-8. 75 c.

EXTRAIT DU CATALOGUE.

Aure (le vicomte d'), écuyer en chef de l'école impériale de cavalerie. —Cours d'équitation adopté officiellement et enseigné à l'école de cavalerie et dans les corps de troupes à cheval, par décision de M. le ministre de la guerre, en date du 9 avril 1852. 1853, 1 vol. in-8. 5 fr.

Le même ouvrage, 1854, 1 vol. in-18 relié en toile. 3 fr.

Auzoux (le docteur), chevalier de la Légion d'honneur.—Leçons élémentaires d'anatomie et de physiologie humaine et comparée au point de vue de l'hygiène et de la production agricole, 2e édition. Paris, 1858. 1 vol. in-8, avec gravures dans le texte et 6 planches séparées. 6 fr.

Baucher (F.), professeur d'équitation. — Œuvres complètes : — Méthode d'équitation basée sur de nouveaux principes.—Passe-temps équestres.—Dialogues sur l'équitation.—Dictionnaire raisonné d'équitation.—Réponse à la critique. Paris, 1854. 1 vol. grand in-8. 20 fr.

Carbuccia (J.-L.), général. — Du dromadaire comme bête de somme et comme animal de guerre.—Notice sur le régiment des dromadaires à l'armée d'Orient (1798-1801); avec pièces justificatives, par M. Jomart, membre de l'Institut. Paris, 1853, 1 vol. grand in-8. 4 fr.

Cardini (F.), lieutenant-colonel en retraite, ancien chef de la légion de gendarmerie d'Afrique, officier de la Légion d'honneur, etc. — Dictionnaire d'hippiatrique et d'équitation, ouvrage où se trouvent réunies toutes les connaissances hippiques, 2e édition, revue, corrigée et considérablement augmentée, ornée de 70 figures. Paris, 1848, 2 vol. grand in-8. 15 fr.

Chabannes.—Cours élémentaire et analytique d'équitation, ou résumé des principes de M. d'Auvergne, suivi d'un essai sur les haras. Paris, 1827, in-8. 3 fr.

Cogent, capitaine, directeur de l'arçonnerie à l'école impériale de cavalerie, etc. — Manuel du harnachement, à l'usage des troupes à cheval. Paris, 1857, in-8 de 176 pages et 40 planches. 3 fr.

Cordier, officier. — Traité raisonné d'équitation, en harmonie avec l'ordonnance de cavalerie, d'après les principes mis en pratique à l'école de cavalerie. Paris, 1824, 1 vol. in-8, avec 3 planches. 6 fr.

Daudel, lieutenant au régiment de chasseurs de la garde impériale. — Méthode d'équitation et de dressage basée sur la mécanique animale, contenant : 1° précis de l'équitation depuis Xénophon jusqu'à nos jours; 2° étude mécanique du cheval; 3° équitation proprement dite, ou école du cavalier, d'après une nouvelle méthode; 4° instruction du cheval, débourrage et dressage; 5° équitation d'agrément, haute école, fariboles d'équitation, équitation de course, équitation de dames, suivie du dressage des chevaux de remonte. Paris, 1857, 1 vol. in-8, avec 11 planches. 7 fr. 50

Gerhard, capitaine-instructeur des lanciers de la garde impériale. — Manuel d'équitation ou essai d'une progression pour servir au dressage prompt et complet des chevaux de selle et particulièrement des chevaux d'armes, précédé d'une analyse raisonnée du bauchérisme. Orné de 12 planches par V. Adam. Paris 1859, 1 vol. in-8. 6 fr.

Guérin (A.), capitaine-écuyer à l'école de cavalerie.—École du cavalier au manége, basée sur les principes de l'ordonnance de cavalerie, à l'usage des instructeurs. Paris, 1852, 1 vol. in-8. 5 fr.

— Dressage du cheval de guerre, suivi du dressage des chevaux rétifs. In-8. 1860. 2 fr.

Hunersdorf (Louis), écuyer de S. A. R. le prince de Hesse.— Equitation allemande, méthode la plus simple et la plus naturelle pour dresser le cheval d'officier et d'amateur; suivie d'un supplément pour l'instruction du cheval de troupe et de son cavalier; traduite sur la 6e édition (1840), par Armand de Brochowski, capitaine, commandant d'escadron au 1er lanciers belges. Bruxelles, 1843. 8 fr.

Jacquemin. — Cours d'hippiatrique, à l'usage des officiers et sous-officiers de cavalerie : comprenant un précis anatomique du cheval,

un résumé d'extérieur, une notice sur l'hygiène et des notions de thérapeutique vétérinaire ; 4e édition. Paris, 1850, 1 vol. in-32, avec 8 planches. 2 fr. 50

Laborde (E.), vétérinaire en premier au 12e régiment d'artillerie. —Abrégé d'hippologie ou précis sur la connaissance du cheval et sur les moyens de le conserver en santé ; 2e édition, corrigée et augmentée avec 6 planches explicatives. 2 fr. 50

Manuel de maréchalerie, rédigé par le conseil d'instruction de l'école de cavalerie, et approuvé par décision de M. le ministre de la guerre, en date du 31 octobre 1849, pour l'usage des élèves maréchaux de l'école de cavalerie. Paris, 1856, 1 vol. in-18. 1 fr. 25

Marie-Isabelle (Mme). — Dressage par le surfaix cavalier des chevaux de cavalerie, d'attelage et de course en six et douze leçons ; orné de huit dessins anglais, nouvelle méthode. 1 vol. in-8, 1858. 10 fr.

Montarby (T. de), capitaine-inspecteur.—Mémoire sur l'instruction de la cavalerie, progrès dont elle est susceptible. Paris, 1853, broch. in-8. 1 fr. 50

Montigny (le vicomte de).—Équitation des dames ou guide de l'élève écuyer, dédié à madame la vicomtesse Drouyn de Lhuys. Paris, 1852, 1 vol. in-8 avec planches. 5 fr.

Morris (le général). — Essai sur l'extérieur du cheval. 2e édition. Paris, 1857, 1 vol. in-8, avec 3 planches lithographiées. 3 fr.

Mussot, lieutenant-colonel.—Manuel d'hippiatrique, d'équitation et d'hygiène à l'usage de tous, ou l'étude de la connaissance intérieure et extérieure du cheval, de son instruction et de son emploi, de la conservation en l'état de santé, de la reproduction de son élevage et de son emplacement. Ouvrage *particulièrement utile* aux officiers de troupes à cheval, aux chefs, agents ou employés des grandes administrations et exploitations publiques ou privées, qui emploient ou produisent des chevaux. Paris, 1856, 2 vol. in-8, avec 16 pl. 15 fr.

Raabe (C.), capitaine commandant au 6e dragons.—Examen du cours d'équitation de M. d'Aure, écuyer en chef de l'école de cavalerie. Saumur, 1852, 1 vol. grand in-8 (1854). 10 fr.

—Examen du bauchérisme réduit à sa plus simple expression, ou l'art de dresser les chevaux d'attelage, de dames, de promenade, de chasse, de course, d'escadron, de cirque, de tournoi, de carrousel, programme des cours d'équitation civile et militaire professé à Bruxelles, Malines, Coblentz, Prague, Vienne, Breslau, Naples, etc., suivi de notes militaires, etc., etc., etc., de M. Rul, broch. grand in-18 (1857). 4 fr.

—Examen du Traité de locomotion du cheval relatif à l'équitation, de M. G. Daudel, lieutenant au 4e chasseurs d'Afrique. Saumur, 1854, brochure in-8 (1856). 5 fr.

—Locomotion du cheval. Examen des allures selon M. H. Bouley, professeur de clinique à l'école impériale vétérinaire d'Alfort, etc. Extrait du *Nouveau dictionnaire pratique de médecine, de chirurgie et d'hygiène vétérinaires*, publié par MM. H. Bouley et Reynal. Paris (1837), in-4 de 63 pages. 4 fr.

Raabe et **Lunel**, lieutenant au 4e escadron du train des équipages. —Hippo-lasso, appareil compressif servant à maîtriser le cheval, le mulet, etc., et généralement les grands quadrupèdes domestiques difficiles à manier, par suite de leur caractère méchant, rétif ou sauvage. 1 vol. in-4° de colombier avec planches, 1859. 4 fr.

Recueil de mémoires et observations sur l'hygiène et la médecine vétérinaires militaires, rédigé sous la surveillance de la commission d'hygiène hippique, publié par ordre du ministre secrétaire d'Etat au département de la guerre. Paris, 1847 à 1858, tomes I à IX in-8 avec gravures (le 10e vol. est sous presse).

Rul.—Le Bauchérisme réduit à sa plus simple expression, ou l'art de dresser les chevaux d'attelage, de dames, de promenade, de chasse, de course, d'escadron, de cirque, de tournoi, de carrousel, programme des cours d'équitation civile et militaire professé à Bruxelles, Malines, Coblentz, Prague, Vienne, Breslau, Naples (Organisation, instruction de l'armée, académie militaire). 1 vol. in-8 avec planches représentant le travail de Buridan, Capitaine, Partisan (1857). 4 fr.

Saint-Ange (de), écuyer chargé de la direction du haras d'études de l'école de cavalerie.—Cours d'hippologie contenant : 1° la connaissance du cheval ; 2° l'hygiène ; 3° l'industrie chevaline, suivi d'un appendice sur la position du cavalier à cheval démontrée par l'anatomie. 2e édition, 1854, 2 vol. in-8. 10 fr.

— Abrégé du Cours d'hippologie à l'usage des sous-officiers de cavalerie contenant : 1° la connaissance du cheval ; 2° l'hygiène ; 3° l'industrie chevaline; suivi d'un appendice sur la position du cavalier, démontrée par l'anatomie. 3e édition, revue et corrigée, 1860, 1 vol. in-32. 2 fr.

Adoptés officiellement et enseignés à l'école de cavalerie et dans les corps de troupes à cheval, par décision de M. le ministre de la guerre, en date du 9 avril 1852.

Vogéli. —Flore fourragère, ou traité complet des aliments du cheval, à l'usage de MM. les officiers de troupes à cheval et de toutes les personnes qui s'occupent de l'éducation, du soin et du gouvernement de cet animal et des autres grands herbivores domestiques. Paris, 1836, 1 vol. in-8 avec un tableau. 6 fr.

Imprimerie de Cosse et J. Dumaine, rue Christine, 2.



